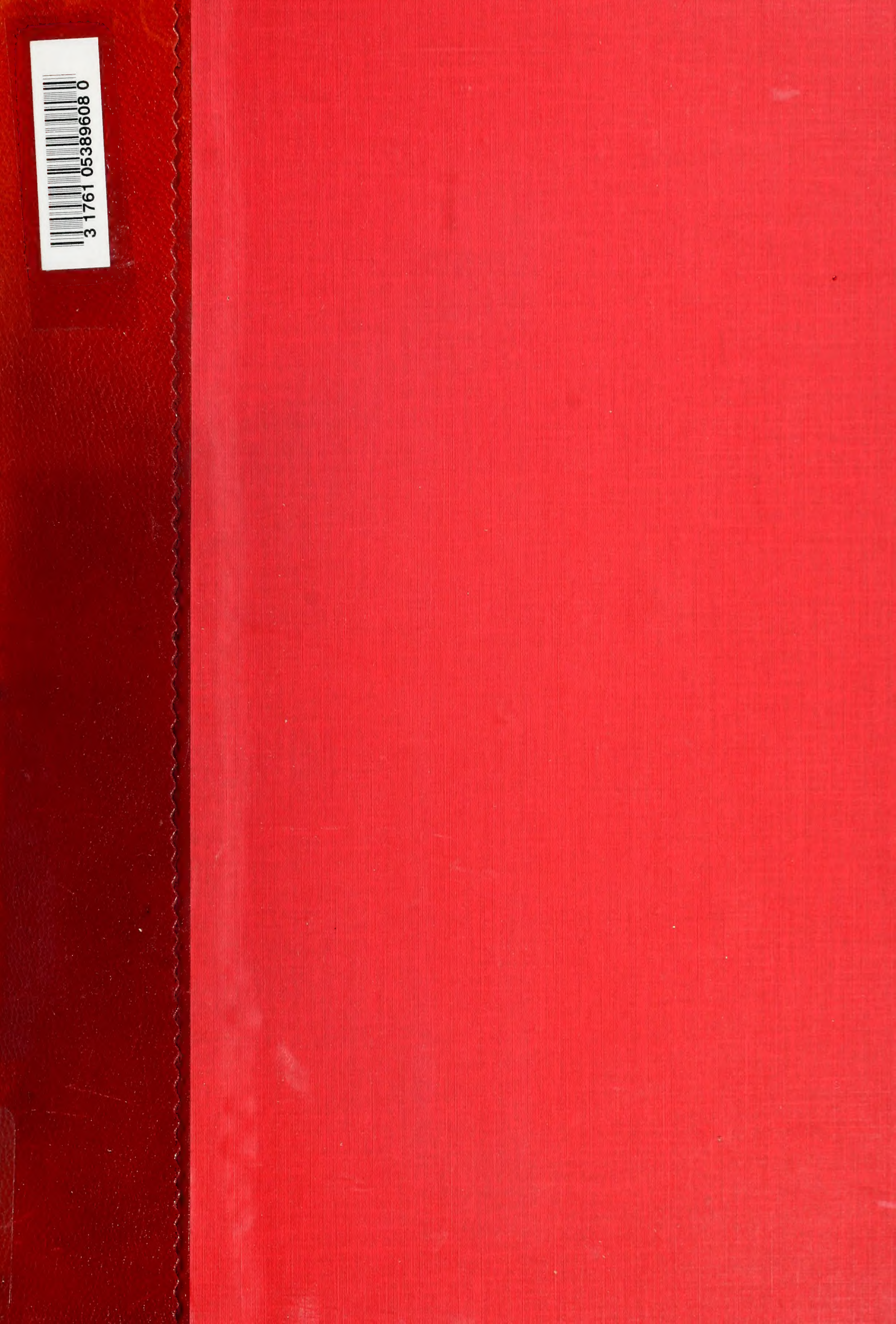

3 1761 05389608 0

L. Cloquet.

Les Cathédrales Gothiques.

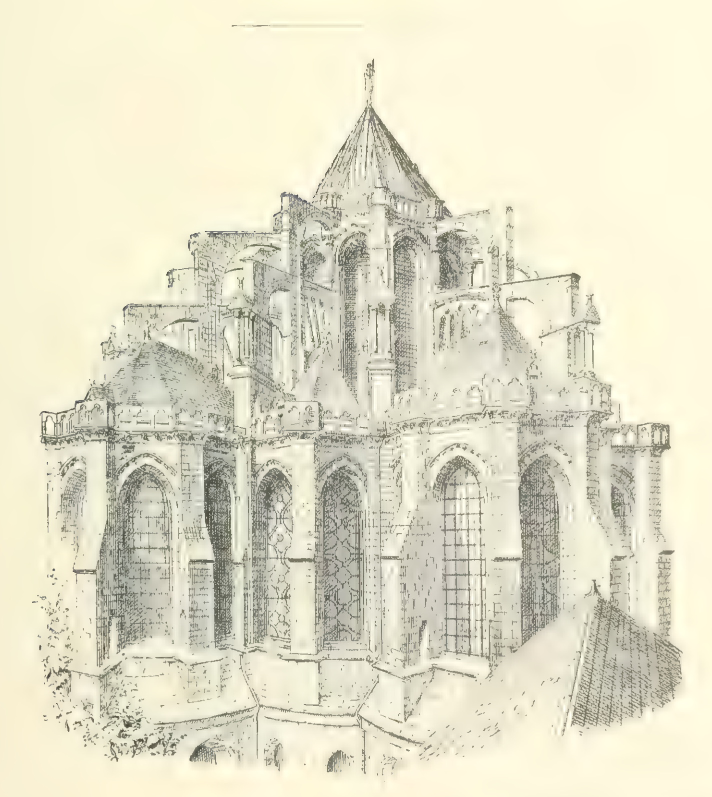
SOCIÉTÉ S^T AUGUSTIN, DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE
— LILLE - PARIS - MARSEILLE - LYON - BRUGES - BRUXELLES - ROME —

LES
CATHÉDRALES GOTHIQUES

L. CLOQUET

LES CATHÉDRALES GOTHIQUES

ILLUSTRÉ DE 343 GRAVURES



Société Saint-Augustin. -- Desclée, De Brouwer et Cie

LILLE — PARIS — LYON — MARSEILLE — BRUGES — BRUXELLES


LIBRARY
APR 2 4 2001
UNIVERSITY OF TORONTO



CATHÉDRALES GOTHIQUES

FRANCE

I. — LA CATHÉDRALE GOTHIQUE (1).

LES grandes cathédrales françaises sont les chefs-d'œuvre de l'art chrétien ; elles ont servi de modèles à celles des autres pays.

Sorties du plus généreux des sols chrétiens, la plupart se sont élevées dans un espace de soixante ans, de l'avènement de Philippe-Auguste au milieu du règne de saint Louis. Nous admirons aujourd'hui la foi puissante qui a engendré cet effort prodigieux ; mais encore nous n'en avons qu'une idée imparfaite, parce que des splendides églises d'alors il ne nous reste que des murs nus, dépouillés presqu'entièrement de leur parure par des siècles orgueilleux qui, tout en se croyant au faîte de la civilisation, ont à certains égards, confiné parfois à la barbarie.

De Lassus estimait que la Cathédrale de Chartres, avec ses six mille statues, coûterait à rebâtir 125 millions. Viollet-le-Duc évaluait Notre-Dame de Paris à cent millions. Reims et Amiens à des sommes plus élevées. On a estimé à six milliards le capital consacré au XIIIe siècle aux cathédrales françaises; ce capital ne fut pas imputé au budget régulier comme dans nos états modernes, mais laborieusement formé d'offrandes, d'aumônes, d'indulgences, de quêtes et de mille humbles tributs. Ces édifices sont des monuments d'un enthousiasme religieux, monacal et épiscopal en même temps que populaire, sans exemple dans l'histoire.

Pour comprendre les ressemblances et les différences entre les cent cinquante cathédrales de l'ancienne France, il faut suivre l'expansion politique du Domaine royal. Paris, Amiens et Bourges sont les vraies cathédrales françaises. A mesure que la Couronne annexe les provinces du Nord et du Midi, son architecture s'y répand. Les provinces de l'Est et de l'Ouest lui restent longtemps étrangères. Ce n'est que très tard que le style français atteint les provinces méridionales, qui restent longtemps fidèles au style roman, et adoptent brusquement l'art gothique entièrement développé. Les provinces du Nord, annexées de bonne heure, possèdent de vastes cathédrales gothiques. Chartres et Reims doivent le style avancé des leurs à leur voisinage de l'Ile-de-France.

---

1. A. de Beaudot et H. Perrault-Dabot, *Les cathédrales de France*, Paris, 1907. Bourassé, *Les plus belles cathédrales de France*, in-8°.

II. — STYLE GOTHIQUE PRIMAIRE.

VERS le milieu du XII[e] siècle, la sélection s'était faite entre les procédés si variés, imaginés par les constructeurs romans pour voûter les diverses parties de leurs églises, dont le plan s'était remarquablement développé. Leurs écoles régionales, au nombre d'une douzaine, s'étaient fondues en quelques-unes, et l'unité se faisait dans l'architecture religieuse, de telle sorte que si l'on peut encore distinguer au XIII[e] siècle quelques différences entre quelques écoles gothiques, ces différences ne sont plus considérables. Le type de style gothique, est celui du centre de la France, constitué dans la domaine de la Couronne. En même temps que celui-ci s'étend par l'annexion politique des provinces limitrophes de manière à englober toute la France et constituer une unité nationale, de même le style français fait tache d'huile et s'étend progressivement vers le Nord et vers le Midi, vers l'Est et l'Ouest, et même se propage à l'étranger. Dans le Midi se maintient çà et là le système de la large nef unique ; dans l'Ouest, on reste fidèle au système des voûtes domicales à liernes, compromis entre la croisée d'ogives carrée et la coupole ; partout ailleurs on accepte le système de l'Ile-de-France, qui aboutit à l'application de la croisée d'ogives barlongue, compliquée finalement de liernes et tiercerons. La voûte nervée est donc la génératrice du style gothique, et nous devons nous y arrêter un instant.

***

Tous les efforts des architectes du moyen âge, dit M. Gonse (1), convergent vers la réalisation du principe d'équilibre résultant de l'emploi de la voûte et des arcs. Ce principe représente, vis-à-vis de la stabilité inerte, un immense, un définitif progrès ; il est la base scientifique de la construction moderne et le point de départ des évolutions futures : on peut affirmer, sans exagération, qu'il est une des plus importantes conquêtes du génie humain. « L'*organe fondamental* de la structure gothique, le *principe générateur* absolu du système ogival, c'est la voûte d'arêtes appareillée sur une membrure indépendante, ou, pour parler plus clairement, la voûte sur nervures entrecroisées, celle que le moyen âge appelait voûte sur *croisées d'ogives.* » « La croisée d'ogives était connue dans l'Ile-de-France dès la fin du XI[e] siècle. On en constate l'apparition dans quelques bases de clochers, mais à l'état informe et si primitif, que c'est à peine si on peut en tenir compte. Le premier exemple indiscutable se montre dans le chœur de la grande église abbatiale de Morienval, bourgade de 900 habitants perdue dans le fond d'un ravin qui aboutit à la vallée de l'Authonne. »

Depuis que M. Gonse écrivit ces lignes, la question de la naissance de la croisée d'ogives a été l'objet de discussions ardentes, auxquelles ont pris part MM. Lefèbvre-Pontalis et R. de Lasteyrie, feu Anthyme Saint-Paul, etc. On paraît être d'accord pour fixer la date de l'éclosion de cette merveille entre 1110 et 1115. Elle était en usage en Picardie vers 1120 (2).

***

Grâces à elles la cathédrale gothique parvint bientôt à son parfait développement. Donnons-en une idée générale.

La cathédrale française est une vaste halle à triple nef, coupée dans le milieu par le transept. La nef médiane est émergeante, éclairée par une haute claire-voie. Les collatéraux, parfois doubles, sont couverts en appentis, et souvent ils font retour dans les croisillons du transept. L'édifice est terminé à l'Ouest par un pignon percé au-dessus du grand portail

(1) [illegible]
(2) [illegible] — Lefebvre-Pontalis, *La question Morienval.* — Anthyme [illegible]

d'un immense fenestrage et flanqué de deux grandes tours. Les bras du transept sont terminés également par de hauts pignons, où s'ouvrent de grandes verrières avec roses, et de larges portails. Mais les splendeurs de l'architecture se développent surtout au chœur, dont les collatéraux se continuent autour d'un rond-point. Des chapelles flanquent le collatéral, prenant, au chevet, la forme d'une couronne d'absidioles rayonnantes. Le déambulatoire ainsi constitué est parfois double. La chapelle absidale du chevet est souvent consacrée à Notre-Dame, et se développe en profondeur. Toute la construction est devenue svelte, aérienne, ajourée par de vraies broderies de pierre. Toute la poussée des voûtes étant équilibrée par les arcs-boutants, les supports n'ont plus que des charges verticales à supporter et se réduisent à une section minime, encombrant le moins possible la vue et le passage. Des forêts de colonnettes élégantes ou de colonnettes groupées en faisceaux supportent des arcades moulurées et des voûtes hardies et légères. Le système des voûtes nervées s'est perfectionné par la simplification de leur tracé, mais aussi par leur souplesse et leur facile adaptation à des espaces irréguliers qui se rencontrent dans certaines parties de l'édifice, particulièrement dans les rond-point, dans les chapelles absidales et surtout dans le déambulatoire. Là se rencontrent des travées qui sont nécessairement tracées, en plan, en forme de trapèze, plus large vers l'extérieur que vers l'intérieur ; si l'ambulacre est double, les travées externes vont à leur tour en s'élargissant davantage. De là des difficultés singulières, dont les architectes du XIIIe siècle se sont tirés triomphalement, en adoptant des plantations spéciales des colonnes, dans leurs doubles collatéraux. Ils ont doublé le nombre de ces colonnes, triplé celui des colonnettes adossées au mur externe, et, grâce à l'emploi de voûtes sur plan triangulaire, imaginé les plus ingénieuses combinaisons, dont nous verrons des exemples à Notre-Dame à Paris, au Mans, à Bourges, etc.

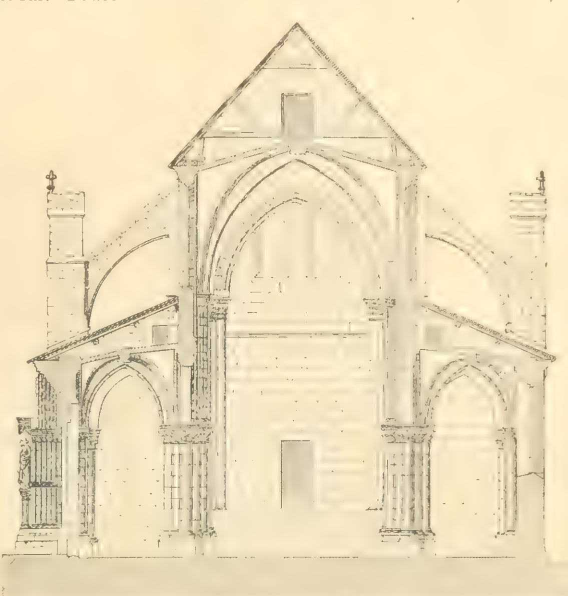


Fig. 1. — COUPE DE L'ÉGLISE GOTHIQUE, VOUTÉE D'ARÊTES.

La première période gothique est caractérisée par la pureté et la simplicité des formes. Les fenestrages surtout ont un dessin sévère. Les baies forment des groupes de deux à trois lancettes souvent surmontées d'oculus. Le triforium affecte la forme d'arcades isolées par travées, subdivisées en deux ou trois arceaux. Les piles sont rondes ou formées de noyaux cylindriques avec quelques colonnes engagées ; à la croisée elles forment de puissants faisceaux de colonnettes. Les balustrades des corniches sont percées d'une série d'arceaux rangés. Les moulures sont toriques. Les chapiteaux sont ornés de larges feuilles d'eau épanouies à leurs extrémités en crosses végétales. Les voûtes sont de simples croisées d'ogives, avec quelquefois des doubleaux de recoupement et de doubles formerets système transitionnel.

***

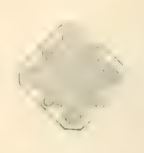
« Pendant le second quart du XIIe siècle, dit l'auteur cité plus haut, l'architecture de l'Ile-de-France achève son mouvement transitionnel... Le premier monument qui s'offre à

l'examen est l'église collégiale de Saint-Louis de Poissy. Il est, avec le chœur de Saint-Martin-des-Champs et l'église de Cormeilles en Parisis, l'édifice le plus ancien de la région parisienne où se manifeste l'influence du nouveau style. »

« Les deux édifices les plus importants de la période de transition et pouvant être considérés comme les premiers édifices vraiment gothiques, sont Notre-Dame de Senlis et l'église abbatiale de Saint-Denis ; et cette dernière passe particulièrement pour être l'œuvre







[illegible] SECTIONS DES PILIERS GOTHIQUES

la plus célèbre de cette époque. Viollet-le-Duc et tous ceux qui, entraînés par le prestige du talent, se sont enrôlés sous sa bannière, l'ont non seulement proclamée le premier des monuments gothiques, mais ils y ont vu le point de départ, le type créateur du système entier ; on a même été jusqu'à vouloir faire de Suger le *premier des architectes gothiques*... Une telle opinion n'est plus en rapport avec les progrès de l'archéologie... Lorsque Suger jeta les fondements de sa basilique, la croisée d'ogives était inventée et pratiquée depuis plus de cinquante ans par les constructeurs de l'Ile-de-France. »

[illegible]

« Une première floraison architecturale, et non la moins vivace, se produit de 1150 à 1180, sous le règne de Louis-le-Jeune, dans le domaine royal et dans quelques régions immédiatement contiguës. De vastes églises commencent à sortir de terre. De puissants évêques, soutenus par l'enthousiasme des communes, jettent les fondements des cathédrales de Noyon, de Laon, de Paris, de Soissons, d'Arras, de Cambrai. Notre-Dame de Noyon et le transept arrondi de Soissons sont les exemples les plus typiques du style ogival primaire. »

« La grande poussée de sève de l'architecture gothique se trouve circonscrite entre les quatre règnes de Louis-le-Gros, de Louis-le-Jeune, de Philippe-Auguste et de saint Louis ; un siècle et demi de pure lumière, de gloire et de fortune. Ces quatre règnes jettent les fondements de l'unité française. »

* * *

Le style gothique ainsi formé dans le Domaine de la Couronne et dans son proche voisinage, se répandit de proche en proche et donna bientôt naissance aux grandes cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Bourges, qui sont les chefs-d'œuvre de l'architecture française. On y voit la structure se développer et commencer sa lente évolution.

Indiquons sommairement les caractères des organes de cette structure.

Les piliers, monocylindriques, se consolident à l'aide de colonnettes engagées *(fig. 2, 3 et 4)*. Les piliers de la croisée forment de puissants faisceaux de colonnes soudées ensemble *(fig. 5)*. La base offre le profil attique perfectionné par l'aplatissement du gros tore, qui est solidarisé avec une plinthe moulurée *(fig. 6 et 7)*; on voit subsister exceptionnellement le renfort formé par la patte ou griffe *(fig. 8)*. Les bases débordantes offrent parfois sous le tore un soutien en forme de console.

Le chapiteau s'orne de feuilles d'eau (arum, nénuphar) naissant du gorgerin *(fig. 9, 10 et 11)* et



Fig. 6. — PROFIL DE BASE GOTHIQUE.

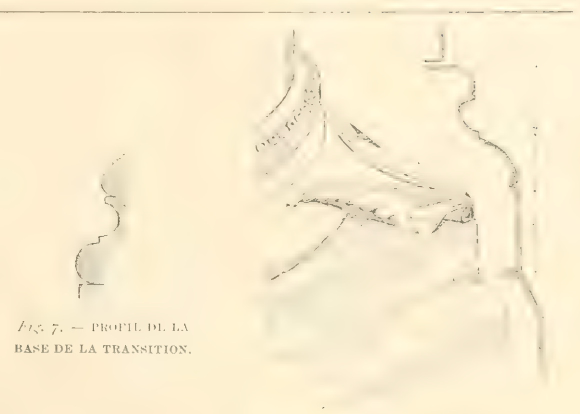


Fig. 7. — PROFIL DE LA BASE DE LA TRANSITION.

Fig. 8. — BASE PATTÉE DE LA TRANSITION.



Fig. 9. — CHAPITEAU A FEUILLE D'ARUM.

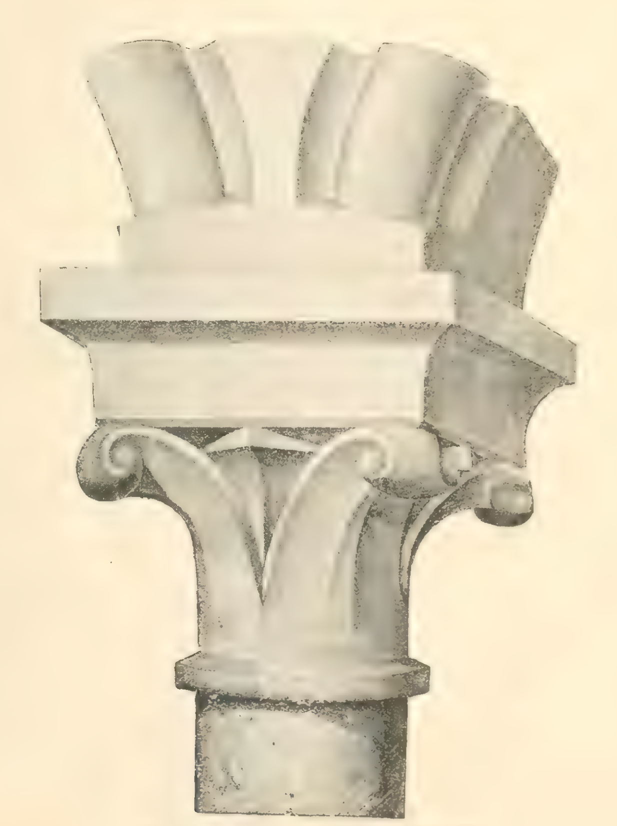


Fig. 11. — CHAPITEAU A CROCHETS ENROULÉS.



Fig. 10. — CHAPITEAU DU STYLE GOTHIQUE PRIMAIRE.



Fig. 12 et 13. — CHAPITEAUX A CROCHETS ÉPANOUIS.

Fig. 15. — GROUPE DES CHAPITEAUX D'UN PILIER.

[illegible]

Fig. 16. — FRISE A FEUILLES DE VIGNES.

soutenant les angles de l'abaque, souvent à l'aide d'un enroulement en crochet *(fig. 11)*, qui le plus souvent s'épanouit en crosse végétale *(fig. 12 et 13)*. Plus tard se développent des feuillages tapissant la corbeille *(fig. 15)*.

Les différentes parties centrales et culminantes s'épanouissent en sculptures grasses, en ornements floraux jeunes ; clefs de voûtes *(fig. 17)*, fleurons terminaux *(fig. 18)*, crosses de rampant *(fig. 19)*, rinceaux courant dans les frises *(fig. 16)*, etc.

Les voûtes sont épaulées par des arcs-boutants, qui ont parfois double travée et double étage. Des tours jumelles carrées encadrent les pignons de façade. Les pignons du transept



Fig. 17. — CLEF DE VOUTE ORNEE.



Fig. 19. CROCHETS DE RAMPANT.

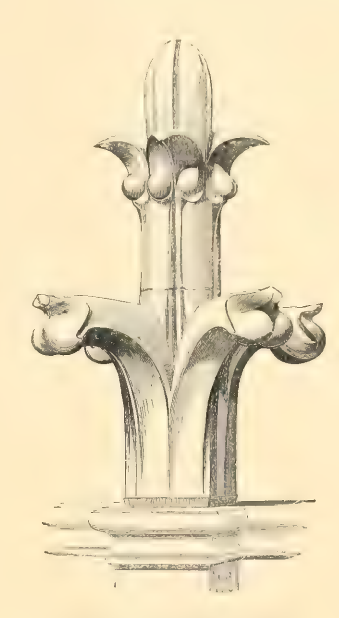


Fig. 18. — FLEURON GOTHIQUE.

sont percés d'une rose et d'un grand portail. Au chevet viennent se grouper des chapelles rayonnantes, en couronne autour du déambulatoire.

***

Le XIIIe siècle est l'âge d'or, qui a multiplié les merveilles sur le sol de la chrétienté, qui a couvert la France surtout de cathédrales splendides. Alors les maîtres-maçons furent plus habiles et plus hardis que nos ingénieurs modernes, les tailleurs de pierre furent des sculpteurs ravissants ; l'architecture et la sculpture furent inséparables et solidaires ; tous les arts, inspirés de la théologie et des sentiments mystiques, chantaient les louanges de DIEU dans un concert intime ; l'architecture, la sculpture, la peinture, la verrerie se tenaient par la main et unissaient leurs efforts ; l'iconographie symbolique était familière au commun du peuple, et l'orfèvrerie étincelait de splendeurs divines.

Clocher de Chartres, nef d'Amiens,
Chœur de Beauvais, portail de Reims.

Ce dicton nous servira d'épigraphe et de résumé au chapitre que nous allons consacrer à des monuments qui sont à peu près les quatre plus beaux de France

Nous y voyons s'épanouir toute la sève géniale d'un art à son apogée. Les maîtres-maçons d'alors sont parvenus à posséder leur art si parfaitement, que la construction est devenue par eux un triomphe. Ils vont arriver à la solution complète du *problème fondamental*, qui est celui de la structure des voûtes.

III. — CATHÉDRALE DE CHARTRES [1].

L'ART ogival a laissé des œuvres plus remarquables par l'unité, plus brillantes par la richesse de la sculpture ; il n'a rien produit de plus grandiose, de plus fier, de plus impressionnant. C'est une des conceptions architectoniques les plus surprenantes du monde entier. Résumons son histoire.

Notre-Dame de Chartres est éblouissante par sa majesté sans pareille, la grandeur de l'inspiration chrétienne, la vigueur du style, la splendenr toute mystique et hiératique des sculptures, qui offrent un vrai catéchisme de pierre, une somme du savoir humain résumée par le ciseau. « Il y a, dit l'abbé Bourassé, dans cette basilique noircie par les siècles, si jeune encore de grâce, si splendide de poésie, un concours de beautés, qu'il est impossible à la parole humaine d'exprimer convenablement. »

Cet édifice est un superbe trait d'union entre l'art roman et l'art gothique. Tout est grand dans ce chef-d'œuvre. Les cryptes antiques où l'on vénère la *Vierge Noire*, les superbes piliers, la flore sculpturale exquise, les verrières étincelantes, les trois roses superbes, les bas-reliefs de la clôture du chœur, les portails splendides, l'incomparable clocher vieux, sont autant de morceaux de tout premier ordre.

1 [illegible] au moyen âge. — *Fond. Eugène Piot*, t. VIII. Paris, Leroux, [illegible]
2 [illegible] Chartres, 1887-91. — R. Merlet, *Date de la construction* [illegible] — V. Abbé Bulteau, *Description de la cathédrale de Chartres*. Chartres, Garnier, 1850. — Lassus, J. B. A., et A. Duval, *Monographie de la cathédrale de Chartres*, publ. par les soins du Ministre de l'Instruction. Atlas de 72 planches gr. in-fol. texte explicat. par P. Durand, in-4°. Paris, imp. impér., 1867 (1881). — Le Secq, *Fragments d'architecture et de sculpture de la cathédrale de Chartres*. 25 planches, Bruxelles (1880). — V. F. d'Ayzac, *Les statues du porche septentrional de Chartres*, 1849. — Vincent Sablon, *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, 1865. — V. R. Lucien Merlet, *La cathédrale de Chartres et ses origines* (puits de Saint-Fonts v. *Revue Archéol.* 3e série, t. XLI (p. 232). Paris, 1902. *Date de la construction des cryptes de la cathédrale de Chartres.* — V. de Mély, *Le tour du chœur de Chartres.* — Le même, *Le trésor de la cathédrale de Chartres.* — Abbé Clerval, *Histoire de la cathédrale de Chartres.* — Le même, *Les porches latéraux de la cathédrale de Chartres.* — H. J. Massé, *The cathedral church of Chartres and other churches.*, Londres Bell. — V. dans le *Bulletin Monumental*, de la *Revue de l'Art chrétien* et dans la *Semaine religieuse de Chartres* notices de MM. Lanore, Lefèbvre-Pontalis, Mayers, Merlet, Marignon, Clerval et Metos. — M. Lanore, *Les premières cathédrales de Chartres.* Châlons-sur-Saône, 1899. — A. Marignan, *Le portail occidental de Notre-Dame de Chartres.* Revue *le Moyen Age*, sept.-oct., 1898. — Lucien Merlet, *Guide archéologique du Congrès de Chartres*, 1900 ; in-8° de 42 pp. (Extr. du *Bulletin monumental*, 1899. p. 273 à 314). — Abbé A. Clerval, *Guide Chartrain, Chartres, sa cathédrale, ses monuments* ; Chartres, 1896. — A. Moutié, *Notice sur la Station de Chartres, Résumé historique La ville et ses monuments* ; Chartres, 1851. — Abbé Bulteau, *Monographie des vitraux de la cathédrale de Chartres* ; 1850. in-8° de 320 pp. — P. N. Gilbert, *Description de l'église cathédrale de Chartres.* Chartres, 1824.

Cinq cathédrales ont successivement occupé son emplacement. Dans des fouilles importantes pratiquées en 1894, on a retrouvé des vestiges de leurs cinq sols superposés. La tradition dit que déjà les Druides avaient érigé à son emplacement un autel à la « *Vierge qui devait enfanter* ». Cette Vierge Noire, mystérieuse et étonnante en son attitude solennelle de *Sedes sapientiæ*, et qui est certainement de l'époque romane, est souvent citée comme un souvenir de cette tradition.



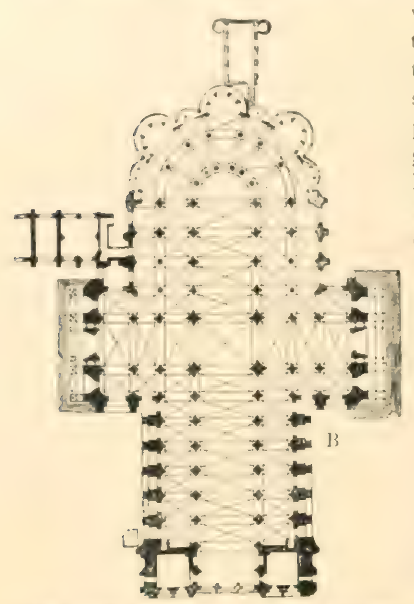
Fig. 20. — VUE A VOL D'OISEAU DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Les trois premiers édifices, appartenant encore à des époques presque légendaires, ont disparu, et du quatrième, fondé par le grand évêque Fulbert, élevé par l'architecte Bérenger († 1050) [1], consacré en 1037, il ne subsiste plus que quelques portions de la crypte et de la tour du Nord, ainsi que la tour du Sud, qui fut achevée en 1170 [2]. Quand on en parle à Chartres, on l'appelle le *monument perdu*. C'était un des édifices les plus considérables du Nord.

En 1134, la cathédrale fut détruite par le feu ; cette catastrophe se produisit au

1. V. Lefèbvre-Pontalis, *Antiquaires de France*, Mém. 1903. Couvert. en plomb en 1118.
2. Elle fut couverte en plomb en 1118.

moment propice : la ferveur des constructeurs pieux était en ce moment à son comble. L'évêque et les chanoines abandonnèrent de leurs revenus pour une période de trois ans et l'enthousiasme du peuple pour la réédification de la cathédrale fut tel, que dès 1198 le chœur était probablement déjà livré au culte. C'est le premier monument chrétien auquel la population tout entière ait travaillé en corvées volontaires : « C'est un prodige inouï, dit un document de l'époque [1], que de voir des hommes puissants, fiers de leur naissance et de leurs richesses, accoutumés à une vie voluptueuse, s'attacher à un char avec des traits, et voiturer les pierres, la chaux, le bois, tous les matériaux nécessaires pour la construction de cet édifice sacré... » Nous avons peine, dans notre tiédeur actuelle, à nous imaginer avec quelle ferveur et quelle persévérance les fidèles se livraient à ces grandes entreprises. Des habitants de Rouen, munis de la bénédiction de leur archevêque, accouraient à Chartres augmenter le nombre des travailleurs, et leur exemple fut suivi par les fidèles de différents diocèses de la Normandie. Ces voyages et ces travaux ne s'entreprenaient que dans de pieuses dispositions. On ne partait pas sans s'être confessé et réconcilié, et maints procès se trouvaient ainsi dénoués. Les pèlerins se nommaient un chef, qui distribuait les emplois à chacun. On travaillait dans le recueillement et la prière. Pendant la nuit, on plaçait des cierges sur les chariots disposés autour de l'église, et l'on veillait en chantant des hymnes et des cantiques. Ainsi s'exécutaient ces merveilleuses constructions du moyen âge, que l'on peut qualifier d'héroïques à l'égal des croisades.



7. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Commencée après l'incendie de 1134, reprise après celui de 1194, qui n'avait épargné que les cryptes, les tours et la façade antérieure, la nef fut achevée à la fin du règne de Philippe-Auguste (1302), qui y contribua personnellement pour 200 livres. La consécration eut lieu en présence de saint Louis et de sa famille, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles, en 1260. On chercha la pierre jusqu'à Berchères (Eure-et-Loir).

M. Merlet a fait connaître plusieurs des maîtres-d'œuvre [2].

1. Lettre aux religieux de Tutteborg (Angleterre) en 1145. (Bournand, *Histoire de l'Art chrétien*, t. I,

2. V. M. R. Merlet, *Bulletin monumental*, 1906, n° 3-4.

Simon Dagnon est cité en 1216 maitre-d'œuvre ; c'est lui qui fit le bel escalier de la sacristie. En 1300 il a pour successeur Jean des Carrières. Maitre Berthaut était maître-d'œuvre en 1316. La salle capitulaire fut érigée de 1323 à 1333 par Huguet d'Ivry, et cette salle fut agrandie en 1358 par Jeanne Guignart.

Jean d'Ivry, fils de Huguet, auteur de la chapelle Saint-Piat, vivait en 1382. Entre temps Jean Austabours fit en



Fig. 22. — FAÇADE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Au XIVe siècle, l'église Notre-Dame était à peu près complète. Seuls les grands pignons des trois façades, les statues du porche méridional et la chapelle de Saint-Piat datent de cette époque.

Le XVe siècle a laissé peu de traces. Au XVIe, la partie Nord fut brûlée durant un siège que Chartres eut à soutenir contre les protestants. Le chœur ne fut achevé qu'au XVIIIe siècle.

En 1753 commencèrent les ravages causés à l'intérieur par les prétendues décorations modernes, qui ont tant défiguré ce noble vaisseau. La cathédrale souffrit

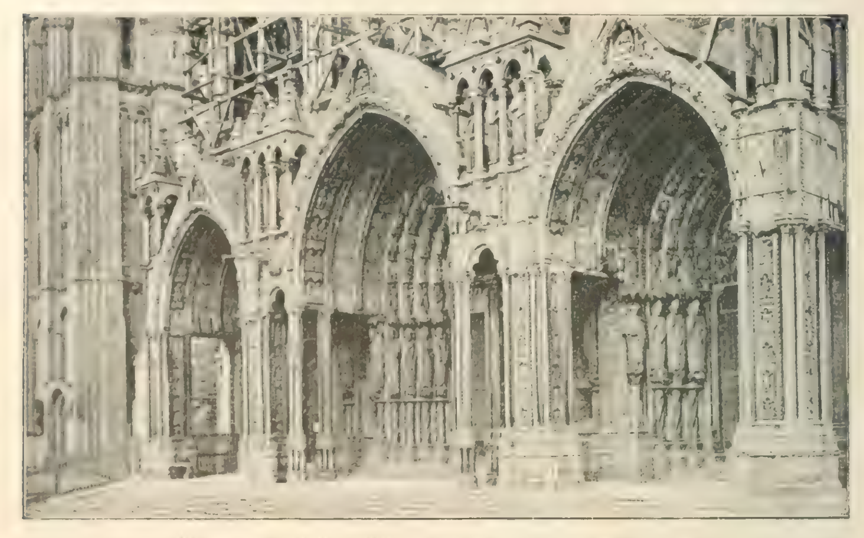


Fig. [illegible] — PORTAIL MÉRIDIONAL DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

beaucoup aussi sous la Révolution. Elle fut encore endommagée par le feu en 1825 et en 1836. Sa restauration a été conduite avec soin par feu Boeswilwald et se continue encore.

*
* *

Passons à la description de l'édifice. La longueur totale du vaisseau est de 134 mètres ; les grandes voûtes ont 36 mètres de hauteur, et la nef centrale, 16 m. 40 d'axe à axe des piliers. La nef gigantesque commence entre les deux tours et se continue par sept travées barlongues, avec des collatéraux qui font retour sur le large transept et se replient autour du chœur, en un double bas-côté auquel se greffent sept absidioles demi rondes, trois grandes alternant avec quatre petites. Le chœur offre quatre travées avant le rond-point.

1376, la tourelle du transept Sud. Ce dernier, archtiecte de renom, voûta le chœur de Notre-Dame de Paris, et travailla à plusieurs grands monuments.

Au XVe siècle les maitres-maçons de la cathédrale sont : Laurent Vuatier (1400-1416), Geoffroy Severtre, auteur de la chapelle de Vendôme (1417), Jean Texier qui reconstruisit la flèche du clocher Nord.

Des clochers commencés, deux seulement ont été élevés. M. Lanore a prouvé que celui du Sud, appelé clocher *vieux*, est au contraire le plus jeune ([1]) ; celui du Nord lui est antérieur, sauf bien entendu sa flèche, que Jean de Beaux éleva au XVI[e] siècle ; ce dernier, antérieur même à la façade, était entièrement isolé ([2]) !

Celui qu'on appelle le *clocher vieux*, qui date de 1165, seul reste de la cathédrale romane qu'un incendie a détruite, qui appartient donc encore à la période romane, est un des chefs-d'œuvre de l'art français. Sa flèche, qui atteint 107 mètres, est la plus



Fig. 24. — PORTAIL SUD DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

belle qui existe. Par ses masses simples, d'une élégance suprême, il contraste avec son compagnon, le *clocher* dit *neuf* (plus jeune de trois siècles), aux allures compliquées et savantes. Entre les deux s'épanouit une vaste rose, admirable dans sa simplicité ; une roue dans un chapelet. La tour du Nord, achevée dans les premières années du XVI[e] siècle par l'architecte Jean Texier, dit de Beaux, porte sa croix à 114 mètres.

Quand l'évêque Régnault de Mouçon entreprit si vaillamment de réparer les

1. V. *Revue de l'Art chrétien*, année 1899.

2. Nous laissons de côté, au sujet du démontage, du déplacement et de la reconstruction de la façade qui s'élève entre les deux tours, la controverse qui a mis aux prises sur place, lors du Congrès archéologique de 1900, MM. de Lasteyrie, Lefèbvre-Pontalis, Merlet, Lanore et Mayeux. — V. Lefèbvre-Pontalis, *Les façades successives de la Cathédrale de Chartres* au XI[e] et au XII[e] siècle. Caen, Delesque, 1902 — et A. Mayeux, *Réponse à M. Lefèbvre-Pontalis*. Chartres, Garnier, 1903.

ruines romanes, de 1195 à 1220, son ambition avait été d'élever un colosse couronné de huit tours gigantesques. La plus grande partie des tours reste encore (et restera) à faire, mais elles ont été avantageusement remplacées par deux porches latéraux, où s'épanouit, selon l'expression de feu Anthyme Saint-Paul, la sculpture la plus savante et la plus somptueuse du XIIIe siècle.

Son ensemble, forme, dit Didron (1), « un poème dont chaque statue équivaut à un vers ou à une strophe, un poème dont la conception est plus vaste que celle de l'*Énéide* ou de l'*Iliade*, que celle même de la *Divine Comédie*, puisqu'elle comprend l'histoire religieuse de l'Univers, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, de la Genèse à l'Apocalypse. » Ce poème de Chartres est en quatre chants.



Fig. [illegible]. — Statues du portail de la cathédrale de Chartres.

Le premier représente la cosmogonie, la Genèse des êtres bruts, organisés, vivants et raisonnables.

Le second est une encyclopédie de toutes les sciences et de leur application à l'industrie et au commerce.

Le troisième est un traité de morale, des Vices et des Vertus.

Le quatrième enfin est un manuel complet d'histoire religieuse, de l'histoire du peuple de Dieu avant Jésus-Christ, et de l'histoire moderne jusqu'à la fin du monde.

A gauche, au Nord, sont sculptés tous les personnages de l'Ancien Testament ; à droite, au Sud, tous ceux du Nouveau (2).

Voilà ce que l'on a appelé avec raison un catéchisme en pierre à l'usage de ceux qui ne savent pas lire. Mais combien suaves sont les pages de ce catéchisme ! combien sont charmantes ces figures archaïques et naïves ! combien elles sont expressives dans leur sérénité !

Nous venons de nous arrêter devant deux des plus beaux porches du monde, les plus beaux avec ceux de Reims. Ils comportent chacun environ 700 figures (il y en a plus de 2000 dans toute la cathédrale et 5000 personnages dans les vitraux). On sait que les portails acquirent partout une grande importance à l'époque gothique. Ils formaient parfois un vestibule ouvert, comme à Saint-Germain-l'Auxerrois, qui

(1) [illegible]

(2) [illegible]

servait de théâtre à certaines cérémonies, par exemple les mariages. Les fiancés, dit M. Lecoy de la Marche ([1]), échangeaient là leur serment solennel avant d'entrer à l'église pour entendre la messe. Même il arriva, un jour, qu'un usurier se mariait sous le porche de Notre-Dame de Dijon, qu'un autre usurier en pierre, qui figurait parmi les statues, se détacha et tua le premier en tombant. Il paraît que, dans leur terreur, les autres usuriers de la ville obtinrent que toutes les autres statues du porche fussent enlevées ([2]).



Fig. 26. — STATUES DU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Quant au portail occidental, malheureusement lézardé depuis 1901, il se rattache au style roman. M. le Cte de Lasteyrie estime qu'il est postérieur à 1144 et antérieur à 1195 ([3]).

Vers 1150 trois portails romans s'élevaient derrière les tours au droit de la première travée de la nef. Ils s'ouvraient par un porche communiquant avec les bas-côtés prolongés jusqu'aux tours et surmontés d'un lambris. Vers 1180, à la suite d'un tassement reconnu par M. Lefèbvre-Pontalis, le triple portail fut remonté et reconstruit au front des deux tours. La transformation de la façade par le percement de la grande rose remonte au commencement du XIIIe siècle. Cette

1. *Le XIIIe Siècle artistique*, p. 40.

Les admirables sculptures du portail occidental, appelé le Portail royal, sont attribuées au XIIe siècle. C'est l'avis de M. de Lasteyrie à l'encontre de MM. Vögue ([1]), Clémen ([2]) et Marignan ([3]), qui pensent qu'il a été fait au XIIIe siècle et inspiré de celui de Saint-Trophime d'Arles ([4]). Ce portail, bâti d'abord en arrière des tours, fut plus tard reporté à l'allignement de la façade ; les traces matérielles de ce déplacement se lisent encore sur les pierres.

2. M. Lefèbvre-Pontalis a pu fixer les dates des constructions successives de la façade principale, à partir de la basilique de Fulbert, terminée vers 1028, et restaurée par l'évêque Thierri après l'incendie de 1031 ; cette façade était l'œuvre du célèbre artiste Teudon. Elle s'élevait au droit de la seconde des piles actuelles ; elle était percée d'un portail et de deux fenêtres ; ce clocher carolingien la flanquait au Sud. Au milieu du XIe siècle fut ajouté par devant un porche couvert en bois. Vers le même temps travaillait à la cathédrale un architecte du nom de Vital (✠ 1230). L'incendie de 1134 fut suivi de la reconstruction du clocher actuel du Nord. M. Lanore a montré que ce « beau clocher » imité de celui de Vendôme, était le vrai clocher vieux. — La construction des deux clochers se poursuivit au 2e étage vers 1150 ; celui du Nord reçut son 3e étage au XIIIe siècle, et Jean de Beauce éleva la flèche au XVe siècle.

3. V. *Acad. des Inscr. et B. L. Séance du 19 janvier 1900.*

1. Vöge, *Die Anfänge des monumentalen Stiles in Mittelalter*, Strasbourg, 1894, et *Repertorium für Kunstwissenschaft*, fasc. 3, 1904. — 2. Clémen, *Le Moyen Age*, t. XI, p. 348. — 3. Marignan, *Le Portail occidental de Chartres*, le Moyen Age, t. XI [illegible] et XII, p. 1. — 4. Lasteyrie, *ouv. cité*.

façade se trouve de nouveau lézardée; à présent, la fissure s'aperçoit au tympan de la porte centrale, mais elle n'est pas inquiétante.

*
* *

Outre sa superbe statuaire, Chartres offre bien des particularités remarquables, comme la belle rose du transept Nord, aux curieux tracés rectilignes à séries de losanges, comme aussi ses arcs boutants dont nous reparlerons.

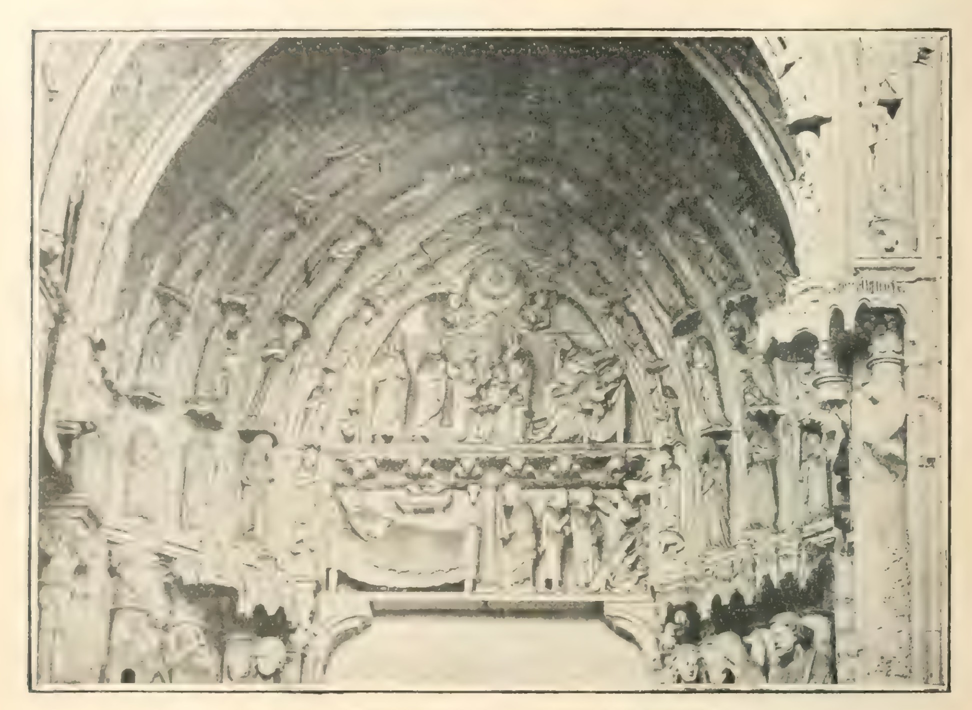


Fig. 27. — PORTAIL NORD DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Avant d'abandonner l'intérieur de Notre-Dame, jetons encore un coup d'œil sur son chevet. « Parmi les absides les plus remarquables et les plus complètes, a dit Viollet-le-Duc, on peut citer celle de la cathédrale de Chartres (1). » Jusqu'à ces dernières années, et durant vingt-cinq ans, ce chevet resta caché derrière les échafaudages, et M. le chanoine Ch. Métais en a le premier fait alors de belles photographies, que nous reproduisons. Ce chevet est contrebuté par de remarquables arcs-boutants.

Les arcs boutants des nefs offrent ailleurs deux cintres superposés réunis suivant les rayons par des colonnettes surmontées d'arcatures ; au chœur les rayons sont plus simples, mais les arcs-boutants sont à double volée et à deux étages. La trop

(1) [illegible]

grande largeur des deux nefs du déambulatoire ainsi que la lourdeur des voûtes, nécessitait ce dédoublement, qui, à la force, ajoute la grâce et l'élégance. Ils offrent une disposition des plus curieuses, qu'explique M. Métais dans une notice que nous résumons en note (1).

*
* *

Lorsqu'on entre dans la cathédrale, on est tout d'abord saisi par l'effet majestueux du vaisseau qu'éclaire un jour, tamisé par des vitraux anciens, dont la lumière irisée jette sur les parois de pierre grise des décors mouvants. « Quand on décompose ce brillant décor, l'on se prend d'une admiration plus vive pour ce superbe spécimen du vieil art français d'un aspect si calme, d'une austérité si sévère, et lorsqu'on arrive à l'abside, on est bien près de maudire le XVIIIe siècle qui a déshonoré ce bel ensemble avec sa décoration rococo, qui a coûté 400.000 livres. » La chapelle Saint-Piat qui produit, d'après Didron, l'effet d'une grosse loupe sur la tête d'un homme, ou d'une petite église que la grande traîne derrière elle comme un navire une chaloupe, et la chapelle de Vendôme font aussi disparate et forment « des excroissances sur le plan ancien, des poches au



Fig. 28. — PORTAIL OCCIDENTAL DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

1. La première rangée de contreforts s'appuie sur les puissantes colonnes de l'intérieur, la seconde sur les murs d'angles des chapelles rayonnantes. Ces murs, s'arc-boutant eux-mêmes, ont permis à l'architecte de supprimer le développement excessif de la base de ces contreforts, et de ne pas aveugler ainsi par leur masse les fenêtres de la crypte. Chose digne de remarque, les contreforts mêmes des chapelles ne descendent pas jusqu'à terre, mais s'appuient sur un large vêtement en pierres taillées, qui cache les murs de la crypte du XIIe siècle trop faibles pour supporter la charge des constructions gigantesques du XIIe. Ce mur nouveau, large souvent de deux mètres, s'entrouvre par de larges baies pour éclairer les petites fenêtres romanes de la cathédrale de Fulbert, et supporte sans fléchir les contreforts qui souvent tombent à faux sur la pointe même de l'ogive, comme on peut le voir dans la partie inférieure de notre gravure. (Ch. MÉTAIS, *Revue de l'Art chrétien*, Sept. 1896.)

dedans, des tumeurs au dehors » ; mais au moins elles se rattachent par une certaine similitude à l'édifice principal.

* * *

Après avoir donné libre cours à notre admiration par instants contrariée, raisonnons un peu cet édifice qu'un abîme sépare des églises romanes précédemment étudiées.

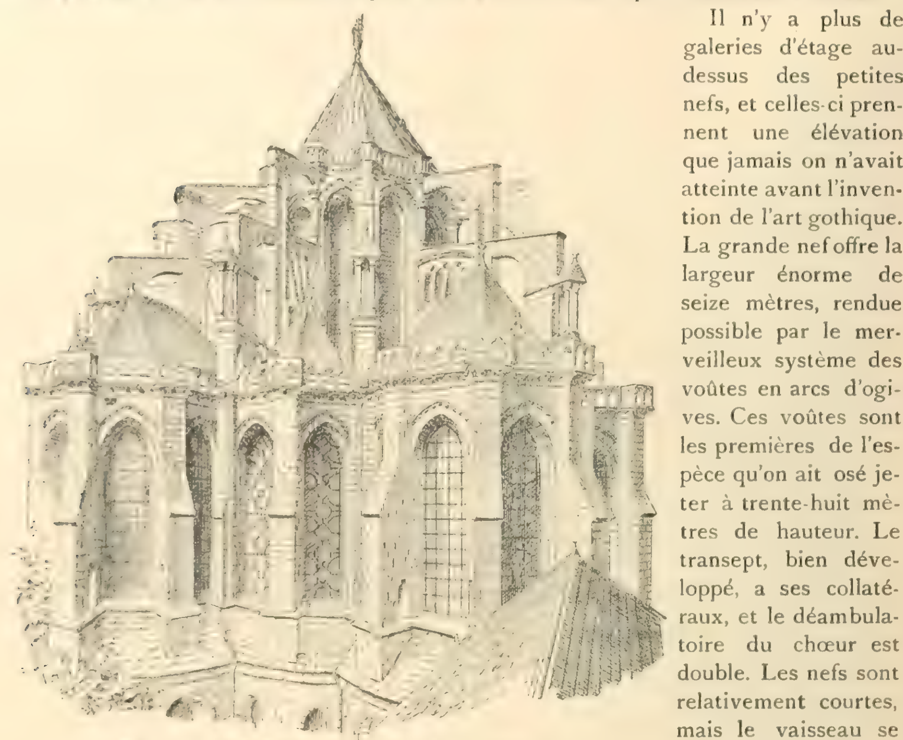


Fig. 27. — CHEVET DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Il n'y a plus de galeries d'étage au-dessus des petites nefs, et celles-ci prennent une élévation que jamais on n'avait atteinte avant l'invention de l'art gothique. La grande nef offre la largeur énorme de seize mètres, rendue possible par le merveilleux système des voûtes en arcs d'ogives. Ces voûtes sont les premières de l'espèce qu'on ait osé jeter à trente-huit mètres de hauteur. Le transept, bien développé, a ses collatéraux, et le déambulatoire du chœur est double. Les nefs sont relativement courtes, mais le vaisseau se prolonge d'une venue, avec des voûtes d'égale hauteur jusqu'au fond de l'abside [1].

1. Si nous voulons nous rendre bien compte des progrès accomplis dans la construction par les principes gothiques, considérons un instant l'un des piliers de la nef. On remarquera qu'il est formé d'un faisceau de quatre colonnes soudées à un noyau central. Dans les dernières églises romanes, au contraire, nous rencontrions d'ordinaire une grosse colonne cylindrique supportant sur son chapiteau unique toutes les charges supérieures. Ici chaque colonne a son emploi : il y en a deux pour recevoir les arches ; une, vers la petite nef, qui supporte la retombée de sa voûte ; enfin, remarquons-le bien, une quatrième vers la grande nef. Que supporte celle-ci ? Trois minces colonnettes groupées, rattachées au mur par des annelets, qui montent jusque bien haut sous la voûte, et vont recevoir les trois nervures de sa retombée. Voilà le système ingénieux des voûtes gothiques développant ses effets dans les murs, dans les piliers et jusque sur le sol, se répercutant jusque dans le tracé des fondations. C'est là un des grands traits du style gothique, qui ne réside pas du tout, comme on l'a si longtemps cru, dans la forme pointue des fenêtres.

Remarquons encore, entre les grandes arches et les fenêtres, cette gracieuse galerie, très décorative, qui allège le mur plein et court jusqu'au chœur, dont elle fait le tour. Des anciennes galeries en tribunes il ne restera plus désormais que le souvenir, à savoir un ensemble d'arcatures qu'on appelle le *triforium*.

Les fenêtres, largement ouvertes, occupent presque toute la largeur qui reste entre les contreforts, et sont

Le chœur est entouré d'une clôture de pierre, nommée vulgairement le *Tour du chœur*, qui est un chef-d'œuvre ; sa statuaire et ses bas-reliefs résument la vie du CHRIST et celle de la Vierge. Dans cette clôture les imagiers de la Renaissance



Fig. 30. — ARCS-BOUTANTS DES NEFS DE CHARTRES.

ont poursuivi une œuvre relativement belle dans sa monotone unité et de prodigieuse richesse ([1]). Le sanctuaire, gâté par les stucages et les marbreries postiches, est garni d'un maître-autel plutôt abracadabrant, entièrement occupé par le groupe en

divisées par des montants légers en pierre, qu'on nomme des *meneaux*, en deux arceaux surmontés d'une rose. Encore un trait du style nouveau que ces meneaux, dont le tracé bientôt se compliquera à l'excès.

1. V. F. de Mely, *Le tour du chœur de Chartres*.

marbre blanc de l'Assomption de Ch. Bridon, installé de telle manière, que sur la table sacrée il n'y a plus guère place pour les candélabres.



ARCS-BOUTANTS DES NEFS DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

∴

Arrêtons-nous un instant à la décoration florale.

Le chêne domine sur les piliers de Chartres, comme si l'on avait voulu y perpétuer la tradition druidique. On sait qu'au temps de César, le pays chartrain, pays des

Carnutes, était considéré comme le centre de la Gaule (1). Cette région, alors couverte de sombres forêts, Notre-Dame de Chartres en a reçu dès son origine, une empreinte ineffaçable. On dirait que les artistes qui en ont sculpté les chapiteaux, se souvenaient de la vieille Gaule, et que, en mémoire du passé, ils ont voulu mettre beaucoup de chêne, l'arbre préféré des aïeux, dans leur cathédrale. Il y a effectivement, à Chartres, comme le remarque feu Lambin, de nombreux chapiteaux composés uniquement de chêne, et plusieurs donnent ce chêne interprété d'une façon que l'on ne retrouve pas ailleurs, car la feuille forme la croix symbolisant en quelque sorte la Gaule païenne devenue chrétienne (2).

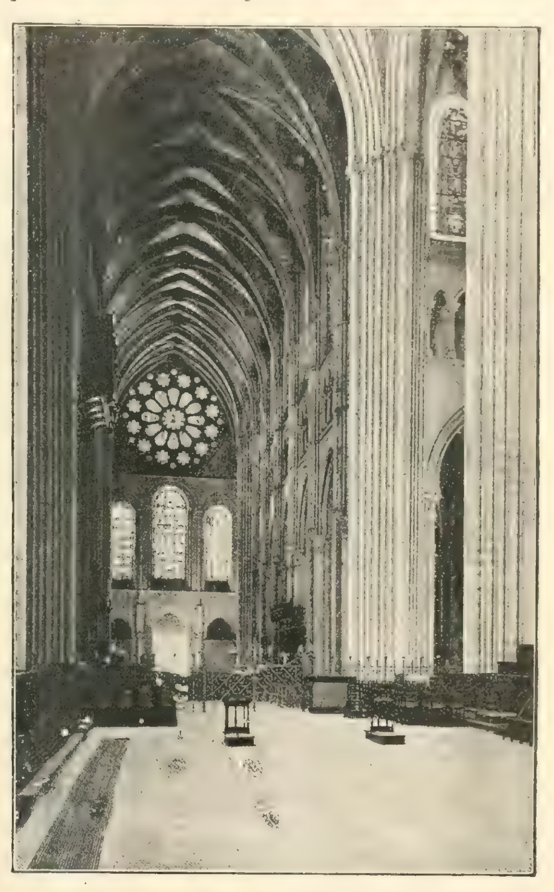


Fig. 32. — NEF DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

***

Le pavé de Chartres, qui couvre 6000 mètres de superficie (3), offre cette particularité, qu'aucune sépulture n'y a jamais été déposée. Les gens de Chartres aimaient à voir dans le sol de leur église l'image du *lit de la Vierge.* « *La dicte église ha celte prééminence que d'estre la couche ou le lict de la Vierge. Pour marque de ce, la terre d'icelle église ha esté jusqu'à hui conservée pure, nelte et entière, sans avoir jamais esté fossoyée ou ouverte pour aucune sépulture.* » Que de poésie dans cette gracieuse fiction, scrupuleusement respectée !

Au milieu de la nef on voit sur le sol un *labyrinthe* que les Chartrains nomment la *lieue*, parce qu'il a, disent-ils, une lieue de développement (4), et qui est composé de

1. César, *De Bello gallico*, VI, 13.

2. La Flore de l'intérieur de Chartres est celle de la fin du XII[e] siècle et du commencement du XIII[e] siècle. Elle est simple et sévère ; les plantes interprétées par les sculpteurs sont l'arum, le nénuphar, la fougère, la vigne, le trèfle, la chélidoine et surtout le chêne. Le chêne y lutte avec la vigne, mais prédomine. On peut dire que Notre-Dame de Chartres est la cathédrale du chêne. Dans aucune autre il n'est si magistralement traité. V.E. Lambin, *La flore gothique*, Paris, Daly, 1893.

3. Les dimensions intérieures sont de 128m.60 de longueur, de 63m.40 de largeur au transept, et 34m.40 de hauteur sous les voûtes.

4. En réalité, il n'a que 168 pieds.

bandes alternatives de pierre blanche et noire. Son diamètre est de 12 mètres. C'est en vain qu'on a cherché, en 1849, le corps de l'architecte sous la pierre centrale. Les labyrinthes, autrefois très communs, rappelaient le pèlerinage de Jérusalem, et des



[illegible] DE PIERRE ENTOURANT LE CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

indulgences étaient accordées à ceux qui parcouraient dévotement ces dédales.

Une des inestimables richesses de Chartres consiste dans ses vitraux, presque tous conservés, chose rare, et formant la plus ample collection qui existe de vitraux du XII[e] et du XIII[e] siècle. La place nous manque ici pour les décrire et même pour en signaler les intéressantes particularités (1).

1. Voici d'abord, dans la rose occidentale, un *Jugement dernier* du XIII[e] siècle et au-dessous quelques-unes des plus antiques verrières à sujets qui soient parvenues jusqu'à nous, plus importantes que leurs contemporaines

Parmi les trois immenses roses, les trente-cinq moyennes, les douze petites et les cent vingt-cinq grandes fenêtres qui ajourent le monument, six fenêtres seulement et deux moyennes roses sont seules du XII[e] siècle, deux petites roses, du XVI[e], une fenêtre est du XV[e] ; tout le reste renferme de la vitrerie du XIII[e]. « Quel ensemble (1), quel faste décoratif ! dit M. O. Merson, quelle harmonie très lumineuse et presque sombre, éclatante et apaisée à la fois ! Sept grandes verrières à l'abside consacrée à la Vierge, cinquante-deux aux fenêtres basses, offrent à profusion des scènes de la Bible, de la vie des Saints, de l'Histoire ecclésiastique; soixante-huit à l'étage supérieur sur lesquelles apparaissent, sévères : les Prophètes, les Apôtres, les Saints et les Saintes ; tableau prodigieux, unique au monde, dont l'incomparable richesse, par surcroît, se modifie à toutes les heures du jour ! »

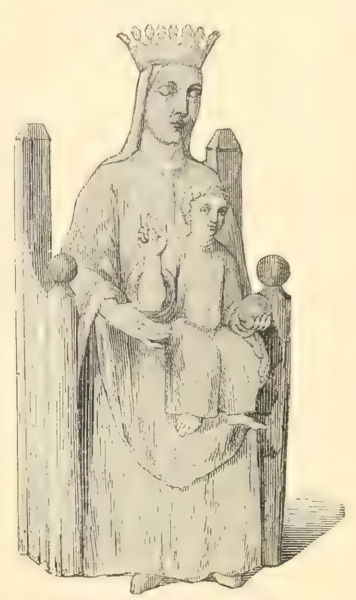


Fig. 34. — VIERGE NOIRE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

* * *

Présentons nos respects à la Dame de céans, à la *Vierge Noire* de la crypte, qu'on a parfois voulu faire remonter jusqu'aux druides, mais qui n'est que romane. Elle habite cette église souterraine qu'on appelle la crypte de Fulbert, devenue un peu aussi celle de Mgr Régnault, qui l'a fait restaurer, et qui est la plus célèbre de France. C'est là que s'est allumé le flambeau de la foi chrétienne, et la *Vierge Noire* qu'on y vénère est peut-être la plus antique madone de la Gaule. Une tradition légendaire, connue de tous, nous dit que les Druides avaient eu le pressentiment de la venue du Christ, environ cent ans avant sa naissance ; et que, sous l'empire de cette révélation intérieure, ils avaient élevé dans une grotte cachée au fond de leur forêt une statue en bois à la Vierge qui devait enfanter : *Virgini pariturœ.* C'est sur cette grotte que fut construite par les chrétiens la première église de Chartres.

La crypte était ornée dès l'origine de peintures murales ; elles ont été restaurées et complétées jadis par M. P. Duranel (2). Cette crypte est la plus vaste de la France. M. R. Merlet a découvert en 1904 l'escalier qui mène à la petite crypte du IX[e] siècle, nommée le Caveau de Saint Lubin. Des fouilles récentes ont mis au jour sous la crypte des vestiges de cinq périodes et cinq sols superposés. On aura une idée de

de Saint-Denis et d'Angers ; on les date de 1145. Dans la première, à droite, se développe l'*Arbre de Jessé* ; dans celle du milieu, la vie du Sauveur, de la *Nativité* à l'*Entrée à Jérusalem ;* et dans la troisième, l'histoire de la *Passion* et de la *Résurrection.* On ne saurait voir un luxe plus harmonieux de coloration. « Leur éclat est tel, dit Lassus en parlant de ces verrières, qu'elles font pâlir tous les vitraux dont le XIII[e] siècle a enrichi cette admirable cathédrale. Ajoutons que les vitraux du triplet de la façade antérieure sont du XII[e] siècle. » *Annales archéologiques.*

De ces derniers, parmi les plus curieux sont ceux qui ornent les quatre fenêtres sous la rose méridionale, dite de Dreux. Ils offrent chacun un prophète et un évangéliste, le second portant le premier sur ses épaules ; figuration étrange, mais de grande allure.

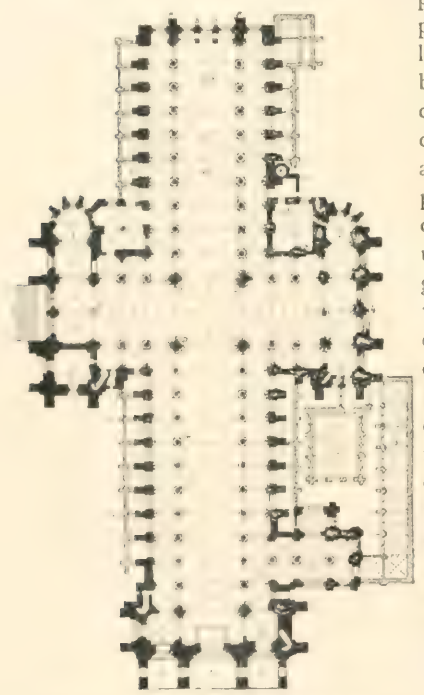
1. O. Merson, *Les Vitraux*, p. 105.

2. V. l'abbé Hénault, *Revue de l'Art chrétien*, 1874, t. XVII.

cette église souterraine en songeant qu'elle est composée de deux longues nefs pratiquées sous chacun des bas-côtés de l'église supérieure, et que, dans toute la partie située sous le pourtour du chœur, il existe treize chapelles, parmi lesquelles se distingue celle de la Vierge.

IIIbis. — NOTRE-DAME DE LAON [1].

NOTRE-DAME de Laon n'est plus cathédrale ; mais par sa grandeur et l'élégance de sa forme, elle peut être classée au rang des principaux monuments de l'architecture française. Elle se distingue par une sereine beauté, une harmonie de proportions peu commune, et une allure des plus originales. Son plan allongé, coupé, au milieu, d'une courte traverse, l'ordonnance des bas-côtés surmontés de tribunes, le fond plat du chevet, l'agencement remarquable des piliers cantonnés de colonnettes, le cintre austère des arceaux, la sveltesse des nombreuses tours, l'ampleur des deux roses qui se regardent du pignon occidental à celui du chevet, tout lui imprime un caractère rare et admirable. Six campaniles groupés autour de la tour-lanterne centrale devaient compléter d'une manière grandiose ce chef-d'œuvre, deux sont aujourd'hui tronqués, deux autres ont perdu leurs gracieuses flèches. Et cependant, « lorsqu'on contemple à distance cette masse colossale assise sur la crête du rocher de Bitracte et couronnant la cité de ses clochers admirablement ajourés », on se sent pris d'enthousiasme pour l'art qui a enfanté cette merveille [2]. M. Gonse estime que « la grande façade de la cathédrale de Laon, admirablement restaurée par M. Boeswilwald, est, après celle de Paris, dont elle rappelle le grand portique monumental, la plus remarquable des façades gothiques. »



[illegible] — [illegible] de la cathédrale de Laon.

Saint Remi établit au Ve siècle le siège épiscopal de Laon, et la primitive basilique de Notre-Dame fit place à une basilique carolingienne plus vaste, détruite en 1112 par

1. [illegible], *[illegible] et monuments [illegible] de l'Aisne*, t. III. — Boeswilwald, *Archives de [illegible]*, t. I. — L'abbé A. [illegible], *La cathédrale de Notre-Dame de Laon*, in-8°, Laon, Corbillot, 1891. — J. Marion, *Essai hist. et archéol. sur l'église cathédrale de Notre-Dame de Laon* [illegible]

2. Le baron Béthune de Villers, *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et Saint-Luc*, 1886.

le feu. La quête organisée dans tout le Nord de la France pour réparer le désastre, fut le point de départ d'un grandiose projet de reconstruction.

On sait que l'église actuelle a été consacrée en 1236 ou 1237, et qu'elle en a remplacé une autre de style roman, restaurée et consacrée en 1114, par Barthélemy de Vire. Quand fut-elle édifiée (1) ? Cette question a été l'objet de grandes controverses. Il est prouvé désormais, grâce aux recherches de M. l'abbé Bouxin, que ce bel édifice, qui restait un mystère pour l'illustre de Caumont, fut commencé vers le milieu du XIIe siècle et terminé, parachevé et décoré dans le premier tiers du XIIIe siècle.



Fig. 30. — FAÇADE OUEST DE LA CATHÉDRALE DE LAON.

De Caumont écrivait en 1851 : « Il faut bien le dire, la cathédrale de Laon est encore un mystère en pierre, dont on ignore l'auteur.

1. Quicherat déclare qu'elle le fut aux environs de l'année 1170. Il s'appuie pour cela sur un bref pontifical dont un mot important était en partie effacé et qu'il a, paraît-il, incorrectement restitué. M. l'abbé Bouxin a récemment établi que Quicherat a lu *constructe* au lieu de *consentiente*, ce qui ôte sa force probante au document ; il a en outre découvert dans le martyrologe de la cathédrale un passage où il est dit, que l'évêque Gauthier de Mortagne a fait divers dons et présidé au début de la construction entre 1150 et 1174 ; enfin il a prouvé qu'en 1205 on tirait pour la cathédrale, des carrières de Chermizy, des pierres qu'on retrouve employées au chœur.

Personne jusqu'ici n'a percé sa mystérieuse origine ni décrit ses innombrables merveilles. C'est une œuvre de génie, qui attend son historien et son architecte. » Ce dernier vœu, nous venons de le voir, s'est en grande partie réalisé.

*
* *

C'est à l'occasion de la cathédrale de Laon, que Viollet-le-Duc a émis sa célèbre théorie de l'alliance des évêques et des bourgeois s'unissant pour élever des cathédrales gothiques, qui auraient été des édifices à la fois religieux et civils, en rivalité et en hostilité avec les abbés, qui auraient donné la main à la puissance féodale et persisté à ériger des églises romanes. Dans son ardeur à faire prévaloir ses idées préconçues et sa théorie anticléricale de l'émancipation laïque et communaliste, l'éminent écrivain va jusqu'à voir dans la forme insolite de la cathédrale de Laon celle d'une pseudo-halle, accessible à des réunions populaires. Quicherat, Vitet, le baron Béthune de Villers [1], Mgr Dehaisnes et M. Anthyme Saint-Paul, repoussent cette opinion ; ce dernier écrivain en a fait justice de la manière la plus complète [2].

Il démontre qu'au contraire les évêques de Laon de l'époque entretenaient les rapports les plus pacifiques avec les abbés, et qu'ils ne pouvaient pas être en lutte avec le pouvoir féodal, attendu qu'à Laon, le pouvoir était exercé par l'épiscopat lui-même. Aux grands savants les grosses erreurs!... L'érection de cet admirable monument ne fut donc pas le produit « d'un sentiment instinctif poussant le peuple vers la construction d'un monument, où il pouvait se réunir et jouir d'un spectacle plus ou moins profane ». Le sentiment instinctif qui a poussé les évêques, les chapitres, le clergé et les fidèles tous ensemble à construire les cathédrales, a été, comme le dit Mgr Dehaisnes, une foi puissante et un profond enthousiasme religieux [3].

*
* *

L'église de Gauthier de Mortagne avait deux travées de chœur et un chevet demi-rond comme Notre-Dame de Paris. M. Boeswilwald a trouvé le vestige de l'hémicycle. L'abbatiale de Mouzon, réduction fidèle de N.-D. de Laon, offre une copie de son ancienne abside.

L'abside fut abattue depuis et remplacée au début du XIIIe siècle par un chevet plat percé d'un triplet, qu'ornent des vitraux du XIIIe siècle ; cette modification, qui la distingue des autres cathédrales gothiques françaises, aurait eu pour but de donner meilleure place à l'autel, reporté à cette époque vers le fond du chœur, et sans doute aussi d'utiliser plus complètement le terrain, restreint de ce côté, obligé qu'on était de ne pas empiéter sur le terrain de l'évêché [4].

Le superbe vaisseau de N.-D. de Laon, qui procède de celui de Noyon et du transept de Soissons, se compose d'une triple nef prolongeant ses onze travées pareilles et ses longues rangées régulières de piliers à colonnades engagées et ses élégantes galeries, depuis le porche jusqu'au chevet plat du chœur, et latéralement

1. [illegible] 1881.
2. [illegible] t. IV, p. [illegible].
3. Anthyme Saint-Paul a aussi démontré l'inanité du terme d'*architecture laique*, qui naguère encore obtenait [illegible].
4. *Bibliothèque de l'École des Charles*, 1878, p. 253.

sur les deux bras du transept ; ce dernier, de quatre travées pourvues de collatéraux aux tribunes, coupe la nef en deux vers le milieu. L'édifice mesure 110 m. de longueur, 53m40 de largeur au transept et 24 m. de hauteur. Les petites nefs sont surmontées de tribunes voûtées sur croisées d'ogives, selon la formule normande, pareilles à celles de Notre-Dame de Paris, et les tribunes, d'un faux triforium et d'une claire-voie. Le transept est parent de celui de Noyon ; ils ont l'arc plein-cintre au triforium et à la claire-voie ; aux angles rentrants du transept vers l'Est, s'ouvrent deux jolies chapelles rondes à étage. Les piliers sont monocylindriques ; ils portent alternativement des chapiteaux à abaque carré et octogonaux, ainsi que les bases. Ceux du 7e et du 9e rang sont toutefois accompagnés de cinq colonnettes détachées. Les abaques portent alternativement 3 et 5 colonnettes montant vers les voûtes. Les grands arcs sont à cintres équilatéraux et pareils à ceux de Notre-Dame de Paris. Les voûtes de la grande nef, embrassant deux travées des collatéraux, offrent un remarquable système de structure, dit à *doubles formerets* et à *doubleaux de recoupement*, qui constitue une sorte de compromis entre la voûte domicale de l'Aquitaine et la voûte d'arête simple de l'Ile-de-France. En dépit de cette division de la grande nef, il y a ici, comme à Soissons, autant d'arcs-boutants tous pareils que de travées à la petite nef. Les arcs sont à deux étages ; et assez mal bâtis ; l'inférieur est trop bas, le supérieur trop haut. Le chœur est presque aussi long que les nefs; les bas-côtés font retour dans le transept. De petites chapelles ont été établies, au XVe siècle, entre les contreforts; elles ont été fermées au XVIe siècle par d'élégantes clôtures en pierre.

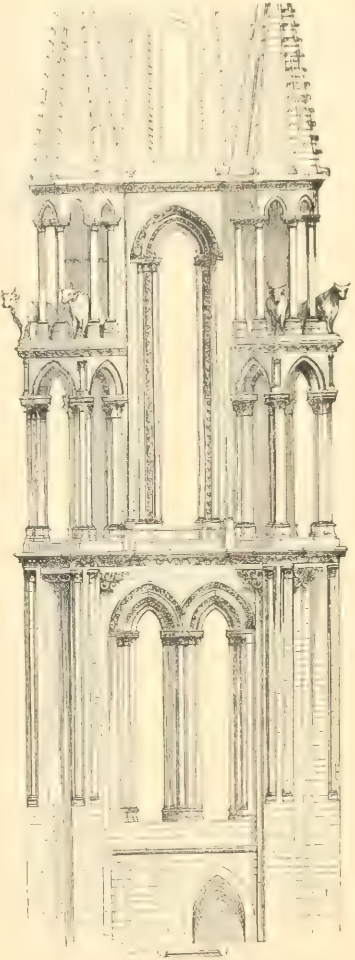


Fig. 57. — TOUR DE LA CATHÉDRALE DE LAON.

*
* *

Tout cet ensemble présente, nous le répétons, dans son plan comme ses masses, une harmonieuse beauté, non dénuée d'élégance. Cet édifice crucifère, magistral en ses lignes simples et pures, imposant par ses nefs à étages et sa longue série de piliers, est un des plus admirables monuments de l'architecture française du XIIe siècle.

Les pignons du transept sont percés de roses.

Dans la construction primitive une haute flèche s'élevait à la croisée, couronnant la lanterne (qui monte à 40 mètres) et que percent deux fenêtres sur chaque face. Aux flancs de chacun des trois portails se dressaient deux autres tours puissantes,

très ajourées ; ces six tours altières, groupées autour de la lanterne de la croisée, devaient offrir un spectacle grandiose, alors surtout qu'elles n'avaient pas perdu leurs flèches aiguës. Il ne reste plus que quatre tours découronnées, mais encore admirables d'élégance. Des barbares du siècle dernier ont démoli les flèches de ces tours, qui forçaient l'admiration à bon droit. Villars d'Honnecourt, qui les a recuelllies dans son *Album*, a consigné cette note bien significative : « J'ai esté en mult de tieres, en aucun liu onques tel tore ne vi come est cele de Laon (1). »

Le front occidental est percé de trois puissantes baies encadrant une rose et deux verrières, couronnées à leur tour d'une gracieuse galerie continue ; nous renonçons à dépeindre l'élégance des deux tours principales qui flanquent cette belle façade, et dont l'une est ici reproduite en gravure *(fig. 37)*.

L'entrée principale flanquée de ses deux tours hautes de 56m co, est formée d'un triple portail aux gâbles flanqués de grands pinacles. Leurs voussures abritent toute une population de figures bibliques taillées dans la pierre, refaites et restaurées sous la direction de M. Gaulier. La Vierge Marie y figure, escortée d'Abraham, de Moïse, de Samuel, de David, de saint Jean-Baptiste, de saint Joseph, de Jérémie et d'Isaïe, tous portés sur des socles historiés. Au tympan central on voit la Mort de la Vierge, son Assomption et son Couronnement (2). Autour de ces grands sujets des anges balancent des ostensoirs ou portent des emblèmes de triomphe ; là aussi trônent les rois de Juda et les prophètes.

L'arcade latérale de droite est dédiée à saint Michel, présidant à la grande scène du Jugement suprême. Abraham y reçoit une âme dans un linceul déployé ; des martyrs portent des palmes ; un ange distribue des couronnes du haut de la clef de l'arceau. Dix rois sont rangés au pourtour. Les Vierges sages et les Vierges folles tiennent leurs lampes allumées ou renversées.

Au-dessus du troisième portail, dont le fronton est occupé par la moderne statue de sainte Proba, on voit se dérouler l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des bergers et des mages, la Visitation et la Présentation. Dans les voussures sont figurés les Vices et les Vertus.

Ces sculptures ont été en grande partie refaites.

La grande arcade centrale encadre une magnifique rose à trois rangs de douze pétales. Les fenêtres lancéolées s'ouvrent dans les baies latérales ; on y voit figurer les Arts libéraux.

La partie supérieure de la façade ne répond pas à l'élégance du portail, et la galerie dont on l'a récemment couronnée, et que domine la Vierge debout entre deux anges agenouillés, n'est pas du tout en harmonie avec le reste de l'édifice.

La restauration sculpturale de la cathédrale de Laon est de tous points admirable. Bien des visiteurs seront impuissants à distinguer certaines statues modernes de

1. La cathédrale de Laon n'a pas été épargnée par le vandalisme révolutionnaire, qui l'a dépouillée de ses autels, de ses joyaux, de son mobilier ; elle est maintenant vide, froide, désolée. Le talent distingué et consciencieux de feu Boeswilwald, généreusement secondé par les subsides de l'État montant environ à trois millions de francs, a bien pu lui rendre la correction de ses lignes, mais non pas les trésors de son mobilier et les splendeurs de son décor. Durant trente-cinq ans cet éminent architecte s'est attaché à la relever de ses ruines. Elle ne garde de ses richesses évanouies que de magnifiques restes de vitraux de couleurs, qui décorent le mur absidal et la rose du grand portail. Telle une grande dame déchue, ruinée, conserve quelques joyaux dont elle pare encore les vêtements de sa pauvreté, comme d'un signe et d'un souvenir de son ancienne opulence. (V. de Florival et Midoux, [illegible] Laon, Paris, [illegible]

2. Il parait que, primitivement, on voyait à cette place la Très-Sainte-Trinité.

celles du XIIe siècle. M. Blanchard, l'éminent sculpteur gantois, nous a toutefois



Fig. 58. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE LAON.

signalé ce détail : les yeux des modernes sont moins ouverts que dans les primitives.

Le visiteur ne manque pas d'être quelque peu mystifié par les images colossales de bœufs, en haut relief, placées sur la plate-forme des niches ajourées qui amortissent d'une manière remarquable le passage de la tour carrée à son couronnement octogonal. Leur présence s'explique par une gracieuse légende rapportée dans la chronique de Guilbert de Nogent en ces termes :



Fig. 37. INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE LAON.

« Un clerc, dit-il, chargé d'amener les matériaux pour la réparation des toitures, gravissait la montagne avec son chariot, lorsqu'un des bœufs vint à tomber de lassitude ; tout à coup il en accourut un autre qui, comme s'il était poussé par un mouvement réfléchi, se présenta pour prêter son secours à l'ouvrage commencé. Après qu'il eut, d'un pas agile, aidé à conduire le char jusqu'à l'église, et tandis que le pauvre clerc se préoccupait de savoir à qui il devait restituer l'animal, celui-ci, à peine détaché du joug, s'en retourna promptement, sans attendre ni conducteur, ni menaces, à l'endroit d'où il était venu. »

La rose orientale, très lumineuse, est une immense roue à 12 rais. Au centre trône la Mère de Dieu entre Isaïe et le Précurseur. Autour d'elle se rangent en cercle les apôtres, et, dans la couronne extérieure, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. C'est encore la gloire de Marie, en des médaillons légendaires, que chantent les vitraux du triplex reposant au-dessous de cette rose.

La rose du portail Nord représente les arts libéraux.

La rose orientale est garnie de vitraux modernes.

L'église est dallée d'un grand nombre de pierres tombales à effigies; elle possède une ancienne chaire de vérité provenant de l'abbaye du Val-Saint-Pierre.

Un beau cloître ogival avoisine la cathédrale. Sa restauration a été commencée en 1854 par E. Boeswilwald, remplacé en 1897 par M. Sauvageot.

III^ter. — CATHÉDRALE DE PARIS (1).

Si les piliers de Notre-Dame de Paris avaient une voix, dit Viollet-le-Duc, ils raconteraient toute l'histoire nationale depuis Philippe-Auguste jusqu'à nos jours. Saint Dominique y prêcha la Croisade, Raymond IV de Toulouse y abjura



Fig. 40. — NOTRE-DAME DE PARIS.

l'hérésie, Henri IV d'Angleterre y fut couronné roi de France, le *Te Deum* y fut chanté lors de la reprise de Paris par Charles VII, on y prononça l'éloge funèbre des rois et la déesse Raison y eut son culte (2).

La cathédrale de Paris, la plus célèbre des cathédrales, ce type merveilleux d'église gothique, encore un peu romane par son chœur et ses tribunes d'étage si curieusement voûtées, a été fondée, selon un chroniqueur du XIVe siècle, en présence du

1. Guilhermy, *Itinéraire archéologique*, Paris, 1855. — Lassus et Viollet-le-Duc, *Monographie de Notre-Dame de Paris et de la nouvelle sacristie*, Paris, 1868. — V. Moitet, *Étude histor. d'architecture sur la cathédrale de Paris, et le palais épiscopal de Paris*, Paris, 1888. — Same, *Maurice de Sully, évêque de Paris*, Paris, 1890.

2. M. Aubert, *La cathédrale de Notre-Dame de Paris.* Paris, Longuet, 1909.

pape Alexandre III (1), dès 1163 par Maurice de Sully. Ce grand évêque éleva le chœur du plus beau monument de Paris, de l'un des plus beaux du monde ; on ignore l'auteur des plans. L'honneur d'avoir relevé les nefs appartient à l'archidiacre Étienne de Garlande (2), selon M. R. de Lasteyrie (3). La nef fut construite au cours du XIIIe siècle et achevée au XIVe.

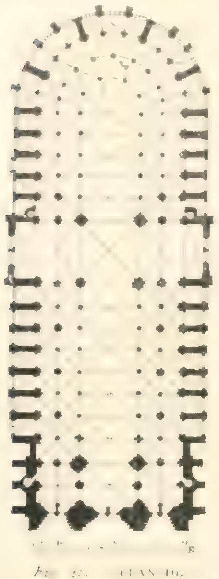


Fig. [illegible]. — Plan de Notre-Dame de Paris.

On sait que le chœur était achevé, sauf la toiture, en 1177. La construction des nefs fut reprise en 1217 par maître Jean de Chelles; auteur du transept, il était mort quand on posa, le 12 février 1258, la première pierre du croisillon du Sud : « *Kallensi lathomo vivente Johanne magistro* ». Pierre de Chelles éleva les chapelles autour du chœur, la partie tournante des tribunes et la magnifique abside. Vers 1320, il fut remplacé par Jean Bavy, qui travailla 26 ans. Son nom est inscrit à la clôture Nord du chœur. Son neveu Jean le Bouteiller lui succéda et termina cette clôture en 1352 ; remercié pour insuffisance en 1363, il mourut quelques jours après.

La façade, dont le triple portail était debout dès 1208, fut terminée en 1223, sauf les tours, qui ne furent jamais couronnées de leurs flèches ; ce fut le sort de toutes les cathédrales, sauf Bayeux et Coutances. L'ensemble de l'édifice était complet en 1240. Le portail méridional est daté de 1257 (4).

A Notre-Dame de Paris, nous voguons donc encore dans le beau style primaire. Mais nous y trouvons toutefois des spécimens de l'art gothique rayonnant dans les nombreuses chapelles accolées aux petites nefs, dans le portail du Midi, construit en 1257 par Jean de Chelles, dans le portail du Nord, qui est de 1313, et dans les chapelles absidales, qui sont du plein XIVe siècle. La rose du transept Nord est peut-être le spécimen le plus remarquable qu'on puisse citer de l'ornementation typique du style rayonnant.

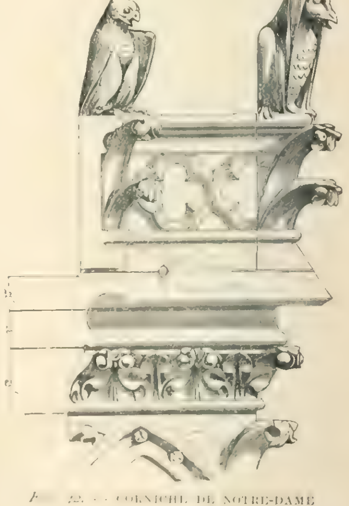


Fig. 22. — Corniche de Notre-Dame de Paris.

* * *

1. C'est du moins ce qu'affirme un chroniqueur du XIVe siècle.

2. *V. Bull. monumental*, année 1903, n° 3.

3. Jehan de Chelles y est mentionné comme auteur de l'œuvre dans la grande inscription sculptée en relief sur le soubassement du portail Sud. Elle atteste qu'il construisit les deux pignons du transept (Viollet-le-Duc, *Dict. d'architecture*, t. I, p. 116.)

V. Dans la *Revue de l'arch. et des T. C.* t. IX, l'article de Viollet-le-Duc sur la restauration de Notre-Dame de Paris.

Plus tard, les travaux de consolidation et d'entretien furent confiés à Raymond du Temple, le célèbre architecte de Charles V, nommé en 1363, puis à son fils Jean, à partir de 1405, remplacé par Henri Brisset en 1415, par Pierre Robin en 1422, par Jean James en 1431. Ce fut Jean Moireau, nommé maitre de l'œuvre en 1510 à 1511 qui reconstruisit les voûtes du transept. Raimond du Temple était maître de l'œuvre de 1363 à 1404 ; il avait sous ses ordres un maçon-juré, qui était Colin Gille en 1388. On le voit, il n'est plus vrai de dire que les noms des artistes du moyen âge sont restés dans l'oubli.

Mais décrivons d'abord l'ensemble du monument.

Le vaste transept ne fait saillie qu'au-dessus des bas-côtés, surmontés de tribunes, dont les voûtes d'arêtes offrent, du côté des fenêtres, des voussures plongeantes, expédient ingénieux, adopté pour favoriser l'entrée du jour. Les trois grandes roses sont des chefs-d'œuvre.

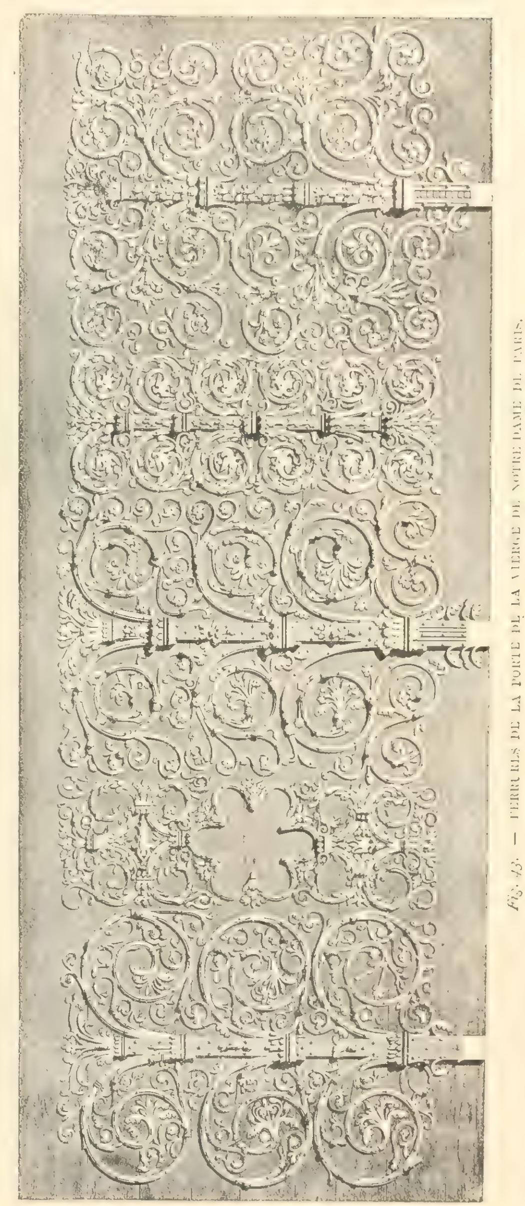


Fig. 43. — FERRURES DE LA PORTE DE LA VIERGE DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Les arcs-boutants s'élancent d'un jet sur deux nefs avec une fière audace.

La façade est d'une majesté incomparable, avec ses lignes sévères, ses grosses tours massives et sans flèches, ses royales galeries et ses trois portails ravissants.

Cette sublime ordonnance forme ce qu'on a appelé poétiquement des escaliers vers le ciel. La sculpture offre un développement harmonique conforme avec l'architecture, et une grâce incomparable.

La simplicité du plan de Notre-Dame de Paris est égale à sa magnificence ; cette cathédrale est peut-être celle qui offre, à cet égard, le plus d'unité et de perfection. Elle a cinq nefs, portées par cent et vingt piliers, un transept saillant et un chœur superbe. Trente-sept chapelles (autrefois quarante-cinq) s'abritent à l'ombre des nefs et du sanctuaire. Elle mesure 127 mètres de longueur, 48 de largeur, 35 de hauteur sous les voûtes. Elle a été restaurée par Viollet-le-Duc.

Le plan dérive de celui de Saint-Denis, mais majestueusement amplifié d'un double collatéral faisant le tour des nefs et du chœur. La saillie du transept n'est pas visible

en plan, non plus que celle des chapelles du chevet, dont l'ensemble dessine un hémicycle.

* * *

« La façade, dit M. Gonse, en est le morceau le plus célèbre ; elle mérite son universelle renommée. On peut la proclamer sans hésitation la reine des façades gothiques. Il n'en est pas de plus monumentale ni de plus majestueuse ; il n'en est pas qui présente une si complète harmonie. Elle est belle sous tous les angles ; de face, ses étagements ont une noblesse saisissante ; ses lignes ont une vigueur, une richesse, une carrure qui émeut le regard : *Mole sua terrorem incutit spectantibus*, dit le chroniqueur. De profil, ses lignes montent en s'appuyant sur les emmarchements successifs d'immenses contreforts. Vue du parvis

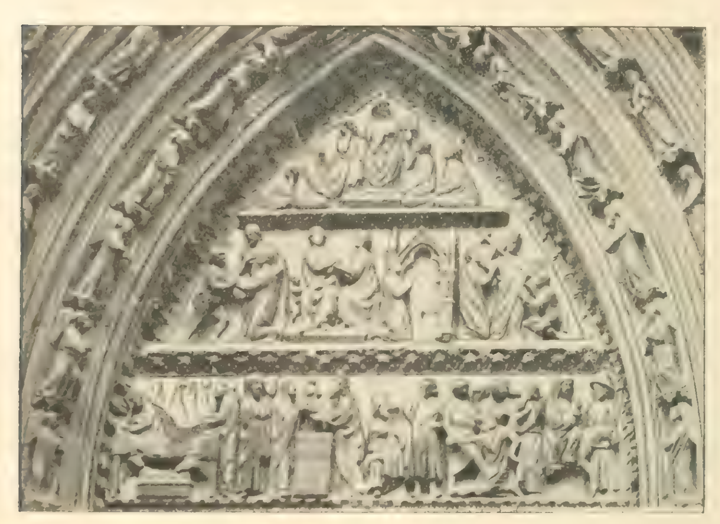


FIG. 32. — TYMPAN DE LA PORTE NORD DITE DU « CLOITRE » DE NOTRE-DAME DE PARIS.

elle semble affronter les regards comme une proue de navire. Son grand parti architectural accuse un génie de premier ordre... ; tout est à l'unisson dans ce morceau conçu d'un seul jet : la grandeur et la simplicité de l'idée, l'originalité de la composition, le style et l'échelle de la décoration, la puissance et le fini de la statuaire, la logique et la perfection technique de la structure. » Régulière et imposante, richement décorée de sculptures, elle vit dans la mémoire de quiconque a vu Paris ou feuilleté quelques ouvrages illustrés.

D'après une tradition dont M. R. de Lasteyrie a démontré la fausseté, l'on montait au grand portail de Notre-Dame en gravissant treize degrés ; c'est ce qui a permis à Victor Hugo de dire que les marches du parvis ont été dévorées une à une par la marée montante du pavé de Paris. Il est connu depuis peu, que le parvis était de plain pied avec l'église ; il y avait toutefois des degrés entre la tour du Sud et l'Évêché (1).

Ici l'on a évité une imperfection de la façade de Reims, où les grandes verticales se perdent on ne sait trop comment dans les entre-deux des portails. Par contre, on a peut-être abusé des lignes horizontales et verticales découpant la façade en compartiments rectangulaires, qui font regretter l'aisance plus fière de Notre-Dame de Reims (2).

1. R. de Lasteyrie, *Bull. monumental*, 1904, p. 150.
2. Réflexion de M. H. Chabeuf.

Depuis la démolition de l'archevêché, rien ne voile ou ne dépare, du côté soit de l'Est, soit du Nord-Est et du Sud-Est, la magnificence extérieure de Notre-Dame. Peu de monuments gothiques, dans toute l'Europe, s'offrent à l'admiration dans un isolement plus complet ; il est même exagéré ([1]).

L'étage inférieur se compose de portails à voussures profondes : la porte du Juge-

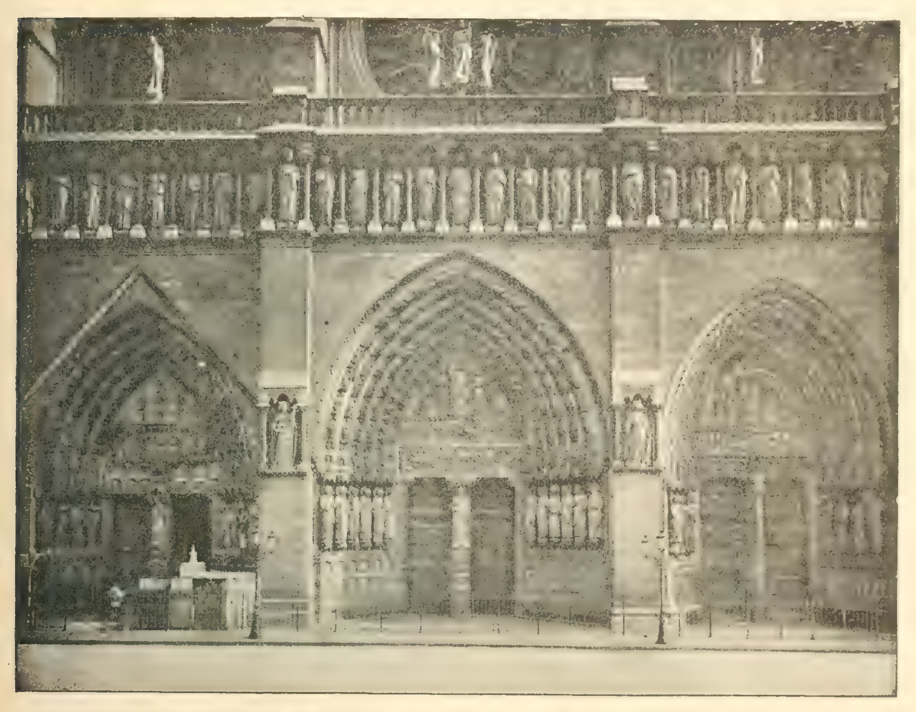


Fig. 45. — PORTAIL DE NOTRE-DAME DE PARIS.

ment au centre, celle de sainte Anne à droite, et celle de la Vierge à gauche. Au-dessus se déploie une galerie décorée des images colossales des rois de l'Ancien Testament. Plus haut s'ouvre une rose magnifique. Elle est d'une légèreté et d'une délicatesse extrême ; pour réaliser ce rêve artistique, on a dû renoncer à y pratiquer des feuillures pour y placer les vitraux, qui sont établis à la façade intérieure dans une armature spéciale en fer. Elle mesure 13 mètres de diamètre, de même que celle du transept. A l'étage supérieur règne une galerie légère entre les deux belles tours carrées, percées sur leurs différentes faces de hautes fenêtres géminées et lancéolées. Adam et Ève, et, entr'eux, la Vierge portant l'Enfant-Jésus, figurent à la galerie supérieure, résumant toute l'histoire de la Rédemption. La galerie enveloppe la base des tours d'une brillante dentelle, et les relie à la solide assiette du soubassement, réalisant une admirable progression du plein vers le vide. Les tours devaient recevoir

1. *Antiquités de Paris*, par Du Breul.

des flèches élancées. On s'est demandé, mais à tort, si, arrivée à ce point, l'œuvre



Fig. 46. — CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

n'aurait point paru si parfaite, qu'on ait craint d'y rien changer et d'y ajouter quelque chose. Les faces des tours sont percées de longues baies accouplées, qui n'ont pas moins de 25 mètres de hauteur. M. Mortet a précisé leur âge, elles sont du commencement du XIII[e] siècle (1). Parmi la sonnerie qu'elles contenaient, il y avait une cloche nommée Marie, pesant plus de 23.000 livres. L'une d'elles contient toujours son gros bourdon cher aux Parisiens. Trois cent quatre-vingts degrés conduisent au sommet des tours, à travers un escalier à jour, à vis, qui est une merveille de construction.



Fig. 47. — CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

***

Tout ce qui est statuaire ou décoration dans la façade devrait, dit M. Gonse, être éternellement proposé à ceux

1. V. *Bull. Monumental*, année 1903, n° 1-2.

qui veulent pratiquer l'art difficile de l'architecture. En ce qui concerne l'ornement végétal, Notre-Dame de Paris est, selon la remarque de M. Lambin, la cathédrale de la fougère, de la vigne et de la chélidoine. C'est à Notre-Dame de Paris qu'apparaît dans toute sa beauté la flore gothique imitée de la nature et des essences familières. Ses sculpteurs ont formé une école importante, qui a rayonné sur les provinces voisines.

L'Histoire Sainte racontée à la porte principale ([1]) se poursuit dans les portails

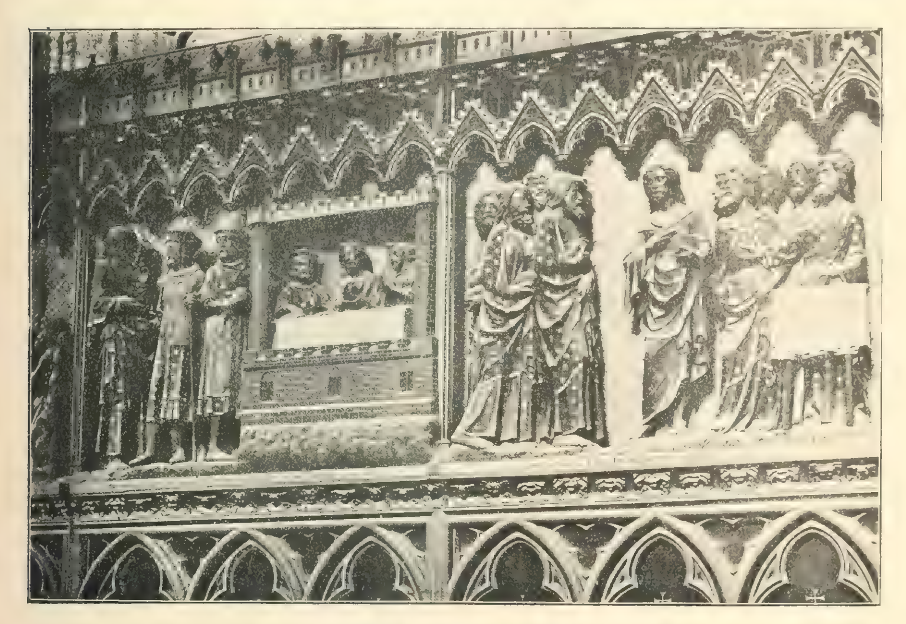


Fig. 48. — CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

latéraux qui contiennent la généalogie divine et la biographie de la Sainte Vierge commentées par l'Écriture Sainte, depuis Adam et le Paradis terrestre. Le portail du côté Nord passe pour un des principaux chefs-d'œuvre de l'art français. Les sculptures des églises gothiques étaient comme de beaux livres illustrés, mis sous les yeux des illettrés. Bien avant que nos maîtres d'école n'eussent inventé les « leçons de choses », nouveauté moderne dont on est assez fier, l'Église donnait des *leçons de prière*, bien autrement jolies.

Du faîte de la toiture, là où la grande nef et le transept se croisent, s'élance une flèche gracieuse rétablie par Viollet-le-Duc et Lassus. La couverture de plomb abrite une charpente énorme en chêne, qu'on appelle la Forêt, construction admirable du XIII[e] siècle. Les combles sont bordés à leur base de galeries ajourées qu'habite une population d'images sculptées angéliques, humaines ou bestiales. Des gargouilles en forme de bêtes grimaçantes sont chargées de déverser au loin les eaux de pluie par

1. V. F. Baunard, *Histoire de l'Art chrétien*, t. I, p. 270.

leurs mufles béants ; elles figurent les monstres infernaux, asservis par la religion et contraints, malgré eux, à ces fonctions serviles.



Fig. 49. — L'APPARITION AUX TROIS MARIE.
CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Les pignons du transept offrent deux roses superposées, chose hardie, mais réussie.

***

Pour pénétrer à l'intérieur de l'église nous choisirons, entre les six portes qui ont chacune leur nom (1), la porte Sainte-Anne ou la porte de la Vierge élevée au XII[e] siècle ; nous admirerons en passant les figures sculptées parmi lesquelles, au tympan, l'on a reconnu les portraits de Maurice de Sully et du roi Louis VII (2) ; nous franchirons des huis ornés de ferrures, qui tiennent la première place parmi les merveilles de l'art de forger le fer *(fig. 43)*. Le peuple, ravi de leur beauté, ne voulut pas croire qu'elles eussent été façonnées par le marteau d'un forgeron ; il prétendit que leur auteur, surnommé Biscornette, s'était fait aider par le diable en personne ; on en vit bien la preuve : c'est en vain que Biscornette tenta de ferrer la porte centrale, par où sortait le Saint-Sacrement dans les grands jours. Il paraît que les architectes mo-

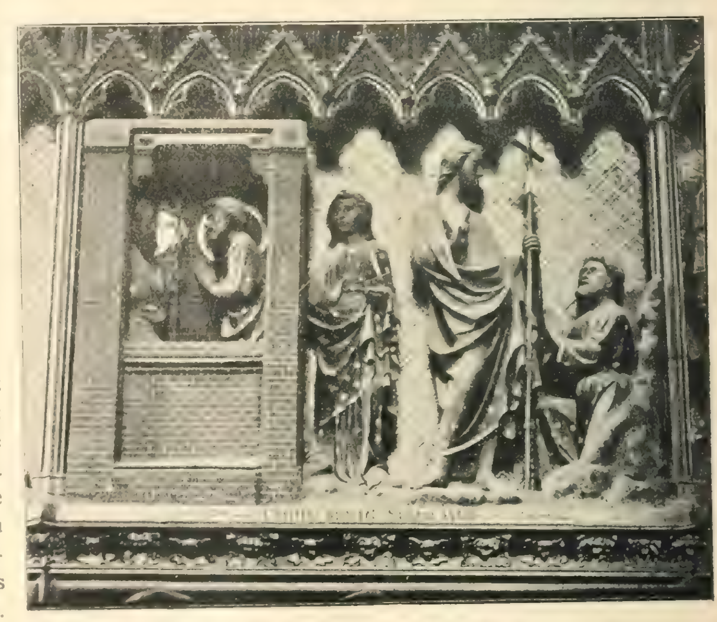


Fig. 50. — L'APPARITION DU CHRIST APRÈS SA RÉSURRECTION.
CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

1. Ce sont la grande porte ou porte du *Jugement*, la porte de la *Vierge*, la porte *Rouge*, la porte *Sainte-Anne*, la porte du *Cloître* et la porte *Saint-Marcel*.

2. V. R. de Lasteyrie, *Antiquaires de France*, 1903.

dernes sont plus grands sorciers, car ils ont fait pour la grand'porte des *pentures* superbes, presque dignes des ancêtres. Il est vrai que ce fut un prodigieux travail. Dans la porte de Sainte-Anne, construite au XIIIe siècle, on a utilisé un tympan plus ancien, qui paraît être le plus vieux morceau de sculpture de l'espèce conservé dans la région qui fut le berceau de l'art gothique, le prototype des belles décorations des portails. La Vierge assise du tympan est imitée de celle de Chartres. Le roi Louis VII et l'évêque Maurice de Sully sont représentés à ses pieds. Le tympan est postérieur

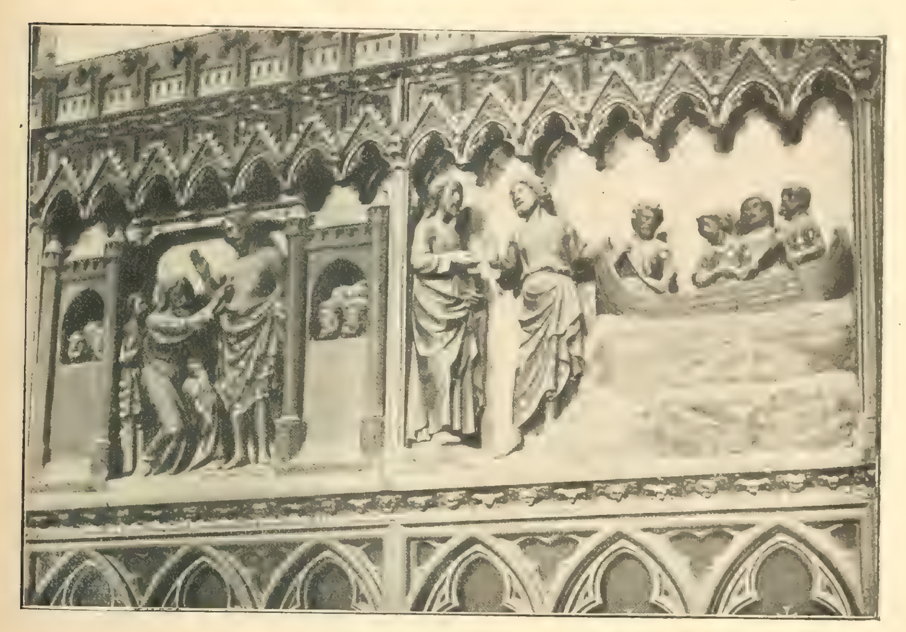


Fig. 51. — CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

à 1180. La porte a reçu sa forme actuelle dans la seconde moitié du règne de saint Louis [1].

* * *

La nef, avec ses piles cylindriques et son étage de tribunes, rappelle encore un peu la basilique antique. Comme la cathédrale de Laon et plusieurs églises normandes, elle garde cet étage de collatéraux, qui caractérise la transition du style roman au style gothique. Les voûtes d'arêtes qui couvrent ces galeries d'étage sont fort remarquables, en ce que le voûtain contigu au mur extérieur se relève, comme nous l'avons dit, fortement vers le formeret, de manière à introduire dans le vaisseau, sous une direction plongeante, une abondante lumière. Au XIVe siècle on remania d'une façon hardie les arcs-boutants des nefs pour agrandir les fenêtres hautes. Deux travées de la grande nef, celles qui sont voisines du transept et furent maintenues par prudence, restent comme un spécimen du vaisseau romano-gothique. Soixante-quinze piles, la plupart

1. V. R. de Lasteyrie, *Bulletin Monumental*, année 1903, n° 3.

monocylindriques encore, supportent les voûtes, dont les clefs planent à 35 mètres de hauteur. Ces piles sont encore romanes ; bientôt la logique ogivale va les transformer en groupes de colonnes, comme nous allons le voir, à Amiens et à Reims, plus tard en faisceaux de colonnettes.

Cette nef est un chef-d'œuvre : on ne peut guère lui reprocher qu'un certain écrasement des nefs latérales. Elle allie dans une harmonie parfaite la fière grandeur du XIIe siècle et les sévérités d'un art primitif avec les grâces naissantes de l'art

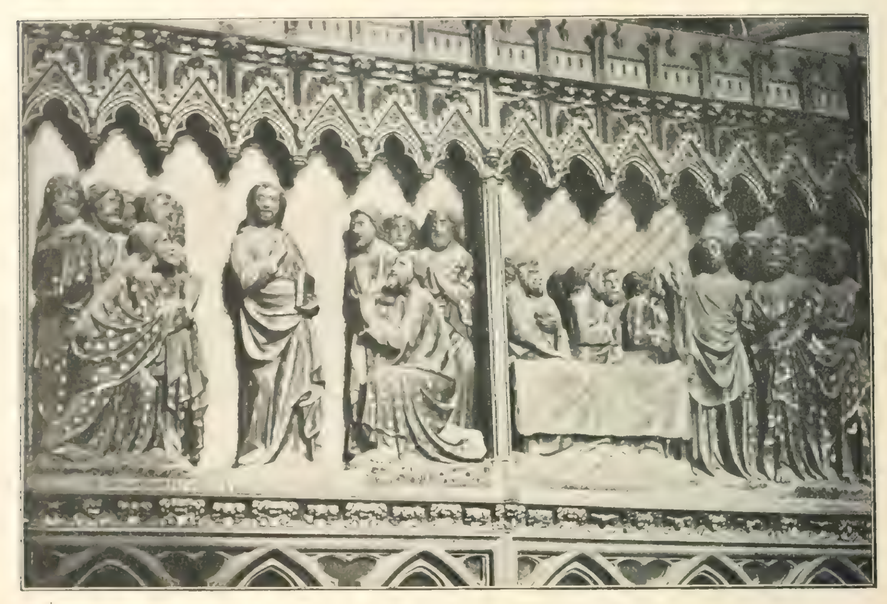


Fig. 52. — CLÔTURE DU CHŒUR DE NOTRE-DAME DE PARIS.

nouveau. « Elle appartient, dit l'auteur que nous citions tantôt, à ce moment unique fugitif, du passage de l'adolescence à la maturité qui est, pour les arts comme pour les individus, l'heure des ardeurs généreuses et des témérités inconscientes. »

D'un bout à l'autre s'étendent les cinq nefs portées par 120 piliers puissants qui semblent supporter un monde sur leurs épaules : ils forment une double enceinte autour des nefs et du chœur, dans un pourtour en demi-cercle, gâté par Louis XIV. Les quatre maitres piliers de la croisée sont relativement pauvres comme tracé et profil, comparés à ceux de Reims et d'Amiens.

Le chœur, élevé plus tard par le successeur de Maurice de Sully ([1]), maintient une harmonie parfaite, tout en ayant son caractère à lui. Il offre des chapelles rayonnantes curieusement disposées. Ce ne sont pas des absidioles greffées au déambulatoire, mais une série de travées collatérales comprises dans le mur externe, tracées en demi-cercle, et séparées par des refends. Le voûtement du déambulatoire est très

1. M. H. Steen a récemment établi (*Antiquaires de France*, mém. 1911, p. 14) que Pierre de Montereau fut le successeur de Jean de Chelles, et on doit lui attribuer le croisillon Nord.

ingénieux ; les deux nefs collatérales sont séparées par des colonnes deux fois plus nombreuses qu'au rond-point de l'abside du chœur. Le plan *(fig. 41)* fait voir le système de voûtes très simples, à plan triangulaire, que supportent les colonnes.

La clôture du chœur est ornée de remarquables bas-reliefs. Nous en donnons de nombreuses vues, de préférence aux vues d'ensemble du monument, qui sont assez répandues. C'est maître Jehan Ravy, nous dit une inscription, qui commença ces « nouvelles histoires » et maître Jehan le Bouteiller, son neveu, les acheva en 1441. Une partie a été détruite ; les groupes qui subsistent représentent l'Histoire du Christ. Nous reproduisons celles qui figurent l'apparition de Jésus au bord du lac de Tibériade, la scène de l'incrédulité de saint Thomas, l'apparition du Christ aux dix apôtres, les pèlerins d'Emmaüs, l'apparition du Sauveur en Galilée, le Sermon sur la Montagne, le divin jardinier, l'apparition aux trois Marie, etc.

Placée au centre des révolutions de la mode, Notre-Dame de Paris a eu, hélas ! cruellement à souffrir des caprices de cette grande inconstante. Il serait trop long de faire ici l'histoire de ses malheurs.

IV. — CATHÉDRALE D'AMIENS [1].

CLOCHER de Chartres, nef d'Amiens, avons-nous dit plus haut avec le proverbe. L'intérieur de ce monument gigantesque est digne des splendeurs du dehors. L'intérieur du vaisseau, par l'heureuse distribution de son plan, la sveltesse de ses voûtes, l'étendue de ses verrières, la pureté des lignes, la justesse des proportions et l'harmonie des détails, est le chef-d'œuvre de l'art chrétien. La cathédrale d'Amiens est plus haute que la cathédrale de Paris, les voûtes s'élancent sur une portée de 15 mètres à une hauteur de 43 mètres, effort d'autant plus prodigieux que les murs sont extrêmement légers. Les trois nefs avec leurs sept travées et leurs quatorze chapelles latérales, le transept avec ses dix travées flanquées de collatéraux, le chœur élevé sur quinze arcades et séparé par un beau déambulatoire de sept chapelles absidales, forment un ensemble parfaitement harmonieux. Les cent vingt-six piliers cruciformes qui soutiennent les voûtes sont étonnants de sveltesse et d'élégance, et le triforium qui règne sous les fenêtres et fait le tour de l'édifice est d'une beauté hors ligne. Il offre des groupes jumeaux de trois arcades réunies, avec une rose tréflée, sous un arc brisé.

Notre-Dame d'Amiens marque la dernière limite des efforts opérés à l'apogée du style gothique. Ce vaste réservoir d'air et de lumière est la merveille du génie chrétien et français et la reine des cathédrales, dans sa merveilleuse harmonie, sa perfection sans rivale ; rien ne manque à la splendeur de l'architecture de la basilique de Philippe-Auguste, qui date de l'âge d'or (1220), qu'a conçue l'Ictinus chrétien,

1. A. P. M. Gilbert, *Description hist. de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens*, 1833. — A. Goze, *Nouvelle description de la cathédrale d'Amiens*, 1847. — Daire, *Histoire de la ville d'Amiens*, 1847. — J. Pagès, *Description de la cathédrale d'Amiens*. — Ed. Soyez et J. Baron, *Description de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens*. Amien, Yvet et Tellier, 1890. — Durand (G.), *Monographie de l'église Notre-Dame, cathédrale d'Amiens*, 48 phototyp. Dujardin. Grand in-4°, 535 pp. Paris, Picard. Cette monographie est le chef-d'œuvre du genre, vraiment digne du sublime monument.

Robert de Luzarches, qu'a élevée d'après lui Thomas de Courmond, et que son fils Renaud eut le honheur de terminer en 1228 avant la fin du beau siècle. Amiens,



FIG. 53. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

l'ingrate, n'a pas encore songé à élever un monument ni à de Luzarches, ni aux de Courmond, pas plus que Gand n'en a élevé à Van Eyck avant 1913.

C'est d'ailleurs non seulement la plus élégante, mais encore la plus vaste des cathédrales françaises ; son plan recouvre une superficie de près de 8000 mètres carrés. Sa longueur est de $138^{m},00$, sa largeur, de $32^{m},00$ aux nefs, de $60^{m},00$ au transept et sa hauteur sous voûte de $43^{m},00$.

* * *

Comme à Chartres ce fut un double incendie qui détermina la reconstruction de la cathédrale d'Amiens. Fondée sur de colossales assises, elle fut exécutée en pierre de l'Oise (de Croissy et de Domeliers) et de la Somme (de Beaumetz). D'après M. Durand, si bien informé des origines du monument, la fondation de la cathédrale actuelle est due à l'évêque Evrard de Fouilloy, qui eut sans doute pour collaborateur le doyen du Chapitre, Jean de Boubers, un esprit supérieur. La célèbre inscription en cuivre du centre du labyrinthe nous apprend que l'édifice fut commencé en 1220. Le premier maître d'œuvre fut, comme on sait, Robert de Luzarches ; il eut pour successeurs, nous l'avons dit, Thomas de Cormont, puis Renaud, fils de celui-ci, ainsi que le constatait une inscription incrustée en lettres de cuivre dans le labyrinthe (1) placé au milieu de la nef et qui malheureusement a été détruit de nos jours après avoir été respecté par toutes les révolutions. Thomas était en fonction dès avant 1260 ; on peut lui attribuer les parties hautes du chœur. Quoi qu'en ait dit Viollet-le-Duc, on ignore la part prise par Robert dans la construction, comme la date de sa mort. M. G. Durand, qui a consacré à la cathédrale d'Amiens une monographie digne de ce monument, se refuse à voir, avec l'auteur du *Dictionnaire de l'Architecture*, deux mains dans la nef si homogène. Il faudrait admettre plutôt trois phases dans la construction. La première comprend la nef et les parties basses du transept ; elle s'étendrait de 1220 à 1236. La seconde peut se reconnaître dans les parties basses du chevet. La troisième est représentée par les parties hautes du chevet et du transept. Notons ici que M. Durand repousse à son tour l'idée que la cathédrale d'Amiens aurait eu une destination à la fois civile et profane.

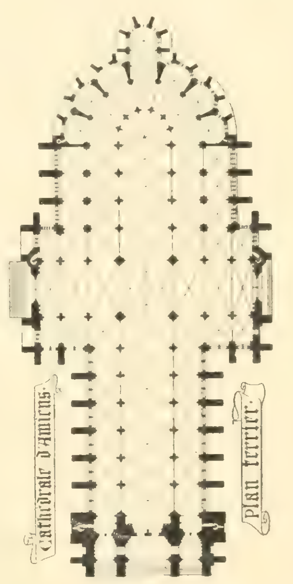


Fig. 54. — PLAN DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

1. Les plus célèbres labyrinthes sont ceux de Saint-Bertin à Saint-Omer, de Saint-Quentin en Vermandois, des cathédrales de Chartres, de Sens, de Reims et d'Amiens.

Le labyrinthe d'Amiens était octogone et occupait deux travées de la grande nef. Au centre, un monolithe en marbre portait une croix en métal fleurdelysée, les croisillons dirigés vers les points cardinaux ; on dit que la branche supérieure indiquait le point exact du lever du soleil le 15 août, jour de l'Assomption, fête patronale de la cathédrale. Quatre personnages, gravés dans du marbre blanc et incrustés sur la dalle bleue, figuraient entre les branches de la croix, réunies par des figures d'angelots : c'étaient l'évêque Évrard de Fouilloy, titulaire du siège épiscopal au moment de la fondation de l'édifice, et les trois maîtres de l'œuvre : Robert de Luzarches, Thomas de Courmont et son neveu Renaud. A leurs noms il faudra ajouter celui d'un autre maître Renaud, mort avant 1260, retrouvé récemment par M. G. Durand. Des bandes de métal scellées dans la pierre portaient une inscription dont le texte est connu, relatant les noms qui précèdent et la date de 1220, à laquelle la cathédrale fut commencée. (Voir *Les Labyrinthes d'églises*, par L. Soyez, Reims, 1896).

Le pavement de la cathédrale a été naguère rétabli en partie, en reproduisant les jeux fort curieux de l'ouvrage ancien, qui était formé d'un damier, dont chaque compartiment comprenait soixante-quatre carreaux mi-partie blancs, mi-partie noirs. Tous les compartiments étaient différents et offraient des combinaisons choisies parmi les 12.870 qui sont géométriquement possibles ; c'est ce qu'on pourrait appeler un *carrelage mathématique*

Le pavé des nefs est séparé de celui du chœur par un double perron dont les marches sont en marbre rouge.

A diverses époques les reliques de saint Honoré furent portées par tout le diocèse pour recueillir des aumônes. L'évêque eut l'heureuse inspiration de commencer la construction par la nef, se disant avec raison que le chœur, indispensable, ne pourrait tarder à être élevé ; c'est grâce à cette habileté du prélat, probablement, que l'édifice fut achevé endéans le beau siècle. Au surplus l'on pouvait, pour continuer les offices, se servir de l'église Saint-Firmin, provisoirement conservée ; la nef nouvelle dut être livrée au culte avant la mort de l'Évêque Geoffroy d'Eu, arrivée en 1236 ; tout le portail de l'Ouest doit dater des environs de 1225.

Les travaux du chœur furent entrepris peu de temps après 1236, et rapidement conduits jusqu'aux voûtes des bas-côtés. Les gracieuses absidioles du chevet doivent avoir servi de modèle à la Sainte-Chapelle de Paris, commencée en 1245 ; leurs heureuses et sveltes proportions avaient apparemment produit sensation. Les travaux furent interrompus de 1247 à 1257 duran l'expédition de saint Louis en Terre-Sainte à laquelle prit part l'évêque d'Amiens. La Chronique de Corbie fixe l'achèvement de l'ensemble de la cathédrale en 1261, ce qui est vraisemblable. Toutefois, le labyrinthe témoigne que le pavage de la nef ne fut posé qu'en 1288. Le 16 mai 1279, les reliques de saint Firmin le Confesseur et de sainte Ulphe avaient été solennellement transférées dans une nouvelle châsse. En 1288 le chœur et le transept possédaient leurs voûtes, leurs combles et leurs vitraux. Seules les tours ne reçurent leur couronnement que plus tard, et leur aspect s'en ressent fort (1).

Fig. 15. — COUPE TRANSVERSALE : ARCADES, TRIFORIUM, CLAIRE-VOIE DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

Au XIVe siècle on modifia le plan de la cathédrale ; les murs des collatéraux furent éventrés pour établir des chapelles entre les piliers butants. Dès la fin du XIIIe siècle on avait com-

1. La construction des tours avait été arrêtée au XIIIe siècle, au-dessus de la grande rose ; on reprit vers 1366 celle de la tour du côté sud, qui fut élevée lentement sous l'épiscopat de Jean de Cherchemont, d'une durée de 48 ans. La tour du côté nord suivit et ne fut terminée que vers 1401. En 1375, le cardinal de la Grange avait complété vers l'Ouest les chapelles du chœur dans un style plus avancé et très distingué. A la fin du XIVe siècle le maître maçon de la cathédrale était Jean Largent. Alors fut construite la curieuse galerie qui unissait les deux tours et dont l'ordonnance fut si malencontreusement changée par Viollet-le-Duc. Largent eut pour successeur Colart Bruisset, puis Pierre Tarisel, praticien de grande réputation ; avec lui, nous atteignons la fin du XVe siècle.

mencé à fonder les chapellenies et à construire les chapelles des collatéraux, notamment celle de Sainte-Marguerite, élevée vers 1292, et celle de Saint-Louis, élevée de 1297 à 1302. Les chapelles s'ajoutèrent successivement en partant du transept et en s'avançant vers le portail occidental. L'édifice n'était pas achevé au XIV[e] siècle ; les deux tours furent plaquées après coup devant la façade ; on peut constater qu'elles sont moins épaisses que larges. En 1497, il fallut refaire en sous-œuvre un pilier du chœur, ainsi que les arches et voûtes voisines, et étayer le mur par un arc-boutant supplémentaire. Pour ce travail extrêmement délicat, le Chapitre ordonna une procession à laquelle tous les ouvriers assistèrent, cierge en main, après s'être confessés. A la même époque, on s'aperçut que les quatre gros piliers de la croisée branlaient sous la poussée de voûtes des bas-côtés : on établit des ancrages en fer d'Espagne (1).

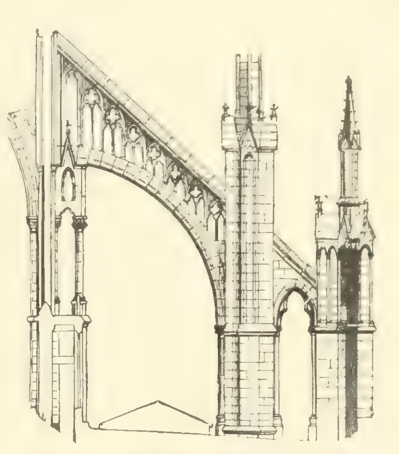


Fig. 50. — ARC-BOUTANT A DOUBLE VOLÉE A L'ABSIDE DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

Le monument a été restauré sous la direction de Viollet-le-Duc, qui refit d'une façon fantaisiste les galeries unissant les deux tours et les galeries des tours. Le grand maître a eu pour successeur M. J. Lisch, aidé de M. Billoré.

***

Pris dans son état primitif, l'édifice offre en plan une croix latine, une nef de sept travées avec bas-côtés simples, un transept de trois travées sur chaque croisillon, accosté lui-même d'un bas-côté, un chœur de quatre travées à doubles collatéraux, un chevet à sept pans pourtourné par le collatéral, sur lequel s'ouvrent sept chapelles rayonnantes à cinq pans chacune, la chapelle centrale, celle de Notre-Dame, étant de deux travées plus profonde que ses voisines.

Les douze piliers de la nef sont cantonnés de quatre colonnes engagées ; c'est la plus belle forme de pile qu'a créée le moyen âge ; on la retrouve à Reims. La colonne engagée vers la nef coupe le chapiteau et s'élance jusqu'à la voûte, avec deux plus petits, pour recevoir les nervures de la croisée d'ogive simple et barlongue qui couvre chaque travée ; cette voûte marque aussi l'apogée de la superstructure ogivale. Toutes ces colonnettes sont annelées. Les arcs sont en tiers-point.

Le triforium offre six lancettes par travée, réunies sous deux arcs majeurs tréflés dans le tympan. Plus haut s'ouvrent quatorze fenêtres, hautes de 12 mètres, qui jettent dans la nef un flot de lumière à travers leurs résilles rayonnantes. Enfin

1. En 1510, maître Jean Bullant (✠ 1555) est qualifié de maître-maçon de la cathédrale d'Amiens. En 1528, la foudre détruisit le campanile de la croisée, bientôt remplacé par la flèche élégante qui existe encore. A cette époque, l'âme du mouvement artistique dont la cathédrale était le centre fut le chanoine Adrien de Hénencourt, un véritable Mécène du temps.

Au siècle suivant, le monument commence à subir de graves dégâts et des avaries ; l'ouragan de 1705 abat seize arcs-boutants, qui percent plusieurs voûtes en tombant. En 1760, l'édifice n'était plus guère entretenu ; son état devint inquiétant. Sur les trente piliers butants qui soutenaient le chœur, vingt-trois étaient à refaire.

vient une voûte merveilleuse, de 35 centimètres d'épaisseur, planant à plus de 42 mètres de hauteur, sur de légères nervures.

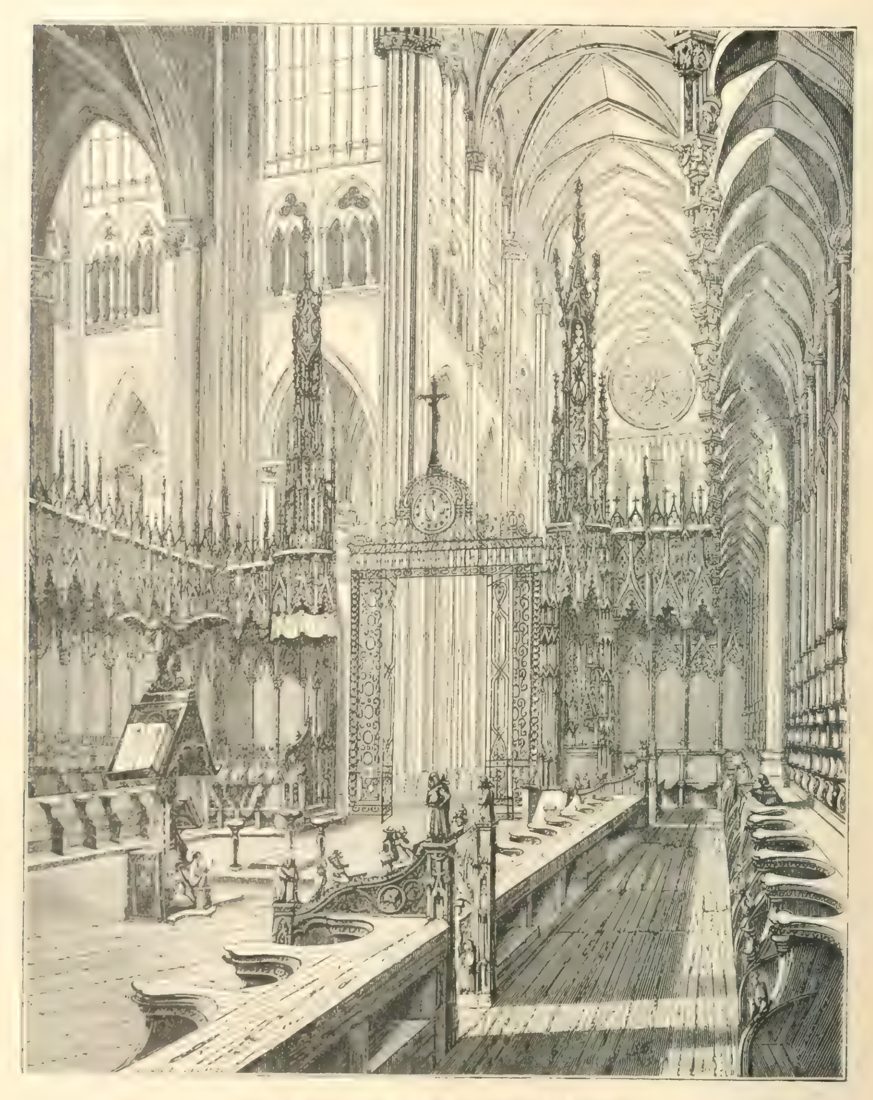


Fig. 17. — CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

Le transept a quatre maitresses-piles relativement légères, deux grandes roses, douze fenêtres hautes et un triforium ajouré.



Fig. 58. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.



Fig. 59. — L'ABSIDE DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

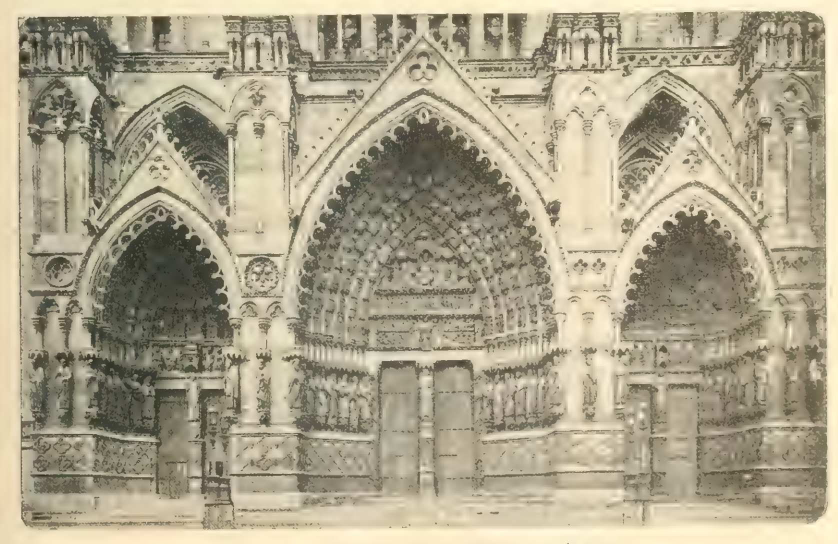


Fig. 60. — PORTAIL DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

365 figures. Il paraît qu'il en coûterait plus d'un demi-million pour les refaire aujourd'hui (1). Signalons dans la nef les tombes en bronze des évêques fondateurs de la cathédrale, Evrard de Fouilloy et Godefroy d'Eu et les grandes orgues du XVe siècle suspendues au-dessus de l'entrée principale.

Le grand portail est littéralement couvert de statues, qui sont toutes d'un grand caractère. Elles ont été conservées, raconte un touriste (Félix de Breux, reporter de la Gilde de St-Thomas et de St-Luc, en 1895), en grande partie grâce à la roublardise du Maire à l'époque des Sans-culottes. Il parlait comme eux « en politique », mais quand il s'agissait de la cathédrale et de son mobilier à détruire, il trouvait toutes sortes de prétextes pour arrêter la pioche ou le marteau des démolisseurs.

Comme dans la plupart des grandes cathédrales de France, ce triple portail, abritant sous des gâbles élégants ses multiples voussures chargées de sculptures, occupe la largeur de la façade du couchant. Au-dessus court une frise d'ornement de vigne. Le soubassement est décoré de 118 médaillons garnis de bas-reliefs ; chacune des colonnes qui, dressées sur ce stylobate, s'alignent dans les ébrasements, porte en avant une haute statue ; des anges et des saints habitent les niches des voussures concentriques. De grands tableaux sculptés occupent les tympans. C'est la disposition typique des grands portails français ; nous la retrouverons à Reims, comme nous l'avons déjà rencontrée à Paris et à Chartres. Ces trois portails, qui ont été polychromés, s'appellent respectivement la *Porte du Sauveur*, la *Porte de la Vierge* et la *Porte de Saint Firmin.*

[illegible] CHRIST DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

Disons quelques mots de la statuaire extérieure, qui est de premier ordre ; disciplinée et harmonisée avec la construction, elle forme un tout iconographique incomparable. Il n'existe nulle part, dit M. Durand, cette vérité d'expression unie à l'ampleur et à la majesté. Elle rappelle, selon Viollet-le-Duc, l'art éginétique. L'ensemble se rapporte à l'Église (2). Nous y distinguerons quelques morceaux de choix : deux figures de Christ et deux figures de Vierge. A l'époque où nous sommes, le Christ préside le *Jugement dernier* dans l'attitude de la Passion, la poitrine découverte, montrant la plaie faite avec la lance de Longin ainsi que les stigmates des mains et des pieds. Tel il figure au portail occidental. Nous le retrouvons plus loin représenté en Docteur, tenant le livre d'or d'une main et bénissant de l'autre. De toutes les statues du Christ du monde celle-ci passe pour être la plus belle ; rien n'égale l'aspect de majesté et de noblesse de cette statue admirable. La tête *(fig. 63)* de ce fameux *beau Dieu d'Amiens* est la merveille de la statuaire du moyen âge. La Vierge Marie a aussi une statue admirable au portail occidental. Cette Vierge, sculptée au commencement du XIIIe siècle, est grave et vraiment royale dans son attitude toute symbolique. Tandis qu'elle soutient de son bras gauche l'Enfant-Dieu qui bénit, elle tend la

1. J. V. Lambin, *Revue de l'Art chrétien*, 1899.
[illegible] — [illegible] dans les *Notes d'art et d'architecture*, août 1898.
2. V. G. Durand, *ouvr. cité*.

droite en signe d'octroi de grâces ; ses pieds terrassent l'image du démon. Ces deux types accomplis sont le chef-d'œuvre de la décoration sculpturale qui forme le noble et riche vêtement de ce beau monument, comme des autres cathédrales de la même époque. Une autre belle et gracieuse image de Marie, qui orne les murs d'Amiens et qu'on nomme la *Vierge dorée (fig. 62)*, est d'une tout autre conception. Datant de la fin du XIII[e] siècle, elle offre un type plus familier. C'est une mère qui est tout occupée de son enfant bien-aimé, et lui sourit avec tendresse sans s'occuper des hommages des fidèles. Toutes deux sont debout, tandis que les plus anciennes madones, jusqu'à la fin du XII[e] siècle, sont assises, et figurent des *Sedes sapientiæ.*

Sans nous arrêter aux nombreuses sculptures de portail, mentionnons toutefois la belle *Galerie des Rois (fig. 61)*, qui, à la façade principale, règne au-dessus du triple et riche portail, tout comme à Notre-Dame de Paris ; elle est soulignée et surmontée d'une frise de feuilles de vigne. Ses entrecolonnements sont décorés de vingt-deux statues colossales. Elles représentent, selon quelques-uns, les monarques français bienfaiteurs de l'église, depuis Childéric II jusqu'à Philippe-Auguste ; selon beaucoup d'autres, *les rois de Juda*. Enfin, plus bas, au porche central, à droite en entrant, admirons un bel *Arbre de Jessé*, qui est peut-être le meilleur spécimen existant de ce joli thème biblique.

Au-dessus de la *Galerie des Rois* rayonne ou plutôt flamboie la grande rose, du XV[e] s., de 35 mètres de circonférence, aux merveilleux ajours, superbe de légèreté, de grâce et de puissance éclairante : elle est encadrée d'une gigantesque couronne d'arum et de vigne. La construction s'arrêta longtemps à ce niveau. La balustrade qui surmonte cette partie centrale et les deux tours n'ont été élevées qu'un siècle après l'achèvement du vaisseau, et elles restent malheureusement inachevées ([1]).

Les portails du Nord et du Sud sont plus élégants encore de forme que le grand portail. A leurs côtés s'adossent les superbes piliers butants, et les arcs-boutants du transept à quadruple volée, semblables à des ponts aériens. Si le grand portail appartient à l'école idéaliste du

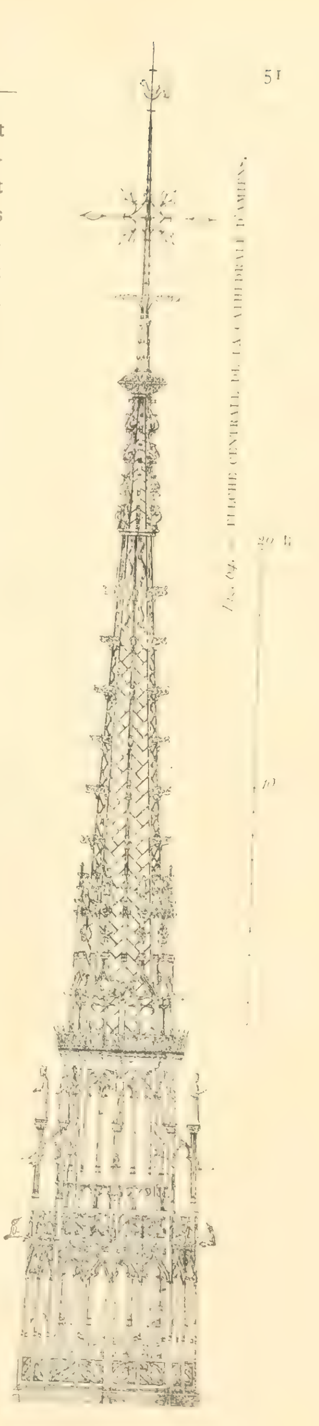


Fig. 64. — FLÈCHE CENTRALE DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

1. Celle du Nord monte à 210 mètres, celle du Midi à 190 mètres ; on s'élève au sommet de la première par un colimaçon de 306 degrés d'une construction vraiment aérienne.

XIII[e] siècle, le portail méridional est de l'école réaliste du XIV[e] ; le septentrional a peu de statues.

On admire l'effet imposant de la façade méridionale avec son vaste développement, ses puissantes proportions, ses combles aigus et sa jolie flèche *(fig. 64)*, son beau pignon de transept percé d'une rose et ses sveltes arcs-boutants, dont chacun des pinacles porte un ange colossal. Cette façade a aussi sa triple entrée, savoir : le portail de l'*Horloge* ou de *Saint-Christophe*, celui de *Saint-Honoré* ou de la *Vierge dorée*, et celui du *Puits de l'œuvre*. Le portail est surmonté d'une rose figurant la *roue de la Fortune*.

Dans la grande nef on voit deux tombes en cuivre du XIII[e] siècle, et contre le chœur, deux tombeaux sculptés et polychromés dus à la générosité du chanoine d'Henancourt, au XV[e] siècle.

V. — CATHÉDRALE DE REIMS [1].

APRÈS avoir admiré Notre-Dame de Chartres, dont le sol intact était primitivement appelé le *lit de la Vierge*, et Notre-Dame d'Amiens, où Marie a sa chapelle au chevet même des splendides caroles, nous allons visiter Notre-Dame de Reims, la plus célèbre et la plus ornée des cathédrales de France ; déjà nous avons contemplé Notre-Dame de Paris. Toujours Notre-Dame ! C'est qu'ils l'aimaient bien, leur bonne Dame, les braves chrétiens du moyen-âge ! Les cathédrales de France, qui sont les plus beaux produits du génie humain, ont été élevées en l'honneur de la Vierge Marie.

Notre-Dame de Reims, commencée en 1211, est la première cathédrale de France comme importance historique ; c'est par excellence la cathédrale nationale. Les rois y ont été sacrés et le souvenir de Clovis, baptisé dans la basilique voisine, se reflète sur ce noble monument lui-même. « Reims fut la ville sainte de la France, comme Moscou, celle de la Russie, » remarque M. Gosset.

1. C. Cerf, *Histoire et description de Notre-Dame de Reims*. 2 vol. in-8°, Reims, Dubois, 1861.

A. P. H. Gilbert, *Description historique de l'église Notre-Dame de Reims*, Paris et Reims, 1825.

Pavillon-Piérard, *Description historique de l'église métropolitaine Notre-Dame de Reims*, in-8°, Reims, 1893.

P. Tarbé, *Notre-Dame de Reims*, in-8°, Reims, 1852.

Alph. Gosset, *Histoire et monographie de la cathédrale de Reims*. — Paris. May et Motteroz, 1894.

Comte E. de Barthélemy, *Notre-Dame de Reims*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, t. II (1558), p. 266.

V. Bourassé, *Les plus belles cathédrales de France*, — abbé Bulteau, *Études iconographiques*.

E. Leblan, *Les monuments historiques de Reims*.

H. Bazin, *Reims, monuments et histoire*.

E. Delaporte, *Études sur N.-D. de Reims* (v. *Trav. de l'Acad. de Reims*, t. LXXXIV, 1887-88, p. 388).

A. Leglaneur, *La Cathédrale de Reims* (*Revue Canadienne*, oct. 1897).

Demaison, *Les architectes de la cathédrale de Reims* (*Bulletin archéol. du Comité des travaux historiques*, 1893); *La cathédrale de Reims* (*Bullet. monumental*, 12-1902), etc. — Didron aîné, *Travaux de l'Académie de* [illegible] XVII siècle, t. I, t. II, IV. — Abbé Tourneur, *Académie de Reims*, t. XXIX, p. 53 ; *Bulletin monumental*, 1863, t. XIX, p. 449 ; *Description historique et archéologique de Notre-Dame de Reims*, 6[e] édition, Reims, 1889. — L. Courajod, *Bulletin des Antiq. de France*, 1888, pp. 176-177. — L. Gonse, *Notre-Dame de Reims*, dans l'*Art gothique*, in-folio, 1891, pp. 182, 106 ; — H. Havard, *Notice sur la cathédrale de Reims*, dans la *France monumentale et artistique*, t. I, 1892. — Anthyme St-Paul, *Extrait du Bulletin monumental*, 1881. — V. *Bulletin des Gildes de S. Thomas et S. Luc*, t. X. — V. *Bulletin archéologique du Comité* [illegible]

« C'est à Reims qu'il faut aller, dit Viollet-le-Duc, lorsqu'on veut se faire une idée de ce que devait être une cathédrale conçue par un architecte du XIIIe siècle, de la plus belle époque de l'art ogival (1). »

La façade de Reims est une des splendides conceptions du XIIIe siècle (2), la seule, franchement gothique, bâtie d'un jet. La division en étages horizontaux y est franchement abandonnée ; les lignes montent du sol au sommet ; c'est une poussée idéale vers le ciel. Elle a, d'ailleurs, l'avantage d'être la seule complète. Notre-Dame de Paris est encore une façade de l'époque de transition ; il en est de même de celle de Laon ; celle d'Amiens n'a qu'une façade tronquée, non terminée ; celle de Chartres n'est qu'une réunion de fragments ; celles de Bourges et de Rouen sont des mélanges de styles de trois ou quatre siècles ; les façades de Bayeux, de Coutances, de Soissons, de Noyon, de Sens, de Séez sont restées inachevées, ont été dénaturées ou présentent des amas de constructions élevées successivement sans projet arrêté.



Fig. 65. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

La cathédrale d'Hincmar, le chef-d'œuvre de l'époque, au dire du moine Flodoard, avait été richement ornée. Au moment du grand incendie de 1211, ce devait être, dit M. L. Gonse, un somptueux édifice, à en juger par la superbe porte romane peinte, sculptée et dorée, qu'on voit encore, englobée dans les constructions du transept Nord (3).

Un an après l'incendie de 1211, jour pour jour, l'évêque Albéric de Humbert

1. *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc, art. *Cathédrale.*

2. M. Gonse dit, dans son bel ouvrage : *L'Art gothique*, que la façade principale ne fut commencée qu'au XVe siècle, d'après des plans tracés au XIIIe. Mais M. Demaison a trouvé, dans les archives de la cathédrale, la preuve que le merveilleux portail date bien du XIIIe siècle. Les recherches connues du Dr Wase sur les sculptures de la cathédrale de Bamberg, dues à l'école romane, confirment les déductions de M. Demaison. C'en est fait, semble-t-il, de la légende du portail reculé au XIVe siècle pour agrandir la nef. — A. Gosset, *Cathédrale de Reims*, 1894.

3. *La France artistique et monumentale*, t. I, p. 3.

posait la première pierre de la nouvelle cathédrale. Elle fut commencée par le chœur et l'œuvre fut poursuivie vers le portail, élevé vers 1300 (1).

Les nefs offrent un allongement extraordinaire. On a dit que le Roi, reconnaissant au XIVe siècle qu'elles étaient trop courtes pour contenir la foule au jour du sacre, ordonna de les allonger de quatre travées. M. Demaison a établi que c'est une erreur, c'en est fait de cette légende (2).

L'imprudence de deux cou-

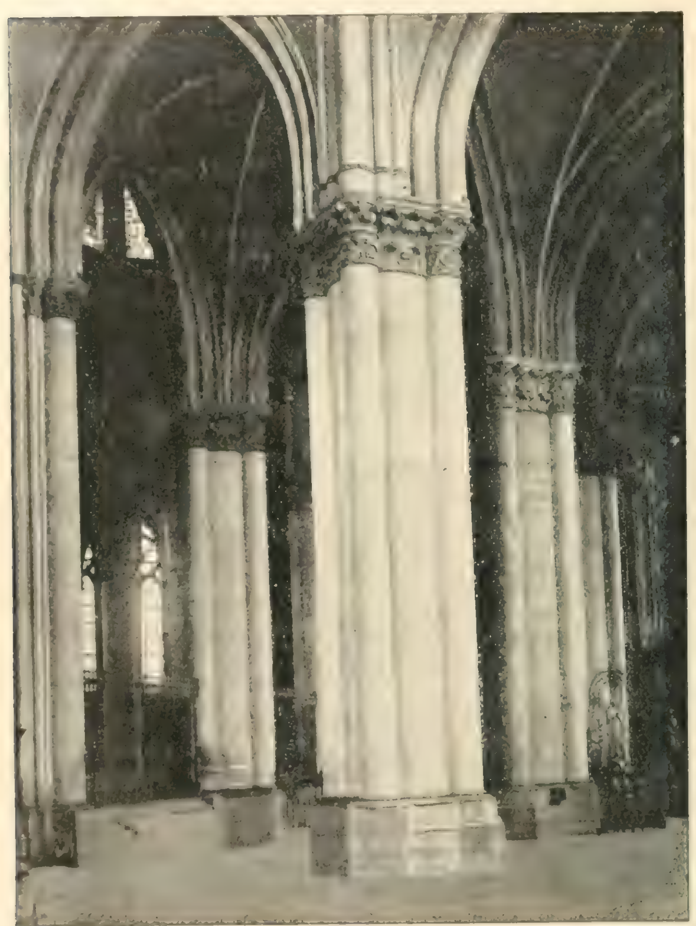


Fig. [illegible] — VUE DES PILIERS DE LA CATHÉDRALE DE REIMS

1. Une première dédicace eut lieu dès 1215 ; une grande partie du vaisseau était debout en 1241 ; à cette époque le chœur était voûté ; les chanoines prirent possession du chœur à la Noël de cette année. On peut croire que vers la fin du XIIIe siècle, la membrure du grand portail, sinon sa merveilleuse imagerie, était terminée. Le transept ne fut achevé qu'en 1295, et la façade principale, avec ses belles tours, qu'en 1427. Un incendie terrible détruisit en 1481 les toitures et les cinq belles flèches du transept, qui ne furent pas reconstruites ; elles donnaient à la silhouette extérieure sa plus puissante expression, comme le montre la vignette qui suit. Cette dernière nous fait voir quelles devaient être ces flèches occidentales qui, sans doute, n'ont jamais existé. — Demaison, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1901, p. LIX a.

2. Les travées construites en dernier lieu ont été non pas une ajoute, mais la continuation du plan primitif, conçu sur un plan très allongé comme les églises germaniques voisines.

On sait par l'inscription du labyrinthe, que la grande rose qui s'ouvre dans la façade est l'œuvre de Bernard de Soissons, l'architecte qui dirigeait les travaux sous Philippe le Bel et est cité en 1287. Demaison, *Bulletin monu-* [illegible]

Maître Adam, contemporain de S. Louis, était architecte de la cathédrale ; Colard Gidry y était maître-maçon au XVe siècle. — V. Demaison, *Comité des travaux historiques*, *Bulletin*, 2e livraison, 1901.

vreurs alluma, l'an 1481, le feu dans les combles couverts de plomb. Frappée par ce désastre, Notre-Dame ne se releva guère que sous Charles VIII et Louis XII. Plus



Fig. 67. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

tard survint le délabrement, où l'incurie de nos ancêtres laissa tant d'édifices admirables. Viollet-le-Duc, Millet, Ruprich-Robert, Darcy ont successivement travaillé, depuis, à sa restauration, mais pas toujours avec une suite parfaite. Chacun des trois premiers de ces éminents architectes lui a infligé, notamment, une portion de galerie différente.

Ajoutons que le monument est resté au-dessous du rêve de ceux qui l'ont conçu.

Viollet-le-Duc estimait que l'étage ne répondait pas à la puissance du soubassement ; d'après lui des retraits sont visibles au-dessus des bas-côtés ; les nefs n'atteindraient pas la hauteur du projet primitif. Selon M. Demaison (1) il faut abondonner l'hypothèse de ces repentirs, et la légèreté des terminaisons est due plutôt à une recherche d'élégance qu'à une variation dans les projets.

La cathédrale de Reims brille par les beautés de son architecture autant que par le prestige de ses grands souvenirs historiques. Ses murs, tout ciselés, étaient bien faits pour soutenir dignement l'éclat des pompes royales. De riches édicules couronnant à la fois les contreforts et les piliers-butants, lui donnent un grand caractère d'unité. Ils sont habités par d'admirables figures d'anges et de rois. On est surtout frappé de la perfection exquise des sculptures et de leur richesse déconcertante. Les nombreux vitraux anciens sont d'une beauté suave. Le chœur, exigu, a été augmenté aux dépens de la croisée et même de la nef, mais le portail, avec ses ravissantes sculptures historiées reproduisant un thème complet, une vraie *somme* iconographique, est le plus somptueux de tous ceux qui existent.

[illegible] CATHÉDRALE DE REIMS, AVANT L'INCENDIE DE 1481.

« La basilique de Reims, dit M. Gonse (2), a été le type idéal d'une grande cathédrale gothique. Tout y avait été accumulé pour enchanter le regard et émouvoir l'esprit.

» A l'extérieur, avec ses huit flèches et les innombrables dentelles de ses clochetons et de ses galeries montant vers le ciel, avec la hardiesse, l'immensité de ses distributions, le développement splendide de son plan cruciforme, avec ses deux cloîtres et ses magnifiques dépendances, elle apparaissait comme l'expression sublime du génie septentrional et le point culminant de l'idée chrétienne.

(1) *Bulletin monumental*, n. [illegible], 6e année, 1902.
(2) *Ouvrage cité*, p. 8.

» A l'intérieur, c'était un éblouissement. Toutes les ressources de la décoration y avaient été prodiguées. Les yeux, véritablement, ne savaient à quelle merveille se prendre, et si un miracle nous eût conservé ce merveilleux ensemble, rien au monde ne s'y pourrait comparer. »

« Dans l'écrin monumental de la France, dit ailleurs le même auteur (1), l'illustre et gigantesque cathédrale de Reims tient une des premières places. A l'égal de Notre-Dame de Paris elle éveille un monde de sensations, de pensées, de souvenirs. Il serait oiseux de rechercher si la basilique rémoise l'emporte sur la basilique parisienne. Entre les grandes cathédrales françaises : Chartres, Paris, Reims et Amiens, qui sont les quatre merveilles de l'art gothique, le choix semble bien difficile. Chacune d'elles a ses beautés originales, son individualité, chacune d'elles forme un *cosmos*, un tout complet dont les multiples expressions se fondent dans une unité harmonieuse. De chacune d'elles, cependant, émerge une dominante : à Chartres, c'est le clocher ; à Paris, c'est la façade ; à Reims, c'est la statuaire ; à Amiens, c'est la nef. Ceux qui aiment la sévérité et les viriles énergies du XIIe siècle, préféreront Chartres et Paris ; ceux qui inclinent vers les élégances, les audacieuses envolées et le rationalisme du XIIIe siècle, préféreront Amiens ; ceux enfin que passionnent les créations parlantes de la sculpture, mettront Reims au-dessus de tout. »



Fig. 62. — CHAPITEAUX FLEURIS DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

* * *

Haut de 38 mètres, le vaisseau en mesure 139 en longueur intérieure. Sa largeur est de 60 m. au transept et de 30 aux nefs. Le surface couverte est de 6000 mètres carrés.

Quels sont les architectes de Notre-Dame de Reims ? La cathédrale gothique a été attribuée par Viollet-le-Duc, sans preuve, à Robert de Coucy. L'album de Villard de Honnecourt renferme quelques dessins de la cathédrale, mais rien ne prouve qu'il ait dirigé les travaux. Les noms des maîtres de l'œuvre peuvent se lire dans le labyrinthe, dont le chanoine Cocquault nous a gardé le texte. Il en résulte que les architectes furent successivement Jean d'Orbais (1211-1231) qui dut commencer le chœur ; Jean Leloup (1231-1247) qui posa la première pierre du portail ; Gauthier de Reims (1247-1255) qui ouvra aux portails ; et Bernard de Soissons (1247-1255) qui travailla à la nef ; durant les 35 ans de sa longue carrière il présida aux travaux, éleva quatre travées et travailla à la grande rose. A Jean d'Orbais revient l'honneur d'avoir conçu le plan général. A leur suite vient décidément Robert de Coucy (1298-1311), qui doit avoir travaillé aux façades et aux tours.

Les chapelles absidales sont fort remarquables. Feu Anthyme Saint-Paul remar-

1. *L'Art gothique.*

que, que le chœur d'Orbais est le prototype de celui de Saint-Remi et celui-ci, le prototype de celui de la cathédrale. Il admet que Jean d'Orbais, après avoir commencé l'église d'Orbais, travailla à Saint-Remi, puis retourna finir son premier travail, revint vers 1209 construire Saint-Symphorien, pour devenir enfin l'architecte de Notre-Dame, dont il doit avoir conçu le splendide vaisseau, y compris la façade. Jean Leloup n'aurait été que son subalterne ; Gacuto aurait été surtout sculpteur, auteur du portail occidental, que devait achever Bernard de Soissons, à qui l'on doit des réminiscences à Saint-Jean-des-Vignes.

Selon l'intéressante coutume d'autrefois, les noms de ces artisans d'élite furent inscrits dans le labyrinthe du pavement, dont Jacques du Cellier a tracé au XIV[e] siècle un dessin parvenu jusqu'à nous (1). Disons quelques mots de ce labyrinthe, qui paraît avoir servi spécialement d'instrument de dévotion. Au siècle dernier, on vendait chez les libraires de la ville un petit livre intitulé : *Station au chemin de Jérusalem qui se voit en l'églse Notre-Dame*, c'était notre labyrinthe. Il était octogonal, et flanqué, aux angles, de quatre compartiments également octogonaux où l'on avait figuré quatre maîtres de l'œuvre. Le chanoine Cocquault, dans ses *Notes monumentales* conservées, a transcrit l'inscription du labyrinthe, dont Jacques du Cellier a laissé un dessin (XIV[e] siècle); on sait par là que les maîtres de l'œuvre furent ceux que nous avons cités plus haut. Au centre était tracée une figure de plus grande proportion, représentant probablement l'archevêque Albéric de Humbert, qui fit commencer la construction de la cathédrale en 1212. On y voyait aussi Bernard de Soissons occupé à travailler à la rose avec son compagnon (2).

Fig. 70. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

* *

Le plan de Reims *(fig. 70)* est très simple, fort harmonieux et assez particulier. Jusque là, l'on avait vu la basilique chrétienne se développer par la saillie des transepts précédant le chœur, par le déambulatoire entourant le sanctuaire et par des chapelles se groupant autour du chœur. Ce qu'il y a de spécial à Reims, c'est que le transept, au lieu de précéder immédiatement le chœur, empiète sur celui-ci d'une travée. Les chapelles rayonnantes, au nombre de sept, sont larges et profondes ; la nef, très longue, est dépourvue de chapelles latérales et de galeries ou tribunes ; l'éclairage

(1) V. [illegible] *Communication au Congrès des Sociétés savantes de* [illegible]
(2) V. [illegible]

en est grandement amélioré. Les chapelles absidales sont plus profondes, plus franchement dégagées que dans les cathédrales précédentes.

Les chapiteaux des nefs montrent un progrès définitif dans l'union des corbeilles des colonnes principales avec celles des colonnes engagées *(fig. 69)* [1].

A l'extérieur, il faut admirer la proportion des arcs-boutants à double étage *(fig. 71)*, la puissance des piles et le décor de ces merveilleux contreforts, chefs-d'œuvre du genre qui enveloppent l'édifice de leurs pinacles fleuris, le grand caractère des fenêtres supérieures profondément encadrées. Cet édifice, dit Viollet-le-Duc, a toute la force de la cathédrale de Chartres sans en avoir la lourdeur ; il réunit les véritables conditions de la beauté dans les arts, la force et la grâce.

Il faut reconnaître toutefois une infériorité notable dans la structure du vaisseau de Reims vis-à-vis de son contemporain d'Amiens. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le plan pour reconnaître une certaine lourdeur dans la masse des maçonneries. Cette particularité s'explique par diverses causes : d'abord l'emploi de petits matériaux, ensuite le fait que les fondations ont été défectueuses : les contreforts ne descendent pas aussi profond que les murs. Au surplus, Robert de Luzarches avait projeté un vaisseau plus élevé ; il voulait enfin le surmonter de sept flèches que figure la restitution ci-avant de Viollet-le-Duc *(fig. 68)*.

Ce qui domine et impressionne au-dessus de tout, c'est la richesse suprême de la décoration sculpturale qui comprend 2500 statues.

Le portail principal surtout, orné à lui seul de 6000 figures, est une page sans rivale, le chef-d'œuvre de l'iconographie catholique. Il n'est pour ainsi dire pas une pierre de ce colossal ensemble, à laquelle le ciseau de l'imagier n'ait donné la vie et en quelque sorte le mouvement. La sculpture historiée est répandue sur les saillies comme sur les creux, sur les plats des murs, sur les contreforts et dans les voussures multiples. L'ensemble est éblouissant, et en face de cette exubérante richesse, si l'on est tenté de blâmer l'abus du décor développé aux dépens des lignes architectoniques, on est désarmé par la splendeur de la sculpture.

Fig. 71. — PINACLE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Les baies profondes s'abritent sous des frontons aigus. Le portail du centre est prédominant, mais tous trois sont aussi somptueusement décorés. Trente-cinq grandes statues ornent leurs ébrasements, les pieds sur des monstres symboliques. Une draperie aux petits plis orne tout le soubassement. Dans les voussures se détachent en saillie des chapelets de statuettes. Des groupes

1. Viollet-le Duc, *Dictionnaire raisonné d'architecture*, art. *Chapiteaux* (voir notre gravure).

de statues occupent le centre des frontons, dont les rampants sont hérissés de baldaquins rangés [illegible]

La légende de la Vierge qui décorait le tympan central a été mutilée à la Révolution, pour faire place à cette stupide inscription : *Temple de la Raison*, remplacée plus tard par cette païenne dédicace : *Deo optimo maximo*. Des rois, les ancêtres de Marie, des personnages bibliques occupent les voussures et entourent la Vierge comme d'une auréole vivante. Au centre du fronton

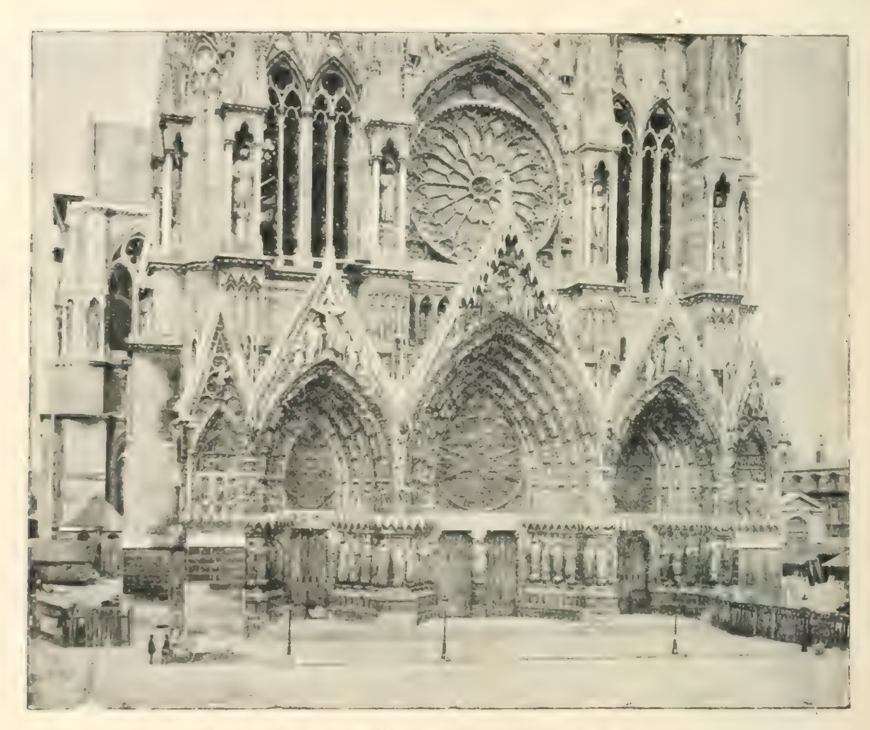


Fig. [illegible] — PORTAIL OCCIDENTAL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

le Couronnement de la Vierge termine dignement cette merveilleuse imagerie. Il est reproduit dans la gravure ci-après que nous devons, ainsi que les deux précédentes, à l'obligeance de MM. May et Motteroz.

Parmi les plus beaux morceaux de cette belle page d'iconographie, on cite les figures qui, dans la paroi de droite, représentent la *Visitation (fig. 75)*. Or, sur les murs de la façade occidentale et sur la tête de la statue représentant la Vierge Marie, on a trouvé la date, « 1381 et 1394 × O C. » Se basant sur cette inscription on en a déduit non seulement la date à laquelle fut sculptée l'une des plus belles statues de la cathédrale (1394), mais encore celle de la façade (1381). Nous devons corriger à cet égard ce que nous avons dit dans notre première édition. Il a été reconnu depuis, que les millésimes en question sont en chiffres arabes, donc plus récents ; par contre, il a été trouvé dans les archives de la cathédrale, que le prodigieux portail date bien du XIII[e] siècle. Les recherches du D[r] Wase sur les sculptures de la cathédrale de Reims, imitées dans celles de Bamberg, confirment les déductions de M. Demaison [1]. Pendant qu'on pour-

1. *Comité des trav. hist.*, loc. cit., 1901.

suivait le gros œuvre de cette magnifique entrée, les imagiers et les sculpteurs en préparaient les ornements. Les lettres O C qui suivent la date gravée sur notre statue ne seraient-elles pas les initiales du nom de l'imagier, de l'artiste de génie qui a fait ce beau groupe de la *Visitation* (1) ?

Au portail de gauche se déroulent des scènes de la vie du Christ, et des statues colossales figurent des saints rémois ; un beau Crucifiement garnit le tympan du gâble.

Le thème général de cette sculpture superbe est la glorification de la Sainte Vierge et des rois sacrés dans son sanctuaire. La porte centrale tout entière est consacrée à la vie de la Vierge. Son image est adossée au trumeau qui divise la baie du portail

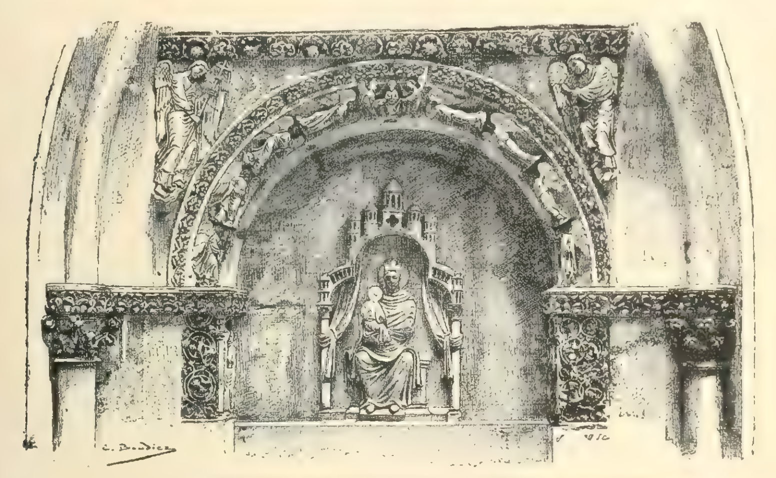


Fig. 73. — DESSUS DU PORTAIL ROMAN DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

central ; elle est superposée à la scène de la chute originelle. Des anges font cortège à la Reine du ciel, et sur les faces extérieures figurent les Mois, les Saisons, les Vierges sages et les Vierges folles.

Celui de droite montre un ensemble complexe de sujets comprenant des personnages des deux Testaments, des scènes de l'Apocalypse, complétées par un Jugement dernier qui garnit le gâble ; au centre trône le Christ en majesté.

Au deuxième étage une grande rose entr'ouvre la façade, abritée sous un arc de décharge ; elle offre deux rangées de rais, soutenant des roses tréflées, qui lui font une couronne. Au-dessus se déroule l'histoire de David ; la statue même de David et celle de Salomon se dressent aux côtés de la rose. Cette rose était garnie de vitraux anciens de toute beauté, que naguère une tempête a maltraités affreusement.

Le troisième étage, qui ne remonte qu'au XV[e] siècle, est décoré d'une galerie

1. Une seconde donnée qui, peut-être, ressort de l'inscription découverte récemment, c'est qu'à la fin du XIV[e] siècle les chiffres arabes étaient déjà en usage dans la sculpture. Cette question est controversée ; les chiffres gravés sur la statue de notre portail apporteront une nouvelle pièce au débat.

Il y a quelque temps, un architecte belge avait vu cette inscription et avait été ravi de sa trouvaille. On avait cherché depuis les chiffres qu'il avait signalés, mais en vain. Maintenant, ils sont moulés, une empreinte a été déposée à la bibliothèque de l'Archevêché. Si l'on poursuit de semblables travaux à la cathédrale, que de surprises encore sont certainement réservées aux archéologues (*Bulletin du diocèse de Reims*, 1893).

continue ; vingt-et-une niches y abritent autant de rois ; dans les sept qui surmontent la rose est figuré le baptême de Clovis. La série des rois se prolonge au pourtour ; ils sont au nombre de cinquante, qui, selon l'expression de l'abbé Tourneur, « ceignent

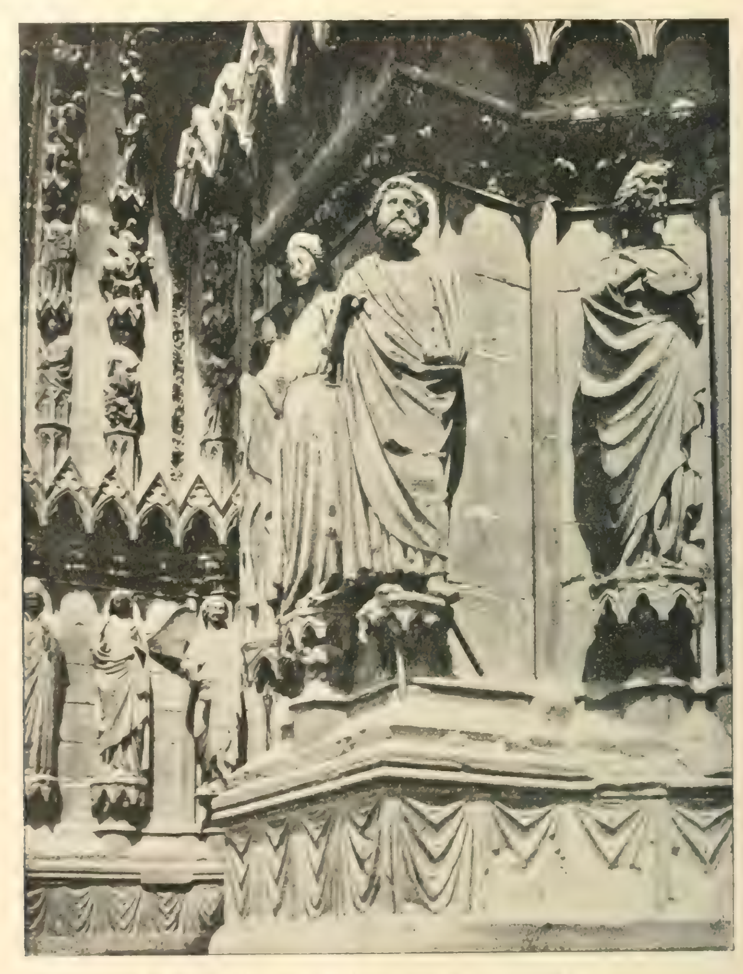


Fig. 33. — STATUES DU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

d'un diadème qui n'appartient qu'à elle, la cathédrale des sacres. »

Plus haut s'élancent les bases des deux tours, chefs-d'œuvre de construction légère et solide, avec leurs colimaçons aériens ; elles s'arrêtent à 83 mètres d'altitude, et n'ont jamais reçu leur couronnement, qui devait les élever à 124 mètres dans les airs. Elles sont soutenues par de puissants et riches contreforts, percées de baies géminées et couronnées de pinacles, qui composent comme une couronne à leur sommet inachevé.

Par suite d'un affaissement survenu vers 1885, la façade principale était fendue dans toute sa hauteur par une large lézarde. L'énorme poids du pignon n'étant plus soutenu par le grand arc de décharge de la Rose, avait écrasé celle-ci, disloqué et

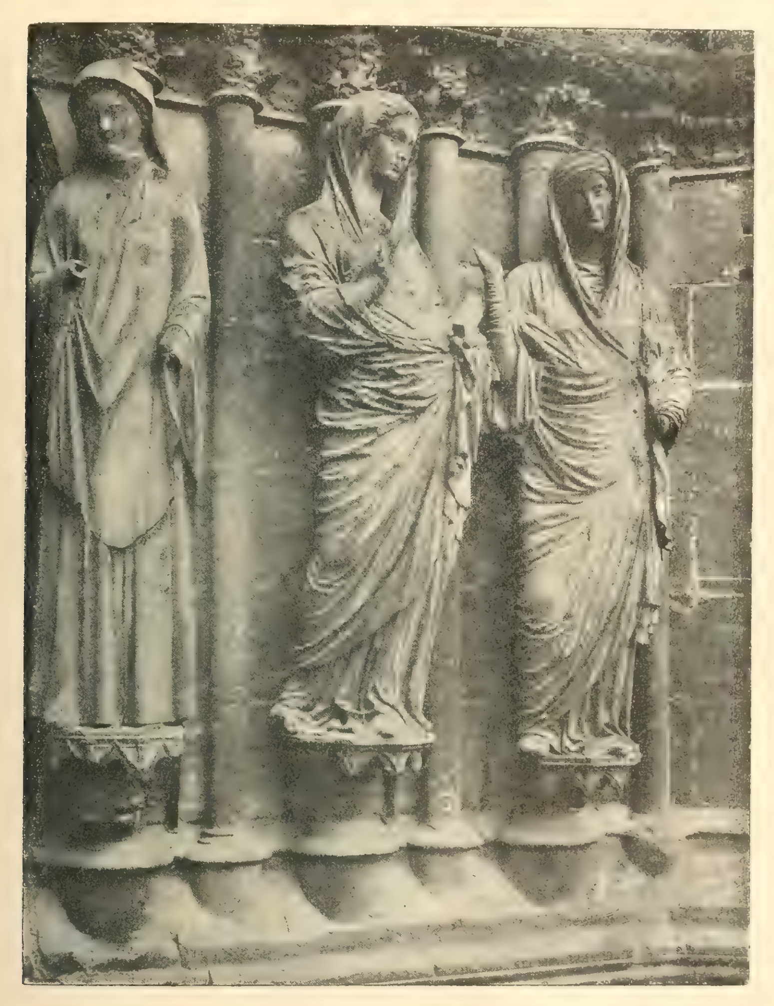


Fig. 75. — STATUES DU GRAND PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

déformé sa résille, qui était devenue ovale, et sa surface, bombée comme un verre de montre. Pour conjurer la ruine de cette admirable rosace, M. l'architecte Gout a entrepris en 1905 de reporter sur les deux tours, préalablement consolidées, le poids du pignon. A cet effet, il a jeté entre les deux tours, sur une hauteur de 50 m., une arche en béton armé, noyée dans l'épaisseur du mur.

Les façades latérales sont relativement sobres de décorations. Quatre puissants arcs-boutants soutiennent la nef, huit contrebutent le chœur.

* * *



Fig. [illegible]. — Statues de la cathédrale de Reims.

Après son grand portail, l'édifice est surtout remarquable par sa forêt de piliers butants, qui s'amortissent par des niches abritant des statues. Leurs belles niches unifient l'extérieur de la cathédrale et constituent, selon l'expression de M. Gonse, le *leit motive* de l'œuvre. « Les anges qui habitent leurs dais semblent envelopper la basilique d'une gracieuse garde d'honneur. » Les niches s'agrémentent au bas d'une fantastique gargouille, et au-dessus, d'un svelte pinacle. Au pourtour une haute

galerie ajourée d'arcades trilobées, qui porte le nom de « diadème », court au bas du comble, entrecoupée par des pinacles ; c'est une restitution moderne. Le vaisseau est recouvert d'un vaste comble ; la charpente en chêne, qui est fort belle, date de la fin du XIVe siècle ; elle a 15 m. 50 de hauteur sur 14 m. 40 d'ouverture.

Le transept Nord a aussi un portail magnifique. Il est surmonté d'une rose encadrée de l'histoire primitive du genre humain et de la venue du Christ, figurée par dix-huit figures ; cette rose est flanquée de deux statues colossales ; au-dessous s'étend la galerie des sept Sages. Au fronton figure l'Annonciation ; sous les arches s'abritent des saints de la région et divers sujets, notamment un superbe Jugement dernier. C'est à gauche de ce portail que l'on voit l'admirable statue connue sous le nom de *Beau Dieu* de Reims. Elle fut payée, dit la légende, par un marchand drapier condamné pour avoir vendu à fausse mesure. A côté de ce chef-d'œuvre figurent des statues de prélats rémois ; celle de saint Sixte occupe le meneau ; quarante-deux figures d'évêques et d'abbés décorent les voussures. Le tympan représente le martyre de saint Nicaise et la légende de saint Remi.



Fig. 77. LE BEAU-DIEU DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Avant la Révolution, le cloître des chanoines communiquait directement avec la cathédrale par l'une des portes du portail Nord, celle de droite, faisant pendant à la voussure où se trouve le *Beau Dieu*. En 1795, on abattit une partie du cloître pour y faire passer une rue (aujourd'hui rue Robert-de-Coucy), et on mura l'arcade de la porte qui donnait entrée dans la cathédrale ; l'espace formé par l'épaisseur de la voussure servit de sacristie.

Dans les derniers temps on a remis au jour cette entrée. Maintenant on peut voir la belle porte romane *(fig. 73)*, et le portail tout entier, avec ses trois ouvertures, prend une nouvelle physionomie. Elle vient d'être ainsi dégagée et encadrée dans une arcade ogivale élancée, au-dessous de laquelle se trouve une arcade en plein-cintre ; entre les deux, « la sommité de l'ogive, dit M. Tarbé, présente une peinture à fresque : on y voit le Christ assis ; il tient un sceptre. De chaque côté se trouve un ange à genoux et portant un flambeau. » L'arcade en plein-cintre mérite d'être étudiée ; dans les contours, huit anges semblent offrir leurs hommages au groupe qui remplit le tympan et représente la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. « Cette figure, dit M. Cerf, admirablement sculptée, a été peinte ainsi que tout l'ensemble de ce portail. La Mère de Dieu, couronnée, est vêtue d'une robe d'or et d'un manteau bleu à fleurs d'or. Elle porte son Fils sur son bras droit. L'Enfant Jésus est aussi vêtu d'une robe d'or, son manteau est rouge. La Vierge est assise sur un banc de pierre. Le groupe est abrité par un riche dais formé d'une arcade en trilobe portée par deux colonnes. Au sommet des jambages de la porte, de charmants groupes de figurines représentent la bénédiction et l'aspersion de l'eau. »

Cet ensemble de sculptures appartient au XIIe siècle. Comment se trouve-t-il dans un monu-

ment commencé au XIIIe siècle ? Le côté du cloître qui nous occupe, et qui est remplacé aujourd'hui par le *Salon de Lecture*, contenait la salle capitulaire ; elle communiquait avec l'antichapitre, salle du *Pretiosa*, où s'ouvrait la porte donnant accès dans la cathédrale. Dans l'antichapitre, les chanoines se réunissaient à l'office de prime pour lire le martyrologe avec le verset *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* De là le nom donné à la salle ; c'est là aussi que se faisait la bénédiction de l'eau représentée dans les sculptures.



Fig. [illegible]. — GÂBLE CENTRAL DU PORTAIL PRINCIPAL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Au transept Sud, donnant vers l'Évêché et dénué de portail, s'ouvre une rose gigantesque entourée des statues de l'Église, de la Synagogue, des Apôtres et des Prophètes. Sur le gâble est sculptée l'Assomption de la Sainte Vierge. Cette partie a été refaite après l'incendie de 1381 et porte les armes de l'évêque Pierre de Laval (1474-1494).

* * *

Pénétrons maintenant à l'intérieur de la cathédrale, qu'éclairent quatre-vingts grandes fenêtres et dix roses.

Les nefs sont dénuées de triforium ; un faux triforium aveugle court entre les arches et la claire-voie ; un couloir habitable court sous les fenêtres. Les chapiteaux et les cordons sont décorés d'une luxuriante décoration végétale, empruntée à la flore locale, où domine la vigne.

Sept chapelles rayonnent autour du chœur. Imitées de celles de Notre-Dame de Châlons, elles ont été commencées sur plan roman circulaire ; elles ne deviennent polygonales qu'à partir du seuil des fenêtres. Nous saisissons ici la transition sur le vif. Très curieuse est la disposition des voûtes retombant sur deux colonnes entre la chapelle et le déambulatoire (1170). Leurs proportions sont

des plus heureuses, et leurs sculptures sont traitées avec une rare perfection ([1]).

Nous remarquons que, comme à Chartres et à Amiens, les piliers de la grande nef sont composés d'une pile centrale cantonnée de quatre colonnettes, qui supportent les arches et les voûtes, groupe encore relativement simple, qui bientôt, dans des monuments presque contemporains, se compliquera et offrira un faisceau de huit ou de douze colonnettes. Les chapiteaux sont garnis d'une riche végétation qui tapisse la corbeille ; ils accusent faiblement l'expression de leur fonction et ne constituent guère qu'un arrêt très décoratif pour l'œil. Au-dessus des arches s'élancent les fenêtres hautes, divisées en deux lumières surmontées d'une rosace. Elles sont garnies de vitraux qui représentent des rois dans la zone supérieure, des évêques dans le bas, tous assis sur des trônes. Là figurent les trente-six premiers rois de France et les trente-six archevêques qui les consacrèrent. Les vitraux du chœur, datant du XIIIe siècle, sont au nombre des plus remarquables que l'on conserve en France.

La face interne adossée au grand portail de la façade occidentale n'est guère moins ornée que la façade extérieure, mais elle l'est aussi avec une logique parfaite et une exquise convenance. Aux vives saillies du dehors parmi lesquelles se joue la vive lumière du plein air, succède une sculpture relativement plate, presque une tapisserie, aussi calme que l'autre est brillante. Jamais on n'a mieux compris les principes de la décoration intérieure : ce sont, dans des niches et des panneaux qui découpent le nu d'un mur plat, des statuettes exquises et de fins feuillages enlevés délicatement.

On ne peut visiter Reims sans admirer la belle collection de tapisseries de haute-lisse du XVe siècle qui atténue la crudité présente des murs nus des petites nefs. Elles représentent l'histoire de la reine de ces lieux. Elles ont été récemment réparées par les Sœurs Carmélites de Reims.

Quand on contemple ce vaisseau, jadis si richement décoré et si somptueusement meublé, on reporte avec amertume sa pensée sur tout ce qui a disparu sous l'action du vandalisme. Un jour vint, au milieu du siècle dernier, où l'on crut embellir la cathédrale en lui enlevant son jubé, sa chaire, son ciborium, ses stalles, la clôture du chœur et une partie de ses anciens vitraux. Bien plus, au beau temps de l'humanisme triomphant, on remplaça le linteau sculpté du grand portail par une architrave dorique avec une inscription à la romaine !

De nos jours la cathédrale a été restaurée par Viollet-le-Duc et Boeswilwald ; de 1843 à 1874 on a dépensé plus d'un million à ce travail ; à partir de 1875 un crédit annuel de 200.000 francs y fut encore consacré pendant 10 ans, réduit ensuite à 100.000 francs ; depuis 1875, plus de quatre millions y ont encore été consacrés.

1. V. Viollet-le-Duc, *Dict. rais. d'arch.*, II, 169.

VI. — CATHÉDRALE DE BOURGES (1).

« S'IL est, dit M. H. Stein (2), un édifice où la science profonde et l'étonnante habileté ont eu raison des plus grandes difficultés, c'est la cathédrale de Bourges, œuvre géniale où tout concourt à une parfaite entente de la statique et de l'appareil-

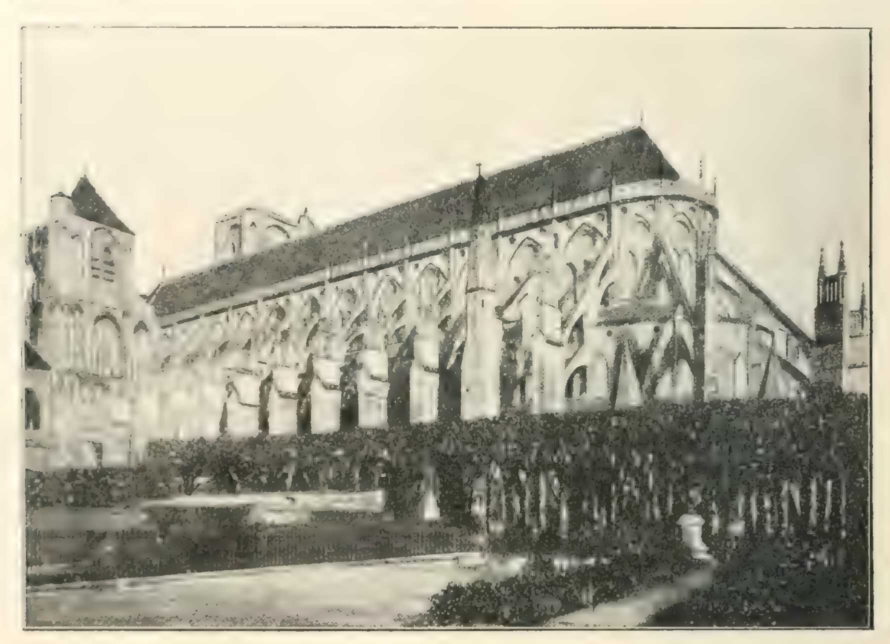


Fig. [illegible]. — EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

lage. On pense que le plan et les premiers travaux sont dus à un architecte parisien qui serait venu à Bourges avant 1180. Un peu plus tard, Eudes de Sully, ancien chanoine de Bourges, fut élu évêque de Paris, alors que son frère était archevêque de

1. Bon A. de Girardot et H. Durand, *La cathédrale de Bourges*, Orléans, 1849.

Hyp. Durand, *La cathédrale de Bourges, descript. hist. et archéol.* Moulins, 1849.

L'abbé Barrau, *Description de la cathédrale et des vitraux de Bourges*, Chateauroux, 1885.

V. Cahier et Martin, *Monographie de la cathédrale de Bourges; vitraux peints.*

Clément (Abbé), *En Berry. — La cathédrale de Bourges, ses richesses artistiques.* In-8°. Saint-Amand, imp. Saint-Joseph.

Romelot (J.-L.), *Description hist. et mon. de l'église métropolitaine.* Bourges, 1824.

Girardot (Bon A. de), *Histoire du chapitre de Saint-Étienne de Bourges.* Orléans, 1853. — *La Sainte-Chapelle de Bourges; sa fondation, sa destruction*, Paris. — *Description des sculptures du portail de Bourges.*

V. des Méloizes, *Les vitraux de Bourges* (suite). Lille, Desclée, De Brouwer.

Didron, *Rapport sur les trav. de restaur. exécutés avant 1848 à la cath. de Bourges.* Bourges, Tardy, 1889.

A. Boinet, *La cathédrale de Bourges.* Paris, Laurens, 1911.

2. H. Stein, *Les Architectes des cathédrales Françaises.* Paris, Laurens, 1909.

Bourges, et l'on constate une grande analogie des premières voûtes avec celles du chevet de Notre-Dame de Paris. Beaucoup plus tard, on signale un maître-d'œuvre qui paraît avoir travaillé assez longtemps à la cathédrale de Bourges, Robert de Touraine (1410-1423).



Fig. 80. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

Sans remonter jusque dans la nuit des temps, rappelons que l'évêque Rodolphe de Turenne, 46e archevêque de Bourges, conçut au IXe siècle le projet de rebâtir sa cathédrale ; on lui attribue la construction des cryptes, du moins de celle du rond-point. En réalité ces cryptes ne paraissent guère antérieures au XIIe siècle. Les travaux qu'il commença furent poursuivis avec entrain par Gauslin († 1039), frère du roi Robert le Pieux, mais l'édifice actuel est une reconstruction postérieure. La voûte du chœur a été achevée sous l'évêque Jean de Sully, mort en 1280. L'église fut consacrée en 1324 par l'archêque Guillaume de Brosse, mais le vaisseau ne fut achevé qu'au XVIe siècle. D'après les Capitulaires de Charlemagne, les archevêques de Bourges avaient le droit de sacrer et de couronner, dans leurs cathédrales, les rois d'Aquitaine.

*
* *

Saint-Étienne de Bourges offre un vaste vaisseau d'une grande unité, à cinq nefs, portées sur 60 piliers, sans transept, avec crypte, abside et portails latéraux du XIIe siècle, nefs du XIIIe siècle. Les flancs et surtout le chevet sont très remarquables au point de vue de la construction, avec le double collatéral couvert d'un système de voûtes ingénieux, en trapèzes symétriquement adossés et en triangles, avec les cinq chapelles absidales en saillie sur le rond point, isolées et portées en encorbellement. Le grand portail occidental a cinq baies, entre deux tours hautes, celle du

Nord, de 65 mètres, celle du Sud, de 53 mètres, enserrant un pignon percé d'une rose de 9.00 m. de diamètre.

M. Ch. J. Deville considère Saint-Étienne de Bourges « comme la plus noble basilique de France à l'égard de l'architecture (1) » ; sans aller jusque-là, on peut dire que cet édifice prend place à côté des chefs-d'œuvre d'Amiens, de Reims, de Paris et de Chartres ; malgré des défauts de détail, elle peut être égalée à Notre-Dame de Paris. C'est, selon l'expression de E. Lambin (2), « la cathédrale de toutes les clartés ». Elle se caractérise nettement par l'absence de transept. « Faut-il le regretter ? Peut-être ce transept aurait-il diminué l'unité et brisé fâcheusement les grandes lignes horizontales ». Il aurait en tous cas enlevé son originalité à ce colossal vaisseau tout d'une pièce, représentant le type achevé de la halle gothique. On a dit que Bourges était pauvre en décor ; c'est qu'on n'a pas étudié, comme feu Lambin, les quatre-vingt-quatre chapiteaux de ses cinq nefs, sans compter ceux des colonnettes. Les premiers, subdivisés en chacun huit, donnent deux cent quatre-vingt-quatre motifs différents, où l'on remarque la feuille de figuier, rendue avec un art particulier. Il faut encore compter les merveilleux rinceaux du portail et les chapiteaux de la crypte, la plus claire et la plus vaste de France.

Majestueusement dressée sur une éminence qui domine de vastes plaines, c'est une des constructions les plus surprenantes qui existent, par l'étendue, la majesté des proportions, la régularité du plan, l'ordonnance pittoresque des travées. Elle se distingue par une austérité particulière : c'est la noble fierté d'une reine, que l'éclat de la souveraineté dispense de futiles atours. La crypte fameuse, la plus vaste de France, de 80 mètres de circonférence, et les chapelles absidales remontent au XII[e] siècle. L'auteur de l'*Art gothique* fait observer que l'église souterraine de Bourges est de beaucoup la partie la mieux bâtie de l'édifice : « Rien n'y a été épargné, ni la taille, ni la qualité des matériaux, ni le luxe de la sculpture. »

A Chartres, dit M. Gonse, lieu de pèlerinages et d'imposantes cérémonies liturgiques, c'est le chœur qui déborde et se développe au détriment de la nef ; à Bourges, ville de large constitution civile et de libertés bourgeoises, point de jonction des artères commerciales de la France, la cathédrale sans transept, avec cinq longues et vastes nefs se prolongeant dans le sanctuaire, prend la physionomie d'une immense salle destinée à recevoir des assemblées nombreuses.

*
* *

L'extérieur de la cathédrale de Bourges ne répond pas à la magnificence de l'intérieur. Des additions postérieures ont çà et là gâté son unité. Cependant elle offre même au dehors des morceaux remarquables. La façade principale, large de 55 mètres et couronnée de deux tours, est majestueuse, avec ses cinq portes au fond de profondes voussures surmontées de gâbles, sans avoir à beaucoup près la beauté magistrale et tout à fait supérieure des façades des cathédrales de Paris, d'Amiens, de Reims et de Cologne. Les iconoclastes calvinistes ont malheureusement saccagé en 1562 les nombreuses statues qui formaient sa vivante parure, y compris le beau

(1) *La France au XI[illegible] illustrée par ses monuments*, p. 22.

(2) *[illegible] de Paris*. Paris, [illegible] 1825.

Christ bénissant du meneau central du portail. Le portail occidental est couvert de sculptures : statues, statuettes, bas-reliefs, feuillages et rinceaux décorent les parois, les tympans, les voussures des cinq portes qui s'ouvrent sur les nefs. La porte centrale raconte la Genèse et le Jugement dernier, en fines sculptures de la fin du XIV[e] siècle. Le personnel de la cour céleste assiste au Jugement, rangé en cercle dans six cordons concentriques des voussures. Cette belle page iconographique a malheureusement été cruellement malmenée sous prétexte de restauration (1). Didron raconte que trente-huit statues furent autrefois entièrement refaites par un artiste inhabile.



Fig. 87. — INTERIEUR DE LA CATHEDRALE DE BOURGES.

Au stylobate la Genèse se poursuit par le meurtre d'Abel, la mort de Caïn et le déluge ; aux tympans se déroulent en trois étages les légendes de saint Étienne et de saint Ursin ; aux voussures sont rangés des anges et des évêques. Aux baies latérales se voient les évêques et les saints de la région. Les deux autres portes, qui n'ont pas moins souffert de la main de maladroits restaurateurs, sont consacrées l'une à saint Étienne, patron de la cathédrale, l'autre à saint Ursin, premier évêque de Bourges (2).

1. En 1845 on s'aperçut qu'elles étaient intolérables, et l'on chargea le sculpteur Caudron de les ramener à une forme moins offensante ; son prédécesseur avait si bien nourri et étoffé les figures, que Caudron put tailler en plein drap ; il fit des statues maigres avec les personnages gros de son prédécesseur. Or ces statues neuves ainsi faites et refaites ont été en partie substituées à d'anciennes, encore relativement bien conservées.

2. Heureusement on n'a pas touché à la statuaire des portails latéraux du Nord et du Midi, dont l'architecture a été l'objet de fâcheux remaniements, comme celle des contreforts des longues façades et des balustrades, exécutés à l'image de membres analogues de la cathédrale d'Orléans. On a là un style « que les archéologues nomment *troubadour*, et qui n'est plus en honneur même chez les fabricants de pendules. »

Rapport de Didron sur les travaux exécutés de 1829 à 1848 à la cathédrale de Bourges, publié par M. O. Roze à Bourges, Tardy-Pigelet, 1889.

V. P. Cahier, *Mélanges archéologiques*, t. I.

Quant aux façades latérales, elles sont peu brillantes, surtout fort gâtées par d'ineptes restaurations ; leurs portails sont élégants et originaux, celui du Midi surtout, qui s'ouvre par une double arcade trilobée, surmontée d'une belle rose en quintefeuille et reposant sur un svelte pilier, le tout encadré dans un arc plein-cintre, et très richement festonné. Le long vaisseau s'allonge majestueusement flanqué d'une cavalerie de piliers et arcs-boutants.

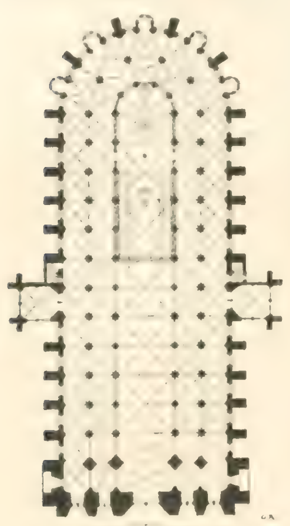


Fig. 82. — PLAN DE LA CATHÉDRALE [illegible]

Les deux tours carrées, malheureusement découronnées, sont de style différent. Celle du Sud, élevée en 1530 par Guillaume Bellevoisin, a pris comme l'une des tours de la cathédrale de Rouen, le nom significatif de *tour de Beurre;* nous expliquerons le sens de ce nom en décrivant la grande église normande. On gravit, pour l'escalader, les 396 degrés du colimaçon hexagonal qui la flanque. L'ancienne tour qu'elle remplaça s'écroula en 1506, comme l'atteste cette inscription gravée sur la nouvelle :

Ce fut l'an mil cinq cent et six
De décembre le dernier jour
Que par des fondements mal pris
De Saint-Etienne chut la tour.

Dans son ensemble l'intérieur du vaisseau est d'une éblouissante beauté. L'élancement des colonnes à faisceaux, l'élégance du double triforium, la sveltesse des voûtes, la forme gracieuse des fenêtres hautes, aux triples lancettes surmontées de belles roses, concourent à produire un effet grandiose et harmonieux. Les chapelles collatérales étendent largement le spacieux vaisseau, et font ressortir ses lignes puissantes par leurs profondeurs ombrées. Le chœur, l'abside et les cinq nefs se déploient avec majesté, divisées par une forêt de piliers ramifiés. L'ensemble ne peut se comparer qu'à la perspective fameuse de Notre-Dame d'Amiens, dont le style, toutefois, est bien plus pur et plus noble.

La quintuple nef, sans transept, rappelle comme plan Notre-Dame de Paris et comme élévation le chœur du Mans, avec ses arcades très hautes. Nous rencontrons même ici une disposition très caractéristique. Le premier collatéral, dépourvu de tribunes, est beaucoup plus élevé que le second, créé pour mieux soutenir ce vaisseau hardi, à la place occupée par les chapelles des bas-côtés dans les autres cathédrales. La hauteur extraordinaire des arches qui séparent ce collatéral extrême du premier collatéral, donne au vaisseau une élégance et une hardiesse peu communes, et constitue une admirable conception. Les cinq nefs ainsi étagées reçoivent abondamment la lumière et étalent le beau spectacle de leurs doubles galeries du triforium. La plus élevée offre des groupes de six arceaux, inégaux de taille, groupés sous un arc de décharge, ordonnance qui ne manque pas d'originalité ; malheureusement, par le bas, le triforium serre de trop près les maîtresses arcades des nefs.

La superstructure offre aussi de curieuses particularités. Les voûtes sont portées par un système de 60 piliers, alternant, dans la grande nef, plus gros et plus minces.

Les croisées de nervures sont jetées avec audace sur de doubles travées carrées sexpartites recoupées par un doubleau intermédiaire, de manière à donner un formeret à chaque entrecolonnement, procédé emprunté, nous l'avons vu, à l'art septentrional. Cependant les arcs-boutants sont tous pareils, ce qui constitue un même manque de logique, plus accentué encore, que celui qu'on rencontre à Paris, à Laon, à Soissons, à Sens ; les voûtes, sur plan carré, ne reportent par leurs nervures leur charge principale que de deux à deux piles.

L'ordonnance des nefs, avec leurs doubles collatéraux se poursuit autour du chœur. Le mur tournant qui ferme extérieurement le collatéral, et que percent de nombreuses fenêtres, est flanqué de curieuses petites absidioles isolées, en forme de tourelles accolées, et surmontées, en guise de toit, de pyramides élancées.

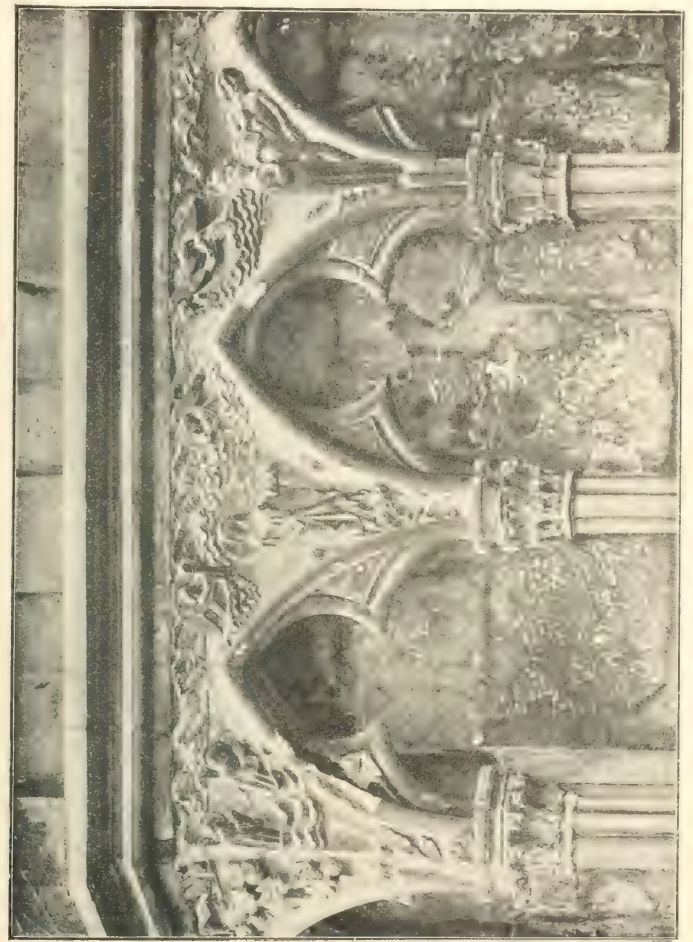


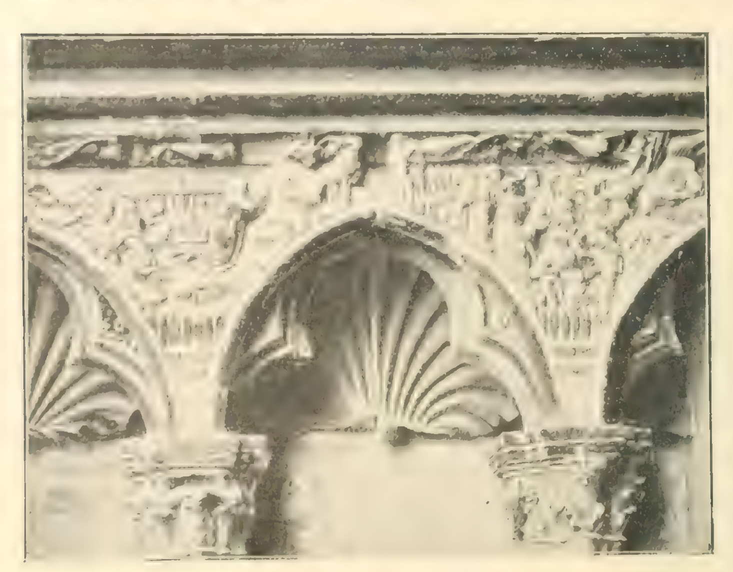
Fig. 83. — SOUBASSEMENT DE LA FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

Les arcs-boutants à double travée et à double étage, s'acculent à de puissants piliers extérieurs joliment couronnés d'une galerie réunissant deux pinacles. D'un autre côté, grâce à la présence du second collatéral, les piliers butants sont rejetés hors des limites de l'église, au lieu de former des refends dans les collatéraux, et ils contrebutent les voûtes hautes par des arcs-boutants à double travée et à double étage.

La cathédrale de Bourges possède une crypte monumentale épousant la forme du rond-point du chevet, bien éclairée et comparable à une véritable église.

Une des gloires de Bourges réside dans les vitraux célèbres qui ornent un grand nombre de ses fenêtres, et dont une belle monographie a été publiée par M. des Méloizes (¹).

Parmi ces vitraux il en est qui remontent au XIIIᵉ siècle. Celui qu'ont donné les Bouchers contient le magistral développement d'un beau thème iconographique : les concordances entre les faits figuratifs de l'Ancien Testament et les faits accomplis sous la loi nouvelle. Sur les vingt-cinq verrières du chœur, vingt-deux, à sujets légendaires, datent également du XIIIᵉ siècle. De la même époque sont les grandes figures qui décorent les baies des étages intermédiaire et supérieur autour du chœur, ainsi que les 45 roses. Au XVᵉ siècle appartient la grande verrière de saint Étienne : gigantesque ensemble de 150 mètres carrés de surface, où l'on voit, outre la figure colossale de saint Guillain, saint Jacques, l'ange Gabriel, la Vierge Marie, saint Étienne, saint Ursin. Plus riche encore et plus brillante est la rose qui s'ouvre au-dessus de cette baie, ainsi que les vitraux des nefs et des chapelles, qui leur sont contemporains. Parmi ceux-ci, les plus beaux de beaucoup sont ceux de la chapelle Jacques Cœur, posés vers 1450 (²).



[illegible] — [illegible]UBASSEMENT DU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

1. *Monographie des vitraux de Bourges.* — Société Saint-Augustin, Lille. Cet ouvrage fait suite à la monographie des RR. PP. Cahier et Martin.

2. Ces vitraux ont été réparés de nos jours, mais il s'en faut qu'ils aient été traités suivant toutes les règles de l'iconographie et de l'archéologie. De même on a peu respecté les importants vestiges de peintures murales qui ont persisté sous le badigeon idiot qui a sévi au siècle dernier. D'autres pertes sont à déplorer. Vers le milieu du XVIIIᵉ siècle le chœur subit une regrettable transformation. Le mobilier gothique qui le décorait fut mis au rancart comme « *vieilleries* » En 1757 on démolit l'antique jubé, pour édifier à la même place une clôture nouvelle, détruite elle-même en 1791. L'ancienne remontait à la fin du XIIIᵉ siècle ; on a retrouvé les fragments mutilés des superbes bas-reliefs qui la décoraient, employés, face retournée, comme de vulgaires moellons, dans la reconstruction du chancel. On peut les admirer aujourd'hui dans la crypte.

[illegible] Bourges, 1892.

NORD ET CENTRE

I. — CATHÉDRALE DE SOISSONS (1).

L'AGE de l'église de Saint-Gervais de Soissons est gravé sur une de ses pierres. « *En 1212 les chanoines commencèrent à entrer dans ce chœur.* »

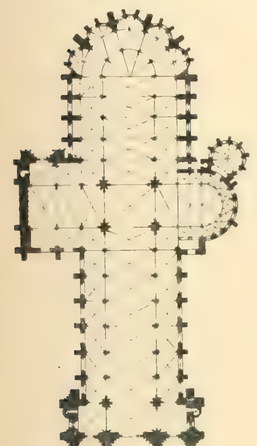


Fig. 85. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE SOISSONS.

Cet édifice, diminutif de Notre-Dame d'Amiens et la première des cathédrales de second ordre, est d'une pureté de lignes admirable ; il marque la transition romano-ogivale, l'éclosion de la voûte nervée qui commence à se débarrasser de certaines complications transitionnelles. Cette basilique offre une particularité remarquable dans l'hémicycle si élégant, muni de bas-côtés, de galeries et d'un triforium, qui termine un des bras de son transept, et la rattache, avec Noyon, à l'école romane, dont Tournai semble avoir été le centre. Une chapelle circulaire s'ouvre au levant sur le bas-côté de l'hémicycle.

La nef centrale a 13 mètres de largeur et 35 mètres de hauteur. Elle est couverte de voûtes barlongues.



Fig. 86. — PORTAIL DU TRANSEPT NORD DE LA CATHÉDRALE DE SOISSONS.

Le plan est très riche, avec son transept Nord bien accusé, son chœur allongé, ses treize chapelles absidales et son déambulatoire voûté en triangles comme celui de Paris. Nulle part le style gothique n'a rien produit de plus gracieux. A l'intérieur la largeur des travées des nefs, la membrure nerveuse et affinée, tendant à la perfection dès le début du style nouveau, lui donnent un caractère particulier. Les proportions du chœur sont hardies. Au chevet rayonnent cinq grandes chapelles polygonales, et huit quadrangulaires, éclairées par de vastes verrières, s'ouvrent aux flancs du chœur. Le vaisseau est éclairé

1. V. *Bulletin monumental*, année 1887, p. 322. — *Bull. de la Gilde de St-Thomas et St-Luc*, t. XX. — E. Lambin, *La Flore de la cathédrale de Soissons*. Soissons, 1895.

par des vitraux en grisaille du XIIIe siècle, des plus intéressants ; une rose est percée dans le croisillon Nord



Fig. [illegible] — TRANSEPT DE LA CATHÉDRALE DE SOISSONS.

Les arcs-boutants à double volée sont d'un très beau tracé, quoiqu'ils figurent parmi les premiers qui aient été franchement introduits dans le système gothique [1].

« La structure de cet édifice, remarque un auteur que nous aimons à citer [2], d'aspect un peu froid, est très savamment combinée : le jeu des poussées est traité de main de maître et le dessin des arcs-boutants à double volée, excellent. Les proportions du chœur sont hardies et monumentales... A l'intérieur, le signe distinctif de cette belle construction, c'est l'élancement des travées et la largeur des nefs. » Il y a peu d'églises où la lumière se répande plus librement et plus abondamment.

Après avoir esquissé les traits généraux de cet édifice, reprenons-en le détail. La nef n'a que des bas-côtés simples, un beau triforium et des piliers monocylindriques d'une très svelte allure, renforcés en avant par une colonnette. Le vaisseau a 110 mètres de longueur. Les légers supports se représentent au chœur, très élé-

1. V. E. Corroyer, *L'Architecture gothique*, p. 47.
2. L. Gonse, *L'Art gothique*.

gamment. L'église eut six clochers abîmés ou modifiés, son porche est détérioré.

Le transept Sud offre un des beaux spécimens de la transition. Commencé en 1175, ses cinq travées sont pourvues de bas-côtés ; il est terminé par la remarquable abside que nous avons déjà signalée, et accosté, dans l'angle Sud-Est, d'une chapelle rotonde en hors-d'œuvre, d'une construction remarquable et d'une ornementation ravissante. Elle est surmontée d'un étage, qui servait anciennement de trésor. Au-dessus des bas-côtés règne une élégante galerie, surmontée d'un triforium et d'une belle claire-voie. Le transept Nord, remanié au XIVe siècle, offre, dans certaines parties, les caractères élégants mais parfois exubérants du style gothique fleuri. La paroi Nord est couverte par une résille à meneaux qui semblent la diviser en quatre baies ; une magnifique rose à douze pétales couronne le vaste fenestrage



Fig. 89. — POURTOUR DU CHŒUR, CÔTÉ DROIT DE LA CATHÉDRALE DE SOISSONS.



Fig. 88. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE SOISSONS.

Le sanctuaire, pentagonal, est entouré d'un déambulatoire flanqué de cinq chapelles absidales. Les nefs reproduisent l'ordonnance du chœur.

Vue du côté du chevet, la cathédrale offre un coup d'œil imposant, avec ses contreforts à double ressaut et ses arcs-boutants superposés. Les fenêtres du clair-étage sont encadrées d'un cordon-larmier rehaussé de rosettes, et posant sur des modillons à masques humains. La corniche est garnie de volutes végétales.

Du côté de l'Ouest, la façade montre un triple portail à voussures profondes, formant une avancée sur la grande façade. Celle-ci est percée d'une rose à seize rais de lancettes, abritée sous une arcade vigoureusement ornée de crosses végétales. Plus

haut court une très jolie galerie qui ceinture la tour du Sud, sous les belles et hautes ouies formant son étage supérieur ; la tour du côté Nord est restée inachevée.

Dans la sculpture domine l'arum avec la vigne et la fougère.

Le portail qui s'ouvre à l'Est du transept Nord est surmonté d'une frise fleuragée et d'une rose à six lobes accompagnée de quatrefeuilles ; il est encadré de colonnettes et de voussures ; c'est un des morceaux délicats de l'édifice.

La cathédrale est accompagnée, vers le Nord-Ouest, de l'ancien cloître canonial sur lequel s'ouvre la vaste salle du Chapitre, divisée en deux nefs. Cette partie des bâtiments capitulaires, restaurée de nos jours, est un des monuments les plus parfaits de ce genre que l'on puisse voir (1).

II. — CATHÉDRALE DU MANS.

SUR une éminence dont la Sarthe arrose le pied, isolée au bout d'une esplanade, à l'extrémité de l'ancienne cité, se dressent la tour de Saint-Julien, son beau vaisseau roman et le chevet de son chœur gothique, qu'une double rangée d'arcs-boutants enserre dans un vaste réseau de pierres d'un saisissant effet.

Cette belle église de la transition romano-gothique, à l'allure imposante et sévère, tient tête parmi les monuments de second ordre et mérite presque d'être classée au premier rang. Elle abrite 5000 mètres carrés sous ses voûtes remarquables. Ses dimensions sont de 130 m. en longueur, 53 m. en largeur au transept, 34 m. de hauteur sous la clef-de-voûte du chœur.

Elle se compose de deux parties bien distinctes : une ample et belle nef romane, un transept et un chœur vertigineux du XIIIe siècle. Si l'église entière était de ce style, aucune église française ou étrangère ne la dépasserait en beauté.

Nous avons décrit au tome I les nefs romanes de la Saint-Julien. Le chœur constitue un merveilleux monument ogival. On l'aperçoit de trop loin quand on l'aborde par l'esplanade trop vaste qui s'étend à l'Est de la cathédrale ; mais de près, son ensemble redevient impressionnant avec ses curieux arcs-boutants à deux travées, à deux étages et dédoublés de manière à dessiner un Y en plan.

Un demi-siècle après l'achèvement de la cathédrale romane par Guillaume de Passavant, l'évêque Maurice rêva d'élever un chœur capable de rivaliser avec les plus beaux monuments qui sortaient alors du sol généreux de la France. Le nouveau sanctuaire, commencé en 1217, consacré en 1254, fut construit par l'architecte Normand Thomas Toustain et un autre architecte inconnu (2). M. Ledru (3) n'en admet qu'un seul en présence de l'harmonie de l'ensemble, en dépit de la mouluration différente qu'on constate dans le déambulatoire et dans les chapelles ; cette mouluration se rapproche, d'un côté, du style normand, de l'autre, de celui de l'Ile-de-

1. La belle église de Soissons qui réclamait une importante restauration, méritait d'être traitée avec de grands égards, et d'intéresser vivement les pouvoirs publics. La restauration a été commencée avec soin ; elle a été débadigeonnée au moyen d'outils en bois, sans blesser les pierres.

2. [illegible]

3. A. Ledru et G. Fleury, *La cathédrale de Saint-Julien du Mans.*

France. Un seul maître en effet semble avoir pu concevoir le tracé général, et cette curieuse superstructure produisant, en quelque sorte, un effet d'amphithéâtre renversé, une succession de plans échelonnés d'une manière si prestigieuse, de haut en bas que forment d'abord le haut mur du chœur, puis le premier collatéral très élevé, ensuite un second collatéral plus bas, et enfin les chapelles. Exactement comme, à la cathédrale de Bourges, une vaste claire-voie d'ambulacre apparaît derrière celle du haut mur du rond-point, et une troisième, au mur de précinction. Ajoutons que comme à Bourges, les absidioles sont isolées, et que le collatéral extrême est voûté

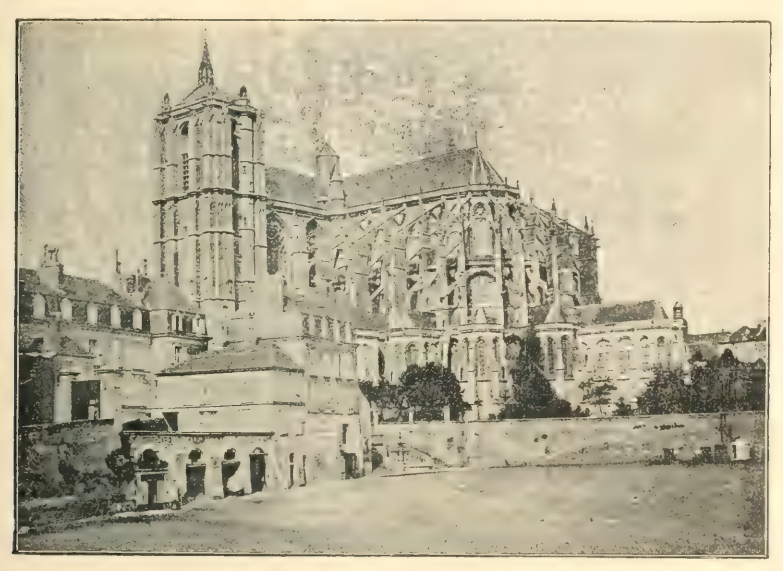


Fig. 90. — CATHÉDRALE DU MANS.

à l'aide d'une ingénieuse combinaison de voûtes alternativement quadrangulaires et triangulaires. Néanmoins l'auteur précité, négligeant trop ces analogies, trouve plutôt le prototype du superbe chœur du Mans dans celui de Coutances, où l'on trouve même modénature normande, mêmes abaques circulaires, même dédoublement des colonnes au rond-point, même élargissement du chœur, ajouté également à une nef romane, élargissement dissimulé par les piles de l'entrée, etc.

Thomas Toustain apporta donc au Mans des éléments empruntés aux cathédrales de Coutances et de Mayence ; l'influence normande est évidente, et l'analogie doit s'étendre à la cathédrale de Séez, qui offrait des chapelles absidales d'une plus grande profondeur. Mais quant au tracé des voûtes du chevet comparé à celui de Coutances, la similitude n'existe que dans la première travée, et il s'agit d'un tracé fort commun, sur trapèze avec croisée rectiligne en plan et clef centrale. C'est Maître Mathieu Julien, qui paraît avoir achevé les parties hautes de ce beau chœur et commencé au début du XIV[e] siècle la croisée et le croisillon méridional, que devait terminer plus tard Jean-le-Maçon. Le croisillon opposé, commencé en 1402, est l'œuvre de Nicolas

[illegible] Celui-ci fut remplacé par Jean de Dammartin, originaire de Jurgeau, près d'Orléans, qui a terminé le gros-œuvre de la cathédrale. Mais ce qui est caractéristique des voûtes du Mans, c'est le tracé du second déambulatoire : il comporte la multiplication des colonnes engagées dans le mur extérieur et l'alternance des travées carrées et triangulaires. Avec une variante sensible, l'architecte a pu trouver cette ingénieuse combinaison au chœur de Bourges, en même temps que la merveilleuse disposition des voûtes étagées. Viollet-le-Duc y voit un dérivé du chevet de Bourges. Ajoutons que la disposition de Saint-Julien se retrouve fidèlement copiée à la cathédrale de Tolède.

[illegible] DE LA CATHÉDRALE DU MANS.

On ne peut méconnaître l'effet déplaisant qui résulte de l'étranglement du premier collatéral.

Un demi-siècle après l'achèvement de la cathédrale romane due à l'évêque Guill. Passavant, le clergé et l'évêque Maurice rêvèrent d'élever ce chœur capable de rivaliser avec les plus beaux monuments qui sortaient alors du sol de la France. Il fut construit en trente-sept ans. Le déambulatoire se rapproche par ses détails du style normand avec les abaques ronds de ses chapiteaux, tandis que les chapelles offrent plutôt la modénature de l'Ile-de-France et rappellent Auxerre. Ce chœur, dont nous reproduisons le plan à part, est un des plus magnifiquement développés, avec son double collatéral, ses arcs-boutants bifurqués et ses sept belles et profondes absidioles du chevet, espacées comme des dents d'engrenages, et laissant entr'elles place à des fenêtres qui éclairent le déambulatoire. L'abside centrale est plus profonde que les autres, comme il convient, pour faire honneur à la Vierge à laquelle elle est dédiée. Les treize absidioles, profondes et espacées, le déambulatoire double, d'une hauteur inégale, enveloppent le rond-point en s'étageant harmonieusement, reliés par une forêt de piliers, d'arcs-boutants dont les lignes hardies et l'ensemble pittoresque produisent un spectacle émouvant. La monumentale lanterne que forme ce sanctuaire garni de treize verrières étincelantes d'une vingtaine de mètres de superficie chacune, est d'un effet magique, vue du centre de l'abside, malgré le défaut constaté plus haut, consistant dans l'étranglement du premier collatéral. A l'intérieur on admire l'ingénieuse combinaison d'arcs-

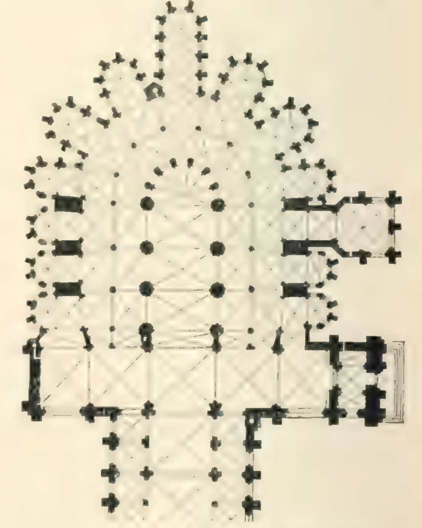


Fig. 92. — ABSIDE ENTOURÉE DE CHAPELLES ET DE BAS-CÔTÉS DOUBLES DE LA CATHÉDRALE DU MANS.

boutants du chevet, dessinant un Y en plan et se dédoublant à la travée externe pour s'appuyer sur les murs des deux absidioles voisines. Autant le chœur de Chartres est massif et puissant, dans ses membres de géant, autant celui du Mans est svelte, avec ces nombreux et légers arcs-boutants à plusieurs étages et à plusieurs travées, se bifurquant vers le dehors, pour prendre appui à la fois sur les murs de deux absides voisines et non soudées.

Par une géniale conception, l'architecte a modifié l'ordonnance typique des chapelles rayonnantes ; il les a séparées de manière à intercaler entre elles des fenêtres éclairant le collatéral du chœur, lequel collatéral est ici doublé, ce qui a permis de donner aux chapelles une profondeur considérable et insolite. On peut reprocher seulement à ce collatéral l'étroitesse des travées, sensible dans les voûtes contiguës au chœur. A cette originale disposition se lient d'autres particularités, notamment l'introduction d'un triforium du collatéral, et cet étagement prestigieux de l'intérieur des nefs successives déjà indiquées. La plus admirable série de vitraux anciens, relativement bien conservés, habilement restaurés et d'une étonnante transparence, ajoute à ce chevet superbe leur éblouissante coloration. Rien ne peut se concevoir de plus radieux que le spectacle dont on jouit quand on se trouve au pied de l'autel, et que, de toutes les absidioles, de toutes les fenêtres intercalaires, de tous les entre-colonnements, de tous les étages, on voit converger ces irradiations colorées et se développer ces perspectives féeriques.

Le chœur a sept travées couvertes par trois voûtes sexpartites et une barlongue ; le rond-point offre sept pans, et dix-sept verrières éclairent le beau chœur, dont le triforium est semblable à celui de la nef.

Le pourtour du chœur a onze chapelles, dont sept rayonnantes plus profondes et deux formant les bas-côtés du transept. Ce sont des chapelles du XII[e] siècle remaniées au XVI[e] ; les secondes à droite et à gauche sont tout entières de la construction primitive. Dans celle de droite on rencontre le petit escalier menant à la sacristie du XIII[e] siècle. La chapelle du chevet a été allongée en 1840. Au Sud le chœur est flanqué d'une sacristie octogonale surmontant une crypte funéraire, antérieure au XII[e] siècle, remontant peut-être au XV[e].

Si le chœur est prestigieux dans sa structure, les nefs, que nous avons décrites en traitant de l'art roman, sont remarquables aussi dans leur élégance plus massive. Si elles n'étaient écrasées par la magnificence du chœur, elles seraient admirées à l'égal des plus purs morceaux d'architecture qui existent. Elles sont typiques avec leurs cinq travées carrées, leurs piliers alternativement cruciformes et monocylindriques, leur austère triforium et leurs voûtes d'arêtes domicales.

La façade occidentale, au vaste pignon réticulé, pareil à un colossal damier posé sur la diagonale, aux puissantes baies romanes, aux vigoureuses voussures, est d'une majestueuse simplicité. Les trois portes à plein-cintre encadrées de zigzags et de billettes datent de 1158. Les statues de huit ancêtres du Christ sont adossées à ses pieds-droits. Un rinceau d'acanthe encadre la fenêtre du milieu. Les vitraux de la fenêtre contiennent en 21 médaillons toute la légende de saint Julien. Deux contre-forts, puissants et rudes, portent deux étranges et mystérieuses bêtes, placées en sentinelles à la porte du saint lieu ; ces contreforts interrompent les arcades d'un grand

triplet bizarrement recoupé. Par contre, le portail méridional, précédé d'un porche, déploie les élégances du style de transition avec ses archaïques statues. A son linteau figure le Christ-Docteur, entouré des bêtes apocalyptiques, qui sont les figures des évangélistes, ainsi que des apôtres.



Fig. 22. — Boiseries de la sacristie (XVIe siècle) de la cathédrale du Mans.

Le grand portail, resserré entre des contreforts raides et tout unis, est d'une simplicité remarquable ; ses ébrasements sont ornés de huit statues qui rappellent celles de Chartres. Elles représentent Abraham, Simeon, S. Jean-Baptiste et des Apôtres. Au dessous figurent les travaux des mois. Dans la voussure sont quatre rangs de statuettes, patriarches et prophètes.

Les portes latérales sont dénuées de statuaire.

L'ornementation de la grande façade se borne à un rinceau d'acanthe encadrant la fenêtre du milieu et à quelques chapiteaux.

Aux façades latérales l'austère élégance des trois étages de baies des verrières coloriées au nombre de cent-et-neuf, et le vigoureux décor des corniches surmontées de balustrades, complètent l'effet et avivent l'impression. Les pignons du transept sont percés d'immenses fenêtres. La chapelle du chevet plus allongée que les autres, dédiée à Notre-Dame, a 13 mètres de profondeur, quatre travées et onze fenêtres ; on y a jadis découvert des fresques du XIVe siècle. Elle présente un bel exemple de décoration picturale, avec un vol d'anges planant, au nombre d'une cinquantaine, dans les voûtes, et célébrant la gloire de Notre-Dame. Aveugles les esthètes qui, en présence de ce bel exemple, continueraient à prétendre que la peinture systématique des parois n'était pas dans les vœux des édificateurs des monuments gothiques.

En somme cet édifice, que rehaussent des sculptures dignes de l'architecture, empruntées à une faune fantastique et historiant les chapiteaux, offre dans sa nef un des chefs-d'œuvre de l'art roman, et dans son chevet une des merveilles de l'art ogival, à laquelle ne manque pas le prestige de la vitrerie polychrome. Il nous faut encore insister sur la splendeur de la monumentale lanterne que forme le chœur, garni de treize verrières étincelantes, d'une vingtaine de mètres de superficie chacune, et sur la richesse du triforium, offrant à chaque travée deux hauts cintres majeurs, portés par des groupes de colonnettes basses, et subdivisés par deux autres arcs aigus retombant sur une seule colonnette, avec, dans le tympan, de luxuriantes frondaisons de sculptures.

La cathédrale du Mans a la fortune de posséder des vitraux de l'époque romane. Ils ont été placés probablement en 1158 par les soins de l'évêque Guillaume Passavant. Au bas de la nef, quatre panneaux d'une Ascension se distinguent par leur ancienneté. La verrière de Saint-Germain et de Saint-Protais est d'une harmonie riche et vibrante, rouges exceptionnels. A la même époque reculée appartiennent le panneau des *Rois mages endormis*, de la chapelle de la Vierge, ceux de *Jésus devant Pilate* et du *Christ aux limbes ;* au bas de la nef, les cinq panneaux de l'*Histoire de saint Étienne* et dix des vingt-neuf panneaux du vitrail *Saint-Julien*. Dans le chœur surtout, et dans la grande chapelle absidale, c'est un véritable éblouissement de vitraux du XIII[e] siècle. Dans les fenêtres des bas-côtés, on a représenté l'*Arbre de Jessé*, la *légende de Notre-Dame*, celle du *Sauveur*, celle des *saints Eustache, Evron, Calais*. Les verrières de la nef sont occupées par d'importantes figures d'apôtres et de prélats. Les vitraux du transept Nord représentent le *Couronnement de la Vierge* et le *Jugement dernier*. Autour sont des figures d'apôtres, de saints patrons, des donateurs et des personnages historiques au nombre de cent vingt-quatre.

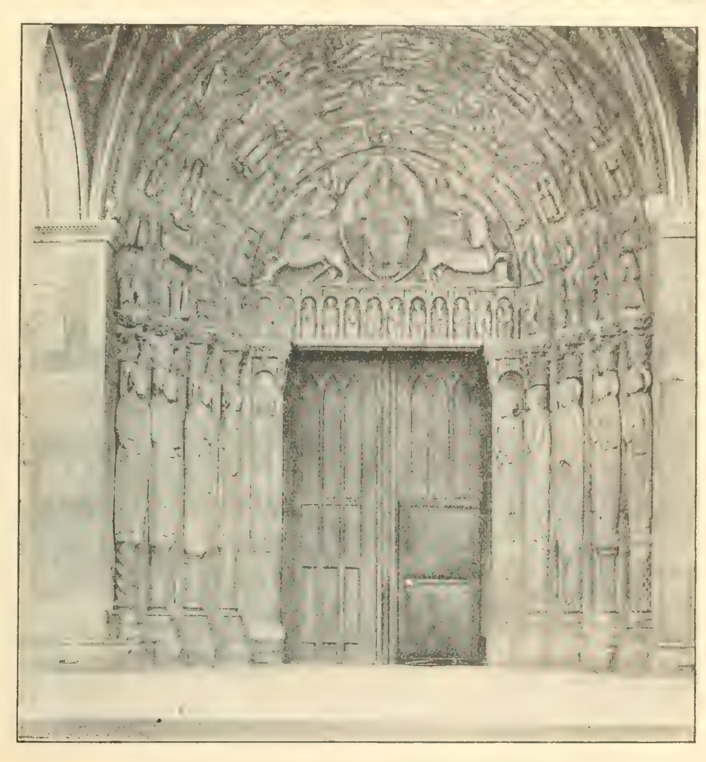


Fig. 94. — PORTAIL SUD DE LA CATHÉDRALE DU MANS.

On voit dans le transept le tombeau remarquable et la statue de la reine Bérangère, dont on montre en ville la modeste mais jolie habitation, devenue de nos jours le musée d'archéologie, ainsi que le mausolée, plus remarquable dans un style moins heureux, de Guil. Langey de Bellay ([1]), attribué à Germain Pilon. Signalons encore le tombeau de Charles IV d'Anjou (XVI[e] siècle), des tapisseries du XVI[e] siècle et un grand orgue qui remonte au XVII[e] siècle.

Les lambris de la sacristie *(fig. 93)*, aux panneaux sculptés et historiés, sont un remarquable ouvrage de la renaissance.

1. Voir Richelet, *Le Mans ancien et moderne*. — A. Voisin, *Notre-Dame du Mans ou Cathédrale de Saint-Julien*, 1866. — Persignon, *Recherches sur la Cathédrale du Mans*, 1872. — H. Hublin. *La Cathédrale du Mans*. 1888. — *Bulletin monumental*, 1883, p. 381, p. 1884, p. 185-191. — *Magasin pittoresque*, 1838, p. 359.

III. — CATHÉDRALE DE DIJON [1].

SAINT-BÉNIGNE, comme le dit un des meilleurs archéologues de la Bourgogne [2], plonge ses racines au plus profond du sol mérovingien ; et cependant, le siège épiscopal n'y est établi que depuis le XVIIIe siècle (1731).

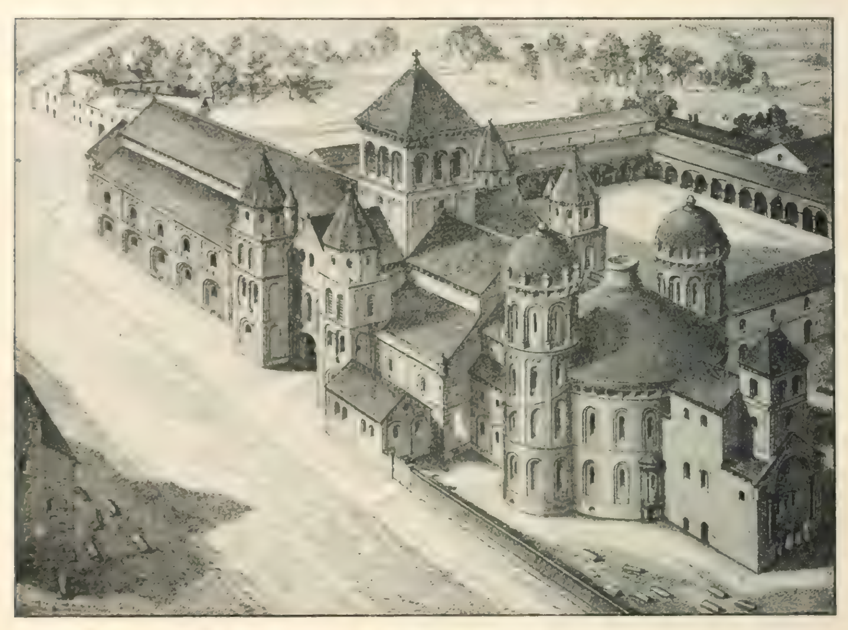


Fig. 95. — ABBAYE DE ST-BÉNIGNE DE DIJON (Restitution.)

Nous sommes ici en présence d'un type d'église abbatiale bénédictine, tardivement transformée en cathédrale, tandis que l'ancienne cathédrale de Saint-Étienne est devenue une halle aux grains : exemple frappant des vicissitudes des choses d'ici-bas. Nous nous arrêterons un peu à l'histoire de cette église qui nous fournit un curieux exemple d'un monument dû aux laborieux efforts superposés des âges successifs.

Le Saint-Bénigne actuel, rebâti au XIIIe siècle, terminé en 1288, n'est que la dernière des trois églises qui se sont succédé sur le même sol. La première remontait au VIe siècle et à saint Grégoire, évêque de Langres, le fondateur de l'abbaye devenue promptement une des plus illustres de la Bourgogne et de la France. De

(1) [illegible] *de Dijon*, Dijon, 1893. — Suisse, *La flèche de la Cathéd. de Dijon.* — H. Chabeuf, *La flèche de Notre-Dame de Dijon, Revue de l'Art chrétien.*

(2) [illegible] dans le *Journal des Arts*, n° 3, 1893 et *Revue de l'Art* [illegible] — V. H. Chabeuf, *Dijon, monuments et souvenirs.* — V. Chan. Chomton, *Hist. de l'église St-Bénigne de Dijon*, Dijon, 1900.

cette église primitive, rebâtie au VIIIe siècle, il subsiste quelques portions de la

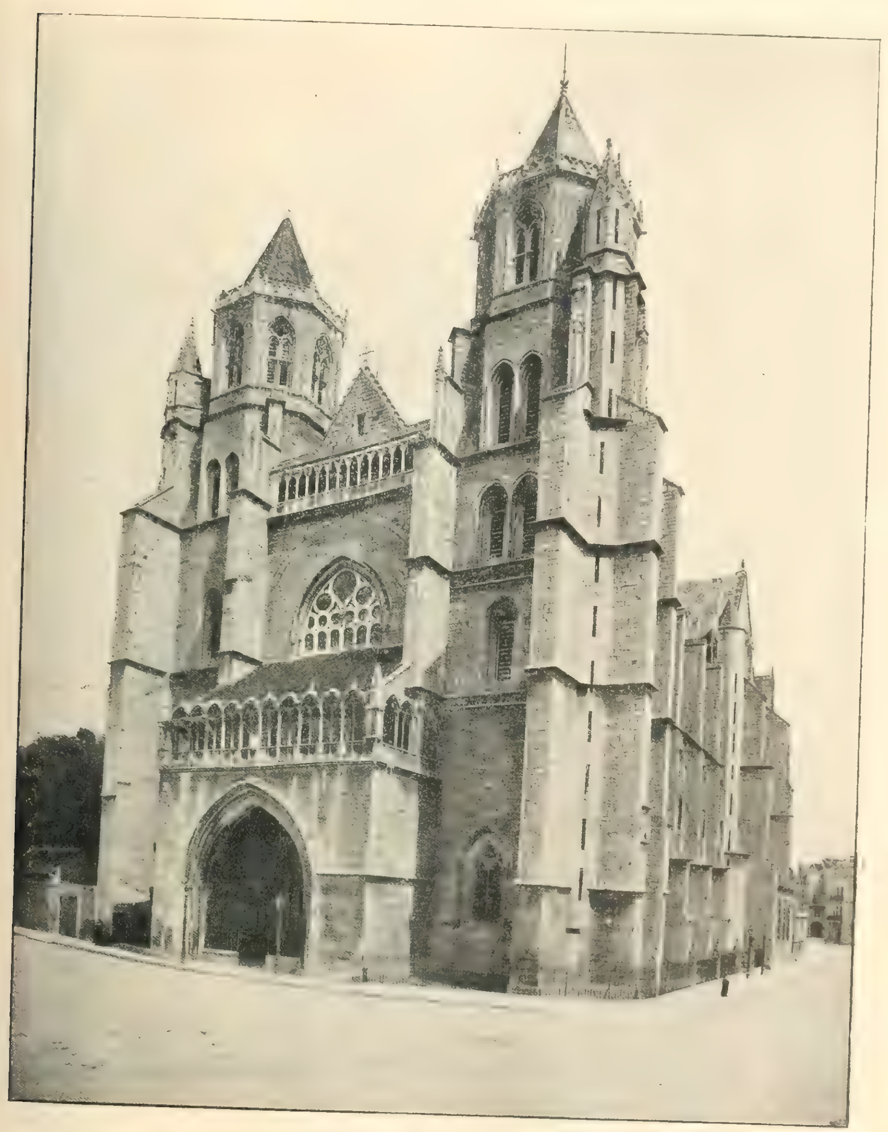
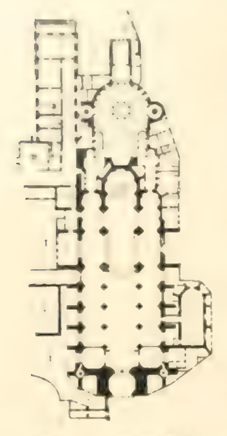


Fig. 96. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE ST-BÉNIGNE DE DIJON.

crypte vénérable, dont le corps principal, le *Tau*, ainsi nommé de sa forme en T, a été comblé au XIIIe siècle. Cette crypte était la plus vaste de toutes celles que l'on

connait (1). Ce qui en reste forme la base d'une ancienne rotonde à triple étage, bâtie au début du XIe siècle à l'imitation de la rotonde du Saint-Sépulcre à Jérusalem. On y voit des chapiteaux qu'on peut attribuer à l'époque mérovingienne ; sur l'un d'eux, très caractéristique, sont figurées deux colombes buvant dans un vase allongé à la façon du guttus antique.

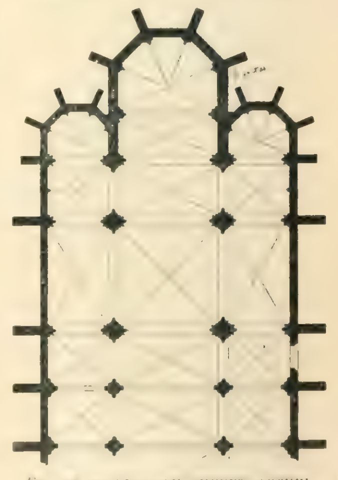


[illegible] — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE DIJON [illegible] EN 1790.

C'est le B. Guillaume qui rebâtit au XIe siècle le vieux Saint-Bénigne. En même temps le vénérable abbé élevait derrière l'abside ce mystérieux temple circulaire à trois étages, la rotonde, monument unique, dont il ne subsiste plus, et encore très restaurée, que la partie souterraine, dont nous avons parlé dans le chapitre relatif au Temple de Jérusalem *(Tome I)*.

Saint-Bénigne est de troisième ordre dans la riche série de cathédrales françaises. La sculpture y fait presque totalement défaut ; toutefois, à la tour du Sud se montre une frise à têtes humaines, qui est un bel échantillon de la plastique bourguignonne. L'architecture est plus remarquable, et bien homogène. Élevée rapidement avec des matériaux médiocres sur un sol marécageux, l'église d'Hugues d'Arc ne s'est maintenue que par la vertu de la technique admirable du moyen âge.

La façade flanquée de deux tours élégantes, à deux étages octogones, est précédée d'un porche saillant, abritant un riche portail surmonté d'une galerie et couvert d'un appentis. Des combles richement décorés de tuiles émaillées polychromes abritent de vastes nefs dont les murs intérieurs ont été l'objet d'énormes remaniements ; nous en reparlerons. L'aspect intérieur de la triple nef, transfigurée par la restauration fort radicale de M. Suisse, est simple et noble. Les piles sont en faisceau de colonnettes. Trois absides s'ouvrent autour du chœur.



[illegible] — PLAN DU CHEVET ACTUEL DE LA CATHÉDRALE DE DIJON.

A la porte occidentale, Guillaume prodigua une imagerie barbare et grandiose, impitoyablement martelée à la Révolution. La partie inférieure des colonnes des ébrasements et les rinceaux en interlignes verticaux subsistent encore, et sont d'une beauté de ciseau achevée.

« Au-dessus de la croisée, dit A. Arnoult, se dressait une haute tour de pierre élevée sans doute en porte à faux, qui s'écroula dans la nuit du 21 au 22 février 1271-72, ruinant toute la grande église à l'exception du portail et de la rotonde. Mais le tombeau du saint avait aussi été préservé. L'Abbé Hugues d'Arc ne crut pas

(1) [illegible] VIe siècle par l'évêque de Langres, Grégoire, restaurée en 871, agrandie au XIe siècle, on y a retrouvé en 1858 les vestiges du martyrium et un fragment de sarcophage qui a renfermé les [illegible]

possible de rétablir le Tau, dont les voûtes étaient défoncées ; il se résigna à le combler, et la première pierre du nouvel édifice fut posée le 7 février 1281. Le chœur était achevé en 1288 et la nef en 1300, néanmoins les deux tours ne furent complétées qu'au commencement du XIV[e] siècle.

« Le chœur de Saint-Bénigne est d'une envolée superbe ; la nef vaut moins et la façade, y compris les tours, est d'un pauvre style. L'ensemble n'en est pas moins d'une belle masse, et, vu de loin, Saint-Bénigne émerge presque tout entier du fouillis des maisons, écrasées à ses pieds.

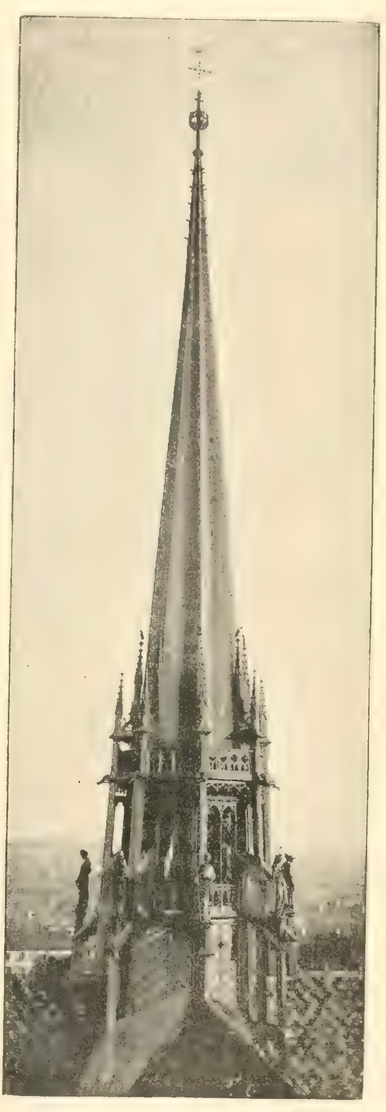


Fig. 99. — FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE DE DIJON.

« Le plan est fort simple : triple nef sans chapelles latérales, transept ne débordant pas sur les bas-côtés, sanctuaire polygonal accosté de deux absides secondaires, mais dépourvu de déambulatoire. Il en résulte une impression rigide, austère ; point de ces percées variées qu'offrent les églises dont le plan est plus compliqué, et l'effet est accru encore par l'élancement des piliers, qui reçoivent la naissance de la voûte à un niveau beaucoup plus élevé que dans la plupart des églises du XIII[e] siècle ; il suffit d'aller étudier à quelques centaines de mètres de Saint-Bénigne l'exquise Notre-Dame, pour comprendre ce que la profonde courbure de la voûte donne de grâce aisée et sereine à ce Parthénon de l'école bourguignonne ; c'est la grandeur qui domine à Saint-Bénigne [1]. »

L'extérieur du vaisseau n'a de remarquable que l'uniformité qui le distingue tout spécialement. Malheureusement l'intérieur a été abominablement détérioré au siècle dernier. Le mauvais goût a été ici plus impitoyable que les pires révolutionnaires. Tout le décor sculptural a été détruit par les moines eux-mêmes, obéissant à la mode du temps ; de là résulte la froideur et la sécheresse qu'offre aujourd'hui ce vaisseau jadis très gracieux. Au surplus, les matériaux sont médiocres, l'exécution a été inférieure à la conception, et enfin, la restauration désastreuse entreprise en 1830 n'a fait qu'empirer l'état du vieil édifice. On pouvait redouter une catastrophe, avant la restauration par M. Ch. Suisse, qui a été achevée en 1894. On

1. H. Chabeuf, *Journal des débats*.

a ouvert au rond-point le premier rang de fenêtres bouchées ; les stalles rococo ont été divisées et dissimulées dans les entrecolonnements. On a repris en sous-œuvre les arches des nefs. Il restait à rétablir à la croisée cette haute aiguille, qui naguère pointait dans le ciel et était vue de plusieurs lieues ; non pas la gauche charpente ardoisée du dernier siècle remaniée au commencement de celui-ci, mais celle que l'abbé Philibert de Charmes éleva pour remplacer l'aiguille que la foudre avait détruite le 22 juin 1506. Elle était fort haute et tout ornée de plombs dorés.

M. Suisse, après avoir démoli la flèche du siècle dernier, a remis au front de la vieille capitale bourguignonne la belle aigrette, ouvragée de plomb doré, détruite par la foudre en 1506 ; au-dessus, rajeuni et doré à neuf, a repris place le coq dont



Fig. [illegible]. — ANCIENNE ABBATIALE DE ST-BÉNIGNE. COUPE LONGITUDINALE.
(Restitution de M. le chan. Chomton.)

en 1870 un projectile badois avait enlevé la queue. La nouvelle flèche, aux arêtes à côtes, selon le style local *(fig. 99)*, est l'œuvre la plus importante de ce genre, par les dimensions et la beauté, qui ait été élevée en France de nos jours. Elle est ornée de huit statues en cuivre couronnant les contreforts de la base ([1]).

L'église a conservé quelques-unes de ses pierres tombales accumulées par les générations, notamment les tombes du chevalier d'Esguilly (1363) ; de Wladislas le Blanc, roi de Pologne († 1388) ; de Sacquenier, abbé de Baure (1517) ; du premier président au Parlement Lefebvre (1566), qu'on se plait à attribuer à Sambin. Citons encore les statues agenouillées du P. J. P. Legoux de la Merchère et de son épouse (1635), le tombeau du Président Jean de Berbisey († 1697), dans la crypte, le cénotaphe de Mgr Rivet († 1884), et sur la tour le mémorial de Bossuet ; la statue de cet Etienne Tabourot des Accords, mort en 1590, qu'on a appelé le Rabelais de la Bourgogne.

Les orgues, qui avaient beaucoup souffert pendant la Révolution, furent refaites par François Collinet en 1812 ; restaurées par Merklin en 1859, elles comptent parmi les plus grandes et les meilleures de France.

L'autel a été reporté à la première travée du sanctuaire ; à l'abside on a rouvert les fenêtres de l'étage inférieur. Les stalles, réduites en nombre, n'enveloppent plus l'architecture, mais s'ordonnent bien sagement deux par deux entre les piliers. Avec l'excédant des stalles, a été composé le trône épiscopal.

(1) [illegible]

A l'entrée, les statues agenouillées, dos à dos, du premier président Legoux de la Berchère, mort en 1631, et de Marguerite Brulart, sa femme, apportées des Cordeliers, sont de beaux marbres du XVII[e] siècle. Le mausolée du président de Berbisey, sculpté vers 1720 par le sculpteur Martin dans le style souple et agréable de Coustou, vient des Carmes. En face est le cénotaphe théâtral du président Claude Frémyot, le neveu de sainte Chantal, mort en 1670 ; il était autrefois à Notre-Dame.

Dans la nef, quatre statues des Bouchardon et de Masson, auxquelles on a ajouté le *Saint André* et le *Saint Jean l'Evangéliste* d'Attiret ; les deux autres grandes statues venues de Saint-Etienne, le *Saint Etienne* et le *Saint Médard* de Dubois, ont été placées dans le transpet du Sud. Par respect pour les lignes de l'architecture, dix des bustes en marbre des apôtres, ont seuls trouvé place aux piliers. Nous citerons parmi les peintures une *Descente de Croix* de Jouvenet, et deux tableaux du Dijonnais Nicolas Quantin, mort en 1646, *Saint Thomas écrivant sous la dictée de saint Pierre et de saint Paul* et *Saint Antoine et le jardinier* (1).

IV. — CATHÉDRALE DE NOYON.

L'ABBATIALE de Saint-Denis, l'église de Suger, où le style gothique apparaît complet, fut la mère des cathédrales de France. Elle a eu trois filles : Noyon, Sens et Senlis. A Noyon, c'est le chœur surtout qui procède de Saint-Denis.

S'il fallait en croire la gracieuse légende transmise par le bon chanoine Levasseur, chroniqueur du XVII[e] siècle, le nom de la ville de Noyon serait dû au patriarche Noé lui-même, qui descendit, dit-il, en personne dans notre Gaule. Saint Médard, à moins que ce ne soit S. Eloy, aurait élevé le chœur. La Vierge Godeberte aurait arrêté d'un signe de croix l'incendie de 676. S. Mummola (en 685) reconstruisit l'édifice dans lequel Charlemagne fut sacré en 768, et sous les nouvelles voûtes Hugues Capet reçut l'onction royale. A l'ombre des voûtes de la troisième église devait grandir Jean Calvin.

Commencée en 1115, enveloppée dans l'incendie qui consumma la ville en 1131, Notre-Dame de Noyon fut relevée par Simon de Vermandois, vers 1145. M. Lefevre-Pontalis a établi à l'encontre de Levasseur et de Vitet, que son chœur était terminé en 1157, lors de la déposition dans une nouvelle châsse du corps de S. Eloy ; ses tours furent achevées au XIII[e] siècle, ainsi que les voûtes et les portails latéraux. Le transept fut terminé en 1170. Renaud, successeur de Baudouin III, reprit vers 1180 les travaux de la nef. Etienne de Nemours a dû trouver en 1188 la nef presque achevée avec ses bas-côtés. A partir de cette époque on constate une reprise ; le décor se modifie et comporte de nouvelles espèces végétales, comme l'a remaqué feu E. Lambin. Les proportions s'allongent, les piles deviennent moins trapues, mais l'ordonnance antérieure est respectée ; elle offre le prototype de celle de la cathédrale de Senlis, consacrée en 1911, et de la cathédrale de Laon. C'est au XIII[e] siècle que se rapportent la façade et le clocher méridional. Au milieu de XIII[e] siècle s'édifia le cloître. L'incendie de 1293 le détruisit avec une partie de l'église, savoir la char-

1. V. *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, en 1903.

pente, les voûtes et l'arc triomphal. Les voûtes furent aussitôt reconstruites (1).

La grosse tour Nord commencée alors fut terminée en 1320. Enfin vers 1333, furent édifiés les deux curieux éperons bâtis en dehors du porche occidental pour contrebuter les voûtes. Enfin l'église fut flanquée de chapelles latérales au cours du XVe siècle. Tel est le *curriculum ædificationis* de cette intéressante cathédrale (2).



[illegible] FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE NOYON.

Notre-Dame de Noyon est une des plus belles cathédrales de France, mais surtout une des plus intéressantes, en ce qu'elle est un des premiers édifices qui résument,

1. M. Lefebvre-Pontalis a fixé ces dates et rectifié les erreurs des annalistes. Après le sinistre eut lieu le remaniement du triple portail de la façade, la reconstruction sur plan barlong des voûtes de la nef et celle des arcs-boutants, dont le nombre fut doublé.

2. C'est en 1333 que l'on trouve un premier nom de maître-maçon, Tassard, qui restaura la tour du Nord, et plus tard ceux de Jean Turpin, architecte de Pérouse, de Jean Massé et d'Adam Courtois, venu de Compiègne pour remédier aux désordres survenus dans les voûtes et les murs. En 1460, Massé et Turpin, avec Florent Bleuet dressent un devis pour la reprise des piles en sous-œuvre, la restauration des contre-forts et des voûtes; ces travaux n'étaient pas finis, quand intervint Pierre Tarisel en 1476.

[illegible]

[illegible]

L. Vitel, *Monographie de l'église de N.-D. de Noyon*, 1845.

A. Dantier, *Description monumentale de l'histoire de l'église de N.-D. de Noyon*, 1845.

Ramée, *Monographie de N.-D. de Noyon*. Paris, imp. Royale, 1885, gr. in-f°.

Laffineur, *Une visite à N.-D. de Noyon*, 1858.

V. *Les gravures de Lassus à la Chalcographie du Louvre.*

V. *Bull. de la Gilde de St-Thomas et de St-Luc*, t. X.

V. A. Béchet, *Notes d'art et d'archéologie*, 1892.

vers le dernier quart du XIIe siècle, les progrès réalisés par les architectes de l'Ile de France. On trouve en effet réunies dans cette curieuse église les traditions antiques suivies par les Normands pour le triforium (1), la méthode mixte de voûtement où la croisée d'ogives semble s'allier aux voûtes domicales angevines, l'arc brisé mêlé au plein-cintre, l'embryon de l'arc-boutant sous forme d'un arc de soutènement caché sous le comble de l'appentis. Noyon semble procéder en partie de Tournai.

M. Planat rappelle, dans l'*Encyclopédie d'architecture*, que l'évêque et les chanoines exigèrent la conservation de certaines formes de la cathédrale sœur de Tournai, notamment les extrémités arrondies du transept qui remontent, selon M. Lefevre-Pontalis, au second tiers du XIIe siècle. Corroyer (2) le niait, en tirant argument de la différence de structure de la voûte du rond-point ; mais la parenté est, non pas dans le détail du voûtement, mais dans son ordonnance générale, et surtout dans ce dispositif si original et si remarquable d'absides hémisphériques terminant les croisillons du transept.

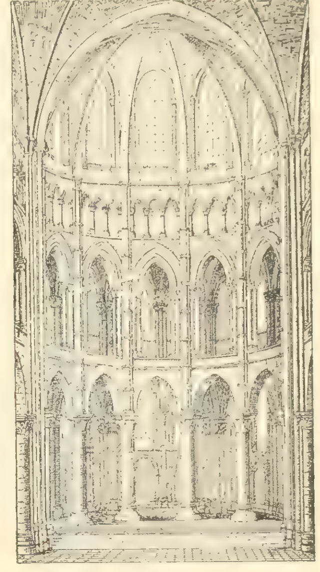


Fig. 102. — ABSIDE DE LA CATHÉDRALE DE NOYON.
(D'après le professeur J. Lange.)

Le plan dessine la croix latine ; un déambulatoire et cinq chapelles absidales greffées à un déambulatoire demi-circulaire rayonnent autour du chœur, dont l'axe s'incline légèrement vers le Sud et qui rappelle exactement le chevet de Saint-Germain-des-Prés à Paris. La longueur du vaisseau est de 104 mètres, sa largeur, d'une trentaine, sa hauteur la plus grande, de 33 mètres. Les onze travées de la nef sont accompagnées de bas-côtés à étages et de chapelles latérales datant de diverses époques ; ces travées géminées n'en formaient que cinq, primitivement dédoublées ; elles s'appuient alternativement sur des piliers et sur des colonnes isolées. Les tribunes s'ouvrent sur la nef par de doubles arcades gracieuses surmontées d'une galerie. Les bras du transept se terminent en hémicycles.

A bien des titres, cette belle église devrait être entretenue avec une pieuse sollicitude, au lieu d'être laissée dans un lamentable abandon (3).

La façade offre un aspect peu satisfaisant ; elle est moins ornée que soutenue par un vaste porche logé entre de puissants contreforts par lesquels on a dû, au XIVe siècle, prévenir son affaissement vers l'Ouest. La Révolution, de son côté, n'a pas manqué de saccager les sculptures qui ornaient les trois baies du portail.

A l'intérieur le vaisseau est d'une grande beauté. Chaque travée, soutenue par de robustes faisceaux de colonnettes, se subdivise au-rez-de-chaussée en deux arcades portées par une colonne cylindrique simple alternant avec les maîtres-piliers ; à la tribune de l'étage, s'ouvrent deux belles arcades sur des décharges, avec trèfle au

1. Corroyer, *L'Architecture gothique*, p. 44.
2. *L'Architecture gothique*, p. 45.
3. V. *L'Ami du monument*, 1894, p. 189.

tympan ; puis vient un triforium bas à arcatures rangées ; la claire-voie est percée sous les doubles formerets d'une voûte sexpartite, à doubleau de recoupement. Les chapiteaux, à simples feuilles d'arum collées à la corbeille et enroulés en crochets, sont des plus gracieux.



Fig. [illegible]. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE NOYON.

L'œil est conduit par espaces rythmés jusqu'au transept et au chœur. Comme le croisillon méridional de la cathédrale de Soissons, celui de Noyon a ses deux transepts terminés en hémicycle, ainsi que nous le disions plus haut.

Non moins remarquable, et plus richement décoré, est le chœur élevé au XII[e] siècle par l'évêque Hardouin de Croy. On l'a légèrement incliné vers le Sud, peut-être parce qu'on a voulu, après l'incendie de 1131, donner à l'église une orientation plus exacte. Ici, flore et faune exotiques, figures humaines, créatures fantastiques, s'entremêlent dans les chapiteaux ; la polychromie et l'or rehaussaient ces sculptures. Le chœur a généralement été attribué au XI[e] siècle ; mais feu Anthyme Saint-Paul a défendu énergiquement l'évêque Simon de Vermandois ([1]) d'avoir négligé la reconstruction de sa cathédrale après l'incendie qui la détruisit en 1131 ([2]).

Dans les neuf chapelles du chevet, on voit de petites mais belles verrières du XII[e] siècle représentant le martyre de saint Pantaléon. Sous le chœur on a retrouvé un caveau phonocampique, c'est-à-dire, un système de voûtes propre à améliorer l'acoustique du monument.

1. [illegible] *Art* [illegible] *n.* I, [illegible].

2. On n'a jamais, au moyen âge, laissé vingt ans une cathédrale par terre, et ce n'est pas après 1148, comme le pense M. Gonse, ou en 1152, comme l'admet M. Lefebvre-Pontalis, que l'on a ouvert les chantiers de la basilique noyonnaise. » M. Saint-Paul croit que le chœur fut réellement construit de 1135 à 1140 environ, que l'édifice fut continué ensuite, mais que pendant les travaux les projets prirent une ampleur qui nécessita la réfection de toute l'abside. C'est sans doute de 1150 à 1155 environ qu'eut lieu cette amplification, et dès lors Noyon marcha de pair avec Senlis.

V. G. Bouet, *Bull. monumental*, t. XXXIV, 1868, p. 431.

Signalons dans l'église la châsse de saint Éloy, la riche chapelle du *Trépas* de Notre-Dame, où la Renaissance se livre à ses gracieuses fantaisies. La salle capitulaire est un joyau. La sacristie renferme une célèbre armoire du XIII[e] siècle.

La restauration fut commencée en 1843 et eut lieu sous les directions successives de D. Ramée, de A. Verdier et de M. Selmersheim.

Au Nord de la cathédrale, contre la nef, est appuyée la salle capitulaire du XIII[e] siècle dont les belles fenêtres offrent des lancettes géminées, surmontées de roses à six lobes, et sont encadrées de lumières sculptées. Les dix croisées dont les ogives et les doubleaux retombent sur des colonnes isolées, rappellent la salle d'Ourscamp; à l'Est, une grande baie fait communiquer cette belle salle avec le clocher bâti vers 1280. Le pittoresque bâtiment en plan de bois qui s'élève à côté du trésor est l'ancienne *librairie*. Les chanoines y avaient amassé une riche collection de manuscrits et de livres. Il reste une des ailes du beau cloître du XIII[e] siècle.

V. — CATHÉDRALE DE SENS [1].

L'ANCIENNE capitale des Senones était une ville importante du temps de César. Les Romains en firent, sous Gratien, la capitale de la IV[e] Lyonnaise ou Sénonée. Le christianisme y fut prêché de bonne heure. Depuis vingt ans, saint Savinien et saint Potentien, deux des soixante-douze disciples du CHRIST, travaillaient à la conversion de Sens, lorsque les apôtres saint Pierre et saint Paul furent mis à mort sur l'ordre de Néron. Or, selon la légende, la nuit qui suivit leur martyre, ils apparurent à saint Savinien et sur leur ordre celui-ci érigea, au faubourg du Vif, la première église qui ait été élevée au Prince des apôtres ; elle devint célèbre en Gaule sous le nom de Saint-Pierre-le-Vif. Savinien bâtit ensuite trois églises au centre de la ville ; il consacra la première à la Mère de DIEU, la seconde au Précurseur, la troisième à saint Étienne, premier martyr. Mais ces églises se touchaient, et il arriva que la dernière, qui était au milieu, absorba les deux autres et devint l'église cathédrale de l'un des premiers archevêchés de France. Elle fut rebâtie plusieurs fois, notamment vers 977, par saint Anastase. Incendiée en 1184, Philippe-Auguste l'agrandit et la dota de la tour du Sud, nommée plus tard *la tour de plomb*. Longtemps après, Pierre de Charny entreprit de la relever de nouvelles ruines, et l'archevêque

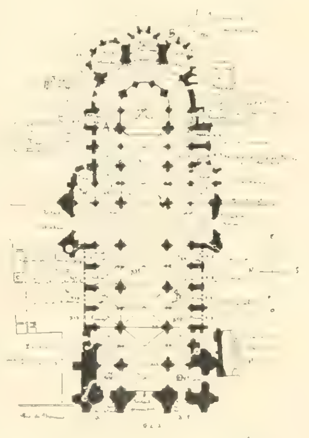


Fig. 104. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

1. V. *Construction moderne*, n° du 23 nov. 1895.
Th. Mémain, *Sens, histoire et description*. Sens, Poulain, 1901.
E. Vaudin, *La cathédrale de Sens et ses trésors d'Art*. Paris, 1882.
Sens, histoire et description, nouv. édition, 1893.

[illegible] éleva la *tour de pierre*, celle du Nord, jusqu'à la lanterne. Étienne Béquart fournit une aide généreuse.



Fig. 15. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

Dom Martène a exagéré le mérite de la cathédrale de Sens, en disant, qu'elle peut passer pour une des plus belles du royaume ; postérieure de quelques années à Saint-Denis, son modèle, elle est avec elle une des premières grandes productions

de l'architecture ogivale à son berceau, mais beaucoup moins parfaite. On y constate des gaucheries, des disproportions qui trahissent la période d'enfance et la nouveauté des méthodes ; cependant elle est d'une grandeur imposante et d'un grand intérêt.

Fig. 106. — CONTREFORT DU TRANSEPT DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

L'édifice est construit en pierre de Bailly, en Yonne. Il fut surtout l'œuvre de Guillaume de Sens, « aussi habile en charpenterie qu'en architecture », selon l'expression du chroniqueur anglais, Gervais de Cantorbéry ; on sait qu'il fut choisi en 1175 pour reconstruire la cathédrale de Cantorbéry, dont l'archevêque, Thomas Becquet, avait séjourné à Sens.

La partie principale de l'édifice a été commencée en 1140 et terminée en 1268 (1). A la fin du XIIIe siècle on a modifié la partie supérieure des murs au-dessus du triforium, changé les fenêtres et remanié la chapelle de Saint-Savinien, qui s'élève au chevet. Vers la même époque on a commencé le transept et élevé la façade principale sur les fondations du XIIe siècle. Plus tard on ajouta des chapelles entre les contreforts du XIVe siècle. Vers la fin du XVe siècle, l'architecte Chambidge éleva le transept sur les fondations du XIIIe siècle.

Le plan offre une amplification améliorée de la collégiale de Poissy : une nef avec collatéraux à tribunes, des croisillons de transepts munis d'absidioles, un chœur avec déambulatoire à travées très évasées et une couronne d'absidioles ; tels sont les traits saillants de ce curieux monument. Les dimensions principales sont 111 mètres de long et 24 de haut. Le plein-cintre normand y lutte encore avec l'arc brisé et lui cède le terrain. Dans la nef, couverte de voûtes sexpartites, se voit encore un rappel de l'école rhénane, l'alternance de gros piliers avec les colonnes ; seulement celles-ci sont par couples alignées transversalement et soutenant un même abaque. Les collatéraux ont des croisées simples (2). La claire-voie du rond-point est formée de baies à deux lancettes surmontées d'un trilobe. Dix chapelles entourent les nefs, dix autres rayonnent au chevet. Nous avons vu plus haut que cette cathédrale est la mère de celle de Cantorbéry dans sa région absidale. La façade a subi l'influence de Saint-Denis. Au pignon est figuré le plus gracieux concert d'anges qu'on puisse rêver. La voûte de la grande nef est encore établie sur plan carré, avec doubleau de recoupement et doubles formerets, ce qui n'empêche pas les arcs-boutants de se reproduire identiques

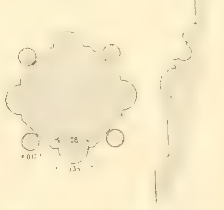


Fig. 107. — COUPE ET PROFIL DE LA BASE D'UN PILIER DU ROND-POINT DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

1. Ses successeurs sont restés inconnus, jusqu'à Nicolas de Chaumes, qu'on retrouve en 1319, aidé de l'appareilleur, Pierre de Roissy ; puis vient Jean de Varnifroy, auteur de la galerie supérieure de la tour du Sud. Les comptes mentionnent ensuite Nicolas de Reuilly (1361-1378), Étienne de Jacquin (1393-1407), son fils Jean (1415), Verain Moreau (1439), Simonet Mercier (1457-1467), François Nobis (1468) et Antoine Lusurier.

2. On remarque ici une curieuse anomalie, c'est la grosseur exagérée des piles et faisceaux des colonnes qui alternent avec ces colonnes géminées. Le système des voûtes sexpartites ne justifie pas la surlargeur des grosses piles, et nous considérons comme plausible l'hypothèse que nous a communiquée M. A. Chabeuf : il est convaincu que ces piles ont été formées de rappliques ajoutées contre les colonnes géminées primitives ; qu'on retrouverait sans doute à l'intérieur des maçonneries. Ces gros piliers ont dû être préparés pour recevoir de plus puissantes arches que celles qui s'y appuient. Il y a là un repentir, ou un remaniement motivé par la reconstruction, sans doute à la suite d'un incendie, des voûtes hautes.

à chaque petite travée. Les arcs-boutants du chœur (vers 1500) offrent avec les murs un curieux raccord incurvé de leur rampant *(fig. 106)*. Ici se produit la suppression de la claire-voie haute des collatéraux. On voit à tous ces traits combien l'édifice est curieux à étudier au point de vue de la genèse du style ogival.

A l'extérieur il exprime plutôt la solidité que l'élégance : fenêtres étroites, contreforts lourds, murailles massives, arcs-boutants égaux appuyant des retombées inégales. Le style très pur de la façade occidentale contraste avec les richesses des pignons du transept aux roses flamboyantes.



[illegible] TRANSEPT NORD DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

De la riche statuaire gothique, on garde la belle statue de saint Étienne, adossée au trumeau central du portail du milieu. Mentionnons le campanile octogone de l'angle Sud-Ouest ; le portail latéral du Sud avec sa grande verrière représentant la Résurrection et le Jugement dernier ; et le portail Nord, dit de Moïse, ce riche morceau de sculpture du XVIe siècle, surmonté d'une belle rose.

Le roman fleuri domine dans les nefs et le chœur, le gothique déjà décadent, au transept ; ce mélange fâcheux d'éléments d'architecture divers est rehaussé par des vitraux du XIIIe et du XVIe siècle, par des sculptures exquises, surtout celles de la façade principale, et par les grandes roses du portail d'Abraham et du portail de Saint-Étienne. Le Florentin Servandi a élevé en 1742, le maitre-autel surmonté d'un baldaquin en marbre aux formes classiques.

Malheureusement le Chapitre a fait disparaître, dès 1768, le labyrinthe qui ornait le pavé des nefs, sous prétexte qu'il était devenu, au lieu d'un moyen de gagner des indulgences, un sujet d'amusement pour les enfants, une sorte de jeu de *marelle*. Il était formé, chose particulière, par des dessins de plomb incrustés dans la pierre blanche. Il avait trente pas de diamètre, et pour le parcourir entièrement il fallait deux mille pas, trajet que l'on accomplissait en une heure ; on l'appelait « la lieue » de Sens.

A gauche de l'entrée du chœur est l'autel où l'évêque Ghaultier Cornu maria saint Louis, tandis que ses derniers successeurs reposent dans le sanctuaire, dans le tombeau du Grand Dauphin. Le pallium royal est conservé dans le trésor.

Sous le chœur furent enterrés jadis les chanoines et les évêques ; une plaque de marbre noir marque la place de chacun dans le pavement du sanctuaire. C'est dans la chapelle de Saint-Martin qu'est placé le monument du cardinal Bernadou, dont l'inauguration a eu lieu en 1896. A une horloge, du XVIe siècle un ange frappe les heures [1].

1. La restauration de la cathédrale de St-Etienne a été effectuée par Viollet-le-Duc d'une manière trop radicale, témoins les nombreuses sculptures inutilement remplacées, mais heureusement conservées, qu'on peut voir dans les souterrains de la belle salle synodale. D'autres et importants travaux de restauration ont été encore récemment exécutés à la métropole de Sens sous la direction de M. Louzier, surtout à la chapelle absidale, dédiée à saint Savinien. Construite au XIIIe siècle, en 1475, le Chapitre y faisait faire une clôture de bois pour enfermer la *librairie* de l'église. En 1522, Gilles de Barville, archidiacre de Melun, « fit réparer de ses deniers cette chapelle, l'orna de peintures, de lambris et de sièges tout autour ». Il fit remplacer la clôture en bois par une balustrade de pierre, et

On a respecté d'intéressants fragments de fresques exécutées par Gilles de Barville.

Victor Hugo, le grand faiseur d'antithèses, dit quelque part, que *tout est par paire* à la cathédrale de Sens : tour de pierre et tour de plomb, chapelle romane et église gothique, rose de Jean Cousin représentant le ciel et rose de Robert Pinagrier figurant l'enfer ; tombeaux du Grand Dauphin par Coustan et du Cardinal Duprat par le Primatice ; tapisserie de Nàncy avec l'histoire d'Esther, et tapisserie de Arriège avec l'Adoration des bergers ; chefs de saint Romain et de saint Victor ; manteau de Charles X et Chape de saint Thomas Becket (1) ; la relique de la vraie Croix donnée par Charlemagne et la Chapelle en vermeil donnée par Napoléon, etc. (2).

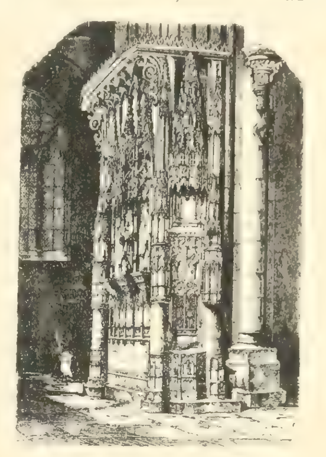


Fig. 109. AUTEL DIT DE SALAZAR DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

Des treize chapelles dont le XIVe siècle avait doté la cathédrale de Sens, quatre seulement subsistent encore. « Il y a quarante ans, dit la *Semaine religieuse de Sens*, malgré d'énergiques protestations, toutes les chapelles des bas-côtés de la nef furent impitoyablement démolies pour être remplacées par les étranges constructions que l'on sait. Des sommes considérables furent consacrées à cette déplorable opération. Les droits sacrés de l'unité de style le voulaient ainsi, dit-on. Quoi qu'il en soit, l'expérience a sans doute paru suffisante, puisque, depuis, au lieu de donner suite au plan de M. Lance, on consolide et on restaure ce qu'il démolissait. » D'après les projets de M. Bérard, architecte diocésain, on a procédé à la réfection des voûtes, dont les claveaux de craie ont été remplacés par de la pierre, au grattage complet des murailles et à la restauration des parties mutilées.

De superbes verrières du XIVe siècle, provenant des chapelles démolies en 1850, restaurées par M. F. Gaudin, ornent les vastes fenêtres de ces chapelles. Dans les rosaces de ces verrières sont représentés la Résurrection des morts et le Jugement. Des personnages, de grandeur naturelle, occupent les baies, dont la partie inférieure porte les armoiries du prélat donateur, Etienne Béquart, mort en 1310.

La verrerie de Sens est du plus haut intérêt : trois vitraux sont hors prix et datent probablement de la fin du XIIe siècle. Les siècles suivants y ont apporté leur contingent. Jean Cousin, natif des environs de Sens, y est représenté par deux vitraux d'un dessin serré et d'une harmonieuse coloration.

Les deux grandes roses flamboyantes du transept, si magnifiquement ajourées, sont occupées par des chefs-d'œuvre de la Renaissance. Au pignon du croisillon Nord est figuré le plus gracieux concert d'anges qu'on puisse rêver. M. l'abbé Chartrain en a fait une belle description.

Le monument du XVe siècle, aux ciselures si habilement fouillées, adossé au troisième pilier, côté de l'Évangile, de la cathédrale de Sens, porte le nom d'*autel de*

dota les quatrefeuilles qui couronnent les fenêtres, de belles verrières à ses armes. (Ils ont été transportés depuis quelques années dans les fenêtres de la chapelle voisine, dédiée à sainte Colombe.)

En 1774, les élégantes arcatures et les délicates ciselures gothiques furent brutalement martelées pour être recouvertes par le froid et laid placage qui vient de disparaître. Ce travail avait coûté 7000 livres. Il n'en est resté que l'autel en marbre d'un bon style, ainsi que le groupe qui le surmonte et qui représente le martyre de saint Savinien.

1. V. Hugo, *France et Belgique*, p. 233.

2. On conserve au trésor un ciboire qui fut volé en 1531 par Jean Pagnat, qui aurait été pour le fait brûlé vif devant le grand portail.

Salazar (1). C'est ce qui reste d'un mausolée, en partie détruit, dû à la piété filiale de l'archevêque Tristan de Salazar.

Le trésor de Sens est un des plus riches de France surtout par ses admirables tapisseries flamandes. La cathédrale a eu son autel d'or, actuellement conservé au Musée de Cluny. Le Chapitre en fit abandon au roi Louis XV en 1760, pour subvenir aux besoins du royaume. Il date de la fin du X[e] siècle.

VI. — CATHÉDRALE DE SENLIS (2).

L'ÉGLISE de Notre-Dame, ancienne cathédrale de Senlis, la plus petite des anciennes cathédrales de France, est une copie, une des toutes premières, de l'abbatiale de Saint-Denis, prototype du style gothique.



Fig. [illegible]. — TOUR ET PORTAIL DU SUD DE LA CATHÉDRALE DE SENLIS.

Il y a deux siècles, les évêchés de France étaient bien plus nombreux qu'aujourd'hui. A la suite de la Révolution, on remania la division territoriale du pays ; plusieurs évêchés célèbres furent supprimés. C'est ainsi que Senlis vit disparaître son siège épiscopal et se rompre la chaîne glorieuse dont le premier anneau remontait à saint Rieul, l'illustre compagnon de saint Denis.

Nous savons, par la *Gallia Christiana* (3), que l'église Notre-Dame a été commencée par l'évêque Thibaut entre 1151 et 1157, bâtie en trente ans, terminée en 1184 et consacrée en 1191. D'importantes portions remontant au XII[e] siècle sont encore conservées, notamment la façade et l'étage inférieur de la nef principale et du chœur, les bas-côtés et les chapelles de l'abside. L'œuvre fut reprise au XIII[e] siècle et de cette époque date la flèche du clocher, une des plus élégantes de France ; d'autres parties sont plus récentes. La gracieuse cathédrale demeura intacte jusqu'au XV[e] siècle, qui fut pour l'église de Senlis une époque de désolation ;

1. V. *L'autel [illegible] primatiale et métropolitaine de Sens*, brochure par l'abbé E. Chartraine, 32 pages et 1 planche. Sens, Deutemen, 1894. (*Extrait. du Bulletin de la Soc. arch. de Sens.*) M. l'abbé Chartraine en fait l'historique et fait connaitre l'ensemble du monument primitif par la reproduction en héliotypie d'un dessin [illegible].

M. Aubert, *Monographie de la cathédrale de Senlis*, Senlis, Dufresne, 1912.

2. V. *Ann. de l'Acad. R. d'Archéol d Anvers*, 1906, I, p. 59.

3. *Gallia Christiana*, t. X, col. 1401 à 1416.

en 1407 et en 1417, elle fut ravagée par la foudre ; à peine était-elle réparée, qu'en 1504 un orage terrible éclata, et l'incendie en a fait presque une ruine. On recourut pour la réparer à des moyens qui seraient bien stériles aujourd'hui, mais que la foi de ces temps rendait productifs : des dispenses pour le carême et les cotisations de la confrérie de Notre-Dame suppléèrent au produit des droits de gabelle concédé par Louis XII. Les chanoines de Senlis avaient obtenu du roi une recommandation spéciale pour les clercs qui parcouraient le pays pour recueillir les offrandes destinées à l'œuvre. Le transept, les galeries, les fenêtres hautes et une partie des voûtes furent alors reconstruits. Le chanoine Muller a extrait des archives locales des renseignements pleins d'intérêt sur ces travaux de restauration.

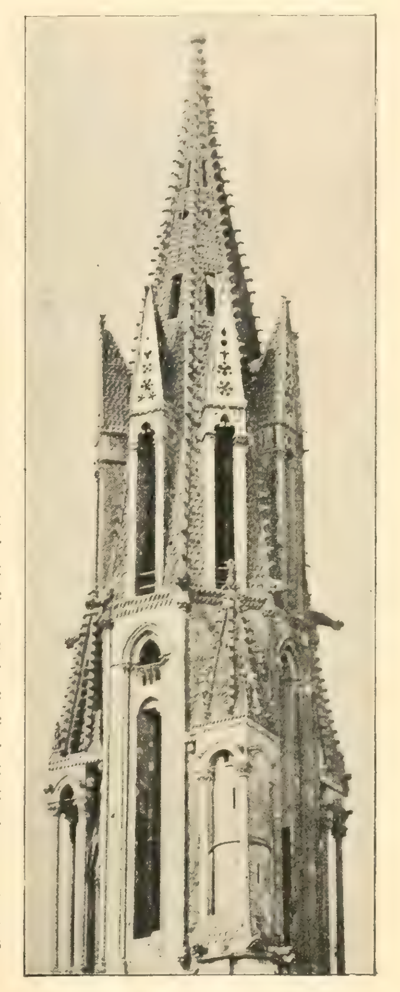


Fig. 111. — TOUR MÉRIDIONALE DE LA CATHÉDRALE DE SENLIS.

A ce qu'il nous apprend, en 1514 le Chapitre décide « que des ouvertures convenables seront faites aux nouvelles voûtes de l'église, suivant le conseil de Jean Lescot, de la manière que l'on avait coutume de faire. » Michel de Bray respecta l'ordonnance des supports et des voûtes, mais modifia la mouluration, remplaça par des fenestrages flamboyants les fenêtres en tiers-point du XIIe siècle, et la croisée de l'intertransept par une voûte étoilée ; on lui doit aussi une série des voûtes à clefs pendantes. En 1516 Gilles Hazard est chargé de réunir les maîtres maçons des alentours pour examiner les ouvrages faits à Notre-Dame. Jean Dizieult, dit de Chelles, lieutenant des maîtres-maçons du roi, est une des gloires de Senlis. C'est à lui que l'on doit l'agrandissement de la cathédrale ; il construisit le transept et le mur extérieur, s'étendant du transept au clocher et enfermant l'ancienne porte romane de la chapelle de la Madeleine, l'aile gauche et le portail du Nord (1532-1556). François de Fecamps exécute en 1534 la menuiserie des portes et des stalles de la collégiale de Notre-Dame. En 1521, Michel de Peray, architecte, avait édifié le beau portail du Midi. Jean Sculdier place les vitraux en 1532.

Pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, le mauvais goût, faisant le tour de la France, passa par Senlis, et la cathédrale fut envahie par les frontons grecs, les colonnes toscanes, ioniques et corinthiennes.

L'église est construite en pierre de Saint-Leu d'Esserent, dans l'Oise ; elle a 98 mètres de longueur, 23 de largeur et 30 de hauteur sous la voûte [1] ; elle nous

1. La voûte du transept a 35 mètres de hauteur.

montre un des meilleurs exemples du style gothique naissant. Le plan est en croix latine, à trois nefs, avec transept très accusé et chœur très allongé. Entre les nefs et ses collatéraux il y a alternance de piliers et de colonnes isolées comme à Noyon, conséquence de l'emploi des voûtes sexpartites, à doubles formerets et à doubleaux de recoupement. Des arches basses percent le mur au-dessus des bas-côtés.



Fig. 72. — Nef du collatéral de la cathédrale de Senlis.

On pénètre dans l'intérieur de l'édifice en descendant plusieurs marches. L'impression est médiocre, le vaisseau est peu élevé, surtout les bas-côtés, surmontés de tribunes ; la nef est trop courte, inégale dans ses travées et ses détails ; on a tout sacrifié au chœur. Les collatéraux étroits se resserrent à mesure qu'on approche du portail. Les chapiteaux se distinguent par des sujets symboliques et d'élégantes sculptures.

Cette église, qui offre presque les prémices du style ogival, en laisse voir aussi les derniers abus ; les clefs pendantes des voûtes du transept contrastent par leur téméraire allure avec l'admirable sévérité et la sage logique des débuts de la construction.

A l'Ouest, au côté du portail, se dressent deux sveltes tours, dont une seule, celle de Sud, a reçu son fier couronnement, haut de 78 mètres, en forme de flèche octogonale de pierre, dentelée et épaulée de pyramides et de lucarnes, et garnie de crosses pyramides sur toutes les arêtes. C'est une des plus belles tours de France, un chef d'œuvre inspiré, selon M. Lefebvre-Pontalis, d'un des clochers de Saint-Denis ; elle rappelle aussi celle de Chartres ; elle s'aperçoit d'une lieue à la ronde. La tour du Nord est plus petite. Au triple portail, la baie centrale, cintrée en tiers point, l'emporte sur les autres ; elle a des voussures peuplées de statuettes, elle est garnie de statues romanes et ornée d'un zodiaque en petits bas-reliefs. Ses sculptures, exécutées en 1180, représentent la mort, l'ensevelissement et le couronnement de la Vierge. La façade est percée d'une grande verrière à meneaux du XVIe siècle, et de trois roses ; celle du centre, étoilée de douze raies, est surmontée d'une aérienne balustrade à jour, qu'habitent des anges, et qui offre un des beaux spécimens de l'art français. L'ensemble de cette façade, un peu étroite de perspective, offre un caractère d'élancement extraordinaire.

On admire au portail septentrional une rose flamboyante. Les portails latéraux contrastent avec la noble simplicité du portail oriental par la multiplicité des ornements dont ils sont surchargés ; les statues y abondent. La salamandre de François Ier court dans les ajours des balustrades.

Le chevet se distingue par ses absides romanes en cul-de-four [1].

La flore de Senlis est celle du gothique à son début. L'acanthe domine dans la nef et dans le chœur ; c'est une acanthe passant à la feuille de vigne ; le nénuphar règne en souverain dans le triforium.

Le pavé de l'église contient de nombreuses dalles funéraires à effigies. Dans la chapelle Saint-Rieul repose Mgr de Roquelaure, le dernier évêque de Senlis [2].

VII. — CATHÉDRALE DE SÉEZ [3]

La cathédrale de Séez apparaît au loin, selon l'expression de M. E. Bergounioux, au milieu d'une vaste plaine, comme un navire à l'ancre sur une mer doucement agitée, avec ses clochers en flèches, de loin pareils à une mâture dégréée [4].

Solidement construite au XIIIe sur un terrain compressible, restaurée au XVe et au XVIIe et XVIIIe siècles, la nef a pu traverser les siècles, mais le chœur a dû être reconstruit de nos jours. Cette partie, d'une hardiesse savante, se distingue de la nef, plus ancienne (1220-1240), qui est de style gothique normand.

On ne peut citer qu'un seul maître-d'œuvre, d'époque récente, Jean Audis, occupé à la restauration en 1433. L'église fut incendiée en 1049, lors du siège que dut entreprendre l'évêque Yves de Bellesme pour rentrer dans sa ville épiscopale, où s'étaient installés de vive force des aventuriers, les trois frères Sorenge. Commencée en 1053, sa reconstruction dura jusqu'en 1126, bientôt suivie d'une nouvelle destruction [5]. Elle fut reconstruite, enfin définitivement, au commencement du XIIIe siècle en pierre Chailloué (Orne), par Jean de Bernières, figuré dans le vitrail du chevet entre saint Gervais et saint Protais, patrons de l'église, qui semblent remercier l'évêque d'avoir rebâti leur temple. Le chœur fut repris à la fin du XIIIe siècle. Incendiée en 1375 par « un feu

1. Les portails du Nord et du Sud représentent l'art du XVe siècle et le goût de la Renaissance. Leurs niches nombreuses sont vides pour la plupart. La mouluration soulignée de rinceaux est d'une richesse inexprimable. Les tympans sont ajourés. Sur la pointe de la porte du Nord est sculptée une Salamandre dans les flammes ; sur celle du Sud, figurent les armes de France. Le larmier s'infléchit de manière à encadrer les sculptures. Deux galeries surmontent les deux portes, surmontées elles-mêmes de coursieres avec balustrades, puis viennent les grandes fenêtres avec leurs belles roses surmontées de pignons ouvragés, avec rampants garnis d'ajours ; l'ensemble est flanqué de deux tourelles ouvragées comme dès bijoux. Le temps a respecté toute cette dentelle de pierre. L'ordonnance de ces portails rappelle celle du portail de Beauvais. C'est le grand constructeur Martin Chambridge, qui avait conçu ce dernier (1500-1532) ; or c'est son fils Pierre, qui vers 1519 fut appelé à Senlis pour reconstruire le transept. Dizieulx, qui lui succéda en 1544, respecta son œuvre. Sur les deux portails on n'aperçoit que des feuilles de chêne.

2. Abbé Balthazar, *Cathédrale de Senlis (Revue de l'Art chrétien*, année 1863).

3. V. *Bulletin monumental*, année 1884, p. 294. — L. V. Dumaine, *La cathédrale de Séez, coup d'œil sur son histoire et ses beautés*. Séez, Montauzé, 1892. — In-8°, 75 p., 2 pl.

4. L. de la Sicotière et A. Paulet Malassis, *Le département de l'Orne, archéologique et pittoresque*, 1845. — V. H. Maurais et H. Baudouin, *Essai hist. sur la cath. et le Chapitre de Séez*, 1878. — V. Ruprich Robert, *La cathédrale de Séez*.

5. V. L. Régnier, *La cathédrale de Séez*, Caen, 1890. — Abbé H. Marais et H. Baudouin, *Essai historique sur la cathédrale et le Chapitre de Séez*. — R. Triger, *Notices sur la cathédrale de Séez. Revue historique et archéologique du Maine*, t. XLVII, 1900.

[illegible] par les guerres, elle menaçait ruine au XV[e] siècle. Jacques de Silly fonda la confrerie des SS. Gervais et Protais, qui procura les ressources pour d'importances réparations, et sauva les portails et les tours. On fit là, et à l'entrée de la nef, de très curieux travaux de restauration. Ces travaux furent repris au XVII[e] et au XVIII[e] siècles. Cette cathédrale absorba la fortune de plusieurs évêques.



Fig. 77. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE SÉEZ.

Le plan présente la plus grande analogie avec celui de l'église abbatiale de Saint-Pierre-sur-Dives. Ce plan est régulier et intact : belle croix latine, nimbée d'un ambulacre et d'une couronne de cinq chapelles absidales rayonnantes et profondes ; triple nef sans chapelles, dont les collatéraux contournent le chœur ; transept accentué, dont l'un des bras ; celui du Nord, est accompagné de chapelles, tel est l'ensemble. Une lanterne couvrait jadis la croisée du transept. Tout l'édifice est couvert de croisées d'ogives, sauf l'inter-transept, qui offre les voûtes à lierres avec un œil au lieu de clef.

Les arches sont à plein cintre à nervures multiples posant sur des colonnes rondes avec chapiteaux à deux rangées de crochets. Le triforium offre à chaque travée deux arceaux subdivisés chacun en deux lancettes.

En tête s'ouvre un triple et riche portail, dont l'ouverture centrale offre un abri très profond entre de vigoureuses piles épaulant les tours. La façade occidentale, fort encombrée par ces grosses piles, est d'une grande originalité avec ses deux étages de quintuples baies. Le grand portail, en avant corps saillant, s'enfonce sous de profondes voussures ; il a perdu ses statues latérales. En arrière s'ouvrent les portails latéraux. Le portail méridional rappelle celui qu'éleva Jean de Chelles au croisillon Sud de Notre-Dame de Paris ; l'entrée de gauche a été refaite au XVI[e] siècle d'une façon mesquine. Les tours, en partie reconstruites, se terminent par des flèches ajourées d'une rare élégance, réédifiées en style du XIV[e] siècle ; nous comprenons qu'on n'ait pas encore osé installer les cloches dans leur loge aérienne.

Les pignons du transept, aveugles et massifs dans le bas, flanqués de pyramides, sont, plus haut, percés à jour comme une dentelle, par une rose superposée à une galerie.

La nef et le portail portent les caractères du style du commencement du XIIIe siècle, tel qu'on le retrouve à Saint-Pierre-sur-Dives, à la collégiale de Morlaix, au chœur de Bayeux, à la façade de Lisieux, à la croisée de Rouen, aux caroles du Mans. La nef offre un type accompli du gothique normand, tandis que le transept accuse une inspiration toute française. M. L. Régnier a fait remarquer, que le transept semble avoir été ajouté après coup comme à Sens, à Senlis, à Meaux, à Paris [1]. Les arches des nefs, aux cintres obtus, aux moulures trop multipliées, retombent sur des colonnes monocylindriques ; elles sont surmontées d'un triforium à baies géminées plus légères.



Fig. 114. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE SÉEZ.

En pénétrant dans cette église, on est frappé de la légèreté de l'ensemble ; la perspective du chevet est admirable ; les voûtes de la nef, fort bien tracées, rappellent Poitiers et Angers ; les chapelles se font remarquer par leur profondeur comme au Mans.

Tel est ce bijou monumental, que les outrages conjurés des événements et des hommes ont éprouvé cruellement.

Malgré les reconstructions considérables accomplies depuis soixante ans, une réédification est reconnue indispensable. Si elle s'accomplit, la cathédrale de Séez ne sera plus, dit M. Régnier, un monument précieux à étudier pour les archéologues, mais elle restera ce qu'elle est actuellement, une des plus belles églises de Normandie.

Peu d'églises gothiques ont inspiré tant d'inquiétude sur leur avenir. Dès l'année 1516, la multitude, assemblée à l'occasion de l'indulgence du *Grand Pardon* pour les croisades contre les Turcs autour de l'autel dressé sous le grand portail, fut prise d'une panique meurtrière : on s'imaginait voir les flèches trembler sur leur base (ces flèches dont les pierres étaient, chose curieuse, scellées par des goujons en os de moutons). Les tréteaux furent culbutés, l'évêque renversé, les bonnes gens piétinés, étouffés. Ce monument précieux, si caduc, fut l'objet d'un des premiers travaux de

1. V. L. Régnier, *ouvrage cité*.

restauration qu'a inaugurés notre siècle. C'est en 1811, que Napoléon fit à Mgr de Boischolet une scène de violence, qui se termina par l'exil du vénérable évêque. Six jours après, pour atténuer l'effet de sa conduite, il signait un décret ordonnant la restauration de la cathédrale de Séez. Elle fut confiée à Alavoine, que remplaça Dedaux. C'est en 1848 que Ruprich-Robert père fut chargé des travaux, qui comportaient la consolidation des substructions mêmes de l'édifice ; il eut pour successeur M. Petitgrand. En 1870 on redoutait encore l'écroulement de l'église ; dix ans après, le chœur a été démoli pour être refait de toutes pièces. La restauration fut reprise en 1870 ; le chœur a été reconstruit, moyennant une dépense de deux millions.

VIII. CATHEDRALE D'AUXERRE (1).

L'ÉGLISE Saint-Étienne fut maintes fois détruite et réédifiée sur le même emplacement ; elle fut rebâtie, notamment par l'évêque Guy le Vénérable, vers l'an 950 et par Hugues de Chalons vers l'an 1000. Cédant à l'émulation générale des évêques du temps, Guillaume, seigneur de Seignelay, entreprit en 1215 de la reconstruire, et éleva l'abside sur la crypte d'Hugues. L'œuvre définitive se poursuivit lentement à l'aide de dons et d'aumônes sollicitées jusqu'en Suède, grâce à une bulle pontificale. Guillaume fut un des généreux donateurs. Le chœur appartient à la première moitié du XIIIe siècle ; commencé en 1215, il fut achevé en 1234 ; la façade Ouest, à la fin de ce siècle, le portail méridional, au XIVe, ainsi que la nef et ses collatéraux, sauf les voûtes, qui ne furent terminées qu'en 1490. Le portail Nord, élevé vers 1420 environ, fut orné de sculptures au XVIe siècle. Les tours furent achevées vers la même époque. L'église fut saccagée par les Huguenots, et en partie réparée vers 1580 par l'évêque Jacques Amyot. Jean de Varnifroy (XIVe siècle) est le seul maître de l'œuvre cité. L'histoire a laissé dans l'oubli le nom du premier architecte, de celui qui a conçu et réalisé ce magnifique monument.

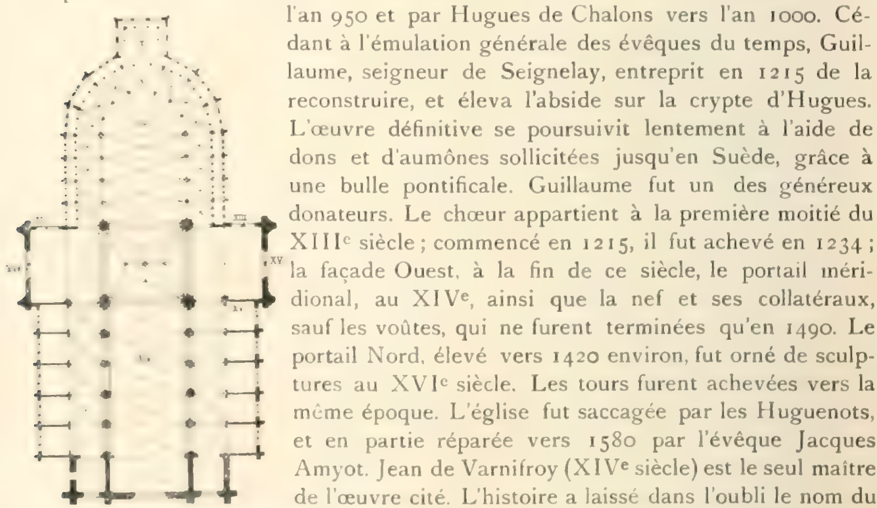


Fig. 115. — PLAN DE LA CATHÉDRALE [illegible]

Le plan en est simple. La nef, coupée au milieu par un transept peu saillant, est flanquée de collatéraux qui forment ambulacre autour du chœur, et sont entourés, dans la partie basse, de quatre chapelles de chaque côté. Une large chapelle carrée s'ouvre seule au chevet. Une tour puissante se dresse à gauche de la façade princi-

(1) [illegible] Chan [illegible], *Bull. monumental*, 1906.

Voir les travaux de Quantin, Challe, Cherest, Porée, Lambin, Pillion, Lebeuf, Dandin, Corberon, renseignés par [illegible] (*Bull. de la Gilde de S. Thomas et de S. Luc*, XXXVIIe Session).

pale. Au Midi du chœur, qui a quatre travées, s'ouvrent trois chapellenies du XIVe siècle, et au Nord, une sacristie au plan carré. Tout le vaisseau est couvert de simples croisées d'ogives.

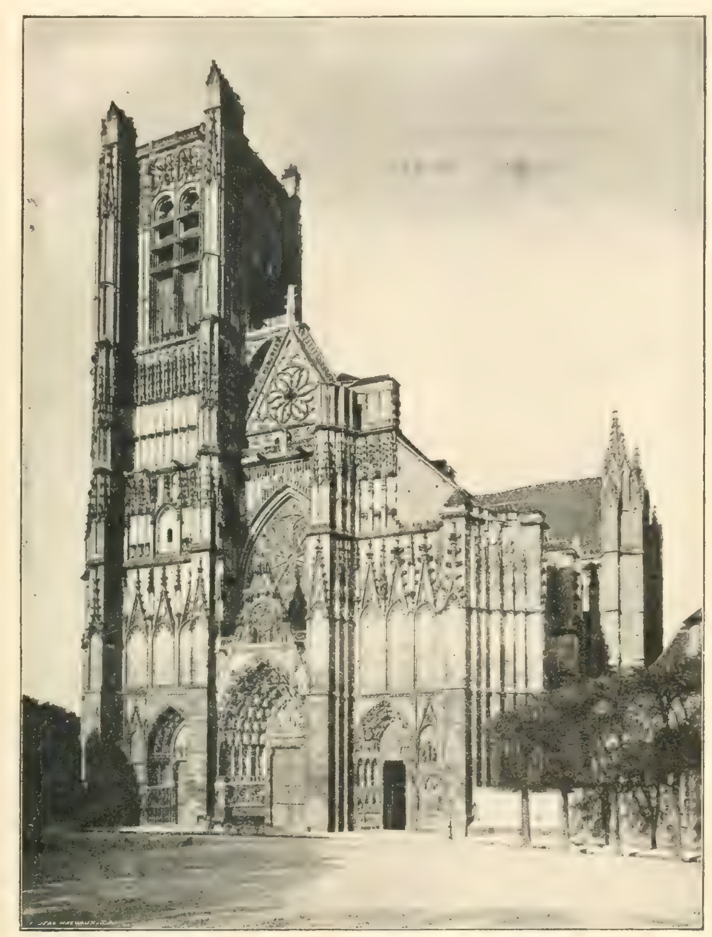


Fig. 116. — FAÇADE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE D'AUXERRE.

Ce vaisseau constitue un modèle d'élégance. Le haut mur est évidé par un élégant triforium aux arcatures trilobées et plus haut, par une claire-voie percée de longs ajours. Celles-ci sont, au chœur, formées de verrières divisées par des meneaux en quatre lumières ; dans la nef, elles sont simplement formées dans chaque travée de deux baies en arc brisé que surmontent de larges oculus ; tous les jours sont dénués de résilles et même de redens.

Le chœur offre trois supports consécutifs différents entre le transept et l'abside ; cela veut dire qu'au cours de la construction, l'architecte, comme l'a remarqué M. Ch. Lorée, a abandonné la voûte sexpartite d'abord projetée pour des voûtes barlongues. Le rond-point du chœur porte sur dix colonnes simples avec chapiteaux abondamment feuillagés. On reconnaît dans le chœur la même main qu'à N.-D. de Dijon. L'ambulacre est entouré d'une large coursière, régnant entre deux séries de triplets l'un vitré, l'autre libre. Ce dernier porte des colonnettes divisant en trois les retombées des voûtes.

Les voûtes de la chapelle de la Vierge, comme celles du collatéral, portent l'em-

preinte du style bourguignon du XIII[e] siècle. Leurs formerets sont distants des murs gouttereaux ; un dallage portant le cheneau réunit les premiers aux derniers. Mais au chœur, pour plus de sécurité, l'architecte a adopté un moyen terme entre les systèmes champenois et bourguignon. Le premier consiste, tout en isolant le formeret du mur, à bander entre eux un berceau sur l'extrados du formeret. Au chevet d'Auxerre, un berceau remplace les dalles ; mais il ne pose pas comme dans le style champenois sur les chapiteaux des colonnettes portant le formeret et l'archivolte ; il naît plus haut sur un linteau posé sur les flancs du contrefort intérieur. Un triforium, formé de petits arceaux sur colonnettes maigres, contourne toute l'église. Le clair-étage se compose de baies géminées sévères, surmontées d'un très grand oculus. Les voûtes sont barlongues, sauf celles du croisillon Sud, qui sont sexpartites, et la voûte étoilée du transept.



FIG. [illegible]. — CHŒUR ET DÉAMBULATOIRE SUD DE LA CATHÉDRALE D'AUXERRE.

Le déambulatoire épouse le plan de la vénérable crypte du X[e] siècle. Il est orné d'une série d'arcades posées sur des corbeaux à masques grimaçants et portant une coursière qui traverse les piles, sous les dalles d'une banquette qui court elle-même derrière les formerets, et forme au dehors un chemin de ronde.

Le chef-d'œuvre de la cathédrale est la chapelle de Notre-Dame, dont les grandes fenêtres sont aussi réunies par une coursière ; elle réalise un curieux dispositif qu'on rencontre également aux cathédrales de Sens et de Langres, deux proches parentes de la cathédrale d'Auxerre, ainsi que la cathédrale de Cantorbéry. Cet admirable édicule

est couvert de voûtes dont les nervures retombent non seulement aux quatre angles du carré, mais encore au milieu des faces latérales, et en deux points du chevet, et aussi en deux points de l'ouverture libre, où elles sont reçues par deux colonnettes fluettes en délit, qui n'offrent que 24 centimètres de diamètre, sur une hauteur de 6.60 mètres. Pour éviter toute poussée oblique sur les grêles supports, l'architecte a combiné les voûtes d'une manière admirable.



Fig. 118. — SOUBASSEMENTS DU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE D'AUXERRE.

La crypte, reconstruite vers 1030, restaurée par Viollet-le-Duc, comprend une nef subdivisée en trois allées par 10 piliers en quatre-feuilles et entourée d'un déambulatoire. Elle est établie sur un plan analogue à celui des cathédrales de Sens et de Langres. Les chapiteaux des piliers sont ornés des biseaux caractéristiques de l'époque carolingienne. Ils portent des voûtes d'arêtes. La voûte devant l'absidiole du chevet est décorée d'une peinture exécutée vers 1100. Au centre d'une croix, le Christ est figuré à cheval. Le Vainqueur divin tient le sceptre de fer avec lequel, dans l'Apocalypse, il gouverne les nations ; quatre anges l'escortent dans son triomphe. Une autre fresque montre le Christ en Majesté entre deux chandeliers à sept branches et les emblèmes évangélistiques.

L'aspect extérieur de Saint-Étienne eût rivalisé presque avec celui des grandes cathédrales, si sa tour du S.-O. avait pu être achevée. L'autre, le « beau clocher » de gracieuse allure, mesure 68 mètres de hauteur. Le pignon est curieusement réuni à la tour par un demi-pont en quart de cercle. La façade est comme couverte de dentelles de pierres.

Les trois portails sont couverts de luxuriantes sculptures de différentes époques du XIIIe siècle. La plus ancienne est vers le Sud ; on y voit six groupes de statuettes résumant l'histoire de David et de Bethsabée ; des jolies figures d'arts libéraux. Au tympan se déroule l'histoire de S. Jean-Baptiste, les sculptures sont d'une fort belle facture.



Fig. [illegible] — CHEVET DE LA CATHÉDRALE D'AUXERRE.

Au portail du Nord [illegible] racontent la Genèse, le linteau offre le couronnement de la Vierge ; les voussures retracent la vie de la Vierge.

Le porche central, plus grand et plus profond, est richement décoré. Les 35 bas-reliefs du soubassement (XIIIe et XIVe siècles) donnent l'histoire de Joseph, celle de l'enfant prodigue, etc. Plus haut, des figures assises (XIVe siècle) représentent 16 prophètes. Les voussures sont garnies, non sans profusion, de 65 scènes se rapportant aux Apôtres et aux Saints; sur les pieds-droits on voit les Vierges sages et les Vierges folles ; sur le linteau, la Résurrection ; dans le tympan, le Christ du Jugement. Cette statuaire peut être comparée aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont elle se rapproche par le modelé.

Le soubassement de la façade est orné d'une frise d'admirables bas-reliefs. Selon Mlle Louise Pillon, c'est ici, après Reims, qu'on peut étudier le mieux l'évolution de la plastique du XIIIe siècle (dernier tiers). C'est un art en pleine jeunesse, en pleine sève de création. Il y a là toute l'histoire sainte en images, mêlée de gracieuses fantaisies. Dans les marges des encadrements voisinent la sirène, l'autruche et le griffon. La scène de l'Enfant prodigue et de l'Histoire de Joseph sont d'admirables compositions : « c'est, dit Mlle Pillon, du Donatello épuisé et continué ; c'est d'une maîtrise absolue, et cela rappelle les soubassements de la cathédrale d'Orvieto ; les sculpteurs Italiens, en ce moment, semblent s'être inspirés des Français. »

La façade s'élève en arrière des tours et des portails, percée d'une baie qui encadre une rose élégante, travail du XIVe siècle; au-dessus, un pignon du XIVe siècle, avec une coursière à sa base.

Le portail du Nord est conçu dans le style flamboyant. On voit au tympan l'histoire de saint Germain, évêque d'Auxerre. La vie de S. Étienne est retracée dans le beau portail du Midi, dont les remarquables sculptures remontent au XIVe siècle, et sont de premier ordre.

Au-dessus des grands gâbles des portails latéraux se dressent de riches pignons percés de roses flamboyantes, flanquées de contreforts amortis en pinacles fleuronnés, garnis d'arêtes ajourées, sur les rampants, ornés dans le triangle de roses aveugles.

La cathédrale d'Auxerre est dépouillée de son ancien mobilier liturgique. Mais ses vitraux anciens sont nombreux et remarquables ; ils représentent l'histoire de l'art du verrier des XIIIe et XVIIe siècles.



Fig. [illegible] — SOUBASSEMENT DU PORTAIL OCCIDENTAL DE LA CATHÉDRALE D'AUXERRE.

Notons un intéressant détail. Le Jugement de Salomon est sculpté sur un contre-fort. Il est à rapprocher de celui qu'on voit au tympan du portail de la cathédrale de Léon en Espagne, accompagnée de cette inscription : [illegible]. C'était sans doute le lieu où les prévenus étaient appelés en justice.

La vitrerie de Saint-Étienne est riche et s'étend du XIIe au XVIe siècle. On y voit de rares tracés de barlotières, de curieuses combinaisons de figures et de grisailles, des effets prestigieux dus à des moyens originaux, de beaux médaillons

légendaires. Signalons le vitrail de Saint-Michel avec ses ravissants musiciens célestes, dus à Pinaigrier.

IX. — CATHÉDRALE DE CHALONS-SUR-MARNE.

SAINT-ÉTIENNE de Châlons, élevé de 1158 à 1322, offre un vaisseau majestueux en partie orné encore de ses belles verrières primitives. Il a trois nefs de style secondaire, voûtées de croisées d'ogives, précédées de deux tours carrées, et flanquées au collatéral Sud d'un long portail. Le transept est saillant et le chœur, accosté au Nord d'une troisième tour, est entouré d'un groupe de chapelles rayonnantes, dont trois en absidioles encore rondes comme à l'époque romane.

Cet édifice, qui a été la proie des flammes en 1138 et en 1230, et qui a été gâté par des additions faites sous Louis XIV, reste une belle église de style gothique primaire. Quoique fondé sur un sol compressible, il a résisté victorieusement à la pesée des maçonneries, à la poussée de voûtes et aux injures du temps.

L'église possède une crypte et deux clochers, l'un roman, l'autre ogival.

Elle mesure à l'intérieur 90 m. sur 40. Elle a trois nefs, dont la centrale est majestueuse, et qui posent leurs voûtes en croisées d'ogives sur dix puissantes colonnes monocylindriques. Le triforium offre une rangée d'arcades disposées, à chaque travée, par deux paires, abritant chacune deux lancettes et un quatre-feuilles. Les bas-côtés sont ajourés de belles fenêtres rayonnantes à quatre lumières, surmontées de trois roses. Le chœur est d'une grande beauté avec son triforium à trois lancettes et ses fenêtres hautes à lancettes jumelles surmontées d'une belle rose. Les voûtes du rond-point réunissent leurs sept grandes nervures sur une clef centrale. Le maître-autel s'abrite sous un baldaquin de marbre classique.

Le pavé est presque entièrement composé de pierres tombales de toute beauté, où les histoires de l'Ancien Testament sont figurées en grands et beaux dessins, dont le trait gravé dans les dalles de pierres blanches a été rempli de plomb.

A l'extérieur on remarque la richesse des puissants pinacles à fleurons surchargeant des piliers butants. Le portail principal est un portique classique du XVIIe siècle, qui rappelle l'ancien portail de Metz. Celui du Sud est moderne.

Les vitraux, d'époques diverses, ornent des verrières rayonnantes.

* * *

A côté de la cathédrale s'élève un édifice de transition non moins curieux. Notre-Dame, élevée au XIIe siècle, a le plan et les allures d'une cathédrale. Le chœur, chose remarquable, est entouré d'un déambulatoire à étage ; les tribunes de la nef se prolongent sur son pourtour, s'ouvrant par des arcades jumelles. On y voit essayées des combinaisons développées plus tard dans les grandes cathédrales comme celle de Beauvais. Trois belles tours dressent dans l'air leurs flèches altières couvertes de plomb jadis doré.

X. — CATHÉDRALE DE MANTES [1].

La cathédrale de Mantes est une des plus intéressantes à visiter de la vallée de la Seine. Fondée par Jeanne de France, autrefois desservie par les chanoines de Saint-Victor, et peu antérieure de Notre-Dame de Paris, peut-être son aînée, elle fut commencée au XIIe siècle, par Eudes de Montreuil [2] ou par Pierre de Montereau et continuée au XIIIe siècle.



Fig. [illegible]. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE MANTES.

Elle se dresse joliment sur la rive gauche de la Seine.

On y trouve trace de travaux exécutés au XIVe siècle par Raymond de Temple et Jean Auxtabours, architecte des cathédrales de Chartres et de Paris. Au premier appartient sans doute le portail Sud, au second, sans doute, la gracieuse chapelle de Wavane. C'est un spécimen de second ordre, de petite cathédrale avec son vaisseau tout d'une venue, en forme de halle dénuée de transept, avec un bas-côté qui enveloppe le chevet, percé à l'étage d'une série de grands *oculi*. Le déambulatoire est garni de cinq jolies absidioles. Le bas-côté, couvert en terrasse, fait un effet original, avec les grandes roses qui s'ouvrent dans les contreforts.

Les deux tours symétriques, rappelant celles de Paris, sont encerclées à l'instar de celles-ci, au niveau où elles émergent, d'une haute galerie qui les réunit. Celle du côté Nord a été reconstruite au XVe siècle, et parachevée de nos jours par A. Durand, qui fit les deux derniers étages, pareils à ceux du côté Sud.

La tribune, de 6 m. 50 de largeur, ouvre sur la nef par de larges triplets. Les piles, en faisceaux de colonnettes, alternent avec des colonnes rondes. La nef, sans transept, courte et large, comprend trois travées carrées couvertes de voûtes sexpar-

1. A. Montée, *Histoire de Mantes.*

2. V. A. Lance, *Dictionnaire d'Architecture française.* — Millin, *Antiquités Nationales.*

tites, terminées par le chevet élégant, à sept entrecolonnements, avec déambulatoire et cinq absidioles rayonnantes sur piles alternantes. On raconte que Gabriel, Soufflot et Peronnet furent saisis d'étonnement à la vue de cet hémicycle hardi. Les sveltes colonnes monolithes du rond-point lui donnent surtout son aspect de légèreté. La tribune des nefs fait le tour du chœur, couverte de berceaux rayonnants au fond desquels s'ouvrent de grandes roses ; vers le chœur, elle n'a que des arches simples, d'un effet austère. La claire-voie haute est décorée de vitraux.



Fig. 122. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE MANTES.

Le curieux portail principal offre une baie moyenne entre une petite et une grande ; celle-ci, surmontée d'un haut gâble, ajouré est surmonté d'une statue antefixe. Le tympan, encadré de statuettes debout dans l'archivolte, est orné de bas-reliefs, représentant le triomphe du Christ, et au-dessus les Saintes Femmes au tombeau.

La chapelle de Navarre, au Sud de l'église, est une merveille de grâce et de légèreté, remontant au XIV[e] siècle.

XI. — CATHÉDRALE DE TOURS [1].

SI Amiens est la conception d'un architecte de génie, Saint-Gratien de Tours est l'œuvre d'un constructeur accompli, qui pourrait bien être Étienne de Mortagne, qualifié de maître-d'œuvre en 1279, l'auteur probable de la magnifique abbatiale de Marmoutiers, lequel eut pour successeur Simon du Mans.

Ce gracieux monument, qui est un chef d'œuvre, rivalise avec Reims, Amiens, Bourges et Paris, sinon par l'étendue, du moins par la pureté de son style et par sa

1. V. *Bulletin monumental*, 1891, p. 92 ; 1892, p. 386. — Abbé C. Chevalier. *Hist. et descript. de la cathédrale de Tours*. Tours, 1875.

légèreté presque sans exemple. Elle s'élève sur les ruines de l'église romane de Saint-Maurice, détruite en 1166 et au cours du XIIIe siècle. Les anciens fondements en déterminent la largeur, mais le chevet fut conçu sur un plan nouveau, le beau plan rayonnant du gothique français. Alors se développa le superbe ensemble de quinze chapelles entourant le déambulatoire. En 1236, un concile provincial affectait à l'œuvre les amendes de certains délits punissables par l'Officialité. A la fin du XIIIe siècle, les deux portails latéraux étaient achevés. Comme les travaux languissaient au XIVe siècle, les chanoines tentèrent de réveiller l'ardeur des fidèles par la fondation d'une confrérie de Saint-Gratien, qui fut chargée de recueillir des fonds ; son vocable passa à la cathédrale. Ce ne fut toutefois qu'en 1430 qu'on remit sérieusement la main à l'œuvre pour achever l'église jusqu'au portail et qu'on termina les deux tours romanes, déjà hautes de 25 mètres, et qui avaient échappé à l'incendie de 1166. La tour du Nord ne fut complétée qu'en 1547. Le XIVe siècle avait vu s'élever le transept et la première travée de la nef. On ne connaît pas le rôle du maître de l'œuvre, André Frérédoux, signalé en 1385 ; mais Guillaume Leroux est considéré comme l'auteur de la magnifique charpente qui couvre la partie de la nef achevée en 1430. En 1432 l'architecte célèbre Jean de Dammartin paraît comme maître des maçonneries jusqu'à 1453 ; il termina la nef. Jean Papin († 1480) commença le portail. Le cloître du Nord est l'œuvre de Jean Durat.



Fig. 72. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE TOURS.

La grande façade si richement décorée, fut achevée en 1440. Après trois siècles, les travaux parvinrent à leur terme.

Le plan est en croix latine.

La grande façade, ornée d'un portail qui abrite 36 statuettes, percée à jour du sol

au faîte, ouverte par une rose losangée flamboyante garnie de vitraux du XV[e] siècle,

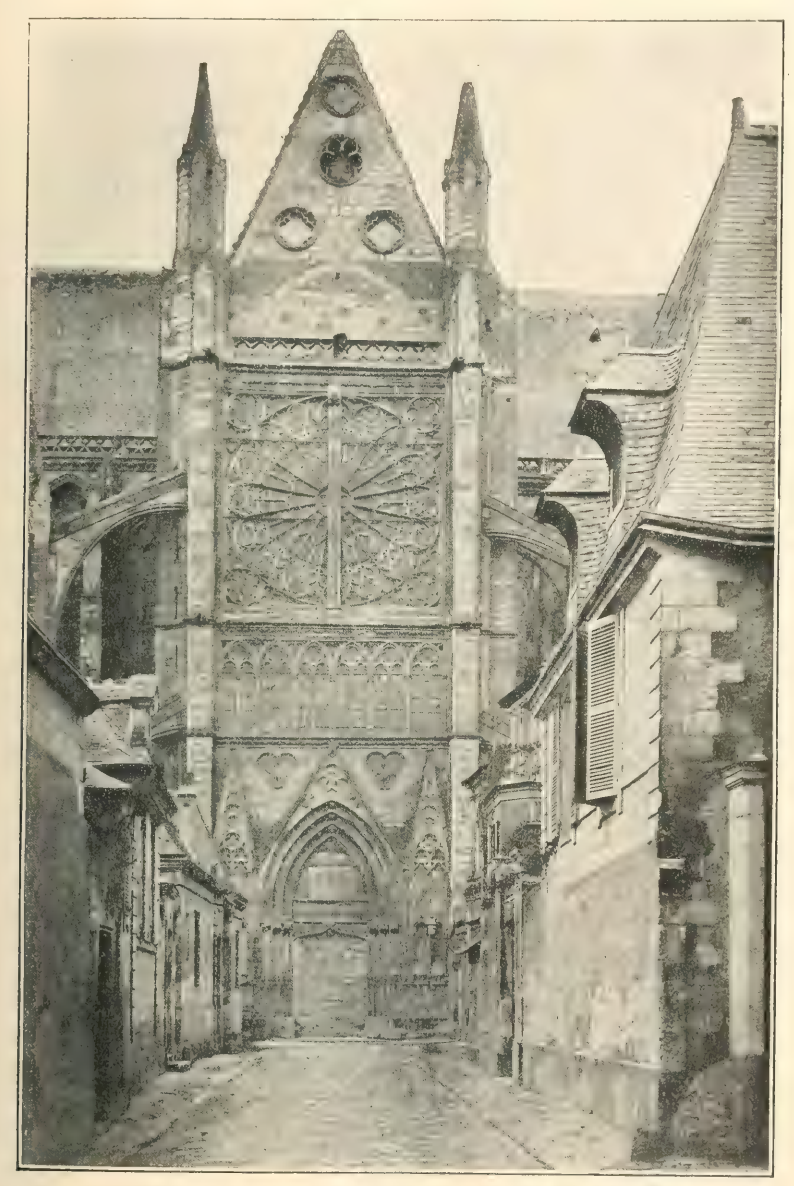


Fig. 124. — TRANSEPT MÉRIDIONAL DE LA CATHÉDRALE DE TOURS.

se dresse comme un immense réseau de dentelle merveilleuse de richesse, mais d'un

caractère moins pur que le reste du vaisseau. Les trois portails, avec leurs arches festonnées, leurs gâbles ajourés et leurs sculptures ; les contreforts richement ouvrés et le pignon fleuronné, avec sa galerie, encadrent cette somptueuse fenêtre.

Au transept Sud, au-dessus du portail règne une galerie ajourée ; plus haut s'ouvre une belle rose aux pétales en forme de lancettes géminées ; elle est barrée par un curieux montant ; ses fenêtrages s'inscrivent dans un carré, avec des roses aux angles.



Fig. [illegible]. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE TOURS.

Les deux tours majestueuses, hautes de 70 mètres, sont légèrement différentes et de largeur inégale ; avec leurs contreforts ouvragés comme des étuis précieux, leurs murs tapissés de fenestrages aveugles, leur couronnement élégant, en forme de dômes à lanternons, elles sont comme des joyaux rappelant l'orfèvrerie par la finesse de leur travail, bien que ce décor pèche par la profusion et s'achève en formes entachées de renaissance classique. La tour du Nord renferme l'*escalier royal*, bâti sur la clef d'une voûte dont les nervures seules subsistent.

L'abside est admirablement développée. Construite de 1170 à 1547, elle embrasse par son style les diverses époques du style gothique, mais le plan général est du XIIIe siècle et rappelle celui de la cathédrale de Reims, avec ses arcs boutants à double étage et à double travée, avec ses absidioles rondes et romanes à la base, gothiques plus haut et polygonales. Le chevet, exquis de proportions, impressionne vivement. C'est la partie la plus remarquable de l'édifice.

A l'intérieur, seize colonnes rondes cantonnées de quatre colonnettes portent de minuscules chapiteaux, très élégamment feuillagés. Le vaisseau, très haut, paraît un peu étrange. Le triforium offre des panneaux rectangulaires encadrant chacun deux arcades géminées ; les fenêtres hautes, très grandes, déploient une extrême élégance avec leurs baies à deux meneaux, au tympan tréflé. Les voûtes, à nervures toriques, sont d'aspect aérien. Les chapelles rayonnantes sont percées de lancettes.

Les vitraux de Tours sont nombreux et célèbres. On admire dans les nefs deux verrières du XIIIe siècle : sur un fond de grisaille se détachent en deux rangées les évêques de Tours et « les prêtres de Lochs » ; et, dans les baies inférieures et hautes du chœur, quinze vitraux légendaires, exécutés de 1250 à 1297 et bien conservés : ensemble rare et imposant, d'une coloration puissante, où domine le rouge. Sans égaler ceux du Mans et de Chartres, ces vitraux présentent une savante harmonie.



Fig. 126. — CHEVET DE LA CATHÉDRALE DE TOURS.

Au croisillon Nord, sous la rosace, les fenêtres sont garnies de vitraux intéressants du XVe siècle. Mais ils ne sauraient être comparés à ceux qui décorent la façade principale. Dans la rangée de lumières placées sous la grande rose, on remarque quelques superbes figures du XVIe siècle, vigoureusement dessinées et harmonieusement coloriées.

Parmi les anciens tombeaux on conserve ceux de trois archevêques et le chef-d'œuvre des frères Juste ou Lejuste, consacré aux enfants de Charles VIII et qui, exécuté en 1506, provient de la collégiale de Saint-Martin ; violé en 1793, il fut rétabli à la cathédrale en 1815 et restauré en 1825 (1).

La cathédrale de Tours a été restaurée par les soins de M. Lambert.

Les cloîtres, qui remontent au XVe siècle, contiennent de beaux morceaux de sculpture ; les locaux élégants de la *Psallette*, avec leur charmant escalier à tourelle, constituent un savoureux spécimen de la première renaissance qui allie ses jeunes grâces aux coquetteries séniles du gothique mourant.

Près du chevet s'élève le palais archiépiscopal, rebâti au XVe siècle. Son pignon s'orne d'une élégante tribune employée jadis à la proclamation des jugements du tribunal ecclésiastique A l'intérieur subsiste une chapelle romane et une tour de l'ancienne enceinte gallo-romaine.

1. S. Bellenger, *La Touraine*, 1845. — J.-J. Bourrassé, *La Touraine, histoire et monuments*, 1855. — Ch. de Grandmaison, *Tours archéologique, histoire et monuments*, 1879.

RÉGION DU MIDI

Le style gothique s'est propagé, en rayonnant de l'Ile-de-France, à mesure des annexions successives des provinces par le pouvoir royal et à la suite de la croisade des Albigeois. Aussi ce style s'est-il introduit tardivement dans le Midi. L'École du Midi peut être limitée par la ligne allant de Bordeaux à Valence, par Albi, Tulle, Saint-Flour, la Chaise-Dieu et Vienne.

Le gothique du Midi est né du roman du Languedoc et du roman Plantagenet (Sud-Ouest) combiné avec le système des voûtes de l'Ile-de-France. Il a produit des monuments magnifiques. Ils se caractérisent par l'absence d'arcs-boutants et la pauvreté de la sculpture ; leur superstructure est en terrasse.

La région de Toulouse se distingue par l'emploi de la brique, celle de Montpellier, par l'usage de la pierre. Toutes deux ont pour caractère une allure défensive ; tours à donjon, étroitesse des baies, etc.

En général, le plan comporte une nef unique et très large, bordée de chapelles prises entre les contreforts internes qui soutiennent la poussée de voûtes de puissante envergure.

Le chœur est polygonal, rarement entouré d'un déambulatoire, quelquefois flanqué d'absidioles.

Quelques édifices dérivent directement de l'École du Nord. (Lyon, Limoges, Narbonne, Rodez, Carcassonne).

I. — CATHÉDRALE D'ALBI [1].

Quelle différence entre ces basiliques de pierre sculptée que nous venons de décrire, aux formes légères, aiguës, dentelées, aux nefs multiples portées par une forêt de colonnes, et le vaisseau-forteresse tout en briques [2], que forme Sainte-Cécile d'Albi, contemporaine de Beauvais, l'audacieuse. Ses murs rouges, unis, graves et tristes, garnis de contreforts en tourelles, fâcheusement privés des balustrades qui bordaient jadis ses terrasses, sa grosse tour d'allure féodale, son massif vaisseau tout militaire, rappellent que l'édifice fut construit après la guerre des Albigeois et pendant la guerre de Cent-Ans. L'arrivée par un porche crénelé rappelle l'entrée du Mont-Saint-Michel. Mais l'effet rébarbatif de cette poterne est aussitôt atténué par un portail splendide, qui est comme une très riche dentelle de pierre.

En réalité Sainte-Cécile est une combinaison de trois œuvres hétérogènes : la nef primitive avec l'abside et le clocher, le chœur avec le jubé, la peinture intérieure ; toutes trois, d'une esthétique différente, se nuisent mutuellement, mais chacune est d'une puissante expression.

---

(1) V. d'A[illegible], *[illegible] d'Albi*, 1851. — *Histoire de l'ancienne cathédrale et des évêques d'Albi*, 1858. — Same, *Monographie de la cathédrale de Sainte-Cécile d'Albi*, 1863. — H. Croze, *Répertoire archéologique du département du Tarn*, 1865. — Jean Schopper, *A. French gothic cathedral in Brick. The Brickbuilder.* — A. Vidal, *Albi et ses environs*, 1908. — Aillaud *La cathédrale d'Albi*, Recueil phot. Albi, Privat, *Albia christiana.*

J. Laran, *La cathédrale d'Albi.* Paris, Laurens, 1911.

(2) [illegible]

Les contreforts sont pris en dedans et ne s'accusent au dehors qu'en saillies rondes, semblables à de grosses colonnes engagées, alternant avec de larges fenêtres en meurtrières, faisant prédominer la ligne verticale. A l'intérieur, les contreforts recoupent les flancs en chapelles voûtées, communiquant par de petites portes.

Semblable à la femme symbolique dont parle l'Écriture, toute la beauté de Sainte-Cécile est à l'intérieur. Sa nef unique, voûtée de croisées barlongues, coupée en deux par un jubé merveilleusement ouvragé et bordé de deux rangs de chapelles, lutte avec les plus beaux sanctuaires gothiques par l'élégance de ses lignes, par la magnificence de son décor et de ses fresques exécutées par M. Gaïda [1].



Fig. 127. — CATHÉDRALE D'ALBI.

La cathédrale d'Albi est le type des grandes églises en briques et à une seule nef ; son immense vaisseau, de près de 16 mètres d'envergure, épaulé par les refends des chapelles latérales constituant des contreforts reportés à l'intérieur, à l'instar de ceux de la Bourgogne, est un des plus fameux édifices élevés dans le Midi suivant les principes traditionnels de l'antiquité romaine, en maçonnerie concrète de petits matériaux agglomérés. Ses murs sont hauts de 38 mètres ; sa tour en briques, dénuée de flèche, monte à 78 mètres. La longueur du vaisseau est de 97 mètres, sa largeur hors-œuvre, de 19 mètres 50, sa hauteur, uniforme de la tour au chevet, de 30 mètres.

Le monument est des plus instructifs pour l'histoire de l'art, avec ses transformations successives, qui sont marquées par des ouvrages de premier ordre empreints d'influences variées. Comme gros œuvre, c'est le type de l'architecture française méridionale du XIIIe siècle. Le splendide porche, dit *baldaquin*, le jubé et la clôture du chœur sont des spécimens de l'art français septentrional de la dernière époque gothique. La statuaire et la sculpture sont flamandes, et les célèbres peintures des nefs, dues à des artistes italiens.

L'extérieur est tout militaire, par la forme des contreforts, se dressant comme des tours de défense au flanc d'une enceinte, par des travées semblables à des courtines couronnées de mâchicoulis, et par la tour occidentale, hermétiquement close sur une grande hauteur, qui est un véritable donjon.

Le cardinal Bernard de Contaret posa la première pierre de la cathédrale en 1282, et il fallut un siècle pour exécuter le plan du fondateur ; en 1383, le gros œuvre était terminé. L'édifice ne fut achevé qu'en 1512. Il était dû entièrement au travail volontaire et aux dons généreux de ferventes populations. Selon une vieille lé-

1. V. *Revue de l'Art chrétien*, année 1894, p. 87, fresques de la Passion restaurées par M. Gaïda dans une chapelle absidale.

gende[1], dans l'espoir de donner aux matériaux une solidité éternelle, on décida de faire les mortiers avec du vin au lieu d'eau, et il se trouva que la récolte du raisin fut excessivement abondante pendant toute la durée des travaux. C'est pourquoi, ajoute-t-on, le mortier fait littéralement corps avec la brique.



Fig. [illegible]. — CHAPELLE DE LA CATHÉDRALE D'ALBI.

Ce vaisseau unique sans supports intermédiaires, formant une halle immense, est terminé par un chœur accosté de chapelles de flanc carrées et de chapelles de chevet polygonales ; on n'en compte pas moins de 29. Ces chapelles, ouvertes vers l'intérieur du sol à la voûte, sont coupées par une galerie et communiquent entr'elles par des portes. Les fenêtres, pareilles à des fentes dans les murs extérieurs, éclairent suffisamment ce vaste édifice, grâce à l'éclat du soleil de Midi. Le sol du sanctuaire a été récemment abaissé à son niveau primitif.

L'intérieur, tout ecclésiastique, est remarquable par ses grandioses dimensions, la perfection de sa structure et la splendeur de sa décoration, ses peintures murales, ses chapelles collatérales, son jubé du XVIe siècle qui est une merveille et abrite 72 statues dans ses niches dentelées, la clôture du chœur et ses stalles en bois sculpté.

A la fin du XVe siècle, l'archevêque Louis d'Amboise Ier fit élever le riche jubé qui ferme le chœur, par des artistes de premier ordre. Cette œuvre, qui nuit aux belles proportions du monument, est d'une exécution prestigieuse. C'est, selon l'expression de M. Gaïda, le chant du cygne d'une esthétique finissante.

Les fresques, encore si fraîches d'aspect, qui décorent les nefs et la chapelle absidale sont, en petite partie, de la fin du XVe siècle, mais pour la plupart, du XVIe.

1. *Revue de l'Art chrétien*, année 18[illegible], p. 399.

Ces peintures sont, dans leur ensemble, contemporaines de celles de la voûte, terminée en 1512. Leur restauration a été confiée à M. Gaïda, un artiste profondément pénétré de la connaissance intime et du religieux amour de l'art chrétien, et qui, auparavant, avait si bien restauré les peintures de la coupole de Cahors.

Ce fut un autre Louis d'Amboise, neveu du précédent, devenu évêque d'Albi, qui couvrit l'intérieur de la cathédrale de peintures. Il emmena d'Italie des artistes qui, de 1502 à 1519, superposèrent les fresques actuelles à d'autres plus anciennes, sans se soucier, du reste, de les accorder avec l'architecture. De faux entablements furent tracés à la naissance des voûtes ; l'ordonnance verticale, particulière au XIVe siècle, fit place aux lignes horizontales d'architecture tarabiscotée et banale, à grands renforts de reliefs et de perspective.

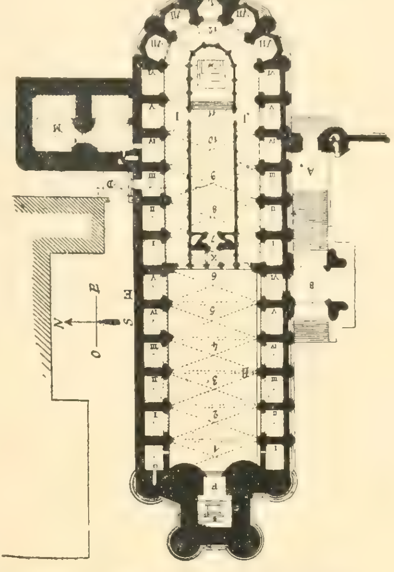


Fig. 129. — PLAN DE LA CATHÉDRALE D'ALBI.

Néanmoins ces peintures commandent une certaine admiration par la virtuosité de l'exécution, par le naturel de leur allure, l'unité de conception, l'harmonie de l'ensemble.

L'expression dominante et la coloration gît dans un accord à grand intervalle de bleu et de jaune avec une incidence grise s'étendant du noir au blanc.

***

Malheureusement, des restaurations précoces ont gravement altéré jadis le caractère de ce monument précieux, qui était le mieux conservé des églises fortifiées de France. Son aspect puissant a été détruit par les restaurateurs modernes ([1]). On a démoli les tourelles, sauf deux ; on a refait de manière fantaisiste celle de la Vigie, devenue celle du Timbre ; on a découronné les contreforts. Un mur monotone a fait place à la maçonnerie rose ([2]). Depuis lors, l'art de la restauration a fait des progrès, et des architectes habiles et consciencieux ont été préposés aux travaux de ce genre. Tel fut feu Hardy, qui a fait les derniers ouvrages de réparation et de restauration, notamment l'abaissement du sol du chœur.

Le pavage, exécuté en 1895, a supprimé les nombreuses et dangereuses marches séparant le chœur du sanctuaire. M. Jules Roland ([3]) a soutenu que le sol du sanctuaire du chœur avait été, dès l'origine, à la hauteur qu'il affectait ci-devant. Mais M. Gaïda conteste cette assertion.

Près de la cathédrale se dresse une autre forteresse, le palais archiépiscopal, qui domine le cours du Tarn.

1. V. baron du Rurère, *Ann. de la Société archéologique du Midi de la France.*
2. *Revue de l'Art chrétien*, année 1893, p. 399 et année 1901.
3. Mémoire présenté à la Société des Arts et Belles-Lettres du Tarn.

II. — CATHÉDRALE DE LIMOGES [1].

L'ÉGLISE de Saint-Étienne de Limoges, avec sa jolie couronne de chapelles absidales pareilles à celles de Narbonne et de Clermont, ses sœurs dans le Midi de la France, est l'œuvre évidente d'un architecte du Nord. On a relevé le

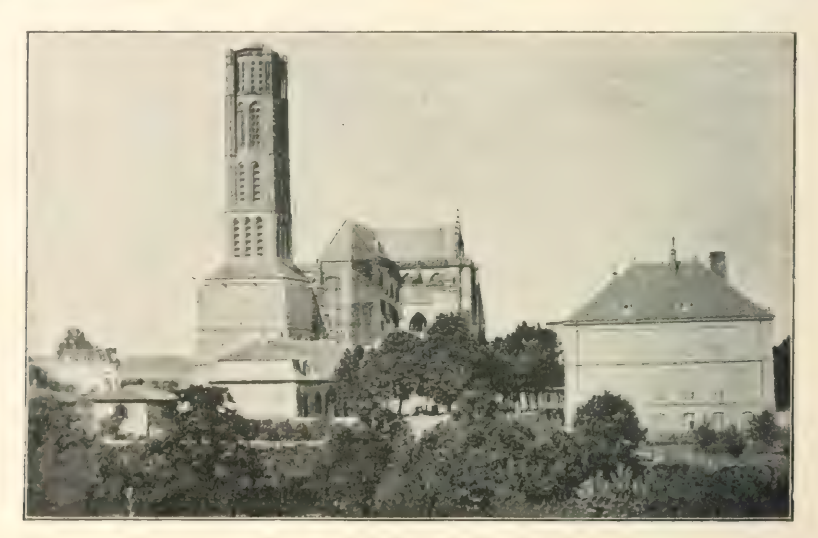


Fig. 130. — CATHÉDRALE DE LIMOGES.

nom d'Étienne de Mâcon (1357-1370) et ceux de Jean Dammon et Jean Placen, qui, en 1328, travaillaient à consolider le clocher.

L'église fut consacrée en 1273 ; continuée jusqu'au XVI[e] siècle, elle était restée inachevée, sa nef n'a été construite que de nos jours.

Le chevet est très élégant, avec ses arcs-boutants à double étage, aux rempants très inclinés, réunis par des arceaux en lancettes. Le rond-point et les chapelles rayonnantes ont des fenêtres à doubles lancettes, les dernières, surmontées de gâbles perçant la balustrade. Le beau chevet naît d'un puissant stylobate.

Le pignon du transept septentrional se distingue par la sveltesse de ses membres verticaux ; il est flanqué de puissants contreforts à pinacles, allongés par une habile mouluration montante.

Le portail est décoré avec luxe, sculpté avec une grande perfection. Il se distingue par son gâble infléchi qui s'élance jusqu'à mi-hauteur de la façade et atteint la base de la rose supérieure. Celle-ci est surmontée d'un autre gâble pareil, qui monte jusqu'à la pointe du pignon à travers les très riches ajours de son triangle.

1. Arbellot, *Cathédrale de Limoges*, Paris, 1883. P. Ducourtieux, *Limoges et ses environs*.

Les fenêtres sont rayonnantes au chevet, flamboyantes aux nefs.

Le clocher, en style de transition, isolé de l'église, atteint 62 mètres de hauteur. Il comprend sept étages, passant au dernier du carré à l'octogone, et paraît être le prototype de ceux du Puy et de Vendôme.

A l'intérieur se voient des peintures murales, des statues du XIVe siècle, un riche jubé de la Renaissance et des tombeaux d'évêques ; celui de Jean de Langeac se distingue par ses bas-reliefs. Il reste des vitraux du XIVe et du XVe siècle.

Sous le chœur s'étend une crypte romane, dont les peintures murales sont peut-être les plus anciennes de France.

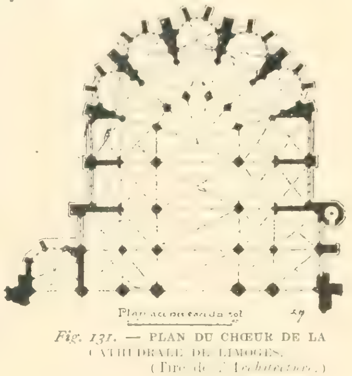


Fig. 131. — PLAN DU CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE LIMOGES. (Tiré de *l'Architecture*.)

III. — CATHÉDRALE DE CLERMONT-FERRAND.

NOTRE-DAME de Clermont est l'édifice ogival le plus grand et le plus remarquable de l'Auvergne, où le style gothique eut peine à se naturaliser. Elle mesure 80 mètres de longueur, 41 de largeur, et ses voûtes montent à 28m,70, portées sur 56 faisceaux de colonnes.

Elle eut pour architecte Jean des Champs, qui construisit l'abside. Il est inhumé devant le portail de N.-D. de Grâce. Ses successeurs furent Pierre des Champs (1287-1325), qui fit l'avant-chœur et le transept, Pierre de Cabarat, constructeur de la nef à partir de 1340, Jehan du Rifs, qui monta la charpente en 1507, Pierre de Lemeyrie au commencement du XVIIe siècle et Philibert Chaper au XVIIIe [1].

Commencée en 1248 sur le plan d'une église à cinq nefs de six travées, avec doubles collatéraux, chapelles, large transept, chœur de quatre travées, belle abside entourée de sept chapelles rayonnantes selon le style ogival du Nord, elle offre des proportions très élancées, un triforium, une belle croisée ; elle devait avoir six tours au moins. Le chœur fut terminé au XIIIe siècle, et consacré dans la dernière année de ce siècle. Le transept, les quatre tours et une partie de la nef furent exécutés au siècle suivant. La nef était en partie édifiée en 1345, elle est restée inachevée ; son architecte, Pierre de Cébazat, a donné les plans du monastère voisin de la Chaise-Dieu. Le comble fut couvert de plomb en 1507 par ordre de Jacques d'Amboise. Maltraitée en 1794, par ordre de Coulhon, on décréta la démolition de l'église ; elle fut sauvée par M. VerdierLatour, ancien bénédictin de Saint-Algre et l'architecte Delval. Elle a été restaurée par Viollet-le-Duc ; depuis les deux élégantes tours, ache-

1. P. D. L., *Description archéol. et historique de la cathédrale de Clermont-Ferrand*, Clermont-Ferrand, 1865. — V. D. L., *Description historique et archéologique de la cathédrale de Clermont-Ferrand*, 1865. — H. du Ranquet, *Bulletin monumental*, 1912. — G. Rouchon, *Notes hist. sur la cathéd. de Clermont*, 1910.

vées par Millet, élèvent leurs fines flèches à 108 mètres de hauteur. MM. de Baudot et Chaine ont complété la restauration.

La façade du Nord est ornée de belles sculptures et d'une jolie balustrade ajourée. Le transept septentrional offre un pignon également percé d'une rose, flanqué de deux tourelles et orné de niches contenant cinq statues. Le portail du Sud, à voussures, est surmonté d'une rose rayonnante encadrée d'un triple rang de quatre-feuilles.



Fig. [illegible] — CATHÉDRALE DE CLERMONT-FERRAND.

A l'intérieur de l'église on remarque des voûtes en croisées d'ogives portées sur de sveltes faisceaux de colonnettes et un beau triforium. Le pignon septentrional est percé d'élégantes roses. On voit des vitraux du XIIIe siècle au chœur, du XIVe dans les rosaces et dans la nef. Au faîte du chevet plane la statue de *Notre-Dame du Retour*, exécutée en cuivre repoussé par Zœgger, d'après le dessin de Viollet-le-Duc, l'auteur des restaurations. Le maître-autel, aussi en cuivre repoussé, a été exécuté par Bachelet sur les plans du même maître.

Signalons encore dans les chapelles de beaux sarcophages du VIIe siècle, et des fresques du XIVe et du XVe.

Sous le chœur, s'étend une crype romane partiellement déblayée.

IV. — CATHÉDRALE DE NARBONNE (1).

LA cathédrale de Narbonne, dédiée à S. Just, un des édifices les plus remarquables du moyen âge, commencée en 1272, reste inachevée pour toujours. Déjà au milieu du XIIIe siècle elle tombait en ruines, quand on songea à la réédifier, à l'instar de celles de Limoges et de Clermont. C'est du reste Jean Descamps, auteur de cette dernière, qui en fournit le plan.

Il est intéressant de comparer la cathédrale de Narbonne avec ces dernières ; ces trois églises sont véritablement trois sœurs, et les deux dernières offrent identité de profil et d'ornement.

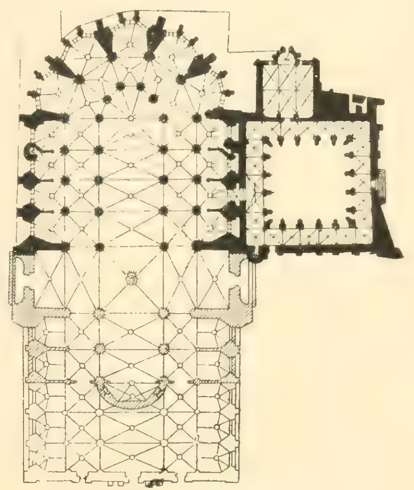


Fig. 133. PLAN DE LA CATHÉDRALE DE NARBONNE.
(Tiré de l'*Architecture.*)

Le chapitre de Gérone fit venir à Narbonne, au commencement du XVe siècle, un architecte du nom d'Henri, sans doute originaire du Nord. Il y appela ensuite Jacques Favari, de Narbonne même, maître des œuvres de la cathédrale de cette dernière ville. Il y a beaucoup de similitude entre les deux cathédrales comme nous le montrerons en décrivant celle de Gérone. En 1346, Raymond Aycard travaillait au beau chœur de Narbonne.

L'œuvre est d'une telle perfection, qu'elle a dû coûter très gros ; en l'an 1211, des indulgences furent octroyées par le pape Grégoire X à ceux qui y contribueraient, et en 1289, par Nicolas IV, à ceux qui visiteraient la chapelle de Saint-Pierre récemment édifiée. En 1291, le même pape autorisait l'archevêque de Narbonne à utiliser à la construction tous les revenus disponibles de son vaste diocèse. En 1303, Benoît XI accordait la perception d'impôts pour terminer la cathédrale. En 1436, Eugène IV octroyait des indulgences à ceux qui aideraient par leurs offrandes à la réparation de l'édifice, détérioré par les tremblements de terre. A la fin du XVe siècle, l'archevêque Raymond de Bourbon recueillait de nouvelles ressources pour compléter le monument. Au siècle suivant on n'avait pas renoncé à l'espoir d'achever l'œuvre des deux siècles précédents, et Jean III, cardinal de Lorraine de 1524 à 1550, voulut mettre la main à l'œuvre, mais ne put y réussir. La cathédrale était comme l'annexe du palais-forteresse des archevêques.

Après que furent achevés en 1319 le beau chœur, puis les tours, en 1332, la

1. Paul Laurens, *Documents inédits sur la cathédrale de Saint-Justin de Narbonne.* Narbonne, 1887.

V. Morlet, *Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale archiépiscopale de Narbonne* (annales du Midi 1899). — Narbonne *La cathédrale de Saint-Just.* Narbonne, Gaillard. — *La cathédrale de Saint-Just de Narbonne.* (Guide hist. archéol. et descriptif.)

Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'Architecture.* — (V. V. Mortet, *ouv. cité.*)

mer se retira de son port, emportant sans retour la richesse hors de ses murs.

Il reste un énorme morceau de cette cathédrale, admirable comme plan et comme structure, malheureusement peu décoré et nu. C'est un spécimen unique dans le Midi de style gothique hardi et avancé, car Narbonne fut le berceau du gothique flamboyant antérieur au XV[e] siècle. Le chœur, très élevé, est très beau ; il a 40 m. de hauteur sous clef, presqu'autant que celui de Beauvais. Il ressemble beaucoup à celui de St-Étienne de Toulouse ; c'est un chef-d'œuvre de statique. Il est entouré de cinq absidioles rayonnantes, percées de fenêtres aux meneaux flamboyants, et couvertes aussi en terrasses. Les bas-côtés sont couverts de dallages. Le vaisseau est garni à l'extérieur d'une double ceinture de créneaux et d'arcs-boutants à double étage, d'une belle envolée. L'architecte a eu l'idée géniale (ainsi que l'a fait remarquer M. H. Chabeuf) de relier les piles entr'elles par d'amples arcs qui portent un chemin de ronde tout en servant de contreventement. A l'intérieur on remarque la disposition originale des chapelles du chœur laissant entr'elles et le collatéral un bas-côté qui produit le plus grand effet. Le vaisseau est flanqué à sa naissance de deux tours carrées aveugles, avec ouïes étroites à l'étage supérieur ; elles sont couvertes en terrasse, et cantonnées d'une grosse tourelle d'escalier.

Des tombeaux se voient dans les entre-colonnements du chœur ; ce sont ceux de l'archevêque Pierre de la Jugie, du Cardinal Guillaume Briçonnet, etc.

L'église possède un riche mobilier, des orgues de 1741 avec boiseries sculptées, des tapisseries des tableaux, de remarquables ivoires, des objets d'orfèvrerie, deux manuscrits enluminés, etc. Le feu a dégradé en 1910 le chevet et le comble de la nef. Le tombeau de l'archevêque Pierre de la Jugie est complètement détérioré, et les jolies figurines qui lui donnaient une réelle valeur artistique ont éclaté sous l'action du feu.

La cathédrale communique avec le palais archiépiscopal.

Ce dernier, véritable château-fort, est après celui d'Avignon, le plus important palais des princes de l'Église en France. Sa grosse tour, véritable donjon, en pierre de Sainte-Lucie, se fait remarquer par sa masse imposante. Elle a quatre étages ; trois échauguettes flanquent son sommet, et sa tourelle d'escalier est couronnée par une guette. Elle était autrefois couverte d'un comble aigu. Le mélange d'architecture militaire, religieuse et civile, fait de ce palais, dit Viollet-le-Duc, un édifice des plus intéressants ; il fut bâti au XIV[e] siècle.

V. — CATHÉDRALE DE BAYONNE [1].

NOTRE-DAME de Bayonne, œuvre de plusieurs siècles, est un édifice remarquable, mais un peu lourd et un peu froid. C'est la cathédrale de Reims en petit, et la chapelle de l'archevêché de Reims en grand, disait Didron, qui, rémois, y voyait l'œuvre d'un architecte de Reims. Commencée en 1213, elle ne fut terminée qu'au XIV[e] siècle, et retouchée au XV[e] ; elle a été restaurée par Boeswilwald († 1896).

Longue de 90 mètres, elle offre un beau plan en croix latine, une triple nef de sept

(1) [illegible]

travées, un chœur d'une travée, plus un rond-point à sept pans, avec déambulatoire à sept chapelles rayonnantes.

La triple nef offre six travées de croisées d'ogives, dont les retombées sont reçues par des colonnettes montant du fond, et des piliers en faisceaux. Il n'y a qu'un faux transept ; il date comme la nef, du XIVe siècle. Le côté Nord a des chapelles entre les contreforts. Le côté Sud est flanqué d'un cloître bâti en 1400, aux belles résilles rayonnantes. Au-dessus des grands arcs règnent un haut et élégant triforium à arceaux géminés sous un tympan à rosaces et une claire-voie flamboyante. Le chœur, dont la partie supérieure est du XVe siècle, offre un déambulatoire et des absidioles rayonnantes peu profondes, de style gothique primaire. Les bas-côtés sont très larges, surtout dans l'hémicycle du chevet. Le charmant triforium, des XIVe et XVe siècles, circule tout autour de l'église à l'intérieur. Les arches en tiers-point, à moulures toriques, retombent sur des colonnettes groupées. Le dallage du sanctuaire est un beau travail de mosaïque moderne. La porte du transept Nord est précédée d'un narthex d'une excécution délicate. La porte du Sud seule garde ses sculptures intactes.

En tête de la façade s'élèvent deux tours carrées surmontées de flèches octogonales à arêtes fleuronnées, aux versants légèrement ajourés avec, à la base, huit lucarnes à gâbles, et des pyramidons aux angles, d'où partent de petits arcs-boutants épaulant les flèches. Ces flèches et les tours sont sœurs, mais un peu différentes dans les détails. Le clocher Sud n'a été construit que tardivement, de 1500 à 1665 ; il offre quelques détails flamboyants, notamment des larmiers fleuronnés en accolade. Celui du Nord est d'une plus belle envolée, et il offre des fenêtres rayonnantes gracieuses, à jours, avec rosace dans le tympan. Entre les deux tours, le pignon un peu trapu s'ouvre par une large décharge, sur laquelle s'ouvre une rose à cinq rosaces égales inscrites.

Aux façades latérales, de grandes baies en arc brisé à fenestrages flamboyants s'ouvrent sous de fortes décharges surbaissées, portant des corniches à balustrades, avec des arcs-boutants aux rampants relevés sur des rangées d'arceaux.

Le chevet en rond-point est d'une architecture très pure avec ses fenêtres aux lancettes jumelles au-dessous de rosaces polylobées ; les arcs-boutants du rond-point sont massifs et tout simples. Au flanc Sud de la cathédrale règne un beau clocher gothique aux arcades fenestragées, partie en style rayonnant, partie en style flamboyant.

Le porche de l'Ouest s'ouvre latéralement, orné des statues des apôtres et d'un Jugement dernier dans le tympan. Le portail, du commencement du XIVe siècle, dédié à la Vierge, était orné de fines sculptures que la fureur des iconoclastes a rasées à fleur de parement en 1793. Au portail Sud, la double baie ouvrant sur le cloître a gardé intact son beau décor, représentant le couronnement de la Vierge ; sculptures curieuses où l'on reconnaît le type basque dans les personnages.

Les verrières anciennes, qui datent de diverses époques, depuis le XVe jusqu'au XVIIe siècle, sont fort mutilées.

VI. — CATHÉDRALE D'AIX.

LA cathédrale de Saint-Sauveur comprend trois nefs de trois styles, roman, gothique et classique.

La nef gothique fut élevée en 1476 ; la façade est de style flamboyant, très riche, avec un large portail à gâble en accolade, datant de 1477. Ses voussures sont ornées de statuettes assises, ses contreforts à pinacles et ses ébrasements, de statues debout ; une gracieuse madone décore le trumeau qui sépare les doubles bases, et ses riches huisseries sont ornées de huit personnages sculptés dans des niches.

Le chœur date de 1285 ; c'est une abside dont les nervures des voûtes retombent sur des colonnettes, et qui communique au fond, avec une chapelle de chevet, qui la reproduit en petit.

Sur le côté Nord se dresse une petite tour carrée passant à l'octogone; elle est percée sur chaque face de fenêtres qui en occupent toute la hauteur.

Nous avons décrit le baptistère au tome I ainsi que le cloître du XIe siècle.

VII. — CATHÉDRALE DE BÉZIERS (1).

DRESSÉE sur une haute colline qui domine la vallée de l'Orb, Saint-Nazaire montre une silhouette presque militaire. Le chœur est de la fin du XIIIe siècle, la nef et la façade, du XIVe siècle. Le gros clocher, pareil à un donjon, a 46 mètres de hauteur. Entre les deux tours carrées et crénelées de la façade s'ouvre une belle et vaste rose de 6 mètres de diamètre, au-dessus d'un portail à gâble aigu. Les pourtours du chœur et de la nef sont crénelés, sur mâchicoulis.

Sur le flanc Sud règne un beau cloître.

VIII. — CATHÉDRALE DE VIENNE.

L'ÉGLISE de Saint-Maurice est un monument roman remanié au XVIe siècle. Elle est précédée d'un monumental perron de 28 degrés, devant lequel se dresse une imposante et riche façade flamboyante avec ses trois portails du XVe siècle, aux gâbles aigus, avec sa grande verrière aux proportions trapues, avec ses deux grosses tours carrées offrant la transition du gothique fleuri à la renaissance.

C'est une basilique à trois nefs, terminée par trois absides (2).

(1) [illegible]

(2) La nef a [illegible] de largeur, [illegible] de hauteur.

Autour de la nef et du chœur règne une galerie ogivale, au-dessus et en-dessous de laquelle, dans le chœur, courent des frises incrustées de mastic rouge d'un effet original et gracieux.

Dans le chœur on voit les tombeaux des archevêques de Montmorin et Oswald de la Tour d'Auvergne, sculptés par Michel-Ange Slodts.

IX. — CATHÉDRALE DE TOULOUSE (1).

SAINT-ÉTIENNE de Toulouse (2) pâlit à côté de Saint-Sernin, malgré la vaste ambition de ses fondateurs, qui avaient prétendu engager la lutte avec Amiens. Elle fut entreprise en 1272. Elle se compose de deux nefs juxtaposées sur deux axes différents (3), savoir : une nef unique des XIIe et XIIIe siècles et un chœur magnifique du XVe au XVIe, qui offre, lui, trois nefs, un déambulatoire et des chapelles absidales et collatérales ; celles-ci, chose insolite, sont pareilles aux précédentes et ont leur axe perpendiculaire à celui du vaisseau.

La façade est du XVe siècle, sauf la rose ; au flanc du vaisseau se dresse un énorme clocher, qui fut terminé seulement en 1531.

Au côté Sud règne un énorme cloître terminé en 1531. L'église contient quelques anciens vitraux. Elle a été agrandie et restaurée par M. Lousier.

X. — CATHÉDRALE DE RODEZ (4).

LA belle tour de Notre-Dame, cathédrale de Rodez (5), ciselée comme une orfèvrerie, orgueil des Rodésiens, suffirait à rendre cette église illustre.

L'église, exécutée en pierres de taille de Nuces et de Capdenaguet (Aveyron), fut commencée en 1277. On y reconnaît la prépondérance de l'architecture du Nord. C'était une reconstruction, qui fut terminée en 1532. Pendant vingt ans on poussa les travaux avec activité et bientôt s'élevèrent sur un plan homogène l'abside et les deux premières travées du chœur, les collatéraux correspondants et les onze premières chapelles. La cathédrale domine la cité, et l'église offre des parties de diverses époques, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe siècle. Les armes des évêques et les inscriptions gravées sur les murs permettent de suivre pas à pas les stades de la construction.

1. J. de Lahondès, *L'église Saint-Étienne, cathédrale de Toulouse*. Toulouse, 1890.
2. J. de Lahondès, *L'Église Saint-Étienne, cathédrale de Toulouse*, 1890.
3. L. Drouyn, *Variétés périgourdines*, 1878 85.
4. L. Baron de Barlavagne, *Histoire de la cathédrale de Rodez*, 1870. — V. Notice de H. Barreau et de l'abbé Magne, abbé Alibert, *Visite de la cathédrale de Rodez*, 1867. — Article de M. E. Eude dans les *Notes d'art* (février, 1912).
5. H. Stein, *ouvr. cité*.

Étienne, maître de l'œuvre, est cité vers 1290. L'entreprise abandonnée fut reprise en 1325, avec des ressources insuffisantes. Guillaume Bosquet était le maître d'œuvre en 1358-1360. A la fin du XIV[e] siècle, malgré toutes les quêtes et toutes les indulgences octroyées aux bienfaiteurs, le chœur n'était pas terminé. En 1440, on se remet à la besogne et Conrad Roger construit les piliers du collatéral Nord. En 1448, Jacques Morel fait prévaloir un plan et un style différents et entreprend le portail. Il disparaît un beau matin et est remplacé, en 1456, par Thibaut Sonier, tandis que Raymond Dolhas, dit Castelvert, avec son fils Gérard entreprennent d'achever le chœur sur l'ancien plan. Ils sont remplacés bientôt par Richard (1450), par Vincent Sermati et son fils Jean, par André Arnabric (1465) et enfin par Bernard d'Antheny (1500) (1). M. H. Stein nous fait connaître la plupart de ces noms ; c'est par bandes, on le voit, que s'évadent des archives historiques ces noms longtemps ignorés des architectes gothiques.



Fig. [illegible]. — CATHÉDRALE DE RODEZ.

La grande façade Ouest forme un vaste écran ; elle est dépourvue de portail, par la raison qu'elle était primitivement acculée aux fossés. Élevée au XVI[e] siècle, percée seulement de deux meurtrières dans le bas, elle est d'un caractère singulièrement sévère, et quasi militaire, tempéré néanmoins par la rose flamboyante qui s'ouvre au haut du massif central, ajourée comme un muchharabieh arabe et comprise entre deux contreforts à pinacles fleuronnés, flanquée de deux pyramides gothiques. Plus haut un frontispice également délicat, mais en style renaissance et d'allure espagnole, est terminé par un léger fronton. Deux tours carrées inachevées, avec tourelle d'escalier octogonal, accusant le style du XV[e] siècle avancé, s'y rattachent par des arcs-boutants. Au flanc du chœur, se dresse le très élégant clocher dont nous avons parlé, qui est un des plus savoureux ouvrages gothiques de tout le Midi. Il fut bâti de 1510 à 1526. Carré au premier étage, octogonal au second, rond au sommet il porte à

1. L'ancienne chapelle de Saint-Michen contient un sarcophage mérovingien, qui passe pour avoir servi de sépulture au premier évêque de Rodez, et le cénotaphe du chanoine du même temps. Dans la chapelle du Sacré-Cœur on conserve une table d'autel romane. Dans la première absidiole est érigé le tombeau de M. J. Crosnier, le prélat archéologue. D'intéressants bas-reliefs ornent les chapelles suivantes.

80 mètres de hauteur une statue colossale de la Vierge, qui paraît minuscule d'en bas. Les tourelles des quatre angles sont surmontées des statues des Évangélistes. Trois galeries en encorbellement divisent la tour en trois étages au décor aérien.

Deux autres tours flanquent le chevet plat, qui est aveugle sur une grande hauteur et percé d'une rose sous son couronnement en style renaissance. La tour du Midi porte une inscription qui ne brille pas par la modestie : *Facessant ægyptiorum insane pyramidarum moles : valeant orbis miracula.*

L'église est en croix latine, à trois belles nefs d'une venue jusqu'au chevet, aux robustes piliers, aux voûtes élevées, à la claire-voie très haute. On y remarque une tribune très intéressante sur une voûte surbaissée, un jubé de 1501, aux sculptures fouillées, un sépulcre du XV[e] siècle, des stalles très riches, au dorsal orné de figures en bas-reliefs en pied, sous des baldaquins.

A chaque bras du transept, s'ouvre une belle porte du XV[e] siècle, dont le décor est mutilé. A l'intérieur, on remarque des vitraux anciens, œuvre de Philandrier, un sarcophage du VI[e] siècle en marbre, des tombes du XV[e] siècle, plusieurs tombeaux du XIV[e] siècle et un *sépulcre* de la Renaissance ([1]).

XI. — CATHÉDRALE DE PERPIGNAN.

L'ÉGLISE collégiale de St-Jean de Perpignan fut commencée en 1324 à la place de l'ancienne, fondée en 1289 par Camille de Lévis-Mirepoix. Les premières pierres en furent posées par le roi Sanche et l'évêque d'Elne, Bérenger IX, ce que rappellent des inscriptions lapidaires dans la nef. L'édifice n'est pas encore terminé. Cette église devint cathédrale à partir de 1602, les évêques d'Elne y ayant transporté leur siège.

Elle a la forme usuelle de la contrée, mais dans des proportions magnifiques.

La couverture plate est bordée de pignons qui se découpent au pourtour en une série de gâbles déprimés, surmontant de hautes verrières à beaux fenestrages flamboyants, à trois lumières, séparées par de rudes contreforts d'une venue.

Au-dessus de l'église, à droite de la façade, se dresse l'horloge municipale dans une élégante cage de fer et sur le flanc gauche, une haute tour carrée aux angles abattus, de style du XVIII[e] siècle.

L'intérieur, d'une richesse touffue, est abrité sous une seule et belle voûte comme la nef de Mirepoix ; cette voûte contient des vases acoustiques. Elle est large de $18^{m}30$, haute de 27 mètres ; elle est soutenue par de gigantesques contreforts internes entre lesquels prennent place quatorze chapelles latérales. La nef a près de 80 m. de longueur et se termine par une belle abside à cinq pans, flanquée de deux absidioles donnant sur un transept assez étroit. Les chapelles de la nef furent dotées à l'envi par les bourgeois et par les nobles animés d'un antagonisme traditionnel.

1. L. Baron de Barlavagne, *Histoire de la cathédrale de Rodez*, 1875.

La façade offre dans un grand mur aveugle un porche de 1631 en forme de baldaquin, surmonté d'une statue (1).



— CATHÉDRALE DE PERPIGNAN.

L'église possède un magnifique retable du XVIe siècle, un autre du XVe, le tombeau en marbre noir de l'évêque Louis de Montmor (1991), des fonts du XIe siècle en marbre blanc et des vitraux anciens. Le trésor comprend une boîte de cèdre antique ayant contenu la main de S. Jean-Baptiste.

A la porte de Bethléem, au Sud, on voit une curieuse tombe de 1291, représentant la mort du personnage et sept assistants. Philippe de Lévis (1493 à 1537) a construit le cloître ; il fut le restaurateur de l'eglise.

Du côté Nord, vers la *cité Bartissol*, se voient les vestiges romans du Vieux St-Jean, l'église primitive accolée à la cathédrale actuelle. On y voit une curieuse porte à double baie, aux arcades et clefs pendantes, qui ont servi de socles au superbe Christ bénissant, qui orne actuellement le clocher, et qui est, d'après M. Brutails, la plus belle œuvre de statuaire romane existant dans la province.

XII. — CATHÉDRALE DE MIREPOIX.

L'ANCIENNE cathédrale de Mirepoix (2), commencée au XIIIe siècle, sur le plan des églises toulousanes, continuée aux XIIIe et XIVe siècles, offre le plan le plus simple, le plus économique et le plus favorable aux grandes assemblées, comportant une seule nef, courte et basse, large de 21 m. 60 dans œuvre. Elle est la plus large nef de France.

Elle fut d'abord couverte d'une charpente en bois. Effrayés de l'énorme ouverture du vaisseau, ses constructeurs n'avaient pas osé entreprendre sa superstructure ; ils avaient dressé un mur environ aux deux tiers de la largeur de la nef, du côté du Midi, pour recevoir la corniche. C'est seulement de nos jours, de 1854 à 1865, qu'elle fut voûtée par les architectes de Coma et Cals. Celui-ci avait restauré d'après le plan de Viollet-le-Duc la nef analogue de Saint-Michel de Carcassonne.

1. Victor de Ghellinck, Congrès de Carcassonne. Anvers, 1907.
2. Abbé Gabaldo, *Ancienne cathédrale de Mirepoix*. V. *Bulletin monumental*, année 1884, p. 508.

Un porche élevé au commencement du XVIe siècle, vers la ville, au flanc Nord, s'ouvre sur la première travée. Il est décoré de niches veuves de leurs statues et de deux verrières flamboyantes qui éclairent la tribune épiscopale attenante à l'ancien évêché. A l'opposite se dresse une tour carrée. La nef est bordée de chapelles comprises entre des contreforts internes; les deux premières sont éclairées par de longues lancettes, datant des reprises de Philippe de Lévis ; les suivantes sont éclairées de grandes fenêtres flamboyantes. Les travées suivantes sont aveuglées par deux étages de salles internes, qui défigurent le vaisseau.

Le vaste chœur élevé en 1431 est inondé de lumière ; il comprend une travée et un rond-point bordé de sept chapelles. Les clefs de voûtes de celles-ci nomment leurs anciens titulaires : Notre-Dame, S. Maurice, S. Pierre, S. Dominique, S. Gaudens, etc.

L'église a perdu ses anciens vitraux, notamment celui qui représentait Guillaume du Puy offrant sa cathédrale à S. Maurice. Elle reste un des édifices les plus remarquables des provinces pyrénéennes. Elle est dominée par la flèche aiguë du clocher de Philippe de Lévis. La souche octogonale à deux étages de la tour se dresse sur un soubassement carré, soutenu par des piliers butants et flanqué d'élégantes pyramides. Une flèche à huit pans aux arêtes fleuronnées porte la croix terminale à 60 mètres de hauteur. L'escalier à vis est contenu dans des tourelles adjacentes, mais isolées d'où l'on accède à la tour par une passerelle.

XIII. — CATHÉDRALE DE TULLE [1].

CETTE église est une ancienne abbatiale bénédictine, mutilée à la Révolution, dans le but d'agrandir la promenade qui l'entoure.

Elle est en partie romane, en partie gothique, et se distingue surtout par la jolie flèche qui se dresse en tête de sa nef, et qui date des XIIIe et XIVe siècles. Elle est carrée et présente trois étages percés sur chaque face de belles fenêtres géminées garnies d'abat-sons avec ses doubles contreforts, qui prennent gracieusement vers le haut la forme octogonale, et se terminent par de gracieuses pyramides au bas de la flèche élancée.

A l'abside sont adossées les ruines de l'ancien monastère.

XIV. — CATHÉDRALE DE GRENOBLE [2].

L'ARCHITECTURE de cet édifice, dont l'évêque Isam jeta les fondements, offre des constructions de toutes les périodes, des styles roman et gothique, et un mélange qui trahit la discontinuité dans le travail d'édification. Il n'y a pas

1. R. Fage, *Le vieux Tulle*, Tulle, 1888.
2. V. Prudhommé, *Histoire de Grenoble*, 1888.

même unité dans les matériaux, la brique avoisinant la pierre sans se marier avec elle. La plus grande partie de l'édifice est toutefois construite en briques, à l'exception du portail et du premier étage qui le surmonte. Les portions les plus anciennes, savoir le porche, le clocher et les piliers de la nef, sont du XIe siècle. La façade de l'Ouest, précédée de sa lourde tour carrée, est en néo-roman moderne quelque peu rhénan. La triple nef ogivale offre des voûtes avec nervures sculptées. Les collatéraux sont surmontés de tribunes basses, et l'un d'eux est bordé de chapelles. Le chœur, fort simple, de même hauteur que la nef, gothique comme elle, comporte une travée rectangulaire et une abside polygonale. Il contient, au côté de l'Évangile, un tabernacle en pierre richement sculpté, haut de 14 mètres, accolé au mur, exécuté vers 1456 dans le style fleuri et compliqué de l'époque. Signalons aussi le ciborium, le tombeau de l'évêque Aimon Chissay († 1479) et des fonts du XVe siècle.



Fig. [illegible]. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE GRENOBLE.

XV. — CATHÉDRALE DE LYON (1).

L'ÉGLISE de Saint-Nizier fut la cathédrale primitive de Lyon. La primatiale actuelle de *Saint-Jean* ne brille pas par l'unité qui caractérise les chefs-d'œuvre ; elle est au contraire remarquable par la façon particulière dont le gothique s'y mêle au roman. A ce titre nous nous en sommes occupés dans le tome I. On y remarque le mélange du plein-cintre et du tiers-point dans les parties les plus anciennes. Si elle n'est pas des plus belles, elle est fort intéressante. Son plan est en tau. Le chœur est du XIIe siècle, la nef, des XIIIe et XIVe ; une grande partie de la déco-

(1) V. [illegible] *de Lyon.* Lyon, 1880. — Ménestrier, *Histoire consulaire de la ville de Lyon.* — C. Guigne, *History of the Cathedral.*

ration est du XVe. La construction commença vers 1118. De 1199 à 1230, on construisit avec la rose septentrionale, la voûte, l'abside et le transept. La façade et le portail appartiennent au XVIe siècle ainsi qu'un des clochers. Robert-le-Maçon y était occupé en 1147. Le maître d'œuvre était Gauthier en 1270, Jean Richard en 1292, Jean de Longmont de 1316 à 1320, Jean de Remaçin en 1359, avec Guillaume Marsat, Jean de Sainte-Albine en 1362, Jean Bertel d'Auxerre en 1368, Jacques Morel, Jacques de Beaujeu (1370-1418) qui acheva la façade et sa rose. Jacques Morel a brillé comme sculpteur et il est l'auteur du magnifique mausolée du Cardinal de Saluces Lyon, du tombeau de Charles de Bourbon et du roi René. Le Chapitre de Lyon remplaça cet artiste nomade par Pierre Noyset, puis par Jean Robert (1430) et Antoine Montais (1450). On le voit, la primatiale de Lyon connaît ses auteurs plus que beaucoup d'autres [1].

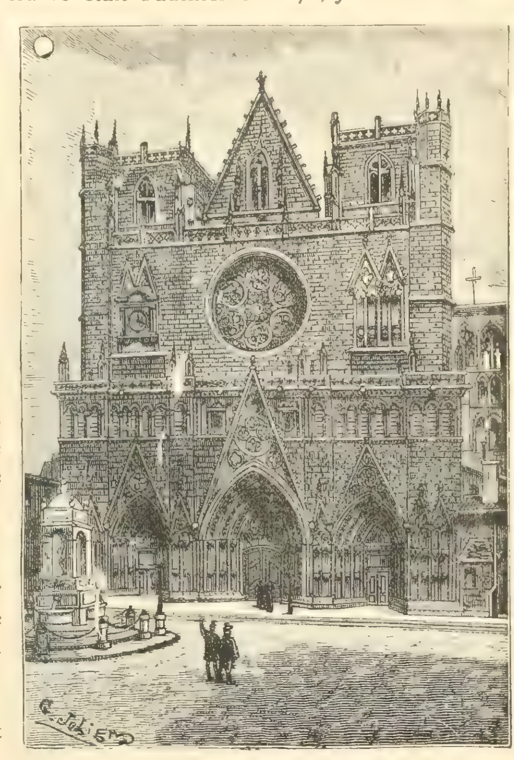


Fig. 137. — CATHÉDRALE DE LYON.

Le chœur offre un des plus anciens exemples de voûtes en cul-de-four, signalée comme telle par Viollet-le-Duc ; sur cette vieille conque romane ou plutôt latine on a greffé le transept et les nefs gothiques. La nef, dont l'axe est légèrement brisé, a huit travées ; elle est séparée du chœur, plus bas, par un pignon percé d'une rose ajourée comme celles de la façade et des croisillons. Les voûtes sont sexpartites, forme que nous avons expliquée à propos de N.-D. de Laon.

Vu du bas de la nef, le vaisseau est admirable. Les nefs sont partagées en trois par des piliers en faisceaux de colonnettes et ornées d'un triforium qui fait le tour de l'église. L'ensemble rappelle les églises rhénanes. Trois frises en marbre, incrustées de ciment rouge, ceignent le chœur à diverses hauteurs ; c'est un genre de décoration qu'on ne retrouve qu'à la cathédrale de Vienne, en Dauphiné.

Le transept se dissimule sous la forme de deux tours carrées. Celle du Nord renferme une grosse cloche fondue en 1662.

La façade, avec ses trois portails inégaux et surmontés de gâbles aigus, sa rose gothique et son pignon émergeant entre deux tours trop courtes et comme avortées, forme comme un écran anachronique devant les nefs.

1. H. Stein, *Les architectes des Cathédrales françaises.* Paul Laurent, 1909.

La première chapelle à droite, dite chapelle des Bourbons (XVe s.), offre une vraie dentelle de pierre.

Saint-Jean possède un riche trésor. On remarque, aux côtés de l'autel, deux croix conservées depuis la tenue du Concile général de 1174, en signe de l'union de l'Église latine et de l'Église grecque, convenue entre les Pères du Concile et les envoyés de l'Orient, union que S. S. Léon XIII a entrepris de nos jours de reconstituer. Les fenêtres sont ornées de remarquables vitraux des XIIIe et XIVe siècles, qui ont été restaurés.

La fameuse horloge mécanique construite par Nicolas Lippius de Bâle (1598), récemment restaurée [1], est une des précieuses curiosités de Lyon et une des horloges les plus remarquables qui soient en France, surtout depuis que la célèbre horloge de la cathédrale de Strasbourg a cessé de compter parmi les richesses artistiques de ce pays. On peut constater, en comparant l'ouvrage actuel à une gravure contemporaine de son auteur, quels fâcheux remaniements elle a subis au cours des siècles [2]. Hors d'usage depuis longtemps, elle a été remise en état de nos jours. Une légende ancienne explique ainsi les fonctions du mécanisme :

« Le coq qui chante. — La cloche qui sonne l'heure. — Les petites cloches qui sonnent le *Sancte Spiritus*. — L'ange qui ouvre la porte pour saluer la Vierge Marie. — Deux testes de lyons qui remuent les yeux et la langue. — L'astrolabe montrant les heures, le soleil en son degré et le mouvement de la lune. — L'almanach perpétuel qui montre, tous les jours de l'an, les festes et l'an bissextil. »

La voix du coq est bien un peu enrouée, mais on a tenu à lui conserver l'anche métallique, qui a trois siècles et peut-être plus. Il serait facile d'y substituer une voix plus naturelle et plus jeune ; mais ce ne serait plus la voix du coq historique de l'horloge de la cathédrale de Saint-Jean.

XVI. — CATHÉDRALE DE VIVIERS.

SUR un rocher qui domine le Rhône et sa vallée montagneuse se dresse parmi des murs fortifiés, des rues étroites et escarpées, et de vieilles maisons, la curieuse église Saint-Vincent, qui remonte en grande partie au XIIIe siècle. Elle possède une seule nef du XIIIe siècle remaniée et modernisée, et un chœur de style flamboyant terminé en terrasse et couronné de deux étages de galeries ajourées.

A gauche de la modeste façade se dresse une tour octogonale dont la base est romane et qui se termine en terrasse crénelée. Son allure de forteresse rappelle la puissance temporelle des anciens évêques de Viviers; elle offre deux étages bas, massifs, percés de petites baies plein-cintre, et surmontés de la partie octogonale gothique.

Le palais épiscopal, entouré de beaux jardins, est du XVIIIe siècle. Il fut construit en 1732 et passe pour un des plus beaux de France.

[1] [illegible]

[2] [illegible]

LE STYLE RAYONNANT

NOUS connaissons maintenant le style gothique du XIIIe siècle dans sa beauté sévère, dans son élégante pureté, dans sa richesse contenue et majestueuse.

Dans les grandes églises de cette époque, la voûte en arcs d'orgives, romane d'origine, déve-

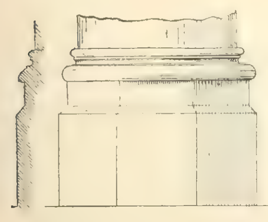


Fig. 138. — BASE ET PLINTHE DE COLONNES.

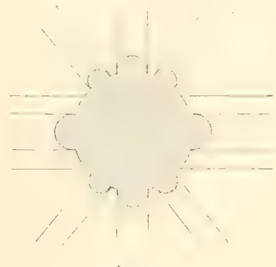


Fig. 139.



Fig. 140. — BASE DÉBORDANTE.

loppe plus librement sa puissante ossature ; des points d'appui, invisibles de l'intérieur, se jouent en apparence des lois de la pesanteur, et reportent leurs contre-poussées sur les murs extérieurs à l'aide de hardis arcs-boutants. Des colonnettes greffées aux piliers reportent jusqu'au sol les lignes des nervures avec la charge des voûtes. Les fenêtres s'ouvrent largement et offrent des jours en lancettes à de splendides vitraux.

Mais le temps marche, et les architectes gothiques ne restent pas plus stationnaires que lui. Ils sont engagés dans un système ; ils le développeront jusqu'à la perfection, puis encore jusqu'à l'excès et à l'abus. L'apogée de système fut atteint par l'architecture du XIVe siècle.

Le moment est venu d'expliquer la caractère de cette nouvelle phase de l'architecture gothique.

Les voûtes gothiques avaient donné le moyen de reporter les poussées sur des points isolés des murs, puis même en dehors des hauts murs, sur les murs bas et extérieurs, à l'aide des arcs-boutants. Bientôt l'édifice se réduit à un squelette de pierre. Les supports deviennent étroits jusqu'à la plus grande hardiesse ; les pleins des murs font place à de véritables cloisons ajourées. Les fenêtres occupent toutes les surfaces disponibles entre les contreforts ; leurs baies très larges se remplissent de montants en pierre qui se relient dans le haut et s'entre-croisent suivant des tracés d'une élégance extrême. Les roses deviennent colossales et se remplissent d'une résille de pierre de la dernière richesse *(fig. 143)*. Ces dessins sont tracés au compas ; ils se développent en rosaces, en quatrefeuilles, en combinaisons de courbes, qui donnent leur nom à cette période d'architecture.

Fig. 141. — BASES DE COLONNETTES.



Fig. 142. — CHAPITEAU DOUBLE.

En même temps les supports des nefs perdent définitivement l'apparence de colonnes et

deviennent de simples faisceaux de colonnettes (*fig. 139*), qui s'envolent du pavement vers la voûte. Les chapiteaux perdent leur sévérité, mais pas encore leur élégance. Cette phase du style gothique répond à ce que les archéologues appellent le ***style gothique rayonnant***. On en trouve des exemples, et des plus beaux, dans les parties les plus récentes de l'œuvre de Notre-Dame de Paris, que nous avons déjà décrite. Nous en chercherons ailleurs et nous y arrêterons davantage.

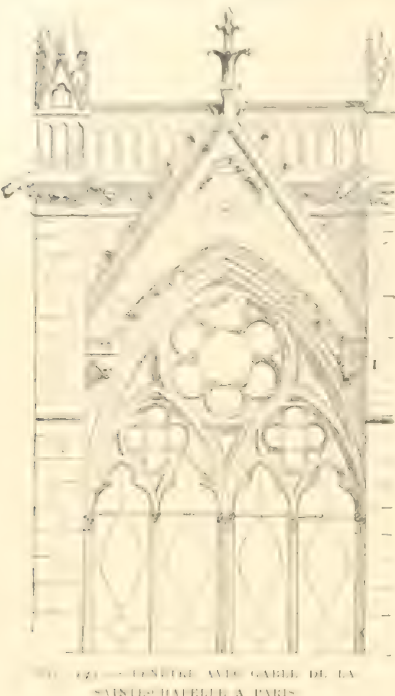


FIG. [illegible]. — FENÊTRE AVEC GABLE DE LA SAINTE-CHAPELLE A PARIS.

Les progrès nouveaux s'impriment dans le pilier gothique, qui, sous la voûte, constitue l'âme du système de la construction méridionale.

L'ensemble des membres de la voûte se compliquant, leur retombée sur le chapiteau forme une réunion de nervures qui demande une assiette large et bien combinée. Le chapiteau avait été muni d'un puissant abaque, et la colonne elle-même avait été soulagée par des colonnettes engagées aux angles. Le chapiteau est maintenant devenu octogonal, et l'abaque moins épais. La colonne tend dès lors à se transformer et un pilier à faisceau de moulures. Le décor de chapiteau est formé de feuillages plus naturels.

La base subit l'influence de cette transformation. Les puissantes moulures qui caractérisent la belle base du gothique primaire, s'amincissent à mesure que la grosse colonne ronde fait place à un groupe de colonnettes ; perdant l'importance de leur rôle, les bases multiples passent en quelque sorte à l'état de moulures accessoires, avec lesquelles celles de la plinthe luttent d'importance.

I. — CATHÉDRALE DE BEAUVAIS [1].

SAINT-PIERRE de Beauvais est la cathédrale la plus imposante qui existe ; achevée, elle eût été l'un des monuments les plus magnifiques de la chrétienté. Les proportions gigantesques et les formes harmonieuses qui caractérisent le chœur laissent entrevoir ce que devait être cette merveilleuse construction, que Viollet-le-Duc qualifiait de Parthénon de l'architecture française [2].

Armés du système puissant de la croisée d'ogives, les architectes gothiques s'exaltèrent. Leur rêve fut d'élever des constructions aériennes dignes de la Jérusalem céleste. Ils se jouèrent de la pesanteur dans leurs jongleries architecturales. Les

1. E. J. Woillez, *Description de la cathédrale de Beauvais*, Paris, Derache, 1888. — *Arch. des mon. religieux de l'ancien Beauvoisis pendant la métamorphose romane*, Paris, 1839-49.
[illegible], *Histoire de la cathédrale de Beauvais*, 1865.
L. Pihan, *Beauvais, sa cathédrale, ses principaux monuments*, 1885. — V. *Magas. pittoresque*, 1835, p. 225.
Abbé Barraud, *Descript. des vitraux des hautes fenêtres du chœur de la cath. de Beauvais*, brochure.
2. V. E. Woiller et Desjardins, *ouvrages cités*.

voûtes du chœur de Beauvais, qui s'envolent jusqu'à quarante-huit mètres de hauteur, sont le triomphe des constructeurs. On ne peut pousser plus avant l'art de soutenir dans l'air une construction colossale, tout en débarassant le sol le plus complètement possible de supports encombrants (1).

Pourtant on était allé plus loin encore dans la construction primitive, qui avait coûté les plus grands sacrifices, pour laquelle on avait créé des confréries, multiplié les indulgences, organisé des quêtes, des sermons, des processions solennelles de reliques, imploré les faveurs royales et que deux incendies successifs avaient détruite en 1180 et en 1225. Milon de Nanteuil, voulant étonner le monde par la hardiesse de ses conceptions, avait d'abord élevé ce vaisseau sur des supports trop espacés et plus sveltes encore. On se demande comment les fidèles osèrent s'aventurer sous ces voûtes aériennes, qui menaçaient de les ensevelir sous leurs ruines. Établi sur des fondations puissantes l'édifice fut commencé en 1225, mais la construction tarda, le chœur ne fut fini qu'en 1272. Les maîtres d'œuvres d'alors avaient entrepris avec la matière une lutte sans merci ; ils avaient poussé l'audace jusqu'à la témérité. Les voûtes à peine construites, avec une intrépide légèreté, s'écroulent et sont relevées ; en 1272 on les bénit en grande pompe et allégresse, mais l'épouvantable catastrophe de 1284, précédée de l'écroulement de 1247, démontra l'impossibilité de maintenir un tracé plus que hardi. Cette catastrophe se produisit, sans faire de victimes, douze ans après la construction. Il était donc établi que les ingénieurs du XIIIe siècle avaient atteint les limites précises de la résistance de la matière, ou l'avaient à peine dépassée ; la construction pouvait se tenir debout ; il lui manquait seulement la surabondance de force nécessaire pour durer. De 1284 à 1338 près de 80.000 livres furent dépensées en réparations.

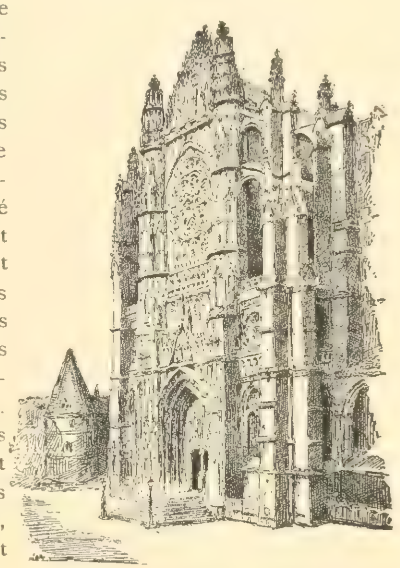


Fig. 144. — CATHÉDRALE DE BEAUVAIS.

En 1338, maître Enguerrand le Riche reprit l'œuvre abandonnée ; les piliers furent renforcés et les voûtes refaites. On doubla le nombre des travées en établissant des piliers intercalaires d'un effet nuisible à l'élégance. Ce fut l'œuvre de Guillaume de Roye et de son appareilleur Allert d'Aubigny (2). Plus tard, sous François Ier, Martin Cambiche, François Maréchal et Jean Vast, aussi insensés que Milon de Nanteuil, voulurent élever sur la croisée une tour qui égalât en hauteur la coupole de Saint-Pierre de Rome ; ils voulurent démontrer que le style gothique pouvait élever ses flèches aussi haut que le classique, ses colonnades. L'élégante pyramide qu'ils édi-

1. *Note historique et descriptive de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Beauvais*, Beauvais, 1829, in-8.
Cathédrale de Beauvais, étude des voûtes, par P. Planat Benonville, V. *Constructions modernes*, 1824-311, 1894, p. 195.

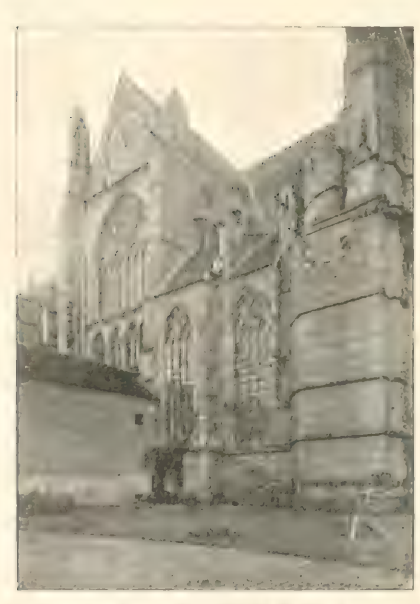
2. V. Benonville, *Constructions modernes*, 1894, p. 321 ; 1895, p. 311.

fièrent à la croisée, comptait un pied de moins seulement de hauteur que le dôme de Michel-Ange. Cette flèche aérienne, tout ajourée, d'un effet magnifique, formait une lanterne garnie de vitraux de couleur ; aux nuits solennelles une lampe y brillait, et la faisait apparaître au loin comme un phare céleste. Cette merveille, qu'on a nommée une prodigieuse folie, se dressait depuis cinq ans dans les airs, à 150 mètres de hauteur, quand elle s'effondra en 1573 ; par une nouvelle permission de Dieu les fidèles venaient de sortir de l'église en procession.

Le vaisseau de Beauvais n'offre qu'un chœur allongé à cinq nefs, de la fin du XIIIe siècle (1247-1272), allongé de son transept (1500 à 1548) et une travée de la nef. Sa longueur n'est que de 63 mètres, sa largeur au transept en atteint 58, 70 ; sa hauteur sous clef est de 48, 18 ; le faîte du grand comble s'élève à 68 mètres.

La lumière y pénètre à flots entre des piles d'une hardiesse et d'une élégance inouïes, par des baies de 17 mètres de hauteur. Les arcades du triforium offrent un ajourement encore inconnu jusqu'alors, et la structure des arcs-boutants, des combinaisons sans exemple. Le déambulatoire est éclairé au-dessus des absidioles à l'instar d'une vraie lanterne. Les pignons du transept sont ajourés de résilles merveilleuses, avec de grandes roses, aux intéressantes combinaisons géométriques, reperçant tout le mur entre deux jolies tourelles très ornées.

II. — CATHÉDRALE DE MEAUX.



CATHÉDRALE DE MEAUX.

St-ÉTIENNE remonte au commencement du XIIIe siècle, mais n'a été terminée qu'au XVIe. Les richesses du style flamboyant dominent même dans la nef [1].

L'architecte Gauthier de Varnifroy dirigeait la construction vers 1253 ; il a peut-être fourni les plans. La négligence avec laquelle furent jetés les fondements et conduits les travaux de maçonnerie a nui à la solidité plusieurs fois compromise de l'édifice. Après Pierre de Varnifroy on demanda un devis pour les constructions ultérieures au célèbre Nicolas de Chaumes. On fit les plans de la façade et des tours, incomplètement exécutées par de maladroits successeurs. Dès le début du XIVe siècle, l'évêque Simon Festu fit refaire les voûtes des bas-côtés du chœur par Pierre, fils de Gauthier.

1. V. *Bulletin monumental*, 1890, p. 52[illegible]. — V. *Magasin pittoresque*, 1834, p. 201.

L'église fut allongée de deux travées par l'architecte Nicolas Chaumes ; on conserve un dessin de l'ouvrage, daté de 1327 [1]. On ajouta deux tours aux pieds des bas-côtés. Les cinq chapelles absidales sont une réfection moderne. Toute la façade est une reconstruction de celle du temps de Philippe-Auguste. Une restauration trop radicale et récente a effacé les traces des sutures des constructions progressives de la nef, accusées par d'intéressantes variantes, notamment dans le triforium.



Fig. 150. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE MEAUX.

*
* *

Par son aspect intérieur et son bel ensemble, cette église peut rivaliser avec les plus belles. Ses dimensions sont modestes ; ses nefs sont courtes : longueur 84 mètres, largeur au transept 35, hauteur des clefs au chœur 30. Quoique fondée sur sol compressible, elle s'est bien tenue à travers les siècles. Le plan est régulier. Une nef centrale avec doubles bas-côtés et chapelles latérales, un transept non saillant, un chœur avec collatéraux doubles, et cinq chapelles rayonnantes rondes, tel est l'ensemble qui offre une grande harmonie de proportions, beaucoup de hardiesse de formes, une parfaite correction. Malheureusement la grande nef n'a pas tout son développement. La claire-voie voisine du transept, côté du Midi, a été reconstruite de nos jours. Dans la nef, le

1. V. Abbé Jouy, Conférence .... du diocèse de Meaux.

transept et le chœur, une dizaine de travées des voûtes ont aussi été refaites. Les restaurateurs modernes ont rétabli en style primaire ces parties déjà refaites au XVe siècle. Ces travées ont été exécutées avec une perfection plutôt trop méticuleuse, qui laisse regretter l'œuvre ancienne si primesautière. Le chœur est tout à fait remarquable, avec ses arceaux légers portés sur des colonnes élancées, hautes de plus de treize mètres, d'où se détache une grêle colonnette qui s'élance vers la voûte pour recevoir sa retombée. « Il est impossible, dit l'abbé Bourrassé, de rien concevoir de plus saisissant que l'ordonnance de cette enceinte du chœur. Le sentiment des connaisseurs est unanime : les absides de Beauvais, du Mans, de Reims, sont plus majestueuses, plus solennelles que celles de Meaux ; mais elles ne l'emportent ni en noble simplicité ni en hardiesse ».

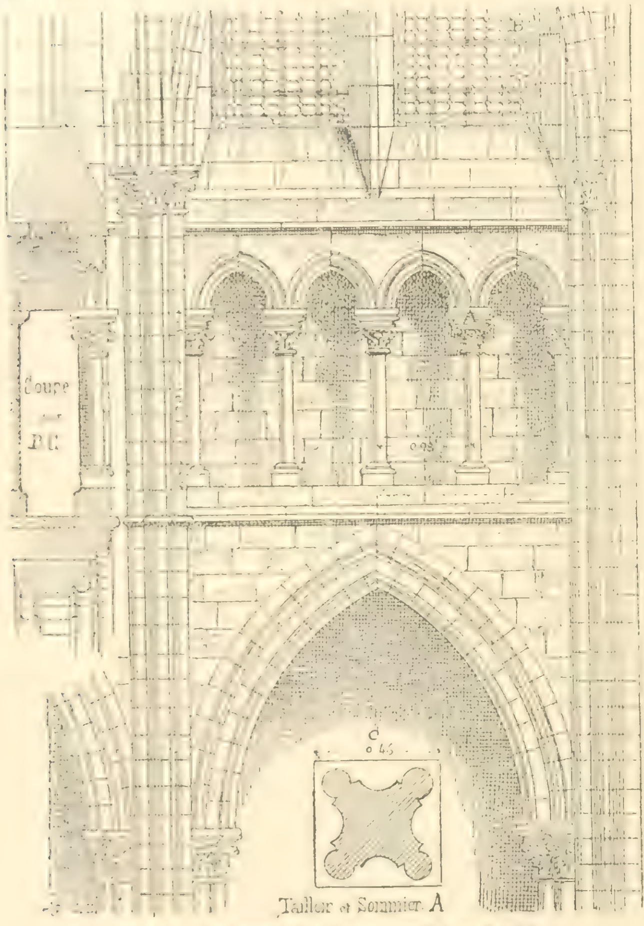


Fig. 47. — TRIFORIUM DE LA CATHÉDRALE DE MEAUX.

Vu de l'extérieur, le monument offre une nudité austère, dont la monotonie est augmentée par la dégradation des matériaux ; il a été restauré en 1854.

La tour du Nord élevée au XVe siècle, mesure 67 mètres de hauteur. Celle du Sud, inachevée, couverte en ardoises, a pris le nom de *Tour Noire.* La façade Ouest précédée d'un large perron domine la place. Les trois portails de l'Ouest, aux gâbles puissants, sont de dates différentes, les deux premiers de droite à gauche, de la deuxième moitié du XIVe siècle, le troisième du XVe ; les statues des voussures sont de 1350 environ, la résille du pignon est postérieure d'un quart de siècle.

Le portail principal offre trois baies, à voussures profondes, inégales, abritées,

deux sous des gâbles triangulaires, celle de gauche sous une simple accolade ; au-dessus, il est percé d'une belle rose.

La fade du Sud est ornée d'un joli portail du XIII[e] siècle, imitant celui du Sud de Notre-Dame de Paris ; il a été restauré en 1886.

Signalons la rose flamboyante du portail principal, au réseau tracé en nébules, la grande verrière du transept Sud, formée de fragments de vitraux anciens, les orgues, qui datent de 1637, les chapelles garnies de nombreuses pierres sépulcrales.

Au milieu de la troisième travée a été érigée en 1822 la statue de Bossuet. La chaire a été refaite avec les panneaux de celle dans laquelle prêcha le grand évêque ; ses restes reposent dans un caveau sur le côté droit du chœur.

La grande verrière du portail méridional a été recomposée en partie avec des fragments d'anciens vitraux. L'église contient de nombreux monuments funéraires plus ou moins remarquables (1).

III. — CATHÉDRALE DE TROYES (2).

SAINT-PIERRE de Troyes, remarquable par l'ampleur de ses proportions et la largeur de ses nefs, couvre de son ombre imposante les monuments chétifs que l'on a entassés à ses pieds. Elle a été construite sur un sol peu résistant avec l'excellente pierre de Tonnerre. Elle s'élève à la place de l'église que l'évêque Milon avait fait construire au X[e] siècle, et que le feu détruisit en 1188.

Les parties principales datent du commencement du XIII[e] siècle. Hervée (1206-1223), soixantième évêque de Troyes (1206-1223), passe généralement pour en être le fondateur. Lui-même en aurait dressé le plan et aurait présidé aux premières constructions comprenant le chœur et ses absidioles ainsi que les portails Nord et Sud. En 1227 le pape encourageait l'œuvre par des indulgences spéciales ; à sa mort le chœur entier et les portails latéraux étaient achevés.

La construction, interrompue par la guerre de Cent Ans, fut reprise durant le XV[e] siècle, et fortement remaniée ; Jean Léguisé (1426-1450) en fit la consécration en 1430. La grande nef et les voûtes datent du XV[e] siècle (3). Le grand portail occidental fut construit par Martin Chambige en 1502.

On ne saurait jusqu'ici déterminer les parts respectives dues au maître maçon

1. Aufauvre et Fichot, *Les monuments de Seine-et-Marne*, 1858. A. Carrau, *Histoire de Meaux et du Pays meldois*, 1863. N. Allou, *Notice historique et descript. sur la cathédrale de Meaux*, 1871. Abbé Balthazar, *Revue de l'Art chrétien*, année 1865.

2. A. F. Arnaud, *Voyage archéol. et pitt. dans le départ. de l'Aube et dans l'anc. diocèse de Troyes*, 1837. — D'Arbois de Jubauville, *Répertoire archéol. du départ. de l'Aube*, 1861. — Same, *Documents relatifs à la construction de la cathédrale de Troyes*, 1862. — L. Pigeotte, *Étude sur les travaux d'achèvement de la cathédrale de Troyes*, 1870.

3. En 1545 la tour Saint-Paul était à sa hauteur actuelle, la rose du grand portail était terminée. En 1554, la tour Saint-Pierre s'élevait jusqu'à la corniche au-dessus de l'horloge ; elle fut portée en 1844 seulement à sa hauteur actuelle. Les parties inférieures du chœur rappellent encore le XIII[e] siècle, tandis qu'à la façade le commencement du XVI[e] siècle a étalé le luxe de la décadence

Henri (vers 1295), aux architectes Richer, Gautier, Geoffroy, et au maître d'œuvre Thomas (✠ 1367), auteur des grandes réparations effectuées au transept en 1365,



Fig. [illegible]. — CATHÉDRALE DE TROYES.

ainsi qu'à ses successeurs Michelin Hardiot, Michel de Jonchery, Jean Thierry, Jean de Torvoye (✠ 1384), Thomas Michelin (1400-1427), qui présida à la construction

des cloîtres et fut remplacé par Jean Terreleon; à Antoine Colas, à Janson Garnache, auteur des voûtes de la grande nef (1497); des noms d'architectes émergent en foule de l'ombre des archives (1).

Cet édifice, où toutes les périodes du style ogival sont représentées, est une église à cinq nefs avec transept saillant et ambulacre, d'un aspect grandiose à l'intérieur. Les dimensions sont gigantesques; la grande tour s'élève à 73 mètres; la longueur intérieure est de 117 mètres, la largeur de 51, ce qui est considérable. On remarque ses proportions élancées, l'étendue de ses fenêtres aux vitraux éclatants du XIVe siècle, notamment ceux des fenêtres hautes de l'abside, l'effet de 182 verrières versant à l'intérieur leur jour irisé, la richesse de ses rosaces flamboyantes, l'exubérante décoration du jubé de l'église de la Madeleine qu'on y a placé, son chevet surtout, un des plus beaux de France, avec sa couronne de chapelles rayonnantes dont la centrale, plus profonde, est consacrée à la Vierge. Ses voûtes sont des croisées simples. Les nefs, un peu sombres, accusent la décadence des formes, aux XVe et XVIe siècles. Elles offrent des arches d'un beau tracé, finement moulurées, un haut triforium en claire-voie aérienne, de belles croisées d'ogives, des piliers en faisceaux.



Fig. [illegible]. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE TROYES.

L'extérieur est pittoresque, mais inférieur; toutefois la façade est couverte de dentelles, de festons délicats, où la décoration du XVe siècle a épuisé ses finesses (2).

Le portail est une page finale et triomphante de l'art gothique à son déclin.

La façade occidentale est divisée par les contreforts en trois parties ayant chacune leur portail. Les voussures de ceux-ci sont décorées de petits dais et de culs-de-

1. V. Stein, *Les architectes des cathédrales gothiques*. Paris, Laurens, 1909.
2. V. *Annales archéologiques de Didron*, t. 20.

lampes d'un travail délicat; dans les gorges courent des ronces, des épines, des ceps de vigne, des branches de chêne, et se jouent des enfants nus, des sirènes, des lions, des gorilles, des dragons, des chamois. La Révolution a détruit les grandes statues des ébrasements.

Les trois baies du portail occidental sont séparées par des contreforts en tourelles, dont la grande masse est dissimulée sous un revêtement de délicates moulures, et sous un ensemble de niches, de pinacles et de moulures prismatiques. Au-dessus de chacune des baies d'entrée le tympan surhaussé, veuf de son imagerie, est abrité par un arceau gigantesque, que recouvre un gâble très aigu, finement ajouré, traversé par une balustrade, et orné sur les rampants de feuilles de chardon et de bestioles. Le cintre lui-même est bordé par-dessous de redents curieux, qui rappellent des stalactites. Plus haut, s'ouvre une rose flamboyante (1545), entre deux massifs ornés d'un fouillis de moulures et de fleurages. Ce sont les bases des deux tours, dont une seule, la tour Saint-Paul (1554), se dégage de l'ensemble de la façade et atteint une hauteur double, mais perd en montant la richesse de son décor. Martin Cambige entreprit sa construction en 1506. En 1511 Jean de Soissons se chargea de monter la seconde tour, celle de Saint-Pierre ; son contrat portait que, *hors le cas de mort*, il n'abandonnerait pas l'ouvrage sans l'avoir achevé. Il faut croire que le cas prévu se produisit, car cette seconde tour ne fut jamais terminée.

Le portail du Nord, du XIIIe siècle, est comparable à ceux des grandes cathédrales.

Le portail méridional fut réédifié en 1841.

Les grandes orgues construites en 1732 par Jacques Cocher sont un monument de la Renaissance.

* * *

La construction du clocher de Saint-Pierre fut reprise en 1413 par Jean de Nantes. Les travaux furent interrompus par l'arrivée des Anglais. Mais Jeanne d'Arc les chassa de la Champagne, s'agenouilla dans la cathédrale, et, rapporte la légende, dit en sortant : « *Faites votre clocher, ils n'y reviendront plus.* » Le 20 mars 1430 un beau coq doré, juché au sommet, apprit aux Troyens l'achèvement d'une des plus magnifiques flèches qu'on eût dressées dans les airs. La foudre la frappa en 1700 ; elle fut brûlée et les cloches fondues; le coq tomba dans le brasier. On raconte que, par la suite, des ouvriers, prenant leur repos dans la cathédrale, raillèrent la statue colossale de saint Michel, qui, dressée sur le pignon de l'église, avait laissé, d'un œil indifférent, brûler le beau clocher; mais soudain la statue tomba sur les impies, les écrasa et les enterra du même coup, si bien que, pour retrouver leurs cadavres, il fallut creuser le sol.

On raconte une autre légende au sujet de la rose dont nous parlons plus haut. L'artiste qui l'exécuta avait une fille d'une grande beauté; un jeune ouvrier sollicita sa main. « Je te l'accorde, lui dit le père, à une condition : prouve ton talent ; j'ai fait ma rosace, à ton tour, fais la tienne. » Quand il eut fini, le maître sourit, la jeune fille rougit. « Il y a une faute, dit le premier, tu as été trop pressé ; mais après tout, tu as du talent, et je te donne ma fille ! Tu feras mieux plus tard ; pour cette fois,

je te pardonne. — Point de pitié, repartit le jeune orgueilleux ; je suis vaincu, je n'ai pas droit à la récompense promise, » et il se jeta du haut de l'échafaudage. Sa mort frappa au cœur sa fiancée. La rosace manquait de solidité ; on fut obligé de la démolir ; elle est aujourd'hui, hélas, remplacée par une rosace en fonte, bien pire encore que la précédente, mais dont l'auteur, sans doute, est resté satisfait de lui-même.

IV. — CATHEDRALE DE CARCASSONNE (1).

LA pittoresque cité de Carcassonne, bâtie en damier par S. Louis, est curieuse entre toutes les bastides du XIVe siècle. Elle comprend la cité, avec ses jolis remparts, et la ville basse, la ville d'affaires, qui s'étend aux pieds de la première dans les îlots de l'Aude. Ses deux églises sont régulièrement placées aux pôles Nord et Sud de l'agglomération.

L'église de Saint-Michel, devenue cathédrale au siècle dernier, est un joli édifice commencé vers 1320 sur un plan méridional, comportant une nef très large, bordée de chapelles et couverte d'une voûte immense basse et surbaissée, dénuée de formerets et retombant sur des culots. Les chapelles, voûtées d'arêtes, s'intercalent entre les gigantesques contreforts intérieurs. Le chœur est formé d'une abside plus petite que la nef, accostée de deux absidioles et éclairée par de hautes lancettes. Tout l'intérieur est lourdement polychromé (2).

La façade de l'Ouest est actuellement dénuée d'entrée ; elle est percée d'une jolie rose rayonnante ; d'autres roses sont percées entre les contreforts, au-dessus des chapelles.

Le clocher, qui se dresse à gauche de la façade, est une tour carrée, à base romane, terminée par un gracieux étage octogonal, percé d'ouïes géminées, au tympan tréflé.

L'édifice, ravagé par l'incendie, de 1849, a été entièrement restauré par Viollet-le-Duc (3).

V. — CATHÉDRALE DE CHAMBÉRY (4).

LA cathédrale savoyarde, siège d'archevêché, est un monument commencé au XIVe, terminé au XVe siècle, précédé d'un portail gothique flamboyant du XVIe siècle.

Elle est bâtie sur une crypte du XIe siècle.

L'intérieur est couvert d'une riche polychromie, plus éclatante qu'harmonieuse. Le baptistère, en marbre blanc, de style corinthien, est une antique chapelle en rotonde rappelant les baptistères d'Italie.

1. V. Royo, *La Cité de Carcassonne*. Le P. Cros. Mayrevieille, *Monuments de Carcassonne*. Viollet-le-Duc, *La Cité de Carcassonne*. V. le guide de P. Foncin, M. Jourdy, Jourdaine.
2. Vic. de Ghellinck, *Congrès de Carcassonne*. Anvers, 1907.
3. V. Viollet-le-Duc, *La cité de Carcassonne*. Paris, 1878.
4. E. Chapperon, *Chambéry à la fin du XIVe siècle*, Paris, 1863.

NORMANDIE

La Normandie, où nous allons nous transporter un instant, a possédé une école d'architecture aussi remarquable et aussi caractérisée que l'école rhénane, et qui ne le cède en importance qu'à celle de l'Ile-de-France. Cette école adopta tardivement la fameuse nervure gothique, et garda l'arc en plein cintre à l'époque ogivale. Il résulta de ce compromis une voûte spéciale, un peu bâtarde, que l'on a appelée *sexpartite*, que l'on peut voir à La Trinité et à Saint-Étienne de Caen, et que nous retrouvons dans le Nord de la France, notamment à Laon et à Soissons. Les tribunes ou étages des petites nefs, qui caractérisent, nous l'avons vu au tome I, le style roman de Normandie, se maintiennent à Saint-Étienne de Caen et à La Trinité de Fécamp, ou font place, ailleurs, à de fausses tribunes.

Malgré leurs dimensions médiocres, les églises normandes paraissent très vastes à cause de la multiplication des membres d'architecture ; le diamètre de la colonne varie peu d'une petite à une grande église. Les meneaux sont tracés avec la même ouverture de compas pour les arcs d'encadrement comme pour les arcs bifurqués secondaires, ce qui donne aux premiers une acuité excessive ; les embrasures des fenêtres sont profondes. Les nervures sont multipliées comme à plaisir. Les Normands accusent fortement les lignes horizontales ; ils affectionnent les rangées d'arcatures sur colonnettes, et ils aiment à en combiner deux rangées chevauchant l'une sur l'autre ; les balustrades abondent à l'intérieur. Pour éviter la sécheresse que pourrait produire la multiplication des lignes horizontales et verticales, on a eu l'heureuse idée d'arrondir les tailloirs et de les orner de moulures toriques.

Les clochers et les tours-lanternes furent, au XIIIe siècle, la gloire des architectes de Normandie ; leur étage principal prend une grande hauteur ; les grandes ouïes sont efflanquées, géminées. Une puissante balustrade accuse la base des flèches. C'est dans ce pays qu'on inaugura ces flèches en pierre si élégamment parées d'ajours, dont Bayeux montre des exemples incomparables.

L'emplacement des tours change ; les clochers latéraux deviennent très rares ; les tours centrales et les lanternes se multiplient. Sauf le clocher Nord de la cathédrale de Lisieux, les tours de façade furent toutes rhabillées au XIIIe siècle et pourvues de flèches. Les clochers gothiques de Calvados ont de longues fenêtres géminées. Des clochers s'élancent bientôt si haut, avec leurs grandes ouïes tout d'une venue, qu'on doit consolider par des traverses horizontales les colonnettes en délit qui dédoublent leurs baies. A la base des flèches octogonales se dressent quatre petites pyramides élancées ; entr'elles les versants sont ornés de hautes et étroites lucarnes.

La tour-lanterne s'exhausse parfois pour recevoir des cloches à l'étage supérieur.

La reine des églises de Normandie par son importance, est la cathédrale de Rouen, mais elle n'offre pas à un haut degré les caractères de l'art normand.

I. — CATHÉDRALE DE ROUEN.

C'EST dans la belle ville de Rouen que nous irons chercher des exemples de l'art gothique à son déclin. Les raffinements du style flamboyant le plus caractérisé se montrent à la cathédrale [1], bâtie en grande partie entre 1462 et 1496. Ils se révèlent notamment dans l'immense et richissime façade, vraie guipure de pierre tendue entre les deux tours, et dans la belle chapelle du chevet, consacrée à la Vierge, selon l'usage que nous avons déjà fait remarquer dans les autres cathédrales.

Inférieure aux grandes cathédrales gothiques, Notre-Dame manque d'unité, mais elle est en soi un grand édifice d'un bel essor.

Ordéric Vital rapporte que l'archevêque Robert d'Évreux (989-1037) rebâtit l'église métropolitaine sur des fondations nouvelles et l'acheva en grande partie. Elle fut consacrée en 1063 par l'archevêque Maurille, en présence de Guillaume le Conquérant [2].

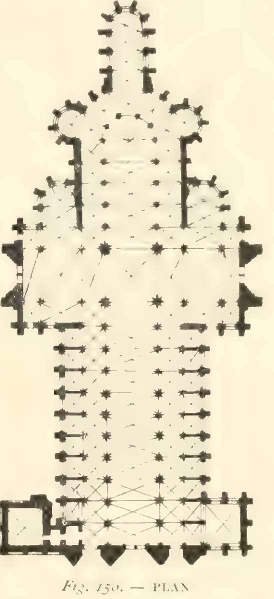


Fig. 150. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

D'après Viollet-le-Duc, la fin du XII[e] siècle a vu s'élever la tour du Nord ou de Saint-Romain, le portail occidental, les deux chapelles de l'abside, celle du transept et les deux portes latérales de la façade. Avant l'incendie de 1200, la cathédrale avait donc déjà l'étendue actuelle. L'incendie de 1200 avait dédruit l'église à l'exception du cloître, des portails de la façade, des chapelles du chevet et de la croisée du transept. D'après le D[r] Coutan, la tour Saint-Romain seule appartient encore à l'édifice du XII[e] siècle [3]. MM. Alline et Loisel y voient, non pas l'influence de l'Ile-de-France comme Viollet-le-Duc, mais au contraire l'aboutissement du style normand.

A partir de 1200, l'histoire reprend ses droits ; on peut faire la part des différents maîtres de l'œuvre qui se sont succédé du XIII[e] siècle au XVI[e] siècle, à partir d'Enguerrand qui commença l'œuvre actuelle en 1262 et ne fit que passer, appelé en 1214 au monastère du Bec, et de Jean d'Andely (1216) ; ces architectes ont été découverts par M. de Beaurepaire ; leur origine explique le caractère français des portions les plus anciennes de la cathédrale. Grâce à M. le conseiller Legay, nous savons depuis peu que Jean d'Andely vivait vers 1207.

Après eux vient Durant le Maçon, probablement le gendre de Jean d'Andely, qui acheva en 1233 les voûtes de la nef, son nom reste inscrit sur une clef.

1. Dom Pommeraye, *Histoire de l'église cathédrale de Rouen, métropolitaine et primatiale de Normandie.* A. P. M. Gilbert, *Descript. hist. de N.-D. de Rouen*, 1816, 1887. F. T. de Jolimont, *Les principaux édifices de la ville de Rouen*, 1845. H. Langlois, *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen*, 1823. J. Loth, *La cathédrale de Rouen*, 1879. D[r] Coutan, *Coup d'œil sur la cathédrale de Rouen*, dans le n° 2, année 1896, du *Bulletin monumental.* Abbé Sauvage, *La Cathédrale de Rouen. — L'Abbatiale de saint-Ouen.* T. Perkins, *The cathedral Church of Rouen and other Churchs.* In-16. Londres, Bell. A. Deville, *Revue des architectes ; la cathédrale de Rouen*, 1848.

2. Les travaux entrepris en 1886 pour l'établissement d'un calorifère ont permis de se faire une idée de la cathédrale romane de Maurille. (V. D[r] Coutan, *ouv. cité.*)

3. *Bull. de la Gilde de Saint-Thomas et Saint-Luc*, 29[e] réunion, p. 333.

L'influence normande reparait avec Gauthier de Saint-Hilaire (1251-1260) et Jehan Davi (1278), à qui l'on doit les beaux portails du transept. On trouve ensuite Jean Maiescot (1338),



Fig. [illegible]. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN

Guillaume de Bayeux (1858), Jehan de Periers (1362-1388), Jehan de Bayeux (1388-1398), Janson ; puis Salvar (Jehan) (1398-1407) décorateur de la façade occidentale, Jehan Roussel (1406-1415), Martin Roussel (1447), Geffroy Richier (1451), Guilleaume Pontife (1496) et Jacques le Roux se succèdent aux XIVe et XVe siècles. Nous voilà loin du temps où l'on devait considérer toutes les œuvres du moyen âge comme anonymes.

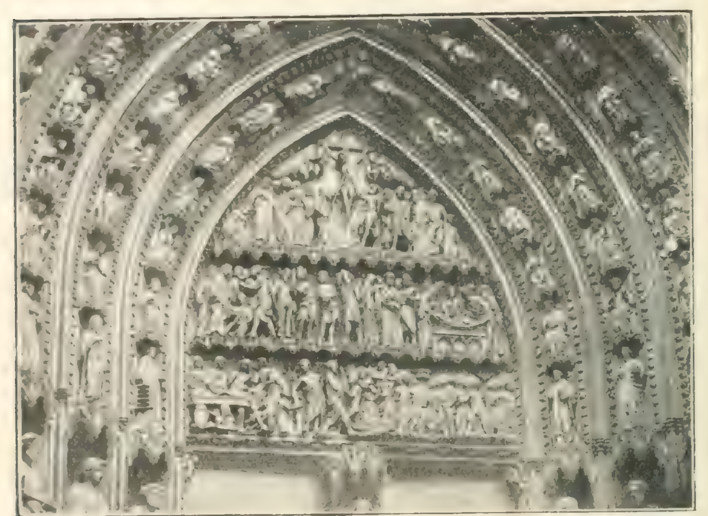
Sur le clocher de pierre qu'avait élevé l'archevêque Maurille, la foudre s'abattit



Fig. 152. — PORTAIL DE LA CALENDE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

un jour de l'année 1110; l'incendie gagna les charpentes, tout fut détruit. Les portails latéraux témoignent de la beauté du monument qui fut réédifié après cette cata-

strophe. La première année du XIII[e] siècle, d'inouïs tourbillons de flammes changèrent la ville entière en un brasier; une fois de plus l'église fut par terre. Maître Andely ([1]), requis de dessiner des plans neufs et d'en diriger l'exécution, jeta les bases d'un édifice superbe, purement gothique et très puissant de conception, qu'il appartiendra au seul avenir d'achever. A la mort de Philippe-Auguste, le gros œuvre était terminé ; mais quand on vit s'élever les superbes églises de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Bourges et de Beauvais, on voulut s'en rapprocher par les détails, ne pouvant plus lutter par les proportions ; de là les additions décoratives et les surcharges qui fleurissent sur le gros œuvre, de la fin du XIII[e] siècle au commencement du XVI[e].



TYMPAN DU PORTAIL DE LA CALENDE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

La cathédrale, que nous voyons mutilée, privée d'unité, et pourtant très imposante, tient la place de cinq ou six cathédrales antérieures.

Notre-Dame de Rouen, dit le D[r] Coutan, occupe un rang à part parmi les cathédrales françaises. Sa situation géographique a été pour elle une cause d'infériorité ; elle était loin du foyer de l'école normande, placée plus à l'ouest de Caen ; il en résulte que la métropole de la Normandie est la moins normande des cathédrales de la province. D'un autre côté la Seine a propagé jusqu'à ses murs l'influence purement française. Par contre, aucun édifice de la province ne peut rivaliser avec elle pour l'ampleur des proportions, le nombre et l'importance des tours, la grandeur de l'ensemble ([2]).

L'église est portée par trente-quatre piliers, sans compter les quatre maîtresses piles qui soutiennent la lanterne centrale, composées de faisceaux de trente colonnettes qui mesurent 38 pieds de tour. Le vaisseau est éclairé par cent trente verrières.

Le plan général de la cathédrale comporte une triple nef de onze travées avec chapelles latérales ajoutées, du XIII[e] s. au XV[e], un transept avec bas-côtés, un chœur

1. V. *La France monumentale et artistique*, t. II, p. 51. — M. de Fourcaud, dans cet article, cite encore « Enguelram » comme l'auteur des plans.

2. La longueur de la primatiale de Normandie, depuis le grand portail jusqu'au fond de la chapelle de la Vierge, est de 135 mètres, la largeur de la nef sans les collatéraux est de 27 mètres (54 en tout), sa hauteur de 28 ; le transept, du portail des *Libraires* à celui de la Calende, mesure 64 mètres.

avec déambulatoire, des chapelles rayonnantes laissant des jours directs sur les bas-



Fig. 154. — LES TOURS ET LA FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

côtés. Ce plan superbe est particulier par la disposition du chevet : l'abside en hémicycle est pourtournée par un bas-côté, d'où rayonnent seulement trois absidioles,

séparées par une travée intermédiaire, ainsi qu'à Lisieux et primitivement à Meaux, afin de donner de la lumière à l'ambulacre. Il faut noter aussi les absidioles s'ouvrant sur le transept, et la riche chapelle de la Vierge au chevet. Une haute curiosité de l'intérieur consiste dans les fausses tribunes des bas-côtés, dont les arcades inférieures portent seulement un chemin de ronde, qui contourne les piliers par derrière à l'aide de faisceaux de colonnettes.

***

Si dans l'ensemble l'aspect de la métropole normande offre une certaine unité, les détails montrent des reprises nombreuses, et gardent les traces d'une succession de travaux. Le grand portail, curieusement dissymétrique, avec ses deux baies latérales admirablement appareillées, son gâble efflanqué et son éblouissant décor, fourmille de détails.

La belle tour de Saint-Romain, fière de sa masse et parente du Clocher-Vieux de Chartres, ainsi que des tours de Vendôme et d'Étampes, présente cependant un couronnement assez malheureux ; presque romane à sa base, de transition dans sa partie moyenne, elle a un couronnement gothique ; achevée de 1465 à 1477, elle porte la pointe de sa flèche à 75 mètres de hauteur (1). Elle contient des salles superbes couvertes de voûtes à huit nervures ; la plus haute était dédiée de l'archange saint Michel. Comme le donjon normand, elle est épaulée de douze contreforts. Sur le flanc oriental s'élève la tourelle à colimaçon, « superbe réplique du géant qu'elle escorte, » dit le Dr Coutan. Sa flèche est le modèle réduit de la flèche projetée d'abord au-dessus de la grande tour.

Cette tour est éclipsée par la superbe *Tour de Beurre ;* celle-ci jouit d'une popularité trois fois séculaire ; bâtie d'un jet, commencée en 1487 par Guillaume Pontife, et terminée en 1507 à la hauteur de sa jumelle par Jacques le Roux, elle offre un spécimen typique du style bas-normand du XVe siècle. Elle fut élevée pour contenir la monstrueuse cloche appelée *Georges-d'Amboise*, que seize hommes mettaient en branle, et qui pesait 35.000 livres, selon l'astronome Lalande. Elle fut fondue en 1501 ; elle était la seconde de l'Europe ; celle de Moscou, la plus grande, ne fut jamais levée de terre. Fêlée en 1786, lors de l'entrée de Louis XVI à Rouen, la *Georges-d'Amboise* fut convertie en monnaie à la Révolution. On sait que la *Tour de Beurre* fut construite au moyen du produit des dispenses accordées aux fidèles pour l'usage du beurre en carême. Son style reproduit parfaitement le type usité dans la Haute-Normandie au XVe siècle : il consiste en un corps carré très élevé, percé sur chaque face de deux grandes baies à meneaux, auquel se relie par des arcs-boutants à jours un étage plus court, léger et pyramidal (2).

***

Entre ces deux belles tours, la façade occidentale, large de 56, 00, fort mutilée et restaurée tant bien que mal, laisse une impression pénible. M. Deville attribue la grande rose à Jehan de Periers, « qui travaillait à l'O en 1370 (3). »

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'archit.*, vol. III, p. 369.
2. [illegible] *en Normandie, faite par la Gilde de Saint-Thomas et Saint-Luc en 1895.*
3. Feu l'abbé Sauvage hésite à reconnaître dans l'O une rose de façade. Nul doute à cet égard ; les exemples de l'emploi de ce terme dans la même acception abondent dans les manuscrits du temps.

Les façades latérales et le chœur appartiennent au style Normand du XIII[e] siècle.

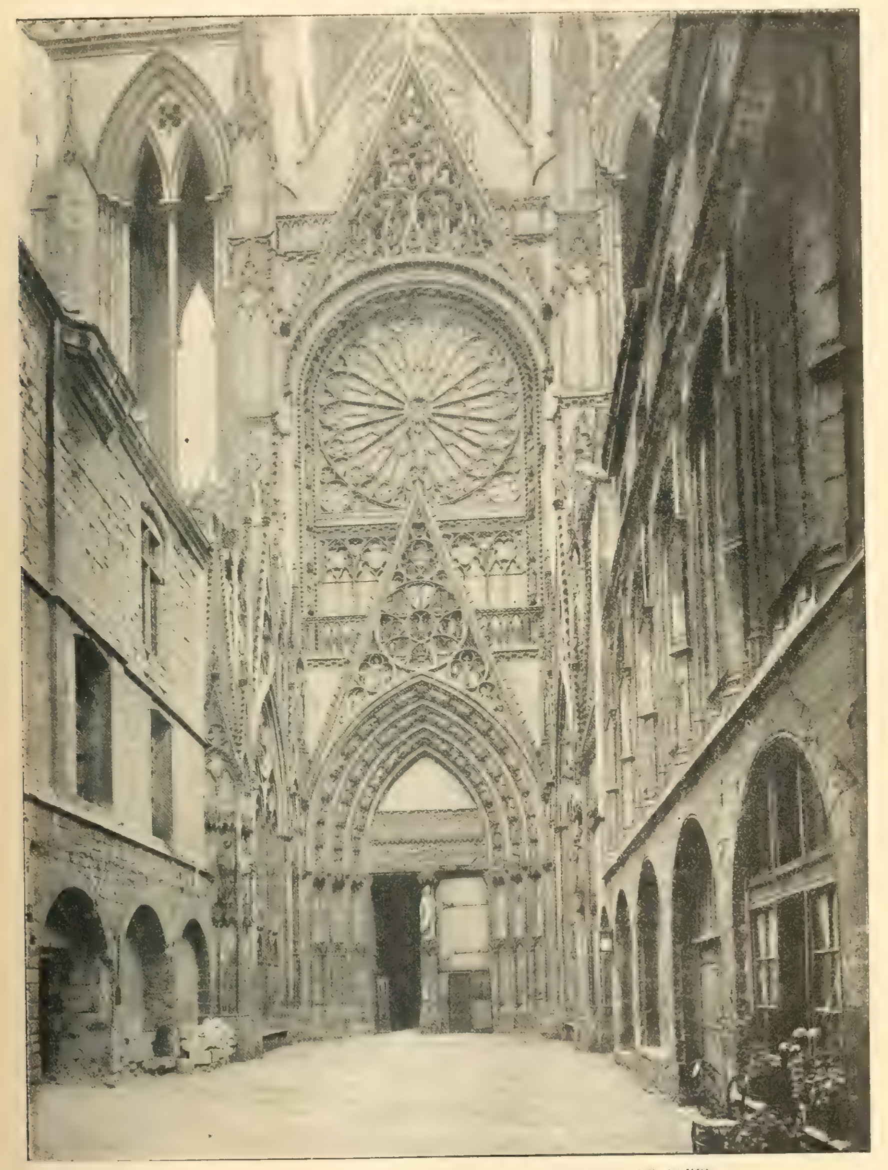


Fig. 155. — PORTAIL DES LIBRAIRES DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

Les deux portes latérales et leurs arcatures sont seules du XIII[e] siècle ; le reste a été exécuté de 1507 à 1530 par Jacques et Roland Leroux. Au tympan de la

porte de gauche sont trois scènes de la vie de saint Jean-Baptiste : Salomé devant



Fig. [illegible] — [illegible] DE LA NEF SUD DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

Hérode ; Salomé recevant la tête de Jean ; la décollation. Au-dessus figurait probablement la Résurrection. Au tympan de la baie de droite, le CHRIST glorieux et le

martyre de saint Étienne. Les deux portes gardent des vantaux du XIII[e] siècle [1].

Les transepts, élevés de 1200 à 1230, sont d'une construction hardie ; ils devaient être flanqués de clochers élancés ; ils offrent chacun une rose, des portails à gâbles et statues. La lanterne de la croisée porte sur des piliers composant chacun un faisceau de 30 colonnettes.

Parmi les nombreuses sculptures qui décorent le portail de la *Calende* on voit figurée l'histoire de *Joseph*, qui a donné lieu à la fameuse légende de l'usurier du *Port Moront*. Le portail des *Libraires*, ainsi nommé de la petite case qui le précède, et sur laquelle donnaient la boutique du libraire et la bibliothèque canoniale au Nord, fait voir combien les Rouennais ont excellé à découper la pierre. « Des nuées d'anges mouvementent ses voussures, ses murs pleurent leurs statues tombées sous le marteau de la Terreur [2] ».

Le Jugement dernier de son tympan a beaucoup souffert. La décoration du portail se complète en retour d'équerre sur les bâtiments latéraux des XIII[e] et XV[e] siècles. Viollet-le-Duc signale les deux portails comme des chefs d'œuvre de premier ordre.

La fière aiguille de la tour centrale, montée sur une lanterne à trois étages, refaite en bois en 1545 par Robert Becquet, disparut, on le sait, en quelques heures, à la suite du coup de foudre de 1822 [3]. L'architecte Alavoine l'a remplacée en 1876 par la flèche de fonte qui, à défaut de la pureté de style, a le mérite de s'élancer à une hauteur de 151 mètres. Elle est une œuvre d'ingénieur plutôt que d'artiste, « une manière de tour Eiffel religieuse [4]. » Comme œuvre métallurgique, elle a été entreprise quelques années trop tôt, car aujourd'hui on serait amené par le progrès à l'exécuter en acier, ce qui serait la perfection dans le genre. La noire silhouette de cette flèche en fonte fait toujours partie intégrante du panorama de Rouen, et, de son belvédère culminant, on jouit d'une des plus belles vues de France. Elle fut quelque temps le plus haut monument du monde ; à cette nouvelle les restaurateurs du *Dom* de Cologne se hâtèrent de surélever leur double pyramide, encore inachevée, pour retrouver le premier rang, détrôner du même coup Rouen et Anvers : ce devrait être maintenant la tour de Malines ; à quand l'achèvement du clocher de Saint-Rombaut ?

* * *

Il y a beau contraste entre l'extérieur et l'intérieur de l'édifice. « Ces grandes cathédrales, observe F. de Fourcaud, d'extérieur fourmillant, semblent, dès qu'on

1. M. de Beaurepaire a fait l'historique du grand portail. En 1502 on s'aperçut que l'ancien portail avait perdu son aplomb. Le cardinal d'Amboise envoya à Rouen Nicolas Biart et Guillaume Senault, architectes de son château, pour aviser. Divers plans furent proposés par les architectes de Gaillon et de Rouen ; ceux-ci étaient Jean le Boucher et Pierre Le Gallois. Un projet somptueux fut adopté grâces à la manificence du Cardinal ; il était de Jean Leroux, et fut exécuté par son neveu Rouland Leroux. Les chanoines étudient mûrement les sujets iconographiques à représenter. On choisit l'arbre de Jessé, qui rappelle la première page de l'Évangile et rattache l'ancien Testament au nouveau. On le plaça au tympan et l'on rangea aux voussures les anges, les Sibylles et les patriarches ; sur le devant, les saints archevêques de Rouen, avec saint Romain à la place d'honneur. Marché fut passé pour l'exécution des sculptures avec Des Obeaux en 1512. Un menuisier, Nicolas Castille, fut chargé de faire les portes.

2. De Fourcaud, *loc. cit.*

3. Sa souche, du XIII[e] s., aux arcatures aveugles, est surmontée d'un étage du XIV[e], remanié à la fin du XV[e] siècle, plus un second bâti par Roland Leroux, dont on voit l'effigie vers l'Ouest. Abandonnant le plan de Leroux, l'archevêque Georges d'Amboise accepta pour la flèche celui de Robert Becquet, conçu en style renaissance ; c'est cette flèche, élevée en 1544, que la foudre a détruite.

4. J. C., *Livret guide*, etc.

met le pied sous leurs voûtes, simples et presque nues. Leur ampleur sévère est pleine de paix. Elles ne sont point faites pour les délibérations des assemblées



[illegible] — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

mondaines, les passions s'y éteignent ; on y parle naturellement à voix basse ; on se sent dans un air saturé de prières et de générations... ; le silence y règne dans la lumière tamisée des vitraux. » Cette impression de contraste est vive à Notre-Dame de Rouen, trop vive même, d'autant plus que le décor pictural intérieur ne fait pas équilibre au décor sculptural de l'extérieur.

Ce qu'il faut admirer surtout, c'est la noblesse du plan, dû, sans doute, à Enguerrand : onze travées à la nef, trois à chaque croisillon, six au chœur, y compris le rond-point, ce vaste collatéral pourtournant l'édifice entier, comme à Paris ; deux grandes chapelles flanquaient le transept comme à Sens ; deux grandes chapelles latérales à l'abside et une, terminale, très profonde, au chevet.

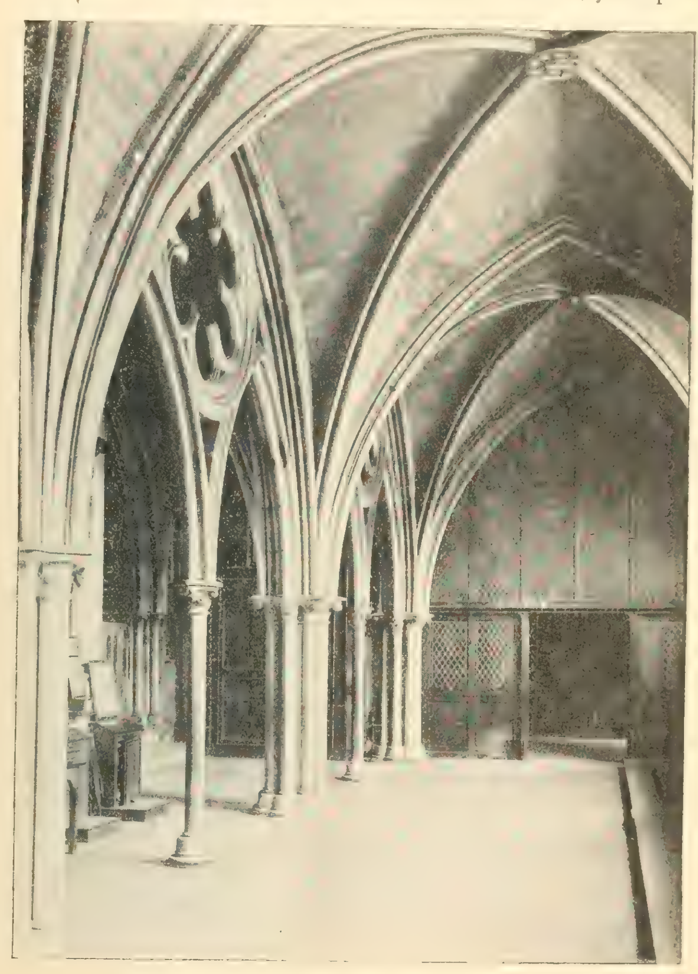


Fig. 158. — CLOÎTRE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

Vue de l'intérieur, la lanterne, hardie entre toutes, pose sur quatre piles énormes, et légères à l'œil, tant les 31 colonnettes qui en découpent les faces s'effilent avec légèreté. Deux étages de galeries règnent sous une voûte dont la clef plane à 30 mètres. Le chœur et le transept sont de beaux vaisseaux élancés et percés à jour, type du gothique tertiaire ; il en est de même des nefs, qui offrent toutefois de curieuses particularités, notamment les fausses tribunes surmontant les arcades de la grande nef (disposition imitée à Eu et à Meaux), et le triforium abrité sous des décharges bandées d'une pile à l'autre. Le vaisseau lui-même regagne, par la richesse et le pittoresque de ses détails, ce qui manque aux qualités de son ensemble. Il n'offre qu'une simple nef très allongée et un transept flanqué de deux absidioles. Le chœur est entouré d'un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles. Partout, d'ail-

leurs, s'accusent l'extrême acuité des arcs, chère à la Normandie, l'abondance des formes grêles, la richesse de l'ajourement et l'élancement quand même. En approchant du XVIe siècle, tout tourne au raffinement, à l'encontre de la robustesse qu'affirment, en un piquant constraste, les parties de la construction primitive.



Fig. [illegible]. — TOMBEAU DE L'ÉVÊQUE MAURICE DANS LA CATHÉDRALE DE ROUEN.

Le cloitre gothique est d'une grande beauté, avec ses voûtes nervées puissantes, dont les longues nervures retombent en faisceaux si bien soudés, sur des groupes de fines colonnettes. On y voit sous un arcosolium romain le tombeau gothique de l'évêque Maurice.

II. — CATHEDRALE DE BAYEUX (1).

BAYEUX, ancienne capitale du Bessin, n'est plus qu'une ville paisible de 8000 habitants, mais sa cathédrale, dédiée à Notre-Dame, rajeunie par de récentes

(1) [illegible] *de Bayeux*, 18[illegible]3, p. 483. — V. *Libretto de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc.* Excursion en Normandie, 1895.

restaurations, tient une place distinguée parmi les plus beaux monuments de la Normandie : plan gigantesque, style austère et pur, ordonnance mouvementée, décoration puissante.

Aperçue à distance, elle apparaît toute entière dans une perspective enchantée, avec ses belles et sévères lignes anciennes et son couronnement moderne. Une coupole un peu maigre pour la masse des murs qui la portent et fâcheusement surhaussée, a remplacé celle de 1425 ; sa flèche s'élevait à 80 mètres de hauteur.

Notre-Dame est un édifice du XIIIe siècle, enté sur une église du XIIe siècle.

Incendiée en 1046, elle fut relevée de ses cendres, et la consécration eut lieu en 1077. En 1105, Henri Ier, roi d'Angleterre, incendia l'édifice, qu'il fit aussitôt réparer. Détruit encore par le feu en 1159, il fut reconstruit par Philippe de Harcourt (1142-1163). L'œuvre fut continuée au cours du XIIIe siècle. Le bas de la nef et l'intérieur des deux tours sont le reste de l'église romane. Un architecte du nom de Bartolus a signé de deux vers l'escalier de la tour du Nord. Au XIe siècle appartient la vaste crypte longtemps oubliée et naguère retrouvée, qui s'étend sous le chœur.

Le haut de la nef et les collatéraux ont été élevés entre 1161 et 1231, le clair-étage est du XIIIe siècle. Le croisillon Nord et les portails plaqués devant la façade de l'Ouest datent de la fin de ce siècle. L'extrémité du croisillon Sud paraît plus jeune.

La cathédrale comprend une nef de six travées barlongues, précédée de deux travées entre les tours, et bordée de collatéraux à travées carrées ; un transept saillant, un beau chœur de quatre travées rectangulaires terminées par une abside. Le chœur, surélevé sur la crypte, est enveloppé de chapelles, dont cinq rayonnantes ; celle du chevet est profonde et dédiée à la Vierge.

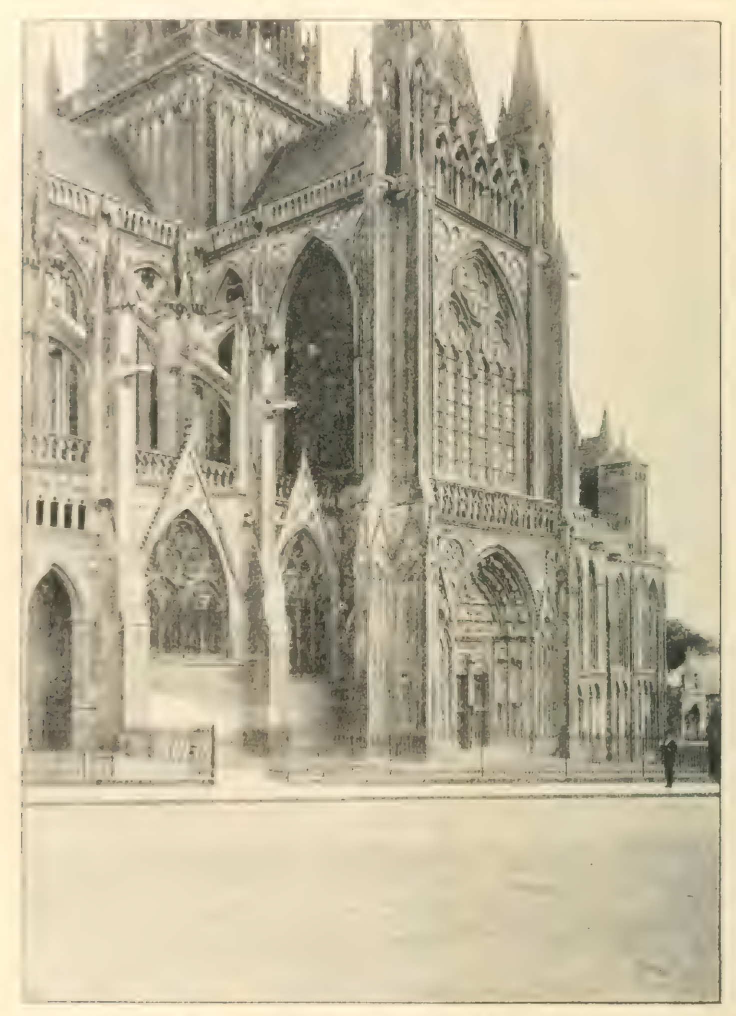
Fig. 100. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE BAYEUX.

Deux tours du XIIIe siècle, partant de fond, entièrement fermées, dressent à l'Ouest leurs flèches ardoisées anciennes, montant à 75 mètres ; celle du Sud est datée de 1424. Celle du Nord contient au rez-de-chaussée une voûte fort intéressante, à nervures tracées, non suivant les diagonales du carré, mais suivant les médianes.

La façade occidentale, ajoutée au XIIIe siècle contre un mur roman, s'ouvre par cinq grands portails à cinq voussures avec sculptures mutilées. Celui du milieu est surmonté d'une balustrade, les autres, amortis en forme de gâbles ; ceux des extrémités sont aveugles.

La première porte de droite offre dans son tympan une scène du Jugement dernier ; celle qui lui fait pendant à gauche, des scènes de la Vie du Christ. La décoration des porches médians est la plus curieuse ; on voit au tympan Sud l'enfer avec une originale figuration de Cerbère ; au-dessus, les tombes s'ouvrent, livrant passage aux élus, qui entrent dans la Cité céleste ; en haut, trône le Christ au milieu des anges et des saints. Le tympan Nord montre la Passion du Sauveur. Au-dessus du portail central s'ouvre une grande verrière rayonnante, surmontée d'une rangée de niches où des statues se dressent par couples sous des gâbles, et que couronne un pignon aux rampants fleuronnés.

La masse des tours de façade repose sur des murs pleins, à la manière normande, épaulés de puissants contreforts ; ces tours montent fièrement, couronnées de flèches élancées, cantonnées de clochetons entre lesquels s'ouvrent de sveltes lucarnes. La tour centrale a été hardiment reconstruite en 1858, par l'ingénieur Flachat et le comte de Dion (1). Pour permettre l'achèvement de la lanterne, on reprit en sous-œuvre les piles du transept et l'on soutint la tour à l'aide de vérins. Celle-ci est composée d'une souche carrée à arcatures datant de 1425, d'un étage octogonal construit en 1477 et d'un couronnement moderne cupoliforme.



[illegible] DE LA CATHÉDRALE DE BAYEUX

Tout le vaisseau est épaulé par d'énormes contreforts émergeant des bas-côtés, qui sont recouverts d'un dallage en pente douce. L'abside, demi-ronde, bâtie au XIIIe siècle, est flanquée à sa naissance ainsi que les pignons du transept de quatre gracieuses tourelles carrées, qui accusent le caractère normand. Les chapelles collatérales Sud présentent une suite de pignons ;

(1) [illegible] — *Description des travaux*, [illegible]

le portail de ce côté est d'une architecture déjà fleurie. La grande fenêtre et la série des cinq niches, avec leurs pignons à fleurs de lis et à crochets et leurs gar-



Fig. 102. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE BAYEUX.

gouilles grimaçantes, sont fort belles. Au tympan se voient des scènes de la vie de saint Thomas de Cantorbéry: sa venue en France en vue d'une réconciliation avec le roi d'Angleterre, son retour à Cantorbéry, son martyre et son apothéose.

Passons à l'intérieur. Le plan est celui des grandes cathédrales gothiques, mais au

XVII siècle, le chœur canonial a été porté jusqu'en avant du transept. L'ensemble forme un des plus beaux vaisseaux qui existent. La vue profonde de la nef avec ses



Fig. [illegible]. — Chœur de la cathédrale de Bayeux.

huit travées et ses piliers cruciformes, ses arches pleines aux archivoltes en zigzag, son triforium au balcon régnant à perte de vue, est très impressionnante.

Ses six arcades romanes, d'ouvertures variées, aux archivoltes décorées de billettes,

de chevrons, de zigzags, sont d'un puissant effet. Les arcades, qui remontent au XIIe siècle, reposent avec leurs archivoltes à ressauts sur de beaux piliers cruciformes à colonnes engagées, et sont ornées de riches moulures correspondant aux ressauts

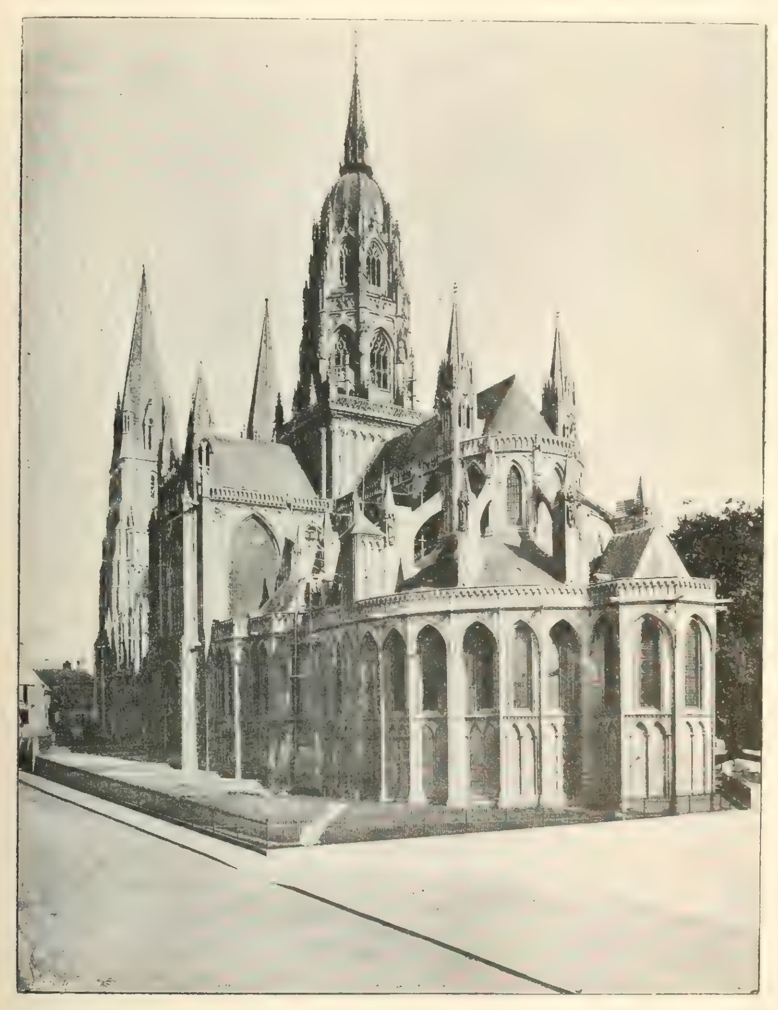


Fig. 164. — CHEVET DE LA CATHÉDRALE DE BAYEUX.

des piliers dont elles font le tour ; à l'étage suivant les chapiteaux à crochets sont du XIIIe siècle.

Le mur est couvert d'incrustations et de gravures figurant des vanneries, des entrelacs, des disques, des quatre-feuilles ; puis règne en guise de triforium une galerie continue d'arceaux trilobés, décor typique de l'architecture régionale. Ici l'on

passe sans transition, du style roman au gothique. Il n'y a de vrai triforium qu'au chœur. Plus haut vient le clair-étage, assez élevé, ayant pour trumeaux des groupes de colonnettes et encadré dans les formerets des voûtes, à simple croisée d'ogive.

Le transept ne remonte qu'au XIVe siècle ; son portail Sud a gardé son huisserie primitive. L'église possède 21 chapelles latérales y compris celles du chevet.

Le chœur est d'une grande beauté, d'une architecture plus délicate que la nef ; c'est le chef-d'œuvre du gothique normand avec ses sveltes piles formées chacune d'un faisceau de 22 colonnettes, ses arches à trois rangées de claveaux d'un grand effet. Il se compose de quatre travées et d'une abside, et offre trois étages ; il est entouré d'un déambulatoire avec cinq chapelles rayonnantes, précédé de chapelles rectangulaires. Son haut mur, percé de cinq lumières, est porté sur des groupes de deux colonnes et de deux colonnettes. Les tympans entre les arcades sont ornés de roses ajourées. Le triforium, très élevé, est d'une élégance remarquable ; il a l'apparence d'une tribune par le dessin de ses arches géminées à l'abri d'une décharge, avec deux lancettes trilobées inscrites dans chaque division. On est ébloui de la beauté de l'abside, bordée de cette galerie élégante, qui est le chef-d'œuvre du genre. Entre ses arcatures rehaussées d'une luxuriante sculpture végétale, s'élancent des colonnettes qui vont, à la naissance du *clerestory* (on nomme ainsi l'étage de fenêtres hautes), recevoir les retombées de la voûte. Ailleurs des colonnettes triples partent du sol et s'élancent jusqu'en haut de l'édifice. Les murs sont ornés de rosaces sculptées retraçant des scènes de la Bible, l'histoire de saint Loup et de saint Vigor. A la voûte sont peints les noms des vingt-et-un premiers évêques de Bayeux et les bustes de plusieurs.

Nous avons parlé du remaniement de 1857. On démolit le jubé et la tour du *Sanctus* avec le dôme central, que ne pouvaient plus porter les piliers du transept. Alors fut raccourci le chœur des chanoines, qui envahissait le transept, et fut mutilé l'ensemble des stalles. Celles-ci avaient remplacé au XVIIe siècle les stalles sculptées au XIVe siècle par l'huchier Jacques Lefebvre, au nombre de cent quatre. Une cloche ancienne fut refondue. On restaura enfin la chapelle du chevet, garnie de lambris Louis XIII.

* * *

La vue d'ensemble extérieure du chœur est fort belle ; le style normand s'y accuse par les quatre tourelles qui se dressent à la naissance de l'abside, et par le caractère grave, majestueux des lignes. Vers l'Ouest, s'élève le petit « *porche du doyenné* » faisant face à l'évêché. On y remarque une frise grecque, et au-dessus, une charmante galerie à arcatures trilobées.

L'église garde une verrière du XVe siècle et de curieuses peintures murales des XVe et XVIe siècles, ainsi qu'une partie des pierres tumulaires qui formaient naguère son pavement. Elle possède la chasuble de saint Thomas de Cantorbéry, et un curieux fauteuil pliant du XIIIe siècle. L'ancienne armoire du Chartrier, du XIIIe siècle, polychromée qu'on voit dans la sacristie, est très célèbre. Citons encore le carrelage émaillé de la salle capitulaire, fort remarquable mais malheureusement très usé, et un beau retable en pierre conservé dans une chapelle latérale.

III. — CATHÉDRALE DE COUTANCES (1).

La cathédrale de Notre-Dame de Coutances (2) est un des plus grands et des plus nobles édifices de France en même temps qu'un type accompli du style normand et du style gothique primitif dans toute sa pureté. Elle a les qualités des monuments de premier ordre : beauté du plan, unité de l'œuvre, distinction des formes. Ses dimensions sont de 95 m. de longueur, 34 m. de largeur. Dressée au sommet de la ville à 92 mètres d'altitude, ses flèches hautes de près de 80 mètres servent de repère aux marins qui l'aperçoivent de la haute mer. Le porche central, à deux baies trilobées, s'ouvre en avant-corps accosté d'un portillon et de fenêtres ; il est surmonté d'une balustrade à quatre-feuilles et d'une belle baie rayonnante plus haut règne une galerie à arceaux géminés sous des gâbles, analogue à celle de Bayeux. La façade offre une masse sombre et austère. La magnificence de la haute lanterne centrale cantonnée de sveltes tourelles et l'élancement des deux flèches qui se dressent en tête précédées de sveltes cages d'escalier, la placent au rang des merveilles de l'art.

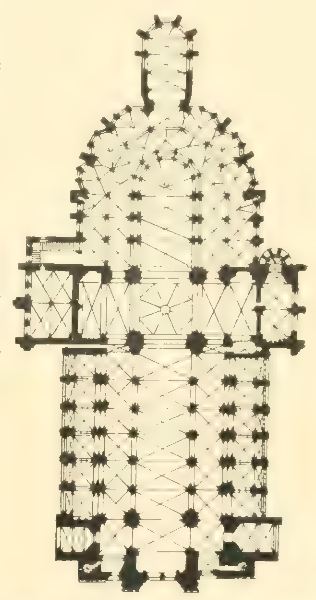


Fig. 165. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE COUTANCES

On a beaucoup discuté sur son âge. On a prétendu qu'elle remontait au XIe siècle. De Caumont, Vitet et Viollet-le-Duc ont montré qu'elle ne garde que peu de traces de la construction romane de Geoffroy de Montbray (3). Il est certain que tout entière Notre-Dame a été reconstruite au XIIIe siècle sous l'épiscopat d'Hugues de Morville (1208-1238), après l'incendie en 1208. La chapelle de la Vierge à l'extrémité de l'abside et les chapelles de la nef furent seules ajoutées après coup, au XIVe siècle. Le diocèse de Coutances, nouvellement réuni à la couronne de France, voulut alors entrer dans le mouvement, qui faisait reconstruire toutes les cathédrales du Nord de la Loire.

Les tours romanes ont été recouvertes de l'enveloppe qui les revêt aujourd'hui, par une transformation d'une habileté surprenante et presque sans exemple (4). Les flèches sont originales ; le dernier étage des tours est octogonal comme à Chartres ; les tours sont flanquées de clochetons embrassant l'étage supérieur et dépassant les grand lucarnes élevées au pied des pyramides.

Notre-Dame offre un plan régulier en croix latine, à trois nefs et sept travées,

1. V. Lefebvre-Pontalis, *La cathédrale de Coutances.* — V. *Bulletin monumental*, année 1885, p. 544.
2. Delanne, *Essai sur la véritable origine et sur les vicissitudes de la cathédrale de Coutances*, 1841.
3. Cotman, plus tard Delamare (1842), et récemment M. Didier, soutenaient le système consistant à attribuer l'église actuelle au XIe siècle. — V. Ch. Pigeon, *Histoire de la cathédrale de Coutances*, Coutances, Impr. des Salettes, 1878. Bouet.
4. Dion, *Tours romanes de la cathédrale de Coutances.* (*Bulletin monumental*, 1884, p. 620).

et collatéraux bordés de chapelles, avec transept, double déambulatoire et chapelles absidiales peu développées, munies d'autels antiques et fort sommaires. L'architecte du XIIIe siècle, qui entreprit de mettre la nef en harmonie avec le chœur nouvelle-

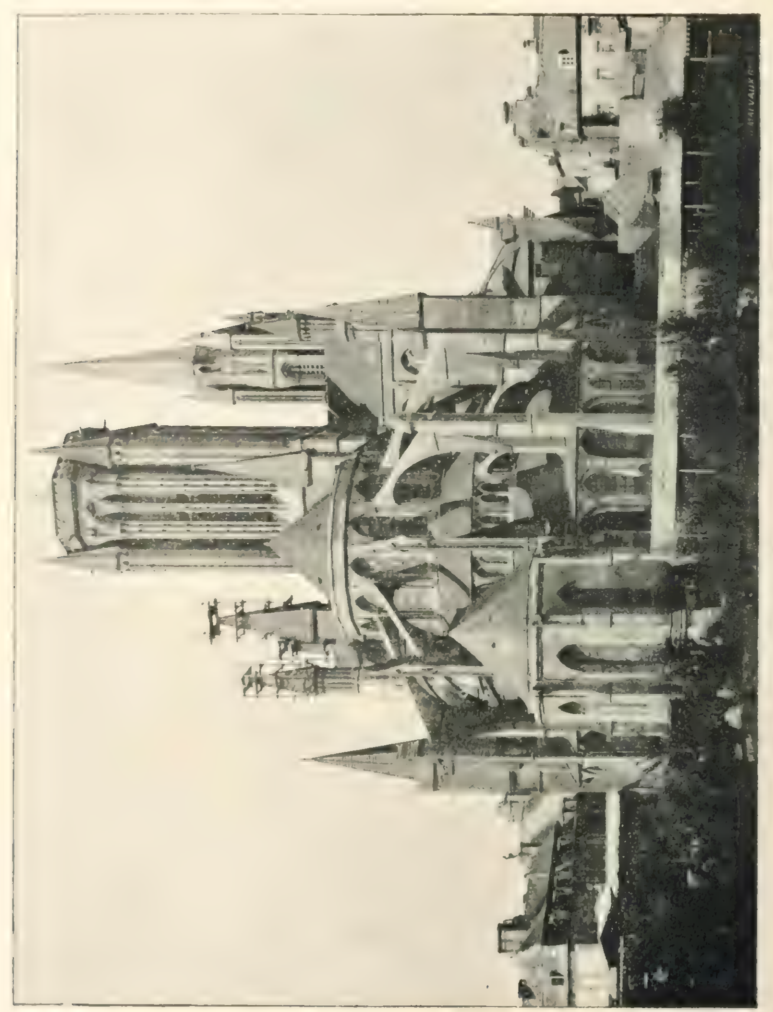


Fig. 166. — VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE DE COUTANCES.

ment construit sous Philippe-Auguste, fut forcé de respecter le plan de la nef et du transept romans. Il dut élever la construction travée par travée, ne détruisant un pilier de l'ancienne construction qu'au moment de le remplacer par un autre, en se servant des fondations primitives.

Le chevet fait penser à celui de Saint-Étienne de Caen, sans être aussi réussi, et

à celui de Mans, qui en dérive comme nous l'avons dit plus haut. Le chœur, avec ses chapelles rayonnantes rappelant celles de Chartres, et son déambulatoire parent de ceux de Bourges et du Mans, paraît avoir été fondé sous Philippe-Auguste ; il offre un rond-point porté par de doubles colonnes d'un effet remarquable. Le collatéral, très haut, est d'une ordonnance superbe. Le dispositif ingénieux des voûtes de cette partie caractérise le système architectonique du Nord. Les sept chapelles du chevet, réunies entre elles, forment comme un second déambulatoire ; celle de Notre-Dame, dans l'axe, est profonde de trois travées.

* * *

La façade occidentale est normande, aussi bien par l'ensemble que par les détails de la composition, qu'on retrouve en Angleterre (1). Les deux tours occidentales élevées au milieu du XIIIe siècle, très élancées, sont couvertes de belles flèches octogonales s'élevant à 78 m., remarquables par les lignes élancées de leurs lancettes aveugles et de leurs tourelles d'angle. Elles sont plantées en arrière de la façade, laquelle présente au-dessus de son triple portail un avant-corps très élégant, réuni par deux ponts légers aux tourelles carrées.

La porte latérale du Sud, qui sert usuellement d'entrée, fut restaurée au XVe siècle par Claude Aubry, qui fut chantre à la Sainte-Chapelle de Paris avant de monter sur le siège épiscopal de Coutances ; ce prélat n'est autre que celui dont Boileau a fait le héros de sa satire le *Lutrin*.

La longue nef, comprenant sept travées, est couverte de huit croisées d'ogives barlongues. Ses arches sont en tiers-point. Au-dessus d'un rang de ces petits quatre-feuilles en creux, fréquents en Normandie, une frise de feuillages porte les quatre-lobes de la balustrade posée devant les tribunes au XIVe siècle, lesquelles s'ouvraient au XIIIe siècle, sur la nef comme à Lisieux. Ses arceaux sont géminés sous une décharge, avec une grande rosace sculptée dans le tympan ; la petite galerie normande court sous le clair-étage, bordant une coursière au pied des fenêtres.

L'intérieur du vaisseau donne une vue profonde d'un grand effet.

Les chapelles de la nef présentent une belle et rare ordonnance. Elles communiquent par des cloisons ajourées de trois mètres de hauteur, sorte de fenestrages sans vitraux, coupant transversalement l'étendue du collatéral.

Les transepts furent élevés probablement sur les fondations du XIe siècle, et les énormes piliers de la croisée enveloppent sans doute, comme à Bayeux, un noyau de construction romane.

Les supports des nefs sont groupés avec art, mais les transepts et la croisée sont mal dégagés ; les fenêtres sont lancéolées et élancées ; les voûtes sont belles et bien construites. Une galerie continue, avec remplage en quatre-feuilles, court devant les arceaux des tribunes qui couvrent les bas-côtés ; ces arceaux sont géminés ; une belle arcade les encadre, abritant dans le tympan une rose travaillée comme de l'orfèvrerie ; plus haut, à la base de la claire-voie, court une autre galerie continue, à petites arcatures. Les retombées de voûtes sont reçues par de triples colonnettes montant du fond.

1. E. Corroyer, *L'Architecture gothique*, p. 76.

Les chapelles latérales offrent une disposition rare ; elles communiquent ensemble, à une hauteur de 3, 00, par une claire-voie à meneaux sans vitraux.



FAÇADE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE DE COUTANCES.

A la croisée, établie sur des sortes de trompes, se dresse une merveilleuse lanterne, la plus belle de France, flanquée sur les quatre faces diagonales de tourelles d'escaliers, et appelée vulgairement *le Plomb*. Cette tour centrale, qui devait être couronnée par une flèche et contient la belle coupole éclairée de fenêtres, est restée

inachevée. Elle est portée sur quatre pendentifs dont les assises supérieures forment de forts bandeaux moulurés ; elle est voûtée sur seize nervures se réunissant à 57, 50 de hauteur autour d'un œil de voûte. Un joli triforium contourne le premier étage, au-dessus des arcatures en tiers-point encadrant une galerie de circulation à balustrade tréflée, qui sert d'appui aux seize colonnettes des branches d'ogives, entre les hautes lancettes de la lanterne.

On retrouve à Coutances, en avant des chapelles absidales, deux tourelles carrées normandes qui contiennent des escaliers et, comme à Bayeux, séparent très heureusement l'abside du chœur proprement dit.

Les collatéraux comme la grande nef sont couronnés de riches balustrades et percés de grandes verrières aux meneaux rayonnants.

Les deux portails latéraux du Nord et du Sud, très profonds, sont surmontés de terrasses avec balustrade à quatre-feuilles et leurs pignons, percés de lancettes en triplet, sont flanqués de deux tourelles couronnées de hautes flèches octogonales.

***

La cathédrale de Coutances possède des vitraux bien conservés des XIVe, XVe et XVIe siècles.

La belle chapelle de la Vierge abrite depuis 1862 le tombeau de Mgr Daniel.

L'école normande n'a guère possédé de statuaires au moyen âge ; aussi ne rencontrons-nous ici que peu de statues et de bas-reliefs ; la sculpture purement décorative fait presque seule les frais de l'ornement.

IV. — CATHÉDRALE DE LISIEUX [1].

La cathédrale de Saint-Pierre bâtie parmi de vieilles maisons, au fond de la jolie vallée que baignent l'Orbiquet et la Toucques, est un des premiers édifices de l'époque gothique et l'un des mieux conservés malgré d'importantes réparations. Elle est de style français, avec une abside et une façade normande ; elle fut construite de 1140 à 1223.

Un incendie ayant dédruit la cathédrale du XIe siècle, l'évêque Arnould entreprit sa reconstruction ; à sa mort en 1181 la nef, le transept et une partie du chœur étaient terminés ; elle fut achevée au XIIIe siècle.

Cette église, dans ses nefs, est plus française que normande. Ses grandes arches au cintre brisé sont portées par des colonnes monocylindriques ; la sculpture est celle de l'Ile-de-France. Le triforium a l'apparence d'une tribune. Toutes les voûtes sont en croisées d'ogives simples ; la tour lanterne est normande.

« M. Millet, qui a fait le principal de la restauration, et après lui M. M. Naples et Saint-Anne Louzier, se sont montrés artistes et hommes de goût ». Ainsi s'exprime

1. R. Vasseur, *Étude historique et archéologique, sur la cathédrale de Lisieux.*

E. Lambin, à qui nous allons faire de larges emprunts pour décrire cet édifice : « Saint-Pierre de Lisieux se compose d'une nef à huit travées, avec bas-côtés et chapelles collatérales, précédée d'un porche intérieur et accompagnée de deux collatéraux avec chapelles ; d'un transept avec bas-côtés du côté de l'Est, au milieu duquel s'élève une tour quadrangulaire ou lanterne percée de fenêtres, et d'un chœur, dont la partie droite a quatre travées et la partie circulaire ou abside en a sept. Ce chœur a un pourtour avec trois chapelles absidales, deux hémicycles et un troisième au chevet, très profondes terminées en trois pans et dédiées à Notre-Dame. Le transept, dans sa partie orientale, est flanqué d'un collatéral. »



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE LISIEUX.

La longueur totale de l'édifice, y compris la chapelle de la Vierge, est de 110 mètres. Les voûtes principales ont 28 mètres d'élévation. La nef, de huit travées, le transept et les deux premières travées du chœur sont du milieu du XIIe siècle ; les deux dernières travées de ce chœur, c'est-à-dire de la partie droite, et celles de l'abside, sont du commencement du XIIIe siècle, époque à laquelle on a refait la plus grande partie du chœur primitif. La chapelle de la Vierge est du XVe siècle, les deux autres chapelles absidales, du XIIIe siècle comme l'abside, et enfin celles des collatéraux de la nef, du XIVe siècle. Certaines ressemblances qui existent entre Saint-

Pierre de Lisieux et les cathédrales de Sens et de Cantorbéry, construites vers la même époque par Guillaume de Sens, permettent de penser que cet architecte a pu donner le plan de la cathédrale normande. C'est sous l'épiscopat d'Arnould, qui fut évêque de Lisieux de 1141 à 1182, que l'on jeta les fondements de l'édifice, et feu Anthyme Saint-Paul inclinait à dater de 1160 à 1165 le commencement des travaux, vu le style déjà avancé de ses arcs et ses moulures.

Endommagée par le feu en 1226, terminée en 1233, Saint-Pierre passe pour l'édifice de transition le plus intéressant de Normandie. Il ressemble à Notre-Dame de Laon.

On franchit le parvis par douze degrés, et l'on monte à la nef par six autres, à travers un portail du XIII[e] siècle.

Les nefs sont remarquables par leurs piliers monocylindriques à lourds chapiteaux carrés, qui accusent l'époque de transition. Les grands arcs sont d'un beau dessin, en dépit d'une large archivolte, qui enlève à l'arc brisé beaucoup de sa hardiesse et de sa grâce. Un triforium, actuellement fermé, règne au-dessus ; il éclairait primitivement une tribune qui n'a jamais été voûtée. Le transept s'harmonise avec la nef, et le collatéral qui existe dans sa partie orientale lui donne de l'ampleur, de même que la lanterne qui sépare ses deux bras semble encore ajouter à sa hauteur. Les huit fenêtres de sa lanterne, couverte d'une voûte à huit branches, et les vingt-six lumières de diverses formes percées dans les murs de face et de côté, l'éclairent abondamment.

Le chœur offre, comme la nef, un triforium très élevé. Quinze fenêtres illuminent ce chœur, dont l'ensemble est remarquable. La vaste chapelle du chevet, dédiée à la Vierge, fut construite par Pierre Cauchon qui, passé de l'évêché de Beauvais à celui de Lisieux, aurait voulu, selon une tradition d'ailleurs suspecte, expier par cette œuvre la sentence inique rendue contre Jeanne d'Arc. L'abside de Lisieux rappelle celles de la cathédrale de Rouen, avec ses absidioles.

L'église contient des tombes antiques logées dans des enfeus.

La flore ornementale de Saint-Pierre de Lisieux, dit M. Lambin, est celle des XII[e] et XIII[e] siècles pour la nef, le transept, le chœur et les deux chapelles absidales bâties en même temps que ce chœur ; celle des XIII[e] et XIV[e] siècles, pour les chapelles des collatéraux de la nef ; celle du XV[e], pour la chapelle de la Vierge. On y voit se développer le nénuphar, la vigne et la fougère, et l'arum au porche, au chœur et aux nefs ; au chœur, les mêmes plantes élégantes avec l'arum.

Dans les chapelles latérales de la nef, on trouve de la chélidoine, de la renoncule, du liseron, du rosier sauvage, du lierre, du chêne et de la vigne. Ces feuillages ne sont pas plissés, ondulés, nervés en creux, comme ceux du milieu du XIV[e] siècle ; c'est touffu, simple et charmant.

Enfin, dans la chapelle de la Vierge, s'étale la flore du XV[e] siècle : le houblon, la citrouille, le chou frisé et d'autres plantes. Avec ces plantes on retrouve la renoncule, le chêne et la vigne, mais largement découpés, déchiquetés, selon la manière des artistes de cette période.

***

Jetons maintenant un regard sur l'extérieur de la cathédrale, précédée d'un parvis, auquel on monte par 12 degrés.

« Le grand portail, auquel on parvient par un large perron de six marches, date dans son ensemble de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Il y a trois portes correspondant à la nef et aux bas-côtés. La porte centrale est veuve de sa riche ornementation. Les portes latérales présentent dans leurs ébrasements un système d'arcatures d'une très grande élégance ; dans les voussures courent des rinceaux de vigne découpés à jour et du plus charmant effet.

» Au-dessus de la porte principale est percée une immense fenêtre, de la même époque, mais dont l'ornementation est moderne ; son grand arc retombe sur des colonnettes séparées dans toute leur longueur par des rinceaux de vigne. Les meneaux qui divisent ces trois verrières sont plats et couverts de vigne ; plus haut viennent une galerie fort simple et le fronton, sur lequel se tient un ange qui sonne de la trompette. La tour de gauche n'est pas terminée. Elle porte sur une sorte de socle imbriqué, et présente deux étroites fenêtres, d'une hauteur surprenante, faisant suite aux arcatures de sa base. Malheureusement la flèche de la tour gauche n'a pas été faite ; elle est remplacée par un toit en charpente à quatre pans, recouvert de tuiles. La tour droite est du XVIe siècle et porte aussi sur un socle imbriqué. Chacune de ses faces correspondant à ses angles est garnie d'un lourd clocheton. De loin cette tour ne manque pas de grandeur, mais de près on reconnaît qu'elle est d'un travail imparfait. »

Le transept est doublé d'un bas-côté à l'Est ; son croisillon Nord n'a pas de portail. Le croisillon Sud en a un, de la fin du XIIe siècle ; l'ordonnance en est simple et sévère. La lanterne du XIIIe siècle qui s'élève sur la croisée, a été restaurée en 1452 ; elle a perdu depuis fort longtemps sa flèche en charpente revêtue de plomb.

Le chœur contient des stalles du XIVe siècle.

V. — CATHÉDRALE D'ÉVREUX [1].

SAINT Taurin dédia à Notre-Dame la première église d'Évreux. Détruite par les Normands, elle fut reconstruite au XIe siècle et consacrée en 1072 par Lanfranc, moine Lombard d'origine, venu de Bourgogne en Normandie ; il est un de ceux qui ont répandu dans l'Occident les principes de la construction lombarde.

Au siège de 1119 le roi Henri Ier d'Angleterre avait, avec le consentement de l'évêque Audin accouru dans son camp, livré aux flammes au moyen de ses machines la cathédrale romane, où s'étaient retranchés les défenseurs de la ville. Le monarque, réparant ce malheur, commença de la reconstruire à ses frais. L'œuvre fut reprise au XIIIe siècle. En 1202 le pape accordait des indulgences à ceux qui

1. Lebeurrier, *Notes sur la cathédrale d'Evreux*, 1874. — Ch. Cablet, *Notre-Dame d'Évreux*. *Revue de l'Art* [illegible] Fossey, *Histoire de la cathédrale d'Évreux* [illegible]. — V. *Libretto de la Gilde de* [illegible] *en Normandie*, [illegible]. — C^e^ de Bury, *Le chœur de la cathédrale d'*[illegible]

contribueraient à la réédification. Le feu détruisit l'église Saint-Taurin en 1356, puis en 1379, et enfin encore en 1516 ; chaque fois elle fut relevée de ses ruines. Aussi

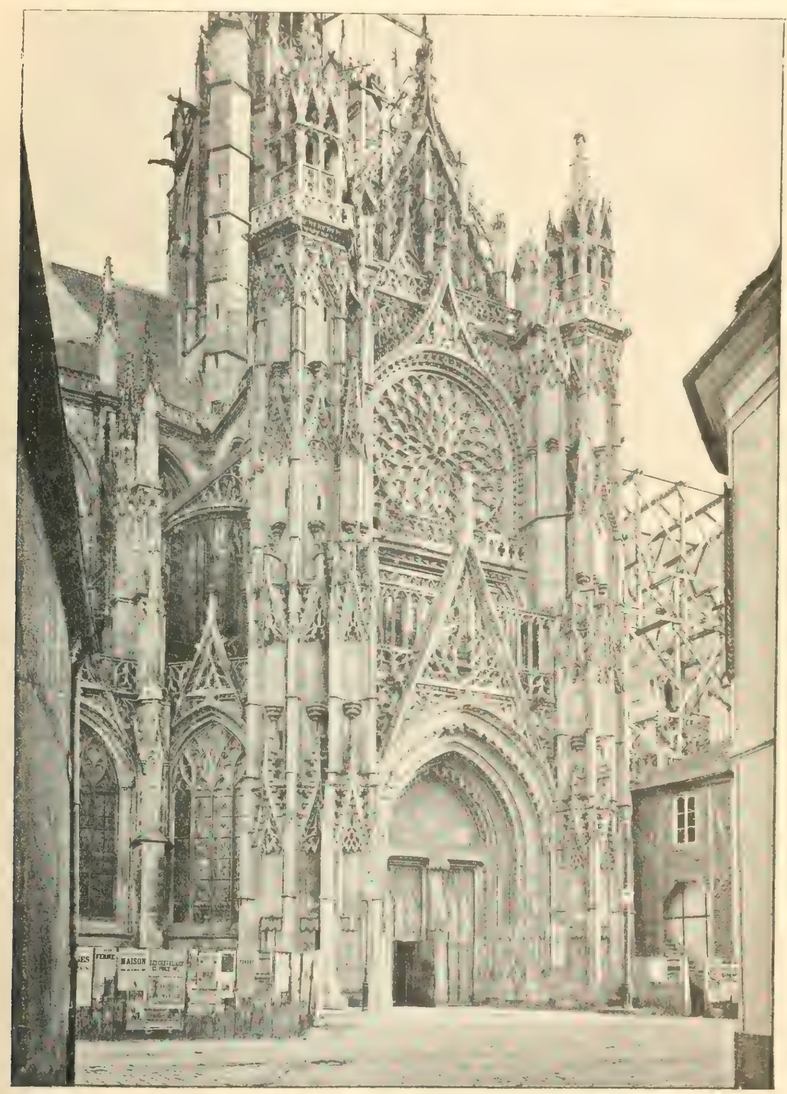


Fig. 169. — PORTAIL SUD DE LA CATHÉDRALE D'ÉVREUX.

reste-t-elle empreinte des vicissitudes orageuses de son sort, en même temps que des modifications de style d'architecture aux différentes époques de ses reconstructions.

De l'édifice consacré par Lanfranc il reste, avec le mur voisin de la sacristie, les

arcades des deux dernières travées de la nef; les cinq autres furent élevées en 1119 par Henri Ier jusqu'au triforium, qui date de 1202. Vers 1240, on édifia l'étage de la claire-voie, dont les fenêtres à quatre lumières rappellent celles de la Sainte-Chapelle de Paris. De 1247 à la fin du XIIIe siècle, furent construites toutes les chapelles latérales de la nef. Vers 1275, on commença la reconstruction du superbe chœur, qui a cinq travées, des chapelles collatérales et cinq chapelles absidales y compris celle de la Vierge, profonde de cinq travées; il mesure 8^m,00 de largeur; il est plus large que la nef, ce qui donne une allure évasée à la travée qui suit le transept. Ce dernier est de style flamboyant. La chapelle absidale et la tour centrale sont du XVe siècle; les autres sont de la renaissance avec leurs riches clôtures. Le portail occidental fut élevé au XVIe dans le goût italien; sa construction disparate, comprenant des parties du XIe, XIIe, XIIIe, XIVe, XVe et XVIIe siècles, exprime la longevité de la pensée qui a soutenu cette construction, et dont quinze générations ont respecté la conception première. Le noyau des deux tours est du XIIe siècle; étrangement couronnées, elles sont inégales en hauteur, l'une restant inachevée; elles offrent des ordres classiques superposés; ce sont des conceptions gothiques exprimées en phrases classiques; l'une se termine par une coupole et l'autre par une pyramide. Elles ont été refaites sous Henri II et Louis XIII. Des pilastres, des entablements classiques, traversent sa structure gothique et lui donnent un aspect bâtard mais piquant.

Les arcs-boutants de la grande nef étaient doubles; malgré les réclamations des archéologues, ils ont fait place à des arcs simples.

De belles roses entr'ouvrent les pignons du transept. Le riche portail qui est percé du côté du Midi est surmonté d'une rose flamboyante comme un soleil et d'un gâble colossal et flanqué de deux tourelles toutes tapissées d'ornements fleuris qui encadrant un pignon lui-même richement découpé. Au-dessus s'ouvre une belle rose dont la résille, formée d'arcs de cercles entrecroisés, rappelle les jeux de dessins que montrent certaines roses mouvantes de la lanterne magique.

Le portail Nord est un des joyaux du style flamboyant; l'imagination des sculpteurs du XVe siècle s'est donné libre carrière dans cet artistique fouillis de sculptures, où se dessine une galerie à jours soutenant une magnifique rosace d'une délicatesse et d'une élégance rares.

* * *

L'intérieur de l'édifice offre une svelte ordonnance gothique greffée sur de larges arcades romanes aux rouleaux plein-cintre en retraite, et aux piliers à colonnes engagées. Le triforium, à rangées de cinq arcades, est bordé d'un balcon à quatre-feuilles, de style très normand; la claire-voie aux fenestrages rayonnants, est haute et large; les voûtes sont de belles croisées d'ogive.

Vu du bas de la nef longue et étroite, le vaste chœur produit un merveilleux effet, avec ses quinze belles verrières, avec son triforium et sa claire-voie si lumineuse; il est véritablement d'une architecture aérienne. Il est fermé latéralement par une intéressante clôture en bois, ouvrage exécuté vers 1600, et en avant, par des grilles du XVIIIe siècle remarquables, mais de style disparate.

L'évêché est rattaché à la cathédrale par un cloître de même style.

La lanterne d'Évreux est admirable ; c'est comme une nouvelle édition, plus prudente, de celle de Beauvais, de sinistre mémoire. La pyramide couverte en plomb qui la surmonte, haute de 73 mètres, dresse au souffle des vents les légères dentelles qui la couronnent jusqu'à la tête ; elle contraste avec le beffroi classique qui se dresse en tête de la grande nef.

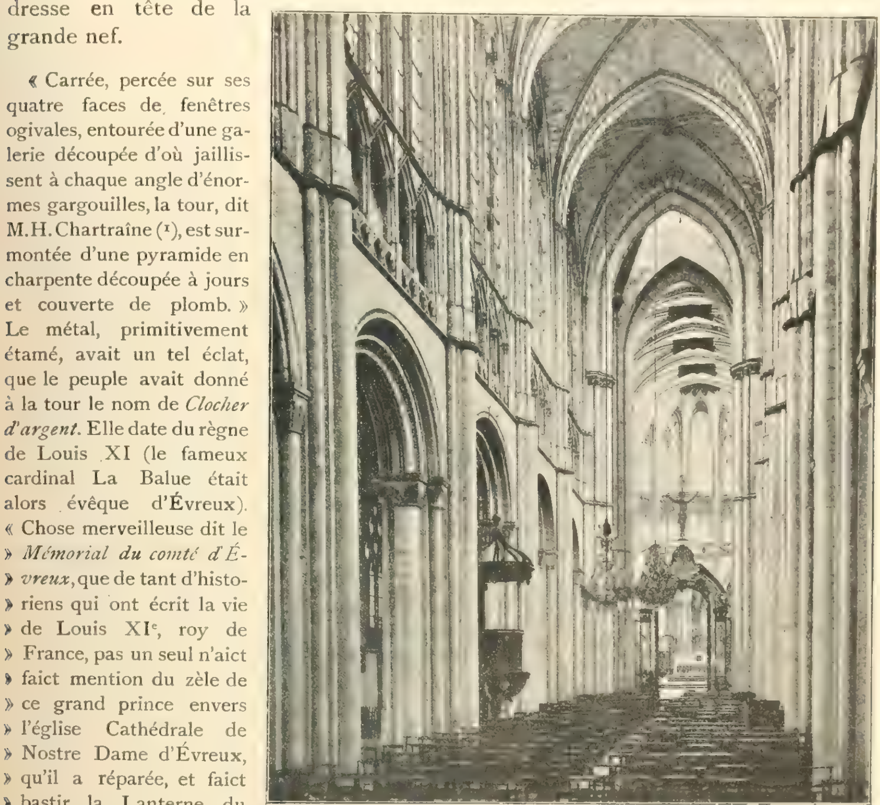


Fig. 170. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ÉVREUX.

« Carrée, percée sur ses quatre faces de fenêtres ogivales, entourée d'une galerie découpée d'où jaillissent à chaque angle d'énormes gargouilles, la tour, dit M. H. Chartraîne (1), est surmontée d'une pyramide en charpente découpée à jours et couverte de plomb. » Le métal, primitivement étamé, avait un tel éclat, que le peuple avait donné à la tour le nom de *Clocher d'argent.* Elle date du règne de Louis XI (le fameux cardinal La Balue était alors évêque d'Évreux). « Chose merveilleuse dit le » *Mémorial du comté d'É-* » *vreux*, que de tant d'histo- » riens qui ont écrit la vie » de Louis XIe, roy de » France, pas un seul n'aict » faict mention du zèle de » ce grand prince envers » l'église Cathédrale de » Nostre Dame d'Évreux, » qu'il a réparée, et faict » bastir la Lanterne du » petit clocher, œuvre ad- » mirable, portée sur quatre pilliers, et attachée, à la croix de la nef, revestue de vuistres, où » les armes de France et de Charlotte de Savoie sont dépeinctes (2). »

Commencée en 1874, la restauration de l'église, dirigée par Darcy, a coûté près d'un million et demi ; la nef a été rendue au culte en 1887 ; puis, la restauration du chœur a été entreprise, et a duré jusqu'en 1896. Les travaux de restauration comportaient l'abaissement du sol du sanctuaire ; ils ont mis au jour en 1895 des substructions qui paraissent appartenir à un ancien déambulatoire, soit de l'église consacrée en 1072 et détruite en 1119, soit d'un chœur reconstruit au commencement du XIIIe siècle.

La cérémonie d'inauguration du chœur et du nouveau maître-autel de la cathédrale d'Évreux a eu lieu en grande pompe en novembre 1896. Cette partie de la cathédrale, fermée au culte depuis neuf ans, a été l'objet d'importants travaux.

1. *Journal des Arts*, 1887.
2. *Mémorial historique des évêques, ville et comté d'Évreux. Manuscrit* [illegible]

* *
*

La cathédrale d'Évreux possède une collection remarquable de vitraux des XIVe, XVe et XVIe siècles ; ceux de Guillaume Harcourt, de Charles le Mauvais et de P. de Moulins représentent respectivement trois types d'époques différentes : 1310, 1345, 1385. Ceux de la rose du transept Nord représentent le Jugement dernier.

Dans le pourtour du chœur la chapelle, dite *du Trésor*, fermée d'une belle grille avec serrure au marteau du XVe siècle, contient une armoire en bois sculpté destinée à renfermer les objets précieux.

Signalons les clôtures des chapelles en bois sculpté, du XVIe siècle, une grille de la chapelle du Trésor, du XVe siècle, une grille en fer forgé du XVIIIe siècle.

Le palais épiscopal, contingu à la cathédrale, fut élevé en 1499 ; c'est un pittoresque château qu'habita le roi Henri IV en 1603. Il est garni de mâchicoulis du côté des anciens remparts, et augmenté de belles lucarnes armoriées et de jolies tourelles.

VI. — CATHÉDRALE DE TOUL.

L'ANCIENNE cathédrale de *Toul* (1), sous le vocable de Saint-Étienne, est un des beaux édifices religieux de France, un chef-d'œuvre de légèreté. Son chœur et son transept datent du XIIIe siècle ; la nef avec ses bas-côtés, du XIVe. Elle fut achevée en 1496, par sa belle façade occidentale, œuvre de Jacquemin de Commercy. Sa rose centrale s'encadre dans un gâble très élancé et abrite un monumental crucifix ; les formes du XIVe siècle s'épanouissent du sol au sommet des deux élégantes tours qui enserrent sa porte centrale surmontée, comme les portes latérales plus petites, d'un gâble en accolade, d'une rose et d'une galerie ; les tours montent à 76 mètres environ sans leurs flèches, restées à faire. Le portail est dû à l'architecte de Commercy précité. Quoiqu'accusant fortement la décadence dans les détails, cette façade, dont les deux belles tours font partie intégrante, constitue un brillant morceau d'architecture ogivale.

La nef est portée sur dix-huit colonnes, dont les chapiteaux sont ornés d'acanthes, de vignes et de chicorées. Les voûtes sont à liernes de faîte ; à la croisée est une grande voûte étoilée à neuf grandes clefs dont la centrale, en œil de voûte. Les fenêtres du chevet sont de hautes lancettes. Les arches sont à moulures creusées descendant sans chapiteaux jusque sur les bases. Le triforium est à triple compartiment trifolié avec balcon ; la claire-voie est haute et transparente.

Le transept Sud est orné d'un vitrail moderne exécuté par Casimir Balthasar ; les vitraux des chapelles de Saint-Pierre et de Saint-Paul sont du XVe et du XVIe siècle ; celui qui figure le baptême du Christ porte le millésime 1567. On admire la tourelle de l'*Horloge* et les vitraux de la rose. Les vitraux du XIVe siècle qui la garnissent ont été fort endommagés pendant le siège de 1870. Citons la chaire dite de saint Gérard, du XIIIe siècle, dans la chapelle dite des Évêques qui contenait les sépultures épiscopales.

Le beau cloître de style primaire, est un spécimen de la troisième période gothique.

(1) E. [illegible], *Histoire de Grenoble*, 1888.

REGION DE L'OUEST

DANS l'Ouest le style gothique fut compris tout autrement que dans le Nord. L'École angevine se constitua vers l'an 1140. Ses principaux monuments sont, outre les cathédrales romanes déjà décrites et en particulier celle d'Angers, celles de Poitiers, de Laval et de Bordeaux.

L'Anjou et le Poitou, annexés seulement au commencement du XIIIe siècle, se passent volontiers d'arcs-boutants et de claires-voies, et assujettissent la croisée d'ogives française à la tradition régionale, en la divisant, en la ramifiant avec l'art et la grâce qui caractérisent le style Plantagenet. Ils subordonnent le tracé du plan aux conditions de la butée directe des voûtes. On arrive ainsi à une architecture mixte, partie byzantine, partie gothique, dont le type est la cathédrale d'Angers (1). Les voûtes sont bombées, les nervures, légères et comme superfétatoires. On rencontre des nefs triples d'égale hauteur.

Les églises de l'Anjou et du Poitou forment les traits d'union entre l'art roman et l'architecture gothique du Nord. La transition est représentée par Saint-Maurice d'Angers, que nous avons décrite au tome I. Le passage à l'art gothique est plus caractérisé dans les nefs de Poitiers, nefs triples couvertes de voûtes nervées domicales, à liernes. On retrouve la voûte Angevine à la cathédrale de Tulle et à Étampes.

I.

CATHÉDRALE DE POITIERS.

L'ÉDIFICE actuel fut commencé en 1162, par Aliénor d'Aquitaine, comtesse de Poitou, épouse d'Henri II, roi d'Angleterre. Sa consécration eut lieu en 1196, et le chœur était clos en 1241. L'œuvre fut reprise avec l'aide de saint Louis et de son frère le comte Alphonse, apanagiste du Poitou, de 1278 à 1301, et fut à peu près terminée en 1312. La nouvelle consécration eut lieu en 1379

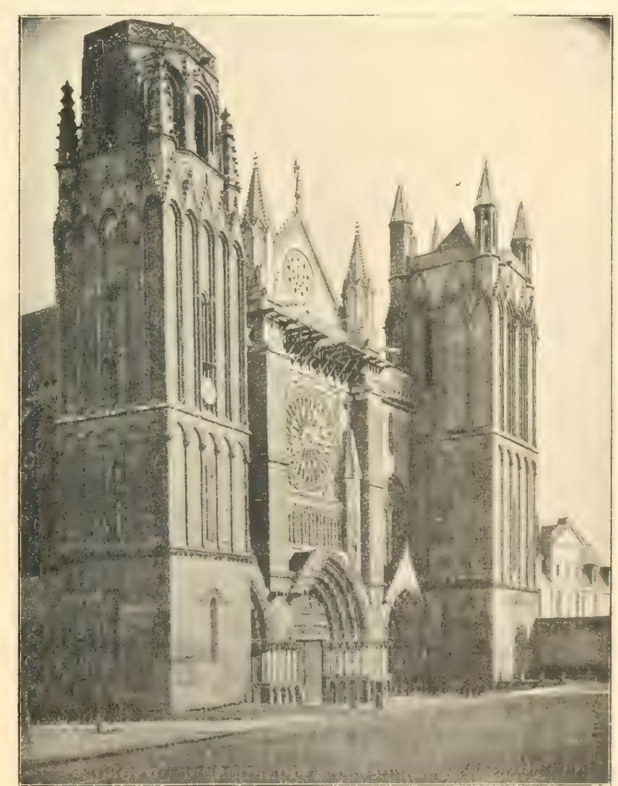
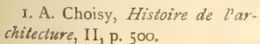


Fig. 171. — CATHÉDRALE DE POITIERS.



1. A. Choisy, *Histoire de l'architecture*, II, p. 500.

L'aspect est saisissant et d'une réelle grandeur, malgré les dimensions modestes, des nefs curieuses de Saint-Pierre de Poitiers. Ce sont trois nefs d'égale hauteur et de largeur presqu'égale, aux voûtes puissantes portées de chaque côté sur sept forts piliers ; elles ont pour fond l'immense muraille du chevet plat. Elles sont couvertes de belles voûtes Plantagenet domicales, nervées, à liernes ; les nervures toriques, légères, descendent toutes sans se réunir ni se noyer dans la pile, sur des colonnes légères formant un pilier en faisceau, ornées de petits chapiteaux bien accusés. La largeur du vaisseau est de 39 mètres, et les voûtes montent à 49 mètres de hauteur.



FIG. [illegible]. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE POITIERS

Les voûtes de côté contrebutent celles du milieu au niveau de leur naissance. Le vaisseau est éclairé par les hautes fenêtres latérales géminées, qui jettent dans le vaisseau l'éclat d'une lumière colorée par les vitraux. Sous ces verrières règnent de grandes arcatures en plein-cintre portant une coursière, dont la saillie est soutenue par des corbeaux à figures finement sculptées.

L'impression est accrue par un raffinement d'architecture consistant dans un plan curieusement évasé, les nefs allant en se rétrécissant par le fond, comme si l'on avait voulu favoriser la présence de la grande foule, dont l'attention converge vers le sanctuaire ; mais il paraît que la forme trapézoïdale de Saint-Pierre a été déterminée par la présence de la chapelle de Saint-Sixte, sur laquelle la cathédrale est bâtie. Feu le P. de Lacroix a retrouvé la descente vers cette chapelle antique, distant de [illegible], et une absidiole ayant fait partie de la cathédrale mérovingienne.

Dans le milieu de sa profondeur, l'église est flanquée de deux chapelles orientées simulant un transept ; au fond des trois nefs, le chevet est largement creusé en pseudo-absides aux dépens de l'unique mur du fond

L'édifice offre un extérieur dépourvu de silhouette avec son grand comble

unique, son chevet au pignon sans saillie, et ses tours inachevées. Le transept est à peine indiqué par les chapelles latérales carrées. Les absides peu profondes ne s'accusent pas au dehors.

La façade actuelle est d'un effet magnifique ; elle est encadrée de deux tours inachevées, commencées au milieu du XIIIe siècle ; ses parties supérieures sont des XIVe et XVe.

Les trois portails, ouvrant sur les trois nefs, sont ménagés entre de gros contreforts ; ils s'enfoncent en profondes voussures ornées de rangées de niches avec leurs statuettes, et leurs tympans en cintre brisé sont habités par des rangées de petits personnages en bas-relief, distribués en deux et trois registres horizontaux ; ces bas-reliefs sont remarquables, surtout ceux de la porte Saint-Michel, au Nord. Les vantaux de bois de la porte occidentale, caractéristiques du style local, sont de rares spécimens d'huisseries du XIVe siècle.

Plus haut, dans la paroi calme de murs solidement appareillés, s'ajoure une belle rose inscrite dans un carré, et formée de 6 lancettes divisées chacune en trois petites placées : 2 et 1, et trilobées. Au-dessous, une galerie aveugle à lancettes géminées, au-dessus, une autre, à lancettes alignées et repercées ; enfin, dans le triangle du pignon fleuronné, entre deux pyramides, une petite rose ajourée de rosaces ; telle est la partie centrale de la façade. Les ailes latérales, couronnées d'une balustrade à quatre-feuilles, sont percées chacune d'une large verrière rayonnante (1).

Au chœur on voit des stalles du XIVe siècle, les plus anciennes de France.

II. — CATHÉDRALE DE VANNES.

La cathédrale de Vannes, dédiée à saint Pierre, fut une église romane ; reconstruite aux XIIIe et XVe siècles, elle ne fut terminée qu'au siècle dernier. Elle garde encore des parties anciennes : le chœur avec son rond-point et la croisée du transept. On a supprimé au XVIIIe siècle les deux absidioles greffées sur le déambulatoire et remplacé celle du chevet par d'importantes annexes. Le transept a été rebâti au XVe siècle ; la nef a été reconstruite à la même époque et flanquée de chapelles latérales à la place des nefs latérales primitives. La tour, qui s'élève au côté Nord de la façade d'Ouest, remonte au XIIIe siècle, mais a été reconstruite en 1514 avec le portail, lequel a été encore refait de nos jours. Sa haute flèche pyramidale, renversée par la foudre en 1824, a été relevée par l'architecte Brunet-Dehaises.

La nef appartient au style ogival flamboyant et décadent. Le chœur attriste l'œil par sa pauvreté; même dans sa forme la moins pure, le style gothique écrase ici le style classique de toute sa supériorité. Ses voûtes sont de la fin du XVIIIe siècle.

A l'extérieur, les murs garnis de contreforts élégants à pinacles fleuronnés, percés de fenêtres aux meneaux restaurés avec larmiers en accolade, surmontés d'une balustrade ajourée et agrémentée de gargouilles, sont d'une riche architecture.

1. Ch. Le Clergé, *Guide des Voyageurs à Poitiers*, Poitiers, 1872.

La chapelle ronde du *Saint Sacrement*, ou *du Pardon*, élevée au côté Nord de la nef, est un curieux et gracieux morceau de la Renaissance. C'est comme une grosse tourelle, qu'un entablement léger coupe en deux étages et que couronne une élégante corniche à modillons. Le rez-de-chaussée s'agrémente de fenêtres aveugles à frontons, courbes et rectilignes alternativement, et l'étage est percé de fenêtres cintrées, ébrasées, s'ouvrant entre des pilastres ; le tout est conçu dans ces formes savoureuses et libres, classiques de thème, gothiques d'esprit, qui caractérisent la première renaissance française.

A côté se dresse le délicat pignon du transept Nord, d'une fine architecture gothique mourante, aux maigres saillies, avec son gracieux portail coiffé d'un gâble, ses fenêtres rayonnantes au larmier fleuronné, la balustrade qui souligne le triangle fleuronné, et les contreforts précieusement ouvragés d'arêtes saillantes, de ressauts et des pinacles (1).

Saint-Pierre renferme le tombeau de saint Vincent Ferrier et la sépulture de plusieurs évêques.

III. — CATHÉDRALE DE NANTES.

SAINT-PIERRE de Nantes remonte au XIIe siècle et fut réédifiée au XIIIe. L'édifice actuel est du XVe siècle ; la première pierre fut posée le 14 avril 1434. Le beau vaisseau élevé par le duc de Bretagne, Jean V, est resté inachevé ; sa construction marcha lentement ; les travaux, interrompus en 1440, ne furent repris que sous Louis XI ; la façade et les tours ne furent terminées qu'au début du XVIe siècle. On connaît l'un des premiers architectes, Mathurin Rodier, qu'on croit venu de Touraine ; il est cité en 1455 et mourut en 1483.

L'édifice offre une belle nef avec bas-côtés, un seul croisillon du transept au Midi, formant une sorte de vestibule, et un chœur gothique reconstruit à la place de l'ancien chœur roman, masqué sous Louis XIV par un immense arc triomphal orné de sculptures. Au-dessus du chœur s'élève une tour quadrangulaire, que l'évêque Geoffroi fit terminer en 1201 ; elle est ornée des statues des apôtres. Les façades appartiennent aux XVe et XVIe siècles.

MM. Furnet et Caille ont restitué le plan des nefs romanes primitives ; il comporte quatre travées à coupoles comme à Fontevrault, et un transept étroit. Le chœur primitif avait un déambulatoire flanqué de trois chapelles.

La cathédrale de Nantes (2), depuis son agrandissement moderne, mesure 102 m. de long, 30 de largeur avec le transept, 37 de hauteur. Elle est ornée de deux tours peu élégantes, aux flèches pyramidales en pierre de 63 mètres de hauteur. Elle a été l'objet vers 1870, sous la direction de L. Sauvegeot, d'une des restaurations les plus importantes du XIXe siècle, malheureusement trop radicale. C'est ici qu'on a réalisé

1. [illegible] (*Bull. monumental*).
2. Benoist, *Nantes et la Loire-Inférieure*, 1850

surtout la définition ironique de Viollet-le-Duc : « Restaurer un monument, c'est le rétablir tel qu'il ne fut jamais à aucun moment de son histoire. » On a démoli l'intéressante abside romane pour ériger un vaste chœur. Comme les grandes cathédrales de Bourges et de Cologne, Saint-Pierre possède à sa façade principale cinq portes ; seulement au lieu de se présenter de front, celles des extrémités sont en retour. Le triple portail, aux voussures ornées de petites niches, veuves de leurs figurines, est imposant. Il fut élevé en 1481 ; cette année on posa la porte de bronze ornée des effigies de saint Pierre et de saint Paul dans les baies latérales, et, au tympan central, d'un Jugement dernier. On y voit en outre figurée la Création, ainsi que les histoires de Noé, d'Abraham, d'Isaac et Jacob ; les bas-reliefs ont été restaurés. Au-dessus, s'ouvre une verrière trapue, flamboyante, soulignée d'un balcon surmontant des fenestrages aveugles.

A l'intérieur les piliers sont dénués de chapiteaux ; les multiples moulures des voûtes nervées s'élancent des bases (1622-1659). Le triforium est riche, très surbaissé et cintré à accolades, avec larmiers fleuronnés. La claire-voie offre des résilles flamboyantes à trois lumières. La tribune de l'orgue, de style renaissance, est remarquable.

On admire dans l'église le tombeau de François II, dernier duc de Bretagne et de la duchesse Marguerite de Foix, chef-d'œuvre de Michel Colomb (1507), et dans le croisillon Nord du transept, celui de Lamoricière par P. Dubois.

La crypte romane, qui régnait sous le chœur et remontait à saint Félix, fut comblée par le Chapitre en 1730 ; on détruisit de précieux mausolées qu'il contenait. Il n'est pas une cathédrale en France, qui ait été comme celle-ci dépouillée de ses joyaux par ses propres gardiens.

IV. — CATHÉDRALE DE BORDEAUX [1].

AU milieu des monuments du Midi de la France Saint-André de Bordeaux, avec ses portiques ornés et ses tours imposantes aux flèches aiguës, peut prétendre à une juste suprématie. Elle fut consacrée en 1096, rebâtie à plusieurs époques et restaurée de nos jours. Elle est faite de pierres de Bourg. Elle mesure 137 mètres de longueur, 44 mètres de largeur avec le transept ; la hauteur de la nef est de 27 mètres, celle du chœur, $33^{m}33$ sous clef. La nef unique et très longue, dépourvue de bas-côtés, date du XIIIe siècle. L'édifice fut achevé au XIVe siècle par l'archevêque Béchanel de Got, le futur pape Clément V. Le clocher de Pey-Berland fut élevé d'après des plans agréés par le Chapitre en 1429.

Les données sur ses architectes ne commencent qu'avec Guillaume Albert, mort en 1316, remplacé successivement par Vidal de Martres (1411), par Guillaume Géraud (1420), par Colin Tranchant « maître en géométrie » (1480) et par Jean Despenay (1481).

La nef primitive comprenait seulement trois travées, chacune bordée de chaque côté par trois niches formant chapelles. A mi-hauteur courait un chemin de ronde,

1. V. Ch. Marionneau, *Saint-André de Bordeaux*. V. *Bulletin monumental*, 1881, p. 91. — Corbin, *La cathédrale de Bordeaux*, Bordeaux, 1864. — M. H. Lopès, *L'église métrop. Saint-André de Bordeaux*, Callon, Bordeaux, 1882.

sous les fenêtres ; c'est la dispositon encore visible à La Trinité d'Angers, à Ste-Radegonde de Poitiers, à la Coûture du Mans. Les supports conservés laissent encore deviner les curieuses voûtes domicales angevines qu'ils ont dû porter naguère, pareilles à celles de Saint-Macaire. C'est à Saint-André même, que M. A. Brutails place le prototype de la voûte angevine.

Ces voûtes domicales, jetées sur une nef très large, étaient instables ; on les

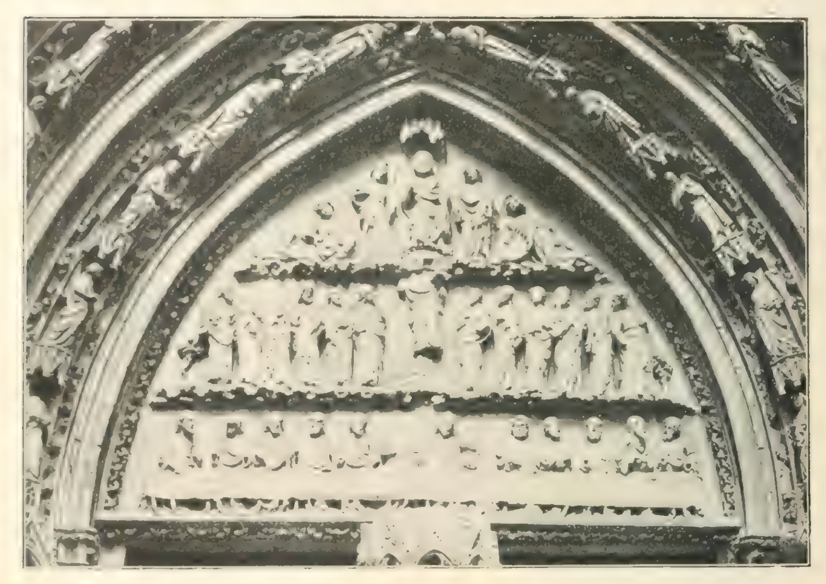


Fig. [illegible] — TYMPAN DE LA PORTE SEPTENTRIONALE DE LA CATHÉDRALE DE BORDEAUX.

remplaça au XIII[e] siècle par des croisées d'ogives barlongues, qui s'effondrèrent à leur tour. De là, une nouvelle superstructure datant des XIV[e] et XVI[e] siècles. De tous ces remaniements témoignent les deux corniches extérieures et les deux rangées de fenêtres latérales. Des piles isolées reçoivent les arcs-boutants, dont l'un se trouve dirigé sur l'angle, suivant la diagonale.

La nef offre à présent six travées, plus celle des orgues. Les doubleaux qui séparent les voûtes ont été contrebutés après coup par des arcs-boutants jetés sur de gros contreforts. D'épais piliers intérieurs, également ajoutés, ont détruit l'harmonie et la simplicité de Saint-André, qui ne diffère des églises gothiques ordinaires que par sa largeur inusitée et son manque d'unité. Néamoins, vu des orgues, ce vaste vaisseau unique est très impressionnant. On ferait un cours d'archéologie en étudiant ses murs romans portant une balustrade flamboyante, surmontée elle-même de fenêtres ogivales géminées et austères. C'est un pêle-mêle étourdissant de vestiges de toutes les époques. On finit par reconnaitre que les maitres gothiques ont travaillé sur un fond roman (1).

1. Les belles façades latérales comportent chacune leurs deux tours ; celles du Nord seulement ont leurs flèches en pierre ; elles sont très élancées, percées de nombreuses fenêtres et ouvertures à lobes et s'élèvent à 80 mètres. (Les grands ouragans les font vaciller).

Deux belles tours, qui faillirent être démolies en 1824 par les terribles novateurs que le XIXe siècle a eu le malheur de posséder, élèvent heureusement encore à 85 mètres de hauteur leurs flèches altières, et flanquent majestueusement le portail Nord remarquable par ses sculptures (1). Saint-André n'a pas de portail à sa façade principale.

La grande rose occidentale est ornée de vitraux du XIVe siècle, ainsi que les baies qui règnent au dessous, où leur auteur, maître Herman, verrier à Munster, a figuré les apôtres et quatre prophètes.

Le cloître date du XIVe siècle. La rose du Nord est du style gothique fleuri.

A proximité du chevet s'élève le clocher *Pey-Berland*, surmonté d'une statue colossale de la Vierge, en cuivre repoussé.

1. E. Burthe, *Vie de Pey-Berland*, Bordeaux, 1865.

LE STYLE FLAMBOYANT

DÉCADENCE DU STYLE GOTHIQUE.

NOUS avons promené nos lecteurs à travers une série de cathédrales françaises de cette belle époque de l'art, qu'on a appelée l'époque des cathédrales, et qui est certes la plus brillante et la plus glorieuse que la chrétienté ait connue.

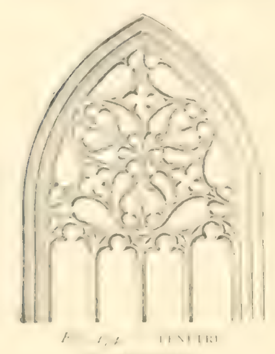


Fig. 174. — FENÊTRE FLAMBOYANTE

La puissance réunie des rois et des évêques, la prospérité de la nation, le génie de l'art répandu dans le peuple chrétien et surtout la foi enthousiaste des fidèles, tout se réunissait pour enfanter des prodiges.

Mais des calamités survinrent. Une ère d'anarchie, de troubles et de désastres s'ouvre sous les Capétiens-Valois, et la guerre de Cent ans arrête au XIV[e] siècle l'essor prodigieux de l'art gothique. Quand le conflit fut terminé, au XV[e] siècle, l'enthousiasme était refroidi. Cependant l'art n'était pas mort, et il eut encore des moments d'éclat à la fin du règne de Charles VII et surtout pendant le règne de Louis XI. Alors se développa le style, que semble animer un souffle réaliste venu de Flandre, et qu'on appelle le *style flamboyant*, en ce qui concerne l'architecture.

***

Quand vos regards s'arrêtent sur des monuments gothiques, et spécialement sur ces riches réseaux de pierre qui garnissent leurs vastes fenêtres, il vous est aisé de distinguer deux genres bien différents dans le tracé de ces sortes de dentelles de pierre.

Parfois tous ces fenestrages sont pareils dans un même édifice et formés de roses, de trèfles, de quatre-feuilles et de combinaisons de lignes inscrites dans des cercles.

Ailleurs, au contraire, vous rencontrez des dessins beaucoup plus libres d'allure, offrant d'une verrière à l'autre des changements systématiques, et dans chacune des contre-courbures, des sinuosités et surtout une grande abondance de ces ovales dégénérant en pointe, qui rappellent la forme d'une flamme et qui caractérisent le style flamboyant. L'abondance de cette forme est un des traits du style gothique du XV[e] siècle.



Fig. 175. — COUPE D'UN PILIER.

Ce qui le caractérise peut-être encore davantage, c'est la profusion des ornements, dérivant d'ailleurs du même système, qui sont répandus sur tous les édifices, tapissant les murs de fausses arcatures, de niches à baldaquins, ajourant les balustrades, les pignons et les flèches, dentelant les arcades, pénétrant toutes les masses. Les parois se surchargent d'ornements fleuris. Les moulures deviennent grêles, sveltes, anguleuses. Les nervures des voûtes se ramifient et se résolvent parfois en clés suspendues dans l'espace par une force mystérieuse comme des épées de Damoclès. Antérieurement des colonnettes rondes étaient accolées au tronc cylindrique des piliers *(fig. 175)*, mais quand elles devinrent nombreuses et serrées, leurs intervalles se creusèrent forcément en courbes et alors aurait disparu toute ligne vive, et l'on aurait obtenu un ensemble déplorablement mou d'aspect,

si l'on ne s'était avisé de l'habile expédient, consistant en un *listel* qui garnit dès le XIVe siècle maintes moulures, et plus tard chaque colonnette, transformée en nervure prismatique *(fig. 177)*.

La sculpture devient moins naïve, moins sympathique ; elle frise parfois la caricature ; elle reproduit de préférence des plantes déchiquetées, comme la chicorée et le chardon.

En même temps on voit l'arc en lancette ou en tiers-point faire place à des arcs surbaissés, et souvent même, dans les larmiers, à des arcs à contrecourbes, dits en *accolade*, car ils ont précisément la même inflexion, au milieu, que les traits en accolade dont nous nous servons pour grouper sous un signe d'union plusieurs lignes d'écriture.

Fig. 176.
TRACÉ THÉORIQUE.



Fig. 177.
MOULURE A LISTEL.

Au XVe siècle le pilier est formé plutôt d'un faisceau de moulures prismatiques que d'un assemblage de colonnes engagées *(fig. 175)*. Il en résulte que le chapiteau tend à disparaître, et les nervures se prolongent dans le pilier pour descendre jusqu'au sol. Les bases, de plus en plus multipliées, menacent de devenir insignifiantes. Aussi l'architecte use-t-il d'un curieux artifice : de la base proprement dite A *(fig. 179)* et de la moulure C du socle, il ne fait plus qu'un seul membre, si bien que la base, qui se développait primitivement dans le sens horizontal, s'étend maintenant tout en hauteur. Mais tant de bases minuscules finissent par être indistinctes ; on recourt à un nouvel expédient, qui est de les faire ressauter l'une sur l'autre en les posant à des niveaux différents *(fig. 180)*.

Le jour était venu où les formes aussi pures qu'élégantes du gothique à son apogée fatiguaient les yeux, et où les ingénieuses combinaisons des fenestrages rayonnants parurent monotones. Un appareilleur de pierre imagina sans doute, à la fin du XIVe siècle, de tracer deux demi-cercles en sens opposé sur les deux moitiés du diamètre d'une circonférence. Si le lecteur veut essayer cet exercice très simple de géométrie, il comprendra que, dès lors, était découverte la *flamme*, c'est-à-dire cet élément essentiel du style tertiaire, cette figure géométrique, désormais

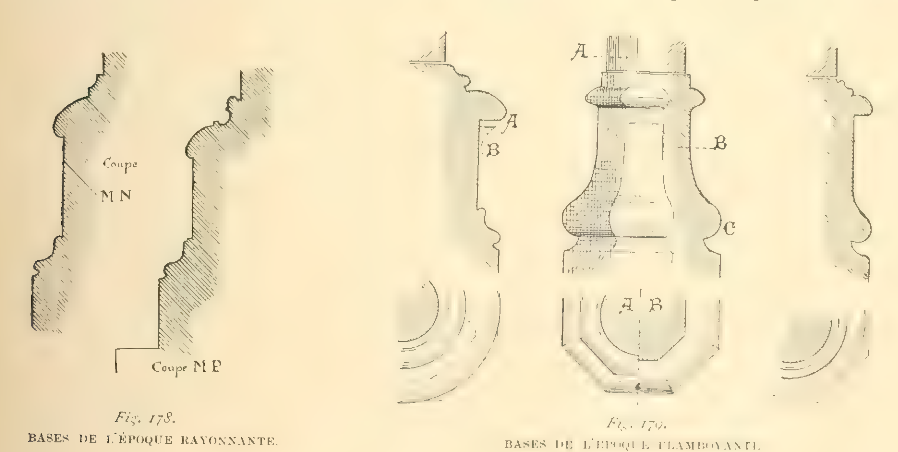


Fig. 178.
BASES DE L'ÉPOQUE RAYONNANTE.

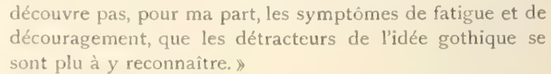
Fig. 179.
BASES DE L'ÉPOQUE FLAMBOYANTE.

le point de départ de tout fenestrage, ajouré ou aveugle. Supposez deux montants verticaux ou meneaux réunis au-dessus par une arcature ; rapprochez le pied des montants, et substituez aux lignes droites des lignes ondulantes, vous aurez la même flamme, cette figure géométrique qui porte en elle un élément funeste, un germe de mort, à savoir le principe de la *contre-courbure*, principe irrationnel, dans les tracés d'arceaux.

Ajoutons que les moulures se compénètrent, que parfois les nervures se noient directement dans les piliers, et que les voûtes se compliquent, offrant des liernes, tiercerons et autres ramifications, dessinant tantôt des étoiles, tantôt des compartiments multiples.

* * *

Ce style a été justement qualifié de style de décadence ; toutefois il ne faut pas méconnaître les qualités de grâce et de richesse que déploie cette brillante éclosion architecturale. « Le style flamboyant, remarque M. Gonse, a produit des œuvres d'un caractère vivace et original, et je n'y



découvre pas, pour ma part, les symptômes de fatigue et de découragement, que les détracteurs de l'idée gothique se sont plu à y reconnaître. »



Fig. [illegible]

Selon M. C. Enlart, le style flamboyant est originaire d'Angleterre, et se serait implanté en France au cours de la guerre de Cent Ans. Feu Anthyme Saint-Paul repousse cette genèse, et montre qu'en réalité les germes du flamboyant apparaissent en France dès la fin du XIIIe siècle. En réalité, ce style a coexisté parallèlement avec le style rayonnant, mais n'a supplanté celui-ci qu'au XVe siècle.

Or, l'élément flamboyant va désormais tout absorber ; il va dessiner sa capricieuse sinuosité dans les vastes tympans des fenêtres et sur les larges ouvertures des roses ; mais il va en outre se déployer dans ces fenestrages aveugles, qui tapisseront désormais tous les pleins des murs ; car l'on ne supportera plus, à l'avenir, de voir un pan de muraille lisse, dépourvu de moulures.

La flamme, en tant que courbe sinueuse, engendre *l'accolade*, qui déformera le cintre des larmiers et même des arcades. Partout les lignes vont serpenter, danser, flageoler, et à l'architecture sévère et sage du XIVe siècle, succédera le style léger et confus du XVe. Le poison s'infiltrera de toutes parts. Les nervures des voûtes deviendront prismatiques et sèches, maigres et compliquées ; leurs membres multiples deviendront de simples moulures se profilant à travers les piliers jusqu'au sol en faisant disparaître les chapiteaux. Les bases, réduites à de sèches moulures, pour ne pas rester inaperçues, ressauteront tapageusement l'une sur l'autre. Les contre-forts se tapisseront de dentelles, de niches, de pinacles. Les belles sculptures d'antan, qui interprétaient si magistralement la nature, vont se dessécher ; elles deviendront banales, et reproduiront à l'infini des feuilles purement conventionnelles et déchiquetées, surtout le chou frisé.

Tels sont les signes de la décadence incontestable et irrémédiable qu'amène le XVe siècle. Néanmoins, à côté de ces défauts, l'architecture garde encore bien des beautés, et, dans les monuments qui en sont plus ou moins affectés, nous pouvons encore admirer de beaux tracés en plan, des ordonnances superbes, de sublimes envolées vers le ciel, des prodiges de légèreté, des tours de force d'équilibre, de merveilleuses richesses. Sous Louis XI, elle montre un renouveau de vitalité, un retour de sève, une abondance de productions remarquables, qui jettent un dernier éclat sur un style qui va mourir.

Avec le règne de Charles VII, se répand surtout cette architeeture flamboyante. On en voit des exemples dans la façade de Saint-Germain-l'Auxerrois, construite par Jean Gaussel (1435-1439), dans le portail de la chapelle d'Amboise, et aussi dans la somptueuse façade de la cathédrale de Tours.

C'est à la dynastie des Chambiges, dit M. Gonse, architectes renommés de l'époque, et à leur école, qui s'est prolongée jusqu'au XIVe siècle, que le gothique flamboyant, dans l'Ile-de-France, doit sa forme la plus délicate, la plus savoureuse. Résumons ses caractères :

Le plan reste à peu près le même. On voit apparaître, exceptionnellement, dans l'église deux nefs, chez les Ordres mendiants (exemple : les Jacobins de Toulouse).

Les contreforts perdent leur aspect massif ; leurs sections, aux étages successifs, sont des carrés inscrits l'un dans l'autre, de manière à laisser à découvert des espaces triangulaires, amortis par des gâbles minuscules et de petits pinacles ; les arêtes alternent aux faces d'un étage à l'autre : les faces sont ornées de fenestrages aveugles. Les arcs-boutants sont séparés de l'aqueduc qu'ils portent, par une partie ajourée.

Le triforium est ajouré et se confond avec la claire-voie.

Les arcs offrent des cintres à plusieurs centres ; ils sont surbaissés, relevés, festonnés *(fig. 181, 182, 183.)*

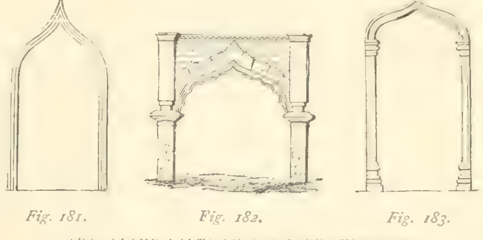


Fig. 181. *Fig. 182.* *Fig. 183.*

ARCS FLAMBOYANTS EN ACCOLADE SURBAISSÉS

Les fenêtres, les roses, les balustrades et toute la partie ajourée, offrent des résilles flamboyantes. Les meneaux n'offrent plus de colonnettes, mais seulement des *moulures prismatiques*, plus ou moins compliquées comme profil.

Les colonnes et colonnettes tendent à faire place à des faisceaux de moulures prismatiques nombreuses, à profils maigres et secs, qui montent sans interruption jusqu'à la clef des archivoltes et jusqu'au sommet des voûtes, ne faisant qu'un avec les arceaux ; aucun chapiteau ne vient interrompre leur jet.

Parfois cependant les architectes reprennent l'ancienne colonne monocylindrique dans laquelle descendent et se noient les nervures.

Les nervures elles-mêmes, ramifiées, prismatiques et peu saillantes, affectent les tracés les plus complexes. C'est au XVe siècle que règnent les voûtes à *liernes et tiercerons*, à compartiments triangulaires formant des réseaux complexes, les voûtes aux travées carrées et chevauchantes, croisées comme celles de la grande nef de Saint-Bavon à Gand, les voûtes en étoile, à clefs multiples, les voûtes en éventail des Anglais, etc.

Les clefs s'allongent, deviennent pendantes et prennent la forme de stalactites suspendus à l'aide d'artifices de construction, menaçant de tomber sur la tête des fidèles, comme à la cathédrale d'Albi.

Les tores cylindriques font place à des moulures anguleuses et prismatiques. Les arcs et même les nervures se garnissent parfois de *festons*, formés d'une série de redents fleuronnés, suspendus à leurs intrados.

Voici les traits essentiels du style flamboyant : arcs en accolade ; résilles à flammes, avec soufflets et mouchettes, chapiteaux à moulures et bases allongées ; flore déchiquetée ; pénétration des moulures ; cintres en accolade.

I. — CATHÉDRALE DE PAMIERS.

L'ANTIQUE église du prieuré de Pamiers, devenue cathédrale au commencement du XVIe siècle, fut reconstruite sur un plan plus vaste et détruite en 1577. La cathédrale ne se releva qu'au siècle suivant. Elle offre le curieux exemple d'un édifice construit en style gothique à la fin du XVIIe siècle. Commencée en 1685,

la nouvelle construction fut terminée en quatre ans et consacrée en 1689 par l'évêque Gabriel de Saint-Estophe. Elle fut rebâtie d'après les plans de Mansard, dit la tradition, par l'évêque François de Caulet.

Le chœur semble avoir été élevé sur un emplacement trop exigu : il est formé d'une abside à cinq pans précédée d'une nef de cinq travées accostée de chapelles latérales ; la travée extrême, avec ses deux chapelles plus larges, constitue un pseudo-transept. L'édifice est voûté d'arêtes [1].

FIG. [illegible]. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE PAMIERS

La cathédrale de Pamiers se fait surtout remarquer par sa belle tour en briques, du XIV[e] siècle, carrée à la base, octogonale dans le haut ; les trois étages sont percés de curieuses fenêtres amorties en triangle, pareilles à celles des Jacobins à Toulouse et analogues à certaines fenêtres arabes. Cette tour se dresse au-dessus d'une grosse souche carrée à mâchicoulis et à créneaux. Elle abrite un porche et un portail, qui est un reste de la construction romane primitive. Aux chapiteaux historiés on voit les figures d'Adam et d'Ève, d'Esther et d'Assuérus, ainsi que les martyres de S. Jean-Baptiste et de S. Jean l'Évangéliste, qui étaient primivement les deux patrons de l'église.

II. — CATHÉDRALE DE SAINT-CLAUDE [2].

LE diocèse de Saint-Claude ne fut créé qu'en 1742, et l'église abbatiale devint la cathédrale. Ses trois nefs, écrasées sous une terrasse en zinc, n'ont pas grande allure du dehors, ni sa façade plaquée, en style rococo.

Aussi l'on éprouve une belle surprise, quand on y pénètre. L'architecture du Jura retarde considérablement sur celle de la France centrale, dans ce superbe vaisseau, d'une rare élégance. Commencé à la fin du XIV[e] siècle, il porte l'empreinte du style du XV[e] siècle, bien que sa construction se soit continuée jusqu'en 1727.

Les trois nefs sont terminées par deux chapelles à chevet plat et un chœur en demi décagone ; la longueur totale est de 67 mètres. Les voûtes sexpartites retombent sur d'énormes piliers en octogone irrégulier et sur des piles intermédiaires plus légères. Celles de la nef médiane ont 25 mètres, celles des collatéraux, 20 mètres de hauteur. Cette hauteur des collatéraux procure à l'église sa sveltesse. La construction est sévère, et dénuée de sculpture ; les nervures se noient dans les piliers ; les murs sont d'une épaisseur énorme, l'abbatiale ayant eu la fonction d'une forteresse à l'extrême frontière, dans une ville ouverte.

Le chœur est garni de magnifiques stalles de 1465, au dorsal garni d'une série de figures en pied, taillées en bas-relief à même le bois. Le nouvel autel est l'œuvre de

1. [illegible]

2. V. D. P. Benoit, *Hist. de l'abb. de St-Claude*, Montreuil-sur-Mer, 1892

l'architecte Marcel. Il faut déplorer que l'on ait repoussé le premier projet de cet éminent artiste, comprenant une ordonnance plus mesurée et un ciborium. Dans l'autel actuel, la mensa devient un soubassement et tout l'effet est concentré dans une flèche de 10 mètres de hauteur, colossale inutilité.

Nous parlerons plus loin de la façade en style de la renaissance. (T. III).

III. — CATHÉDRALE DE CARPENTRAS (1).

L'ÉGLISE de Saint-Siffrein est une ancienne cathédrale qui appartient au style gothique flamboyant ; commencée par un architecte du Nord, Colin Thomas de Dinan, elle a été bâtie tardivement, de 1405 à 1519. Sa nef unique imite celle de Sainte-Cécile d'Albi. On y voit, aux retombées des voûtes, deux ordres de colonnettes superposées, cantonnant des pilastres. Les voûtes sont sexpartites, chose insolite dans la contrée.

On admire les merveilleuses sculptures de son portail latéral orné d'imbrications, où l'on voit une sphère en saillie, nommée la *Boule des Rats*.

IV. — CATHÉDRALE DE MENDE (2).

L'ÉGLISE, consacrée en 1303, fut reconstruite à la fin du XIVe siècle, sauf le chevet, qu'on éleva dans la seconde moitié du XVe siècle (3). Ruinée presqu'entièrement, en 1580, par le capitaine Huguenot, Mathieu Merle, elle a été réédifiée de 1600 à 1620.

Guillaume de Grimoard, devenu pape sous le nom d'Urbain V, originaire de Gevaudan, fit reconstruire l'édifice en 1369 à l'aide d'ouvriers venus d'Espagne, du Midi et du Nord de France (4). Il envoya des joyaux, des tapisseries, il offrit des reliquaires, il affecta à la construction l'intégralité des revenus de l'évêché. Mais les calamités publiques interrompirent les travaux qui reprirent en 1393 jusqu'en 1452. En 1452 le Chapitre traita avec Jean Durand pour la construction du chevet. La population contribua généreusement à la dépense. Dans la cathédrale étaient placés des sacs où s'entassaient des dons en numéraire et en nature : bagues, candélabres, couteaux, etc. Le gros-œuvre fut exécuté en 1466 (5). En 1487 on construisit

1. V. *Ann. de l'Acad. d'Archéol. d'Anvers*, 1911, LXIII. — E. Andredi et B. S. Lambert, *Monogr. de la cath. de St-Siffrein de Carpentras*, Paris, 1862.

2. V. Chan. Porée, *Bull. archéol. du Comit. des trav. hist.*, 1903. — D. Larberol, *Bull. monumental*, 1906.

3. Le premier maître de l'œuvre connu est cité en 1372 et s'appelait Pons Gaspar : c'est le même qui, douze ans plus tard, construisit avec Gui de Dammartin le palais du duc de Berri et une sainte chapelle à Riom. L'auteur du plan est Pons Gaspar, mais le véritable constructeur de cette partie fut Jean Durand, dit l'Auvergne, l'édificateur des piliers du chœur, du déambulatoire et de plusieurs chapelles.

4. Les sculpteurs furent Pierre Morel et Pierre Boyer.

5. Le maître de la cathédrale de Saint-Florent fut appelé pour apprécier l'ouvrage.

enfin les chapelles collatérales ; l'architecte fut Maître Antoine Mauri, ou Jacques Choral. Enfin on éleva les clochers, dont l'architecte était un prêtre, Me Jean Macel ; ils ne furent achevés qu'en 1521.

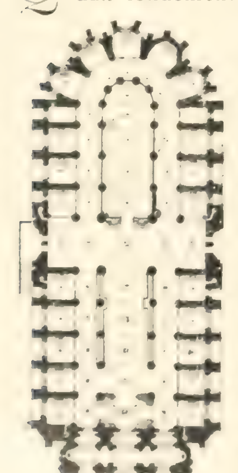
C'est un vaisseau à nef large flanquée de nefs latérales très étroites, enveloppées, elles-mêmes, de vingt chapelles latérales. Le collatéral fait le tour du chœur. La rose du portail est remarquable.

L'église a conservé ses beaux clochers gothiques, flanquant la façade Ouest, tout fleuronnés, tout dentelés, dont le plus beau, le plus haut (celui du côté Nord), élevé de 1508 à 1512, atteint 84 mètres de hauteur et offre une flèche très ouvragée. Sa pyramide aiguë et fleuronnée émerge d'une puissante souche carrée entre de riches pinacles et de légers arceaux-butants. L'autre flèche, également aiguë et fleuronnée, pose sa base dans une grosse tour-donjon.

Les stalles furent posées par le menuisier André Sulpice de Bourges, auteur de celles de la cathédrale de Rodez. En 1468, le verrier Guillaume Papillon fournit les vitraux du chœur. En 1470, Jacques Milhau, de Rodez, fournit le tabernacle et les grilles du chœur.

V. — CATHÉDRALE D'AUCH [1].

QUATRE fois démolie au cours d'un siècle, cette belle cathédrale fut reprise aux fondements le 4 juillet 1489, et commencée par le chevet ; elle était à moitié construite, quand elle fut consacrée en 1548. On attribue le plan à Mathieu Pergeneau (1489). L'architecte Jehan Cailhony y travaillait en 1629. Sa façade, de style classique, fut élevée vers 1685.



Sainte-Marie d'Auch, récemment dégagée, offre un vaisseau imposant et harmonieux, qui domine majestueusement la ville, sur un plateau où mènent, de la vallée, les rampes en lacets d'un majestueux perron.

Le plan est régulier. La triple nef, très vaste, est à large croix latine avec chevet rayonnant et transept coupant en deux le vaisseau, qui est long de 93 mètres et large de 35 mètres. Les collatéraux des nefs sont bordés de 16 chapelles latérales logées entre les piliers butants, sans compter les cinq absidioles rayonnantes du chevet ; tout le vaisseau est voûté d'arêtes.

Les moulures des arches se noient directement dans les piles ; un balcon court sous le triforium ; la claire-voie est flamboyante. Le chœur, élevé sur une crypte, est un des plus beaux de France, garni de stalles prodigieusement sculptées,

[1] V. Abbé Carreto, *Monogr. de Sainte-Marie d'Auch*, Auch, 1850.

illuminé de vitraux remarquables dus à Armand de Moles 1513, orné de riches mosaïques. Les 113 stalles constituent un ensemble de toute beauté; elles sont ornées de nombreuses figures sculptées et de bas-reliefs; elles portent une signature humoristique : A. PICQUEPOIDRE QUI PIQUE SE POI.

La cathédrale d'Auch possède de superbes vitraux, un buffet d'orgue exécuté par Poyerlé, et le sarcophage mérovingien de saint Léotade.

Nous parlerons plus loin de la façade et des deux tours majestueuses, œuvre de la Renaissance.

VI. — ABBATIALE DE SAINT-OUEN DE ROUEN.

NOUS décrivons ici, par exception, une abbatiale, comme étant un type rare de style flamboyant.

L'église actuelle de Saint-Ouen est probablement la sixième construction édifiée en cet endroit. L'abbé Roussel, qui la fonda en 1318, dépensa pour l'œuvre l'équivalent de cinq millions de notre monnaie : il fit le chœur et les collatéraux de 1318 à 1339. Le travail fut continué au XVe siècle ; deux travées de la nef furent élevées en 1464, le reste au XVIe siècle. Jean de Bayeux éleva la belle tour centrale. Les pierres de Vernon (1401), de Saint-Leu et de Cerènes (1411) remplacèrent celles de Bihorel.

On connaît plusieurs des architectes de Saint-Ouen, entr'autres Guillaume de Bayeux. L'œuvre fut commencée par un architecte dont le nom est resté inconnu, enterré dans la chapelle Ste-Cécile ; c'est peut-être Jean Cémelin, auteur de Saint-Louis de Poissy. En 1418, c'est le maître d'œuvre du roi d'Angleterre, récemment débarqué, Alexandre Berneval, qui, avec Jean de Bayeux, exécuta la célèbre tour centrale. Il eut pour successeur son fils Colin, enterré avec son père sous une pierre tombale encore existante.

En 1441 on s'aperçut que les piliers fléchissaient sous la tour [1], celle-ci fut contrebutée par le beau porche dit des *Marmousets*.

En 1525, le chœur, la tour, le transept et une partie de la nef étaient terminés ; le reste a dû être fait avant 1550.

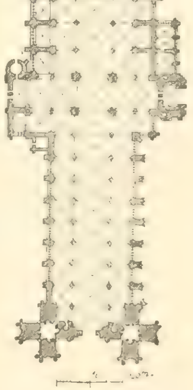


Fig. 180. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-OUEN DE ROUEN.

* * *

Saint-Ouen est une des deux dernières grandes églises monastiques qui aient vu le jour en France. Entièrement isolée, complète, presqu'intacte, dégagée de toute annexe parasite, entière dans sa richesse, c'est une des plus belles de la chrétienté, des plus remarquables par l'unité du style, l'amplitude et l'harmonie

1. Simon Le Noir et Jehan Wyllemer, Mes maçons et charpentiers du Roi au bailliage de Rouen, Jehanson Salvart, architecte de la cathédrale, Jehan Roussel et Pierre Bense, ouvriers maçons, reconnurent qu'il y avait péril pressant : Colin de Berneval devait entreprendre de la consolider.

des proportions. Elle offre trois longues nefs, un transept saillant vers le milieu, un chœur profond entouré de collatéraux, sur le pourtour desquels se greffent cinq chapelles rayonnantes, deux minuscules, deux moyennes, et une plus profonde au chevet.

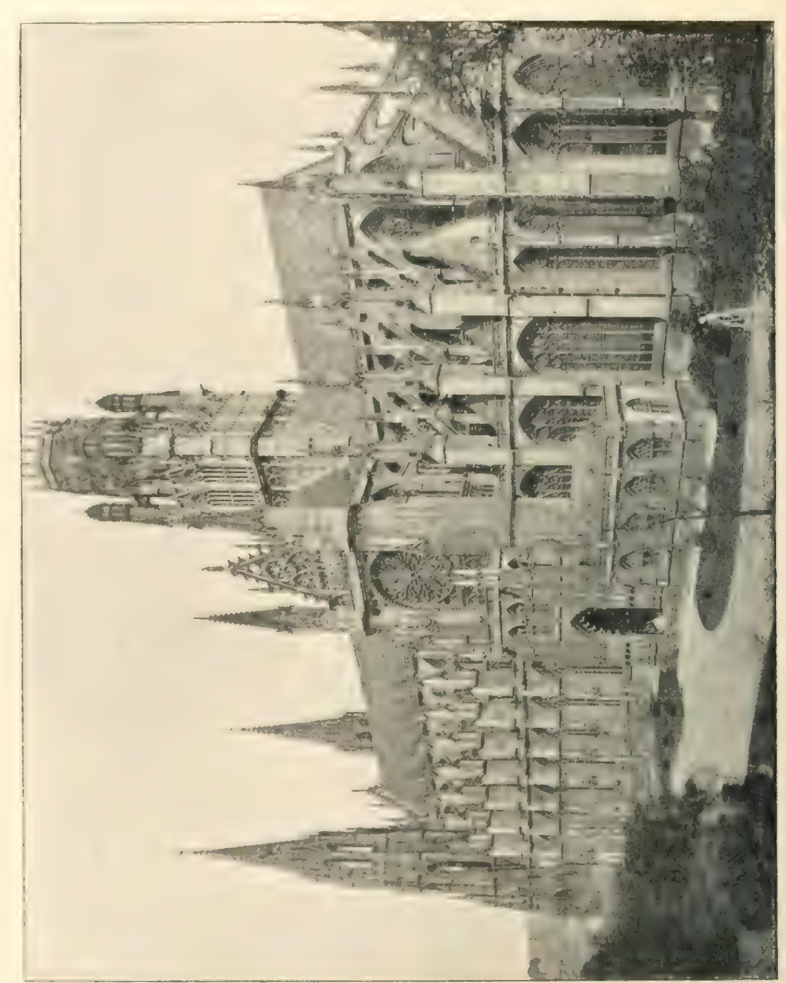


Fig. 187. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-OUEN DE ROUEN.

Une seule chose gâte sa beauté : la façade moderne exécutée par Grégoire vers 1850, œuvre d'autant plus regrettable, que l'on possédait le plan primitif dans la bibliothèque de la Ville, et celui de ces tours originales, placées dans le sens diagonal, qu'on a remplacées par des tours d'un caractère banal. Combien cette sèche et froide façade est peu digne du ravissant portail des Marmousets, qui s'ouvre au transept vers le Midi, et du beau clocher qui se dresse sur la croisée centrale, et dont les

fenêtres, aux galbes ajourés, sont comme les fleurons d'un diadème royal ! Cette tour-lanterne haute de 82 mètres est du XV[e] siècle. C'est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance ; sa souche octogonale est flanquée de jolies tourelles. Une couronne ajourée superbe la surmonte.



Fig. 188. — CLAIRE-VOIE DE LA CATHÉDRALE SAINT-OUEN DE ROUEN.

La nef fut également élevée à l'époque flamboyante, mais d'après les plans primitifs.

« Il n'est pas, dit M. Gonse, d'église gothique, hormis quelques cathédrales anglaises, qui soit plus admirablement encadrée. L'abside mêle ses festoyantes dentelles, sa forêt d'arcs-boutants, la ceinture de ses chapelles rayonnantes et la couronne fleurdelisée de sa lanterne centrale, à la cime séculaire des grands arbres. Qui n'a été frappé par la noblesse de ce décor ? Qui ne s'est promené à l'heure matinale sous les avenues de l'ancienne abbaye, oubliant le monde présent, rêvant à la poésie des choses disparues ? Qui n'a évoqué, à l'ombre du gigantesque sanctuaire, dans ce silence que trouble seul le cri des corneilles, l'image de cette vie monacale, si éloignée de notre fièvre et de nos agitations décevantes ? »

Rien de prestigieux comme la perspective de l'abside, avec ses contreforts élancés, sur deux rangs d'arcs-boutants, et ses onze chapelles aux toits-pyramides.

Au Sud s'élève une sacristie, puis le « *portail des marmousets* » qui s'ouvre sous un porche du XV[e] siècle, aux voûtes à clefs pendantes, surmonté de la bibliothèque. Le tympan de la porte contient un bas-relief à trois registres représentant la mort de la Vierge. A la base du pignon on voit dans des niches les statues de Clotaire I[er], de Richard I, de Richard II, de l'impératrice Mathilde, de Philippe le Long et de sa femme, tous bienfaiteurs du monastère bénédictin.

Au Nord de l'église il y avait un cloître dont on a fait une prison d'abord et une sacristie ensuite. De ce côté il n'y a pas de portail. Dans le jardin public qui entoure le chevet du flanc Sud de l'église on remarque une petite tour du XI[e] siècle appelée la « *Chambre aux clercs* », et qui paraît un reste d'une église ancienne.

VII. — CATHEDRALE D'ORLEANS [1].

PARMI les cathédrales de second rang brille Sainte-Croix d'Orléans, une des plus vastes églises de France, à la façade riche et originale, aux cinq nefs vastes, larges de 50 mètres, longues de 148, élégantes et régulières, à la luxuriante décoration extérieure, aux tours imposantes et riches, hautes de 84 mètres.



[illegible]

Elle fut commencée par le chœur en 1287 sous l'évêque Gilles de Pata, sur les fondations d'une superbe abbatiale romane à cinq nefs, magnifiquement développée dans son chevet tracé sur le plan clunisien. Ravagée par les Calvinistes le 24 mars 1567, et reprise aux XVIIe et XVIIIe siècles en style gothique bâtard, elle garda peu de chose de ce qu'en avait fait le XIIIe siècle. Henri IV posa la première, pierre du nouveau transept le 18 avril 1601 ; les portes sont datées de 1693 ; leurs colonnes corinthiennes et leur encadrement sont un anachronisme dans le monument gothique ; Jean Fibardellen exécuta pour 3600 livres tournois [2] cet ouvrage, l'architecte Gabriel reconstruisit les tours en 1726 ; le portail ne fut terminé qu'en 1766. C'est du gothique de l'époque classique, conçu dans le style tertiaire. Les architectes modernes ont gâté les portails par un alliage malheureux de gothique et de grec. La flèche centrale, reconstruite en 1859 en style du XIIIe siècle, dépasse de 13 mètres les tours de la façade. La voûte du rond-point, écroulée en 1904, a été restaurée, ainsi que celle des dernières travées de la nef.

1. V. de Monteyremar, *Notice historique sur le Chapitre et l'église Sainte-Croix d'Orléans*, 1865. — T. Cacheux, *La cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans*, 1890. — Lefèvre-Pontalis, *Bulletin monumental*, 1904.
2. L. Vignet. *Communication au Congrès des Sociétés savantes*, 1897.

La façade abrite une sorte de narthex sur toute la largeur. Cette façade, élevée sous Louis XV, présente des fautes de goût très naturelles, rachetées par des merveilles de technique.

L'intérieur, d'une grande unité, d'une belle venue, a grand air, avec ses cinq vastes nefs. Les arches sont à moulures creusées, descendant, sans chapiteaux jusque sur les bases. Le triforium est à triples compartiments trifoliés, avec balcon ; la claire-voie est haute ; les voûtes sont à liernes, et celle de la croisée est une gigantesque étoile à neuf clefs, la centrale en œil de voûte ; les fenêtres du chevet sont de hautes lancettes.

De la rue Jeanne d'Arc l'aspect extérieur est imposant ; mais lorsqu'on s'approche, les défauts de l'exécution s'accusent. Les façades latérales des nefs étalent dans les résilles des fenêtres de riches tracés flamboyants. Le chœur est la partie la plus intéressante, avec ses proportions élancées, ses arcs-boutants ajourés et ses contreforts à pinacles, sa silhouette majestueuse.



Fig. 190. — TRANSEPT ET CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS.

A la suite d'un concours ouvert en 1893 M. J. D. Gallant fut chargé de l'exécution des vitraux placés dans les bas-côtés de la nef et consacrés à la glorification de Jeanne d'Arc. On doit admirer l'habileté de l'exécution, le caractère du dessin, le charme de la tonalité ; mais il faut regretter que l'artiste verrier se soit affranchi de la sujétion des fenestrages et des meneaux ; le coloris est peu soutenu, terne par endroits, les motifs architecturaux trop mouvementés par places. Les figures, trop grandes d'échelle, sont d'un dessin fort réaliste.

VIII. — CATHÉDRALE DE SAINT-OMER.

L'ÉGLISE de Notre-Dame, commencée au XI[e] siècle, fut continuée dans toute l'époque ogivale et jusqu'au XVI[e] siècle.

Le chœur, avec son déambulatoire et ses chapelles absidales, appartient au XIII[e] siècle, mais pas entièrement, puisqu'on voit encore une pierre de fondation avec le millésime de 1322 contre la clôture du chœur ; les deux dernières travées du transept Nord datent du XV[e] siècle ; les architectes consécutifs ont respecté le style initial ; ce n'est qu'aux sculptures qu'on reconnaît les stades successifs, et l'ensemble de cette belle église offre la plus remarquable unité d'aspect.

Le magnifique portail adossé au pignon du transept Sud est un chef-d'œuvre de la sculpture de la belle époque gothique. Il est haussé de sept degrés, très profond, et s'ouvre par un arc majestueux un peu surélevé. Des rangées d'élégantes colonnettes

supportent les voussures ornées de statues. Un jugement dernier figure, comme c'est l'usage, au tympan de ce portail.

L'intérieur n'est pas moins remarquable par son architecture grandiose et bien proportionnée. Le décor consiste surtout en arcatures aveugles, portées sur des colonnettes légères et garnissant les murs des portails, de l'ambulacre et des chapelles absidales. Celle du chevet, dédiée à la Vierge, a été reconstruite de nos jours par Darcy. Dans une chapelle voisine sont conservés des fragments d'ancien pavement très remarquables, formés de dalles losangées, où l'on a gravé des chevaliers galopants.

L'église est remplie de beaux monuments funéraires. Dans la nef est placé le tombeau de saint Omer, œuvre du XIIIe siècle, avec l'effigie gisante du patron de la cité. Au collatéral Nord se voit le sarcophage de saint Erkembode (737). Ce vestige vénérable du VIIIe siècle est formé d'un bloc de grès. La statue vénérée de Notre-Dame des Miracles, qui date du XIIIe siècle, reproduit le type de la *Sedes sapientiæ*. A l'entrée de l'église, à côté de magnifiques dalles tumulaires, on conserve le *Grand Dieu* de Thérouanne, grandiose sculpture du XIIe siècle transportée dans cette église, en même temps que l'antique siège épiscopal de la Morinie, après que Charles-Quint eut rasé la ville rebelle et la magnifique cathédrale de Thérouanne.

BRETAGNE

I. — CATHÉDRALE DE SAINT-POL DE LÉON.

LA cathédrale de Saint-Pol, avec sa nef du XIIIe siècle en pierre calcaire de Caen, son transept et son chœur des XVe et XVIe siècles en granit, est de style



Fig. 191. — LA CATHÉDRALE ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE LÉON.

normand. Ses deux belles flèches de 50 mètres de hauteur sont cantonnées à leur base de quatre pyramides et de quatre lucarnes de pierre. Elle est un des jolis monuments de la Bretagne. Elle offre le caractère local : de menus détails dans une masse imposante et un peu froide. La fameuse et superbe tour du *Kreisker*, qui surmonte l'église voisine de Notre-Dame et domine les précédentes ([1]), fut la tige d'où sortirent les clochers à flèche qui font l'orgueil du Léonais et de la Cornouailles. Il dérive lui-même de celui de Saint-Pierre de Caen ([2]).

1. V. *Comité des travaux historiques*, t. II, p. 56.
2. Th. Lecureux, *Saint-Pol de Léon, la cathédrale, le Kreisker*, Paris, Laurens, 1909.

La façade de la cathédrale, précédée d'un porche profond en avant-corps, s'ouvre au-dessus par une verrière en triplet, que surmonte une galerie à balustrade réunissant les deux tours carrées.

L'intérieur est majestueux, bien que la nef ne mesure que 16 mètres de hauteur.

Le pignon est percé d'une magnifique rose. Une flèche octogonale ajourée en pierre se dresse à la croisée.

Au-dessus des grandes arcades règne un triforium à simple rangée d'arceaux, surmonté de fenêtres hautes, avec une galerie de circulation bordée d'une balustrade ajourée dans le chœur. Les piliers qui divisent le bas-côté du Sud sont flanqués de contreforts, restes des murs qui séparaient autrefois de petites salles accolées aux bas-côtés pour servir de sacristie et de confessionnaux, selon la mode bretonne.

Le transept et le chœur, des XIVe et XVe siècles, ont été modifiés au XVIe siècle, lors de l'établissement d'un deuxième déambulatoire.

L'église contient des stalles et un lutrin très ouvragés, une fresque du XVe siècle, de nombreuses dalles tumulaires et le tombeau du célèbre évêque-prédicateur François Visdelou, mort en 1671.



Fig. [illegible]. — CATHÉDRALE DE DOLE

II.

CATHÉDRALE DE DOLE.

ÉTRANGE et rude apparaît cette église bretonne dans son vêtement de granit foncé, réfractaire au ciseau, dénué de sculptures. Son originalité s'étend au plan, de tracé insolite dû à sa situation près des remparts de la ville, auxquels elle se reliait.

Reconstruite à partir de 1203, elle fut terminée vers la fin du XIIIe siècle, sauf les tours, continuées au XVIe siècle et conçues dans le style de Louis XII (1508). Elle

offre une façade occidentale délabrée. Le portail est flanqué de deux tours ; celle du Sud est romane dans sa partie inférieure, tandis que son sommet est couronné d'une galerie flamboyante et que sa tourelle d'escalier se termine par un petit lanternon renaissance ; l'autre est massive et inachevée. La flèche de la tour a été abattue par les boulets de Condé en 1636. La « Sainte chapelle » est du XVII[e] siècle.

L'ensemble tout d'une pièce, aux formes géométriques sans saillies, produit un effet imposant, mais lourd et peu gracieux. Comme beaucoup d'églises de la Bretagne elle forme un long vaisseau régulier, coupé vers le milieu par un transept à pignons, aux bras très développés. Elle offre trois nefs isolées de six travées, hautes seulement de 16 mètres, aux arches bien moulurées reposant sur des groupes de colonnes soudées à un noyau rond. Les chapiteaux, ornés de simples feuilles à crochets, ont de puissants abaques tout ronds. Le triforium offre des arcades jumelles et larges. Le vaisseau est couvert de croisées d'ogives, que soutiennent de longues colonnettes engagées à chaque pile, interrompues par des bagues. Le transept est muni au Sud d'un porche immense. A la croisée se voit une amorce de tour-lanterne couverte d'un toit pyramidal. Un chœur avec collatéraux et chapelles, une salle capitulaire complètent l'édifice. Le mur des chapelles du chœur est couronné d'un parapet crénelé ; des balustrades ajourées couronnent les corniches de la nef et bordent la terrasse du porche. Le beau portail du croisillon Sud est précédé d'un large porche ouvert, terminé à terrasse. A l'opposite le transept est fermé, pour la raison qu'il s'adossait autrefois au rempart, ce que rappellent les créneaux couronnant les chapelles.



Fig. 79. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE DOLE.

A l'intérieur, Saint-Samson (c'est le vocable de la cathédrale) fait penser à une église anglaise par son chevet plat percé d'un immense fenestrage comme ceux d'Ely et de Lincoln [1]. Ce chevet en fait un type à part différent de toutes les églises de

1. V. Viollet-le-Duc, *Diction. rais. d'architecture*, t. II, page 360, et Gauthier, *Cathédrale de Dole*, 1860.

son époque et de sa région. Sur les côtés du chœur et derrière son chevet circule un collatéral rectangulaire bordé de chapelles également rectangulaires, qui portent sa largeur à 27 mètres ; elles sont séparées par des piliers butants.

L'église garde des vitraux remarquables du XIII[e] et du XIV[e] siècles.

La chapelle de Saint-Samson, derrière le chœur (XIV[e] siècle), a été bien restaurée. Elle est munie d'un réduit, fermé d'une grille, où sont placés, pendant les messes, les aliénés amenés en pèlerinage à la chapelle.

On remarque au transept le célèbre tombeau de l'évêque Thomas James et de ses deux frères, chanoines de Dol, exécuté en 1507 par Antoine et Jean Lejuste, sculpteurs tourangeaux.

III. — CATHÉDRALE DE QUIMPER.

LA cathédrale de l'ancienne capitale du Comté de Cornouailles est dédiée à S. Corenthin. Elle est remarquable surtout par les deux tours superbes de sa façade (d'ailleurs modernes), surmontées de flèches aiguës en pierre, hautes de 75 m. Le riche effet de dentelure est encore rehaussé par une haute galerie ajourée qui règne à la base des flèches.

Ces flèches ont été reconstruites de nos jours à l'aide de souscriptions d'un sou par tête et par an, prélevé pendant 5 ans comme impôt volontaire sur la population ; elles se dressent au-dessus des tours carrées, curieusement élégies elles-mêmes par des paires de hautes lancettes qui occupent presque toute leur hauteur, et flanquées chacune de ces hauts tourillons repercés qui caractérisent les tours bretonnes. L'affectation de lignes verticales élancées contribue à un effet harmonieux et puissant.

Au-dessus du portail principal on a rétabli en 1858 la statue équestre du roi Gradlon. Les porches latéraux sont richement décorés.

[illegible]

La façade occidentale offre un cachet tout particulier de finesse un peu maigre. Le portail profond sous son gâble obtus, les deux fenêtres qui s'étagent au dessus de lui, la supérieure recoupée de traverses horizontales, les contreforts qui encadrent les trois baies, détaillés en fins pinacles, véritables aiguilles finement fleuronnées, la balustrade à quatre-feuilles ajourés qui dessine l'angle obtus du fronton, s'harmonisent avec les hautes fentes ébrasées de multiples moulures, qui entr'ouvrent les baies des tours.

L'intérieur de Saint-Corenthin offre un vaisseau complet d'une belle unité, à trois nefs, avec transept de forte saillie, en style du XIVe siècle. Les piliers sont en faisceaux de colonnettes ; un gracieux triforium discontinu règne sous la claire-voie, bordée d'une galerie à quatre-feuilles ; il est formé de lancettes sur colonnettes, par séries de six sous chaque fenêtre. Les voûtes sont de belles croisées d'ogives domicales, à liernes. Le chœur offre une déviation d'axe frappante.

Les vitraux sont du XVe et du XVIe siècles. Le riche maître-autel est dû à feu Boeswilwald.

IV. — CATHÉDRALE DE TRÉGUIER [1].

Le modeste bourg breton, siège d'un ancien évêché, possède une ancienne cathédrale, accompagnée de son cloître. L'église fut commencée en 1339 sous l'épiscopat de Raoul de Perrier. Les trois nefs, la tour centrale et une partie du chœur étaient à peu près terminées à la fin du XIVe siècle. La triple nef est recoupée d'un transept, et le chœur, profond de quatre travées inégales, a un chevet à trois pans ; il est bordé d'un collatéral et de onze chapelles ; les trois du chevet sont très larges. Toutes sont éclairées par de larges verrières aux réseaux rayonnants construites au XVIIIe siècle.

Le style rayonnant et le style flamboyant se mêlent dans cette construction à des restes ro-



Fig. 175. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE TRÉGUIER.

1. V. *Bulletin monumental*, 1886, pp. 287, 333 et 474.

mans. Le transept offre une tour-lanterne carrée à la croisée, une petite tour romane au Sud, et au Nord, une très élégante tour gothique du XVe siècle à flèche en pierre ajourée, percée d'une immense et superbe verrière flamboyante qui éclaire toute la croisée.

La cathédrale est lourde d'aspect avec ses puissantes assises de pierres, et ses piliers-butants surmontés de gros pinacles amortis en bâtières. La façade principale s'ouvre par un portail profond en avant-corps, à double entrée trilobée ; sa superstructure est en berceau, et son extrados forme couverture. Au-dessus d'une grande fenêtre à cintre aigu, à réseau rayonnant très riche, le pignon s'élève en arrière d'une coursière à garde-corps ajouré, qui réunit deux gros pinacles à tourelle.

A l'intérieur, la cathédrale offre une nef élancée, voûtée d'ogives ; les fenêtres hautes sont étroites ; le triforium, simple. Les arcades retombent sur des piles octogonales. Le chœur a un triforium plus riche.

L'église contient sous un enfeu le tombeau du chanoine Jean de Lantillac († 1461) et le tombeau moderne de saint Yves dû au sculpteur Valentin.

Un superbe cloître, aux arceaux légers, développe sur le flanc Nord du chœur son plan peu régulier et sa riche architecture flamboyante parfaitement conservée.

PETITES CATHÉDRALES

AGEN. — La cathédrale de Saint-Caprais est une église gothique comprenant des parties romanes des XIe et XIIe siècles et d'autres des XIVe, XVe et XVIe siècles, avec façade et tour modernes. Nous avons parlé au tome I de cet édifice hétérogène. Il n'est devenu cathédrale qu'au siècle dernier (1). La tour du Sud, d'un médiocre style moderne, paraît avoir inspiré celle de Belley.

Le sanctuaire est orné de peintures murales de Békard. Il offre une minuscule abside romane en hémicycle, bordée de très petites absidioles. La nef est gothique.

Bazas possède une ancienne cathédrale reconstruite au XIIIe siècle. Sa nef, qui remonte au XIe siècle, porte encore sur des piliers romans. Son clocher, élevé aux XVe et XVIe siècles, est haut de 48 mètres. Son portail occidental est décoré de nombreuses statues dans ses embrasures et d'un beau tympan sculpté.

Belley. — Cette petite cathédrale Savoyarde possède un chœur de 1413.

Elle a été en partie reconstruite en 1814 dans le style du XVe siècle. La tour moderne qui se dresse à l'Ouest, est d'un style bâtard, mais son étage supérieur ne manque pas d'élégance, avec ses triples lancettes géminées formant ouïes, et sa terrasse bordée d'une balustrade à jours entre quatre pinacles.

Dax. — La cathédrale a été élevée au XIIIe siècle. Elle s'écroula en grande partie en 1646 ; elle a été reconstruite alors en style néo-grec. Elle garde une sacristie et une tour, qui sont du XIIIe siècle ainsi que le porche d'Ouest ; elle a une magnifique porte avec les statues des Apôtres et une sculpture dans le tympan, représentant le *Jugement dernier*. Ce vieux portail faisait partie de l'ancienne cathédrale. Il ressemble à celui qu'on appelle des *Trois-Rois* à la primatiale de Saint-André de Bordeaux. L'entrée principale a été ménagée à l'extrémité du transept Nord. L'église conserve des fonts baptismaux antiques, et une belle grille de chœur (2).

Digne. — Bâtie sur la terrasse supérieure d'une ville à trois étages (la *tête*, le *milieu* et le *pied*), la cathédrale est un monument hétérogène, restauré, remanié, dans lequel les parties gothiques anciennes sont noyées dans une architecture néo-gothique incomprise. A la façade occidentale, sous un pignon lourdement décoré d'arcatelles et de pinacles, s'ouvre une jolie rose rayonnante au-dessus d'un élégant portail, accosté de jolies portes latérales (3).

Gap. — La cathédrale a été reconstruite de nos jours. Elle datait du commencement du XIIIe siècle (4).

---

1. *Revue de l'Art chrétien*, 1901, p. 520. — Barrèse, *Hist. relig. et mon. du diocèse d'Agen*, 1856.
2. V. *Revue de l'Art chrétien*, 1884, p. 529. — J. F. Pédegert, *Notice hist. et arch. sur N.-D. de Dax*, Dax, 1849.
3. J. F. Cruvelier, *Notice sur l'église N.-D. de Bourg, ancienne cathéd. de Digne*, Aix, 1893.
4. V. *Revue de l'Art chrétien*, 1884, p. 489 ; 1885, p. 84, 412 ; 1901, p. 17.

Laval. — L'église de La Trinité, reconstruite de nos jours, a quelques parties anciennes, notamment le transept et une tour fortifiée et crénelée. Les deux premières travées de la nef sont en gothique de transition (1180-1185) ; le reste est moderne ; le portail d'Ouest qui datait du XIII[e] siècle, ainsi que le portail du Sud, a été reconstruit dans le même style.

Le chœur, très irrégulier, orné de beaux vitraux, et le portail Nord sont de la renaissance. Le chœur possède un collatéral, où l'on voit la statue en marbre de Guillaume Ouvroin, évêque de Reims 1447.

La cathédrale de Laval offre un des exemples caractéristiques de vastes vaisseaux d'une seule nef couverts de voûtes de large envergure. Ces voûtes, en croisées d'ogives aux nervures épaisses, remontent au XII[e] siècle ; elles offrent un des premiers exemples de l'ajoute de nervures en liernes.

Lavaur. — L'église de Saint-Alain est une ancienne cathédrale. C'est une construction en briques du XIII[e] siècle, s'ouvrant par un grand portail élevé en 1500. Son chœur est du XV[e] siècle. Son clocher, octogonal, est haut de 40 mètres. La chapelle du chevet et deux chapelles latérales datent de 1515. Quelques parties sont romanes, notamment la porte d'une des chapelles. La tour de flanc, très ancienne, remaniée en 1669, est munie d'un Jacquemart (1).

Lodève. — L'église de Saint-Fulcran est une ancienne cathédrale reconstruite au XIII[e] siècle, remaniée au XVI[e].

Elle a une allure militaire ; des tourelles à mâchicoulis défendent la façade principale. Son grand clocher, à trois étages, est flanqué d'une tourelle octogonale de 56 mètres de hauteur. Elle possède une crypte romane et un cloître ruiné romano-gothique. L'intérieur est peu remarquable.

L'ancien évêché est devenu hôtel-de-ville, tribunal ensuite (2).

Montpellier. — La cathédrale, dédiée à saint Pierre, était jadis une église bénédictine, bâtie par le pape Urbain V de 1364 à 1368, détruite au XVI[e] siècle.

Moulins. — La cathédrale de Moulins est un édifice du XV[e] siècle qui n'a été terminé que de nos jours, et n'est devenu cathédrale qu'au siècle dernier. Elle fut dotée de deux jolies flèches en pierre en 1871. Ces flèches et toute la façade ont l'élégance et la majesté des œuvres du moyen âge. L'intérieur est orné de beaux vitraux (3).

Saint-Brieuc. — Sur la Manche, à l'embouchure du Gouet, se dresse cette austère église élevée au XIII[e] siècle, et achevée au XVIII[e], qui abrite les tombeaux de plusieurs évêques.

Sa façade est en retrait derrière deux grosses tours carrées, d'aspect farouche, et dont l'une a des allures militaires. Cette façade est précédée d'un porche sous appenti, et son pignon est percé d'une délicate rose flamboyante.

1. [illegible] Toulouse, 18[illegible]

2. E. Thomas, Montpellier, *Tableau hist. et descript. de Montpellier*, Montpellier, 1857.

3. [illegible]

Saint-Dié. — Nous avons classé cet édifice parmi les églises romanes et décrit plus haut [1] les importantes parties gothiques qu'il contient.

Saint-Bertrand de Comminges. — L'ancienne cathédrale de cette ville comprend une partie romane, remontant à l'époque de saint Bertrand (1033) savoir la façade occidentale avec son haut perron, et une partie de la tour qui la flanque, haute de 33 mètres.

Le vaisseau fut commencé par le chœur en 1304, et achevé au milieu du XIV[e] siècle, sous l'évêque Hugues de Châtillon († 1352). C'est un vaisseau d'une seule nef, long de 60 mètres, large de 16, haut de 25, bordé de onze chapelles. Le vaste chœur forme une enceinte séparée ; le riche jubé, orné de 24 statues d'apôtres et de saints, est actuellement adossé à l'entrée. Les 66 stalles sculptées offrent un curieux Arbre de Jessé. Le tombeau du saint fondateur, remontant à 1352, offre une statue couchée sur un sarcophage remanié et hétérogène, dont les arcatures sont occupées par des pleurants. Celui de Hugues de Châtillon est un monument du XV[e] siècle orné de bas-reliefs.

Le cloître roman est en ruines.

Saint-Flour. — Cette cathédrale, bâtie en lave de Volvic sur un plateau escarpé, fut commencée en 1370 et achevée en 1466. Elle possède cinq nefs, sans transept.

Sa façade froide et plate est formée de deux énormes tours carrées, en partie modernes, enserrant étroitement le maigre avant-corps où s'ouvre son portail principal, entre deux autres petites portes. Porches et tours sont couverts en terrasses bordées de maigres balustrades.

Saint-Malo. — Le carré central et la grande nef de la cathédrale sont romans ; le reste a été rebâti aux XV[e], XVI[e] et XVIII[e] siècles.

La tour carrée, qui est du XV[e], a été achevée au XIX[e] siècle.

A l'entrée on voit le tombeau de l'évêque Josselin de Rohan [2].

Tarbes. — L'église de la *Sede* est un massif édifice hétérogène offrant des parties du XI[e], XIV[e] et du XVI[e] siècles. Elle offre une nef unique du XIV[e], avec un transept surmonté d'une coupole octogonale de l'époque, terminée par trois absides égales.

Saint-Étienne de Toulouse [3] pâlit à côté de Saint-Sernin, malgré la vaste ambition de ses fondateurs, qui avaient prétendu engager la lutte avec Amiens. Elle fut entreprise en 1273. Elle se compose de deux édifices juxtaposés sur deux axes différents [4], savoir : une nef unique des XII[e] et XIII[e] siècles et un chœur magnifique des XV[e] et XVI[e], qui offre, lui, trois nefs, un déambulatoire et une chapelle absidale. La façade est du XV[e] siècle, sauf la rose; au flanc du vaisseau se dresse un énorme clocher terminé seulement en 1531. L'église contient quelques anciens vitraux.

1. V. *Revue de l'Art chrétien*, 1900, p. 338.
2. V. t. I, p. 220. — G. Gave et C. Schuler, *L'église de St-Dié*, St-Dié, 1883.
3. J. de Lahondes, *L'Église Saint-Étienne, cathédrale de Toulouse*, 1890.
4. L. Drouyn, *Variétés périgourdines*, 1878-85.

BELGIQUE ET HOLLANDE

STYLE GOTHIQUE BRABANÇON.

LE style gothique fut en retard d'environ un demi-siècle sur celui de la France dans les Flandres et la Néerlande ; par contre il s'y maintient jusqu'au XVII[e] siècle.

Les croisées d'ogives y pénètrent lentement, on les voit apparaître vers 1190 à Tournai (1), au XIII[e] siècle à Saint-Sauveur de Bruges et à Saint-Martin d'Ypres, où l'influence française s'accuse dans le plan et dans le décor : les autres églises ont d'ordinaire un chœur fermé ou un déambulatoire sans chapelles Le chœur superbe de la cathédrale de Tournai, imité des vaisseaux français, fut commencé en 1225 ; les chapelles rayonnantes y font place à de simples renfoncements à trois pans, ce qui se reproduit fréquemment dans les Pays-Bas. Les chœurs de la cathédrale d'Ypres et de l'abbatiale de Lisseweghe empruntent à celui de Braine-en-Soissonnais leurs chapelles collatérales en absidioles plantées diagonalement. Presque partout les supports des nefs sont des colonnes rondes à chapiteaux ornés de feuilles d'arum enroulées à leur bout, en volute, ayant pour œil une sorte de bout de cigare. Au pays mosan la corbeille du chapiteau se garnit de feuilles d'eau qui y paraissent collées. Au XV[e] siècle le chapiteau brabançon offre deux rangées de feuillages en bouquets, dont le supérieur garnit les saillies de l'abaque octogonal. En Brabant les bas-côtés sont souvent couverts de combles transversaux, offrant en façade des séries de pignons garnis de lancettes aveugles ; parfois des gâbles élancés abritent les verrières et recoupent la balustrade qui couronne le mur.



— CHAPITEAU BRABANÇON

La sculpture est sobre, pour ne pas dire indigente. L'influence des Cisterciens, qui ont élevé Villers, Aulne, Orval, le Val St-Lambert, etc., semble avoir répandu leur austérité sur les premiers monuments gothiques belges.

L'influence du style français atteignit aussi la vallée de la Meuse (Chimay, Walcourt, Dinant, Liége), et surtout le Brabant, soumis à l'évêché de Cambrai. Mons, dont le plan est copié sur celui d'Amiens, Malines, Anvers, et Bois-le-Duc sont les principaux produits de l'imitation des cathédrales françaises, avec leurs couronnes de chapelles rayonnantes ; les deux dernières ont des piles en faisceaux de colonnettes, tandis que la plupart des autres gardent fidèlement leurs colonnes monocylindriques.

La Flandre maritime possède un type spécial d'églises en briques, aux trois nefs juxtaposées sous des combles distincts, accompagnées de puissantes tours en briques à flèche aiguë. La Campine offre des vaisseaux à nefs émergeantes également accompagnés de tours colossales.

Du XIV[e] au XVI[e] siècle surgirent en Brabant, tant hollandais que belge, quantité de belles églises empreintes d'une physionomie propre. Elles sont bâties en belle pierre jaune brabançonne,

1. Chapelle épiscopale.

sur des plans français, avec des chapelles rayonnantes et des voûtes en croisées d'ogives, mais dans des formes de détail spéciales, d'une grande délicatesse. Telles sont, outre Malines, Anvers et Bois-le-Duc, la cathédrale de Gand, les collégiales de Bruxelles et de Louvain, Saint-Gommaire de Lierre, Notre-Dame de Breda. Elles se distinguent par leurs tours puissantes. Souvent la tour est unique et placée en tête, couvrant la première travée de la nef. Celle de Malines, inachevée, est colossale, et l'une des tours jumelles d'Anvers est aussi riche qu'élancée.

L'école brabançonne fleurit sous deux grands maîtres, Rombaut Keldermans et Dominique Waghemaker.

Le XVe siècle est l'époque de l'efflorescence du style gothique dans la Néerlande, pays conquis tardivement sur la mer à cette époque.

Les églises hollandaises, comme leurs contemporaines belges qui ont échappé à l'influence française directe, offrent deux traits bien caractéristiques : leurs piles sont monocylindriques et le chœur est entouré d'un déambulatoire dépourvu de chapelles rayonnantes ; du moins elles n'ont que des pseudo-absidioles à trois pans. Souvent la superstructure est formée d'un berceau lambrissé (1).

I. — CATHÉDRALE DE MALINES.

SAINT-ROMBAUT de Malines, Saint-Jean de Bois-le-Duc et Notre-Dame d'Anvers résument le gothique brabançon dans une trilogie superbe.

On ne connaît, dit M. le chanoine Van Caster (2), rien de précis sur l'origine et les commencements de la cathédrale de Malines. La destruction de ses archives, qui eut lieu pendant les troubles du XVIe siècle, a rendu toute investigation impossible. Les nefs et les transepts, en pierre de Tournai, sont les parties les plus anciennes ; leur construction remonte au XIIIe siècle. On y ajouta peu après les trois premières travées du chœur, et la consécration du monument eut lieu le 31 mars 1312. L'incendie du 29 mai 1342 qui détruisit, paraît-il, plus de la moitié de la ville, n'épargna pas l'église, dont la toiture fut entièrement consumée par les flammes. Les dégâts étaient grands et la restauration ne se fit que lentement. Dans l'entretemps les chanoines célébrèrent leurs offices à Sainte-Catherine, et ce ne fut qu'en 1366 qu'ils purent les reprendre à leur collégiale.

En plan l'église métropolitaine belge offre l'ordonnance type des cathédrales d'Occident : large nef de six travées (non compris, le vaste dessous de la tour), accostée de bas-côtés, interrompue par un transept franchement accusé, continuée par un chœur profond de trois travées, que termine une abside à sept pans. Le collatéral se poursuit autour du chœur, bordé lui-même de onze chapelles, dont sept rayonnantes ; le tout est supérieurement proportionné.

Après avoir restauré l'église, on travailla à son achèvement. La quatrième travée du chœur, ainsi que la partie absidale avec son pourtour et ses chapelles, furent

1. Van Zulichen, *Le style ogival des églises* [illegible]
2. *Guides belges.* — *Malines*, par l'abbé Van Caster, Soc. Saint-Augustin.

terminées dans la première moitié du XVe siècle. Au commencement du siècle suivant on construisit les chapelles qui longent la nef latérale Nord. La dernière d'entre elles, la plus voisine du transept, est beaucoup plus ancienne, et date de 1380 environ.

Isolée au milieu d'une grande place et de l'ancien cimetière planté de grands arbres, la cathédrale offre un aspect particulièrement imposant. Des arcs-boutants hardis s'élancent vers les combles, bordés d'une balustrade ornée de quatre-feuilles encadrés, à la nef centrale, et d'arceaux, au chœur ; de superbes fenêtres aux meneaux rayonnants percent les murs, notamment les pignons des transepts, où elles ont cinq lumières [1]. Le chevet offre les traits les plus caractéristiques du style propre au Brabant, notamment les gâbles repercés de lancettes aveugles qui surmontent chaque travée des bas-côtés. Sa vue extérieure est, dans son ensemble, d'un effet saisissant.

La tour grandiose qui est plantée fièrement au pied de la nef centrale, percée d'un beau porche, a été commencée vers 1450 par Jean Keldermans [2] et élevée à sa hauteur actuelle de 97 m. 30 au commencent du XVIe siècle ; elle abrite un vestibule de 100 pieds d'élévation, lequel est, comme à Saint-Gommaire de Lierre, réuni à la nef. Elle devait se terminer par une flèche en pierre découpée à jours, qui aurait atteint près de 600 pieds de Malines. Cette grosse tour inachevée, qui a empêché de dormir les bâtisseurs de Sainte-Waudru de Mons et de maintes autres églises, a le droit d'être jalouse à son tour de ses sœurs de Cologne, qui ont trouvé leur *Domsbauverein* et ont pu lancer dans les airs leurs pyramides altières. Commencée en 1452, cette tour colossale, évidée sur toute la hauteur de la grande nef, qu'elle allonge encore de 16 mètres, n'a pas moins de 16 mètres de largeur, sans compter le contrefort qui s'avance de chaque côté de 4 m. 50 environ. La flèche octogone, qu'elle est destinée à recevoir, se serait élevée à 166 mètres de hauteur, dépassant tous les monuments du globe. Elle est restée à construire ; c'est une tâche réservée à nos héritiers, s'ils ont encore assez de sang chrétien dans les veines [3].

[illegible]

1. Ces fenêtres sont ornées de beaux vitraux peints. Le placement de ces verrières, qui date de la fin du XVe siècle, a amené une modification assez sensible dans le dessin des meneaux, qui sont aujourd'hui en partie flamboyants.

2. [illegible] *Malines en 1836*, p. 1. — V. Rapport du chan. Laenen, au Congrès cath. de Malines en 1909.

La voûte qui recouvre ce vestibule porte le distique suivant :

[illegible]
[illegible] MVCXIII.

Vitraux. V. *Messager des sciences* de Gand, année 1877, p. 1.

Tour. V. *ibid.*, p. 246.

3. V. A. Thiery, *La tour de Saint-Rombaut de Malines*, Louvain, 1911. Autour de la statue de Marguerite de Parme, élevée sur la Grand' Place, on voit un grand cercle tracé par les constructeurs de la cathédrale lorsqu'il s'est agi de placer les cadrans qui ornent la tour. Ce cercle reproduit exactement les dimensions des cadrans de l'horloge colossale ; les chiffres sont taillés dans la pierre. Les cadrans de l'horloge ont 13 m. 50 de diamètre ; la longueur des chiffres est de 2 mètres.

C'est bien à tort qu'on objecte les proportions déjà excessives de la tour à l'égard de l'église. D'abord il n'existe aucune liaison de hauteurs entre la tour et l'église, la première est absolument indépendante de la seconde ; ensuite la flèche atténuera l'effet écrasant de la masse actuelle.

A l'intérieur le monument n'est pas moins remarquable. Le rond-point du chœur, qui est le morceau suprême de l'œuvre entière, est malheureusement masqué par l'autel-portique colossal qu'y érigea Luc Faidherbe. Son triforium offre une balustrade typique de style brabançon ; elle est découpée en arceaux trilobés surmontés de deux rangs d'arcs semblables surmontant des montants prismatiques. A la nef le réseau de la balustrade est en quatre-feuilles et les lancettes sont simples. Le tympan des arches du chœur est garni d'une résille aveugle, tandis que ceux de la nef sont lisses. Tout ce décor de style fleuri est posé d'une manière abrupte sur des arceaux du style primaire et sur des colonnes monocylindriques aux chapiteaux travestis à l'aide de feuilles frisées, subtituées après coup à d'élégants crochets. Le triforium du transept est de style primaire tournaisien.

II. — CATHÉDRALE D'ANVERS [1].

L'ANCIENNE cathédrale d'Anvers est un des monuments les plus importants que l'art gothique ait élevés dans le Nord.

Voulant remplacer le modeste oratoire primitivement dédié à Notre-Dame par une de ces audacieuses constructions « faites de foi et d'amour », comme ils en voyaient surgir de tous côtés autour d'eux, les chanoines d'Anvers posèrent en 1352 la première pierre du chœur actuel, qui était terminé en 1387. L'abside fut élevée de 1352 à 1420 par Me Jean et son fils Pierre [2]. On ne connaît pas l'architecte de génie qui conçut le projet d'ensemble. On attribue

Fig. 198. — CATHÉDRALE D'ANVERS.

1. V. L. Kintschots, *Anvers et ses faubourgs*, Soc. St-Augustin. — V. Schayes, *Hist. de l'Arch. en Belg.* — V. Genard, *Notice sur l'église N.-D. d'Anvers.* — V. Serrure, *Tour de N.-D. d'Anvers*, 1836.— V. *Gilde de St-Thomas et St-Luc*, 26e session.

2. V. *Bulletin de l'Acad. royale d'archéologie d'Anvers*, t. V, 1905, p. 269.

à Amelius de Cologne, surnommé Pierre Appelmans, fils de Jean, *maître des tailleurs de pierre*, disent les comptes de l'œuvre, le plan des tours colossales qui furent élevées sous sa direction à partir de 1422 jusqu'à sa mort (1434). Maître Jean Tac lui succéda jusqu'en 1449, puis maître Everaerd jusqu'en 1473. Herman Waghemaker travailla 28 ans (jusqu'en 1500) aux nefs du Nord, entre le chœur et la grande tour. Son fils Dominique, assisté dans les derniers temps par Rombaut Kelderman, eut l'honneur d'achever le vaste monument, et le restaura après le terrible incendie de 1533. C'est lui aussi qui éleva la flèche de pierre qui couronne si fièrement la tour, et qui est admirée par le monde entier comme un chef-d'œuvre de hardiesse ; elle est la troisième parmi les plus hautes du monde, avec 136 mètres de hauteur. Waghemaker l'orna d'une sculpture florale importante ([1]).



Fig. [illegible]. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS

([1]) [illegible], III, [illegible] et [illegible].

On lit dans la première galerie de la tour l'inscription suivante : *Appelmans fecit.*

Jean Appelmans mourut en 1434, comme le portait son épitaphe, que l'on voyait autrefois dans l'église paroissiale de Sainte-Walburge, aujourd'hui démolie.

Voir le magnifique plan de cette tour en huit grandes feuilles, publié avec une notice fort intéressante par feu l'architecte Serrure. Ce plan a été reproduit exactement, mais sur une moindre échelle, dans l'*Histoire* [illegible].

Suivant un annaliste anversois, le P. Papebrock, l'architecte Amelius avait conçu le projet d'orner l'église de Notre-Dame de trois autres tours qui auraient occupé le centre et les extrémités des transepts.

L'église Notre-Dame fut érigée en cathédrale par le pape Paul IV en suite du Concordat de 1559. Les calvinistes la ravagèrent en 1566, et quinze années après elle servit pour quelque temps de temple aux hérétiques. Les Anversois, au prix d'efforts héroïques, lui avaient rendu une nouvelle et somptueuse parure, quand les Jacobins Français la dépouillèrent à leur tour, abattant les monuments à l'aide de câbles auxquels furent attelés des chevaux ; heureusement le temps manqua aux sans-culottes pour abattre l'église et sa belle tour (1).



Fig. 200. — LA PLACE D'ARMES ET LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

Le plan est compris dans un large rectangle, dans lequel la nef, le transept et le chœur dessinent une belle croix latine, noyée dans les collatéraux doubles et étroits qui pourtournent le chœur, et dans une série de larges chapelles extérieures. Le chevet, à cinq pans, est entouré d'une couronne d'absidioles. Les voûtes hautes sont des croisées d'ogive barlongues ; les voûtes des chapelles sont à liernes et tiercerons, celles des croisillons du transept, à doubles liernes.

Le vaisseau de Notre-Dame d'Anvers présente de vastes dimensions dans un style qui manque de pureté. Il étonne par l'étendue de ses sept nefs et par l'élancement des piliers divisés en faisceaux de nervures légères, élancement encore accru par l'absence de chapiteaux. Le plan primitif ne comportait que cinq nefs. Les travées de la grande nef sont excessivement larges, et par suite les arcs doubleaux

1. On en compte sept, avec les larges chapelles collatérales.

et les voûtes des bas-côtés sont écrasés. Néanmoins l'impression que produit la sextuple rangée de piliers qui supportent les nefs est saisissante. A l'intérieur les murs sont tapissés d'arcatures aveugles trilobées et surmontées de quatre-feuilles. Les voûtes sont à croisées d'arêtes.

Le centre du transept est couvert d'une coupole dont l'étage inférieur date de Charles-Quint et les deux autres étages, des XVIe et XVIIe siècles ; elle est couverte par un toit bulbeux, pyriforme, des plus fantaisistes, presque grotesque. L'architecte primitif avait sans doute eu l'intention d'élever là une tour lanterne comme celle de Bois-le Duc.

L'honneur de Notre-Dame d'Anvers est surtout sa flèche altière, aux étages hérissés de clochetons, qui est le chef-d'œuvre des couronnements en pyramide ; en ce moment, ses pierres s'effritent et réclament une restauration. C'est en ces tours effilées qu'ont excellé les constructeurs brabançons. Celle-ci est la plus hardie ; le beffroi de Bruxelles est la plus gracieuse. Sainte-Waudru de Mons avait médité de monter sur ses traces ; mais cette tour, lourdement commencée, doit être considérée comme avortée.

On admire dans la cathédrale d'Anvers des chefs-d'œuvre de Rubens.

III. — CATHÉDRALE DE GAND.

ÉTABLIE sur l'ancienne église romane de St-Jean qui lui sert de crypte, cette belle et vaste église a été commencée par le chœur en 1274, et ne fut terminée qu'au XVIIe siècle. Les nefs et les transepts, entrepris en 1533, furent repris de 1533 à 1554. Les curieuses voûtes gothiques actuelles remplacèrent à la fin du XVIIe siècle, le berceau lambrissé qui couvrit d'abord la nef et le chœur. Nous sommes ici en présence d'un cas des plus curieux de style gothique tardif.

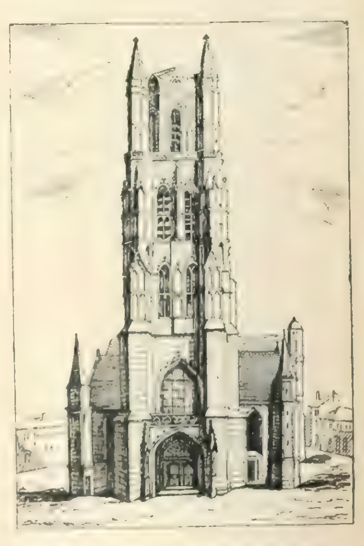


Fig. 2?7. — CATHÉDRALE DE GAND.

Saint-Bavon, une des plus grandes et des plus belles églises de la Belgique, est bâtie en croix latine ; le chœur est fortement surélevé au-dessus de la pseudo-crypte, qui est très vaste.

Le plan de l'église haute est insolite, avec son chœur beaucoup plus développé que la nef et son chevet énorme, aux chapelles absidales démesurées. Son plan comporte une tour occidentale large comme la nef, accostée de deux grands porches latéraux internes, une nef de quatre travées avec bas-côtés et chapelles collatérales, un transept saillant, un chœur de cinq travées, une abside à cinq pans, des

bas-côtés pourtournant le chœur, avec, au flanc, des chapelles collatérales comme aux nefs, et cinq absides rayonnantes, dont trois de grande étendue.

Les deux parties principales, chœur et nef, présentent un curieux contraste ; la première, en style primaire de grande pureté, la seconde, en style tertiaire avancé.

Le chœur, construit en pierres de Tournai, a des piles rondes cantonnées de quatre colonnes, comme les collégiales de Huy et de Tongres, et le chœur de N.-D. de Courtrai ; un triforium à lancettes géminées et trilobées ; de vastes fenêtres dans lesquelles feu J. Bethune a rétabli des fenestrages rayonnants et posé de superbes vitraux. Le chœur et ses collatéraux, surélevés de 10 degrés, sont voûtés d'arêtes.

L'église basse, compris le transept, d'une proportion très élancée, bâtie en briques et en pierre blanche (grès lédien), a de vastes arcades dont les moulures, privées de chapiteaux, descendent sur des bases ressautantes ; un pseudo-triforium curieux, formé d'une coursière bordée d'un balcon, des verrières dont les meneaux flamboyants contrastent par l'étroitesse de leurs entraxes avec les larges jours des fenêtres du chœur, et des voûtes rares et originales : leurs nervures dessinent un système de compartiments en losanges et en triangles, sur l'intrados général d'un berceau percé de pénétrations latérales plongeantes ; ce tracé, qu'on retrouve à l'église Saint-Michel, correspond à celui de deux systèmes de croisées d'ogives, qui se superposeraient en s'enjambant d'une demi-travée. Il n'est autre que celui des voûtes Plantagenet, qu'à Angers même, on ne trouve pas entièrement développé, et qui a été appliqué à Gand d'une manière magistrale trois siècles plus tard (1). Les bas-côtés de la nef ont des voûtes à liernes et tiercerons (2).

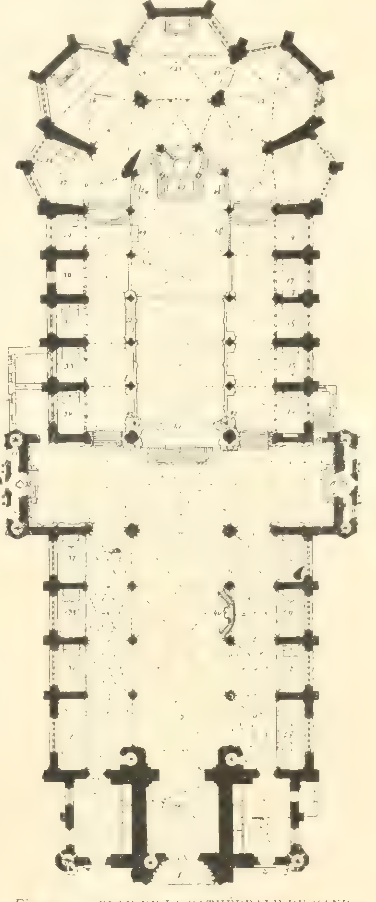


Fig. 202. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE GAND.

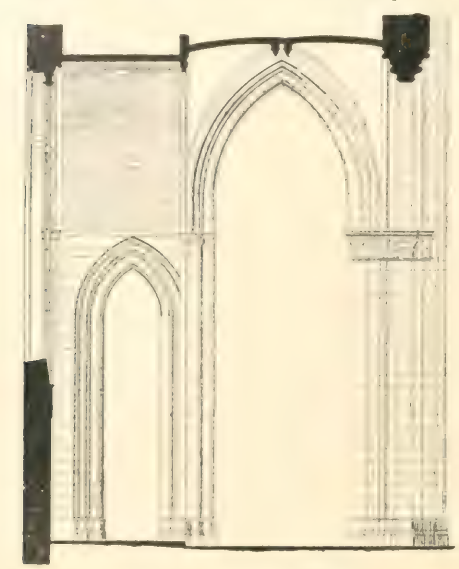
L'église basse, dont les parois écorchées, grattées à cru, restent veuves de leur enduit, était autrefois ornée de peintures murales, dont on a retrouvé des vestiges.

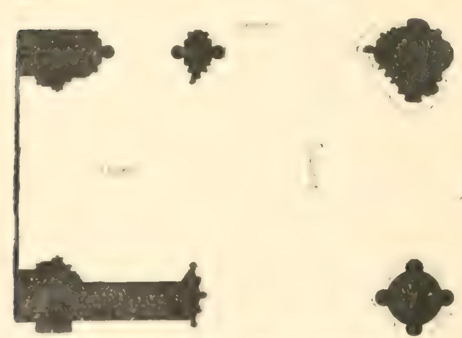
Les nefs de Saint-Bavon sont de style manifestement brabançon ; je n'en veux pour preuve que la puissante tour, plantée en tête du vaisseau et incorporée à la nef, et la forme caractéristique du pseudo-triforium, consistant en une simple banquette

1. Ce genre de voûtes, assez rare, se rencontre aussi à l'église de Trébitsch, en Moravie ; en pays rhénan l'on en voit des dérivés plus complexes.

2. Les nervures des croisillons du transept, indiquées ici d'une manière fautive, sont en réalité des arêtes à liernes et tiercerons.

bordée d'un balcon, comme on en voit à St-Martin d'Alost, à St-Jacques et à St-Paul d'Anvers, à Notre-Dame-de-la-Chapelle à Bruxelles, à St-Martin de Goes, etc. Nous soupçonnons D. Waghemaker d'avoir eu son mot à dire à St-Bavon, tandis qu'il était occupé à la construction de l'Hôtel-de-Ville de Gand. Signalons aussi les oculi triangulaires percés aux pignons du transept et les vastes verrières divisées en Y qui les ajourent [1].





[illegible] CATHÉDRALE DE GAND. — BAS-CÔTÉ DU CHŒUR : [illegible] PREMIÈRE TRAVÉE.

La belle tour occidentale de St-Bavon, construite de 1462 à 1531, fut dessinée par Jean Stassins. Elle attend toujours la flèche, destinée à remplacer celle qu'y dressa Jean de Somere en 1534, et nous renouvelons l'appel que nous faisions naguère pour la voir entreprendre.

Nous résumons ci-après une notice de M. le chan. Van den Gheyn.

On sait par un court passage des *Annales du corps échevinal*, que la reconstruction de l'église de St-Jean fut commencée en 1228 ; l'œuvre s'édifia lentement, car le chœur accuse plutôt le style du commencement du XIVe siècle et la consécration de la nouvelle église n'eut lieu que vers 1353. En 1274 on commença à élever les chapelles. Ce n'est qu'en 1510 que l'église reçut le nom de Saint-Bavon, après la suppression, par Charles-Quint, de la célèbre abbaye de ce nom.

Le chœur était primitivement couvert d'un berceau lambrissé, comme tant de vaisseaux de style gothique primaire en Belgique et dans le Nord de la France. Chose très curieuse, les belles croisées d'ogives qui le couvrent ne furent élevées qu'au XVIIe siècle, et leur poussée fut soutenue par des ancrages. Ce fait explique l'absence d'arcs-boutants aux flancs du vaisseau, terminé en 1511, et le peu de saillie des contreforts.

Les travaux de construction de l'église-basse furent mis en adjudication en 1550 ; ils avaient été commencés en 1533. L'église fut consacrée en 1569. Les voûtes de la nef centrale et du transept furent construites en 1552 par Frans Goethals et par Joost Roman ; celui-ci édifia les nefs latérales et les chapelles.

1. Celle du Sud a été restaurée avec talent par feu Van de Kerckhove ; celle du Nord, avec plus d'exactitude et un talent plus consommé, par M. E. Mortier, architecte provincial.

Jusqu'au milieu du XVIe siècle, la croisée était surmontée d'une tour, qui était, en effet, dans les traditions du style auquel appartient le chœur. Le cahier de charges des travaux de 1550 prévoit la reconstruction d'un dôme avec quatre tourelles ; de fait, il paraît avoir existé un campanile sur la croisée, lequel fut détruit avec l'ensemble des combles par l'incendie de 1640.

Signalons le maître-autel, sculpté par Verbrugghe (1705), les cénotaphes du chœur, notamment celui de l'évêque Triest, chef-d'œuvre de Jérôme Duquesnoy, et celui



Fig. 204. — CATHÉDRALE DE GAND.

d'E. A. d'Allamont de Jean Delcourt, la chaire de vérité, œuvre de Laurent Delvaux (1741), les colossaux chandeliers de cuivre exécutés à Florence et qui étaient destinés à la tombe de Henri VIII, les portes de cuivre du chœur, fondues par l'Anversois Guill. de Vos (1708), des tableaux de Rubens, de Van der Meire, de Lucas de Heere, de Pourbus le Vieux, de Gaspar de Crayer, etc., et par-dessus tout la merveille de St-Bavon, le polyptyque de l'Adoration de l'Agneau, le chef-d'œuvre des frères Van Eyck.

La cathédrale Gantoise est dénuée de cloître, n'ayant possédé que tardivement le siège épiscopal.

IV. — CATHEDRALE DE LIEGE ([1]).

L'ANCIENNE cathédrale de Liége, fondée par saint Hubert, reconstruite par le célèbre évêque Notger vers l'an mille, fut incendiée en 1185 et réédifiée au XIIIe siècle ; sa consécration eut lieu le 1er mai 1250 ; elle était dédiée à saint Lambert. Il faudrait des pages pour décrire ses richesses. Elle était d'inspiration cistercienne par son plan, champenoise par sa luxueuse sculpture. Elle périt en 1795 détruite par les révolutionnaires Français en même temps que l'indépendance de la vieille cité épiscopale. L'église de Saint-Paul la remplaça comme cathédrale.



Fig. 295. — CATHEDRALE DE LIEGE.

L'ancienne collégiale romane, commencée par Eracle vers 966 et relevée par Notger (XIe siècle), fut reconstruite en style gothique vers le milieu du XIIIe siècle (1232-1250) et consacrée en 1289 ([2]). Elle offrait alors un chevet plat, et n'était encore couverte qu'en bois. Le rond-point, selon M. Thimister, daterait de 1334 environ. Quand on éleva cette abside, on voûta le chœur ; les voûtes des nefs et du transept ainsi que les hauts murs percés de fenêtres flamboyantes auraient été élevées au XVe siècle (1414-1430) selon ce dernier auteur, un siècle plus tard selon Schayes.

1. V. *Histoire de l'église collégiale de Saint-Paul, actuellement cathédrale de Liége*, par le chan. O. J. Thimister Liége, Grandmont, 1890.

2. Sa longueur est de 84 m. 50, sa largeur de 33 m. 60, sa hauteur, 24 m.

Les chapelles latérales furent ajoutées également au XVe siècle, ainsi que la tour (1).

Malgré l'étrangeté de son plan, l'étroitesse extrême de ses bas-côtés (d'où résultent des travées barlongues allongées à l'excès) et l'absence de déambulatoire, ainsi que des bas-côtés du chœur, remplacés par des pseudo-collatéraux, Saint-Paul offre un vaisseau central majestueux et aérien ; c'est la plus belle des églises de Liége. Elle a été fortement restaurée vers 1850 par Delvaux.

La flèche, qui contient le carillon de l'ancienne cathédrale de Saint-Lambert, fut élevée au commencement de ce siècle ; les collatéraux du chœur sont encore plus récents.

Les nefs sont séparées par des piliers monocylindriques à chapiteaux octogones, ornés de feuilles d'eau sans crochets. Le triforium à arceaux trilobés, aux sveltes colonnettes, offre dans ses écoinçons une flore très variée. Les voûtes à nervures croisées, sont ornées de peintures à arabesques de la Renaissance, exécutées de 1528 à 1557, restaurées en 1860.

La nef centrale, longue de 222 pieds de Liége, est séparée de ses bas-côtés par deux rangs de colonnes monocylindriques à bases rondes et à chapiteaux à crochets. Au-dessus des arcades ogivales de la grande nef règne un triforium formé par des colonnettes cylindriques portant de légers arceaux trilobés ; il est surmonté de grandes fenêtres en style rayonnant qui, de même que les chapelles des bas-côtés de la nef, ont été probablement refaites au XVIe siècle, lorsqu'on reconstruisit les voûtes de l'église. De vastes verrières du style rayonnant le plus riche et ornées de superbes vitraux peints du XVe siècle, occupent toute la partie supérieure des murs plats, qui terminent les bras du transept. Ces derniers ont peu de profondeur. Le chœur, sans collatéraux, qui a une longueur de 84 pieds, est décoré au-dessus de ses fenêtres lancéolées d'un triforium pareil à celui de la nef centrale, mais dont les arcades ne sont pas trilobées et ne sont que figurées. Le rond-point paraît dater en partie du XIVe, en partie du XVe siècle.

A l'extérieur des contreforts d'une assez faible saillie renforcent les murs des bas-côtés et du chœur ; les murs de la nef centrale, portant une balustrade à arcatures ogivales trilobées, sont contrebutés par des arcs-boutants.

Comme la cathédrale de Saint-Lambert, l'église de Saint-Paul n'a d'entrée qu'aux deux portails latéraux ; celui de gauche est remarquable par sa curieuse décoration mi-partie ogivale et de la renaissance.

La tour carrée, en tête des nefs, était restée inachevée jusqu'en 1813, lorsqu'on la surmonta d'une haute flèche en bois, lourde et grossière imitation de celle qui surmontait la grande tour de Saint-Lambert.

Cette église possède dans son riche mobilier une antique couverture d'évangéliaire en ivoire. Le chef de saint Lambert en orfèvre est un remarquable reliquaire, donné par Charles le Téméraire. Les portes de Trésorerie sont garnies de superbes ferronneries anciennes.

L'ancien cloître chapitral est formé de trois larges galeries qui entourent un préau carré et dont les fenêtres flamboyantes et les voûtes à compartiments prismatiques annoncent la fin du XVe, ou le commencement du XVIe siècle.

1. Voir le manuscrit de Daniel de Blochem, chan. de St-Paul, 1450.

V. — CATHÉDRALE D'YPRES (¹).

YPRES dépendit jusqu'en 1559 de l'évêché de Thérouanne (archidiocèse de Reims). Le siège épiscopal fut créé à la demande de Philippe II par Pie IV. La collégiale de Saint-Martin appartenait au monastère des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Par la pureté de son style et son ensemble harmonieux et complet elle est la plus belle église de Belgique.

L'église est en croix latine, à triple nef, avec chœur allongé, accosté de collatéraux ; la nef est précédée d'une haute tour. Le chœur de Saint-Martin fut construit vers 1221 par le prévôt Hugues, comme l'atteste l'épitaphe de celui-ci, qui le qualifie de « *hujus chori extructoris* ». La dalle insérée dans le pavement porte : *Hic jacet Hugo, præpositus, fondator hujus chori anno MCCXXI, qui obiit die scholasticae anno MCCXXXII* (²).

Construit en pierre de Tournai à l'intérieur, en grès d'Arras ou de Bethune au parement extérieur, ce chœur mesure 40 mètres sur 11 en plan et 25 mètres de hauteur. Il est orienté. Il comprend cinq travées et une abside à neuf pans. Les deux premières travées s'ouvrent sur des collatéraux. Les voûtes, à croisées d'ogives barlongues, sont en briques à l'abside, en pierre blanche dans les travées. Les trois premières travées sont épaulées par des arcs-boutants ; l'abside a des contreforts sans retraits (³).

Les fenêtres hautes sont en triplets sous des décharges profondes en arc surbaissé bandées entre les contreforts ; les verrières sont précédées d'arcades posant sur deux colonnettes en délit, qui étaient primitivement en pierre de Tournai ; entre les arcades et les verrières est réservé un triforium, selon le dispositif tournaisien, comme à Notre-Dame de Pamele. Les fenêtres basses sont à lancettes géminées en deçà du chevet, simples dans le rond-point ; elles sont surmontées de larmiers fleuragés, ce qui est un trait du style yprois. La corniche, feuillagée aussi, porte une balustrade à arcatures.

Les chapiteaux du chœur sont à double rangée de crochets, les uns à bourgeons à vives arêtes, d'autres à feuillage épanoui. Les retombées des voûtes du chœur (et également de la nef) s'amortissent sur des baldaquins, abritant des statues qui se dressent sur des culs de lampe au-dessus des chapiteaux. Au triforium, qui est en pierre

1. V. A. G. B. [illegible], *[illegible] Hist. de l'architect. en Belgique*, t. III. — *Histoire de l'architecture en Belgique*, 4 vol., 1849. — *Ypres et ses monuments*, par Ad. Aug. de Ceuleneer, dans le Bulletin de la [illegible] *[illegible] Thomas [illegible] de S. Luc*, p. 154. — Feys et Nelis, *Cartulaire de la prévôté Saint-Martin à Ypres*, Bruges, *Société d'Émulation*.

Registrum nigrum S. Martini Yprensis, fol. 55. — V. Warnkoenig, *Histoire d'Ypres*, p. 364.

2. V. Sanderus, *Flandria Illustrata*, t. I, p. 357. *In piam memoriam Hugonis, hujus sacræ ædis et canonicorum regularium præpositi, chori extructoris, etc.* Cette épitaphe remplaça en 1659 celle qui y avait été mise après la mort de Hugues, et dont Sanderus a conservé la copie. Elle était ainsi conçue : *Hic jacet Hugo, præpositus, fundator hujus chori, anno 1221, qui obiit d. Scholastica, anno 1232* (Flandr. illust., t. I, p. 357).

3. MM. Feys et Nelis croient ne devoir attribuer au prévôt Hugues que le chevet du chœur. La partie occidentale du sanctuaire n'aurait été élevée qu'à la fin du XIIIᵉ siècle, puisque, d'après un document qu'ils rapportent, les chanoines célébraient encore leurs offices dans une chapelle accessoire en 1272 et que le chœur ne fut consacré que le 25 avril 1280 : *chorum novi operis per se consecravit.*

de Tournai et de style tournaisien, les arceaux retombent alternativement sur des



Fig. 206. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'YPRES

colonnettes monolithes isolées et jumelles ; les arceaux sont un plein-cintre au chœur.

Les collatéraux du chœur, en bordure des trois premières travées, offrent chacun

deux nefs, terminées par deux chapelles en hémicycle s'ouvrant suivant la diagonale du carré des travées auxquelles elles sont greffées, suivant le type de Braine à Soissonnais. Une colonnette fluette qui a perdu son aplomb, soutient la charge excessive des retombées de quatre voûtes et d'un double pilier butant. Les collatéraux que M. l'architecte I. Coomans restaure en ce moment, sont établis sous un terrasson en plomb et percés de fenêtres géminées, pareilles à celles du chœur. Le collatéral de droite (côté Nord) est consacré à N.-D. de Thuyne ; l'autre, dédié à S. Nicolas, fut élevé par Hugues en 1233.

Le transept, ainsi que les nefs, fut commencé en 1254 ; l'église primitive, attribuée à Robert le Frison, ayant été détruite par l'incendie du 5 juin 1240, Marguerite de Constantinople posa la première pierre de la reconstruction. Sous le triforium de la nef on lit le millésime 1255 dans un chronogramme

LoI goD Yehe Ift Daer eLC bI LeIft

La consécration eut lieu le 25 avril 1280.

Le transept Sud présente vers l'Ouest un bas-côté, prolongement, en retour de la nef basse. Trois chapiteaux français de style, qu'on y remarque seraient dus à une restauration exécutée vers 1850? Le porche du transept, qui ne date que du XIVe siècle, était, dans son état originel, le plus beau porche de notre pays ; il a été déplorablement restauré jadis ; la restauration a été depuis reprise par M.-J. Coomans (1907), auteur du remarquable projet de restauration de tout l'édifice. Le portail grandiose s'abrite sous trois gâbles. Le pignon du transept est percé d'une grande rose polygonale.

La nef est portée sur des colonnes monocylindriques dont les chapiteaux sont du type de ceux de la West-Flandre, à crochets en volutes. Ces colonnes portent des arches en tiers-point à deux rouleaux, profilées en boudins et en chanfreins, surmontées d'un triforium tournaisien et de larges fenêtres flamboyantes d'époque relativement récente.

La nef latérale du nord est partiellement cachée par l'ancien cloître et par les anciennes constructions canoniales. Le long des bas-côtés Sud s'étend la vaste chapelle du St-Sacrement, construite en 1623 ; elle est éclairée par de grandes fenêtres ogivales, et couverte d'un berceau en bois divisé en compartiments peints chacun d'une manière et de couleurs différentes, ce qui produit un effet plus bizarre qu'agréable. Les fenêtres de la nef et de ses collatéraux se composent d'une arcade-maîtresse inscrivant des lancettes géminées et trilobées surmontées de quatre-feuilles.

Les murs extérieurs de l'église sont soutenus par de nombreux arcs-boutants et couronnés de balustrades à quatre-feuilles encadrées. En tête de la nef et sous la tour, s'ouvre aussi un porche fort élégant, mais où la sculpture a été moins prodiguée qu'à celui du transept. Ce porche et la tour ont été construits en 1434 sur les plans et sous la direction de l'architecte Martin Utenhove, de Malines, et sur les fondements de l'ancienne tour détruite par un incendie l'année précédente. Victor de Lichtervelde, bourgmestre, et Anastasie d'Oulne, vicomtesse d'Ypres, en posèrent la première pierre. La tour est restée inachevée quoiqu'on y ait travaillé au delà de vingt ans, mais telle qu'elle existe, elle peut encore passer pour une des

plus belles tours de Belgique ([1]). Elle est de forme carrée, bâtie en briques et haute de 57 mètres 57 centimètres.

Le cloître est d'une architecture originale, intéressante ; ses galeries s'ouvrent sur le préau par des rangées d'étroites lancettes.

VI. — CATHÉDRALE DE BRUGES ([2]).

FONDÉE par saint Éloi, incendiée en 1116, rebâtie en 1179, le feu consuma de nouveau l'église de Saint-Sauveur en 1183 et le 9 avril 1358 ; après ce dernier incendie, comme le prouve le style du monument, la reconstruction du temple dut se borner à ses parties intérieures, car la tour et les gros murs de la nef et du transept appartiennent encore aux styles roman et de transition, et datent certainement d'une époque antérieure au XIVe siècle. La tour carrée, placée en tête des nefs, est encore de style roman. Elle était restée inachevée jusqu'en 1844, lorsqu'on y ajouta les deux étages supérieurs, flanqués de huit tourelles. La gravure ci-jointe la représente dans son état actuel ([3]).



Fig. 207. — CATHÉDRALE DE BRUGES.

1. Le projet de M. Coomans comporte la reconstruction de la flèche.

2. Verhaegen (Art.). *Monographie de l'église cathédrale de St-Sauveur à Bruges.* — Ch. Verschelde, *De kathedrale van S. Salvator van Brugge.* Bruges, 1863, n° 80.

3. La partie en *veld-steen* — sans doute la plus ancienne — date probablement de 1116-1127, celle en briques, de 1183-1228 ; ces briques, d'excellente facture, ont 36 sur 17½ et 9½ centimètres ; celles du chœur, vers 1280, n'ont que 28½ sur 14 et 7 centimètres. Le haut de la partie supérieure ancienne de la tour ne date que du XVe siècle.

Le toit de la grande nef, des transepts et du chœur s'appuie des deux côtés sur une corniche, portée par une arcature en partie romane et en partie ogivale. Les portes à l'extrémité des transepts sont encadrées d'un arc plein-cintre, à voussures ornées de tores en retraite.

Construite presque entièrement en briques, l'église Saint-Sauveur a cent mètres de longueur sur cinquante-trois mètres de largeur au transept, et trente-huit à la nef, hors œuvre. Les nefs furent reconstruites de 1358 à 1362, ainsi que le triforium et la claire-voie du transept. Les tourelles septentrionales du transept furent rebâties en 1510, par Godefroid Cauwe ; le chevet du chœur, avec son ambulatoire et les cinq chapelles absidales, de 1482 à 1527, par *Jean van de Poele* et *Ambroise Roelandts*. Les chapelles furent construites d'abord ; la réfection des piliers et arcs du chevet du chœur, qui fut soutenu sur béquilles, ne fut commencée qu'en 1509. L'ambulacre fut voûté de 1527 à 1530 ; à cette dernière date, aucune des cinq chapelles absidales n'était encore voûtée ; elles ne le furent toutes qu'en 1556. La partie antérieure du chœur et de l'ambulacre, élevée vers 1280, sans contredit le meilleur morceau d'architecture de cette époque à Bruges, est excellente de style et de proportions. La partie supérieure de la tour ayant été détruite en 1839, par un incendie, on la remplaça par un couronnement en style pseudo-roman, bâti en 1844-46, d'après les plans de P. Buyck, qui les fit sur un croquis de Robert Chantrell. Ce couronnement, qui a coûté environ 120,000 francs, est soutenu, non par la tour, mais par une série de voûtes superposées, construites à l'intérieur. En 1871, la flèche centrale fut ajoutée par *E. Carpentier.* Dans ces dernières années, les réseaux de la plupart des fenêtres ont été renouvelés d'une manière fort peu satisfaisante.



Fig. [illegible] — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE BRUGES

Tout l'intérieur de l'église avait été recouvert de badigeon blanc depuis 1585 : on l'a enlevé et remplacé par une peinture décorative faite sous la direction de Jean Bethune. On a aussi rétabli les fenêtres murées au-dessus des autels, ainsi que les petites fenêtres du triforium.

VII. — CATHÉDRALE DE BOIS-LE-DUC [1].

L'ÉGLISE principale de Bois-le-Duc, dédiée à saint Jean l'Évangéliste, fut élevée au rang de cathédrale à la suite de la création par Philippe II de nombreux évêchés. Jusqu'à sa suppression à la suite de la tourmente révolutionnaire de la fin du siècle dernier, l'évêché de Bois-le-Duc releva de l'archevêché de Malines.

Fig. 209. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE BOIS-LE-DUC.

L'église de Saint-Jean fut fondée vers 1150 [2]. De ce premier édifice il ne reste plus que les deux étages inférieurs de la tour occidentale ; ils ont été soi-disant restaurés, c'est-à-dire habillés d'une chemise de briques ; il est heureux que l'intervention de la Régence municipale, se soit bornée à s'exercer sur la tour. Sous celle-ci on retrouve encore les restes d'un narthex.

Une première église gothique, commencée en 1280, était couverte en 1312. Détruite par l'incendie que le feu du ciel avait allumé, elle fut reconstruite aussitôt, malgré la ruine qui avait frappé un grand nombre d'habitants de la ville à la suite de l'incendie. De 1419 à 1458 le chœur fut achevé, apparemment par Regnier, dit le Brabançon, auquel succédèrent alors Duhamel de Louvain, Jean Heyns et Jean Van Poppel. Ce dernier acheva l'édifice de 1523 à 1529, et le couronna de la superbe tour du transept, dont la flèche brûla en 1584.

* * *

La cathédrale de Bois-le-Duc, une des plus belles du Nord, est le chef-d'œuvre de l'art brabançon, et le type accompli du style gothique tertiaire dans les Pays-Bas. Par son plan magistral, cette église fait songer aux plus belles églises du XIIIe siècle et du XIVe. Didron la comparait à la cathédrale de Reims. L'ensemble offre une tour occidentale, une nef de sept travées flanquées de doubles collatéraux, et un

1. V. *Le style ogival des églises du royaume des Pays-Bas*, Utrecht, 1863. V. *Le Bull. de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, année 1891, p. 124. Nous y faisons des emprunts.
2. Hezennau, *De Sint Janskerk, te 's Hertogenbosch en hare geschiedenis* (Bois-le-Duc, G. Hermans, 1866).

chœur de quatre travées terminé en abside à sept pans. Les deux collatéraux se prolongent jusqu'à la naissance de l'abside ; celle-ci est entourée d'un collatéral et de

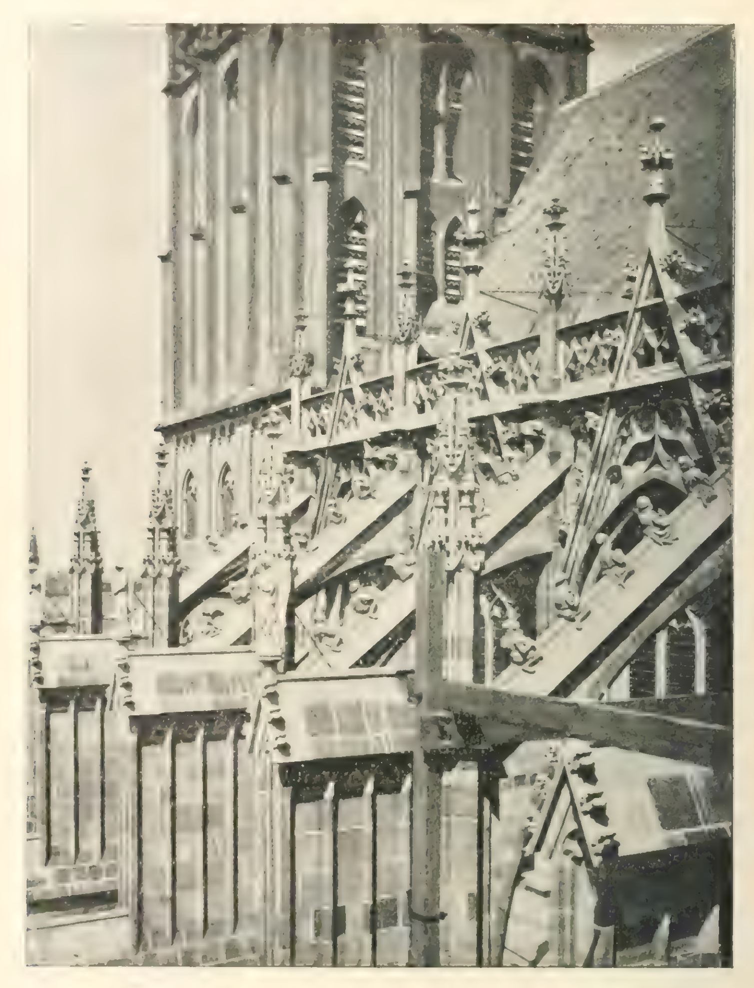


Fig. [illegible] — LES ARCS-BOUTANTS DE LA CATHÉDRALE DE BOIS-LE-DUC.

sept absidioles rayonnantes, la centrale plus profonde ; une grande chapelle flanque le double collatéral au Nord, et une série de petites, celui du Sud.

En entrant dans cette église, on est subjugué devant l'ampleur du vaisseau, la sveltesse des supports, la hardiesse des voûtes, l'unité de l'ensemble. Dans ce temple immense, il manque un repos à l'œil, depuis qu'on a enlevé l'ancien jubé pour le vendre au *South Kensington Museum* de Londres ; la déception produite par cette

faute est aussi grande qu'à Anvers. Le vaisseau est admirablement terminé par un ample et gracieux chevet, faisant suite à une nef centrale de 30 mètres de hauteur bordée de quatre nefs latérales. Il forme une croix latine de 90 mètres de long. A la croisée s'élève une belle coupole ayant à chaque angle un escalier à jour.

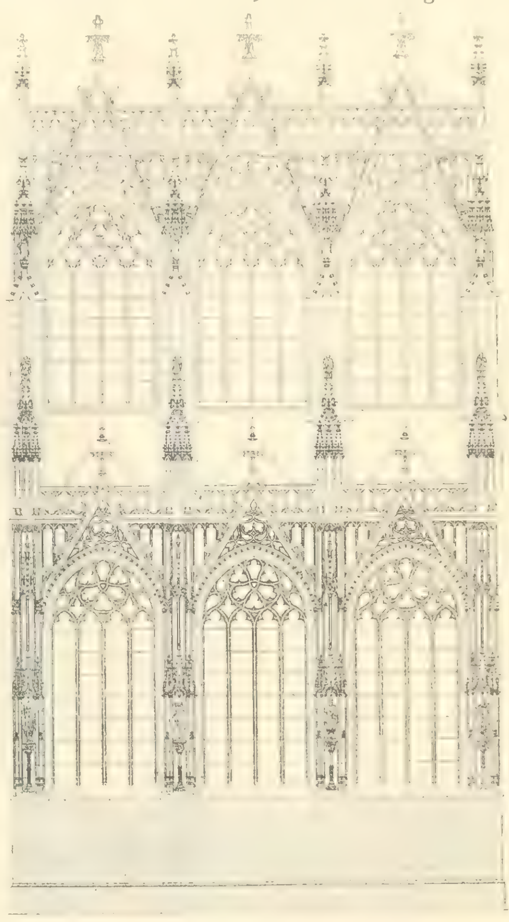


Fig. 211. — FENÊTRES DE LA CATHÉDRALE DE BOIS-LE-DUC.

La membrure nerveuse, les ajours légers, les formes prismatiques y sont développés avec une richesse extrême et un goût des plus heureux. Tous les membres verticaux s'effilent avec une graduation bien conçue, et leur transition se fait en montant par une série de combinaisons ingénieuses, qui sont le triomphe de l'amortissement. La sulpture monumentale est d'une variété extrême et d'une grande valeur.

Cette église se rapproche beaucoup de Notre-Dame d'Anvers. Elle n'a que cinq nefs au lieu de sept, mais elle est bien supérieure à sa rivale au point de vue des proportions et du charme des détails. Elle offre à la croisée une lanterne très ajourée, plus monumentale.

Elle est la seule église de Hollande offrant deux étages d'arcs-boutants ; ils sont à une seule travée. Le pilier butant occupe toute la profondeur du deuxième collatéral, mais ne se réunit pas au contrefort extérieur, qui est indépendant ; c'est en vue de l'aspect et non par nécessité de construction, qu'on a raccordé ceux-ci aux piliers butants par un petit arc en quart de cercle sous lequel règne le cheneau. Les rampants des arcs-boutants sont garnis d'une rangée de bonshommes à califourchon sur leur dos d'âne, figurant entr'autres sujets des gens de métier et le maître de l'œuvre *(fig. 210)*. On y voit aussi des moines lisant la bible, des hommes en prière. C'est le peuple associé dans la glorification de Dieu par les œuvres du culte, et s'acheminant vers le ciel.

A l'intérieur, les piliers sont tout en nervures prismatiques, sans trace de chapiteaux. Tout le plat des murs est couvert de résilles aveugles, qui envahissent non seulement les tympans des arcades et le triforium, mais encore les parois des murs

intérieurs et le tympan des gâbles extérieurs. Dans les tympans des fenêtres des chapelles du chœur sont figurés des personnages symboliques relatifs à la Rédemption ([1]).

Les traits que nous venons de mettre en relief et qui sont propres aux églises brabançonnes, se retrouvent en grande partie à la cathédrale d'Anvers ; notons surtout les arcatures aveugles envahissant le tympan des arcades des nefs, les gâbles des pignons des bas-côtés, la lanterne de la croisée. A Anvers, aussi, l'abus du développement systématique des nervures a fait disparaître les chapiteaux et supprimé en quelque sorte les colonnes.

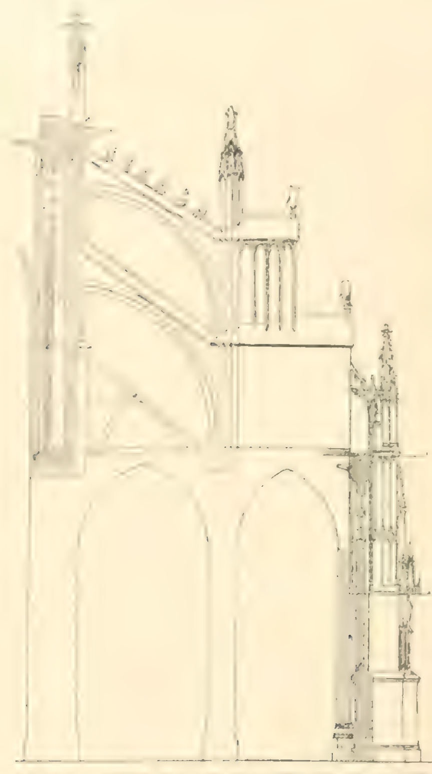


FIG. [illegible] — COUPE SUR LES COLLATÉRAUX DE LA NEF [illegible] DE LA CATHÉDRALE DE BOIS-LE-DUC

La cathédrale de Bois-le-Duc a été l'objet d'une intelligente restauration, due à MM. L. Veneman et Hezenmans.

* *
*

La statue miraculeuse de N.-D. de Bois-le-Duc est reléguée dans la première chapelle de gauche.

Les fonts baptismaux en bronze sont admirables et dignes d'être comparés à ceux de Hal ; ils datent de 1492 ; ils sont dominés par l'image du Père Éternel. Leur auteur est Arnold Van Tricht, le célèbre fondeur de Maestricht. Les groupes qui les ornent ont été mutilés en 1760 par l'autorité communale, parce qu'ils blessaient les convictions religieuses de ses membres. Les vitraux sont d'une tonalité moderne et faible. Un très beau lustre en cuivre du XVe siècle pend dans la chapelle du Saint-Sacrement.

La cathédrale possède de remarquables stalles historiées, une chaire de vérité de la Renaissance, un buffet d'orgues de la Rennaissance très remarquable et un jubé en marbre daté de 1625.

La belle église de Saint-Jean est occupée par le culte réformé. Les catholiques ont leur cathédrale brabançonne, depuis que le vicariat apostolique, établi en 1801, a été érigé en évêché en 1853. La nouvelle cathédrale a été élevée par l'architecte J. Cuypers, fils. Nous la décrirons au tome III de cet ouvrage.

1. V. sur ce curieux cycle iconographique C. F. X. Smits, dans la *Revue de l'Art chrétien*, année 1908, p. 300.

VIII. — LA VIEILLE ÉGLISE D'AMSTERDAM.

SANS offrir un grand intérêt, l'*Oude Kerk* forme un monument important, type des églises hollandaises durant la période ogivale. Elle fut construite, sous le vocable de Saint-Nicolas, au XIVe siècle, mais agrandie aux deux siècles suivants.



Fig. 213. — CATHÉDRALE D'AMSTERDAM.

Elle possédait au XVIe siècle douze chapelles et renfermait trente-trois autels; son riche mobilier était autrefois célèbre, notamment la statue en argent de son saint patron [1]. L'église Saint-Nicolas tomba entre les mains des Calvinistes, en 1578. Ses dimensions sont : 90 mètres de longueur sur 65 mètres de largeur. Les voûtes des trois nefs reposent sur quarante-deux colonnes cylindriques à chapiteaux brabançons. La claire-voie est très largement ajourée. Les résilles des verrières sont flamboyantes.

La flèche octogonale qui termine la légère tour carrée, est un remarquable spécimen du style renaissance en Hollande. Elle offre deux lanternes très ajourées, séparées par un tube ardoisé. Aux ajours de plus bas apparaissent les clochettes du carillon.

Les vitraux de trois fenêtres ont été peints par Digman en 1555 ; les sujets sont : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et la Mort de la sainte Vierge, et

1. On conserve dans la sacristie une vue intérieure de l'église, peinte par Emm. De Witte.

Philippe IV d'Espagne accordant l'indépendance aux VII Provinces-Unies, en 1648.



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'AMSTERDAM.

Un grand nombre de cénotaphes rappellent les célébrités militaires de la Hollande.

La *Nouvelle église*, qui s'élève à côté du Palais sur la Place du Dam, est une autre église gothique de même style, affectée également au culte protestant. Bâtie en 1408, incendiée en 1605, reconstruite en 1648, elle offre un type caractéristique du style hollandais. C'est un vaisseau en croix latine, à triple nef de cinq travées avec à transept accusé, chœur allongé et déambulatoire chapelles rayonnantes. La superstructure est en voûte de bois. La claire-voie, large et haute, naît immédiatement au-dessus des arches séparant les trois nefs, longée par une coursière-balcon. Des balustrades ajourées bordent tous les combles. Les pignons du transept sont percés d'immenses verrières dont le réseau flamboyant est recoupé par un meneau en Y, et à mi-hauteur, par une division horizontale. Un petit campanile se dresse à la croisée ; il n'y a pas de tour.

IX. — CATHÉDRALE D'UTRECHT.

UTRECHT possède, après Bois le-Duc, le plus remarquable édifice médiéval de la Hollande ; c'est le Domkerk, édifice d'inspiration française, qui a conservé son nom catholique de cathédrale. Dédié à saint Martin, il doit sa construction primitive à saint Willebrord. L'évêque Balderic reconstruisit sa cathédrale en 927 et la consacra cinq ans après. Saccagée par les Normands en 1008, elle fut encore réédifiée par l'évêque Adeltrude. Enfin, Henri de Vianden, qui fut évêque de 1249 à

1267, commença la construction de l'église gothique, qui fut consacrée en 1267. Le chœur ne fut construit qu'au XIV[e] siècle. Les pignons du transept et des nefs furent élevés sous l'évêque David de Bourgogne, à partir de 1485 et jusqu'en 1514. Près de trois siècles on travailla à l'érection de cette église catholique, qui, à peine terminée, devait passer en la possession des protestants, auxquels elle fut adjugée en 1580. Les nefs furent renversées par l'ouragan du 4 août 1674, de sorte que l'édifice ne présente plus aujourd'hui qu'un magnifique chœur avec ses collatéraux et le transept, séparés par une place publique de la grande tour actuellement isolée.



Fig. 215. CATHÉDRALE D'UTRECHT.

Cette tour en briques, haute de 120 mètres, large de 19 mètres, est plus imposante que gracieuse, avec ses trois étages successifs de largeur décroissante. Les grands retraits se trouvent rachetés par l'épaisseur excessive donnée aux murs inférieurs, à l'instar des clochers français du groupe limousin. Le troisième étage, octogonal, forme une cage très ajourée que surmonte une minuscule coupole ardoisée. On accède par 458 degrés à la galerie supérieure, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'immense étendue des plaines verdoyantes arrosées par le bas Rhin. Cette tour fut commencée en 1321 par l'architecte Hennuyer Jean, dit Van den Dome ; une inscription gravée sur la paroi Ouest nous apprend qu'elle fut terminée en 1382. Elle contient un de ces joyeux carillons qui jettent de quart d'heure en quart d'heure leurs trilles légères parmi la monotonie des villes hollandaises, de leurs canaux et de leurs prairies désertes. Ce carillon se compose de 42 cloches, et la plus grosse, nommée Salvator, date du XV[e] siècle et pèse 8000 kilogs.

L'église réduite, comme nous l'avons dit, au grand tau formé par le transept et le chœur, et mesurant 29 mètres de longueur, 10 de largeur et 34 de hauteur, est la moitié de la cathédrale, qui devait être grandiose et luxueusement construite. L'extérieur est imposant par la masse autant que riche par le détail. Le chœur est une vaste lanterne éclairée par d'immenses verrières aux fenestrages rayonnants surmontés de gâbles qui traversent la balustrade des combles. Des arcs-boutants aux rampants fleuronnés s'appuyent sur les contreforts greffés au mur de précinction d'un déambulatoire percé d'élégantes lancettes. Ce déambulatoire n'a pas d'absidioles, mais des renfoncements à trois pans, qui sont caractéristiques des origines du style gothique du Nord, de Belgique et de Hollande. Les pignons du transept sont des morceaux typiques du style brabançon, avec leurs immenses verrières divisées par un meneau en Y, et au fronton décoré de lancettes aveugles, avec à la base des rampants, une

coursière que borde une balustrade. Tout cela a été restauré d'une manière trop radicale par M. F. J. Nieuwenhuis.

Dans l'angle du S.-E. du tau ont été construites au XVe siècle les chapelles de chantrerie : l'une d'elles est décorée d'arcatures dont les écoinçons sont ornés d'anges portant des instruments de la Passion.

L'église est devenue un temple ; elle a été dévastée et dépouillée de son beau mobilier liturgique. On y voit le cénotaphe vide de l'amiral Van Gent (✠ 1662) ; l'antique sarcophage de l'évêque Ausfride, remontant à l'an mille, le tombeau de Georges d'Egmont (✠ 1559) et le magnifique tombeau de Jean d'Arckel (✠ 1378), ces derniers mutilés. Le sol de l'église est encore pavé des dalles tumulaires du XVIe siècle ; l'une d'elles est un des plus grands monolithes connus (4^m65 sur 2^m70).

Le cloître de l'ancien Chapitre a été englobé dans les locaux de l'université. Les galeries donnant sur l'ancien préau, restaurées par Cuypers l'aîné, sont remarquables. Entre les contreforts à pinacles s'ouvrent de très larges fenestrages flamboyants à trois lumières, surmontés de gâbles aux tympans historiés, qu'entrecoupe une haute balustrade. Les scènes des tympans racontent l'histoire de saint Martin, patron de l'église.

L'ancienne salle du Chapitre a été également restaurée par Cuypers en 1879. Ses six travées sont couvertes de croisées d'ogives du XVe siècle, et éclairées par des fenêtres gothiques. C'est dans cette salle que fut signée le 23 janvier 1579 l'*Union d'Utrecht*.

Sainte-Catherine, la cathédrale catholique actuelle, devint église métropolitaine lors du rétablissement de la hiérarchie dans les Pays-Bas, en 1853. Le chœur date de 1469, les nefs et le transept, de 1528 environ.

Cette église est construite en briques, les meneaux et les couvertures des contreforts sont en pierre ; le transept ne ressort pas sur la ligne des bas-côtés. L'édifice mesure 80 mètres de longueur, 20 de largeur, 18 de hauteur sous clef.

Les catholiques d'Utrecht ont déployé un grand zèle pour la décoration et l'ameublement de leur cathédrale. Les baies sont garnies de vitraux de Geuer ; la polychromie de l'édifice a été confiée à Kleinertz ; les statues de l'autel de la Vierge sont l'œuvre de Fusch ; le maître-autel et celui du Saint-Sacrement sont dus à Mengelberg ; ce dernier artiste a aussi sculpté le jubé, les stalles et le trône épiscopal.

X. — CATHÉDRALE DE BRÉDA.

L'ÉGLISE réformée (*Hervormde Kerk*) de Bréda fut jadis une des plus gracieuses cathédrales gothiques. C'est un vaste vaisseau à trois nefs de six travées, un transept saillant avec chapelles latérales et un chœur entouré d'un ambulacre sans absidioles, ce qui est très fréquent dans les Pays-Bas. Les arches au cintre brisé des nefs portent sur des colonnes monocylindriques aux chapiteaux brabançons ;

brabançon aussi est le triforium à balustrade, dont les montants font suite aux meneaux de la belle clairevoie. Au Nord s'élève l'ancienne chantrerie de la famille de Nassau, au Sud, l'ancienne salle capitulaire. L'église, fondée vers 1291, reconstruite au XVe siècle, fut consacrée en 1510.

La tour superbe, qui se dresse en tête et domine la ville, est une des plus élégantes des régions du Nord. Ses trois étages carrés, flanqués de contreforts diagonaux richement décorés, percés de hautes fenêtres, ne sont que légèrement en retrait l'un sur l'autre, et le dernier étage, octogonal, est rattaché aux contreforts montant de fond par de gracieux arcs-boutants ; enfin la tour est coiffée d'une flèche légère et gracieuse, quoique de style bâtard avec ses formes renflées ; elle date de 1694. La tour primitive, qui s'était effondrée en 1457, fut reconstruite de 1468 à 1509.

Le chœur, qui date de la fin du XIVe siècle, offre une décoration extérieure très riche. Les contreforts montent jusqu'à la corniche, dont les moulures les contournent, ainsi que la balustrade à lancettes qui règne au pied du comble. Au-dessus des fenêtres basses, se dressent des gâbles ajourés, ornés de figures de la renaissance et de feuillages, que coupe la balustrade du comble, ainsi que nous l'avons vu à Bois-le-Duc et à Utrecht, et comme on le voit en général dans les églises du Brabant. Les autres travées des bas-côtés ont des combles masqués par des pignons aigus décorés de lancettes aveugles, autre trait caractéristique du style brabançon. Les verrières offrent une fort belle collection de fenestrages flamboyants gracieux et typiques. Les chapelles du chevet sont couvertes par des combles en pavillon pentagonal.

Le style régional s'accuse encore dans les fenestrages aveugles qui couvrent les plats des murs au-dessus des grandes arches, dans les arcatures qui courent sous les fenêtres basses, dans les hautes lancettes du rond-point. Selon l'usage de la région du Nord, les piles sont restées monocylindriques.

L'aménagement de l'église en temple protestant en a complètement gâté l'intérieur. Le chœur abandonné garde ses anciennes stalles du XVe siècle, aux remarquables jouées, la lame tumulaire en cuivre du chanoine Guill. de Gaellen (✠ 1529) et une série d'autres dalles funéraires intéressantes ; un clocher en bois du XVIe siècle le surmonte.

Le collatéral Nord contient la très remarquable suite des monuments funéraires de la renaissance, consacrés aux seigneurs de Bréda, la tombe relevée de Jean de Polanan (✠ 1394) avec ses splendides armures, et de ses deux épouses : Odile de Horne et Mathilde de Rotselaer (XIVe s.) ; le somptueux cénotaphe de Jean de Nassau et de Marie Van Loon, son épouse, et de ses parents Engelbert I de Nassau et Jeanne de Polanan, un des plus grandioses mausolées du moyen âge ; le tombeau célèbre d'Engelbert II de Nassau, et de Marie de Bade (1504-1560), une des œuvres capitales de la Renaissance, attribuées jadis à Michel-Ange, puis à Jean de Bologne, où des preux portent sur une table l'armure du défunt au-dessus de sa statue couchée ; puis dans l'ambulacre, toute une série d'autres monuments où la Renaissance a étalé les grâces de son style emphatique.

XI. — CATHÉDRALE DE MIDDELBOURG.

CETTE intéressante abbatiale fut jadis cathédrale, le Pape Paul III ayant institué l'évêché de Middelbourg en 1562 ; le siège fut bientôt supprimé à la suite de la Réforme. L'église, dédiée à saint Nicolas, se compose de deux nefs et d'un chœur polygonal ; elle contient des vestiges du XIIIe siècle, remontant à la fondation du monastère de Prémontrés en 1128. Le chœur, couvert d'abord en bois, fut voûté par Jean Borremans d'Anvers ; sous les formerets on voit les armes de l'évêque Castro.



CATHÉDRALE DE MIDDELBOURG.

En 1596 on sépara le chœur des nefs. En 1746 on brisa les crochets des chapiteaux des colonnes pour les travestir en chapiteaux romans. En 1852 on démolit un pignon avec tourelle d'escalier, qui était un bijou.

Entre la nef et le chœur s'élève la tour octogonale et svelte de l'abbaye, dénommée Lang Jan ; sa flèche actuelle, bulbeuse et ajourée qui monte à 86 mètres, date de 1713-1720 ; elle contient un carillon de 41 cloches.

Au Nord de l'église règnent les superbes galeries du cloître du XVIe siècle, aux voûtes remarquables par leur riche structure. Les bâtiments qui l'entourent sont devenus le palais de l'Amirauté et le palais des États provinciaux. On y admire la salle capitulaire, dont les belles voûtes reposent sur les colonnes centrales, une magnifique salle du XIVe siècle, l'ancien réfectoire élevé au commencement du XVIe siècle, etc. Ces constructions ont été restaurées par J. A. Frederiks [1].

Dans l'angle S.-O. de l'église on trouve une chapelle pentagonale, avec des fonts en cuivre de la Renaissance ; le couvercle est manœuvré par une remarquable potence en fer forgé.

1. V. J. Callewaert, *L'Emulation*, année 1902, p. 46.

XII. — GRANDE ÉGLISE D'HAARLEM.

C'EST au XIV[e] siècle qu'a été construit ce vaste vaisseau relativement léger, qui se dresse sur le Grand Marché. Toutefois il n'a été terminé qu'au XIV[e] siècle. Il dessine une croix latine à bras saillants. La nef centrale émerge, très haute, des bas-côtés. Un joli campanile octogonal et très léger de lignes, à trois étages en gradins, est campé à l'intertransept, en cavalier de toit, terminé par un diadème bulbeux. Le grand pignon de façade est ouvert par une baie énorme, veuve de sa verrière et des vitraux qu'y avait posés l'évêque d'Egmont. Elle a été murée et masquée par l'orgue important exécuté en 1738 par Christian Muller.



Fig. 217. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'HAARLEM.

A l'intérieur, le vaisseau est d'aspect froid. Les colonnes rondes de la nef portent sur des chapiteaux de type bien brabançon, des arcades au cintre gothique, et imédiatement au-dessus naissent les baies du clair étage, dont la partie basse, aveugle, est longée par une coursière. La voûte est en bois, en berceau, avec pénétrations au droit des baies. Elle est munie d'une ramification complexe de nervures rehaussées de polychromie.

Les bas-côtés se prolongent au flanc du chœur, le contournent, et sont couverts de voûtes d'arêtes simples. Au chœur, les colonnes sont dépourvues de chapiteaux ; les moulures des arches s'y noient dans le fût cylindrique ; au-dessus s'ouvrent les arcatelles d'une sorte de minuscule triforium.

La vue extérieure de cette église a tenté le pinceau des artistes : Pierre Saen-

redam, Isaac Van Nickele et J. Berckheide en ont peint des vues remarquables.



Fig. 278. — CATHÉDRALE D'HAARLEM.

Les stalles du chœur sont richement sculptées. L'église a été restaurée en 1891.

XIII. — CATHÉDRALE DE RUREMONDE.

NOUS avons parlé au t. I du *Munster* de Ruremonde. La vaste église de Saint-Christophe, qui sert de cathédrale, est un édifice en briques du commencement du XVe siècle, bâti sur un plan en croix latine, avec chœur fermé latéralement. A la fin du siècle on flanqua celui-ci de grandes chapelles latérales dédiées à la Vierge et au Saint-Sacrement ; on voit encore les fenêtres à meneaux, aveuglées, dans le chœur. Plus tard on ajouta aux nefs latérales deux nefs supplémentaires, plus des chapelles collatérales au Sud, qui offrent des combles transversaux à pignon. Actuellement le plan s'inscrit dans un rectangle de 54 mètres sur 50,50. Le vaisseau est précédé d'une grosse tour large de 10 m., dont la flèche cupoliforme est cantonnée de tourillons. Le transept offre une saillie considérable et se termine, comme le chœur, par un chevet à pans ; dans celui-ci s'ouvre un portail. Les nervures des voûtes des nefs s'appuient sur des colonnettes, greffées aux piliers monocylindriques et arrêtées à des culs-de-lampe à la nef centrale ; elles descendent jusqu'à terre dans les collatéraux. M. Cuypers père a rehaussé l'église d'une belle décoration polychrome. On y conserve de riches ornements sacerdotaux et la sépulture, avec de nombreux souvenirs, de la vénérable Jeanne de Rauderalt, née à Bruxelles (✠ 1624).

ITALIE [1]

L'OPINION la plus répandue était naguère, que le style gothique fut introduit en Italie par des architectes allemands vers le milieu du XIIIe siècle. On admettait que les monastères construits alors par les Franciscains et les Dominicains étaient les plus anciennes constructions gothiques de la péninsule [2].

Cependant quelques auteurs (Thode, Ojetti,) ont reconnu, que l'origine de ce style en Italie remonte aux monastères Cisterciens, qui s'y établirent dès la fin du XIIe siècle. Il en résulte que cet art est venu de la France et non de l'Allemagne. Un auteur Allemand, Dhome [3], n'a pas hésité à proclamer les Cisterciens « les missionnaires de l'art gothique en Allemagne ». Kahn est arrivé aux mêmes conclusions pour la Suisse. M. A. L. Frothingham a établi à son tour, que l'architecture gothique a été introduite en Italie par des moines français vers la fin du XIIe siècle. Il a étudié une quarantaine de monuments cisterciens élevés en Italie dans le style français, pur de tout mélange italien [4]. Mieux que lui, M. C. Enlart [5] a mis en lumière le rôle capital joué par l'Ordre de Cîteaux dans ce mouvement d'expansion.

L'honneur d'avoir fait connaître l'art ogival à l'Italie revient à ces moines : le premier monument gothique de la péninsule fut l'abbatiale de Fossanova, près de Terracine, (1187 à 1208), suivie de près par les églises plus gothiques encore de Casamari et de S. Maria d'Arbona, la première, non loin de Fossanova, consacrée en 1217 ; la seconde, fondée en 1208 dans les Abruzzes, tandis qu'en Toscane s'élevait celle de San Galgano, premier monument du style ogival dans cette contrée (1268-1300) [6]. En Toscane, San Galgano et la cathédrale de Sienne font école à la même époque, ainsi que Casamari et Chiaravalle, qui est une copie de Clairvaux. Dans toute l'Italie les Dominicains, puis les Franciscains, imitent, en la simplifiant, l'architecture des Cisterciens.

Quel était le caractère de cet art, dont l'importation eut de tels résultats et qui fut emprunté de toutes pièces à l'école gothique bourguignonne ?

Les voûtes romanes en berceau brisé de la Bourgogne s'étaient montrées, accompagnées de voûtes d'arêtes, dans les bas-côtés de Saint-Paul aux Trois Fontaines, près de Rome. A Saint-Nicolas de Girgenti, en Sicile, le berceau brisé de la nef est buté comme à Fontenay, près Montbard, par des berceaux latéraux perpendiculaires à l'axe de l'édifice.

La voûte d'ogives apparaît comme en Bourgogne, mêlée à la voûte d'arêtes. L'église de Fossanova n'a de croisée d'ogives qu'au carré du transept ; le reste du monument est voûté d'arêtes. A Barletta, en Pouille, l'église du Saint-Sépulcre, élevée en 1200, a des voûtes hautes sur croisées d'ogives, tandis que les collatéraux sont voûtés d'arêtes ; enfin, les églises de Casamari, S. Maria d'Arbona, S. Galgano, sont entièrement voûtées d'ogives.

---

1. V. W. W. Collins, *Cathedral Cities of Italy*, Londres, Heineman.
2. Saint-André de Verceil est de 1219, l'église supérieure d'Assise. de 1253, Saint-François de Bologne de 1236-1245.
3. Dhome, *Die Kirchen Cistercienserordens in Deutschland*.
4. Le type est l'église de Fossanova (V. *The american Journal of archaeology and of the history of the fine art*, 1890. — V. de Dion, *Bulletin monumental*, 1890. p. 295).
5. V. C. Enlart, *L'architecture gothique en Italie*.
6. Fossanova possédait une école ou *studium artium*, où l'architecture s'enseignait avec les autres sciences, tandis que San Galgano prêtait ses moines architectes à l'œuvre de la cathédrale de Sienne.

Les églises cathédrales et paroissiales des environs de Rome, au XIIIe et au XIVe siècle, procèdent pour la plupart de Fossanova. Les villes et les bourgades des marais pontins : Piperno, Terracine, Sonnivo, Fondi, Sezze, Sermonata, Ferentino, Anagni, Amaseno, etc., conservent un grand nombre de monuments attestant cette influence.

Les Franciscains, qui se bornèrent à copier, en l'appauvrissant, l'architecture des Cisterciens, ont cependant construit en Italie deux églises gothiques très remarquables : au milieu du XIII[e] siècle, Saint-François d'Assise et au XIV[e], Saint-François de Bologne. Toutes deux ont des arcs-boutants. La première rappelle, par sa tour carrée la Lombardie, par sa nef unique et ses contreforts cylindriques l'architecture provençale, surtout la Bourgogne par ses portails et sa galerie intérieure traversant les piliers. Saint-François de Bologne a des bas-côtés, et, chose rare en Italie, un déambulatoire entouré de chapelles rectangulaires, imitant ceux de Clairvaux et de Pontigny. La voûte d'ogives de la nef est sexpartite.

Ces églises ont également suggéré des imitations. A l'exemple des Cisterciens, les chanoines de Barletta adoptèrent le style bourguignon. Leur église possède un narthex avec deux tours carrées, réduction de celui de Vézelay. Elle a sur le transept une coupole octogonale. Les pilastres sont analogues à ceux de Langres. La corniche a des modillons échancrés et richement sculptés.

Les chanoines de Saint-Victor de Paris importaient vers la même époque en Lombardie un style gothique non plus bourguignon, mais appartenant au Nord de la France. De 1219 à 1224, sous la direction de leur abbé, ils élevèrent le magnifique édifice de Saint-André de Verceil, qui ressemble à la cathédrale de Laon par l'ordonnance de son chevet, par sa lanterne centrale et ses deux tours de façade, par la disposition de ses piliers cylindriques en maçonnerie, raidis par des colonnettes indépendantes, etc.

Après les moines ce furent les princes d'Anjou, par conséquent les Provençaux, qui ont contribué à répandre le style français. Lorsqu'en 1266 Charles d'Anjou conquit le royaume des Deux-Siciles, les rares monuments gothiques élevés dans cette contrée par les Cisterciens ou par Frédéric Barberousse n'avaient pas fait école. Le nouveau roi n'emprunta rien aux mœurs de ses sujets italiens. Un architecte français, maître Pierre d'Angicourt, avait la surintendance des travaux de construction et il fit école.

Les nombreux monuments bâtis par Charles I[er] et Charles II sont de style gothique provençal. Leur plan comporte un chevet polygonal ; celui de la cathédrale de Barletta est entouré de chapelles reliées entre elles comme on en voit à Narbonne ; Saint-Laurent de Naples a un déambulatoire comme l'abbatiale de Valmagne. Dans ces édifices, mille traits rappellent le style de la Provence. On peut comparer aux églises gothiques de ce pays, les cathédrales de Lucera, Barletta et Naples, Saint-François de Messine ; Saint-Dominique, Sainte-Claire et Saint-Eloi de Naples.

En empruntant ainsi de toutes pièces l'architecture gothique de trois provinces françaises, l'Italie ne faisait que suivre les traditions : déjà au XI[e] siècle, la Pouille et la Sicile avaient adopté l'architecture normande, tandis qu'en Toscane la magnifique abbatiale de Sant'Antonio reproduisait le chœur de celle de Conques, et d'autres particularités provençales.

Les grandes cathédrales gothiques d'Italie, surtout celles de Milan, de Sienne et de Florence ainsi que la nef de Padoue dans sa partie primitive, s'inspirent dans leur décor prolixe et dans leurs proportions, plutôt du sentiment classique que de l'esprit ogival. Les travées gigantesques, les piliers colossaux détruisent l'effet des détails.

Venise, qui aimait l'éclat et le mouvement des lignes, créa un style flamboyant spécial. En Toscane, l'influence de l'art antique produisit un système hybride, caractérisé par des faisceaux de pilastres surhaussés, avec des chapiteaux à rangs superposés de feuillages, que surmontent des tronçons d'entablement, par des moulures sèches ornées de denticules, par des revêtements en marbre blanc et noir. La construction est inhabile et maintenue par des tirans [illegible]

Les églises gothiques d'Italie ont des voûtes à *plan carré*, non point barlongues comme dans le Nord. Jamais on n'y rencontre d'absides à chapelles rayonnantes, sinon dans les églises d'origine française : les absides sont toujours polygonales.

I. — DOME DE MILAN.

Le style gothique ne s'est acclimaté qu'avec peine en Italie. Le climat ne s'y prêtait guère, et les traditions du peuple italien le tenaient incliné avec prédilection vers l'art antique. C'est pourquoi l'architecture du moyen âge y a disparu avant d'avoir atteint son dernier développement. On commençait à bâtir la plus grande église gothique du pays, le dôme de Milan, en 1386, lorsque déjà, à Florence, les formes classiques avaient commencé à se montrer aux galeries des tribunes de Sainte-Marie-de-la-Fleur. Il est vrai que le dôme de Milan [1] n'a guère de gothique que ses voûtes et la multitude de ses clochetons, de date récente. « Son style, dit M. A. Milani [2], dans son étrange originalité, a une place à part dans l'histoire de l'architecture. »

C'est à Jean Galéas Visconti, premier duc de Milan, que la ville est redevable de sa cathédrale majestueuse ; il la fit ériger, selon les uns, pour expier le meurtre de son oncle et beau-père Barnabo Visconti et des trois fils de ce dernier ; selon d'autres, en acquit d'un vœu fait pour obtenir un héritier de sa seconde épouse, fille de Barnabo, après la mort des trois fils qu'il avait eus de sa première femme.

Dédiée à la *Nativité de la Vierge*, comme l'indique l'inscription de la façade, c'est, après Saint-Pierre de Rome et la cathédrale de Séville, la plus grande église de l'Europe, et les Milanais l'appellent la huitième merveille du monde.

On a cru que le dôme avait été élevé par un architecte Suédois, Henri Arler, de Gmünden. A la fin du XIVe siècle un peintre flamand établi à Paris, Jacques Coene, était appelé à Milan pour dessiner en projet toute la cathédrale de Milan, du fondement au sommet [3]. Un maître-d'œuvre parisien, Philippe Bonaventure, partit en 1389 pour l'Italie, où il allait, durant deux ans, diriger les travaux du dôme commencés depuis peu ; il dessina la grande croisée de l'abside. On sait maintenant, à la suite de bien des recherches et des discussions, que Marco Frisone da Campione († 1390) est l'auteur du plan terrier. Jean Galeas avait posé la première pierre de l'édifice en 1386, mais ce n'avait été qu'une cérémonie d'apparat. On eut recours pour l'exécution à des architectes Allemands, Français, Italiens, pour réaliser le plan de Marco Frisone, qui fut adopté en 1390. Henri Arler n'intervint qu'à partir de 1394 ; après lui les travaux furent confiés à Ulrick d'Ensinger, à Pierre Loisart, de Paris [4] et à Jean Mignot, Français. Plus tard Brunelleschi, Bramante, Léonard de Vinci, Jules Romain y travaillèrent passagèrement. Saint Charles Borromée demanda à Pellegrini le projet de la façade, dont l'exécution fut commencée aussitôt, et reprise à la fin du XVIIe siècle sous la direction de J.-C. Sthorer ; cette façade fut démolie en 1790, Napoléon eut l'ambition de reprendre le grand œuvre, qui ne devait être achevé que de nos jours.

1. *Monographie de la cathédrale de Milan.* Milan, Épimaque, 1830.
2. V. *Encyclopédie d'architecture*, t. V, p. 250. — V. *Églises principales de l'Europe*, Milan, Ferd. Artoria, 1824.
3. V. *Annales du congrès archéol. de Gand*, 1907, t. I, p. 324.
4. V. H. Stein, *Les architectes des cathédrales françaises*, Paris, Laurens, 1909.

***

Le monument n'est pas encore terminé dans ses détails. Le vaisseau, partagé en cinq nefs, a 449 pieds de longueur, 275 de largeur au transept, 238 de hauteur sous la coupole et 147 à la nef centrale. Un des deux collatéraux fait retour sur les



Fig. 219. — DOME DE MILAN.

croisillons de l'énorme transept, qui présente trois nefs ; le chœur est entouré d'un collatéral simple, limité par trois larges pans. Des tourelles d'arcades carrées au nombre de neuf, montent à tous les angles saillants de l'édifice. La coupole, avec son couronnement, atteint 63 mètres, la tour, 108 mètres. Le toit est orné de 98 pinacles, et l'extérieur de l'église, de 2000 statues de marbre.

Sans être un chef-d'œuvre au point de vue du style, la cathédrale de Milan n'en est pas moins un monument d'un effet magique, avec sa profusion de ciselures et de dentelles de marbre courant le long des toits, sa forêt de tourelles, de clochetons et d'aiguilles au nombre de cent douze. Au pourtour extérieur de cette montagne de marbre blanc, taillée, ciselée, ouvrée, s'entasse un fouillis de sculptures, de statues et de bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien Testament.

La terrasse est formée de grandes dalles de pierre et bordée d'un peuple de saints en marbre dont le nombre atteint presque 7.000 ; Napoléon y figure en compagnie d'Ève !

La grande aiguille aiguë qui se dresse sur le dôme au centre de la basilique porte haut dans les airs la statue en bronze doré de la sainte Vierge.

En pénétrant dans le vaste édifice, le visiteur est d'abord émerveillé par l'ornementation de la voûte, qui paraît sculptée avec une richesse remarquable ; en regardant avec soin, il s'aperçoit qu'il a été la dupe d'un de ces trompe-l'œil si chers aux Italiens ; en effet, cette étonnante ornementation sculpturale n'est en réalité qu'un simple décor peint sur la voûte avec une perfection que trahit seulement le crépi tombé çà et là [1]. L'intérieur, de même que la façade, n'offre pas de style uniforme ; mais il produit un effet considérable par ses dimensions colossales. Cinquante-deux colonnes de marbre de 84 pieds d'élévation sur 24 de circonférence soutiennent les voûtes. « Les deux monolithes en granit rouge qui ornent intérieurement la porte principale sont peut-être les plus hauts qui aient jamais été employés dans une construction. Un peuple de statues en marbre, placé dans une longue ceinture de niches, anime l'intérieur et forme le cortège du Dieu qui repose sur l'autel. Le baptistère est formé d'un grand bassin de porphyre, qui passe pour avoir appartenu aux thermes de Maximien Hercule. »

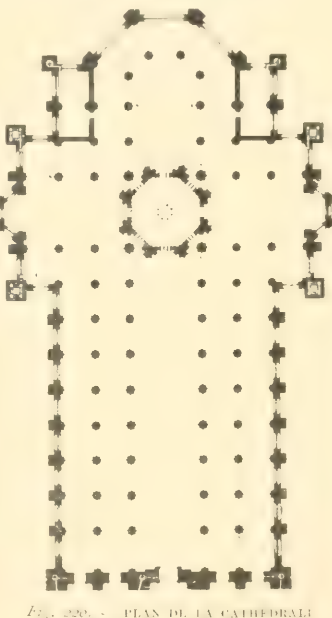


Fig. 220. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE MILAN ET DE SA COUPOLE.

« Le chœur, fermé par une superbe grille, s'élève de plusieurs degrés au-dessus de la nef. Il est entouré de stalles, dont les sculptures représentent la vie de saint Ambroise et d'autres archevêques de Milan ; elles sont regardées comme un chef-d'œuvre. Au-dessus du maître-autel brille le riche tabernacle où l'on conserve le *santo chrodo*, clou de la vraie croix, porté en procession par saint Charles pendant la terrible peste de 1576 [2]. »

Milan a voulu donner à sa cathédrale une façade digne d'elle. En 1884 un riche Milanais a laissé sa fortune au Dôme à charge de reconstruire la façade. A la suite d'un concours, on a adopté le projet de l'architecte Brentano. Depuis on s'est arrêté à un nouveau projet qui respecte les deux étages du XVIIe siècle et ne renouvelle que la partie supérieure, élevée à la hâte sous Napoléon. Le pignon unique est remplacé par un pignon central et deux demi-pignons.

1. Baron de Witte, *Rome sous Léon XIII.*
2. Mgr Gaume, *Les trois Romes.*

II. — BASILIQUES DE SAINT-FRANÇOIS ET SAINTE-MARIE DES ANGES A ASSISE.

C'EST sur les traces du Père séraphique saint François que nous dirigerons maintenant nos pas. Allons faire un pèlerinage à Assise, à la double église qu'on proclame la perle de l'Italie chrétienne, le chef-d'œuvre de l'École ombrienne, et le véritable sanctuaire de l'art catholique (1). Elle vaut bien une cathédrale, et sa description ne sera pas tout à fait un hors-d'œuvre.

La basilique, un des premiers monuments de l'art gothique en Italie et un des plus gothiques de la péninsule, domine le Sacré Couvent, dressé sur un roc escarpé et déclive. Attribuée à Jacopo (d'Allemagne), la façade paraît plutôt lombarde avec sa grosse tour carrée qui la flanque au Nord, divisée en nombreux étages aux arcatelles aveugles et le large pignon percé de roses et de trois portes, traversé par une bande d'arceaux décoratifs ; ce doit être l'œuvre d'un maître cosmaque. La première pierre en fut posée en 1228 (2). Jacopo eut pour successeur, son disciple Philippe de Campello.

L'œuvre, terminée vers 1236 (3), est admirable par la simple élégance de ses piliers et l'élan des voûtes de sa nef simple, à chevet polygonal. Elle respire le symbolisme profond des églises du Nord. En plan elle offre la forme du Tau imprimé sur le front de saint François. C'est une nef simple à chevet polygonal. Elle se compose en réalité de trois sanctuaires superposés : la crypte, tombeau du Père séraphique, l'église basse, image de sa vie terrestre, et l'église haute, symbole de son apothéose dans le ciel. La crypte forme une véritable église souterraine, qu'on mura après y avoir déposé le corps de saint François et que l'on appelait l'*église invisible.* Les restes du saint, heureusement retrouvés en 1818 dans l'anfractuosité d'un rocher et renfermés dans un vase précieux, sont conservés dans la crypte. Celle-ci n'est plus la primitive, laquelle a fait place à une autre toute moderne d'aspect, décorée de marbres de toutes couleurs ; un autel est placé au-dessus de la châsse ; des bas-reliefs en terre cuite ornent les parois des murs ; deux statues en marbre blanc représentent Pie VII et Pie IX.

* * *

La crypte est donc surmontée, comme à Saint-Michel-du-Mont en France, de deux églises superposées. C'est d'abord une église inférieure, basse, sombre, respirant la tristesse, la pauvreté, la pénitence, véritable image de saint François sur la terre. Ses voûtes en plein-cintre reposent sur des piliers massifs, soutenues au dehors par la base des arcs-boutants des voûtes légères de l'église haute, laquelle est, par un beau contraste, semblable à la Jérusalem céleste, au séjour glorieux de l'Apôtre de la pauvreté.

1. [illegible] III, p. [illegible] — V. Thode, *Franz von Assisi.*
2. V. Milani, *Encyclopédie d'architecture,* t. IV, t. 251.
3. [illegible]

Quand on pénètre dans l'église basse, dit un visiteur, on est gagné par une sorte de mélancolie qu'inspire la poésie des ombres. Le jour, qui entre par la seule ouverture de l'entrée, s'accroche aux reliefs de quelques tombeaux. Plus loin la nef est noyée dans un demi-jour mystérieux, qui n'est pas sans un charme pieux, tandis qu'à l'Orient s'ouvre le chœur, illuminé d'un jour éclatant ([1]).

L'église supérieure, aujourd'hui abandonnée par le culte, offre un svelte vaisseau



Fig. 221. — BASILIQUE DE ST-FRANÇOIS D'ASSISE.

couvert en croisées d'ogives et éclairé de fenêtres élancées. Il rappelle par sa nef unique et ses contreforts cylindriques Sainte-Cécile d'Albi et l'architecture provençale, et plus encore la Bourgogne par l'ordonnance de son portail et par sa galerie intérieure passant sous les appuis des fenêtres, en traversant les piliers ornés de faisceaux de colonnettes ([2]), qui sont peintes de bas en haut, et portent des nervures de voûtes elles-mêmes richement décorées. Brillante, lumineuse, légère, image des splendeurs divines, glorification du saint patriarche devenu l'habitant du ciel, la basilique haute offre un curieux contraste avec l'église inférieure. La façade couronnée d'un grand fronton obtus est ornée de marbres et de sculptures ; la porte à double baie s'encadre de voussures retombant sur des colonnettes ; une rose au riche fenestrage s'ouvre au-dessus. La grosse tour carrée est ajourée seulement à l'étage supérieur et troisième, et rappelle l'architecture du Nord.

1. C'est une sorte de magie de lumière, artistement graduée, que le peintre Granet a su rendre avec toutes les ressources du clair-obscur, dans un tableau que l'on peut voir au Louvre.
2. C. Enlart, *Revue de l'Art chrétien*, 1894, p. 115.

*
* *

Mais, nous l'avons dit, ce ne sont pas les mérites de l'architecture qui doivent retenir notre attention ; c'est le poème écrit avec le pinceau et consacré par le patriarche de la peinture italienne au patriarche de la Sainte Pauvreté. Celui-ci y est glorifié par des chefs-d'œuvre de la peinture, qui font d'Assise un centre de pèlerinage autant pour les artistes que pour les dévots : nous assistons ici aux origines de la grande école ombrienne.

Au milieu du XIII[e] siècle, Cimabuë, le père de l'école florentine, était occupé à peindre les grandes figures hiératiques à allure byzantine qui ornent l'église haute d'une manière si grandiose, lorsque, se rendant de Florence à Vespignano, il rencontra sur son chemin un petit pâtre de dix ans, occupé à dessiner sur une pierre plate une brebis de son troupeau. Étonné de la manière remarquable dont le jeune artiste dessinait son modèle, Cimabuë lui dit : « Voudrais-tu venir avec moi ? — J'irais volontiers, dit l'enfant, si mon père y consentait. » Le père, simple laboureur nommé Bondone, consentit, et Cimabuë amena Giotto à Florence et lui enseigna son art. L'élève surpassa bientôt son maître ; il était destiné à devenir le roi de la peinture chrétienne.

Dans la plénitude de son talent, il a peint, dit Mgr Gaume, les grandes figures devant lesquelles six siècles sont restés muets d'admiration. « De son côté, Giottino, supérieur peut-être à Giotto pour la forme, l'harmonie, et le sentiment, a déposé le tribut de son génie dans l'*Histoire de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge*, qui décore la travée droite de l'église inférieure. Stefano Fierontino, Puccio Copanna, Buonamico, Buffulmaco et bien d'autres sont venus écrire quelques lignes de ce grand poème. » On sait que l'un d'eux exprimait ainsi la pensée de tous : « Nous autres, peintres, en travaillant dans ce sanctuaire des beaux-arts, nous ne nous occupons d'autre chose que de faire des saints et des saintes sur les murs et sur les autels, afin que par ce moyen les hommes, au grand dépit des démons, soient plus portés à la vertu et à la piété. » C'était tracer le véritable et éternel programme de l'art chrétien.

Dans les magnifiques fresques de l'église inférieure, on peut comparer les caractères particuliers de l'art florentin et de l'art siennois à leurs débuts ; Giotto y a travaillé avec un élève à partir de 1306. Il y a peint une crucifixion et la fin de l'histoire de saint François. Le plafond du transept de droite est d'un artiste Siennois ; le transept de gauche fut décoré par Pietro Lorenzetti de Sienne, qui y mit la Madone sur fond d'or et des scènes de la Passion. Enfin Simone Martini peignit entre 1317 et 1320 la chapelle de Saint-Martin (1). On y admire les célèbres figures de Giotto figurant les trois vertus monastiques. Voici comment Rio les décrit :

La *Chasteté* est figurée par une femme voilée, qui prie dans une forteresse gardée par deux anges ; c'est à peine si les yeux peuvent l'apercevoir à travers une étroite fenêtre ; on voit seulement qu'elle repousse les couronnes et les palmes que des tentateurs viennent lui offrir. — De l'autre côté on voit l'*Obéissance*, vêtue d'un humble sac, posant la main gauche sur le livre de la Règle, et l'index de la main droite sur sa bouche pour signifier le silence, tandis qu'un moine s'incline devant

(1) [illegible] *Saint François à Assise*.

elle pour se laisser mettre un joug sur le cou. — Enfin la *Pauvreté*, dont on voit que Giotto avait peur tout en célébrant sa grandeur, paraît sous la forme repoussante d'une femme en haillons, en chevelure négligée, dont les flancs sont ceints d'une corde grossière ; l'épine et la chienne maigre qui vient aboyer contre elle, sont les emblèmes des épreuves et des mépris qui l'attendent dans le rude sentier de la vie. »

Dans l'église supérieure, Cimabuë a peint les quatre Docteurs de l'Église latine et de grandes fresques représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. On attribue à Margariton les gigantesques figures qui ornent les côtés d'une fenêtre. Aluigi d'Assise, surnommé l'*Ingegno*, a orné la voûte de la chapelle de Saint-Louis de quatre sibylles et des quatre grands prophètes. Le long des nervures des voûtes de la nef est peint un large cadre formé de feuillages et de rinceaux composés avec beaucoup de goût, qui renferme des sujets sacrés se détachant sur fond d'azur étoilé d'or. Les arcs doubleaux contiennent des figures à mi-corps de saints et saintes, contenues dans des médaillons.

Une impression de tristesse saisit le voyageur chrétien qui visite le *Sacro Convento* à Assise. « Il dresse toujours sur son énorme base de maçonnerie ses deux églises superposées, mais il n'appartient plus à l'Ordre du saint, en sorte que, malgré leurs admirables peintures, les chapelles donnent une sensation invincible de ruine et d'abandon... » « Les constructions sont bien les mêmes et la figure visible ; mais les églises vont se délabrant, le dôme s'écroulant ; les pèlerins ont été remplacés par des mendiants qui attendent les voyageurs, et, de ces voyageurs eux-mêmes, combien savent ce que fut vraiment le héros d'amour divin qui naquit et mourut sur cette colline, où du moins la dureté des temps n'a pas pu toucher au visage du sol, ce visage, comme dit tendrement un ancien, qui ne change pas si vite que le cœur d'un homme [1] ! »

La vaste basilique supérieure est vide. On n'y célèbre plus la messe. Sur l'autel manquent même le crucifix et les candélabres. Les murs seuls sont restés debout avec leurs admirables fresques. Le *Sacro Convento* est transformé en collège national, et un seul corridor est réservé aux Franciscains conventuels, qui seront mis à la porte le jour où la mort les aura réduits au nombre de trois.

*
* *

Plus heureuse que la basilique de Saint-François, la basilique de Sainte-Marie des Anges, ce lieu de prédilection de saint François, est desservie par les Franciscains de l'Observance, qui, suivant les recommandations du saint fondateur, n'ont jamais quitté ce lieu. « Faites bien attention, mes chers enfants, dit François à ses disciples, de ne jamais abandonner ce lieu. Si l'on vous chasse d'un côté, rentrez de l'autre, car ce lieu est vraiment saint, c'est la demeure de DIEU. » C'est sous le dôme de Sainte-Marie qu'on retrouve la *Portioncule* du Père Séraphique, encore parfumée de sa présence [2].

1. P. Bourget, *Sensations d'Italie*, 1891.
2. V. G. Gaume, *Les trois Rome*, t. III, p. 198. — Rohault de Fleury, *Moniteur d'architecte*, 1877.

La grandiose église actuelle et le vaste monastère sont conçus dans le style classique, et rappellent les Bramante et les Vignole.

L'église offre trois nefs, dont la forme en croix latine est dissimulée sous un comble unique et déprimé. Des fenêtres étroites et rares suffisent à éclairer les nefs, grâce à l'éclat du soleil italien ; le principal éclairage provient de la lanterne, qui, seule



Fig. 222. — BASILIQUE DE SAINTE-MARIE DES ANGES A ASSISE.

aussi, avec la coupole qui la surmonte, anime au loin la silhouette de l'édifice. C'est vers ce dôme, connu de toute l'Italie et aimé de ses pieuses populations, qu'accourent chaque année des milliers de pèlerins au jour des grandes indulgences [1].

1. Pour ne pas séparer deux églises sœurs, nous avons donné, parmi les édifices gothiques, ce monument très classique. Nous demandons grâce, pour cette incorrection, à la critique sévère.

III. — DOME DE SIENNE.

LA cathédrale de Sienne, fondée au XIe siècle, consacrée en 1184, agrandie en 1187, fut reconstruite au XIIIe siècle, sous une inspiration française (1). En Toscane l'abbatiale San Galgano, copiée sur celle de Casamari, et la cathédrale de Sienne, qui en est une imitation, font école l'une et l'autre (2). Commencée en 1229 par des maîtres indigènes, celle-ci fut continuée par des moines cisterciens de l'abbaye voisine de San Galgano. En 1257 le chef des travaux était le frère Vernaccio, auquel succéda le frère Melano, dont les documents de l'époque font mention jusqu'en 1268. Il y est aussi question dans le même temps de Fra Marco di San Galgano. Ce fut donc la grande école gothique issue de Fossanova, qui imprima à la cathédrale de Sienne son caractère bourguignon, qui se trahit dans les croisées d'ogives de la haute nef et dans le chevet plat conforme à l'usage de Cîteaux. L'art ogival eut d'ailleurs à Sienne un essor étonnant ; il y est caractérisé par l'arc brisé combiné avec l'arc surbaissé, elliptique, constituant ce que l'on appelle *l'arc siennois*.

C'est un noble édifice, que celui dans lequel s'incarne le style gothique de cette région. La République de Sienne, « qui attachait plus de prix à l'acquisition d'un chef-d'œuvre qu'au gain d'une victoire (3), » voulut travailler incessamment à son dôme, rendant chaque jour hommage à la Reine du Ciel sous le vocable de *Santa Maria assunta*.

Mais l'ordonnance austère de la conception primitive ne pouvait satisfaire les Italiens, qui rêvaient une cathédrale ornée de tribunes comme les églises lombardes, dominée par une coupole à l'exemple de celle de Pise ; et pour donner à cette coupole une forme plus régulière qu'à cette dernière, qui est elliptique, et une grande ouverture, ils amplifièrent la croisée du transept et la tracèrent sur plan hexagonal, disposition aussi rare que curieuse, qui étendit les bases du dôme jusqu'aux nefs latérales. De l'hexagone on passe au dodécagone à la base de la lanterne, et au cercle à la base du dôme proprement dit. Cette superstructure remarquable fut élevée de 1259 à 1264 ; dès cette époque l'édifice put servir au culte. En 1265 Fra Melano appela à Sienne le grand sculpteur Nicolas de Pise, qui venait de terminer le célèbre baptistère de cette ville et qui fut chargé de ciseler celui de Sienne avec l'aide d'Arnolfo di Lapo et de son propre fils, le jeune Giovanni. La chaire fut livrée en 1268. Cette merveille mériterait une longue description, qui ne peut toutefois trouver place ici. Rappelons seulement qu'elle déroule ses bas-reliefs magnifiques sur une série d'arcades trilobées, que soutiennent des colonnes appuyées sur l'échine de lions, selon la mode italienne.

Le départ inexpliqué en 1298 de Giovanni Pisano, devenu maître des œuvres de la cathédrale, interrompit les travaux, repris bientôt et poursuivis jusqu'en 1318 par

1. V. C. Enlart, *Revue de l'Art chrétien*, 1894, p. 41. — Comte de Waziers, *ibid.*, 1878, t. II, p. 240. — Doct. Gaetano Milanesi, *Documenti par la Storia dell' arte Senesa*. Sienne, Poni, 1854.
2. Milani, *Encyclopédie d'architecture*, t. IV, p. 254.
3. G. Rohault de Fleury, *Notes historiques sur le dôme de Sienne*, Paris, 1877.

Camaino de Crescenzio. Celui-ci démolit l'abside et recula le chevet, tout en gardant



Fig. 225. — CATHÉDRALE DE SIENNE.

sa forme plate, et créa un chœur d'une longueur inusitée en Italie. Il eut pour successeur son fils Tino, auteur du tombeau du Cardinal Pétroni († 1313).

A ce moment l'ambition grande des Siennois ne se trouvait pas satisfaite. En

1322 plusieurs architectes, entr'autres Lorenzo Maitani, proposèrent l'érection d'une nouvelle cathédrale plus vaste et plus riche. On résolut d'élever un vaisseau à trois nefs qui formerait la partie antérieure de la nouvelle et immense cathédrale ; la colossale construction fut commencée en 1340 par Lando di Petro et continuée par Giovanni di Agostino ; déjà s'élevaient la charpente des nefs et la façade revêtue de marbre, lorsque survinrent la peste et une série de calamités, qui signalèrent la déchéance de la république de Sienne. Des défauts de construction se manifestèrent dans le nouvel édifice, et l'on reconnut que tout était à refaire; les ressources manquaient, et l'on abandonna l'entreprise. De la tentative folle il ne reste que l'admirable portail du baptistère, et des murs mal bâtis. Dès lors on ne songea plus qu'à parachever et orner la vieille cathédrale et le Baptistère. Toutefois, en 1370 on avança la façade de deux travées, en démolissant le frontispice élevé par Giovanni Pisano à l'imitation de la façade d'Orvieto. Sur cette façade Duccio plaça enfin la fameuse madone comme le couronnement final.

En 1382, on commença, au chevet de la cathédrale, la façade du Baptistère d'après le dessin encore conservé du peintre Giacomo di Mine de Pellicciano ; elle est restée inachevée.

La cathédrale de Sienne offre une triple nef large, avec de hauts collatéraux ; elle a un chevet plat comme les églises de l'Ordre de Cîteaux, chevet percé au-dessus de l'abside d'un éblouissant oculus ; elle est coupée vers le milieu par une croisée carrée, amortie en polygone par des trompes et portant la base du dôme [1]. Les voûtes sont gothiques, à puissantes nervures croisées. Les piles sont à quatre colonnes engagées dans un noyau cylindrique ; elles sont ornées de chapiteaux feuillagés, à crochets, de style français. Mais leur allure élégante est détruite par les vigoureuses zébrures de marbre qui hachent leurs fûts et règnent sur tous les murs de l'église. Au-dessus des grandes arches règne une corniche à modillons surmontée de fenêtres à lancettes étroites.

Vers 1300, devant le vaisseau déjà construit, fut élevée la façade [2] luxueuse et ouvragée, criblée d'ornements, éblouissante de richesses, couronnée des trois triangles formés de ses pignons juxtaposés. Trois portails aux voussures cintrées surmontées de gâbles forment le premier étage ; au-dessus s'ouvre une rose dans un cadre carré garni de niches et d'arcatelles, et le tout est couronné par trois frontons que séparent des pinacles. Des tourelles très ouvragées flanquent les angles. Entre les lignes de la membrure, pas un pied carré de pavement qui ne soit couvert d'ornements.

Les murs des façades latérales sont traversés de cordons horizontaux colorés. Les fenêtres sont à cintre aigu, celles du bas, coiffées de gâbles. La terrasse supérieure est bordée d'une balustrade.

A l'intérieur, « les murs incrustés de marbre blanc et noir, la coupole, les sculptures sur bois, le pavé en mosaïques, le plus admirable qu'on connaisse, la voûte bleue parsemée d'étoiles d'or, les superbes vitraux du XVIe siècle, les bustes pontificaux (étendant leur série depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III), les magnifiques livres de chœur tout brillants de vignettes d'or et d'azur, ont de quoi satisfaire

1. La longueur de l'église est de 89 m., sa largeur, de 24 m. à la nef, de 51 au transept.
2. V. Rohault de Fleury, *ouvrage cité*.

l'intelligente curiosité de l'artiste ([1]). » La polychromie naturelle intense, qui rehausse ce monument, fait d'abord sur l'habitant du Nord une impression étrange, effacée ensuite par l'intérêt qu'excite tout ce brillant décor. Le pavement est une œuvre extraordinaire, unique au monde ; il est couvert de *graffiti* historiés, de marbres précieux incrustés, représentant des scènes de l'Ancien Testament et autres sujets religieux symboliques et légendaires. Il remonte à l'an 1372, avec des parties consécutives exécutées à diverses époques, notamment au XVI[e] siècle ; il a été restauré de 1870 à 1875, par le professeur Franchi.

Les fonts sont l'œuvre le Jacopo della Quercia (1417).

Au flanc méridional, près du transept, se dresse une tour carrée, zébrée, d'un beau jet et de forme élégante ; ses étages sont percés, du haut en bas, de petites baies croissant régulièrement en nombre : une, deux, trois, quatre, cinq et six.

IV. — CATHEDRALE DE BOLOGNE.

LA cathédrale de Bologne est l'église de San Pietro, élevée en 1605, dont il sera parlé plus loin. Mais nous ne pouvons passer sous silence la basilique de San Petronio, la plus grande église de cette vieille ville, qui mesure 117 mètres sur 40.

Elle fut construite en 1390 par M. Antonio da Vincenzo (✠ 1402). M. F. Ubertalli ([2]) cite les nombreux artistes, surtout les sculpteurs, qui ornèrent l'édifice durant les deux étapes de sa construction, de 1419 à 1440, et de 1441 à 1460. Un des morceaux marquants de la sculpture italienne est le grand portail, dû à Jacope della Quercia, l'émule de Michel-Ange, qui l'entreprit en 1428 et le laissa inachevé.

Alf. Lombardi décora les portails latéraux. Les dernières chapelles furent bâties de 1479 à 1510. Le clocher carré, qui se dresse tout droit au Sud du chevet, avec ses quatre étages de petites fenêtres, fut élevé de 1481 à 1492, par Giov. de Brenza et Jac. dei Balestri.

San Petronio, pareil à Santa Maria Novella de Florence, a le plan de la Chartreuse de Pavie ; c'est une large basilique à trois nefs très larges ; la centrale a de grandes travées carrées ; les collatéraux ont des travées oblongues et des chapelles latérales à raison de deux par travée. Les piles puissantes sont cruciformes, avec colonnettes dans les retraites ; elles ont de lourds chapiteaux à trois rangs de feuilles, qui portent d'énormes arches ogivales aux moulures prismatiques. Les murs goutterots, tout nus, percés d'oculi, reçoivent des voûtes d'arêtes aux grêles nervures. L'ordonnance de la nef se prolonge dans le chœur, terminé à trois pans. Le plan complet comportait un chœur plus profond, et un vaste transept, qui manque. L'ensemble a toute la sobriété froide du gothique italien.

A l'intérieur San Petronio présente des contreforts en éperons, et des chapelles à

doubles versants transversaux flanquées de pinacles, à l'instar de Santa Croce de Florence. Les façades latérales sont percées de fenêtres gothiques géminées. Celle de devant n'offre, au-dessus du portail, qu'un grand pignon en briques presqu'aveugle, à quatre ressauts.

V. — CATHÉDRALE DE VICENCE.

LA cathédrale est une église gothique basse, ayant pour bas-côtés deux séries de chapelles. Une grande façade pseudo-classique forme écran devant la nef émergeante et ses collatéraux, dont les longs murs en briques, percés de petites fenêtres gothiques, sont ornés de bandes murales et d'arcatelles sous les corniches. D'énormes murs en éperons se dressent au-dessus des bas-côtés pour soutenir le haut mur. Le chœur très élevé, et la coupole sont de la renaissance, et la crypte du XIII[e] siècle.



Fig. 224. — CATHÉDRALE DE VICENCE.

VI. — CATHÉDRALE D'ORVIETO [1].

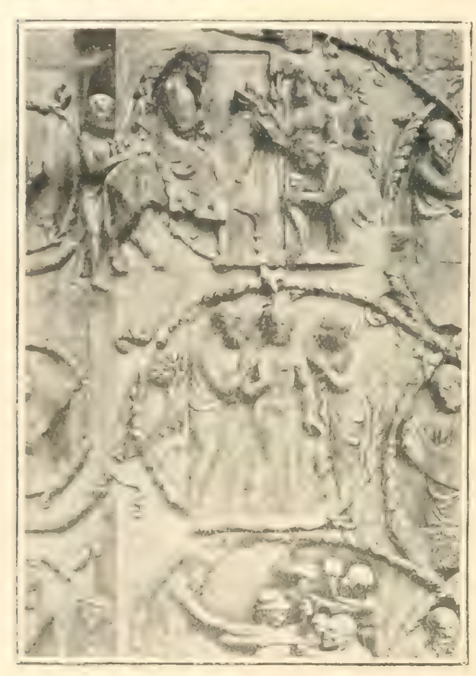
CE vaste monument est un des chefs-d'œuvre de l'art gothique en Italie. Il fut commencé en 1290 par l'architecte Siennois Lorenzo Maitani. C'est une basilique spacieuse à trois nefs, en croix latine, portée par des colonnes et des arcades plein-cintre, au-dessus desquelles règne une large frise décorative. Au-dessus sont percées

1. Benois, Resanoff et A. Krakau, *[illegible]*

les baies ogivales de la claire-voie ; un plafond couvre les nefs. Le chœur est carré, muni de bas-côtés et flanqué d'une série d'absidioles.

L'église est gothique, mais de ce gothique qui admet toutes les licences.

La belle façade, d'une riche polychromie, imitée de celle du dôme de Sienne, est plus élégante, plus élancée, mais fort surchargée d'ornements enchâssés dans des membrures, qui sont plutôt des cadres que des organes architecturaux. Cela fait l'effet d'un meuble colossal et précieux, plutôt que d'une construction ; mais c'est d'une merveilleuse coloration. Ce monument produit au beau soleil du soir un effet incomparable, avec ses sculptures en marbre blanc dorées par le temps, ses mosaïques, ses bronzes, et sa riche polychromie. Au fond, c'est une assez pauvre bâtisse ; c'est par la couleur qu'elle triomphe.



[illegible] — [illegible] la façade de la cathédrale d'Orvieto.

Elle offre comme la cathédrale de Sienne une façade surmontée de trois grands frontons, qui fut en grande partie l'œuvre de Laurent Maitani. L'arc brisé s'y mêle au plein-cintre.

La porte principale s'encadre de voussures concentriques en retraite sur des piédroits ébrasés, selon le beau modèle roman. Les minuscules portes latérales s'ouvrent sous de fausses fenêtres dans des arcades étroites, aux cintres pointus. Les trois portails sont surmontés de gâbles analogues à ceux qui couronnent les retables italiens. D'autres gâbles pareils couvrent les travées correspondant aux trois nefs, encadrés de fresques et séparés par des sortes de pilastres qui les dépassent comme des pinacles. Au milieu, à l'étage, s'ouvre une jolie rose dans un cadre rectangulaire trop raide. Le portail est couvert de bas-reliefs en marbre blanc retraçant l'histoire de la vie humaine.

Quand on pénètre à l'intérieur on éprouve un certain étonnement de voir la lumière tamisée doucement par des plaques d'albâtre, qui remplacent les fenêtres des nefs latérales, laissant les tympans seuls aux vitraux. Ce mode de clôture remonte à l'époque primitive (1292). L'ordonnance est imposante et sévère ; les trois nefs, couvertes de charpentes apparentes, sont séparées par des arcades plein-cintre que portent des piliers robustes, formés, comme les murs d'Assise, en pierre alternativement noire et blanche. Les marbres les plus rares ont été employés au décor, marbres ciselés, incrustés, découpés à jour, marbres antiques apportés de Rome, de Sienne,

de Carrare, albâtres de San Antonio ; des mosaïques tapissent les champs encadrés par ces marbres aux belles couleurs, etc. La structure en assises alternes de marbre blanc et noir frappe vivement les yeux et les offusque un peu. Le chœur est plus étroit que la nef, et les bras du transept sont inégaux.

Les fresques qui ornent le transept et les voûtes du chœur sont mal conservées. La chapelle du Saint Corporal, côté de l'évangile, contient un bel autel, orné, sous





Fig. 226 et 227. — CATHÉDRALE D'ORVIETO. — DÉTAILS.

un portique-retable d'un bas-relief, représentant la Nativité [1]. Mais tout disparaît devant l'admirable ensemble des peintures de la chapelle neuve de Saint-Brice, ébauché par Fra Angelico et terminé par Lucas Signorello ; ce sont des monuments de la peinture italienne. Gabriel Mercanti achevait la décoration picturale en 1612.

Le vitrail historié qui termine l'abside est de Jean di Bonino d'Assise (1334).

VII. — CATHÉDRALE ET BASILIQUE DE PADOUE.

LE dôme de Padoue est éclipsé par la basilique de Saint-Antoine. Commencé en 1552, il est l'œuvre d'Andrea della Valle et d'Agostino Righetti, œuvre restée inachevée; sa façade est nue comme le mur mitoyen d'une maison ; le riche projet dressé en 1730 pour cette façade par Girolamo Frigimelica est resté inexécuté au-dessus des fondations. A côté de la cathédrale se dresse une jolie rotonde romane en briques, qui est l'ancien baptistère.

La vaste basilique du Saint appelée par le peuple *Il Santo* fut élevée de 1232 à 1307. Elle a des arcades à cintre brisé sans moulures, austères et massives, qui rappellent que les Franciscains furent des premiers (avec les Cisterciens) à pratiquer

1. V. Barbier de Jouy, *Gazette des Beaux Arts*, t. XV, p. 428.

l'architecture ogivale en Italie ; mais le caractère régional s'affirme par les cinq coupoles et leurs toitures métalliques à la façon de St-Marc de Venise, éclairées égale-



[illegible]

ment par des lunettes à leur base : ces coupoles ne furent achevées qu'en 1424. La longue façade basse, très pauvre d'allure, est surmontée d'un grand fronton lombard ; au-dessous court une gracieuse galerie portée sur des colonnettes fluettes. Elle contraste avec les renfoncements abrupts dans lesquels s'abritent les portails. C'est

à tort qu'on a attribué la basilique, d'après Vasari, à Nicolas de Pise ; un des premiers architectes fut probablement Fra Carello.

La basilique est une des plus importantes de la chrétienté, par la vénération portée à son patron, par sa richesse et par sa grandeur. Longue de 115 mètres, sa périphérie mesure 360 mètres et ses coupoles sont hautes de 68 mètres. Son plan est en croix.



Fig. [illegible]. CATHÉDRALE DE PADOUE.

Elle contient une série de chapelles qui sont comme autant de petites églises très différentes, depuis la chapelle de Saint-Félix, qui contient depuis 1504 le corps du Pape mort pendant la persécution, sous Aurélius, en 274, un chef-d'œuvre de la fin du XIIIe siècle (vers 1275), jusqu'à la chapelle du Trésor, élevée en 1689 par Filippo Parodi, de Gênes, surchargée d'ornements tapageurs du goût bonominien le plus grimaçant. La chapelle du Saint, qui contient ses reliques, forme comme la transition entre ces deux époques si opposées de style, avec son élégance plus distinguée ; son plan est d'Andrea Riccio (1500), l'exécution, de Giovanni Minello dei Bardi (1520). Elle fut achevée en 1577. Ses bas-reliefs sont des œuvres considérables.

L'époque présente, à son tour, a apporté son tribut à l'opulente décoration de l'église du Santo.

VIII. — CATHÉDRALE DE PÉROUSE.

Le dôme de Pérouse, dédié à saint Laurent, élevé au XVe siècle, remanié aux XVIe et XVIIIe siècles, resté inachevé, présente un intéressant spécimen d'architecture ogivale péninsulaire.

Il offre l'exemple rare, en cette région, d'une sorte de Hallenkirche, c'est-à-dire de trois nefs d'égale hauteur sous un seul comble à pentes douces, de vastes dimensions.

De belles voûtes d'arêtes aux nervures toriques sans autres moulures reposent sur de hauts piliers à section octogonale coiffés de chapiteaux à abaque carré. Les bas-côtés ont deux étages de fenêtres ogivales. Le chœur, terminé en abside à trois pans, est percé de fenêtres gothiques à deux lancettes surmontées d'un oculus. Toutes les voûtes sont couvertes de peintures conçues dans le style de la Renaissance.



Fig. [illegible] — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE PÉROUSE.

Près de la porte du Sud on montre le chœur de Saint-Bernardin, et un tableau consacré à ce saint, peint par Arriga de Malines, des stalles de 1491, des fresques intéressantes et quantité d'œuvres d'art sculptées et peintes.

IX. — CATHÉDRALE DE MANTOUE.

DÉDIÉE à saint Pierre, la cathédrale de Mantoue est une basilique hétéroclite à colonnes, à cinq nefs, construite sur plan en croix latine ; la croisée est surmontée d'une coupole déprimée ; les nefs sont flanquées de deux rangées de chapelles latérales et bordées de gâbles aigus, postiches, alternant avec des tourelles rondes

pseudo-gothiques. Au chevet se dresse une grosse tour carrée lombarde, inachevée (V. tom. I, p. 152).

L'intérieur a été reconstruit sur le plan de Jules Romain. La grande nef est couverte d'un très riche plafond à caissons. La façade a été élevée en 1761 par un ingénieur autrichien dans le style de renaissance bâtarde ; elle comporte un ordre de pilastres efflanqués, un énorme entablement, un grand fronton très curieusement brisé par des ressauts correspondant à ceux de l'entablement des pilastres, et sur ce fronton, des statues lui faisant une silhouette curieusement hérissée ; ces statues représentent les Prophètes et les Sibylles : quelques-unes sont de Primatice.

L'intérieur renferme une fresque de Mantegna. Les peintures de la coupole sont d'Andreassi et de Theodoro Chigi.

X. — CATHÉDRALE DE TURIN.

DÉDIÉE à saint Jean-Baptiste, cette église s'élève à côté du palais royal. Elle date de la fin du XV[e] siècle ; elle a été construite de 1492 à 1498, sur le plan de Meo del Caprina de Florence. Elle a trois nefs, un transept et une coupole octogonale, elle appartient déjà à la Renaissance. Nous en reparlerons plus tard.

Derrière l'autel se voit la chapelle du *Saint Suaire*, construction étrange du XVII[e] siècle, due à P. Guarini, de l'ordre des Téatins. C'est une haute rotonde qui couvre le chœur des chanoines et à laquelle on monte par deux escaliers majestueux. Une sorte de sarcophage placé sous l'autel renferme la relique célèbre du Saint Suaire.

XI. — CATHÉDRALE DE NAPLES.

LE dôme de l'*Arcivescovado* rappelle, comme les cathédrales *Barletta* et de *Lucera*, les églises de la Provence ; il a été fondé en 1272 par Charles d'Anjou sur les plans de Masaccio et terminé en 1316. Il fut détruit en partie en 1456 par le roi Alphonse I et plusieurs fois restauré, en dernier lieu en 1837. Au milieu de ces vicissitudes il n'a conservé qu'une partie de ses dispositions primitives.

Le vaisseau garde des voûtes gothiques dans les bas-côtés ; la nef centrale est couverte d'un plafond peint par Santafede et Vincent de Forti. Les murs sont couverts de fresques de Luca Giordano. La coupole du chœur a été peinte par le Dominiquin.

L'édifice est dominé par deux hautes tours.

Il contient le tombeau de nombreux princes, cardinaux et illustres personnages.

Au-dessous du maître-autel est la confession de Saint-Janvier dans une chapelle construite vers 1500.

XII. — CATHÉDRALE D'AREZZO.

LE dôme d'Arezzo, construit dans le style gothique italien en 1277 sur les dessins de Lapo, par Aretin-Margaritone, fut agrandi au XVe siècle. Sa façade, restée inachevée durant six siècles, a été refaite en 1905 par l'architecte D. Viviani.

C'est une basilique à trois nefs, sans transept ; la nef centrale se termine par une abside à trois pans. Les collatéraux sont très élevés, les fenêtres sont des lancettes jumelles. Le campanile octogonal se dresse à côté du chevet.

Le linteau de la porte principale est orné des bustes de saint François et de saint Romuald ; les tympans des portes latérales sont des hauts-reliefs de Cassioli.

L'intérieur est richement décoré. Le moine ingénieur Guill. de Marcillat, de Verdun († 1529), a fait les riches vitraux et peint à fresque les voûtes des trois premières travées de la nef et la première des collatéraux. Margaritone a exécuté le tombeau de Grégoire X (1276). Le retable du maître-autel est couvert de bas-reliefs sculptés en 1370 par Giovanni Pisano et Betto di Francesco. Le tombeau de Guido Tarlati Pietromala, le bouillant évêque († 1330), a été exécuté par Agosto et Agnolo de Sienne sur le dessin de Giotto. On voit dans l'église, la tombe gothique du pape Innocent IV, des terres cuites émaillées de Della Robbia, etc.

XIII. — CATHÉDRALE DE COME.

LE dôme de Côme, tout en marbre, est une des belles églises du Nord de l'Italie, qui rappelle celle de la Chartreuse de Pavie. Les croisillons du transept ont des absides pareilles à celle du chœur. La grande nef et la façade ont été remaniées dans le style gothique, la première en 1396, la seconde de 1457 à 1486 par Luchino du Milan. L'extérieur de la grande nef, le transept et le chœur ont été ornés en style Renaissance de 1487 à 1526 par Thomas Rodari ; les nefs sont couvertes de croisées d'ogives portées sur des piliers de section en quatre-feuilles. Le portail du Sud est classique. La coupole a été construite par F. Juvara en 1432.

La façade, que décore la statue de Pline le Jeune, est de 1526. Les quatre rampants, décrochés, sont interrompus par des contreforts terminés en clochetons couverts de figurines sculptées ; d'autres ornent les encadrements, les quatre fenêtres gothiques à doubles lunettes ; une jolie rose s'ouvre au-dessus du grand portail lequel est accosté de deux petites portes. Le grand portail est de la fin du XVe siècle.

Celui du Nord, orné à l'excès, est des premières années du XVIe siècle. Le gouvernement vient d'affecter un crédit important à la restauration des marbres des façades de ce monument.

XIV. — CATHÉDRALE DE CONVERSANO.

CET édifice, l'un des plus beaux monuments des Pouilles, a été détruit par l'incendie en 1911. Commencé au XIII[e] siècle, terminé au XIV[e], il se dresse sur une colline à côté de la ville ; il fut une dépendance du monastère bâti vers 1080, par le comte Normand Godefroy de Horntville.

Il conserve encore sa façade du XIII[e] siècle, dans laquelle le style roman s'unit au gothique primitif. La porte principale, très riche en sculptures, est ornée de colonnes qui posent sur des lions. La façade a trois pignons et présente trois rosaces qui correspondent aux nefs. A l'intérieur, l'église était toute masquée par des stucs et badigeonnages, refaits en 1879, qui cachaient la structure originale. Celle-ci consistait en quatre grands arcs inférieurs et en une *matronée* (lieu réservé aux femmes) avec huit arcs de triforium par côté. Le feu, heureusement, a laissé intacts les crépis, les façades des murs de contour et les colonnes qui les supportaient. La façade principale a été préservée du feu ainsi que les autels, beaucoup de tableaux et plusieurs fresques.

XV. — CATHÉDRALE DE MONZA.

LA cathédrale de Saint-Jean a été remplacée par une église romane (nous l'avons citée au tome I) reconstruite elle-même dans le style lombardo-gothique par Matteo da Campeone, au XIV[e] siècle. C'est une vaste basilique à cinq nefs, bordée de chapelles, avec transept. Malheureusement, elle a été presque entièrement modernisée au XVII[e] siècle. Sa belle façade a été restaurée vers 1900. Les rampants sont interrompus par six contreforts qui dépassent ceux des angles, surmontés de baldaquins à statuettes. Elle est percée d'une rose rayonnante à pétales et de fenêtres à meneaux gothiques qui font étrange effet dans un placage de marbre.

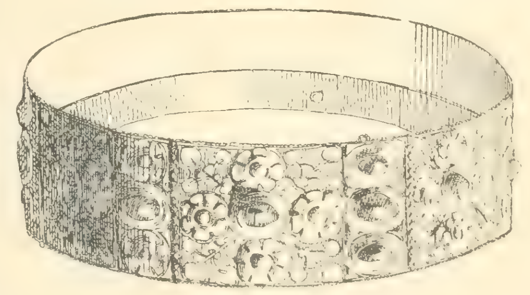


Fig. 231. — COURONNE DE FER DE MONZA

Au-dessus du portail saillant, formant un dais sur de sveltes colonnettes, et s'ouvrant en plein-cintre festonné, est un curieux bas-relief, où l'on voit Theodolinde exhibant ses trésors donnés à l'église, et au-dessous, le Baptême du Sauveur. La vie de Theodolinde est retracée à l'intérieur dans des fresques du XV[e] siècle. On y conserve le sarcophage de cette reine bienfaitrice.

Le joyau de Monza est la célèbre couronne de fer des rois de Lombardie, qui a couronné le front de plusieurs empereurs. Cette couronne en or habille une bande de fer formée d'un clou de la Sainte-Croix. Le trésor contient différents autres joyaux.

XVI. — CATHÉDRALE DE PRATO.



Fig. [illegible]2. — CATHÉDRALE DE PRATO.

LA nef de cette église est romane (V. tom. I, p. 161); la croisée du transept et le chœur sont gothiques. On y sent l'élégance de l'école toscane, et l'on y remarque quelques traits de l'architecture du Nord, mélangés avec des caractères des écoles pisane et florentine. La façade de l'Ouest est de la fin du XIV[e] siècle.

On admire dans l'église la chaire circulaire, due à Donatello, d'où l'on montrait jadis au peuple la ceinture de la Vierge.

XVII. — PETITES CATHÉDRALES.

ACERENZA. — L'antique petite cité d'*Aceruntia* possède une cathédrale gothique du XIII[e] siècle, d'un bel ensemble, à triple nef avec transept aux croisillons saillants, à deux absidioles orientées, un chœur entouré d'un déambulatoire dans lequel s'ouvrent trois absidioles. Le chœur est en partie roman ; il est établi sur une crypte à quatre colonnes antiques en marbres de couleur, dont les piédestaux offrent des bas-reliefs. On ne sait si le buste qui termine le pignon de façade est celui de Julien l'Apostat ou de l'empereur Frédéric II.

Amalfi. — La basilique de Saint-André s'élève au flanc d'une montagne abrupte, que domine une vieille tour. Elle remonte au XI[e] siècle et possède encore son campanile roman, à trois étages de fenêtres géminées, couronné d'un lanternon fantastique ; il est accompagné d'un vieux baptistère octogone. La façade richement décorée de marbres colorés, offre une belle fresque à son fronton ; elle est précédée d'un large narthex en style arabisant, auquel on accède par un large et interminable perron de plus de 50 degrés.

Aoste. — Cet édifice, qui offre des nefs sur arcades romanes (v. tome I, p. 161), a été remanié au XIV[e] siècle. Il a un portail décoré d'un bas relief en terre cuite polychromée, et le pavement du chœur offre une mosaïque de 1429. Les stalles sont du XV[e] siècle. Le trésor renferme les châsses des SS. Gratien et Jucundus (XIII[e] et XV[e] siècles) et un diptyque en ivoire de 406.

Ascoli (Piseno). — Ascoli, citadelle avancée des États pontificaux vers Naples, possède une cathédrale sans autre importance que celle de son riche trésor. Sur la rive du Tronto, entourée de montagnes, s'élève cette petite cathédrale dédiée à S. Émidius. Son plan est roman, mais la nef gothique ; un dôme s'élève au-dessus de la croisée, une crypte règne sous le chœur. La coupole est décorée de fresques de Cesare Mariani de Rome. C'est de cette cathédrale que disparut naguère une chape d'un prix inestimable, don de Nicolas IV, que M. Pierpont-Morgan racheta pour l'offrir au roi d'Italie. On y voit encore un remarquable antependium du XIV[e] siècle en argent massif, un autre du XVI[e] siècle, richement brodé, une statue en argent de S. Émidius du XVI[e] siècle, une statue de la Vierge attribuée à l'orfèvre Florentin Curzio Comagri (XVI[e] siècle), une crosse dessinée par Vasari, etc. ([1]).

L'église a été restaurée en 1888.

Atri. — La petite ville d'Atri, dans les Abbruzzes, possède une cathédrale ornée de fresques des XIV[e] et XV[e] siècles, de beaux retables en bois doré, etc. ([2]).

Barletta. — Le dôme de Sainte-Marie-Majeure atteste par ses formes l'influence française, venue de Narbonne. Elle a des chapelles de chevet, qui paraissent copiées sur l'église de la Mourguier de Narbonne, dans sa partie extrême de l'Est ajoutée en 1312. Elle a une partie qui remonte au XII[e] siècle.

On voit dans le chœur un tabernacle de 1152 et le tombeau du Comte Charles de Barbi et Mühlingen († 1566). Comme spécimen de l'art gothique, elle est moins importante que l'église du Saint-Sépulcre, vaisseau ogival à trois nefs inspiré du style bourguignon.

Biella possède une cathédrale du XV[e] siècle. Sa façade, en bordure de la grande place, est une reconstruction de 1825. Cet édifice est beaucoup moins remarquable que le célèbre baptistère du X[e] siècle, qui s'élève dans son voisinage.

Bitetto. — Cette petite ville de l'ancien royaume de Naples a son évêché et sa cathédrale. Celle-ci, commencée en 1335, possède un beau portail ménagé en 1435 dans la façade primitive, qui offre un vaste pignon à ressaut central occupé par une jolie rose. Les rampants sont soulignés d'arcatelles à la manière lombarde.

Cividale. — La cathédrale est une église à trois nefs, du XV[e] siècle, avec une façade de P. Lombardo, de 1502.

A sa droite, on voit les restes de l'antique baptistère de Saint-Calliste remontant au VIII[e] siècle, transféré là en 1448. On y conserve un antependium d'argent doré de 1185.

1. V. E. Bertaux, *Mél. d'archéol. Ec. française de Rome*, t. XVII.
2. V. *Emporion*, janv. 1905.

Crema. — La cathédrale de Crema est un édifice du XIIIe siècle, mais en partie romane. Les baies sont curieusement décorées d'archivoltes saillantes du style romain avec bandeaux à palmettes. Elle a une belle façade romane.

Faienza a une cathédrale dédiée à S. Pierre. C'est une basilique à trois nefs bâtie en 1474 par Guil. da Majano de Florence. Elle possède le tombeau de S. Savin, par Ben. da Majano (1472).

Fanon. — Le dôme possède un triple porche ogival. A l'intérieur on voit des peintures du Dominicain et de Carrache.

Foligno. — Cette église fut construite par des artistes Ombriens en 1202. Son dôme, de la Renaissance, a été restauré en 1907. Le portail latéral est orné des attributs évangélistiques et de sculptures rehaussées d'incrustations analogues à celles que nous avons rencontrées à Toscanella. (V. Cathédrales romanes). Au-dessus du maître autel est conservé l'étendard de la Sainte Ligue, trophée de Lépante, Don Juan ayant été jeté à la côte voisine après sa victoire.

Goritz a une cathédrale du XIVe siècle, qui possède des antiquités romanes.

Gubbio. — Le dôme, qui remonte à l'époque romane, a été restauré au XVe siècle et la façade est ornée de sculptures du XIIIe, représentant l'Agnus Dei entouré des animaux évangéliques.

Lucera. — C'est une magnifique église à trois nefs, du plus pur style gothique français du XIIIe siècle. Sa construction, fixée ordinairement à 1300, est, selon feu Lenormant, de 1274. Son architecture semble originaire de l'Ile-de-France. Cet auteur met en doute le nom de Pierre d'Angicourt ; on reconnaît aussi dans le décor sculpté la main d'un artiste indigène. Les voûtes sont remplacées par une charpente apparente, le pays étant sujet aux tremblements de terre.

Cette église, naguère restaurée, contient d'intéressantes fresques du XIVe siècle.

Pesaro a possédé une cathédrale. L'église de Saint-Abaldo est faite de marbre et de briques, avec des porches gothiques d'une grande richesse.

Piperno. — Cette petite ville, voisine de Terracine, possède un évêché. Sa cathédrale a quelque rapport avec Saint-Philibert de Dijon.

Pistoie. — Le dôme, qui remonte au XIIe siècle, a été restauré au XIIIe et agrandi d'une abside en 1559 (v. t. I).

Rapolla. — Cette petite ville possède une remarquable église gothique en croix latine à trois nefs, voûtée d'ogives, de la première moitié du XIIIe siècle.

Le campanile fut élevé en 1299 par les soins de l'évêque Riccardo.

Reggio. — Le dôme de Reggio d'Emilia était un édifice gothique, reconstruit vers 15[illegible]; il contient encore des parties des XIIIe et XVe siècles et des restes de fresques du XIIIe. Il offre trois nefs, avec un chœur exhaussé sur une crypte ; il contient de

nombreux tombeaux et des sculptures de Prospéro Spani, notamment à l'entrée, les statues couchées d'Adam et Ève (XVIe s.). Les fonts sont du XIVe siècle.

Ruvo. — Cette église a le même caractère que la précédente ; la façade est toute pareille, avec une rose dans la porte haute, un beau portail gothique et des arcatelles lombardes. Le vaisseau, plutôt roman (v. tome I, p. 160), possède des fresques du XVe siècle.

Sardaigne. — L'influence lombarde et toscane est manifeste dans les monuments médiévaux de cette île. La cathédrale d'*Iglesias*, bâtie par les Pisans en 1285, est empreinte des caractères de leur architecture. *Cagliari*, siège d'un archevêché, possède une cathédrale dédiée à Notre-Dame, achevée en 1312 par les Pisans, malheureusement fort remaniée par la suite, qui garde encore des portails latéraux du XIVe siècle et des ambons du XIIIe, ornés de sculptures historiées. *Alghero* a une cathédrale de l'époque de Charles-Quint, qui y séjourna (1510). C'est une intéressante construction inspirée de l'architecture toscane, dont le portail présente un spécimen remarquable du gothique de la dernière époque.

Sarzane, au pays du beau marbre blanc, est le siège d'un évêché depuis 1204. Sa cathédrale toute en marbre, commencée en 1355, est un bon spécimen d'architecture gothique italienne.

Sezze. — L'antique petite ville de *Suessa Pometio* possède, outre les ruines d'un temple de Saturne, un évêché et une cathédrale gothique, remontant à l'année 1362.

Spolete possède une cathédrale en partie gothique, rebâtie dès 1160, mais munie de chapelles du XVe siècle, et d'un porche de la Renaissance. Le chœur possède des fresques de Filippo Lippi. Les fonts sont d'Ambrogio Milano.

Trévise. — Cette antique église, agrandie au XIIe siècle, a été remaniée au XVe, puis au XVIIIe siècle.
Elle renferme le beau monument de l'évêque Zanetti par di Lombardi, une Annonciation du Titien, qui est célèbre.

Vicence. — Le dôme, massive construction souvent remaniée, remonte au XIIIe siècle. C'est une église basse à une seule nef avec chapelles latérales. Le chœur, très élevé, et la coupole sont de la Renaissance. La crypte date du XVIIIe siècle.

Viterbe a aussi une cathédrale gothique, ornée de fresques intéressantes.

ANGLETERRE [1]

L'INCAPACITÉ originelle de l'ouvrier Saxon, dit M. Lawrence Harwey, explique le plafond en bois régnant partout en Angleterre, où les arcades sont d'abord portées sur des piliers ronds et trapus. L'évolution de l'architecture a pour base la transformation du pilier rond dans le pilier gothique continental et dans le pilier rectangulaire. Il y a un rapport intime entre les éléments du support et ceux de la superstructure.

Le gothique anglais fut à son origine l'œuvre de la race conquérante. On le divise en cinq styles:
le style de *transition* ou *anglo-normand*, de 1154 à 1189,
le style *Plantagenet*, ou *primaire* (*Early english*), de 1189 à 1297,
le style *Edouard*, ou *decorated*, de 1297 à 1382,
le style *perpendicular*, de 1382 à 1550,
le style *Tudor*, ou *anglais fleuri*, ou *late perpendicular*, de 1490 à 1558.

Le style primaire offre des fenêtres dépourvues de meneaux, groupées par deux ou par trois. Plus tard, des colonnettes divisent les baies ; elles font ensuite place aux meneaux du *decorated*. Dans le style Tudor, vraiment national, abondent l'arc brisé à quatre centres et les vastes verrières, avec meneaux verticaux.

Les deux dernières époques sont caractérisées par l'envahissement de la forme, par la décoration et le développement des curieuses voûtes en parasol ou en éventail dites "*Fan Vaults*", à nervures postiches, dont le premier type se rencontre au cloître de Glocester.

Un autre élément prédominant en Angleterre est le créneau, souvenir de la conquête. Dans le style Tudor il apparaît partout. Dans la région d'York, les chevets sont plats, les couvertures en terrasse, les murs crénelés, les tours carrées, les meneaux perpendiculaires.

L'emploi de la charpente comme superstructure fit abandonner les chevets en abside, pour les chevets plats percés de vastes verrières. Par esprit utilitaire, on adopta des combles déprimés ; les terrasses abondent, chose étonnante dans un pays brumeux ; à mesure que le Normand français accuse l'acuité de ses toitures, l'anglo-saxon abaisse ses combles. L'un veut saisir par la silhouette, l'autre par la masse. Les deux genres coexistent et contrastent.

Les monuments gothiques anglais sont empreints d'un caractère nettement national. Ils frappent par leur énorme dimension. Les premiers monuments gothiques sont dus aux Cisterciens ; l'abbaye de Fountains est leur œuvre.

Au début abondent les grandes collégiales. Elles se dressent au milieu de vastes parcs dans l'enceinte de maisons canoniales, fermées par des portes monumentales comme celles d'une ville.

C'est en Angleterre qu'on rencontre les plus longs vaisseaux d'églises.

Il est intéressant de résumer ici l'évolution de la voûte anglaise. Un nouvel élément s'introduisit dans l'organisme des voûtes, à savoir la *lierne*, qui était apparue en Angleterre dès 1230, et

1. Edw. S. Prior, *A History oj gothic art in England*. (The Builder, janv. 1906).
G. Gilchrist, *An itinerary of english cathedrals for the use of travellers*. Londres, Gleeson et White.
George Worley, *Bell's Cathedral Series*. St. Saviour's, Southwark.
Francis Bond, *English cathedrals illustrated*, *S. B.* Lippincold et C°. Philadelphie. — Id. *Gothic architectur in England*. [illegible] Holborne, [illegible].
G. Clinch, *Old english churches architecture, furniture, decoration, monuments.*, in-8°, London, Gill.
John Britton, *Cathedral antiquities*. Londres, 1836.
H. Allen, *The great cathedrals of the World*. Boston, 1886.
[illegible] *l'art du moyen âge en Angleterre*.
J. Carter, *Ancient Architecture of England*, 1845.
A. Heales, *The Church of Gotland*. Munster, 1882.
C. A. Stolhard, *Tne monumental effigies of Great Britan*. Londres, 1898.

qui en devint un accessoire inséparable à partir de 1240. Le compartiment central de la crypte de Glascow, une des plus belles et des plus récentes de l'Europe, date des environs de 1260. Ici, la disposition nouvelle se trouve greffée sur l'ancienne, déjà partiellement exécutée. Ainsi, les bas-côtés de la crypte, qui remontent à 1235, sont couverts de simples croisées d'ogives, aux moulures épaisses et toriques. Au centre, les profils sont plus fouillés, et le tracé des nervures rappelle l'ichnographie des pièces isolées, salles capitulaires, etc. C'est la voûte en étoile, telle qu'elle figure dans l'album de Villars de Honnecourt, dessinée, Quicherat l'a démontré, de 1240 à 1251.

Après les liernes apparaissent les tiercerons, spécialement nécessaires en Angleterre, pour soutenir à un point intermédiaire, les liernes qui offrent fort peu de flèche.

Puis le système se développe, engendre les contre-liernes ou goussets, les tiercerons multiples, pour aboutir à la voûte dite en éventail, ou à nervures ramifiées, qui sont une des particularités les plus remarquables du gothique anglais ; on en voit un spécimen remarquable à la chapelle de St-Georges (Windsor). Les nervures deviennent plus étroites et plus élancées pour mieux se dégager. Pendant ce temps (la première moitié du XIII[e] siècle), les profils des moulures fournissent des indications chronologiques infaillibles, surtout ceux des nervures. A Glascow leurs profils accusent cinq époques distinctes, allant de 1220 à 1270 pour les quatre premières, la cinquième est postérieure.

L'accolade se montre vers 1290 et est usuelle au XIV[e] siècle.

Le chapiteau en forme de frise règne à la même époque

Après avoir puisé ses premiers éléments en Normandie, l'architecture anglaise s'est parfois retrempée encore dans la suite à la source française ; le chœur de Cantorbéry est purement français. Mais plus tard le génie britannique reprit tout son empire et développa tous ses caractères.

L'art français est élégant et simple, l'art anglais se montre surtout riche et compliqué. Les fenestrages des verrières se développent surtout dans le sens vertical ; les cintres des fenêtres s'aplatissent en arc *Tudor*. Les divisions horizontales, prépondérantes dans le style anglo-normand, disparaissent, et les lignes verticales dominent. Les façades se couvrent à profusion de moulures et d'ornements. Tel est le *decorated style*, en honneur sous Edouard II, Edouard III et Richard II, auquel succède le *perpendicular style*, qui a duré depuis Henri IV jusqu'à Henri VIII.

I. — CATHÉDRALE DE LINCOLN [1].

Il faut gravir des rues escarpées pour gagner la vieille cité qui se groupe à l'ombre de la cathédrale de Lincoln, sur le sommet d'où elle domine toute la contrée. Les vieilles demeures des chanoines sont bâties autour de la cathédrale, clôturant le cimetière. Un visiteur distingué [2] nous décrit en ces termes ce remarquable type des enclos, qui figurent parmi les hautes curiosités de quelques cathédrales anglaises, déjà signalées plus haut [3].

1. R. Garland, *ouvrage cité.*
A.-F. Kendrick, *Lincoln cathedral*, Londres, Gleeson et White.
2. Voir *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, XVII[e] exemplaire, 2[e] fascicule.
3. Voir la Préface du tome I, *Cathédrales latines romano-byzantines*.

« Les vieilles portes qui clôturaient le quartier réservé aux clercs, sont encore debout et permettent de reconstituer par la pensée, ce que devait être ce séjour de paix et de prière. Du côté Sud, sur l'un des flancs de la colline, étaient situées les ravissantes demeures des vicaires choraux, groupées au nombre de treize dans un enclos qui ressemble à un petit béguinage, où les fenêtres ogivales et les toits pointus émergent partout de flots de verdure et de fleurs. A côté de ces modestes demeures, se trouve l'ancien palais épiscopal dont les ruines, pleines d'austère poésie et de grandeur, remplissent le jardin du palais épiscopal actuel. Tout cela a non seulement un aspect pittoresque et artistique, mais est imprégné de foi catholique et reporte invinciblement l'observateur vers les siècles qui virent éclore ces ravissantes constructions... »

Fig. [illegible]. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE LINCOLN.

La majestueuse cathédrale est comme le cœur et le centre de tout cet ensemble. On l'aperçoit de partout, des jardins comme des chambres du palais épiscopal, comme de la plus humble demeure d'employé de l'église. Vue de la pelouse qui s'étend devant le chevet, avec la longue façade du Sud de la majestueuse salle capitulaire, elle est réellement féerique.

« Partout les lignes architecturales puissantes, les silhouettes, les formes gracieuses et énergiques du XIIIe siècle, les baies largement ouvertes, les contreforts admirablement combinés, les grands toits aigus de cette belle époque ; et, pour couronner cet ensemble, la grandiose tour centrale, majestueuse et sobre qui forme réellement le centre et le sommet de l'édifice [1] ».

L'immense et superbe cathédrale de Lincoln appartient au genre *decorated*, mais dans une donnée relativement sobre et comparable, comme pureté de lignes, aux cathédrales françaises. Le chœur est du XIVe siècle, les parties principales, du commencement du XIIIe. Elle mesure à l'intérieur 481 pieds de longueur, et couvre 57.000 pieds carrés.

La cathédrale de Lincoln, en même temps qu'une des plus belles de l'Angleterre, est celle peut-être qui montre mieux la filiation entre les églises gothiques françaises et plusieurs monuments anglais. Elle est un remarquable sujet d'étude comparative, et présente dans son architecture un mélange de caractères anglais et français.

1. Dans son ensemble et dans ses détails elle étale une splendeur, dont l'impression a été traduite d'une manière piquante par des mots qu'on adresse vulgairement à une personne qui se laisse emporter par la colère : [illegible]

« Elle met en présence, dit feu E. Corroyer, l'architecture anglaise avec sa structure massive ornée de détails, formée par des lignes verticales, rigides, sèches et dures comme le fer, et l'architecture française, gracieuse et ferme à la fois, souple et forte comme l'or, plus solide et plus résistante que le fer sous l'apparence d'un art plus parfait. Si la façade et les tours de l'Ouest sont anglaises, le chœur et l'abside sont français comme composition et très probablement comme exécution, de même que la salle capitulaire, dont les dispositions et les détails rappellent ceux des façades latérales de Bourges. »

« Quel superbe monument, écrit M. Soil, élancé, richement décoré, couronné par trois tours élevées, où on ne s'aperçoit presque pas de l'absence de flèches, et qui serait si beau sans le malencontreux porche accolé à la façade, et qui fait l'effet d'un vaste écran derrière lequel on a voulu cacher ce bijou de cathédrale (1) ! »



Fig. 234. — BAS-RELIEF DE LA FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE LINCOLN.

Disons quelques mots de ses origines.

C'est en 1073, que l'évêque Remi de Fécamp entreprit la construction de la première cathédrale, consacrée sous Robert Block (1094-1123), incendiée l'année suivante et restaurée, renversée enfin, en 1185, par un tremblement de terre. De cette construction il reste une partie de la façade Ouest et la base des tours de tête. Sa reconstruction fut entreprise par saint Hughes de Lincoln, ancien évêque de Grenoble, entre 1186 et 1200, selon les idées françaises. Le chœur, la nef jusqu'au clair-étage, le transept, et les bas-côtés Est du grand transept datent de ce temps, de même que la partie centrale de la façade Ouest. Le reste du transept et le porche, nommé *Galilée*, ainsi que le haut mur des nefs, sont du commencement du XIIIe siècle ; ces parties appartiennent au gothique primaire et furent élevées en partie par l'évêque Grossetête, Anglais, mais élevé en France, de 1203 à 1253, à l'exception du presbytère, ou *chœur des anges*, qui ne fut achevé qu'en 1282.

On connaît le nom de l'architecte employé par saint Hughes : c'est *Geoffroi de Noiers*, Anglais d'origine, et qui a conçu une œuvre bien originale et nettement anglaise, si l'on doit s'en rapporter à l'opinion de Viollet-le-Duc, qui, consulté à ce sujet, a déclaré qu'après l'examen le plus soigneux, « il ne peut trouver dans aucune » partie de la cathédrale de Lincoln, ni dans le plan général, ni dans aucune partie

1. Le texte qui suit est un résumé d'une description du même auteur.

» du système d'architecture adopté, ni dans les détails des ornements, aucune trace » de l'école française du XII[e] siècle, si nettement caractéristique des ca thédrales de » Paris, Noyon, Senlis, Chartres, Sens et même Rouen. » D'autres, toutefois, écrivent *Geoffroy de Noyon* et en font un Français, ce qui est, paraît-il, controuvé comme l'assure Sir Walter Armstrong (1) ; selon eux, cet architecte, qui avait travaillé à Troyes, aurait imprimé à l'église de Lincoln quelque allure normande (2).



Fig. 235. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE LINCOLN.

Ajoutons que l'extrémité orientale du grand transept date de Thomas Becket, vers 1345, l'étage supérieur des tours de façade, de 1450, le couronnement de la lanterne, de 1490. Voilà le monument daté dans toutes ses parties, pour la plus grande facilité de l'étude de ses caractères archéologiques.

Il est construit en calcaire oolithique du pays.

Le *plan* général de la cathédrale est celui de la croix latine, avec cette particularité, que le bras supérieur, comprenant le chœur et le presbytérium, est aussi long que le bras inférieur, et qu'il est coupé par un second transept figurant le titulus de la croix ; enfin le bas de la partie inférieure s'élargit singulièrement par l'adjonction de chapelles importantes accolées au porche Ouest, formant comme un troisième petit transept. La nef, élargie à son origine, sur deux travées, par des annexes aux bas-côtés, mesure sept travées. Les croisillons du grand transept, d'une saillie énorme, offrent au côté Est des bas-côtés une chapelle, ainsi que ceux du petit. Le chœur enfermé dans une clôture, comprend un vaisseau à collatéraux de deux travées, terminé en chevet plat.

La sculpture, rare ailleurs, abonde ici et offre des spécimens de tout premier ordre.

La *façade principale*, ou *porche Ouest*, se compose de deux parties bien distinctes, présentant toutes deux un grand intérêt, mais dont la réunion donne un ensemble bizarre et même choquant. Fût-il d'ailleurs homogène, ce porche haut et large, aux lignes droites et sans relief, est un véritable hors-d'œuvre, qui semble plutôt destiné

1. W. Armstrong, *Grande-Bretagne et Irlande*. Hachet, Paris, 1910.
2. V. Planat. *Encyclopédie d'architecture*, p. 38.

à masquer l'église qu'à en décorer l'entrée. La partie centrale, normande, présente trois grandes baies, qui devaient s'élever jusqu'au faîte de la nef primitive. Chacune d'elles renferme une porte aux archivoltes en retraite reposant sur cinq rangs de colonnettes. Cet ensemble est entouré et encadré par le vaste écran gothique signalé plus haut, qui date de 1209 à 1235. Au centre, s'élève un fronton triangulaire aigu ; aux angles, deux tourelles octogones avec flèches. Le tout est couvert d'arcatures légères, autrefois garnies de statues (il en reste quelques-unes); le pignon lui-même est revêtu d'un treillis sculpté, et toutes ces sculptures sont d'une finesse excessive. Parmi les sculptures on voit une curieuse représentation de l'Enfer, reproduite ci-contre.

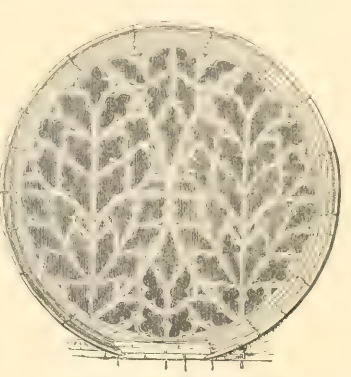


Fig. 256. — ROSACE FLAMBOYANTE DE LA CATHÉDRALE DE LINCOLN.

Des façades latérales, celle du Sud est celle qui se voit le mieux et qui présente le plus d'intérêt. On remarque, à l'angle Sud-Ouest du transept, le *Galilée*, porche dont le plan est cruciforme, et sous lequel le Chapitre jugeait autrefois certains délits. Plus loin, sur le bas-côté du chœur, un gracieux *porche* donnant accès au presbyterium, dans un style qui rappelle fort l'architecture française. Il conserve dans ses arcatures, très riches, très finement sculptées, quelques restes fort mutilés d'excellentes statuettes, dont l'ensemble représentait autrefois le Jugement dernier. Un peu plus loin, ornant un contrefort, deux statues de roi et de reine, Edouard Ier et Eléonore (XIIIe siècle), du meilleur style. Enfin, le chevet est moins riche que ceux d'Ely et de Peterborough, mais très imposant encore ; près du chevet s'élève la *salle du Chapitre*.

La cathédrale est dominée par trois tours dont celle du centre, à plusieurs étages de fenêtres, appartenant au gothique secondaire ou décoré, est surtout belle et frappante, vue de l'enclos des vicaires.

A l'intérieur, la plus grande richesse distingue les piliers, formés de faisceaux de colonnettes, les moulures nombreuses et profondes et le triforium, le plus riche peut-être de la chrétienté, ainsi que toutes les autres parties de l'édifice.

« Ce qui est particulièrement remarquable, dit notre auteur, c'est qu'aux caractères généraux, faciles à reconnaître, qui accusent le XIIIe siècle dans l'église de Lincoln, et qui se retrouvent dans toute l'Angleterre, comme aussi en France et en Belgique, se joignent des caractères propres à la Grande-Bretagne, qui permettent d'affirmer que la cathédrale de Lincoln a été érigée par des artistes anglais et non par des étrangers. » Ces caractères sont notamment les arcatures aveugles au cintre très aigu, et une sculpture florale très riche, comparativement à celle des monuments français.

La grande nef date de 1209 à 1235. Elle forme un long vaisseau de sept travées. Sur ses voûtes jadis polychromes, on lisait les noms de plusieurs artistes de l'époque. On est frappé, au premier aspect, par son ampleur, sa riche décoration et la beauté de ses piliers, formés de faisceaux de colonnettes un peu grêles, annelées, régulièrement groupées et ornées de chapiteaux admirablement sculptés. Les piles de

la croisée sont formées chacune de 24 colonnettes en marbre de Furbeek. Les voûtes de la nef et du chœur sont basses, et l'ensemble de leurs nervures, peu élégant. Toute l'église offre une polychromie naturelle résultant de l'emploi de marbres et de pierres de couleurs différentes, en particulier une pierre jaunâtre et un granit vert foncé.

Chaque travée du triforium compte deux arcades géminées, portées sur de gracieux groupes de colonnettes ; les baies du *cleristory* sont triples et un peu étouffées par les voûtes. Les bas-côtés des nefs (sans chapelles) sont décorés d'arcatures à arcs trilobés. Celles du côté Nord continuent sans interruption, passant derrière les faisceaux de colonnettes qui supportent les voûtes des basses-nefs ; celles du Sud sont au nombre de quatre par travée comprises entre deux piliers. Elles sont supportées par un soubassement formant siège.



Fig. [illegible]. — CATHÉDRALE DE LINCOLN. TOMBEAU DE S. REMI

La tour centrale, voûtée en lanterne octogonale, percée de trente fenêtres, est d'un grand effet. Cette lanterne, s'étant écroulée en 1235, fut reconstruite par l'évêque Grossetête vers 1240. « Elle rappelle, dit M. Corroyer [1], par sa forme générale et ses détails, la grande tour-lanterne de Coutances en Normandie, qui semble également avoir servi de modèle à celle de Saint-Ouen de Rouen au XIVe siècle. »

Des écrans en pierre ferment les chapelles Est du transept.

Deux grandes *roses* éclairent les deux chevets des croisillons : « ecclesiae duo sunt oculi. » L'une est dénommée l'*Œil du Doyen*, l'autre l'*Œil de l'Évêque*. La première est l'œuvre d'un seul maître, la seconde est une mosaïque de fragments. Celle du Nord, encore presque normande, renferme le plus curieux vitrail du XIIIe siècle conservé en Angleterre. Tout autre, mais très remarquable aussi, est la rose Sud, qui appartient au gothique décoré et date de 1350 ; son réseau très serré forme une véritable dentelle.

Le chœur et son transept appartiennent à l'œuvre primitive de Saint-Hughes. Ils sont plus riches en sculpture ornementale que le reste de la cathédrale. Le triforium en particulier est d'une richesse de décoration inouïe ; chaque travée comprend deux arcs qui se subdivisent en deux baies au sommet trilobé, l'espace resté libre entre ces dernières et le grand arc étant rempli par un quadrilobe. Les montants entre les colonnettes sont garnis de crochets. La grande fenêtre du chevet, disproportionnée, est garnie de vitraux modernes. Au presbyterium, formant les cinq premières travées, fait suite l'arrière-chœur, nommé *chœur des anges ;* achevé vers 1282, il comprend

1. *L'Architecture gothique*, p. 88.

trois travées, décorées de figures angéliques dans les écoinçons. Ce chœur offre toute l'ampleur et la richesse de décoration de la fin du XIII[e] siècle et le bel éclairage propre aux absides isolées. Le chevet plat du chœur est moins élégant que les absides polygonales du continent, mais le triple pignon qui termine le chœur, le chevet percé d'une baie immense et étayé de puissants contreforts, ont bien aussi leur grandeur et leur majesté.

Une autre fort belle entrée, ornée de vitraux anciens, existe entre le transept et le bas-côté Sud. Le grand transept offre vers l'Est, un bas-côté divisé en six chapelles que ferment des écrans en pierre.

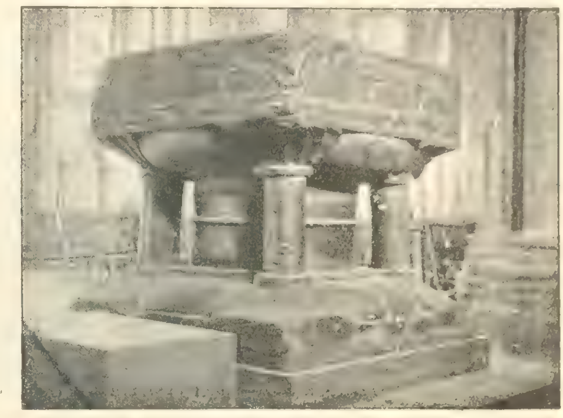


Fig. 238. — CATHÉDRALE DE LINCOLN. FONTS BAPTISMAUX.

Signalons dans le chœur la chantrerie de l'évêque Flameng († 1432), les tombeaux de l'évêque Henri Burgersch († 1342), de son frère Robert et de Nicolas de Contiliepe († 1355), ainsi que la châsse du petit saint Bughet, l'enfant immolé par les Juifs. Les stalles du chœur, en gothique perpendiculaire, sont très finement travaillées.

Un cloître conserve trois ailes anciennes, en gothique décoré de la première période (1280-1300), avec une voûte en bois.

La salle du Chapitre, dont l'entrée donne dans le cloître, est un très élégant édifice octogone du XIII[e] siècle. Ses voûtes reposent sur deux faisceaux de colonnettes supportées par des culs de lampe et sur un pilier central également de deux colonnettes.

II. — CATHÉDRALE D'YORK [1].

CE monument superbe, bien qu'un peu froid et d'une largeur excessive, l'un des plus imposants qui aient été construits dans le style gothique sans mélange, mais à des époques diverses, est aussi l'un des plus grands qui existent, puisqu'il ne mesure pas moins de 524 pieds ou 171 mètres 80 c. de longueur, à l'extérieur, sur 250 pieds ou 81 mètres 90 c. de largeur au transept et 139 pieds ou 45 mètres 50 c. aux nefs.

1. Nous empruntons ce chapitre presque entier à M. E. Soil, qui a décrit *de visu*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, une série de monuments anglais. Nous lui avons fait déjà quelques emprunts pour décrire les cathédrales de Peterborough et d'Ély.

A. Cluton Brock, *York cathedral*. Londres, Gleeson et White.

Purey-Cust, *York Minster*, Londres, Ibister et C[ie].

Cluston Brock, *York cathédrale*. Londres, Gleeson et White

Il dépasse en dimensions et en splendeur bon nombre de cathédrales du continent. Il possède un transept à triple nef, une majestueuse tour centrale, deux superbes tours de façade et une crypte normande. Autour de lui, les maisons de la cité sont comme des pygmées près d'un colosse ; et ce colosse est un poème de pierre.

Dès le VIIe siècle fut construit un oratoire en pierre par les soins du roi Eadwin, baptisé par saint Paulin ; il fut remplacé au VIIIe par une superbe basilique, incendiée en 1069, puis par une église romane élevée par Thomas de Bayeux (1070-1100). Reconstruite elle-même, par l'archevêque Roger (1154-1181), la superbe cathédrale actuelle lui fut substituée par reconstructions successives. Le transept Nord fut élevé de 1215 à 1256. L'archevêque Grag refit le transept Sud et ses merveilleux pignons, dans la première moitié du XIIIe siècle, c.-à-d. à l'apogée de l'art, en *early english* style, et le trésorier John Romanus reconstruisit le transept Nord et la tour de la croisée ; son fils entama la nouvelle nef en style *decorated*, à la fin du même siècle ; commencée en 1285, elle ne fut achevée qu'en 1345. Le même prélat commença la belle salle capitulaire. La *ladycapel* et le *presbyterium* sont l'œuvre de l'archevêque Thoresby, dans le troisième quart du XIVe siècle. Le chœur normand fut démoli dans le dernier quart et remplacé par le magnifique sanctuaire actuel. Le chœur, en style *perpendiculaire*, est de 1373-1400. La tour lanterne fut restaurée extérieurement au commencement du XVe ; enfin les tours en style *late perpendicalar* du S.-O. et du N.-E. furent élevées au milieu de ce siècle (1405-1470). Ainsi la cathédrale fut entièrement refaite sans avoir jamais été démolie ; c'est le même édifice que l'église romane primitive, mais il n'y reste presque plus rien de roman ; elle a été transformée à peu près à la manière du couteau de Jeannot, qui a reçu d'abord une nouvelle lame, et ensuite un nouveau manche. Quand elle eut été complètement renouvelée, elle fut consacrée le 3 juillet 1472 sous le vocable de Saint-Pierre.

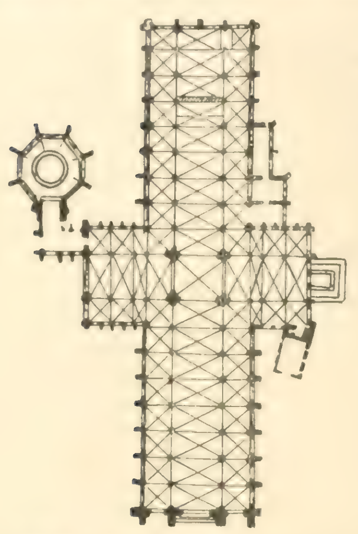


Fig. [illegible] — PLAN DE LA CATHÉDRALE D'YORK

On y trouve à présent la plus intéressante collection de styles. Le style saxon subsiste au mur intérieur de la crypte, avec le style normand (de 1070 à 1100) à l'extrémité Ouest de celle-ci. Le style gothique primaire (de 1154 à 1256) apparaît aux croisillons du transept dont les pignons sont des merveilles ; le style gothique secondaire (de 1285 à 1345) aux nefs et à la salle capitulaire, et le style tertiaire (1361-1373) au presbyterium et au chevet (1370-1400). Les tours sont de 1405-1472 ; de sorte que si l'on pénètre dans l'église par le transept on peut suivre l'ordre chronologique de la construction. Les dimensions intérieures sont 110 de longueur, et 22 de hauteur.

Le chœur fut construit de 1361 à 1405.

Les nefs, d'aspect un peu sec, furent élevées de 1291 à 1345, et couvertes en 1345 d'une voûte en bois qui fut incendiée au XVIIIe siècle, ainsi que celle du chœur, et

reconstruite aussitôt (1048). Ses nervures en bois sont rehaussées de sculptures à leurs croisements. Les huit travées sont soutenues sous les hauts murs par des faisceaux formés de quatre grosses colonnes et de quatre petites colonnettes, dont les chapiteaux sont décorés de feuillage. Les divisions des quintuples jours des larges verrières

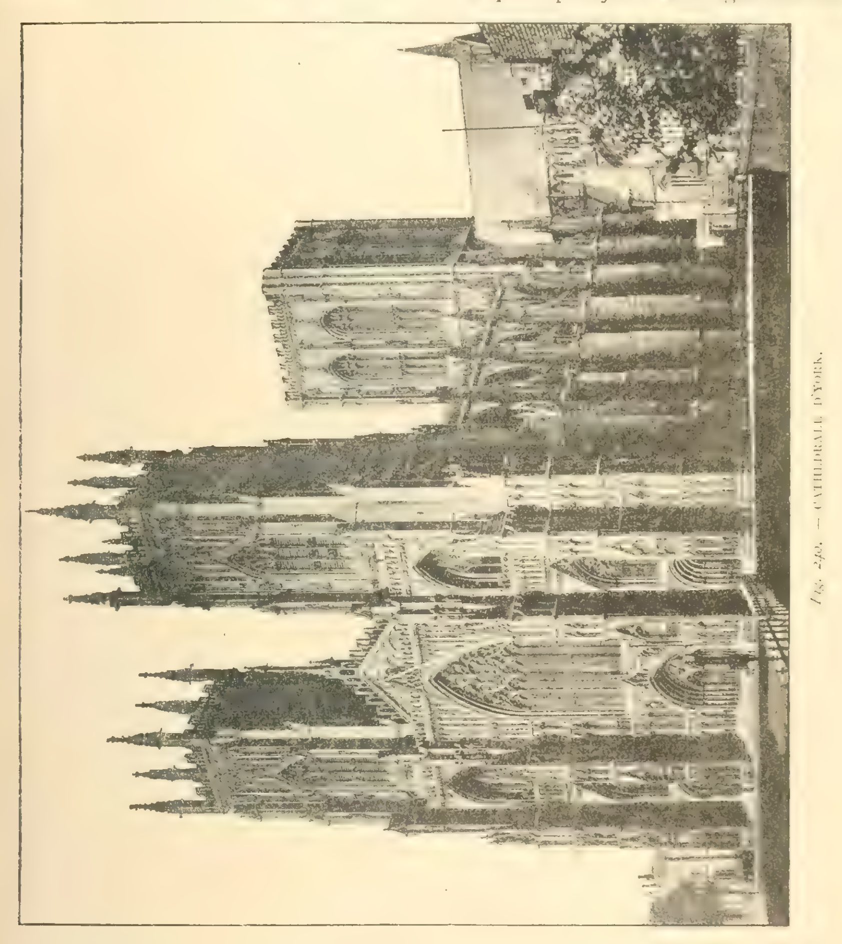


Fig. 240. — CATHÉDRALE D'YORK.

du *cleristory* se prolongent dans le *triforium.* Une rangée d'arcatures aveugles règne sur les murs des bas-côtés, qui se prolongent en une perspective saisissante.

Le pignon de la façade occidentale est percé d'une verrière remarquable (restaurée). La façade du transept Nord est très remarquable. Dans le voisinage s'élève le palais épiscopal. Le chœur fut construit de 1368 à 1405. Le chevet est majestueux, avec sa grande fenêtre garnie de vitraux anciens.

Isolé de toutes parts, entouré de vertes pelouses d'un côté et d'une large avenue

de l'autre, l'édifice n'a comme voisinage immédiat que les restes des bâtiments claustraux, des locaux affectés à l'usage du Chapitre, ou des asiles. La façade Ouest est la plus belle partie de tout l'édifice, bien qu'elle appartienne au gothique décoré et perpendiculaire. Elle offre un haut pignon triangulaire flanqué de deux tours carrées, sans flèches. C'est le type ordinaire des façades anglaises.

Au centre s'ouvre la porte principale, encadrée de plusieurs rangs d'archivoltes en retraite et divisée en deux baies par une colonne centrale, et au-dessus, une énorme fenêtre, spécimen superbe du style décoré, aux riches meneaux, surmontée d'un gâble aigu. Les plats sont garnis de panneaux en forme de niches ; une riche balustrade crénelée surmonte la façade ; derrière se dresse le pignon triangulaire de la nef, également couronné d'une balustrade crénelée et ajourée.

Les tours, du XVe siècle, offrent chacune une porte, surmontée de trois étages de larges fenêtres, et sont terminées par une balustrade crénelée à huit clochetons. Ce qui ajoute beaucoup de richesse à la façade et lui donne un relief étonnant, ce sont les contreforts d'une rare élégance, tout couverts de niches avec piédestaux et baldaquins (veuves de leurs statues, malheureusement) et d'arcatures multiples.

Les façades latérales sont d'un aspect froid et dépourvues de toute décoration, surtout au delà des transepts. Ceux-ci sont simples, sévères même ; tous deux sont du XIIIe siècle, celui du Sud un peu plus ancien que l'autre. Le chevet du chœur est plat, percé d'une énorme fenêtre ; il date du XVe siècle (gothique perpendiculaire).

Au centre de l'église s'élève une tour carrée, couronnée d'une simple balustrade crénelée. Elle offre à l'intérieur une sorte de coupole élevée de 60 mètres au-dessus du sol : elle date du XVe siècle. Enfin au côté Nord-Est du chœur se trouve la salle du Chapitre, de forme octogonale, à toiture conique, monument sobre et correct du XVIe siècle (gothique décoré).

La grande fenêtre Ouest contient un fort beau vitrail du milieu du XIVe siècle, et les fenêtres des bas-côtés, des restes de vitraux peints très intéressants.

La voûte en forme de coupole de la tour centrale est élevée de 180 pieds, ou 60 mètres environ, au-dessus du sol.

Quant aux transepts, ils sont à coup sûr la partie la plus intéressante de l'intérieur du temple. Le transept Sud, décoré d'une rangée de fenêtres et d'une superbe rose, renferme la plus belle tombe de la cathédrale, celle de l'archevêque Walter de Grey, qui construisit cette partie de l'édifice (1220). Le prélat y est représenté revêtu de ses ornements sacerdotaux, bénissant de la main droite et tenant de la main gauche la crosse, dont l'extrémité perce le dragon qu'il foule aux pieds. Sa figure est abritée par un baldaquin (1306-1315).

L'archevêque Grunfell, mort en 1315, repose sous un bel arcosolium ; le cénotaphe est recouvert d'une dalle, sur laquelle est gravée l'effigie du défunt. De nombreux tombeaux d'archevêques et de dignitaires de la cathédrale se voient encore dans le *presbyterium*, dans la chapelle de la Vierge et dans les bas-côtés, mais ils sont plus récents, notamment ceux de Scrope (✠ 1405) et de Bowel (✠ 1425).

Le transept du Nord est de la même époque. A mi-hauteur cinq fenêtres à lancettes appelées *les cinq Sœurs* et qu'on dit avoir été données par autant de religieuses

(leurs vitraux du moins) ; au-dessus, cinq autres fenêtres, en groupe pyramidal, et au-dessous dix arcatures trilobées, occupent toute la largeur du chevet.

Le jubé, érigé de 1478 à 1516, et qui appartient au style perpendiculaire de la dernière époque, du type de celui d'York, est lourd et surchargé de sculptures. Il est orné de statues des rois d'Angleterre. Il est surmonté d'un buffet d'orgues moderne énorme, mais élégant.

Le chœur, de grande allure, bâti au-dessus de la crypte de Roger, appartient au style perpendiculaire. Il est traversé par un transept peu accusé dans le plan de l'édifice ; il rappelle le titulus de la croix ; il est éclairé par de curieuses fenêtres montant du sol à la voûte, et garnies de verrières du XVe siècle. La grande fenêtre du chevet, merveilleux spécimen du style perpendiculaire de la première époque, est encore garnie de son vitrail de 1408.

Sous le chœur existe une *crypte*, à laquelle on accède par deux escaliers, et qui renferme des parties normandes et même saxonnes (1).

La salle capitulaire est octogonale, sa belle voûte a été refaite ; la porte d'entrée contient encore une menuiserie ancienne et entourée de riches sculptures. Les chanoines y siégeaient sur de belles stalles et sous des dais. On y voit un intéressant chapier du XIIIe siècle.

Près de la cathédrale se trouvent les ruines de l'abbaye de Sainte-Marie et de son église normande.

III. — CATHÉDRALE DE WESTMINSTER (2).

Ce qu'on appelle à Londres « l'Abbaye » est un ancien monastère bénédictin ou plutôt son abbatiale, dédiée à Saint Pierre et construite en 1065 par Édouard le Confesseur en action de grâces pour avoir recouvré son royaume usurpé par les Danois. Une poétique légende raconte que Saint Pierre en personne, au VIIe siècle, avait devancé l'évêque Melitus, le jour où celui-ci voulut consacrer le premier temple.

Des bâtiments primitifs, il ne reste toutefois que quelques vestiges dans la chapelle dite « du Pyx ». Le chœur et le transept ont été reconstruits sous Henri II (1216-1271). Les quatre premières travées de la nef datent de Édouard Ier (1271-1306); le reste de la nef est du XVe siècle, sous Henri V. A l'entrée du chœur se fait remarquer par

Fig. [illegible]. — Plan de la cathédrale de Westminster.

1. Entr'autres des colonnes normandes dont le fût est tout couvert de sculptures. On y voit aussi des parties de mur maçonnées en arêtes de poisson, qu'on attribue au VIIIe et même, d'après certains auteurs, au VIIe siècle.

2. F. W. Farrav, *Westminster Abbey*. Londres, Ibister et Cie. — Ch. Haalt, *Westminster cathedral*, Londres, Gleeson et White. — Francis Bond, *Westminster Abbey*. Londres, Frowde, 1909.

sa richesse merveilleuse une somptueuse chapelle, qui est due à Henri VII. Les tours de la façade occidentale ne remontent qu'au XVII[e] siècle ; elles ont été dessinées par Christophe Wren.

Malgré ces vicissitudes, l'ensemble, grandiose et noble, ne manque pas d'unité ; les variantes du style indiquent discrètement les stades de la bâtisse. L'influence française se fait sentir dans le plan et dans quelques détails de la construction : moulures, chapiteaux, fenestrages.

En 1540 le monastère fut dissous, et l'abbatiale devint la cathédrale protestante du



Fig. [illegible] — CATHÉDRALE DE WESTMINSTER.

nouvel évêché de Westminster. Elle est plutôt aujourd'hui une sorte de panthéon national, abritant les cendres des monarques, rempli des monuments commémoratifs aussi disparates et encombrants que somptueux. C'est la cathédrale nationale effectée aux pompes patriotiques, et spécialement au couronnement des rois et à leurs funérailles.

Le roi Edouard avait séjourné longtemps en Normandie. Aussi adopta-t-il pour l'église primitive le plan en croix latine, usité sur le continent, et qui apparait ici pour la première fois dans l'île. La nef, précédée de majestueuses tours jumelles, compte onze travées ; le transept est également à trois travées, sauf dans l'angle S. O., occupé par le cloitre. Le chœur, terminé par trois pans, est entouré d'un déambulatoire et de quatre chapelles rayonnantes, plus celle du chevet, qui forme un second chœur exhaussé, terminé par une couronne de cinq absidioles. Les voûtes sont des croisées d'ogives, avec une lierne longitudinale. Les piles sont formées de faisceaux de

colonnettes, dont les chapiteaux ont des tailloirs arrondis. Le triforium offre des percements isolés en forme de fenêtres rayonnantes, encadrées d'un grand arc en tiers-point. Un riche jubé clôture le grand chœur. Le style général est du XIII[e] siècle normand. Le pavement du chœur, *en opus Alexandrinum*, remonte à l'an 1268. Dans le déambulatoire on peut encore voir l'ancien retable du maître-autel qui servait au culte catholique au XIII[e] siècle. Il se compose d'ais en bois recouverts de vélin et entièrement ornés de peintures précieuses sur fond gaufré et doré, ornées de plaques de verre coloré, églomisé, ouvrage unique en son genre, malheureusement fort détérioré.

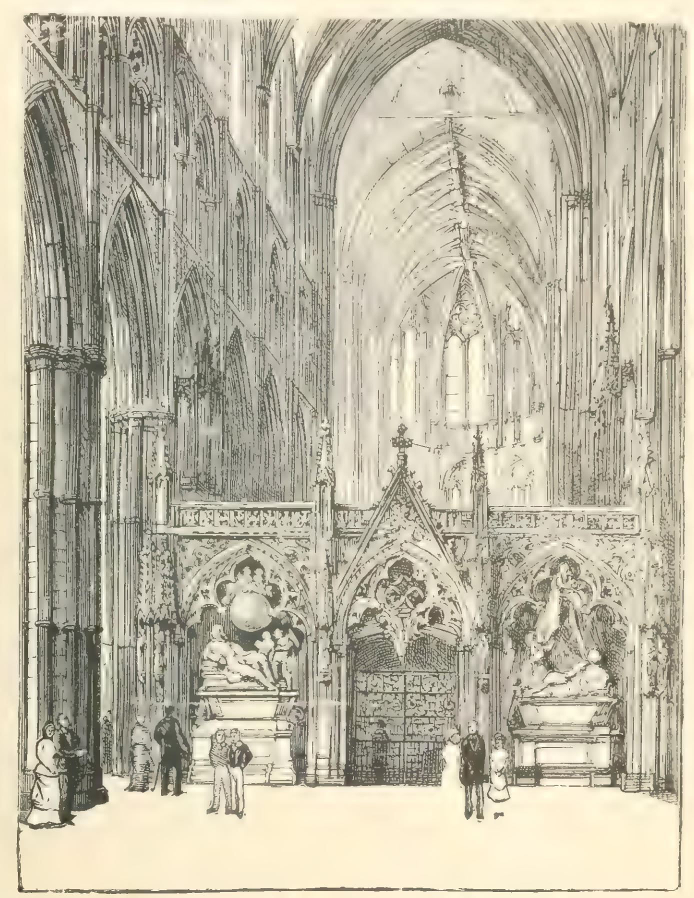


Fig. 243. — INTERIEUR DE LA CATHÉDRALE DE WESTMINSTER.

Toute l'Angleterre est là, dit H. Brémond, en parlant de la grande Cathédrale nationale Anglaise ; depuis les anciens rois couchés dans leur armure, jusqu'aux premiers ministres modernes.

Voici les chapelles les plus remarquables avec les monuments qu'elles contiennent

1° et 2°, *Chapelles de Saint-Benoît et de Saint-Édouard.* Tombeau de Guillaume de Valence, comte de Pembrocke († 1296) ; tombeau des enfants d'Édouard III ; tombe plate en cuivre d'Éléonore de Bohème, duchesse de Glocester († 1390), et de l'archevêque R. de Waldofer († 1397).

3° *Chapelle de Saint-Nicolas et de Notre-Dame*, au-dessus de l'oratoire d'Henri V.

4° *Chapelle de Saint-Edmond*, appelée généralement chapelle de Henri VII ; elle

est à trois nefs et se termine à l'Est par cinq absidioles, qui autrefois avaient chacune un autel. Sur lès stalles on conserve les bannières des chevaliers de l'ordre du Bain. On y voit une série de tombeaux remarquables ; celui de Henri VII et de sa femme, par Pierre Torregiano ; celui de Marguerite, comtesse de Richmond, par le même maître, et celui de Marie Stuart, reine d'Écosse, par Corneille Cure.


Fig. 244. — CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE WESTMINSTER.

6° *Chapelle de Saint-Édouard le Confesseur.* Elle forme en réalité le chœur de l'église et contient les monuments suivants :

La châsse du Saint, travail du XIII[e] siècle, autrefois ornée de mosaïques. Neuf tombeaux de rois et de reines. Le tombeau de Henri III, par W. Torell ; celui d'Edouard I[er], *Scotorum Malleus;* la tombe de la reine Eléonore, par W. Torell, garnie de belles ferronneries du XIII[e] siècle ; celle d'Edouard III et de sa femme, la reine Philippine ; de Richard II et de sa femme ; de Henri V, dont la tête en argent massif fut volée ; enfin, la tombe plate en cuivre de Jean de Waltham, évêque de Salisbury.

On y conserve les deux trônes qui servaient au couronnement des rois et des reines d'Angleterre. L'un des deux enferme et recouvre la pierre de Scone, sur laquelle étaient sacrés les rois d'Écosse ; l'autre a été fait pour le couronnement de la reine Marie, femme de Guillon VI.

L'écran de la chapelle est orné de quatorze scènes sculptées, empruntées à la légende de saint Édouard.

Viennent ensuite les chapelles : 7° de Saint-Paul, 8° de Saint-Erasne, 9° de Saint-Jean Baptiste, 10° la chantrerie de l'abbé Islip.

L'admirable salle capitulaire, construite sous Henri III, en 1250, un vaste octogone dont les belles voûtes sont étayées par des arcs boutants en pattes d'araignée, servit de local aux chambres des Communes de 1340 à 1547 ; depuis elle est restée la salle

de trésor. Elle possède un très beau pavement en terre cuite et de remarquables peintures murales du XIVe siècle. A noter encore la salle de Jérusalem, où mourut le roi Henri IV (1).

Le cloître a de belles arches abritant de quadruples lancettes trilobées et de quintuples roses hexagonales contiguës.

IV. — CATHÉDRALE DE RIPON (2).

FONDÉE au VIIe siècle par saint Wilfrid, cette cathédrale n'a conservé de cette époque primitive que sa crypte saxonne. Elle fut rebâtie par Thomas de Bayeux de 1070 à 1100; de cette époque datent la sacristie et la salle du Chapitre. Enfin elle fut une troisième fois édifiée par l'archevêque Roger à la fin du XIIe siècle, et continuée sous ses successeurs jusqu'au XIVe siècle. En 1224, l'archevêque Walter de Gray y fit la translation des reliques de saint Wilfrid.



Fig. 215. — CATHÉDRALE DE RIPON

Elle est entourée d'un vaste cimetière comme beaucoup de cathédrales anglaises. Elle offre la forme d'une longue halle terminée en chevet plat, avec collatéraux, large transept, tour centrale, et tours jumelles en tête. Très massive, peu homogène, dénuée de sculpture, elle est intéressante surtout pour l'archéologue; nous l'avons déjà étudiée avec ses parties romanes (tome I, p. 266).

Sa nef offre de larges arches aux moulures toriques, en retrait, bandées sur des piles normandes à faisceaux de colonnettes, avec petits chapiteaux dont l'abaque

1. V. *Bulletin de la Gilde de St-Thomas et de St-Luc.*
2. Cécil. Hallett, *Ripon cathedral.* Londres, Gleeson et White.

forme bague autour de la pile. Elle n'a qu'un faux triforium, avec une simple coursière, sans garde-corps, devant la claire-voie.

Le chœur est fermé par un jubé de la dernière époque, rappelant celui d'York, qui porte l'orgue. Il est d'une construction plus légère, et s'éclaire d'une immense fenêtre garnie de vitraux. Le transept, en style de transition, présente encore une ordonnance romane, avec des pignons à trois étages et une superstructure en bois.



[illegible] VÉRITÉ DE LA CATHÉDRALE DE RIPON.

La façade principale, d'aspect monotone, comprend un triple portail écrasé sous deux étages de fenêtres à lancettes groupées par cinq et comprises entre deux grosses tours carrées. C'est l'œuvre de Walter Gray (1215-1255). Les façades latérales sont en style *perpendicular*. Les contreforts sont énormes. Il n'y a pas d'arcs-boutants.

L'intérieur contient une chaire de vérité du XVe siècle, la tombe gothique de saint Thomas Markenfield, de très curieuses stalles de la dernière époque gothique, joliment ouvragées.

Au Sud du chœur on remarque une construction massive avec abside : c'est un reste de l'église romane primitive, qui sert du salle capitulaire et de sacristie ; elle est surmontée d'un étage de style perpendiculaire, dénommé *grenier de la Vierge*.

La crypte, sous la sacristie, servait autrefois d'ossuaire ; elle est aujourd'hui dépouillée de la macabre garniture de crânes et de tibias qui ornaient jadis ses murs.

Sous le transept se trouve la crypte de St-Wilfrid, qui paraît bien contemporanine de ce prélat du VIIe siècle.

V. CATHÉDRALE DE WELLS [1].

LA construction primitive était une église saxonne, établie sur des fondements antiques, que releva l'évêque Robert (1136-1160). La cathédrale actuelle, ou du moins son chevet, remonte à l'évêque Réginald de Bohem (1174-1191).

La nef était achevée dans la première moitié du XIIIe siècle. Le reste du vaisseau fut complété dans la seconde moitié du même siècle. La tour centrale date de 1321,

(1) [illegible] Londres, G[illegible]eson et White.

et la chapelle, de 1326. L'arrière-chœur fut reconstruit de 1329 à 1363, ainsi que le palais épiscopal, sous Ralph Schrewsbury.

Le cloître et la lady-chapelle, détruite en 1552, offrent un remarquable spécimen de style perpendiculaire, dû à l'évêque Stillington (1466-1491).

Telles sont les dates de ce monument magnifique, qui a cependant trois tares : un plan peu heureux, la couleur brune de sa pierre, extraite de Derelting, et le contreventement du transept, dont nous parlerons plus loin.

C'est un vaste vaisseau en forme de halle à trois nefs, interrompu par un large transept et dominé par une haute tour carrée, plantée à la croisée d'un transept à double collatéral. Empreint d'une belle unité, il offre des arches aiguës, fortement moulurées, reposant sur des piles normandes, en faisceau de colonnettes, un triforium continu, formé d'une rangée de lancettes, que n'interrompent pas les retombées des voûtes, entre lesquelles s'ouvre le clerestory. Les voûtes de la nef sont des croisées d'ogives, les autres sont à compartiments complexes. Portées par des piles à faisceaux de colonnettes, les arches sont à multiples moulures. Le chœur est fermé par un jubé qui porte l'orgue ; il a des voûtes en éventail.

Au droit du chœur sont deux saillies pareilles aux croisillons d'un petit transept. Au chevet s'élève la *Lady-chapel* sur plan octogonal. L'ancien triforium est formé d'une rangée continue d'arceaux étroits fortement encadrés de moulures. A la claire-voie, s'ouvre une grande fenêtre à simple lumière par travée. Les nervures des voûtes retombent sur des culots descendus plus bas que le triforium.

Une particularité se présente dans la nef près de la tour, c'est un étrange diaphragme de contreventement formé par des arches colossales, l'une naissant du sol, l'autre renversée, et formant avec le premier un X colossal ; les écoinçons latéraux sont remplis par deux œils-de-bœuf. Cette construction, d'effet désastreux, a pour but le contreventement transversal du vaisseau.

La façade occidentale, très remarquable et puissante, rappelle un peu celle d'York. Elle offre trois masses puissantes juxtaposées, ou plutôt séparées par un remplissage moins élevé. Ces masses sont le corps central masquant la nef, percé d'un portail, et d'un grand triplet, avec un couronnement en gradins, divisé en trois étages de galeries aveugles et de niches ornées de statues. Les deux autres masses constituent les deux tours qui sont fort belles. L'unité est établie entre ces corps séparés à l'aide d'une décoration uniforme, consistant en des contreforts vigoureusement décorés de trois étages de niches à personnages. En outre, une ordonnance inférieure embrasse toute la façade, formée de niches trilobées, coiffées de gâbles anguleux, alignés sur un puissant soubassement.

Au côté Nord, se trouve isolée la belle salle capitulaire en rotonde, dont les voûtes curieuses reposent sur un pilier central.

L'évêché s'élève entouré de ruines dans un beau jardin.

VI. — CATHEDRALE DE WORCESTER [1].

LE magnifique vaisseau, commencé en 1084 par l'évêque Wulfstan, est dans son ensemble un superbe édifice de la transition, offrant encore des caractères romans dans le chœur et le transept ainsi que dans sa tour-laterne. De l'époque primitive il reste la crypte, construite en 1084, une portion de la nef et les transepts avec l'amorce de la tour centrale. L'édifice fut endommagé par le feu en 1113. La tour centrale fut reconstruite en 1175. Un nouvel incendie détruisit l'église en 1202. En 1224, l'évêque Blois entreprit la reconstruction du chœur et l'érection de la chapelle de la Vierge. Le collatéral Nord de la nef fut voûté par l'évêque Cobham vers 1320. La façade est de 1374 ; à cette époque fut complétée la tour. Le chœur des chanoines et le cloître remontent au milieu du XVe siècle. D'importantes restaurations furent exécutées au siècle dernier par les architectes W. A. Perkins et M. Gilbert Scott.

L'édifice se présente sous la forme d'une grande croix latine à longues branches, avec collatéraux à la nef et au chœur, deux pignons aux abouts, et deux pignons à chacun des deux transepts, qui interrompent la longue halle, l'un au centre, l'autre entre le presbyterium et le chœur. Une belle tour carrée domine la croisée principale, avec de gracieux clochetons appuyant les rampants de tous les pignons. Le chevet du chœur de l'Est est percé d'élégants triplets.

Le chœur offre des fenêtres romanes étroites. Il rappelle encore l'école normande par ses piliers en faisceaux de colonnettes et son joli triforium, à doubles arcades géminées.

La nef a des arcades à rouleaux en retraite, au cintre à peine brisé, et un triforium en triplet ; une coursière règne devant la claire-voie supérieure, et devant les fenêtres aux cintres très aigus séparés par des colonnettes. Au-dessus du grand portail s'ouvre une énorme fenêtre à huit lumières, au réseau rayonnant. Tout l'édifice est couvert de belles croisées d'ogives.

Le cloître, du XVe siècle, offre de larges galeries voûtées en éventail.

VII. — CATHÉDRALE DE BRISTOL [2].

LA cathédrale de Bristol est un monument de second ordre, du style gothique de la deuxième époque, en grande partie reconstruit et entièrement restauré sous la direction de Sir Gilbert Scott, par les architectes G. E. Street et Pearson. La partie la plus ancienne est la chapelle de Notre-Dame, qui remonte à l'année [illegible]. Le chœur a été construit au commencement du XIVe siècle par Abbot Knowle. Le transept, avec la tour centrale, est un ouvrage en *style decorated*, remontant au milieu du XVe siècle.

(1) [illegible] Londres, Gleeson et White.

(2) J. T. J. Massé, *Bristol cathedral*. Londres, Gleeson-White.

Ce n'est qu'en 1540 que la nef normande a été détruite pour faire place à la construction actuelle à trois nefs juxtaposées.

La façade et ses deux grosses tours carrées rappellent vaguement celle de Notre-Dame de Paris. L'église possède en outre une grosse tour-lanterne carrée percée sur chaque face de cinq belles fenêtres à meneaux. Elle est, comme une série d'églises anglaises de l'époque, couverte d'une toiture plate bordée de créneaux ; elle a aussi, comme la plupart de ses sœurs, un chevet plat percé de larges fenestrages. A l'intérieur, elle se distingue par une particularité frappante : ses trois nefs sont d'égale hauteur, ce qui donne à l'ensemble un air déprimé.

On y voit deux tombes remarquables, celles de Thomas Berkeley, mort en 1243, et de Mauritz Berkeley, mort en 1281 ; ces tombes sont abritées sous des enfeus très curieusement encadrés ; les gâbles qui surmontent le bord supérieur du cadre se répètent sur les côtés.

La *Lady-chapelle* est un tout petit monument.

La salle capitulaire, le seul reste de l'époque primitive, est un des plus beaux vestiges du style roman.

VIII. — CATHÉDRALE DE WAKEFIELD.

PLUSIEURS églises gothiques du pays de Galles de la dernière époque ont la forme très simple d'une halle rectangulaire à triple nef sur colonnes, la centrale émergeante, toutes trois couvertes de terrasses bordées de créneaux. Le chœur, à chevet plat, est formé de quelques travées du vaisseau.

Telle est cette petite cathédrale, consacrée en 1329 et élargie en 1470. Elle se signale au loin par sa tour de tête carrée, haute, couronnée d'une flèche pointue avec huit arêtes hérissées de petits crochets. Le plafond est en bois. La verrière du fond est garnie d'intéressants vitraux.

IX. — CATHÉDRALE DE NORWICK [1].

ON est frappé de la noblesse des lignes de ce long vaisseau bas, que domine une flèche visible à trente kilomètres ; le style normand y est empreint ; l'édifice fut fondé dès 1096 et offre un spécimen remarquable des chœurs très allongés, particulières aux églises romanes anglaises. La nef est du milieu du XIIe siècle et nous l'avons décrite au tome I. Mais les autres parties demandent à être signalées ici.

La façade de l'Ouest, en style perpendiculaire, offre, au-dessus du portail, une

1. C. H. B. Quennel, *Norwick cathedral.* Londres, Gleeson et White.
V. W. Lefroy, *Norwick cathedral.* Londres, Kister.

immense fenêtre percée vers 1430, aux meneaux verticaux, qui ajoure presque toute la maçonnerie sous les pignons. La flèche octogonale, sur la grosse tour carrée de croisée, visible à six lieues, est une des aiguilles monumentales dont les Anglais sont justement fiers.



Fig. [illegible] — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE NORWICH.

Le chœur, entouré de collatéraux, offre, sur des arches romanes, un superbe clair-étage à riches fenestrages, et des voûtes en éventail construites comme celles de la nef, à la fin du XVe siècle; elles sont contrebutées par des arcs-boutants donnant au chevet, vu de l'intérieur, un aspect prestigieux.

L'église possède une série de lames funéraires en cuivre flamandes et un trône épiscopal unique en son genre.

Le cloître est de 1430 ; c'est un brillant spécimen du style perpendiculaire.

X. — CATHEDRALE DE CHESTER.

CET édifice important fut fondé en 1093 par Hughes Lupies, seigneur de Chester, et la comtesse Ermentrude. Ce fut d'abord une église normande, qui fut terminée en 1140 et remaniée ensuite. Elle fut reconstruite à partir de 1194

[illegible] Londres, Gleeson et White.

(V. t. I, p. 278). Du commencement du XII[e] siècle datent la *Lady-chapel* et les fenêtres du chœur ; de la fin du XIII[e] siècle est la partie occidentale du chœur, lequel fut terminé vers 1315. La nef centrale et le transept furent remaniés vers 1500 par les abbés Ripley et Birchenshau. L'extérieur présente les caractères du style perpendiculaire.

C'est un vaste vaisseau en croix latine avec un énorme transept et avec une tour carrée à la croisée. Le chœur est continué par la chapelle du chevet, de même largeur, plus basse, et terminée en chevet plat. La façade d'ouest est plate et éclairée au-dessus du porche par une vaste verrière à meneaux perpendiculaires. Les trois nefs sont séparées par des arches fortement moulurées posant sur des groupes de colonnes rondes, ayant chacune son petit chapiteau ; la claire-voie naît au-dessus de ces arches. Le chœur présente un faux triforium et une belle claire-voie à fenêtres simples garnies de meneaux. Le pavement moderne en marbre est un somptueux *opus alexandrinum*. Les stalles sont d'une grande richesse. Les clochers sont d'un style perpendiculaire décadent.

XI. — CATHÉDRALE DE SALISBURY [1].

FONDÉ en 1220 par l'évêque Poore, consacré en 1225, terminé vers 1260, ce vaste édifice, d'une remarquable unité, est un type parfaitement original de l'architecture religieuse anglo-normande. Son plan est vaste et simple ; la triple nef avec collatéraux se prolonge de l'entrée au fond du chœur, barré par deux transepts, munis chacun de collatéraux du côté de l'Est, le second moins saillant ; ses croisillons sont de deux travées contre trois pour le premier. Le chevet plat se dégage des bas-côtés au droit des deux dernières travées. L'église basse a dix travées et possède un porche profond vers le Nord ; entre les deux transepts on compte trois travées et le chœur en a huit [2].

L'aspect des façades extérieures est de toute beauté avec leurs nombreuses baies de style très pur, en lancettes géminées ou en triplets. Façade étrange, rectangulaire, au couronnement crénelé, au milieu de laquelle ressort le gâble de la nef centrale, et qu'accostent deux tours carrées aux angles de l'édifice avec étages de galeries. Derrière cet écran, rien ne peut faire deviner l'existence d'un vaisseau d'église. Cette puissante façade est percée d'un triple portail, d'un immense triplet, et de nombreuses fenestrelles. Elle fut construite en 1258 en même temps que la tour.

Cette tour, qui se dresse à la croisée principale, offre une haute souche carrée de deux étages percés de lancettes, et une flèche très aiguë, haute de 103 mètres. Fergusson la considère comme une des plus imposantes de l'art gothique.

Van Rensselaer, écrivain Américain, a écrit, qu'« on ne saurait imaginer rien de

1. J. Britton, *History and antiquities of the cathedral church of Salisbury*, Londres, 1814.
G. D. Bogle, *Salisbury cathedral*. Londres, Ibidem.
Gleeson et White, *Salisbury cathedral*. Londres, Gleeson et White.
2. Les collatéraux des transepts sont compris dans la profondeur des travées de la nef qui leur correspond.

plus parfait que cet édifice, pour servir de base à la plus grande flèche du monde. » Il se trompe, celle d'Anvers a six mètres de plus, sans parler de celle de Rouen, qui est moderne.

Le vaste vaisseau en croix à double traverse émerge joliment de ses collatéraux.

L'intérieur est prestigieux, avec ses grandes arches moulurées reposant sur des piliers ronds renforcés de minces colonnettes en délit, avec son triforium bas mais riche et sa belle claire-voie. Les collatéraux sont très élevés. Le chœur est séparé des nefs par trois arches transversales surmontées d'une galerie d'étage formant coursière. Le sanctuaire est précédé d'une clôture en bois que domine le crucifix. La nef est recoupée au droit du transept par un colossal diaphragme analogue à celui de Wells. C'est un étrange système d'arcades, l'une droite, l'autre renversée, les deux ensemble dessinant un X énorme ; cet ouvrage sert au contreventement des murs latéraux. Latéralement sont d'autres arcs de contreventement de disposition ordinaire.

Les arcades du triforium, de caractère spécial, offrent deux arceaux abrités sous une puissante décharge, et surmontés d'un oculus en quatre-feuilles ; chacun abrite à son tour deux arceaux plus petits, trifoliés, surmontés d'un autre quatre-feuilles ; l'ensemble est porté par des groupes de colonnettes. Cette membrure complexe est d'un effet puissant. Nous la retrouverons imitée à Dronstheim en Norwège.

La *Lady chapel* est d'une sveltesse remarquable ; ses voûtes sont portées par des colonnettes en délit excessivement fluettes.

Le cloître est une belle construction du XIIIe siècle.

Les célèbres architectes Sir Gilbert Scott, G. E. Street, et Sir Arth. Blomfield ont successivement travaillé à la restauration de ce beau monument.

XII. — CATHÉDRALE DE GLASGOW (1).

Le monument le plus considérable de l'Écosse est la cathédrale de Glasgow, dédiée à saint Mungo. C'est un vaste vaisseau de 91 mètres de longueur, établi en partie sur une crypte très étendue.

La première cathédrale datait de la fin du XIIe siècle ; on en a conservé les deux travées du S.-O., et la crypte ; mais les voûtes de celle-ci furent reconstruites de 1240 à 1260. L'édifice fut relevé sur un plan plus vaste, de 1208 à 1232, par l'évêque Walter. Le chœur fut achevé sous Bondington, entre 1233 et 1258 ; ensuite on travailla encore un siècle à l'achèvement de la nef, dont on poursuivait l'œuvre à mesure des ressources.

Le vaisseau présente une halle allongée, avec nef émergeante se terminant en chevet plat, accostée de collatéraux de l'Ouest à l'Est, contournée par un déambulatoire de forme carrée, le tout couronné d'une tour de croisée avec flèche ; curieuse disposition, dont Villard de Honnecourt a donné un croquis dans son célèbre album dessiné au XIIIe siècle ; on en rencontre en France un exemple à Saint-Paul de Léon.

(1) [illegible] Glasgow. Glasgow, Hedderwick 1901.
[illegible]

La claire-voie haute forme une série continue de fenêtres, par groupes de trois à la nef, de deux au chœur ; les bas-côtés ont des verrières à meneaux à trois lumières. Les pignons du transept ont de grandes verrières rayonnantes.

On peut suivre à Glasgow l'évolution de la croisée d'ogives au cours du XIII[e] siècle, et une étape de cette évolution est marquée en 1240 par l'adoption des ogives en plein-cintre, combinées avec des formerets à cintre brisé ; c'est le second système de voûtes nervées faisant suite aux voûtes romanes. Il faut y admirer le bel agencement des sommiers, et la retombée d'une série de nervures ayant le même rayon de courbure. Un troisième stade va de 1230 à 1250, et se montre au chœur. Un nouvel élément s'introduit dans l'organisme des voûtes, la lierne ; elle apparaît en Angleterre dès 1230 et devient d'usage général à partir de 1240. Enfin le système se développe encore, et engendre les contre-liernes ou goussets et les tiercerons multiples pour aboutir à la voûte en éventail. A Glascow les profils de nervures accusent cinq époques différentes, de 1220 à 1270.

La crypte de Glascow est une des plus belles et des plus récentes de l'Europe (1235). On y voit des voûtes nervées, à étoiles avec liernes et tiercerons.

XIII. — CATHÉDRALE DE DUBLIN (1).

LA population autochtone de Dublin était danoise. Le roi Sihtric, fils d'Aulaf, fonda en 1038 la cathédrale primitive, dédiée à la Sainte Trinité et desservie par des chanoines de Saint-Augustin. Rebâtie au XII[e] siècle, elle fut brûlée par les Irlandais en 1288, et presque entièrement rebâtie par les Anglais de Somerseshire. Elle tomba en ruines, et c'est un généreux particulier, M. H. Roe, qui entreprit en 1871 de la restaurer à ses frais, sur les plans de l'illustre architecte G. Street ; la monographie qu'il en a publiée fut sa dernière œuvre littéraire (2).

L'église du Christ remonte à la fin du XII[e] et au XIV[e] siècle. Elle dessine une belle croix latine, de style très pur, terminée par quatre pignons. Elle est d'un aspect grandiose à l'in-

Fig. 248. — [illegible] CATHÉDRALE DE DUBLIN.

1. V. *Revue*, 1883, p. 424, J. H. Bernard. Jean of S. Patroles

2. G. Street et E. Seymours, *The cathedral of the Holy Trinity*, Dublin. 1883.

térieur, elle est remarquable surtout par les monuments funéraires qu'elle contient.

La cathédrale nationale est celle de Saint-Patrick, commencée par l'archevêque Comyn en 1190, restaurée et embellie après l'incendie de 1362 par l'évêque Minot, qui y ajouta la tour carrée, qu'au siècle dernier l'on surmonta d'une flèche octogonale en granit. La dernière restauration, faite aux frais du riche brasseur Benjamin des Geunesses, a coûté quatre millions.

XIV. — CATHEDRALE D'EDIMBOURG (1).

LA Provence n'eut pas le monopole du culte de saint Gilles ; en Angleterre il fut vénéré presque à l'égal de la Vierge, et 146 églises lui furent dédiées. La plus remarquable de celles d'Écosse est la cathédrale d'Édimbourg, qui fut élevée en 1120 en style normand et en proportions massives, et que détruisit Richard II d'Angleterre en 1285. Elle fut ensuite reconstruite, puis élargie au XVe siècle. Sa remarquable tour-lanterne fut achevée en 1495. La Réforme défigura l'édifice en noyant ses ornements intérieurs dans le plâtre. De 1829 à 1833 elle subit une fâcheuse restauration, qui fut recommencée en 1880 par le Dr William Chambars et conduite d'une manière correcte.

Sa façade, aux rampants déprimés, accusant une couverture presque plate, est percée d'un portail gothique moderne et de cinq fenêtres aux résilles rayonnantes, la médiane très large, les extrêmes étroites, les intermédiaires, moyennes. A l'intérieur, l'église offre une halle à chevet plat, à trois nefs, recoupées par un transept étroit, et augmentées vers le Sud d'un second collatéral et de petites annexes.

Les arcades ogivales de la grande nef reposent sur des piles octogonales, par l'intermédiaire d'une simple moulure d'imposte ; les supports du collatéral Sud sont des groupes de colonnettes légères. Les voûtes sont élancées et divisées par des nervures montantes multiples. La tour centrale offre un couronnement original formé de huit arcs boutants se réunissant pour soutenir un pinacle culminant. L'église contient la statue gisante du Seigneur de Montrose, sous un arcosolium de style Renaissance, et une belle chaire à prêcher moderne, en pierre sculptée.

XV. — CATHÉDRALE D'EXETER (2).

EXETER fut jadis une des cités les plus remarquables de l'Angleterre ; elle possédait 14 palais et 32 manoirs.

Sur les ruines d'une église saxonne démolie en 1112, fut élevée par l'évêque

1. Wod. Meikle. *S. Giles Cathedral.* Edimbourg.

2. Percy et Addeleshard. *Exeter cathedral.* London, Gleeson et White.

Warelwart de 1191 à 1194 une cathédrale anglo-normande, reconstruite à son tour de 1228 à 1291 sur les plans de l'évêque Peter Quivil, qui incorpora très habilement aux extrémités du transept les deux grosses tours normandes, lesquelles sont, avec Ste-Marie Ottery, les seuls spécimens de leur genre. Quivil transforma la *Lady chapel.* Son successeur Bytton entreprit de 1292 à 1307 le nouveau chœur qui fut achevé par Stapledon, avec les stalles, le « *Screen* » et le trône épiscopal. Le cloître ne fut terminé qu'au XIVe siècle. L'ensemble fut remanié au cours des XIIIe et XIVe siècles. Des curieuses voûtes en éventail furent bandées vers 1370. L'édifice a été restauré en 1871, par Sir Gilbert Scott.

C'est un vaisseau d'une grande richesse intérieure et extérieure, à trois nefs, dont les collatéraux se prolongent jusqu'au chevet, qui est plat. Il mesure 136 m. de longueur sur 24 m. de largeur et 23 m. de hauteur. Le chœur, avec la vaste chapelle de la Vierge, est plus long que la nef ; il est très large, et remarquable par la richesse de ses verrières aux résilles variées. — Tout le vaisseau est d'une grande élégance, avec ses piliers normands à colonnettes fasciculées et aux chapiteaux ronds formant comme une moulure continue, ses arches aux nombreuses moulures concentriques, son triforium bas, sa vaste claire-voie d'une hauteur inusitée à triplets, bordée d'une coursière à balcon, et ses voûtes superbes, aux nervures ramifiées, retombant en treize branches sur de légères colonnettes qui reçoivent leurs naissances. L'ordonnance est pareille au chœur, terminé comme la nef par un grand mur plat ajouré d'une immense verrière, d'une grande richesse. — Les vitraux modernes sont de Cleyton et Bell.

La cloche, qui pèse 12.500 livres, est une des cinq plus fortes du royaume. Le clocher a été détruit en 1657, et reconstruit ; c'est une tour carrée dressée au flanc Nord du monument.

L'extérieur est remarquable par la puissante silhouette de deux grosses tours carrées romanes, et la lourdeur des contreforts. La façade de l'Ouest s'ouvre par une énorme verrière, et elle est précédée d'un long avant-corps, servant de porche tout couvert d'une multitude de niches, garnies de statues.

Le chœur est occupé par des stalles d'une extrême richesse.

XVI. — CATHÉDRALE DE BANGOR.

Au fond d'une jolie baie du pays de Galles s'élève cette église relevant jadis d'un évêché. Sa nef appartient au type de Wakefield. C'est une halle couverte d'un plafond, à la terrasse bordée de créneaux ; mais ses arches fortement moulurées posent sur des piliers polygonaux. Le chœur est aussi à superstructure en bois, mais en forme de berceau. Dans le chevet plat s'ouvre une vaste verrière à plusieurs étages de lancettes. Entre nefs et chœur se développe un beau transept au croisillon saillant, et en tête se dresse une grosse tour carrée aussi large que la nef, peu élevée, et couverte en torsade.

Cet édifice a été élevé par l'évêque Deane vers 1500.

XVII. — CATHÉDRALE DE LICHFIELD (1).

CET intéressant vaisseau est aussi original que grandiose. Malgré sa belle unité, il a été élevé au cours de plus d'un siècle, sans compter les ajoutes ultérieures. Le chœur a été commencé en 1200, mais remanié dans ses fenêtres. La construction du transept fut entreprise en 1220, le croisillon Nord est de 1240. On poursuivit l'œuvre par la grande nef en 1250 ; la façade d'Ouest s'élevait en 1275, et la chapelle Notre-Dame était fondée en 1275 par Walter Langton et achevée en 1340 par Roger Norburgt. La claire-voie du chœur est de 1330.

Une restauration de l'édifice, usé par le temps, fut entreprise en 1661 par l'évêque Hacket, et d'autres remaniements eurent lieu au XVIIIe siècle. Le célèbre architecte S. Rolent Scott a été le restaurateur moderne.

L'église est une immense halle, longue à perte de vue ; la nef compte huit travées barlongues, et le chœur, pas moins de onze, sans compter l'abside à cinq pans ; les deux parties sont séparées par un transept dont chacun des bras compte trois travées. Des collatéraux bordent nef et chœur, sauf au droit des deux dernières travées du chœur. La *Lady-chapel* octogonale oblongue, s'élève isolée sur le flanc gauche.

La façade est particulièrement imposante, par les deux tours puissantes à flèche pyramidale, qui enserrent le pignon. Cette façade est littéralement couverte d'une multitude de niches aux statues disposées en trois étages; au-dessus du rez-de-chaussée s'ouvrent les trois modestes portes. Une seule et vaste verrière perce seule ce grand écran aveugle et richement décoré, plus les deux ouïes des tours. Une svelte flèche surmonte la croisée. La nef est conçue dans le style normand, avec arcades aux moulures toriques, retombant sur des faisceaux de colonnettes, avec un beau triforium surmonté d'une riche claire-voie. Les voûtes sont à liernes et tiercerons sans doubleaux.

XVIII. — CATHÉDRALE DE MANCHESTER (2).

LA grande cité industrielle possède une cathédrale élevée au commencement du XIVe siècle par Walter Langton, évêque de Lichfield. Elle appartient au type précédent, parfaitement caractérisé, et élégamment développé. Cette vaste halle a de larges fenêtres à résilles perpendiculaires ; ses terrasses sont bordées de carrelages aux merlons ajourés, interrompus par les pinacles. En tête se dresse une tour altière ; au flanc de la façade et près du chœur, sont des annexes latérales.

Le vaisseau est vaste, il mesure 82 mètres sur 34 ; à intérieur, les grandes arches moulurées reposent sur des faisceaux légers de sveltes colonnettes ; des

1. [illegible] Londres, Gleeson et White.
2. Rev. F. Perkins, *Manchester cathedral.* Londres, Gleeson et White.

fenestrages aveugles découpent les triangles entre les arches et le riche *clerestory*. Le plafond est orné de puissants caissons sur de fermes appareils. Les stalles du chœur sont très riches.

XIX. — CATHÉDRALE DE SAINT-DAVID [1].

CETTE belle cathédrale offre un mélange de style roman et de style gothique. Élevée en 1180 par l'évêque Pierre de Léon, elle garde encore une nef normande, mais celle-ci a été couverte d'un plafond en bois d'époque reculée et le reste a été transformé en gothique sous l'évêque Martyn de Gouver du XIIIe au XIVe siècle. La Lady-chapelle fut élevée vers 1300. Le chœur est d'un beau style primaire. Il est couvert en charpente apparente. Le chevet est plat. La tour carrée et simple qui se dresse à la croisée du transept est d'environ 1340. L'édifice mesure 100 mètres sur 40. Le toit de la nef centrale est déprimé et celui des collatéraux, presque plat. La façade d'Ouest offre deux étages de baies serrées, au-dessus d'un portail à gâble, et entre deux élégantes tourelles carrées.

XX. — CATHÉDRALE DE SAINT-ASAPH [2].

CETTE petite cathédrale d'un ancien évêché du pays de Galles, détruite par le feu en 1232, fut aussitôt reconstruite, mais l'ouvrage ne fut terminé qu'en 1352 ; elle fut remaniée en 1404 et restaurée vers 1490, puis de nos jours par Sir R. Scott.

C'est une église en croix latine, à trois nefs, la centrale à peine émergente, transept saillant, grosse tour à la croisée, façade d'Ouest plate. La nef est large et peu élevée, avec des arches descendant leurs rouleaux chanfreinés jusqu'au sol, et sa claire-voie est percée de petites fenêtres sans meneaux.

XXI. — CATHÉDRALE DE WINCHESTER [3].

NOUS avons rangé également parmi les églises romanes cette belle cathédrale, mais nous devons y revenir pour décrire sa magnifique nef gothique, que précède un majestueux pignon percé d'une colossale verrière en style perpendiculaire, qui date de 1360. Le vaisseau, qu'on embrasse en entrant dans toute sa longueur

1. Phil. A. Robson, *Saint David cathedral*, Londres, Gleeson et White.
2. B. P. Ironside, *S. Asaph cathedral*, ibid.
3. V. Will. Benham, *Winchester cathedral*. Londres, Ibister.
P. W. Sergeant, *Winchester cathedral*. Londres, Gleeson et White.

jusqu'aux profondeurs du chœur, est d'une grandeur saisissante. Sa longueur est de 170 mètres, supérieure à celle de toutes les cathédrales de ce côté-ci des Alpes.



[illegible] DE LA CATHÉDRALE DE WINCHESTER.

L'évêque Edington (1345-1366) commença la nouvelle nef, qui fut continuée par ses successeurs jusqu'en 1486. La plus grande partie du presbytère ainsi que la partie orientale de la *Lady-chapel* sont l'ouvrage de l'évêque Fox (1500-1528).

Le vaisseau présente une collection de styles : le normand primitif à la crypte et

au transept, l'*early English* aux bas-côtés de l'Est, et aux chapelles du chevet ; le *decorated* aux piliers et aux arcades de l'avant-chœur, et le perpendiculaire dans l'incomparable nef.

Celle-ci offre des piles élancées à faisceaux de colonnettes de style normand, portant des arches moulurées auxquelles se superpose directement la claire-voie avec ses fenestrages d'une grande richesse ; à l'intérieur leurs jours se combinent avec un ensemble d'arcatures aveugles d'un effet très décoratif. Les voûtes à nervures entre-croisées et compliquées font l'effet d'un berceau aigu à compartiments serrés, percé de larges pénétrations au droit des fenêtres hautes.

Le chœur est d'une construction spéciale et rare ; ses collatéraux sont aussi larges que le corps central et ses trois nefs sont comprises sous un comble unique, très plat. Le chœur contient des stalles somptueuses avec de grands gâbles fleuronnés au-dessus du dorsal. L'arrière-chœur est du style de la dernière époque gothique.

La tour centrale, carrée, engoncée, est imposante. Le chœur fait bel effet avec son chevet plat et les arcs-boutants qui l'épaulent.

Les chapelles de chantrerie, en style perpendiculaire, garnies chacune d'un tombeau d'évêque fondateur, d'un autel et d'une petite sacristie, constituent une série presqu'unique de monuments merveilleux de finesse et d'élégance ; toutes ces sépultures catholiques ont été parfaitement conservées.

XXII. — CATHÉDRALE DE HEREFORD [1].

NOUS avons décrit cet édifice parmi les cathédrales romanes (tome I, p. 287). Mais il comprend des parties gothiques importantes : sa belle lady-chapelle, terminée en 1220 en style normand ogival, le transept Nord, élevé vers 1250 par l'évêque Pierre d'Acquallanea, la claire-voie du chœur, qui date de 1260, les fenêtres des nefs, remontant au commencement du XIVe siècle et la tour centrale, qui est de 1320. Cette tour carrée offre deux beaux étages de lancettes géminées en séries de quatre sur chaque face et à chacun de ses deux étages, que couronne une terrasse crénelée.

Les voûtes de la nef sont à liernes et tiercerons ; un élégant triforium sépare la claire-voie des massives arcades romanes de la nef centrale. Les arcades et le faux triforium du transept Nord ont des cintres triangulaires étranges.

XXIII. — PETITES CATHÉDRALES [2].

ABERDEEN. — Alexandre Rinnimund fonda en 1357, et bâtit en granit rose la cathédrale sur l'emplacement de deux églises successives et la dédia à la Vierge et à saint Machar. Elle ne fut achevée qu'en 1532. Elle est de style sévère.

1. A. Hugh. Fischer, *Hereford cathedral.* Londres, Gleeson et White.
2. Sur les cathédrales d'Irlande, V. A. C. Champneys, *Irish ecclesiastic architecture*, Londres, 1910, et l'*Annuaire pontifical catholique* de 1907.

Deux tours carrées, surmontées de flèches en pierre octogonales, hautes de 32 mètres, flanquent la façade. La tour centrale, munie de 14 cloches, et qui montait à 50 mètres, fut détruite par les Réformés, qui minèrent ses fondations ; elle tomba sur le transept et l'écrasa. Les pierres du chœur servirent à bâtir un fort.

La triple nef reste seule, avec ses porches latéraux saillants et ses deux tours occidentales. Elle mesure 42 mètres sur 23 ; elle sert au culte presbytérien.

Argyl. — La cathédrale de Saint-Moloc était un petit édifice de 45 mètres sur 10 ; il n'en reste que le chœur, transformé en chapelle presbytérienne en 1740.

Armagh est le siège primatial de l'Irlande, pour les catholiques et pour les protestants. Son ancienne cathédrale de Saint-Patrick domine l'amphithéâtre que forment les maisons de marbre de la ville. Actuellement consacrée au culte protestant, elle fut fondée au Ve siècle par le patron de l'Irlande, rebâtie en 1268, remaniée en 1367. Brûlée au XVe siècle, par San O'Neill, qui s'y était établi comme dans une forteresse dans sa révolte contre la reine Élisabeth, elle fut restaurée en 1613 par le primat Hampton. Agrandie et remaniée depuis, elle garde sa vieille tour, veuve de sa flèche et son ancienne salle capitulaire.

La cathédrale catholique de Saint-Patrick a été inaugurée par le cardinal Vanutelli en 1904, et avait été consacrée dès 1840, et utilisée à partir de 1873.

Brechin. — On fait remonter la fondation de la cathédrale à 1150 ; elle mesurait 35 mètres sur 15. Elle a été transformée en 1806 et affectée au culte protestant. Elle garde une tour ronde du Xe siècle, intéressante, haute de 33 mètres, de type bien irlandais, qui flanque le porche au Sud-Ouest. — L'église a subi, depuis 1806, des modifications qui l'ont rendue méconnaissable.

Caithness. — Saint Gilbert de Moray, nommé évêque en 1222, éleva sa cathédrale et y travailla de ses mains. Elle avait trois nefs, un transept et une tour de croisée massive. Il n'en reste que la tour, avec en face, la tour de l'ancien palais épiscopal.

Cork. — Ce port d'une île de la Lée possède une ancienne cathédrale, la cathédrale catholique de Saint-Pierre et Saint-Paul. Resserrée entre les maisons elle offre un intéressant vaisseau de belles proportions.

Dumblane. — L'évêque Clément, Dominicain, dès son avènement en 1233, rebâtit la cathédrale qui tombait en ruines et dont il ne restait que la tour centrale carrée, laquelle occupe actuellement le transept sud. Il éleva la nef et le chœur, qui mesurent ensemble 70 mètres de longueur. Le porche est surmonté d'un groupe superbe de trois hautes fenêtres à lancettes. Elle a été restaurée en 1894.

Dunkeld. — La cathédrale fut bâtie, partie par partie, entre 1318 et 1465. Elle contient des restes du XIIIe siècle. La nef, d'ailleurs encore normande, offre de puissantes arches, sur de très grosses colonnes rondes ; les bas-côtés étaient surmontés d'une tribune ; le vaisseau est encore d'allure toute normande. La grosse tour carrée, achevée au commencement du XVIe siècle, flanque la gauche du pignon de façade percé d'une vaste verrière gothique. Saccagée en 1360, l'église resta longtemps en ruines. Elle fut restaurée au commencement du XIXe siècle.

Elgin. — André de Moray (1223-1242) bâtit la cathédrale d'Elgin, dédiée à la Sainte Trinité, qui fut brûlée et remplacée en 1270 par celle dont on voit encore les ruines. Elle était vantée au moyen âge comme la plus belle cathédrale d'Écosse. Elle fut brûlée avec la ville en 1390, rebâtie en partie vers 1400, achevée en 1538, et abandonnée à la suite à la Réforme. Il en reste de belles ruines dominées par les tours jumelles de façade, qui flanquent un pignon percé d'une large fenêtre gothique.

Iona. — La cathédrale du siège des *Iles* fut d'abord l'église de Man. Elle fut transférée au monastère d'Iona en 1507, dont on voit encore les ruines romanes. Elles mesurent 53 mètres sur 23.

Kilkenny. — Cette petite ville sur la Nore, toute pavée de marbre, possède une cathédrale que nous mentionnons ici, bien qu'elle remonte au XIIe siècle ; elle est dédiée à saint Kenny [1].

Kirkwall. — Saint Magnus, comte des Orcades au commencement du XIIe siècle, assassiné par son cousin Hacon, qui lui succéda, fut vénéré comme martyr. Roswald, petit-fils de Hacon, bâtit sur son tombeau la cathédrale écossaise, qui fut commencée en 1138. Le chœur a été reconstruit après un incendie arrivé en 1276, et la nef a été refaite au XVe siècle. Elle offre une très longue nef avec bas-côtés et transept saillant, et une tour carrée au beau milieu de la croix à branches égales deux à deux, toutes quatre terminées par des pignons. Elle a des tribunes. La flèche a été détruite en 1670 par la foudre. Sa longueur est de 78 mètres, sa largeur de 22 aux nefs, de 27 au transept ; la voûte monte à 27 mètres.

Limmerick. — La cathédrale gothique de Saint-Mary, commencée au XIIe siècle par Donald O'Brian, roi de Limmerick, fut agrandie et continuée au siècle suivant par Donongh O'Brian.

Sa tour haute de 37 mètres domine un beau paysage urbain à côté des massifs débris de l'ancienne citadelle.

Ross. — La petite cathédrale de St-Pierre et St-Boniface, démolie par Cromwell pour bâtir un fort, remontait au début du XIVe siècle. Bâtie en grès rouge, elle ne mesurait que 40 mètres de longueur, et ses bas-côtés 4 m. 60 de largeur. La tour surmontait l'entrée.

Saint-André. — Le petit port de Saint-André remonte à saint Colomban. On y construisit, au VIIIe siècle, une église qui possédait un bras de saint André, et qui était pareille à celle que saint Wilfrid avait construite à Henhan sous le vocable du saint Apôtre. Arnod jeta en 1160 les fondements de la cathédrale, à laquelle travaillèrent onze évêques, et qui fut terminée en 1318, incendiée en 1378, reconstruite dans la première moitié du XVe siècle. Détruite en 1559, elle est actuellement une ruine imposante. Le vaisseau mesure 115 mètres de longueur sur 20 de largeur.

1. Graves et Prim, *The hist. architect. and antiquit. of St Canice, Kilkenny.* Dublin, 1857.

ESPAGNE [1]

LE STYLE GOTHIQUE ESPAGNOL.

On sait que les initiateurs de l'art romano-gothique en Espagne furent les moines français. D'abord, les moines de Cluny, tout-puissants en Languedoc, y implantèrent le style de cette contrée [2]. Les Clunisiens se rencontraient avec les Espagnols et les Maures dans l'amour du faste, et plus tard les moines de Cîteaux ne purent effacer leurs traditions de richesse ornementale. Les Cisterciens eux-mêmes venaient du Languedoc et d'Aquitaine. Il se passa en Espagne un phénomène analogue à celui qu'on observe dans le Nord : de même les Cisterciens venus en Norwège avaient passé par l'Angleterre, et ceux qui abordèrent la Suède venaient d'Allemagne, avec les traditions propres de ces pays. Il y a donc unité de source dans l'importation du gothique en Espagne : l'art du Languedoc, inspiré par la Provence et l'Anjou. Plus tard, les grandes cathédrales gothiques, mais surtout celle de Bourges, exercèrent leur influence.

M. C. Enlart a montré [3] comment le type des églises de l'Aquitaine sans basses-nefs et sans arcs-boutants à contreforts internes, à pseudo-coupoles nervées, qui a influencé aussi l'Angleterre et l'Allemagne, a été porté de l'Aquitaine [4] et du Languedoc en Espagne par les Cisterciens et les Clunisiens. Les Cisterciens fondèrent en Espagne une série d'abbayes, dont le plan est emprunté à celles de Bourgogne, et dont les combles sont portés, au lieu de fermes de charpente, par de grands arcs doubleaux en tiers-point. La sculpture, en méplat, est mauresque.

L'art de l'Anjou, avec voûtes bombées reposant sur des ogives à ramifications multiples, se voit à la chapelle de l'église de Las Huelgas, près Burgos.

L'église Saint-Vincent d'Avila fut élevée sous l'influence cluniste.

A cette influence générale de l'architecture française du Sud de la Loire succéda, au XIIIe siècle, celle des grandes cathédrales du centre de la France, puis celle de la Champagne.

D'autre part, les premiers monuments chrétiens furent bâtis par les princes à mesure qu'ils refoulèrent les Musulmans. Ils subirent l'influence des vaincus, et cette influence persista ensuite sous la double forme des styles mudéjar et mozarabe.

Au contact des Arabes, dès le XIe siècle, s'était produit le genre d'ornementation, nommé style *mudéjar*, qui eut son apogée au XVe siècle, et se mêle aux formes importées du Nord. Ce style, réservé au style religieux, rivalise avec le style *plateresque*, imitant dans l'architecture les formes de l'orfèvrerie (*plata*, argent) qui caractérise l'art civil. L'art espagnol se manifeste par l'emphase, la grandeur des édifices et la surcharge du décor.

Un spécimen presqu'unique de l'art mudéjar est la coupole de La Conception de Tolède, avec ses riches combinaisons de réseaux étoilés et ses émaux polychromes rehaussés de reliefs et d'inscriptions. C'est l'apogée de l'art espagnol en terre cuite.

A l'époque gothique l'architecture en briques, qui avait donné précédemment des produits remarquables en Castille et en Aragon, continue à se développer. Au dehors les églises déploient un grand luxe dans leurs absides fort développées et leurs tours si décorées. On ne peut rendre

1. [illegible] *[illegible] contemporain*, [illegible] février [illegible]. — R. Gillon, *Visions d'Es-[illegible]* [illegible] [illegible]nol. Bruxelle[illegible].

2. [illegible] de León et d'autres églises sont sorties du même moule que Sainte Foy de Conques et Saint-Sernin de Toulouse.

3. Conférence à l'union syndicale des architectes français.

4. L'influence d'Aquitaine se fait sentir dans les églises de Zamora, de Salamanque, de Girone et de Toro.

l'harmonie et l'éclat des couleurs qui distinguent les murs de La Seo, l'abside de la Madeleine de Sarragosse, la lanterne de Tarazone, et d'autres monuments mudéjars de l'Aragon, surtout ses innombrables tours.

Celles-ci se rapportent à deux types : le type quadrangulaire, dérivé des minarets arabes, et le type polygonal, ou aragonais, imité des campaniles gothiques de Catalogne.

En Andalousie, la construction en briques procède de l'art almohade, avec ses bandes et ses réseaux géométriques qu'on voit reproduits dans les riches imbrications de la Giralda de Séville, avec des éléments romans et gothiques.

Le groupe Tolédain offre un mélange des caractères précédents ; l'influence mahométane domine avec le style mudéjar aux arcades dentelées, festonnées, chargées de détails.

L'intérieur des cathédrales espagnoles ne peut manquer de frapper l'étranger par la disposition curieuse du chœur. Le maître-autel s'élève dans une enceinte, comprenant non seulement le ***capilla mayor*** ou le chœur proprement dit, mais encore la partie de la nef attenant au transept et qui est spécialement nommée *coro*. Ce vaste sanctuaire, exclusivement réservé au clergé, est entouré entièrement de clôtures en pierres très élevées, montant quelquefois jusqu'aux voûtes. L'enceinte est encore coupée par des grilles richement ouvragées en deçà et au delà de la croisée, de sorte que les chanoines, occupant le chœur de la nef, voient le maître-autel à travers deux grilles. Les fidèles n'ont accès que dans le bas de la nef, les bas-côtés et le transept ; d'où la nécessité d'avoir dans l'église un grand nombre d'autres autels, où l'on officie en même temps qu'au maître-autel. Les premières travées de la nef forment ce qu'on nomme le *trascoro ;* un autel est adossé au mur qui sépare le trascoro du coro, en face de la porte principale. Le sol de l'église est libre de bancs ou de chaises, et les assistants aux offices se tiennent à genoux sur le sol. Ce dispositif liturgique garde, plus largement développé, le mode anciennement en honneur dans les autres églises de la chrétienté, où le chœur était clos par le jubé.

Les cathédrales de Tolède et de Léon marquent l'apogée du gothique dans la péninsule. Presque toutes nous ont été conservées entières, comme elles étaient au moyen âge. Chacune possède un cloître avec les annexes du Chapitre. Les murs des coros sont traités avec magnificence. Les grilles en fer et en laiton sont tordues, ciselées, tournées, épanouies en fleurages, guillochées, taillées en dentelles, peintes en bleu-vert et rehaussées de vieil or. Les tombeaux, somptueux, sont des monuments et des chefs-d'œuvre. Les retables sont comparables à de véritables édifices et garnis de peintures et de bas-reliefs précieux. Les sacristies sont des salons et des musées et abondent en trésors éblouissants (1).

1. *Notas sobre algunos monumentos de la arquitectura christiana espagnola*, par M. Vicenti LAMPEREZ Y ROMEZ. In-8°, 52 pp. avec gravures. Madrid, 1901.

I. — CATHÉDRALE DE BURGOS.

La splendide cathédrale de Burgos passe pour la plus belle de l'Espagne ; elle fut fondée par Ferdinand III le Saint en 1221 et fut achevée vers le milieu du XV[e] siècle avec les tours normandes et les superbes flèches de la façade principale. On mit trois siècles à la construire avec un soin curieux dans toutes ses parties. Ce monument et les augustes souvenirs qu'il rappelle font aujourd'hui la principale richesse de cette ville déchue d'une rare splendeur.

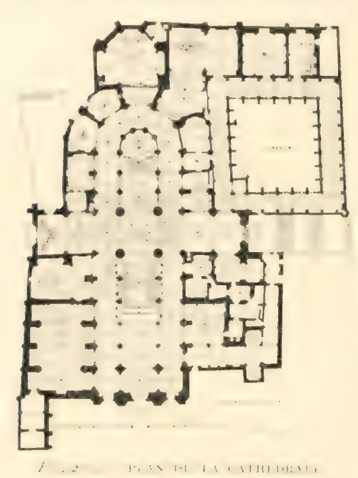


Fig. 2. — Plan de la cathédrale de Burgos.

Disons en un mot, que c'est une église d'inspiration française, française dans son corps, espagnole par l'habit. Elle a paru pauvre aux Castillans, qui l'ont brodée à ravir. Comme celle de Tolède commencée trois ans avant elle, cette église, datée de 1230, ressemble à la cathédrale de Bourges, avec cette différence qu'elle a un transept. Les doubles collatéraux, la largeur des proportions, les piliers ronds cantonnés de colonnettes avec chapiteaux minuscules, sont autant de traits communs. Burgos a de plus comme Bourges un triforium très particulier à arcs surbaissés avec tympans tréflés.

La façade principale fut élevée par Jean de Cologne (1442-1458) ; elle s'annonce par deux puissantes tours carrées qui portent des flèches aiguës et très ajourées, hérissées de clochetons aux angles et toutes dentelées de crosses végétales ; elles portent à leur front ces mots, formés par les ajours : d'une part, *Agnus Dei*, d'autre part, *Pax vobis* ; la balustrade qui couronne la façade découpe sur l'azur du ciel l'inscription suivante : *Tota pulchra es et decora.* A l'étage supérieur de la façade s'ouvrent deux larges fenêtres, abritant sous leurs lancettes inférieures huit statues de rois ; plus bas, sous un arc puissant, est percée une belle rose, et au-dessous est pratiqué un portail, malheureusement défiguré depuis 1790 par l'intrusion d'une baie classique.

Une belle lanterne octogonale *(el crucera)*, terminée en plate-forme, chef-d'œuvre de Philippe de Bourgogne, se dresse à l'intersection du vaisseau en croix latine. Deux rangées de fenêtres l'éclairent et des huit angles se détachent huit petites tours, toutes découpées, peuplées de saints et terminées par de fines aiguilles. Derrière l'église, la coupole de la *chapelle du Connétable*, moins élevée, mais toujours octogone, reproduit la même décoration.

Le grand portail et les croisillons du transept se terminent carrément par une belle galerie normande.

La petite porte de la *Pellegeria* offre un décor en style Renaissance. Au portail du Sud, un art plus ancien a figuré le CHRIST Docteur, entouré des animaux évangélistiques. Le portail septentrional, auquel mène la *calle alta*, est orné des Apôtres,

présidés par le CHRIST. Le chevet résume toutes les élégances des façades. L'ensemble offre un exemple remarquable de la prodigieuse richesse d'ornementation à laquelle le style gothique parvint à la fin du XVe siècle.

Le regard éprouve une vraie volupté à suivre les lignes délicates de cette magnifique création de l'art ogival, aux sculptures innombrables conservées d'une manière étonnante dans leur incomparable délicatesse.

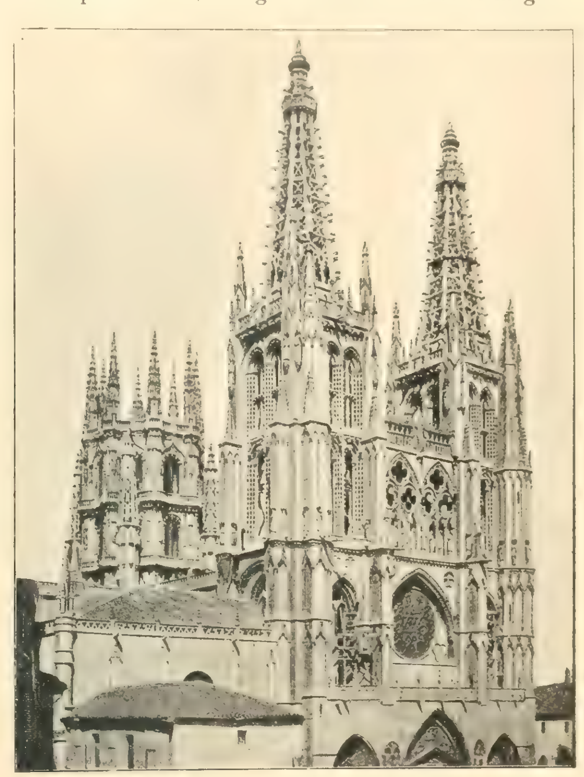


Fig. 251. — CATHÉDRALE DE BURGOS.

Si nous pénétrons à l'intérieur, « l'édifice, qui, à l'extérieur, semblait un joyau, devient un monde [1]. » La nef principale, encastrée de deux collatéraux, se divise en neuf travées, trois pour le vestibule, trois pour le chœur, trois pour le sanctuaire.

L'aspect général est d'une majesté lourde malgré toutes les grâces flamboyantes du détail. La haute nef a grande allure, avec ses voûtes à nombreuses nervures entrecoupées et son faux triforium, de type spécial, aux larges baies fenestragées, dont les meneaux sont ornés de pinacles. Suivant l'usage du pays, qui rappelle l'ordonnance des basiliques primitives, à la quatrième travée commence le chœur, que bordent deux rangées de stalles ornées de sculptures historiées. Le *coro*, planté dans les entrecolonnements de la nef, avec ses lourdes constructions et sa grille massive, a le grave inconvénient d'interrompre la perspective et de nuire à la solennité des cérémonies du culte. On retrouve dans toutes les cathédrales d'Espagne cette disposition, par laquelle les occupants ont fait bon marché de la destination spéciale des diverses parties de l'église, telle que l'ont conçue les architectes chrétiens.

Ici le chœur est éclairé non seulement par la lumière qui passe à travers les fenêtres du transept, mais encore par celle qui tombe en torrents du dôme ou *crucero*. Mais l'œil cherche en vain ce rayonnement de vitraux, ce ruissellement de lumière

1. F. Ozanam. *Œuvres choisies*. p. 64.

colorée, qui resplendit dans les cathédrales françaises. « Le sanctuaire, dit Ozanam, dégagé de boiseries, ouvre aux cérémonies sacrées un espace lumineux et magni-



Fig. [illegible] — CLOÎTRE DE LA CATHÉDRALE DE BURGOS

fique. Six grands candélabres d'argent décorent les marches de l'autel. Derrière l'autel, le retable ferme la perspective et monte jusqu'à la voûte. Les deux sculpteurs flamands qui menèrent à fin cet ouvrage, voulurent y figurer le triomphe de Notre-Dame patronne de Burgos. Onze bas-reliefs en bois retracent l'histoire de la Vierge. »

Quatre piles rondes soutiennent des arches puissantes qui s'élancent pour soutenir

le dôme avec l'aide de trompes ; son tambour, tout ajouré, allégé d'un décor *mudéjar* et abrité par une voûte étoilée, donne l'expression d'une masse relativement légère. Cette lanterne, de la Renaissance, remplace la lanterne gothique qui s'effondra au XVe siècle ; elle présente, selon l'expression de Th.Gautier, « un gouffre de sculptures, d'arabesques, de statues, de colonnes, de nervures, de lancettes, de pendentifs, à donner le vertige. C'est touffu comme un chou, fenestré comme une truelle à poisson ; c'est gigantesque comme une pyramide et délicat comme une boucle d'oreille de femme, et l'on a peine à comprendre, qu'une pareille filigrane puisse se soutenir en l'air depuis des siècles. » Cette impression chez un homme de haut goût prouve d'une manière bien évidente que l'on perd son temps à développer à l'excès la richesse du décor dans les œuvres monumentales. A vrai dire, l'intérieur de ce remarquable vaisseau ne manque pas du tout d'une très réelle stabilité, aussi apparente que réelle. Même nous trouvons que la puissance de la membrure est accentuée, précisément au transept, non sans habileté, par les grands arcs à voussures en retraite retombant sur des piliers trop larges, il est vrai, et semblables à des tours, et par les curieuses trompes d'angle au vigoureux décor.

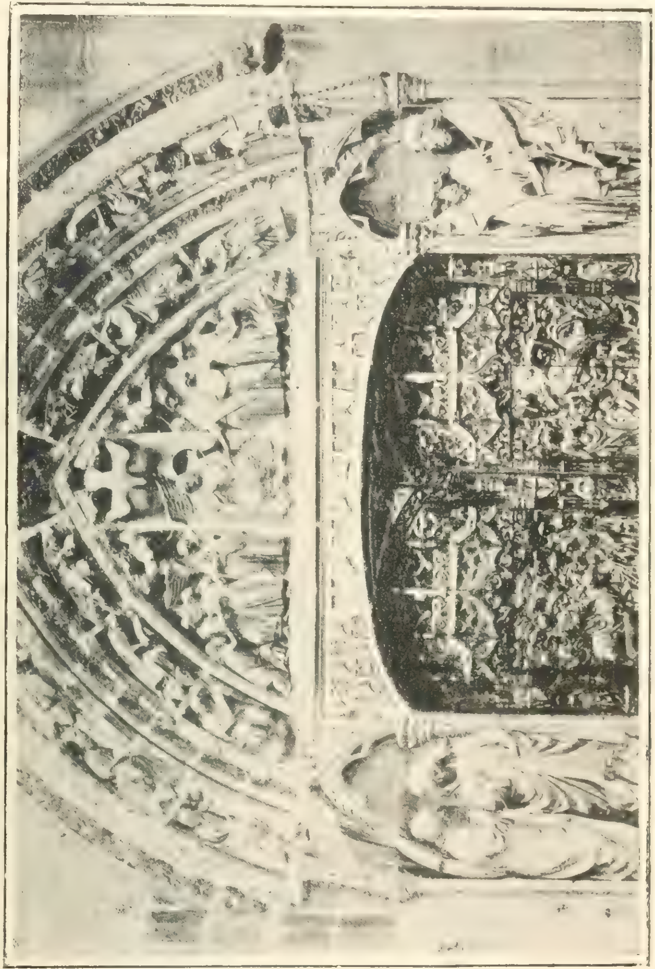


Fig. 253. — PORTAIL SCULPTÉ DE LA CATHÉDRALE DE BURGOS.

Le chœur contient de belles stalles, œuvre de Felipe Vigarin (El Borgonon),

une statue de l'évêque D. Mauriceo (XIVe siècle), un retable de 1511, exécuté par Rodrigo y Martin de Hoyaud. Les chapelles qui enveloppent le vaisseau sont tout un monde et semblent surtout, de petites églises écloses à l'abri de la grande cathédrale. On voit dans la *Capella del Santissimo Christo* le fameux crucifix célèbre par son réalisme émouvant, qu'on affectionne en Espagne. On admire dans les autres chapelles des tombeaux d'évêques et de donateurs, des tableaux de l'école hispano-flamande.

Une porte merveilleusement sculptée donne accès au cloître. Chacune de ses larges travées est éclairée, sous des arches richement décorées de fleurs, par une fenêtre à quatre lancettes surmontées d'un quatre-feuilles ; au sommet du remplage est une rosace à six lobes ; on dirait les baies du cloître inférieur de Notre-Dame de Rouen. Les belles fenêtres récemment restaurées sont ornées d'excellents vitraux, ou de dessins géométriques rayonnants ayant un fond de verre incolore ou de bordure en grisaille et d'armoiries dans la grande rosace. Au-dessus de ce cloître, il y a un étage d'autres galeries.

Dans le cloître s'ouvre la salle capitulaire, à côté d'une antique chapelle, où l'on voit un coffre vermoulu : c'est celui que le Cid aurait offert plein de pierres et de sable aux juifs Rachel et Vidas en nantissement de 600 marcs qu'ils lui avaient prêtés. On accède au cloître par un portail orné de statues et d'un bas-relief qui représente le Baptême du Sauveur. L'huisserie elle-même est ornée d'autres bas-reliefs où se voient l'entrée de Jésus à Jérusalem et la descente aux Limbes. Les galeries sont habitées par des morts illustres et silencieux, tels que saint Ferdinand et son épouse Béatrix, escortés d'une longue suite de saints, d'évêques, de jurisconsultes.

On peut encore citer l'oratoire de Saint-Grégoire, qui conserve la châsse de sainte Casilde, celui du Crucifix, et surtout au chevet, la chapelle du Connétable (1482), qu'on cite, pour l'intérieur, comme le type de la Renaissance espagnole, de même que la Renaissance anglaise a le sien dans la chapelle d'Henri VIII à Westminster. La hardiesse du gothique s'allie ici à la grâce de la Renaissance sous un dôme lumineux, éclairant de merveilleuses sculptures, notamment les belles figures des sarcophages des fondateurs, le connétable Hermandez Valesco († 1487) et son épouse dona Menica de Mendoza.

Les stalles ont été merveillement sculptées par Ph. Vignari. Signalons les orgues, munies de tuyaux horizontaux, qui produisent des effets qu'on demande en vain à des tuyaux verticaux et les 103 stalles de la *Tilléria*, ornées de figures si bien incrustées.

II. — CATHÉDRALE DE TOLÈDE [1].

Le roi saint Ferdinand fit démolir l'antique basilique tolédaine [2] en 1227 et jeta les bases d'une nouvelle cathédrale de style gothique, qui ne fut terminée qu'à la fin du XV siècle, et où l'art espagnol s'est surpassé. Elle se ressent de l'influence du Nord; on la dirait tirée d'un tableau de Memling. On conserve les noms de tous les maîtres des œuvres de cet édifice vénérable, depuis Pedro Perez (d'autres disent Petrus Petri) († 1283) [3], qui en traça les plans au XIIIe siècle et dirigea la construction durant un demi-siècle, jusqu'à Ignacio Haan, qui achevait à la fin du XVIIIe ses dernières ajoutes. A vrai dire, l'œuvre était complète au XVIe siècle. Le premier de ces architectes, mort en 1270, a son épitaphe dans l'église ; M. Enlart pense qu'il faut l'identifier avec Pierre de Corbie, le collaborateur de Villard d'Honnecourt ; le fait est, que l'on retrouve à la cathédrale de Tolède des chapelles carrées alternant avec des absidioles rondes autour du



Fig. 254. — CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

1. *Las catedrales españolas,* apuntes para su estudio. Madrid, 1896. — *La traza de la catedral de Toledo y su arquitecto Pedro Perez*. Deux ouvrages de M. l'architecte Vicente Lamperez y Romea. Madrid, 1899.

Street, *Gothi architecti in Spani.*

2. On fait remonter la fondation de la cathédrale de Tolède, cette église primatiale de toutes les Espagnes, à saint Eugène, martyrisé en 286. Rien n'est moins certain que l'épiscopat du Saint, qui fut martyrisé à Deuil, en Seine-et-Oise, l'an 286. (V. U. Chevalier, *Répertoire des sources hist. du moyen âge*, t. I, c. 681, 2, a 2573). Une version plus probable attribue la première église au roi visigoth Récarède, qui l'aurait commencée en 587. Elle fut continuée par Receswinthe, de 649 à 672. Plus tard elle fut convertie en Mosquée par les Maures.

V. *Magas. pittoresque*, t. XXX, d'après Assas, *Album artistico de Toledo.*

3. V. Bermudez, *Noticia de los arquitectos y arquitecture de Espana.* — Ch. Lucas, dans la *Revue de l'Art chrétien*, t. XX, 1875, p. 425, indique comme premier architecte Petrus Perez, mort en 1290, après avoir dirigé les travaux pendant 60 ans.

déambulatoire, comme au chevet de Vaucelles, dont Villard nous a laissé le plan ([1]).

Fig. [illegible]. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

Le plan que nous reproduisons ([2]) montre l'ordonnance liturgique spéciale des cathédrales espagnoles. Le maître-autel est placé dans la *capilla mayor*, et la partie de la nef attenant au transept, dite *coro*, entourée de trois côtés de hautes clôtures, est réservée au clergé et à la maîtrise. Pendant l'office le public n'a accès que dans la première travée du vaisseau.

Le côté du *coro* qui regarde l'abside et la face opposée de la *capilla mayor* sont fermés de grilles très ouvragées. Une allée clôturée par des grilles basses fait communiquer le *coro* avec le sanctuaire. Très peu de fidèles peuvent assister aux offices du maître-autel ; mais on officie à quantité d'autels des collatéraux.

L'édifice se ressent des vicissitudes de l'art à travers les six siècles qu'a duré son édification ([3]), mais l'art espagnol s'est surpassé dans ce vaisseau grandiose, où se déploient d'éblouissantes richesses de sculpture, et qui compte dans son ensemble 750 fenêtres et 80 piliers géants.

Son vaisseau, en croix latine, est remarquable par la hauteur de ses arches portées sur d'énormes piliers à faisceaux de colonnettes. Le beau chœur ressemble à celui de Bourges, avec son double collatéral, son mur extérieur en hémicycle et ses petites absidioles inégales, prises à l'intérieur comme à Vaucelles. On a fait le même usage qu'à Bourges des travées alternativement rectangulaires et triangulaires pour voûter cet ambulacre à deux nefs.

M. Lamperez y Romea a fait connaître la loi du tracé suivie pour le plan de la cathédrale de Tolède et qui paraît caractéristique d'une série de monuments espagnols ; on l'a retrouvée dans le manuscrit de Simon Garcia selon les doctrines héréditaires de Rodrigo Gil d'Ontanon, fils de Jean. Cette méthode de tracé paraît s'être transmise du XIIIe jusqu'au XVIIe siècle ; elle a servi à la cathédrale de Séville.



Fig. [illegible]. — SECTION TRANSVERSALE DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

Construite tout en pierre blanche, la cathédrale a cinq nefs entourées de chapelles. Elle mesure 113 mètres de longueur, juste la moitié de largeur, et 45 mètres de hauteur. Elle a huit portes admirables ; la porte principale, sur la place del Ayuntamiento, avec ses

1. [illegible] (Villard de Honnecourt et les Cisterciens).

2. D'après *L'Architecture*, article de 1904. M. Nizet.

3. [illegible] *de la magnifica catedral y de los demas celebres monumentos* Tolède, 1857.



Fig. 257. — NEF CENTRALE DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

portes latérales sont de merveilleux exemplaires de l'art ogival du XVe siècle.

Les autres portes se nomment :

La *Puerta Llana*, du commencement du XIVe siècle, la *Puerta de la Presentación* du XVIe siècle, la *Puerta de Santa Catalina* du XVIe siècle, la *Puerta del Reloj* du XVe siècle avec additions du XVIIIe siècle, la *Puerta de los Leones* de la seconde moitié du XVe siècle, de style ogival fleuri ou flamboyant.

La façade occidentale, élevée au XVe siècle, richement décorée de statues, étale aux regards ses trois portes du *Jugement*, de l'*Enfer* et du *Pardon*, dont l'iconographie résume le drame suprême du genre humain.

Fig. 258. — TYMPAN DE LA PORTE DE LA LLANA DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

Le prestige de l'aspect intérieur est encore augmenté par le jour doucement mystérieux qui descend de fenêtres ornées de vitraux splendides. Ayant besoin d'une lumière modérée sous le soleil d'Espagne, on a abaissé la nef centrale et donné plus d'ampleur aux latérales.

On admire les vitraux, les grilles de style plateresque, en particulier celles de la « capilla mayor » et le fameux vitrail du XVIIIe siècle, œuvre de Tomé et exemplaire du plus effréné « baroquisme ». Dans les chapelles absidales on voit les tombeaux

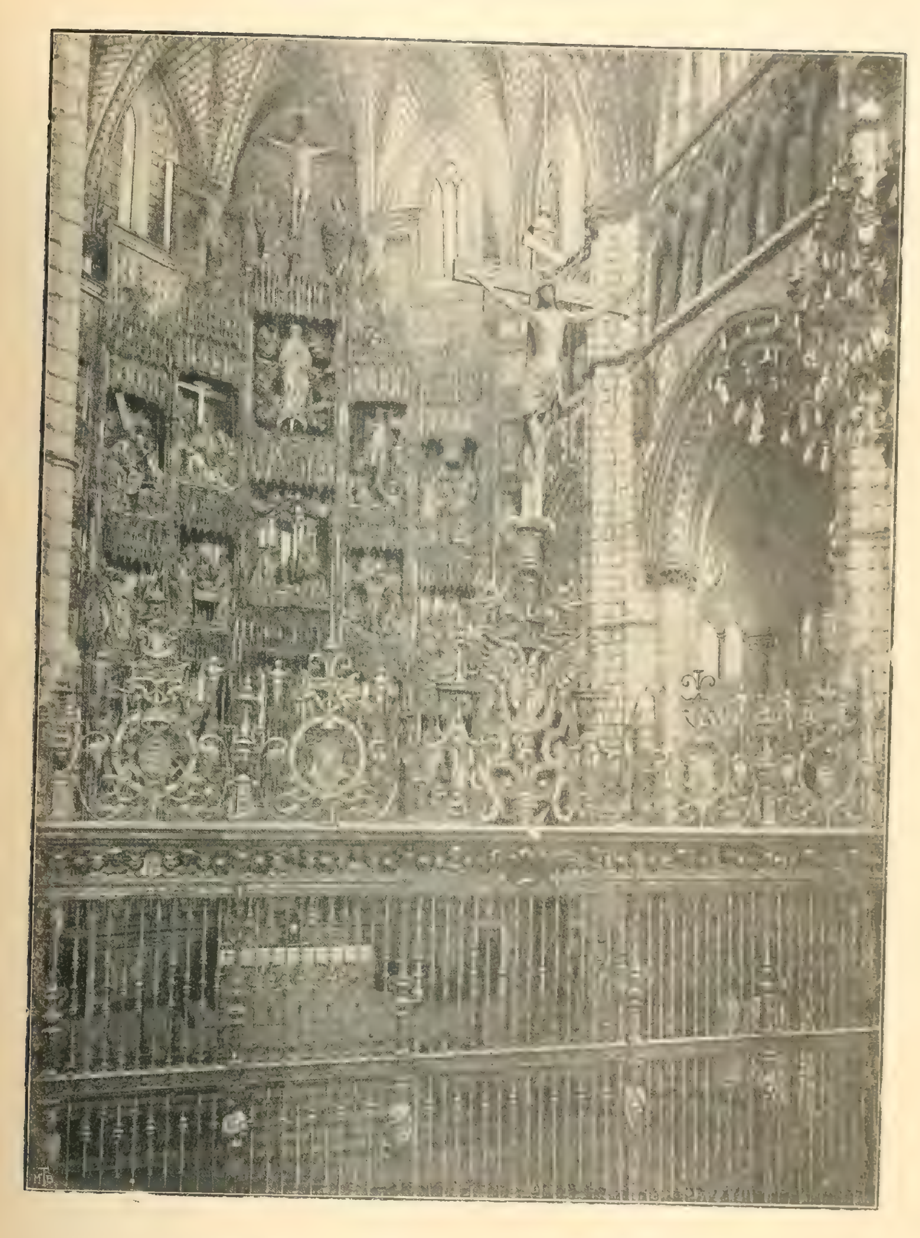


Fig. 250. — LE MAITRE AUTEL DE [illegible]

des anciens rois, celui de D. Alvaro de Luna et ceux de *los Reyes Nuevos*, la chapelle del *Sagrario* (1).

Les tours sont d'importance modeste ; celle de droite, œuvre d'Alorès Gomez (1425), mesure 90 mètres de hauteur répartis entre sa base carrée (tapissée d'arcatures, traversées à trois niveaux de doubles cordons et hérissée de pinacles), son étage octogonal et sa flèche pyramidale, qui périclite, paraît-il ; elle abrite une cloche de 17.800 kilogr., qui fait entendre, assure-t-on, sa voix jusqu'à Madrid, à 20 lieues de distance.



Fig. 260. — Porte de la chapelle Santa Catalina de la cathédrale de Tolède.

C'est le Bruxellois Jean Van der Eycken (en Espagnol Anequin de Egas), qui a élevé la superbe porte « aux Lions » du transept méridional, un des chefs-d'œuvre de l'architecture ogivale, avec Jean Was (Guas chez les Tolédans). Egas fut nommé en 1459 maître des œuvres de la cathédrale de Tolède et le resta jusqu'en 1494.

Notre-Dame de l'*Assomption* (c'est le titre de l'église) compte de nombreuses et riches chapelles, comprenant une couronne d'absidioles rayonnantes. Parmi les plus remarquables, avec la chapelle *mozarabe*, est celle des *Reges nuevos*, œuvre d'Olonso Covarrubrais, où l'on voit dans des enfeus au-dessus des stalles les mausolées des rois de la lignée de Henri de Trastamare. La chapelle dite du *Sagrario* est des plus riches, et renferme elle-même celle à coupole de l'*Octavo*, de forme octogonale, dans laquelle on admire les œuvres d'art et les reliques les plus précieuses. Celle de *Santiago* découpe ses résilles flamboyantes au côté Nord ; Alvaro de Luna, maître de l'ordre religieux militaire de Santiago, l'éleva et y a son mausolée entouré d'une garde de chevaliers de marbre et de sa femme ; ceux-ci ont perdu

1. Malheureusement la voûte du chœur s'est crevassée naguère de façon alarmante : en 1903 le Sénat espagnol a voté un subside de 125.000 pesetas pour sa réparation.

leurs statues automates de bronze, qu'un mystérieux ressort mettait en mouvement quand chaque office commençait, et plaçait dans l'attitude agenouillée de la prière.

La *capilla mayor* et le *coro* sont d'une merveilleuse richesse, trop exubérante. Les stalles en bois de noyer sont sculptées et refouillées à l'infini.

La Renaissance a apporté son large contingent à l'œuvre du moyen âge ; un élève de Michel-Ange, le célèbre Béruguète, et son digne émule Bourgognien Philippe Vigarni ont puissamment contribué à l'enrichir.

La *custode* de la cathédrale de Tolède, œuvre de l'Allemand Arfe, est une œuvre remarquable d'orfèvrerie de quatre mètres de hauteur, en argent doré, contenant 200 kil. de métal, enrichie de diamants et d'émaux précieux ; elle offre la forme d'une pyramide à trois étages ; sa membrure complexe est assemblée à l'aide de 80.000 viroles ; il y a tout un livre de prescriptions à suivre pour la démonter et la remonter lors des processions de la Fête-Dieu.

La salle capitulaire est un chef-d'œuvre de style mudéjar. Elle est couverte d'une broderie de pierre sculptée, rehaussée de dorure et de polychromie, et présente un aspect éblouissant avec son plafond rouge et or, ses murs peints par Jean de Bergona, représentant l'important cortège des archevêques de Tolède.

La chapelle de Saint-Jean possède un trésor d'orfèvrerie dont la pièce capitale est une remontrance faite du premier or rapporté d'Amérique par Christophe Colomb et qui comprend 260 statuettes d'argent doré.

Un vaste cloître gothique règne au flanc Nord des nefs. Ses baies géminées sont garnies de résilles rayonnantes, et à ses trumeaux s'adossent des statues sous des baldaquins.

La chapelle *mozarabe* est une des curiosités de Tolède. Le cardinal Ximenès l'a fait construire en 1504 par Henri d'Egas et l'on y célèbre l'office dans le rite gothique traditionnel. Elle s'annonce au-dehors, à côté du gracieux campanile, par son dôme élégant surélevé sur un tambour octogonal à deux étages.

III. — CATHÉDRALE DE TARRAGONE [1].

LA cathédrale de Tarragone se dresse sur le point culminant de la ville. Elle est tout entière de style romano-ogival, et sobre d'ornements. Nous en avons déjà donné une description, (tome I, p. 348) qu'il nous reste à compléter. Commencée par l'archevêque saint Oldegaire en 1120, on y travailla trois quarts de siècle, et on la laissa inachevée en 1282. Malgré des additions postérieures, elle n'a jamais été terminée. Sa façade, percée d'une immense rosace au-dessus de portail, attend encore son couronnement.

Les trois nefs, longues de 52 mètres, sont basses de voûtes, mais le transept est d'une hauteur démesurée. Les nefs ont de très massifs piliers ronds au fût trapu-

1. Voir Dehio, II, 450.

côtelé de colonnettes, sous un seul et énorme chapiteau rond. Une coupole octogonale surmonte la croisée.

Une particularité s'observe au portail encadré de puissantes voussures et surmonté d'une rose. A l'imitation des portails de Notre-Dame de Reims et de Saint-Urbain de Troyes, le tympan est ajouré et muni d'une verrière. Aussi a-t-on reporté sur le linteau le Jugement dernier généralement figuré au tympan.

Le chœur est entouré de grilles d'un travail admirable, repoussées au marteau. Le retable de la « capilla de los Sastre » est un chef-d'œuvre du XIVe siècle ; c'est un énorme panneau quadrangulaire offrant, sous un dais, une belle statue de la Vierge, et autour, une vingtaine de tableautins historiés en demi-relief, qui racontent son histoire et celle du Sauveur.

Le beau cloître gothique, bien conservé, offre de larges galeries couvertes de belles voûtes à croisées d'ogives, reposant sur des groupes de six colonnes rangées par deux ; leur intervalle est occupé par plusieurs lancettes portées par deux colonnes ; dans le tympan qui les surmonte sont percés deux oculus.

Ce qu'on a pu recueillir du corps de Jacques I le Conquérant, et le libérateur de la Côte repose dans la chapelle du *Corpus Christi*.

L'archevêché occupe le point culminant de Tarragone, à la place d'un ancien temple de Jupiter Capitolin. Sur une base cyclopéenne des murs romains portent un médiéval couronnement à machicoulis.

IV. — CATHÉDRALE DE LÉRIDA.

LA cathédrale actuellement abandonnée, est enclavée dans la forteresse de Lérida, et fait partie intégrante de ses murs. Elle fut commencée en 1203 par don Pedro le Catholique et consacrée en 1278.

C'est un édifice de style roman-gothique de transition, avec mélange de style mauresque ; il est construit sur un plan original et d'une très belle exécution. Les chapiteaux des colonnes sont ornés de sculptures riches et variées. L'abside principale est flanquée de deux autres de moindre importance. Le portail, malheureusement mutilé, est très riche de détails. La grande porte latérale du Sud, dite *dels Filiols* (des Enfants) est également trés ornée. Le clocher date du XVe siècle ; il présente de grands arcs et des chapiteaux variés.

V. — CATHÉDRALE DE SARAGOSSE.

L'ANCIENNE cathédrale nommée *Seo* (*sedes*), est le sanctuaire le plus vénéré de l'Espagne, à cause de sa Madone miraculeuse *del Pilar*. C'est un édifice [illegible], bizarre où se mélangent les styles, et qui remplace une mosquée. Commencée au XIIe siècle, son gros œuvre ne fut achevé qu'au XVIIe (1681) : absides romanes à leur base, nefs et chœur gothiques, coupole arabe en style baroque.

Son plan offre néanmoins une certaine unité. C'est une réduction de la cathédrale

de Séville, une transposition gothique de la mosquée de Cordoue : plan carré, à cinq nefs de six travées, flanquées de chapelles latérales ; chevet plat percé de trois absides accolées. Les voûtes carrées, à liernes et tiercerons en marbre jaune, sont portées par vingt piliers à faisceaux de colonnettes qui déploient leurs moulures en éventail; celles-ci aboutissent à des clefs pendantes de style flamboyant. L'édifice affecte çà et là des formes tourmentées, surchargées, insensées ; les ornements sont entremêlés de miroirs. Le nom de D. José Churriguera est resté attaché à ces bizarreries architectoniques. Juvara, l'architecte de la Superga de Turin, ramena l'architecture de l'édifice dans une voie plus classique.

La façade principale offre un plaquage gréco-romain cachant fâcheusement une muraille de style mudéjar. La tour, élevée en 1685 par Contini, en style romain, achève de détruire de ce côté la beauté de l'édifice.

Le côté N.-E. offre encore des fenêtres romanes et une intéressante décoration mudéjare en briques et en faïence.

Benoît XIII, qui finit ses jours à Sarragosse, fit élever la coupole, qui couvre la jonction de la nef et du sanctuaire. On voit dans celui-ci deux chaires accouplées où s'assirent Ferdinand le Catholique et Isabelle. Le maître-autel est une merveille, œuvre de Dalman de Mur et de Pedro de Tarragone. Les stalles, fouillées comme des pièces d'orfèvrerie, sont célèbres, ainsi que les sculptures de l'arrière-chœur, exécutées en 1538 par Tudelilla. La chapelle paroissiale est couverte d'un plafond arabe.

La tour penchée de Saragosse faillit être abattue en 1892 ; on croyait qu'elle allait tomber ; un ordre royal arrêta la démolition commencée. Elle fut bâtie dans les premières années du XIIIe siècle, par l'architecte chrétien Gabriel Combao en style mauresque. Elle a 312 pieds de hauteur, et s'icline de 9 ½ pieds vers le Sud-Ouest.

La nouvelle cathédrale est un énorme temple de style baroque, que nous décrirons en son lieu.

VI. — CATHÉDRALE DE SIGUENSA.

CETTE cathédrale se dresse sur la *plasa mayor* de la vieille Segontia des Romains. C'est un des monuments les plus importants du style romano-ogival. Commencée au XIe siècle, elle a été terminée au XIIIe. Le portail Ouest s'ouvre entre deux tours couronnées de créneaux; il est décoré d'un médaillon représentant la donation de la chasuble à saint Ildefonse. Les trois nefs, de quatre grandes travées carrées, reposent sur huit beaux piliers géants. Le *coro* occupe son extrémité ; puis vient un transept très large à croisillons saillants et un chœur allongé, clos, qu'entoure un déambulatoire sans absidioles à faisceaux de vingt sveltes colonnettes. L'église est ornée de vitraux ; la rose du transept Sud est remarquable. Le chœur a de belles stalles de 1490 et un *trascoro* de 1685 richement orné de marbre. Le déambulatoire est relativement moderne. Au transept Nord s'ouvre la chapelle de Sainte Librada avec son tombeau. La sombre chapelle de Saint-Marc possède un triptyque du XVe siècle et celle de Santa Catalina, de beaux mausolées.

Un cloître du style ogival, du commencement du XVIe siècle, règne sur le flanc Nord de l'église.

VII. — CATHÉDRALE DE PALMA DE HAJORQUE [1].

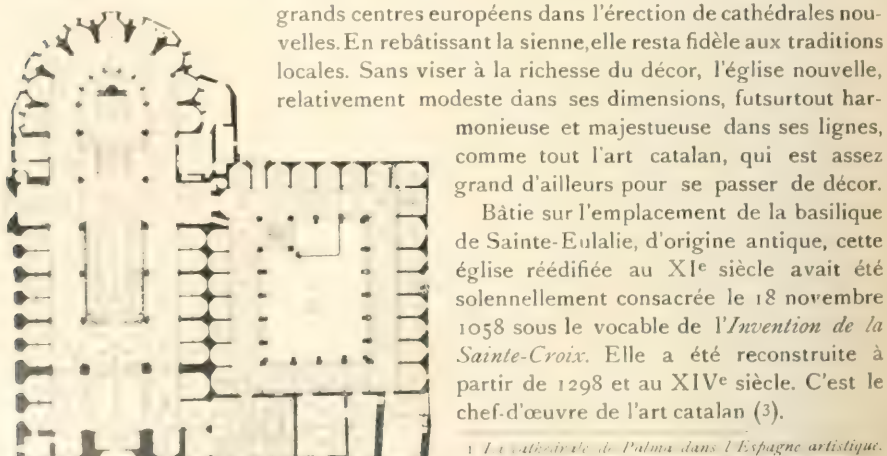
CE fut l'honneur de Jacques Ier d'Aragon (El Conquistador), d'avoir achevé l'affranchissement des Baléares en 1230. La fondation de la cathédrale de Palma est son œuvre. Cet édifice grandiose, dédié à la Vierge Marie, fut commencé aussitôt après la conquête en 1230 et ne fut terminé qu'en 1601. Il se distingue par la grave et imposante beauté de l'intérieur, comme par l'ornementation merveilleuse du portail faisant face à la mer. C'est l'un des plus beaux monuments de l'art gothique méridional. Il est remarquable par la majesté ; il dessine un simple rectangle orienté à trois nefs, de 100 mètres sur 40, et de 45 mètres de hauteur. Des chapelles bordent les collatéraux. Le chœur est rectangulaire. Les voûtes ogivales sont portées par deux rangées de piliers élancés, à 20 mètres de hauteur.

La façade occidentale est moderne, sauf le portail, qui remonte au XVIe siècle. Le merveilleux portail du Sud, tourné vers la mer et nommé *el mirador*, commencé en 1389 par Pierre Morey, fut continué par Jean de Valenciennes et Guillaume Seyrera.

L'intérieur contient des mausolées d'évêques et de personnages historiques.

VIII. — CATHÉDRALE DE BARCELONE [2].

A L'ÉPOQUE féconde qui marque la fin du XIIIe siècle, Barcelone avait atteint l'apogée de sa prospérité ; elle venait de conquérir sous Wilfride le Velu son autonomie, développait son industrie, et ne s'était pas pressée d'imiter les autres grands centres européens dans l'érection de cathédrales nouvelles. En rebâtissant la sienne, elle resta fidèle aux traditions locales. Sans viser à la richesse du décor, l'église nouvelle, relativement modeste dans ses dimensions, futsurtout harmonieuse et majestueuse dans ses lignes, comme tout l'art catalan, qui est assez grand d'ailleurs pour se passer de décor.



Bâtie sur l'emplacement de la basilique de Sainte-Eulalie, d'origine antique, cette église réédifiée au XIe siècle avait été solennellement consacrée le 18 novembre 1058 sous le vocable de l'*Invention de la Sainte-Croix*. Elle a été reconstruite à partir de 1298 et au XIVe siècle. C'est le chef-d'œuvre de l'art catalan (3).

1. *La cathédrale de Palma dans l'Espagne artistique, archéologique, monumentale*, éditée à Barcelone.
2. V. L. Breton, *Revue de l'Art chrétien*, 1874, II, p. 287. — J. R. Pedrosa et abbé Gaeta Soler, *Cathédrale de Barcelone*, précédée d'un aperçu historique, par l'abbé G. Soler, traduct. franç. par A. H. Bertol.
3. M. Pedrosa incline à croire que le maître de l'œuvre fut Jacques Fabri, architecte de Saint-Dominique de Majorque.

Enserrée entre des rues étroites, on aperçoit à peine la ligne horizontale qui termine ses murs et marque sa plate superstructure. On ne jouit guère que de sa façade, refaite entièrement en 1890, et formant masque. Elle est due à la munificence de Don Manuel Girona, qui y a consacré quatre millions. Elle offre deux étages de fenêtres flamboyantes dans les quatre travées latérales, et dans la travée centrale, un portail à voussures, sous un énorme gâble aigu qui atteint la corniche supérieure de la façade. Celui-ci est percé d'une rose en étoile, de style arabisant.

A l'intérieur la majestueuse architecture du vaisseau, en style du XIVe siècle, se révèle tout entière au premier coup d'œil, et le regard court tout droit dans les mystérieuses profondeurs des voûtes superbes ; il y est d'ailleurs conduit par l'harmonieux ensemble des piliers développés en faisceaux de colonnettes, qui rappellent ceux de Cologne et de Rouen. L'intérêt se concentre dans la riche architecture du chœur, qui recouvre la crypte de Sainte-Eulalie, et sa voûte, gigantesque araignée, avec sa clef colossale et des grandes fenêtres percées entre les nervures. Les collatéraux sont presque aussi hauts que la nef centrale, et les arches sont d'une portée énorme. L'architecte [2] très habile de cet édifice, privé d'un large emplacement, chercha une compensation dans l'élancement du vaisseau ; il banda de longues arcades sur des piliers hardis ; il éleva les basses nefs à une grande hauteur, de façon à élargir d'autant le centre du vaisseau ; il ménagea sous les voûtes des collatéraux, entre les piliers très distancés, des chapelles accouplées et profondes, au chevet perpendiculaire à l'axe de l'église. Sur le déambulatoire du chœur, il rangea les chapelles rayonnantes. Enfin il voulut planter deux belles tours sur les portails latéraux ; en fait, elles ne furent pas construites.

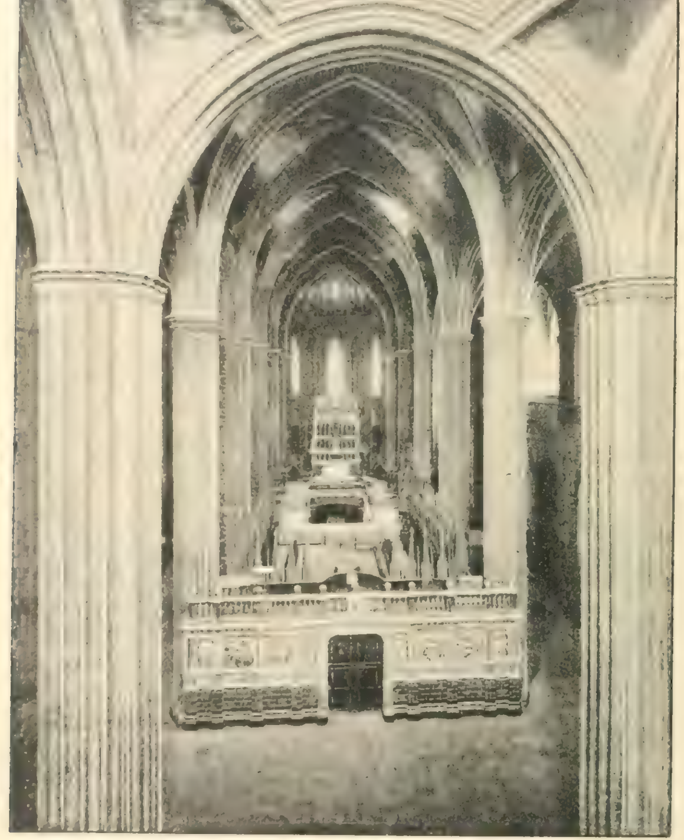


Fig. 262. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE BARCELONE [1].

Le vaisseau n'est pas exactement orienté. La longueur de l'édifice est de 93 m. et sa plus grande largeur, de 45. Ses trois nefs, dont la plus haute réunit ses nervures à 25 m. 50, sont d'allure majestueuse. Les fenêtres laissent passer une douce lumière à travers des vitraux du XVe siècle. Le porche central ouvre, chose peut-être unique, sur un vestibule grandiose destiné à recevoir le dôme octogonal, qui couvre la première travée, semblable à une croisée de transept ; puis viennent les très larges travées des nefs, d'une hardiesse superbe, suivies de deux travées pareilles, couvrant le pseudo-transept et l'avant chœur ; encore une petite travée, et puis viennent le rond-point et le chevet en éventail. Deux clochers anciens se dressent sur les porches du transept et élèvent leur flèche à 50 mètres. Une seconde grande nef semble régner au-dessus

1. Cette vue est prise avant la restauration.
2. On cite comme architectes : Jaime Faibra, Roqué, Bartolome, Guel et André Escuder, qui voûta l'église en 1448.

de chaque rangée des chapelles latérales. Au sommet de la centrale court une légère galerie de triforium surmontée de roses. La base octogonale du dôme inachevé porte par des trompes sur ses gigantesques piliers. Les clefs de voûtes sont historiées et polychromées.



[illegible] DE LA CATHÉDRALE DE BARCELONE.

Le chœur fut terminé en 1448 ; comme dans la plupart des églises espagnoles, il envahit presque toute la nef centrale. Le sanctuaire, dit originalement le monographe espagnol, « présente le maximum d'idéalité et d'élévation d'esprit auquel peut aspirer le génie gothique. » Il contient les tombeaux de Mosen Borra, de Fray Desplá, de D. Alfonso III d'Aragon et des Infants D. Jaime et D. Fadrique.

De grands vantaux ornés de merveilleux vitraux ferment les espaces compris entre les piliers et entourent l'abside. Les chapelles del « Santisimo Sacramento », de « San Olegario », de « San Clemente », de « Nuestra Señora del Patrocinio », de « Los Santos Innocentes » dans lesquelles sont les sépulcres des évêques et des familles nobles, sont très importantes et intéressantes.

Les admirables stalles en noyer, exécutées partie par Mathieu Bonafé en 1457, partie par les Allemands Michel Loquer et Jean Fréderic (XVe siècle), comptent parmi les plus belles de l'Espagne ; sur chaque dorsal sont peintes et dorées les armes des membres d'un concile tenu dans la ville espagnole. L'on doit encore signaler tout ce qui est dû à Ordoñez et à Vilar de Zaragoza (XVIe siècle), notamment quatre bas-reliefs représentant le martyre de sainte Eulalie, patronne de Bar-

celone. Le grand autel, de style gothique fleuri (XVᵉ siècle), mérite encore de fixer l'attention ainsi que la crypte, œuvre de Jaime Fabra (XIVᵉ siècle).

Notons l'intéressante chaire épiscopale en marbre blanc, style du XIVᵉ siècle, la riche chaire à prêcher avec son bel escalier et la curieuse arcade donnant accès vers la crypte, dont l'archivolte est garnie d'une série de têtes. Le maître-autel est formé d'une grande table de marbre posée sur une colonne unique ; il est actuellement complété par un retable du XVᵉ siècle, en dentelles de fenestrages, plus admiré qu'il ne vaut ; le tombeau roman de sainte Eulalie est autrement remarquable. Les reliques de Ste Eulalie sont conservées au dessous du maître-autel dans une chapelle souterraine perpétuellement éclairée par de nombreuses lumières. Une chapelle est consacrée à S. Raymond de Pennafort, et l'on y voit sa statue couchée sous son sarcophage. Très riche est la clôture du chœur, en pierre, à arceaux gothiques reposant alternativement sur des colonnettes et sur des corbeaux à figures. Il faut encore citer la belle tombe de l'évêque Escales, au cénotaphe orné de pleureurs dans la manière bourguignonne. On conserve au trésor le missel de sainte Eulalie, aux superbes miniatures de style flamand.



Fig. 264. — INTÉRIEUR DE CATHÉDRALE DE BARCELONE.

Le cloître est grand comme une église : il est du pur gothique du XVᵉ siècle, à fenestrages rayonnants et voûtes à fines nervures. Chacune de ses arcades abrite un autel. Ses sveltes piliers entourent un verdoyant préau, orné d'une vasque appelée *fuente* et *patio de las Ocos*, dans laquelle s'ébattent des oies, à la place où leurs aïeule sont vécu depuis le construction du cloître.

IX. — CATHÉDRALE DE VALENCE.

LA Seo, dédiée à Notre-Dame, remplaça en 1262 une mosquée, qui avait remplacé elle-même une église bâtie sur les ruines d'un temple de Diane. Elle ne fut terminée qu'en 1482, et l'on attribue son achèvement à Pedro Compte. Elle a été défigurée par les remaniements exécutés de 1674 à 1774 et entièrement masquée à l'intérieur sous un travestissement de plâtre. Le vaisseau mesure 98 mètres sur 60. La partie gothique offre un tronçon de nef triple, d'une travée précédant un transept à larges croisillons, auquel se soude un chœur clos à cinq pans, entouré lui-même d'un déambulatoire avec neuf chapelles rayonnantes.

La porte principale, dite *puerta del Miguelete,* est en style baroque, et le chevet présente la forme d'une vaste demi-rotonde à deux étages de galeries ouvertes de style ionique. Le portail des Apôtres du XVe siècle, au transept Nord, gothique, à voussures profondes, est couvert de voussures richement sculptées ; au-dessus est percée une rose sous un gâble. *La puerta del Palace,* au croisillon Sud, remonte au XIIIe siècle. Elle est réunie au palais épiscopal par une riche colonnade. Mais le grand portail est du XVIIIe siècle ; il est dû à Conrad Rudolf.



FIG. [illegible]. — CATHÉDRALE DE VALENCE.

Sur la croisée s'élève le *Cimborio,* grande tour octogonale exécutée en 1350, percée de deux étages de fenêtres surmontées de gâbles.

Enfin, à gauche de la façade, s'élève le cloître octogonal nommé *el Micalete,* érigé par Juan Frank de 1381 à 1418 à l'imitation de celui de Lérida. A ses côtés est la salle capitulaire achevée en 1482.

La tour a une hauteur égale à sa circonférence, qui est de 46 mètres. Sur sa plate-forme se dresse un petit campanile où pend la *Miguelette,* cloche baptisée à la Saint-Michel, et dont le son règle les heures d'irrigation de la *huerta,* le « paradis de Valence ». De son sommet se déroule un superbe panorama, admiré par le Cid.

X. — CATHÉDRALE DE CUENÇA.

LA cathédrale de Cuença est un curieux exemple de ce tracé canonique d'atelier, que nous avons fait connaître en décrivant celle de Tolède, et le plan est par suite, tout à fait analogue. Ce plan, qui est superbe, comporte une triple nef de six travées

accostée d'importantes chapelles, un transept surmonté d'une tour et un chœur profond de cinq travées, plus le rond-point à cinq pans. Le chœur a un double collatéral, d'une disposition spéciale. Le premier collatéral s'élargit et double son ouverture dans la partie tournante, qui est voûtée sur travées alternativement rectangulaires et triangulaires. Le collatéral externe offre une série régulière de travées carrées, voûtées en liernes et tiercerons, et dont la divergence est rachetée par d'étroites travées triangulaires. Les voûtes des nefs et du chœur sont des croisées d'ogives simples et des croisées sexpartites.

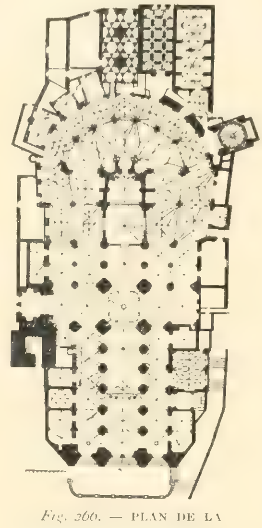


Fig. 260. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE CUENÇA.

Cet édifice a emprunté aux constructions du Nord les voûtes sexpartites à doubleaux de recoupement de la grande nef, du transept et du chœur. L'édifice remonte au XIIIe siècle ; il était alors en croix latine avec un chœur clos, et deux absidioles dans chacun des bras du transept. Il a été remanié par la grandiose extension du chevet auquel s'ajouta, au XVe siècle, le double collatéral. Malheureusement le plan actuel, amplifié de ses nouvelles annexes, a été gâté, dans le chœur, par le massif remplissage des arcades de ronds-points. On remarque le curieux et riche triforium, aux arcs trilobés portant sur une niche à personnage, qui rappelle l'école anglo-normande et en particulier le triforium de la cathédrale de Lincoln [1].

XI. — CATHÉDRALE DE BORIA.

SUR les rives du Douro, dominée par les montagnes de la Cebollera, cette petite ville offre une cathédrale du XIIIe siècle, modeste mais de belle unité, établie sur le plan cistercien à trois nefs, de cinq travées barlongues, transept avec deux travées pareilles à chaque croisillon, et collatéraux vers l'Est, dans lesquels s'ouvrent quatre absidioles, à côté d'un chœur de deux travées, terminé par une abside polygonale. Telle est la formule de cet édifice typique.

XII. — CATHÉDRALE DE TORTOSE.

TORTOSE, antique cité romaine de la rive gauche de l'Élie, hérissée de son château fort, possède un évêché et une cathédrale du XIVe siècle, avec tour d'origine mauresque.

1. D. Vincente Lamperez y Romea, *La cathédrale de Cuença.*

XIII. — CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

LES Castillans aiment à dire : « Qui n'a vu Séville n'a vu merveille ». C'est vrai surtout sous les rayons magiques du soleil. La cathédrale est un colosse avec ses cinq nefs et ses voûtes montant jusqu'à 40 mètres de hauteur.

En commençant en 1402 cette église sur l'emplacement d'un temple mauresque, qui datait de 1171, les chanoines de Séville voulaient la faire si belle et si riche, qu'elle n'eût point d'égale dans la chrétienté. « Faisons, disait l'archevêque, une église si grande, que ceux qui la verront finie nous tiennent pour fous, nous qui la commençons (1). » De fait, tout est grand dans cette église ; elle contient le plus grand parmi les énormes retables espagnols. Elle est le plus bel édifice chrétien de la péninsule, et il est impossible d'amasser plus de trésors que ceux qui la remplissent. Ses trente-sept chapelles, pareilles à autant d'églises ornées de somptueuses sculptures, contiennent des trésors.

Elle occupe l'emplacement d'une ancienne mosquée et conserve encore de cette époque *el Patio de los Naranjos* et la tour, *La Giralda*, qui du dehors appelle immédiatement l'attention. C'est l'ancien minaret élevé de 1184 à 1196 par el Alarife Djabir Geber et qui est un exemplaire typique de l'architecture mahométane des almohades. Au XVIe siècle Hernan Ruiz en construisit la partie haute.

Quant au monument lui-même, son achèvement demanda plus d'un siècle ; il fut terminé en 1519. Le *cimborium*, ou coupole de la *capilla major*, qui s'était écroulé en 1511, demeura trois siècles avant d'être achevé ; on n'y mit la dernière main qu'en 1842 ; on pressentait qu'il s'effrondrerait un jour : cette catastrophe s'est malheureusement réalisée dans l'été de 1888 ; elle a été terrible : boiseries, grilles, retables, tableaux, sculptures, orgues, etc., ne sont plus qu'un souvenir.

Tout le monument et ses dépendances sont exhaussés sur des degrés et entourés de tronçons de colonnes antiques de marbre vert ou de granit provenant de l'antique Hispalis, qui servent à présent de bornes, réunies entre elles par des chaînes.

Cette église, la plus régulière de toutes celles d'Espagne, est d'un aspect imposant. Son plan forme un rectangle régulier. Elle a 102 m. de longueur et possède cinq nefs ; celle du milieu a 39 mètres d'élévation et 15 mètres de largeur. Son plan a été tracé d'après le même canon que celui de Tolède. Chacune de ses quatre nefs collatérales, de neuf travées, mesure 29 mètres de hauteur et 10 1/2 de largeur. Les nefs latérales sont à peine moindres que celle de milieu. Le transept est à peine sensible à l'intérieur ; le sanctuaire est réduit aux proportions d'une chapelle. Le magnifique vaisseau est si élancé, que l'on dit que « Notre-Dame de Paris pourrait se promener la tête haute dans la nef du milieu », ce qui est à peu près exact. Des chapelles bordent les nefs et le mur de chevet. Les trente-six piliers, très élancés et formés de faisceaux de colonnettes supportant les voûtes, sont comme des tours ; ils ont 50 pieds de hauteur. Cette église possède 80 autels, où se disent chaque jour 500 Messes. Les fenêtres sont au nombre de quatre-vingt-dix ; leurs vitraux, dont les meilleurs ont été peints par Arnault de Flandre en 1640, ont coûté 1,000 ducats chacun et sont d'un

1. V. Le chroniqueur Zunniga.

fini admirable. Ils laissent la nef dans une demi-obscurité; quand on y pénètre, on commence par ne pas voir à se conduire; ce n'est qu'à la longue qu'on peut se rendre compte des merveilles que contient le temple.

Le colossal vaisseau devrait produire une expression d'écrasante grandeur. Il n'en est rien à cause de l'encombrant *coro*, qui nuit à la perspective de l'édifice et forme comme une église dans la cathédrale.

L'intérieur est néanmoins le plus bel exemple du style gothique de la seconde époque en Espagne, qui succéda au gothique français des cathédrales de Burgos et Léon, et qui précéda l'allemand et le bourguignon; styles selon lesquels furent faites les flèches de Burgos et de San Juan de los Reyns de Toledo.



Fig. 267. — CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

La voûte qui s'élève sur le transept est très belle; c'est l'œuvre de Juan Gil de Hontanon (1517); il y a de plus à noter le chœur et ses stalles gothiques (1475-1479).

C'est au milieu de la grande nef, à la hauteur de la seconde des cinq travées, qu'on voit dans le sol la grande dalle qui couvre les restes du fils de Christophe Colomb.

Dans le transept de droite est peint à fresque un saint Christophe colossal, œuvre de Mateo Perez de Alesio (1584); ce géant, bien à sa place dans cette église géante, mesure 10 m. 60 de hauteur.

La capilla de los Reyes, construction de la Renaissance qui prolonge en arrière de l'autel la nef principale, contient l'immense urne d'argent, d'or et de cristal où sont enfermés les restes du roi saint Ferdinand (le corps est conservé entier revêtu de son costume de guerre), ainsi que le tombeau d'Alphonse X le Sage († 1284) et de sa mère Béatrix; dans la chapelle sépulcrale on peut encore voir la petite image de la Vierge que saint Ferdinand portait sur sa selle dans les batailles, la *Virgen de las Batallas*, à côté des restes de Pierre le Cruel et de Marie de Padilla.

A l'autel de la chapelle des fonts on admire le célèbre tableau de Murillo: l'*Enfant Jésus apparaissant à Saint Antoine de Padoue.*

Les 125 stalles du chœur sont d'un travail superbe, qui confond l'imagination.

La façade occidentale est percée de trois portes; celle du milieu, au cintre brisé, de proportion énorme, est veuve de ses statues; les deux autres, beaucoup plus petites, gardent encore les images en terre cuite dont les a ornées Lopez Marin,

imitateur d'Albert Dürer. Plusieurs autres portes sont ornées de statues en bas-reliefs.

Le retable de l'autel de Saint-Nicolas de Bari est une merveille de sculpture en bois du XV[e] siècle ; il est ouvré comme de l'orfèvrerie. Autour de la statue de l'évêque de Myre, sont taillées, sous des dais délicats, douze scènes de son histoire. Celui de la chapelle Sainte-Anne, représentant la généalogie de la Mère du Christ, est aussi finement ouvragé, et il le cède encore en fouillis et en virtuosité à celui de la chapelle du Connétable, contenant des statues en relief qui sont des chefs-d'œuvre.

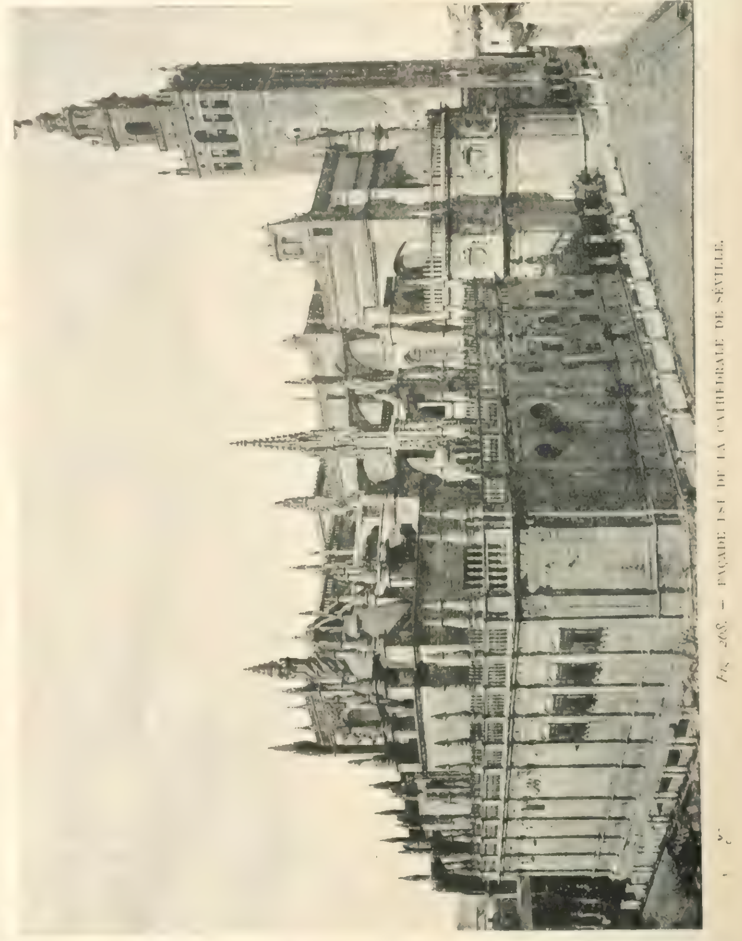


Fig. 268. — FAÇADE EST DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

L'abside de la cathédrale, qui date du XVI[e] siècle, est décorée de pilastres classiques, d'une frise à rinceaux et d'une balustrade surmontée de quilles.

Presque tous les styles sont ici représentés : le gothique, celui de la Renaissance, le plateresque, le gréco-romain. Les colonnes, les arcs et les coupoles sont d'inspiration classique, le décor, de style plateresque.

Nous l'avons dit, les chapelles sont remplies d'ornements remarquables ; mais c'est dans la *sacrista major*, construction de style ultra-rococo *(chirriguerresque)*, [illegible] des richesses incalculables, notamment une merveilleuse châsse due à Jean d'Urfi (1589), le Benvenuto Cellini de l'Espagne, et le célèbre chandelier

pascal triangulaire (*tenebrario*) en bronze, qui pèse 2000 livres et fait penser à la colonne Vendôme ; il est couronné de quinze statues. On y voit aussi une urne en argent massif rehaussée de pierres précieuses, provenant du roi Alphonse le Sage ; les tables d'or et d'argent données par le même souverain, etc. Il y a là des quintaux d'argent et d'or, des boisseaux de pierreries.

L'aspect extérieur de la cathédrale laisse à désirer à cause des additions et des bâtiments qui y sont accolés [1].

Les portes principales sont celles *del Perdon*, ouvrage mahométan mélangé d'éléments chrétiens ; la *Puerta Mayor* avec un bas-relief de l'Annonciation (moderne); celle de *Palos*, de *las Campanillas* (avec sculptures du XVI[e] siècle), et enfin celle de *la Lonja* (moderne).

* * *

On a exagéré, en disant que deux hommes à cheval peuvent gravir de front la rampe de la *Giralda*. Cette tour, ancien minaret, n'en est pas moins une merveille. Mahomet Geber, qui l'entreprit, l'éleva jusqu'à 172 pieds ; depuis, l'architecte Herman Ruys de Burgos lui en a donné 258. Elle offre trois étages, qui sont, vus du dehors, comme trois tours superposées ; ils vont diminuant insensiblement de largeur. Le tremblement de terre de 1755 renversa tout ce qui était au-dessus de la première galerie, mais ce désastre a été réparé. Lors d'un ouragan antérieur, en 1604, on avait vu les deux sœurs, sainte Justa et sainte Rufine, soutenir la Giralda, ou du moins l'image de la Foi qui la décore, et que cette fois l'orage respecta. La tour et même la ville sont placées sous leur patronage ; on les représente souvent soutenant cette statue, devenue le Palladium de la ville.

La tour est en briques, admirablement construite ; les arêtes en sont aussi vives qu'au premier jour. « A la base les murs ont trois mètres d'épaisseur ; ils sont percés de baies géminées, aveugles, à arcs trilobés, nommés *ajimeces*. Vers le haut règnent des entrelacs mauresques. Une rampe à pente douce, pavée en briques, interrompue par dix-huit paliers, mène à la plate-forme où s'arrête l'œuvre des Arabes. La partie supérieure forme un élégant beffroi, à trois étages pyramidaux ; au second, chaque fenêtre contient une cloche ; le dernier est surmonté de la fameuse statue à laquelle la tour entière doit son nom de *Giralda ;* la girouette est une statue en bronze doré de la Foi, fondue par Barthélemy Morel en 1570. Elle pèse 1400 k. ; elle est placée sur la pointe du pied dans un équilibre tel que, grâce au voile qu'elle tient déployé, elle tourne au moindre vent [2]. »

XIV. — CATHÉDRALE DE LÉON.

L'ÉVÊQUE don Manrique de Lara aurait posé au XIV[e] siècle la première pierre de l'édifice, qui ne fut achevé qu'au XV[e]. La cathédrale de Léon est plus petite et beaucoup moins massive que celle de Tolède.

1. L'un est la *Bibliothèque Colombina* qui forme une importante collection de documents sur la découverte de l'Amérique.

2. V. E. Breton, *Revue de l'Art chrétien*, 1874. II. p. 287.

Elle atteste l'influence du Nord la plus nette ; le style est purement champenois. Construite par un architecte formé à l'école de l'Ile-de-France, c'est une basilique purement française, caractérisée, à l'encontre du caractère espagnol, par de belles lignes tranquilles dans leur aérienne légèreté. L'architecte (on cite le nom de Guillaume de Rohan) a ordonné l'édifice suivant le style gothique pur ; il a toutefois, tout en donnant au transept des pignons aigus, couvert ses nefs, d'un comble plat revêtu



Fig. 292. — TOMBEAU DE DON ORDOÑO, ROI DE LÉON, DANS LA CATHÉDRALE DE LÉON.

de tuiles, ce qui donne à la cathédrale l'air d'avoir été incendiée. Le triple portail richement peuplé de statues a la belle ordonnance de ceux de Chartres. Malheureusement les tours sont pauvres de lignes et dépourvues de flèches.

Le plan, régulier, est le plan-type des églises gothiques françaises à trois nefs de cinq travées barlongues avec un transept à doubles collatéraux, un chœur de trois travées et un chevet à cinq pans, entourés d'un double collatéral auquel se soudent cinq chapelles rayonnantes, plus deux petites rectangulaires ; deux tours se dressent en tête.

Au chevet de la *Capilla Major* s'élève le magnifique tombeau d'Ordoño II.

La grande façade de l'Ouest avec ses trois portes, aux voussures peuplées de nombreuses statuettes, est traversée par une élégante galerie à jours et percée d'une admirable rose.

Les chapelles, essaimées autour du chœur en couronne, sont intéressantes. Au fond est la chapelle de San Salvador, avec le tombeau de la Comtesse Sancha de Léon ; la chapelle de Santiago est toute couverte d'ornements capricieux.

A l'intérieur les immenses verrières, au nombre de 230, versent dans la nef une lumière colorée, d'une abondance exagérée pour une église du Midi, et marquent le caractère exotique du monument. Le triforium lui-même est garni de jours vitrés. Des croisées d'ogives forment la superstructure toute aérienne. Les arches, à moulures toriques, reposent sur des piles à colonnettes multiples engagées. Une façade renaissance masque le *coro*.

Les arcs-boutants et les fenestrages sont aussi minces que possible, et l'espace entre les piles est entièrement ajouré de fenestrages; on a même repercé les écoinçons entre les arcs majeurs et la ligne de corniche comme à Saint-Urbain de Troyes et à Saint-Germain-en-Laye. Comme en Champagne, les chéneaux sont portés entre le mur et la voûte sur des arcs, et des coursières règnent à l'intérieur sous les fenêtres, traversant les dosserets. Une moulure torique souligne cette coursière, contournant les colonnes en forme d'annelets. Enfin, (ces remarques sont de M. C. Enlart) le triforium et le porche ont des arcs suraigus champenois, et les chapiteaux des colonnes du chœur ont deux corbeilles superposées comme à Reims et à Chartres.

Les deux tours dressées aux flancs des nefs enserrent la façade d'Ouest.

La statuaire ressemble à celle de Chartres et de Reims. Le portail du centre présente un beau Jugement dernier, apparenté à celui de Saint-Eugène près d'Orbais. On le voit, partout, dans ces églises, se multiplient les traits de famille et les indices d'origines françaises.

L'une des travées latérales du portail de Léon offre cette curieuse inscription : *Locus appellationis :* c'est ici qu'on appelle (en justice). Citons M. C. Enlart : « Dans le tympan de cette travée on voit en effet une grande figure de Salomon sur son trône, et cette figure est à rapprocher du Jugement de Salomon sculpté sur un contrefort de la façade de la cathédrale d'Auxerre. C'est probablement aussi sous cette sculpture que l'on rendait la justice, et l'on sait, du reste, par quelques textes, que l'usage de rendre la justice devant la porte des églises rentrait dans les coutumes du moyen âge. »

La restauration, moderne est due à feu Lavina Hernandez Collejo, et surtout à Juan de Madrosso († 1880), ainsi qu'à D. de los Rios et D. J.-B. Lazaro.

XV. — CATHÉDRALE DE GIRONE.

LA cathédrale de Gerona (Girone) se dresse sur un plateau élevé et présente une silhouette imposante.

C'est en 1312 que le Chapitre se décida à remplacer la vieille église romane par une nouvelle, dans le style catalan mêlé de gothique français. Elle s'inspira de celle de Barcelone et de celle de Narbonne, qui est conçue dans le style du Nord. Son premier architecte fut un certain Henri, appelé de Narbonne, mais qui selon M. V. Mortet ([1]), devait être d'origine septentrionale. Il fut remplacé par Jacques

1. V. Mortet, *Notes hist. et archéol. de la cathédrale de Narbonne.* Paris, Picard, 1899.

Favaris, le maître-d'œuvre de la cathédrale Narbonnaise ; il faut peut-être lire son nom : Favares, et il venait peut-être du Nord aussi. Il reçut un appointement annuel équivalant à 1500 frs. de notre monnaie, pour veiller de loin à l'exécution des travaux. L'admirable perfection de l'église languedocienne explique son intervention comme Directeur suprême de la construction espagnole. On sait d'ailleurs que d'actives relations unissaient les deux diocèses. Aussi l'église de Girone suivit le mouvement français, et adopta le grandiose développement que prenait en deçà des Pyrenées le chœur des grandes églises entouré de chapelles rayonnantes. Comme à l'église de Narbonne, la large nef de Girone est supportée par de très hautes arcades, et le triforium est très peu développé.

Plus tard, de 1325 à 1346, la cathédrale eut pour architecte Bartolomé Argenta ; en 1345, Guillaume de Cors bande la voûte du chœur ; Francisco Ça Plana est cité en 1368. En 1397, le maître-d'œuvre fut un Picard, Pierre de Saint-Jean ; en 1416, Guillermo Bolfy traça la nef principale, dont la construction devait durer jusqu'au XVI[e] siècle ; en 1427, l'architecte était Rollin Vautier, un Français, établi dans le diocèse.

La façade de l'église date de 1607 ; elle fut modernisée en 1733. L'entrée offre la base seulement des énormes ébrasements d'un vaste portail inachevé. La porte de *los Apostolos* se distingue par ses riches galeries.

L'intérieur ne comporte qu'une seule nef longue de 62 mètres, de quatre énormes travées, voûtées d'arêtes sur plan barlong. Elle présente une magnifique perspective sous les gerbes de nervures gothiques qui naissent des piliers. Le chœur lui fait suite avec l'abside et l'ambulacre, portés sur quatre piliers d'une légèreté extraordinaire et huit autres encore plus sveltes autour du rond-point. Sept absidioles bordent le déambulatoire, et une vingtaine d'autres absidioles se greffent aux flancs du chœur et de la nef, tournant chacune leur chevet vers l'extérieur à l'instar des absidioles rayonnantes, comme on le voit à la cathédrale de Toulouse. Cette église est d'un caractère étrange par les grandes dimensions de l'ensemble et la finesse du détail.

Le maitre-autel est un bijou d'orfèvrerie, défiant toute description. On remarque la chaire épiscopale et plusieurs tombeaux.

Le cloître primitif, du style roman-byzantin du XII[e] siècle, voûté en demi-berceau, est très remarquable. Ses gros arceaux plein-cintre à vives arêtes posent sur des dalles que soutiennent des paires de colonnettes très distantes dans le sens perpendiculaire au mur.

XVI. — CATHÉDRALE D'OVIÉDO.

OVIÉDO groupe ses maisons autour de la flèche en dents de scie de sa cathédrale, au confluent du Nora et du Nala. Cette église date des XIV[e] et XVI[e] siècles. Elle possède un triple et élégant portail ouvert à l'Ouest. Elle a trois nefs de cinq travées, avec chapelles latérales ; un transept saillant, un chœur à cinq pans, avec déambulatoire récent, séparé de l'abside.

Des voûtes hardies sont portées par une forêt de colonnettes fuselées, et les murs sont percés d'immenses verrières. Les siècles et les styles consécutifs ont laissé à l'édifice toute sa pureté, sauf quelques chapelles qui ont reçu les atteintes du genre baroque. La chapelle *del Bey Casto* a un riche portail flamboyant, encadré dans deux rangs de statuettes.

La flèche ajourée monte à 82 mètres dans les airs.

Le cloître ogival est un joyau de la plus gracieuse fantaisie.

XVII. — CATHÉDRALE D'AVILA.

CETTE église fortifiée, bâtie en granit, engage dans l'enceinte du XIe siècle le puissant mur de son chevet en hémicycle, percé de barbacanes et couronné de mâchicoulis, tandis qu'à l'Ouest se dressent deux tours puissantes de forteresse. C'est un édifice de transition, de la fin du XIIe siècle, continué au XIVe ; le bras septentrional du transept est de 1307 ; la nef fut achevée de 1312 à 1355 ; l'œuvre ne fut terminée qu'en 1432.

La grande nef compte quatre grandes travées carrées, voûtées en croisées d'ogives, comme les collatéraux, lesquels font retour sur les bras du transept. L'intertransept a une voûte à liernes et tiercerons. Le chœur offre deux travées de voûtes sexpartites, plus un rond-point, qui, chose unique dans ce pays, s'entoure d'un double collatéral ; celui-ci possède sept chapelles rayonnantes ménagées, en manière d'élargissement, dans l'épais mur de précinction. Le triforium est formé de hautes arcades plein-cintre dédoublées ; la claire-voie est également formée de baies en plein-cintre. La superstructure est en terrasse. Les voûtes sont étayées de deux étages d'arcs-boutants légers.

Un beau cloître avec salle capitulaire aux voûtes ramifiées, s'inscrit dans l'angle S.-O. de la croix que dessine le plan.

XVIII. — CATHÉDRALE DE PALENCIA.

C'EST en 1321 que fut entrepris le vaste chevet de cette magnifique église, qui est un type du pur style gothique espagnol ; on fit alors la partie tournante comprenant le rond-point du chœur et le large déambulatoire avec cinq vastes chapelles rayonnantes. Le reste, construit au XVe siècle, comprend en descendant vers l'Ouest, un chœur long de trois travées avec collatéraux et chapelles, un vaste transept et une triple nef de cinq travées. Les voûtes étroites ont été construites en partie par maître Isabrante. Le Coro, à cheval sur le transept, occupe cinq travées. Le chœur est barré à l'avant-dernière travée, par un grand retable écran.

L'extérieur du monument le cède à l'intérieur en élégance. Toutefois les portails

du transept sont très riches, surtout celui du Sud, nommé porte de l'*Obispo*, orné des statues de la Vierge et de saint Antolin. Une grosse tour carrée se dresse au flanc Sud du chœur. Des chapelles ont été ajoutées à la nef latérale du Sud.

L'église possède une crypte dédiée à saint Antolin (1) ; elle est curieuse par ses arcades en fer à cheval et par l'antiquité de l'*arcosolium* du Saint, qui remonte au VIIe siècle.

Un cloître ogival règne au flanc du collatéral Sud.

XIX. — CATHÉDRALE DE MURCIE.

L'ÉGLISE de Santa Maria est un important édifice commencé au début du XIVe siècle, inauguré au milieu du XVe, terminé au XVIIe et remanié au XVIIIe siècle. L'intérieur est resté en partie gothique. Une haute coupole gréco-romaine domine l'édifice. Celui-ci a trois nefs voûtées d'ogives sur de lourds piliers fasciculés, et un déambulatoire garni de chapelles, dont une est une rotonde voûtée en étoile.

La capilla de *los Velos* est d'un style gothique allemand, avec un gâble à contre-courbure de style lorrain ; c'est l'œuvre de Jean et de Simon de Cologne. La façade de style rococo a été dessinée en 1737 par Jaime Bort en style corinthien. Le triple portail, en marbre blanc, représente l'Assomption au-dessus de la baie médiane. La porte des Apôtres est du XVe siècle. Une tour latérale se dresse à 90 mètres de hauteur ; elle est grandiose et domine la place de *los Cadenas ;* elle a été commencée en 1522 dans le style de Berrugueto et terminée en 1792.

Le cloître remonte au XIIIe siècle.

XX. — CATHÉDRALE DE PAMPELUNE.

PRÈS de la rive gauche de l'Arga s'élève la cathédrale de Notre-Dame « *del Sagrario* » fondée par Charles III, dit le Noble, à la fin du XIVe siècle. C'est un important spécimen de style gothique espagnol, dont l'unité est malheureusement rompue par une façade de la fin du XVIIIe siècle. Elle présente trois nefs de six larges travées, adornées de chapelles, un transept saillant et un chœur d'un tracé original. Il offre quatre pans, avec cinq piliers, l'un dans l'axe ; il communique avec un déambulatoire de tracé très irrégulier dont chaque travée, avec les renfoncements en forme de pseudo-absidiole, forme autant d'hexagones.

Toutes les voûtes sont en croisée d'ogive, et les piliers sont à faisceaux de colonnettes. Le chœur occupe les 4e et 5e travées, au beau centre de l'église ; sa grille est un chef-d'œuvre de la Renaissance. Les stalles, du XVe siècle, sont l'œuvre de Miguel de Achanta ; elles sont ornées de statues en demi-relief, de saints personnages.

(1) [illegible]

Les tours ont 50 mètres de hauteur.

Le cloître, construit en 1500, est un modèle de style rayonnant. Entre les contreforts massifs et ornés s'ouvrent des arches élégantes, aux ajours légers, finement découpés en fenestrages à quatre lancettes trilobées, portées par des montants-colonnettes, et abritées par paires sous des cintres en tiers-point avec des roses à six lobes qui les surmontent. Une rose à huit lobes garnit, au-dessus de ces cintres, le tympan de l'arcade maîtresse, qui s'encadre elle-même de larmiers fleuronnés. Au-dessus de cette pimpante galerie, règne une terrasse abritée. Une grande partie des belles arcades est surmontée de gâbles fleuronnés perçant la balustrade qui couronne le cloître (1). Les statuettes servent d'antéfixes aux gâbles. Le cloître renferme des sculptures et un tombeau intéressant. On accède au cloître par la porte de *Salida* qui est chargée d'une plantureuse sculpture d'une extrême délicatesse, et par la porte de la *Sala Clamada « preciosa »* ou porte du Nord, dont l'énorme tympan étale en quatre registres horizontaux des bas-reliefs historiés, et dont la baie assez basse est accosteé de deux belles statues des personnages de l'Annonciation. Les sculptures des tympans représentent la Mort de la Vierge ; c'est une des plus belles pages de sculpture du XIVe siècle. Le cloître est entouré des anciens locaux canoniaux, notamment une curieuse cuisine à voûte-cheminée, où a été transporté le tombeau de Charles III et de son épouse Éléonore de Castille, commandé en 1416 à Jeannin Lomme, sculpteur de Tournai. Dans le préau du cloître est la chapelle de la Sainte-Croix. Au cloître attient la chapelle gothique nommée la *Barbascena*.

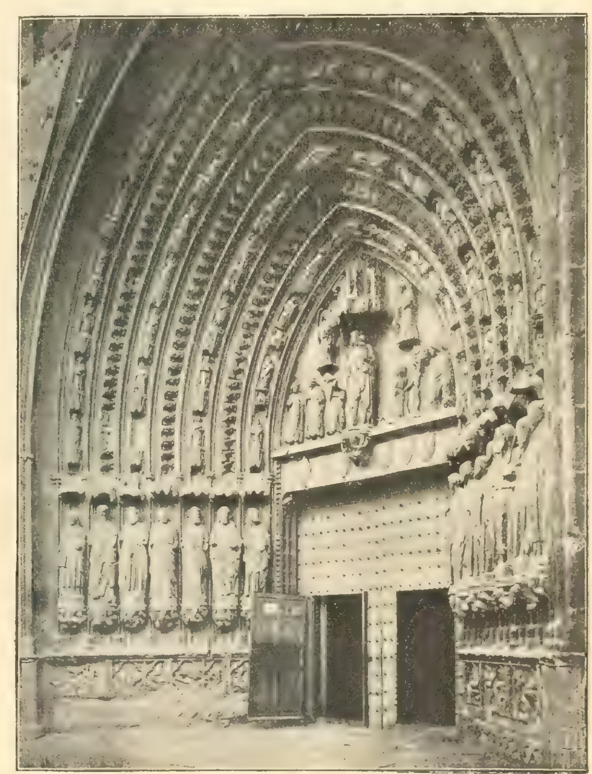


Fig. 279. — PORTE DE LA CATHÉDRALE D'HUESCA.

XXI.
CATHÉDRALE D'HUESCA.

HUESCA possède une cathédrale gothique, érigée au XVe siècle



1. V. Enrique Serrano Fatigati, *Los closteros de Pamplona*, Madrid, 1901.

au sommet de la ville à l'emplacement d'une mosquée par Juan d'Olosaga, et achevée en 1515. Elle a un plan carré de 41 mètres de côté, et offre trois nefs, flanquées de chapelles latérales et terminées par une rangée de cinq absidioles. La croisée est voûtée en tiercerons, les collatéraux, en simples croisées d'ogives. Son ancien portail est orné de quatorze statues colossales d'Apôtres et de Saints. Le retable en albâtre du maître-autel est l'œuvre de Damien Forment ; il est tout historié de bas-reliefs.

XXII. — CATHÉDRALE DE SÉGOVIE.

La cathédrale de Ségovie, qui domine de son imposante silhouette la *plasa major*, fut commencée en 1525 par Gil. Hontation (l'architecte de la cathédrale de Salamanque) et son fils Rodrigo, en reprenant le plan de cette dernière. Elle est



Fig. [illegible] — CATHÉDRALE DE SÉGOVIE.

plus simple que son modèle, quoique chargée de décors plateresques. Elle offre trois nefs, un chœur terminé en abside aveugle et un déambulatoire bordé de sept absidioles rayonnantes. Des chapelles rectangulaires bordent ses flancs. Le coro

occupe presque toute la grande nef. Les voûtes sont d'une complication extrême ; elles portent sur les puissants piliers.

La vue extérieure de l'abside est remarquable avec ses trois étages de terrasses bordées de garde-corps, interrompus par de nombreux pinacles fleuronnés. Les terrasses sont dominées par un dôme central établi sur une souche carrée. Dans le flanc Sud se dresse une belle tour haute et massive. Au transept s'ouvrent deux longs portails. La plupart des fenêtres sont de petites baies plein-cintre ; l'aspect intérieur est froid.

Le vaste cloître s'étend sur le flanc sud, percé de larges baies garnies de résilles flamboyantes.

XXIII. — CATHÉDRALE DE SALAMANQUE.

SOUDÉE par un bras de son transept à la vieille basilique romane [1], la cathédrale neuve de Salamanque est une merveille de la Renaissance encore empreinte de traditions gothiques ; elle date du XVI[e] siècle (1513-1560) et c'est le dernier des grands monuments gothiques espagnols. C'est un temple somptueux, de dimensions grandioses, couvert de détails sculpturaux magnifiques. On en doit les plans aux maîtres Anton Egas et Alfonso Rodriguez, et ce fut le célèbre Architecte Juan Gil Houtanon qui, aidé de ses deux fils Juan et Rodrigo, en dirigea la construction. Quand Gil Hontanon mourut (1531), il fut remplacé par Juan de Alava (1537), qui lui-même le fut par Rodrigo Gil ; celui-ci la termina [2]. En 1705 José Churriguerra éleva la coupole de la croisée en style gothique, et termina la tour.

L'église offre un plan très spécial, absolument rectangulaire, à trois nefs de dix travées, avec une coupole sur la sixième et des voûtes nervées en liernes et tiercerons sur toutes les autres, portées par des piliers en faisceaux de colonnettes. Un transept le recoupe à la sixième travée et le chevet est entouré de chapelles rectangulaires. Le coro occupe les six travées médianes. Les piliers énormes sont comme des tours. Les chapiteaux minuscules de leurs colonnettes forment cordon sous la naissance des nervures ramifiées et compliquées des voûtes. La triple nef offre deux claires-voies, l'une sous les voûtes hautes, l'autre au-dessus des chapelles latérales. Des balcons courent au-dessous des verrières aux deux étages, remplaçant les triforiums.

La double galerie à jours et une frise armoriée au frais coloris rehaussent ses murs d'une parure juvénile. Le grand portail, encadré dans des voussures en trilobe, sous un puissant larmier que termine le crucifix, est tout chargé de bas-reliefs et de statuettes. Ce portail est d'une richesse qui touche à la confusion. La porte des Rameaux offre à son tympan un grand bas-relief représentant l'entrée du Christ à Jérusalem.

La cathédrale primitive flanque le bas du collatéral Sud, et la grosse tour est à cheval sur le mur séparatif des deux églises.

1. Voir tome I, p. 345.

2. V. Vinc. Lamperez y Romea, *Historia de la arquitectura cristiana espagnola en la edad media.* Martorel, Barcelone, 1906, t. II.

A l'époque gothique appartient la croisée surmontée d'une coupole surélevée, à double enveloppe, haussée par une lanterne à deux étages. La belle coupole offre seize nervures toriques rayonnant du sommet, et correspondant aux travées de la galerie ; celle-ci est formée d'un clair-étage et d'un étage de baies aveugles ; elle repose sur des voûtes de l'époque de transition et sur des piliers à faisceaux de colonnettes d'une architecture sévère.

A l'extérieur s'accusent les étages superposés de vastes terrasses, dominés par la tour carrée amortie en dôme et par la coupole de la lanterne ronde du transept. Le chevet présente des murs massifs percés de rares fenêtres. Les voûtes hautes sont soutenues par des arcs-boutants et des contreforts.

XXIV. — PETITES CATHÉDRALES.

ALMERIA. — Une triple nef sur piliers fasciculés et légers, un large transept, une abside à cinq arches entourée d'un large déambulatoire de même forme, telle est cette cathédrale construite au XVIe siècle. Elle a une capella major carrée, le tout est couvert de voûtes à compartiments complexes. La chapelle du chevet est flanquée de deux pseudo-absides demi-rondes pareilles, à l'extérieur, à des tours de forteresse, et le cloître qui règne au Sud est enveloppé de murs de défense et flanqué de deux tours. La tour, carrée, est à l'angle N.-O.

Astorga. — La cathédrale d'Astorga, dans le royaume de Léon, date des XVe et XVIe siècles. Commencée en 1471, elle ne fut terminée qu'en 1553. La façade (Sud) du style de la Renaissance, s'ouvre par trois portails ornés de colonnes et de pilastres de style plateresque, et de bas-reliefs figurant des scènes de la Vie du Christ. Au-dessus est percée une rosace de style baroque. Le portail du Sud date du XVIIe siècle.

L'église offre trois longues et triples nefs de sept travées, trois barlongues et quatre carrées, avec deux croisillons de transept à la première et à la dernière, et trois absides polygonales rangées au chevet. Celui-ci, découpé dans le sens vertical par de riches contreforts, est d'un bel aspect.

Les deux tours d'Ouest, dont l'une est inachevée, appartiennent au XVIIIe siècle.

Si l'extérieur semble appartenir à la Renaissance, l'intérieur est gothique. Il offre trois belles nefs d'une grande allure, aux sveltes piliers moulurés, qui soutiennent de belles voûtes nervées à compartiments complexes. Les fenêtres sont ornées de riches vitraux.

Le grand retable du chœur est de Gaspar Becerra (1569). Les stalles du chœur et la chaire furent ouvrées par Thomas et Roberto (1551). La sacristie contient un reliquaire roman.

Le palais épiscopal a été construit en style mudéjar.

Badajoz. — L'œuvre fut commencée en 1232, et la cathédrale consacrée en 1284. C'est un vaisseau de style très pur, offrant trois longues nefs de sept travées, couvertes

de croisées d'ogives sur piliers cruciformes à colonnes engagées. Elle est complétée par des travées modernes et un chevet rectangulaire. Aux flancs des nefs ont été ajoutées au XVI[e] siècle de grandes chapelles couvertes de voûtes étroites. Le cloître, voûté de même, a été construit vers 1520. Il occupe un emplacement dissymétrique au flanc Sud du chevet.

Ciudadela, dans les îles Baléares, possède une minuscule cathédrale du XIII[e] siècle, remaniée après incendie. Elle a une seule nef avec abside polygonale et de petites chapelles en bordure.

Ciudad Real. — Cette petite cathédrale est un édifice de la pleine décadence gothique (1514-1580), offrant une seule nef et un chevet à cinq pans avec des chapelles latérales en guise de bras de transept. Le vaisseau est couvert de voûtes variant de la croisée d'ogives aux ramifications les plus compliquées.

Coria. — Cette cathédrale est un intéressant spécimen de style gothique du premier tiers du XIII[e] siècle. C'est une vaste halle rectangulaire d'une seule nef, à chevet plat, couverte de cinq travées inégales, de voûtes aux nervures ramifiées et étroites. A son flanc Nord est accolé un petit cloître du XV[e] siècle.

Culahorra. — L'église, remontant à l'an 1132, fut reconstruite au XV[e] siècle ; l'œuvre fut commencée vers 1485 par maître Juan. De cette époque datent les trois travées de la triple nef, flanquées de chapelles, et couvertes de voûtes étoilées ; le transept, le large et vaste chœur avec ses collatéraux, l'abside, séparée par un mur du large collatéral qui l'enveloppe, sont d'époque postérieure (1570), et de style gothique décadent, avec leurs voûtes compliquées.

Mondonedo. — La petite cathédrale de Mondonedo est un édifice de transition (1212-1248) à trois nefs, voûtées d'ogives, dont le chevet à hémicycle fut reconstruit en 1603, et établi sur un plan rectangulaire à quatre nefs, avec chevet plat. Les croisillons du transept furent ajoutés entre 1778 et 1797. Un cloître gothique primaire est accolé au transept Sud.

Orihuela (Alicante) possède une petite cathédrale ogivale fort remaniée, à trois nefs, avec déambulatoire autour d'un chœur à cinq pans. La façade, flanquée d'une tour carrée, a une jolie porte à l'ouverture festonnée, encadrée de nombreuses voussures à retraite.

Placensia. — Fondée au XV[e] siècle, ses plans furent tracés par l'architecte Juan de Alba, qui commença sa construction. C'est un monument important et intéressant pour l'histoire de l'art espagnol, et qui contient des tableaux, des sculptures et des richesses artistiques de premier ordre, parmi lesquelles on remarque les fameuses stalles du chœur et plusieurs sépulcres.

L'édifice comprend trois nefs romanes exiguës, couvertes de voûtes gothiques et accostées d'un cloître ; on y a ajouté un vaisseau gothique à trois larges nefs de trois travées, complétées par un chœur à cinq pans. Cette construction fut élevée en 1438 par maître Asegte et par Juan Martin [1].

1. V. V. Lamperez y Romea, *ouv. cité*, t. I, p. 264.

San Domingo de la Calzada est une petite cathédrale hétérogène à triple nef comprenant trois grandes travées romanes, construites de 1168 à 1180 et couvertes de voûtes sexpartites. La quatrième travée, le transept et le chœur avec son collatéral appartiennent au style gothique décadent de la fin du XVe et du commencement du XVIe siècle. Dans le pourtour du chœur s'ouvrent des chapelles de formes variées et d'époques différentes. Les voûtes de cette seconde partie, portées encore sur des piliers romans, sont ramifiées et en étoiles. Le fond du chœur est envahi jusqu'à la claire-voie par un immense retable sculpté.

Santader. — Cette petite cathédrale offre trois nefs, du style de transition, couvertes de croisées d'ogives sur piliers fasciculés; elles sont engagées dans des constructions plus récentes, du côté Nord. L'église est complétée au chevet par une travée triple du XVIe siècle, et une abside engagée dans des constructions qui l'aveuglent. Cette partie forme quatre travées couvertes de voûtes à compartiments compliqués. L'église a pour entrée un portail profond ouvert dans le collatéral Sud.

Taracona. — Cette petite église, du XIIIe siècle, a été remaniée au XVIe. Elle a trois nefs faisant le tour du chœur, et bordées de chapelles rayonnantes au chevet. Elle est accolée à un cloître du XVe siècle plus long qu'elle.

Tortosa. — La cathédrale de Tortosa est un intéressant petit monument de style gothique catalan, élevé au commencement du XVe siècle, qui eut pour maître-d'œuvre Pascasio de Xalbe et son père. Elle a une large nef accostée de collatéraux étroits et de chapelles ; pas de transept, un chœur entouré d'un déambulatoire double qui enveloppe un chevet en demi-cercle. Toutes les voûtes sont à croisées d'ogives, et la construction est très légère.

PORTUGAL

STYLE GOTHIQUE DU PORTUGAL.

A L'ÉPOQUE gothique l'influence française, apportée par les Croisés, continue à s'exercer sur l'architecture religieuse portugaise. Les seigneurs français furent suivis des religieux clunisiens et cisterciens et d'architectes. La plupart des sièges épiscopaux furent donnés à des religieux de Cluny. La disposition du déambulatoire ne se retrouve toutefois qu'à la cathédrale de Lisbonne et l'abbatiale d'Alcobaça, construites par les cisterciens à la ressemblance de la cathédrale de Poitiers. Le portail Sud de Belem est dû à des Français (1).

L'usage de l'avant-chœur encombrant la nef n'a pas pénétré dans le pays.

La cathédrale de Porto, le cloître de la cathédrale d'Evora, l'ancien couvent de Sainte-Claire à Coïmbre, l'église de Chambles représentent le XIIIe siècle. Le style gothique ne progresse pas au cours du XIVe siècle.

Alcobaça, Bathala et Thomar sont comme des livres ouverts qui racontent l'histoire du peuple portugais. Sous les voûtes d'Alcobaça, édifiées par Alphonse Henrique, reposent ses successeurs qui affranchirent le pays. Bathala garde ceux qui, avec Jean Ier et son fils le Navigateur, conquirent l'Océan, et Thomar résume la gloire et les infortunes du Portugal ; tout cela est imprimé dans la pierre, dans les styles roman, gothique et manuélien.

L'abbaye dominicaine de Bathala (2), est le joyau de Portugal. Bâtie d'un seul jet, sur un plan cistercien d'une belle ampleur, longue de 79 mètres, large de 22, elle passe pour une des belles œuvres européennes de la fin du moyen âge. L'architecte Portugais Alphonse Dominguez l'éleva de 1385 à 1440. Elle est toute fleurie, toute brodée, toute dentelée avec des contreforts entrecoupés de bandeaux, des arcs-boutants ajourés de quatre-feuilles, des murs couverts de moulures verticales, de puissantes corniches à balustrade. Elle n'a pas de triforium ; son transept remonte à l'époque romane et est dû à Maître Huguet, un Français.

L'art portugais reprit un vif éclat au début du XVIe siècle, au moment où le pays s'enrichit à la suite de la découverte des Indes. On vit alors s'élever douze élégants monastères, dix superbes églises, quatre grands hôpitaux, une série de châteaux, etc., dans le style appelé *Manuélien*, du nom du roi Don Manuel. On y trouve un mélange d'Italien, d'Indou et de gothique flamboyant. Ce style tient à la fois de l'art gothique et de l'art de la Renaissance. Les églises de Coïmbre, de Belem et de Thomar sont les types les plus complets de ce style.

Le grand monastère de Belem fut construit par l'architecte Portugais Boytaça. Commencé en, 1500, il était en pleine construction en 1517. Le portail du croisillon Sud, œuvre très remarquable fut bâti par un Français nommé Maître Nicolas (qui travailla également à Coïmbre), et ses confrères nommés Jean de Rouen, Jacques Longuín et Philippe Odoart (3).

Ce fut Boytaça qui mit à la mode les arcs à contrecourbes, les fûts à torsades, les troncs écotés, les câbles et ornements nautiques qui foisonnent désormais en Portugal.

Le chœur de Belem marque l'abandon définitif du style gothique pour celui de la Renaissance, introduite également par des Français, notamment par Jacques Longuin, Nicolas et Philippe Odoart, que Don Manuel avait appelés à sa cour.

---

1. Don Manuel avait appelé de Rouen plusieurs artistes français. (V. Eude, *Congrès des Soc. Savantes de Lisbonne*, 1896).

2. J. Murphy, *Église de Bathala en Portugal*, 1845 et L. de La Sousa.

3. On rencontre encore à cette époque à la cour de Portugal trois autres Français : Nicolas Chatrans, Jérôme et Simon de Rouen (v. *Congr. des Soc. Savantes*, 1896). — E. Eude, *Études d'architecture en Portugal. De l'influence française dans le style manuélin*. In-8°, 3 pl. Paris, Imp. nationale.

En 1580, le Portugal devint province espagnole.

Comme les églises espagnoles, celles du Portugal offrent à la croisée une tour centrale nommée le *Cimborio*. Le chœur présente trois absides rangées. Ici l'on ne voit pas comme en Espagne le chœur envahir la nef.

I. — CATHÉDRALE DE LISBONNE.

LA *Sé patriarcal* ou église Notre-Dame, le plus ancien édifice de Lisbonne, était d'abord une mosquée transformée, dit-on, en 1150, en église par Alphonse Henriquez ; elle a été reconstruite par Alphonse IV après un tremblement de terre, et Boniface II l'éleva en 1393 au rang d'église métropolitaine. Il ne reste de l'édifice romano-gothique primitif qu'une partie de la façade du XIVe siècle, mutilée, une chapelle latérale, les chapelles du chevet et les croisillons du transept.



Fig. [illegible]. — CATHÉDRALE DE LISBONNE.

Les deux tours sont restées inachevées. L'intérieur de l'église est revêtu de faïences de tons bleu et blanc ; le chœur, entouré, chose rare en Portugal, d'un déambulatoire, et d'une chapelle absidale. Le vaisseau avait cinq nefs. Le dôme a été détruit par un autre tremblement de terre, en 1755.

Elle a été depuis reconstruite dans le style primitif. Le cloître subsiste.

Le trésor est très riche.

II. — CATHÉDRALES DE PORTO ET DE COÏMBRE.

NOUS aurions dû mentionner au tome I cette cathédrale, édifice roman, aux allures militaires, flanqué de tours carrées aux angles, qui remonte au VIe siècle, mais dont la construction actuelle date du XIIe. Elle a trois nefs lourdes d'aspect, mais imposantes. Le cloître est gothique ; il est décoré d'*Asulejos.*

Nous avons omis également la vieille cathédrale de la *Sé Velha* de Coïmbre, imposant édifice roman du XIIe siècle, sorte de forteresse couronnée de créneaux, dont l'austérité est rompue par des ajoutes de la Renaissance, notamment la *porta Especiosa,* élégante construction à trois étages. L'intérieur est entièrement modernisé.

III. — CATHÉDRALE D'EVORA.

CETTE église remarquable a été construite en style gothique pur et sévère de 1186 à 1204, et achevée seulement à la fin du XIIIe siècle. Le pignon du transept Nord est percé d'une belle rose et d'un riche portail. La Renaissance a ajouté en 1587 la riche chapelle de Vasconcellos, et le beau chœur a été malheureusement remanié en 1721 par J.-F. Ludwig.

IV. — CATHÉDRALE DE BRAGA.

L'ÉDIFICE est roman, mais il a été remanié au XVIe siècle dans le style manuélien. L'intérieur est modernisé.

SCANDINAVIE

L'ART religieux scandinave tire ses caractères de l'emploi de la brique et d'influences étrangères, l'influence anglaise, l'influence allemande, et surtout l'influence française. A partir de 1290, celle-ci se fait sentir par le canal de la Flandre. L'ordre cistercien fut puissant en Suède; la première abbaye cistercienne, celle d'Alvastra, est imitée de Fontenay ; l'abbatiale de Warhen reproduit le plan de Cîteaux, celle de Bergen a des caractères normands, celle de Soro a des voûtes gothiques bombées analogues à celle de l'Anjou (1).

L'influence anglaise s'accuse vivement à Hamar, à Stavanger, ainsi qu'à Throndhjen, dont le chœur rappelle celui de Salisbury. L'église franciscaine de Sainte-Catherine de Wisby rappelle celle de Marbourg (2).

Les églises gothiques scandinaves sont petites, à trois nefs. Parfois le chœur, carré ou en rotonde, forme une construction indépendante, séparée de la nef rectangulaire par l'arc triomphal et un pignon à gradins. L'église de Käfsjo offre un chœur triangulaire, comme l'ancienne église d'Edschult, qui fut une des plus remarquables de la Suède. Après coup on a ajouté aux vieilles églises, en guise de clocher, le *Klochscapel*, sorte de pylone portant le beffroi de la sonnerie.

La construction en brique comporte des piliers octogones, des voûtes d'arêtes à nervures prismatiques sur moulures, un chœur plus bas que la nef, une tour carrée en tête.

I. – CATHÉDRALE D'UPSAL.

UN des plus remarquables témoins du rayonnement du style gothique français sur l'Europe est cette belle église, le Upsala Domkyrka, qu'un maître maçon de Paris alla construire en Suède au XIIIe siècle, accompagné de dix aides. C'est la plus grande église de tout le Nord de l'Europe (3), depuis que la cathédrale de Trondhjen en Norwège n'offre plus au culte que sa partie orientale.

La construction en fut commencée en 1289 par Étienne de Bonneuil, « Tailleur de pierre, Maistre de faire l'Église de Upsal en Suède », comme il est dit dans le contrat passé avec lui en 1287 à Paris, par lequel il s'engageait de prendre modèle sur Notre-Dame de Paris (4).

Il est vrai que le modèle a été suivi avec une très large liberté. On le comprend d'ailleurs par ce fait, que la construction devait être réalisée tout en moellons et en briques, hormis quelques pierres nécessaires. Les sculptures ont été exécutées ultérieurement par des maîtres français.

D'ailleurs, après la mort du maître parisien, le style en fut modifié. Les tours occidentales, aussi élancées que la tour Notre-Dame sont puissantes, et surmontées de flèches aiguës, ne datant que de la fin du XVIIIe siècle.

1. M. C. Enlart a mis en lumière les analogies de l'architecture Scandinave avec celles de la France [illegible]

2. V. M. H. Mandelgren, *Monuments scandinaves au moyen âge*, Paris, 1862. — de Marsy, *Architecture* [illegible]

3. Elle mesure 370 pieds en longueur, 141 en largeur, 115 en hauteur.

4. [illegible] Stockholm. 2e édit. 1874

Le plan de l'édifice est du moins bien conforme au type français, sinon au modèle parisien : triple nef portée sur vingt-quatre piliers, collatéral prolongé autour du chœur qu'il enveloppe de ses déambulatoires et de ses chapelles, transepts à pignons flanqués de tourelles, un campanile de charpente sur la croisée. La longueur de l'édifice est de 110 mètres, la largeur de 33.



Fig. 273. — PLAN DE LA CATHÉDRALE D'UPSAL.

A l'intérieur, rien de la merveilleuse décoration sculpturale qui fait l'orgueil de l'art parisien. Au lieu des belles colonnes aux chapiteaux fleuris, des piliers en briques à moulures toriques, dépourvus de base et de chapiteau, soutiennent de puissantes arches en tiers-point moulurées. Au-dessus règne un étage plein que perce seulement un petit oculus à chaque travée ; la claire-voie offre des baies modestes divisées en triplets. Les voûtes sont en croisées d'ogives. Les portails latéraux sont remarquables.

La belle cathédrale a été, de nos jours, restaurée... en ciment ! Les chapelles latérales ont été transformées en chapelles funéraires. Elles sont remplies de tombeaux d'illustres personnages, parmi lesquels figure entr'autres celui de Linné.

II. — CATHÉDRALE DE DRONTHEIM.

(EN NORVÉGIEN TRONDGEN).

SUR une hauteur à l'extrémité de la ville, au quartier de la Munke-Gade, s'étend un parc très ombragé ; sous ses beaux arbres sont de nombreux bancs où l'on vient pour prier plutôt que pour se reposer ; car ces bancs sont placés chacun devant un jardinet qui couvre une tombe, marquée par une modeste épitaphe, et le parc est un cimetière.

Au milieu se dresse la cathédrale, qui est l'église la plus grandiose et la plus richement décorée de la Scandinavie. Fondée sur le tombeau de saint Olaf, par le roi Olaf Kyrre, elle fut agrandie et érigée en archevêché en 1151. L'archevêque Eisteim (1168-1188) construisit le transept et son dôme, ainsi que la salle capitulaire. Le beau chœur fut reconstruit en 1248 par l'évêque Sigurd Sim ; il semble avoir eu pour modèle la cathédrale de Salisbury. Son rond-point s'est effondré au XIVe siècle comme celui de Beauvais ; on dédoubla les travées, et l'on transforma l'abside en une sorte de rotonde séparée du chœur par une riche clôture ajourée, montant jusqu'à la voûte [1].

Cette rotonde réalise une disposition spéciale à la Norwège, où beaucoup de chœurs

1. M. C. Enlart, *L'architecture au moyen âge en Scandinavie.*

sont ronds. C'est une rotonde polygonale, terminée en coupole renflée. Ses faces sont décorées d'arcades aveugles sous des gâbles triangulaires ; dans trois des cinq

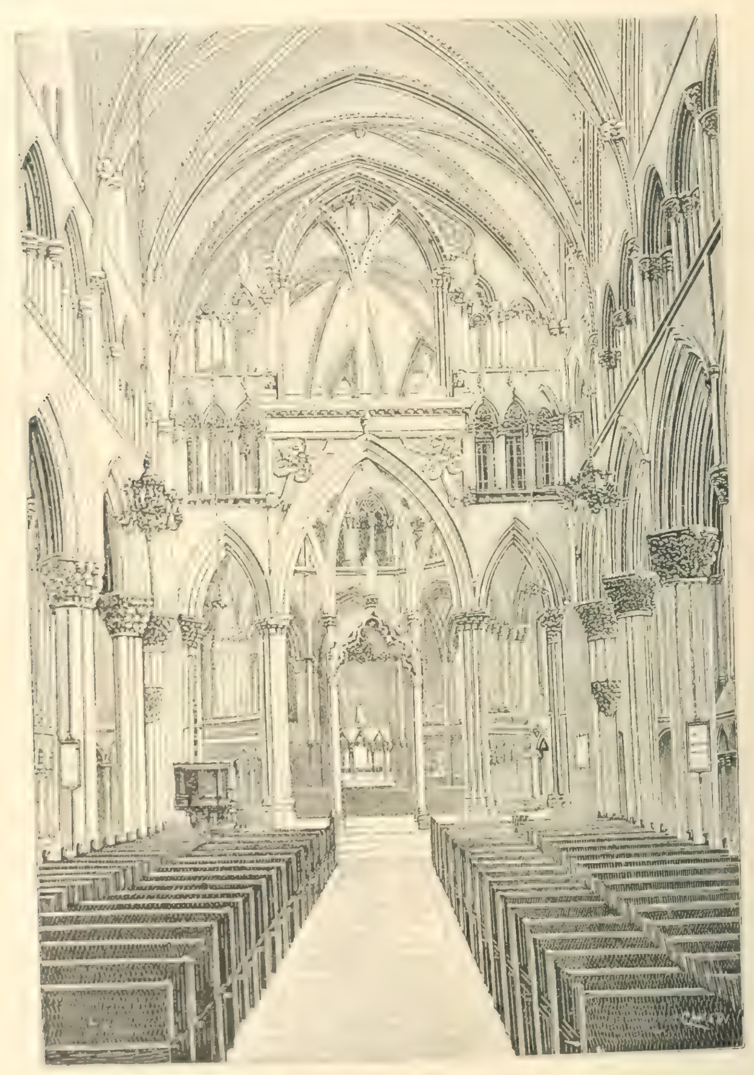


Fig. [illegible]. — CHŒUR RESTAURÉ DE LA CATHÉDRALE DE DRONTHEIM.

latérales s'inscrivent d'étroites lancettes ; de grêles arcs-boutants sans rampants, en forme de nervures, s'appuyent au mur. Il est de style anglais, terminé par un pignon. A l'intérieur s'offre de multiples nervures, des piliers à faisceaux de colonnettes, un riche triforium aux arceaux pointus, de belles voûtes aux minces nervures. De fluettes

colonnettes de marbre blanc portent des chapiteaux largement évasés, garnis de crosses puissantes ; la sculpture touffue de ces chapiteaux nuit à leur élégance. Nous donnons une vue de ce chœur remarquable, restauré. De toutes parts courent des rinceaux sculptés. Tout cet ouvrage a été refait de nos jours en saponite bleue et en marbre blanc. Le chœur est entouré d'un déambulatoire à cinq pans, avec trois absidioles rayonnantes carrées.

Le plan de l'édifice est en croix latine. La longue nef, construite de 1240 à 1300, est un vaisseau large et puissant. Le chœur est séparé des bas-côtés par des arches de puissante envergure que portent quatorze piliers ronds relativement légers. Dans le mur oriental des croisillons du large transept s'ouvrent deux chapelles carrées.

La construction en briques est décorée à l'extérieur d'arcatures aveugles et d'arcatelles rangées. A la croisée se dresse une tour carrée trapue.

Nefs, chœur et coupole ont été restaurés à partir de 1869 par l'architecte Christie.

Les pignons du transept sont précédés d'un portail saillant.

La salle capitulaire, accolée au chevet, est une belle construction romane, également restaurée.

III. — CATHÉDRALE DE SKARA.

LE vieux dôme de Skara a été reconstruit en 1300 et remanié plus tard. C'est une église en croix latine, d'inspiration plutôt française, rappelant en quelques parties la cathédrale d'Upsal. Elle-même a exercé son influence sur la région. Le chœur ressemble aux chœurs gothiques de Norwège.

Le chevet est plat ; le chœur est accosté de chapelles formant collatéraux. La nef, plus élevée, est couverte de croisées d'ogives barlongues. Les piliers en faisceaux de colonnettes offrent des chapiteaux à la flore simple, mais variée ; leur allure est française. Au-dessus des arcades élancées s'ouvre un triforium à lancettes trifoliées et une claire-voie à fenêtres basses, à résille rayonnante. Au transept s'ouvre un riche portail. La façade d'Ouest, percée de fenêtres groupées en triplet, est flanquée de deux tours.

L'édifice a été récemment restauré avec soin.

IV. — CATHÉDRALE DE STAVANGER.

LA Domkirke est la plus considérable de la Norwège après celle de Drontheim. Fondée au XI[e] siècle par l'évêque Reinald, un Anglais, qui la dédia à saint Swithun, elle a été reconstruite en style gothique après l'incendie de 1272. Après avoir beaucoup souffert de la Réforme, elle a été restaurée en 1866 par l'architecte Von der Lippe pour servir au culte protestant.

Elle a une triple nef romane, sans transept, portée sur de lourds piliers.

Le chœur est une belle construction du XIIIe siècle, élevée sur plan carré, selon l'usage regional, et percé, à son chevet plat, d'immenses fenêtres comme les chœurs anglais.



Fig. 275. — ÉGLISE CATHOLIQUE DE SAINT-SWITHUN, A STAVANGER.

L'église a deux grandes tours à l'Est et deux petites à l'Ouest. La nef et le chœur ont de beaux portails latéraux.

Dans la cour du préau du Chapitre de l'ancienne cathédrale, les catholiques ont élevé une modeste église en bois.

V. — CATHEDRALE DE BERGEN.

L'ANCIEN port hanséatique, entouré de montagnes qui lui donnèrent son nom, est la plus grande des vieilles villes marchandes de la Norvège. Son ancienne cathédrale catholique, l'église de Sainte-Marie, offre le mélange des styles roman et gothique. Ses arcades ont des cintres brisés, mais elle a des tribunes d'étage et des chapiteaux sphérico-cubiques et godronnés, semblables à ceux que l'on voit en Calvados, notamment à Ouistrehan. Cette église a reçu des voûtes qui rappellent celles de la Trinité de Caen et de St-Georges de Boscherville.

La *Domkirke*, à l'extrémité du port, est une ancienne église conventuelle consacrée à saint Olaf, bâtie au XIIIe siècle, reconstruite en 1547, restaurée en 1870. Elle a une nef et un bas-côté au Nord; ses murs sont percés de belles fenêtres ogivales, et son portail est élégant.

VI. — CATHÉDRALE DE HAMAR.

LES églises gothiques norwégiennes furent généralement l'œuvre d'architectes anglais. C'est le cas de la cathédrale de Hamar, bâtie en 1263, sous l'épiscopat de Gislebert, dans un style encore roman, avec une superstructure en charpente. De grands piliers ronds rappellent ceux des églises anglo-saxonnes d'Angleterre. Cet édifice, saccagé en 1587 par les Suédois, n'offre plus qu'une ruine. Il reste quatre arcades de la grande nef.



Fig. 276. — RUINES DE LA CATHÉDRALE DE HAMAR.

VII. — CATHÉDRALE DE STRAENGNAES.

LA cathédrale de Straengnaes est une hallekirche du XIIIe siècle, flanquée de chapelles, construites en briques, avec, à l'Ouest, une tour haute et massive, élevée en 1425 et qui a été, au XVIIIe siècle, couverte d'une coupole déprimée en cuivre. Les chapelles latérales, ajoutées aux XVIIe et XVIIIe siècles, contiennent de somptueux monuments funéraires.

L'église fut consacrée en 1291 et dévastée le jour même de la dédicace par un incendie qu'alluma le luminaire de la cérémonie ; elle fut aussitôt restaurée ; le chœur fut ajouté plus tard et consacré en 1462.

Les voûtes et les murs sont couverts de peintures murales remarquables, restaurées avec grand soin. Celles des nefs remontent au XIIIe siècle, celles du chœur, au XVe.

La restauration de l'édifice, inaugurée en 1909, est due à M. Fred. Liljekirst.

VIII. — PETITES CATHÉDRALES.

LINKOPING. — Selma Langerloff qualifie cette église Suédoise « la plus belle cathédrale du pays d'Ostrogothie ».

Odense. — Cathédrale danoise ; vaisseau gothique à trois nefs, avec une tour carrée néo-romane. On garde le souvenir de la visite qu'y fit le roi Canut.

Wisby. — Des quinze anciennes églises de la petite ville maritime fortifiée, onze ont été détruites. L'ancienne cathédrale de Saint-Marc, pittoresquement assise au Nord des monts Klint, est conservée. C'est une construction rhénane, érigée de 1100 à 1225, fortement remaniée dans les siècles suivants. Elle a une grosse tour à l'Ouest, et deux tours sveltes flanquent le chœur.

ALLEMAGNE

LE STYLE GOTHIQUE ALLEMAND.

LES besoins de la prédication firent rechercher par les Ordres prédicants des dispositions spéciales propres à l'audition, en diminuant l'importance des supports intérieurs, et en adoptant des dispositions originales dans le plan. Les Franciscains et les Dominicains, qui furent des agents actifs de l'expansion des formes gothiques en Allemagne, contribuèrent à faire adopter une conception assez particulière de l'église gothique : c'est l'église en forme de halle *(Hallenkirche)*, caractérisée par trois nefs d'égale hauteur, ordinairement abritées sous un vaste comble unique, et éclairées seulement par les fenêtres des collatéraux. Ce type, qui se rencontre isolément en France, en Poitou, et abonde en Germanie (Herdorf, Paderbom, Marienstadt, etc.), apparaît à l'époque romane en Westphalie ; on le rencontre au XIII[e] siècle dans les nefs de Sainte-Elisabeth à Marbourg. Il prévaut pendant la première moitié du XIV[e] siècle. Il s'introduit en Allemagne une tendance générale à la grande simplicité du plan, à la suppression des collatéraux et du transept. En même temps les piliers perdent de leur importance, le collatéral du chœur est supprimé, le transept disparaît. On tend à reprendre la forme de la basilique simple à trois nefs simples. (Ex. l'église des Dominicains à N.-D. de Esslingen, commencée en 1406 par Ulrich d'Esslingen, monastère d'Herdorf, dôme de Paderborn, église cistercienne de Marienstadt (1222), etc.). Le type de la halle prévaut pendant la première moitié du XIV[e] siècle. On le trouve parfaitemeut développé à St-Étienne de Vienne.

Parfois la halle n'a plus de gothique que les détails, le principe de la structure apparente est relégué au second plan. Alors se produit l'abus du système du verticalisme dans les lignes. Les tours partent du sol isolément et montent du fond d'un jet, au lieu de se greffer comme en France sur les façades. Les voûtes se compliquent de nervures entrecroisées (église de Dinkelstühl). Le collatéral du chœur, quand il subsiste, a un nombre de côtés double de celui du rond-point, qui est souvent à trois pans. Les chapelles sont tracées entre les contreforts et occupent souvent toute la hauteur de l'édifice. Ainsi s'exalte la verticalité des lignes. Aussi les chapiteaux disparaissent rapidement et les nervures finissent par se noyer dans les piliers. Les fenêtres de la nef sont parfois à deux étages (Ste-Croix d'Egmund) (1). Les grandes roses sont remplacées par des fenêtres au cintre brisé. Tels sont les caractères saillants que vont nous fournir les principales églises gothiques de la Germanie.

A côté de ces caractères généraux et nationaux, il faut noter le facteur important de l'influence française.

Le style gothique français s'est introduit dans certaines régions de l'Allemagne, tout développé, au milieu du XIV[e] siècle. Nous montrerons l'influence française, empreignant la cathédrale de Cologne. L'église de Ste-Élisabeth de Marbourg, la première église gothique allemande, est due à un architecte français. L'église des SS. Pierre et Paul de Wimpfen en Souabe, qui est une perle, fut construite au témoignage d'anciens textes, *opere francigeno.* L'architecte de la cathédrale de Prague est Mathieu d'Arras, venu d'Avignon. L'art champenois a été imité à la cathédrale de Ratisbonne et à Saint-Laurent de Nuremberg, et on lui doit les absidioles rayonnantes de Magdebourg. Toutefois, il est à remarquer qu'en Allemagne les chapelles en

(1) [illegible]

couronne affectent plutôt la forme de renfoncements dans les murs épais du collatéral ; elles sont souvent couvertes d'un comble commun.

D'ailleurs, l'architecture affecte des variantes régionales très intéressantes.

Dans le Nord, surtout dans les villes hanséatiques, où l'emploi de la brique ne permet pas un riche décor, on s'efforce d'impressionner la vue en dressant des masses puissantes, des tours colossales, carrées, pareilles à des donjons de forteresse, comme celles de Sainte-Marie de Lubeck (1276), de Doberan (1291-1368), de Schwern (1365-1371). Le dôme de l'église de Brandebourg se distinguait par une riche architecture en briques à jours, émaillées, formant une vraie dentelle, comme à Sainte-Catherine de Brandebourg. Les flèches sont élancées, ajourées parfois avec une richesse extrême, comme celles d'Ulm et de Freyberg.

En Westphalie prévaut le type simple de la halle.

Le type de la tour en tête est répandu dans le Sud-Ouest ; cette région se distingue par les beaux matériaux et les riches sculptures. (Strasbourg, Bâle, Fribourg.)

Dans le Sud on supprime le transept. La tendance au simple plan rectangulaire représente l'idéal d'une construction organique appropriée au concept démocratique allemand. Il n'y a plus de différence de forme entre l'église paroissiale et le plus grand monument. Le vaste comble écrase les murs ; l'aspect extérieur est imposant, l'intérieur plutôt froid. La Bavière offre quantité d'églises massives et majestueuses de l'espèce.

Le chœur est allongé et clos ; il s'éclaire par de colossales lancettes (1). Même quand prévaut le type de la nef émergeante, persiste la grande hauteur des collatéraux, par suite la grande envergure des arches, qui mangent le triforium ; de là un module gigantesque, qui fait paraître courtes des nefs puissantes comme celles de la cathédrale de Ratisbonne. Il en résulte aussi l'invariable chevet à trois pans, au lieu de cinq, qu'on voit partout en France.

Parfois les collatéraux des nefs se continuent autour du chœur qu'ils enveloppent (2) ; alors on recourt à un système ingénieux pour la superstructure du déambulatoire ; le mur extérieur est à sept pans, enveloppant sept travées : trois carrées correspondent aux trois pans du chœur, quatre triangulaires correspondent aux quatre piles (3). Parfois cependant, dans l'épaisseur du mur de précinction, et entre les contreforts, on loge des chapelles absidales rectangulaires, comme à St-Laurent de Nurenberg (1274) et à N.-Dame de Bamberg (4).

Une tendance s'accuse à percer le fond du chœur pour emjamber le collatéral ; elle se produit à la cathédrale d'Augsbourg, où les bas-côtés s'arrêtent devant la travée extrême de l'ambulacre, que recouvre la voûte du chœur, et à la cathédrale de Munich, où les collatéraux sont aussi hauts que le chœur lui-même, mais où celui-ci est également percé ; il l'est ici sur un pan, là, sur trois pans.

Souvent le système des nervures est très compliqué. Bientôt la simple croisée d'ogives fait place à des voûtes à nervures entrecroisées, à compartiments multiples. Le mode français du XVe siècle, plus logique, consiste à former des travées bien distinctes, séparées par les doubleaux, et à subdiviser chacun des quatre voûtains de la croisée simple par des liernes et des tiercerons. En Bavière, et en général en Allemagne (comme aux Pays-Bas), on semble préoccupé d'éviter l'effet un peu biscornu produit par l'arc diagonal, qui, dans les travées barlongues, divise l'angle au sommet du rectangle en deux espaces très inégaux. Les arcs augifs sont tracés suivant la bissectrice de cet angle ou à peu près *(fig. 277)* ; dès lors ils ne se croisent plus au centre du rectangle, mais en quatre points correspondant aux sommets d'un losange. On les prolonge au delà de ces rencontres, et ils vont couper les doubleaux. La partie interceptée des doubleaux est parfois supprimée *(fig. 278)*, et l'on arrive ainsi à un tracé dans lequel la division

1. N.-D. et Saint-Burkarde de Wurzbourg, St-Ulrich d'Augsberg, St-Jacques de Rottenburg, Notre-Dame de Nurenberg, Dôme d'Ulm, Munster d'Uberlunge, Saint-Martin de Landshut, Munster de Dortmund, etc.

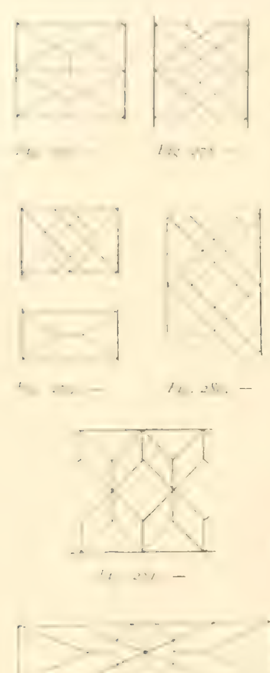
2. Ainsi qu'on le voit également à St Georges de Dinkelsbühl et exceptionnellement dans le Nord, à Osnabruck, à Wesel (St-Willibrord).

3. C'est le système des voûtes du déambulatoire de St-Sébald à Nurenberg.

4. Église de Ste-Croix de Gmund, N.-D. d'Ingolstadt, N.-D. de Munich.

par travée disparaît ; la voûte se trouve couverte d'une résille continue à compartiments complexes [1], parfois très compliqués, dont nous donnons quelques schémas *(fig. 279 à 282)*.

Au surplus les nervures, à la fin du XV[e] siècle, se croisent et se recroisent avec une belle désinvolture jusque sur les retombées, et parfois les voûtains, au lieu de reposer sur les nervures, portent sur des cloisons verticales.



Les pignons, de si belle envergure, qui sont une des beautés de la contrée, sont fréquemment garnis en avant de la face de légères et nombreuses piles monolithes, souvent rattachés au fond par un parpaing, et qui parfois dépassent les rampants et les hérissent de pinacles. Les plus beaux exemples de ce dispositif sont à St-Sébald et à St-Laurent de Nurenburg, ainsi qu'à St-Jacques de Rothenburg.

Les tours ont également un caractère particulier, qui tient à leur origine lombarde. Elles sont détachées de la construction principale ; elles se dressent, jumelles, aux deux côtés du chœur, parfois à l'écart comme à Ste-Emmerance de Ratisbonne (XIII[e] siècle). Elles sont carrées, souvent aveugles, sauf l'étage des cloches, très sveltes et parfois ornées d'arcatures rangées.

M. Dehio a mis en lumière les rapports étroits qui unissent la sculpture médiévale allemande à la française ; nous signalerons ces rapports à l'occasion de différents édifices. MM. Weese, K. Franck et Goldschmidt ont confirmé ses vues [2]. Les savants Allemands ont reconnu ces influences avec une conscience critique digne d'éloge. La sculpture de Bamberg dérive de Reims, et celle de Magdebourg, de Chartres et de Paris. Cependant il y eut en Allemagne, notamment en Franconie, des écoles de sculptures originales, dont on suit le développement au portail Nord de Bamberg même et à Oerhingen.

Au XV[e] siècle, la décadence s'accentue ; la pierre imite le bois et le bois imite la pierre ; les formes entrelacées abondent ; l'art devient ingénieux, parfois puéril et folâtre. Toutefois le style gothique avait encore une certaine tenue au commencement du XVI[e] siècle, et lutta jusqu'au commencement du XVII[e] contre la Renaissance ; celle-ci resta toujours imprégnée des traditions gothiques.

1. De ces procédés dérivent les tracés en chicane de maints cloîtres, comme ceux de la cathédrale de Wurzbourg et des Dominicains de Ratisbonne, offrant des retombées en face des fenêtres.

2. Dehio, *Influence de l'art français sur l'art allemand.* Paris, Leroux. — V. Berteaux, *Revue archéologique*, [illegible] — Karl Franck, *Influence* [illegible] *française* [illegible] *sur la sculpture allemande.* (Repert. fur Kunstwissenschaft, t. XXIII, 1901, fasc. 1).

I. — CATHÉDRALE DE COLOGNE [1].

DU centre de la France les Ordres religieux et les corporations des francs-maçons transportèrent le style gothique dans les pays voisins, notamment en Allemagne. Magdebourg, Halberstadt, Cologne, sont des produits considérables de cette exportation artistique.

La grandiose église rhénane est une fille des cathédrales françaises ; les formes en élévation rappellent N.-D. de Rouen ; le plan est une imitation de celui d'Amiens ; l'ensemble, à part la plus grande saillie du transept et l'ajoute d'une travée au chœur, reproduit identiquement le vaisseau primitif de Beauvais. Un écrivain allemand lui-même en convient aujourd'hui : « La fameuse cathédrale de Cologne, dit Lubke [2], ce chef-d'œuvre des écoles allemandes, procède directement de la tradition française ».

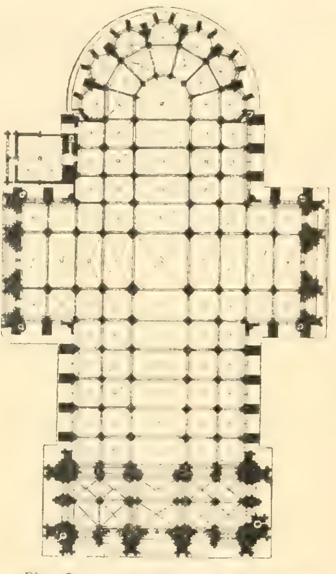


Fig. 283. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

Sur l'emplacement d'une basilique constantinienne, avait été élévée une vaste église du type de Bamberg, qui fut incendiée en 1248. Sa reconstruction fut entreprise, sans retard, et la pose de la première pierre du chœur eut lieu dès 1248 par les soins de maître Gérard.

Le chœur fut dédié en 1322. Dès lors on travailla sans relâche à l'achèvement du transept et de la nef ; celle-ci mesure 13 mètres de largeur et 48 de hauteur comme celle de Beauvais. La longueur totale atteint 140 mètres dans œuvre, le transept a 80 mètres de longueur. Les deux tours de la façade, qui ont 156 mètres de hauteur, ont été achevées au XIXe siècle. Elles offrent une transition défectueuse entre la souche carrée et la flèche octogonale.

On a discuté à perte de vue sur l'identité de ce dernier, longtemps confondu avec plusieurs de ses homonymes [3]. Il a été question d'un certain maître Gérard [4] qui travaillait en 1251. En tout cas ce ne fut qu'un modeste collaborateur du vrai maître de l'œuvre, lequel ne serait autre probablement, selon M. Ruhl, que l'illustre Albert le Grand († 1280) ; celui-ci eut pour successeur maître Arnold († 1299). En somme,

1. Boisserée, *Histoire et description de la cathédrale de Cologne*, augm. de recherches sur l'architecture des anciennes cathédrales. Gr. in-fol. texte et explication des planches. Stuttgart et Paris, 1835.

2. *Essai de l'histoire de l'art*, t. II, p. 34.

3. G. Ruhl, *La cathédrale de Cologne*. Liège, Connaux, 1907.

4. Dans la notice précitée M. G. Ruhl parle d'un document des archives de Cologne, d'où il résulte qu'en 1257 Maître Gérard reçut une rente pour le secours de ses talents prêté à l'église de Cologne. Celui-ci n'avait rien de commun avec Gérard de Saint-Trond, lequel était étranger à la corporation des bâtisseurs ; mais il peut être probablement identifié avec Gérard, fils de Godescalk de Rile, ou Gérard de Ketarich.

nous n'en savons guère plus long que nos ancêtres ; eux n'étaient point comme nous embarrassés pour si peu : à défaut de l'histoire, ils acceptaient volontiers la légende : son charme poétique valait à leurs yeux bien plus que l'authenticité d'un texte.



Fig. [illegible]. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE

Ils racontaient que le maître, chargé de dresser les plans de ce chef-d'œuvre, chercha longtemps, en vain, sa géniale inspiration. Il errait découragé sur les rives du Rhin, les yeux baissés vers le sol, quand il aperçut, dessinés sur le sable, les contours précis du monument dont il rêvait vaguement la forme. Frappé de la beauté du plan superbe qui s'offrait à ses regards, il en avait à peine considéré les grandes lignes, quand un nain difforme et repoussant, qu'il n'avait pas remarqué d'abord, en effaça rapidement la trace. A l'architecte stupéfait et indigné, il répondit

qu'il était libre d'anéantir son œuvre, comme de la céder pour un prix convenable ; et maître Gérard de le supplier, et de lui offrir tout ce dont il disposait pour acquérir ce projet merveilleux. « Tout l'or de la terre, répondit son interlocuteur avec un sourrire dédaigneux, serait trop peu pour payer mon œuvre. Mais toi, si pauvre que tu sois, elle est à toi à une condition : signe de ton sang le parchemin que voici ! » Satan lui demandait son âme pour prix de la gloire humaine et de richesses immenses. Rendez-vous fut donné pour conclure ce marché, le lendemain au même lieu, à pareille heure ; la légende ajoute que, par la protection de sainte Ursule, Gérard parvint à ravir au malin son plan merveilleux sans souscrire aux conditions imposées. Furieux d'être joué, le diable avant de fuir arracha une partie du plan, celle représentant la tour Nord ; de plus il déclara que du moins le nom de l'architecte serait voué à l'oubli. En vain celui-ci voulut-il faire mentir le maudit ; en vain prit-il soin de graver son nom complet sur une lame d'airain scellée à l'édifice, il n'est parvenu à la postérité qu'incomplet et douteux, et nous savons maintenant comment peut s'expliquer l'impuissance des archéologues à l'identifier.

D'ailleurs la cathédrale fut l'œuvre des siècles successifs, souvent interrompue par les dissensions entre les archevêques et les citoyens de Cologne. Après l'incendie de 1248, Engelbert, dit le Saint, projette la grandiose réédification ; sur ces entrefaites il fut assassiné et l'œuvre ne fut entamée que par son second successeur, Conrad Von Hochstaden, dont la statue d'airain, coulée au XVe siècle, se voit encore couchée sur un cénotophe dans la cathédrale. On commença par le chœur, les pierres furent tirées du Drachenfels. Ce ne fut qu'en 1322 que le nouveau chœur fut consacré avec ses chapelles, et que les reliques des trois mages y furent déposées ; en 1347 Me C. Nic de Buren commença la tour du Sud et le collatéral du Nord. Les nefs furent livrées au culte en 1388. Les tours ne furent reprises qu'après la mort de Conrad ; en 1437 on put suspendre les cloches dans celle du Midi. En 1450, cette tour fut arrêtée au tiers de sa hauteur. Un terrible ouragan, survenu en 1443, fit tomber un pinacle sur le chœur et sur la châsse des Rois Mages ; on ne manqua point d'accuser Satan de ce méfait. Dès lors la tour cessa de s'élever ; la Réforme vint et arrêta l'essor ; en 1560, les travaux furent arrêtés et jusqu'au siècle dernier la façade est restée coiffée de la grue qui avait servi à monter les pierres. On y avait vu durant quatre siècles cette machine élévatoire bardée de feuilles de plomb, qui semblait à Victor Hugo « une gigantesque plume noire penchée sur le cimier du sombre monument ». Jusqu'alors la cathédrale de Cologne n'offrait encore qu'un tronçon d'église (le chœur), séparé des tours par une immense lacune, qui n'a été comblée qu'au milieu du siècle présent. La Révolution en fit un magasin de fourrage en 1796.

La restauration de la cathédrale de Cologne fut la première du XIXe siècle. En 1807, Sulpice Boisserée ouvrit une campagne en sa faveur, et Gorres prêcha la cause sainte. F. A. Albert fut choisi comme architecte en 1833. Les travaux d'achèvement des nefs commencèrent en 1823. C'est en 1868 que la grue fut enlevée, après 400 ans, et que l'œuvre du Dôme fut inaugurée. Les travaux s'exécutèrent, après la mort d'Albert († 1838) sous la direction de E. Zwirner († 1861), puis de R. Voigtel. Les façades des transepts furent élevées sur les plans de Zwirner. En 1880 on débarrassa les deux tours de leurs échafaudages ; on y mit trois cloches, dont l'une a été fondue avec des canons français.

L'achèvement de cet œuvre, digne de l'admiration de la postérité, marqua le règne du roi Frédéric-Guillaume III ; il est dû surtout à la célèbre Commission du *Central Dombauverein* sous la direction d'Auguste Reichensperger, mort en 1895, quelques semaines, après qu'en reconnaissance pour ce service et d'autres rendus à la cité de Cologne, il venait d'en être proclamé citoyen d'honneur. Il fut l'âme et la cheville ouvrière de cette entreprise mémorable (1).

La grande façade a été achevée en suivant un plan du XIVe siècle heureusement conservé.

Le 15 octobre 1880, Guillaume Ier, entouré de tous les princes de la Germanie, scellait la dernière pierre du fleuron de la tour du Sud, au milieu de fêtes inoubliables, mais en plein Kulturkampf.

* * *



Fig. 295. — CATHÉDRALE DE COLOGNE. VUE D'ENSEMBLE.

C'est un effet prestigieux que produit, surtout vu du Rhin, ce vaisseau puissant entouré de ses chapelles en ressaut, et tout hérissé de pinacles, de clochetons, de gâbles fleuronnés, de flèches dentelées, bordé de contreforts et tout garni d'arcs-boutants, repercé de fenestrages, tapissé d'arcatures, couronné de balustrades et de crétages, de pignons ajourés, d'un gracieux campanile et de tours jumelles colossales. Le chœur surtout apparaît comme une merveille. Toutefois au transept le prestige diminue ; le campanile est un peu massif, et les croisillons offrent trop de raideur par l'abus des lignes verticales, des arcatures aveugles et des pinacles surchargés d'ornements.

L'intérieur de la cathédrale est d'une émouvante majesté et d'une élégance extrême.

1. Par un zèle de feu, par une éloquence pénétrante, par une propagande infatigable, il gagna le peuple allemand et ses princes à cette grande idée, d'achever la plus belle cathédrale des pays allemands. Il en pénétra l'idée, il en retrouva les lois et le canon oublié, il prépara par des études remarquables et fit prévaloir avec une rare énergie la solution de problèmes nombreux et épineux, il résolut les questions les plus ardues, objets d'un véritable combat, que soulevaient la réfection du portail Nord, la construction de la tour centrale, la suppression de la vis de la tour du Nord, le maintien et la disposition originelle des arcs-boutants, et l'établissement du réseau de la grande fenêtre de l'Ouest ; et il a donné l'exemple de ce que peut pour l'honneur d'une ville et d'un pays le dévouement d'un citoyen d'élite. Parmi les membres de la commission il faut citer Wittgenslein, von Groote [illegible]

Ses nefs, avec leurs 6000 mètres de superficie, paraissent plus étendues que celles de Saint-Pierre de Rome, qui en ont 15000. Une forêt de piliers élancés, de sveltes

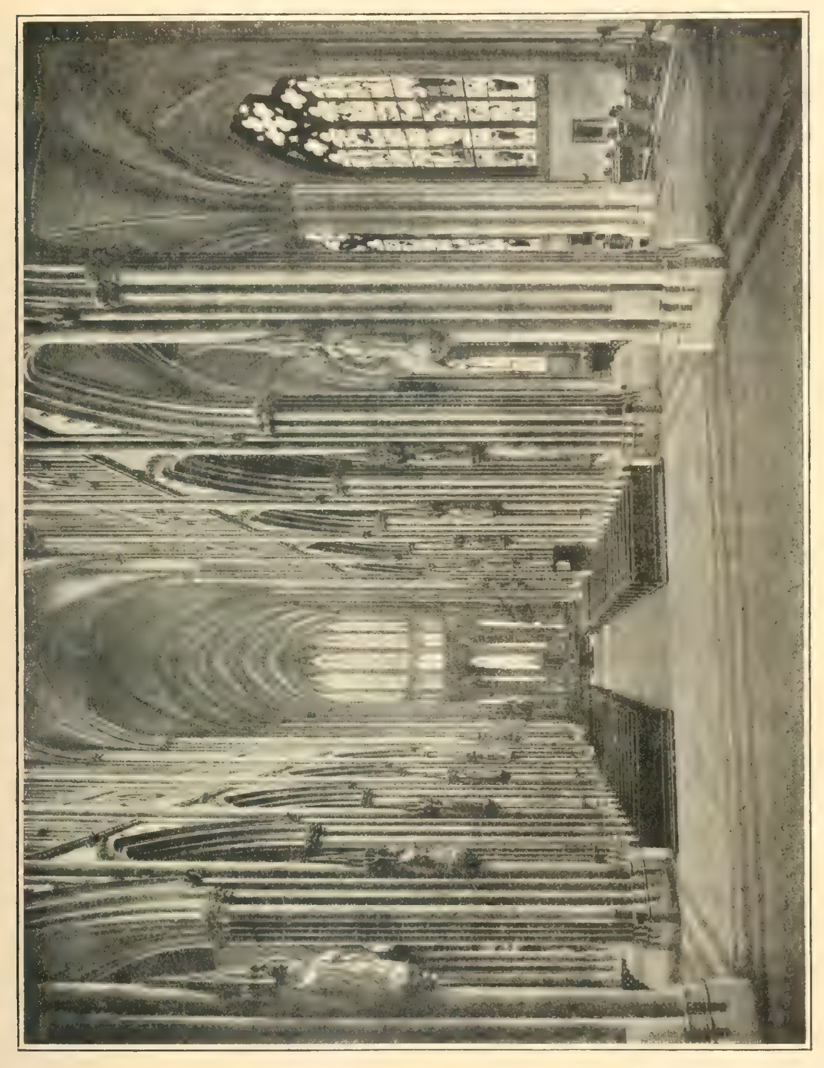


Fig. 230. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

colonnes, de colonnettes accouplées, se perd à leur sommet dans des voûtes vraiment aériennes. De vastes verrières éclatantes descendent de ces voûtes jusqu'au pavé de pierres, pareilles, dit Victor Hugo, à de larges nappes de topazes, d'émeraudes et de rubis [1]. Toutefois cette riche expression n'est qu'imparfaitement juste. Ces verrières

1. Le Rhin.

qui sont du temps de Maximilien, sont peintes avec la robuste exagération de la Renaissance allemande. « Là abondent ces rois et ces chevaliers aux visages sévères, aux tournures superbes, aux panaches somptueux, aux lambrequins farouches, aux mordons exubérants, aux épées énormes, armés comme des bourreaux, cambrés comme des archers, coiffés comme des chevaux de bataille. » Cette description pittoresque du grand poète fait bien ressortir le caractère théâtral et singulièrement fâcheux de ces tableaux transparents, à la place desquels on voudrait voir les sereines figures des saints et les médaillons légendaires des siècles centemporains de l'ancienne architecture.

Boisserée ([1]), suivi par Michelet ([2]), a voulu faire de la cathédrale de Cologne le Parthénon de l'architecture chrétienne, et ce monument, qui est à certains égards la synthèse de l'art gothique, a été fort discuté. Certes ses proportions sont à la fois grandioses et harmonieuses ; mais il y a de la monotonie dans quelques parties où le tracé géométrique abonde. On voit bien ici que l'art ogival est une conception essentiellement française. Le génie allemand manifeste sa puissance dans la série admirable des églises romanes du Rhin. « Quand il veut imiter ses voisins de l'Ouest, dit feu Charles de Linas, il ne prend pas leurs qualités, il exagère leurs défauts ; sous sa main l'effilement passe à la croquante. » Étant donnée la similitude des deux plans d'Amiens et de Cologne, il est certain que l'œuvre de Robert de Luzarches a inspiré l'architecte rhénan. Mais le trait de génie du maître Allemand, comme le remarque E. Lambin, ce fut la modification apportée dans la partie haute du rond-point. Il accrut l'élégance des fenêtres en n'adoptant que deux lancettes au lieu de quatre, et il atténua les pleins entre les grandes arcades et le triforium ; il diminua enfin ce dernier pour donner à la claire-voie une hauteur colossale et une ordonnance aérienne. De Verneilh a d'ailleurs reconnu la grande perfection technique de l'œuvre de Cologne. Tout le vaisseau est couvert de voûtes d'arêtes nervées à simples diagonaux, telles que les a conçues l'art gothique après tous ses tâtonnements, dans sa perfection, avant le commencement de sa décadence.

Donnons encore la parole à l'auteur des *Lettres sur le Rhin*, pour nous dépeindre, tel qu'il le vit jadis, le mobilier du chœur. « Dans ce chœur les richesses abondent. Ce sont des chapelles pleines de sculptures sévères, des tableaux de toutes les époques, des tombeaux de toutes les formes, des évêques de granit couchés dans une forteresse, des évêques de pierre de touche couchés sur un lit porté par une procession de figurines éplorées, des évêques de marbre couchés sous un treillis de fer, des évêques de bronze couchés à terre, des évêques de bois agenouillés devant des autels, des lieutenants-généraux du temps de Louis XIV accoudés sur leurs sépulcres, des chevaliers du temps des Croisadas gisant avec leur chien qui se frotte amoureusement contre leurs pieds d'acier, des statues d'apôtres vêtus de robes d'or, des confessionnaux de chêne à colonnes torses, de nobles stalles canonicales, des retables d'autels chargés de statuettes, de beaux fragments de vitraux, des tapisseries peintes sur des dessins de Rubens, des grilles de fer qu'on croirait de Quentin *(sic)*, des armoires à volets peints et dorés qu'on croirait de Franc-Floris *(sic)*. » Les tombeaux dont il vient d'être parlé sont, entr'autres, l'effigie en cuivre de l'archevêque Conrad

[illegible]
[illegible]

de Hochstaden, fondateur de la cathédrale, et les tombes de l'archevêque Engelbert, de l'archevêque Philippe de Heinsberg, etc.

Les reliques des Rois Mages, qui avaient été transportées en 1264 de Milan à Cologne, sont le grand trésor de la cathédrale. Leur somptueuse châsse fut l'objet de la dévotion de tout l'Occident au moyen âge ; devant elle brûlaient les trois lampes de cuivre portant les noms de *Gaspard*, *Melchior* et *Balthazar ;* de toutes les villes on



Fig. 287. — L'ADORATION DES MAGES, RETABLE DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

allait en pèlerinage aux trois Rois de Cologne ; on y était souvent envoyé par condamnation de justice. Ce reliquaire abrite les trois crânes surmontés de trois couronnes.

Parmi les pièces hors ligne du mobilier actuel notons l'orgue, dont le noyau fut construit en 1572 par Nicolas Niédof. On remarque encore le reliquaire de saint Engelbert, exécuté par Conrad Duisberg par ordre du successeur de l'archevêque Engelbert, Ferdinand ; enfin le retable triptyque dit *Domblist*, de Maître Étienne Lochver, chef-d'œuvre de l'école de peinture de Cologne, représentant l'adoration des Mages que nous reproduisons ici.

La polychromie, ajoutée à la fin du XXe siècle, est d'une réelle valeur artistique.

Le pavement moderne, orné de riches mosaïques, a été dessiné par le Dr Essenwein.

II. — DOME DE LIMBURG-SUR-LAHN (1).

CETTE église épiscopale catholique, consacrée à saint Georges de Limburg dès 900, compte parmi les plus beaux monuments élevés aux Pays-Bas au commencement du XIIIe siècle. Commencée en 1213 par le comte Henri d'Isenburg, elle fut achevée en 1235 et en 1243 ; elle se distingue surtout par ses cinq belles tours. C'est une construction gracieuse, où l'arche brisée domine. Elle offre une grande analogie avec Notre-Dame de Noyon, qui lui est antérieure. On y voit comme à Noyon des galeries au-dessus des collatéraux, et au-dessus de ces galeries, d'autres plus petites, qui donnent au vaisseau beaucoup d'élégance. Elle a subi l'influence française, probablement celle d'un maître d'œuvre de Laon. La façade offre une combinaison des lignes élancées de Laon et des lignes horizontales allemandes.



[illegible] — DOME DE LIMBURG-SUR-LAHN.

Le plan est encore celui d'une basilique romane voûtée, aux murs épais ; il est tracé en croix latine, à trois nefs précédées de deux tours à flèches rhénanes. Le vaisseau n'est long que de 50 mètres, large de 19 ; il a 21 mètres de hauteur sous les voûtes. Les arches de la nef posent alternativement sur colonnes et piliers ; cette nef a deux doubles travées carrées couvertes de voûtes sexpartites ; les bas-côtés sont voûtés d'arêtes sur petits carrés. Le transept a des croisillons saillants, flanqués chacun de deux tours carrées, droites et étroites ; au centre est une lanterne octogonale sur trompes, avec voûte et flèche.

Les deux grosses tours carrées de la façade aux nombreux étages, de plus en plus ajourées du bas vers le haut, enserrent un pignon percé d'une rose à huit jours ronds autour d'un oculus central. A la base de chacune des flèches sont des frontons rhénans ; l'allure est presque romane.

Le chœur est terminé en abside ; quatre colonnes le séparent d'un étroit déambulatoire sans chapelles, hormis une simple niche au chevet. Une petite absidiole s'ouvre

(1) [illegible] gravure de Moller, Darmstadt, 1819.

dans le mur oriental de chacun des croisillons du transept. Le chevet, vu de l'extérieur, offre une haute construction à deux étages, couronnés d'une galerie rhénane sous la corniche.

On conserve dans l'église le tombeau de son fondateur, l'empereur Conrad IV, dont les restes sont à Fulda.

III. — CATHÉDRALE DE STRASBOURG [1].

VOICI la fière cathédrale de Strasbourg, dont la flèche du Nord-Ouest, haute de 142 mètres, est populaire en Europe ; elle fut longtemps seule à le disputer en hauteur à la pyramide de Chéops, et sa sveltesse a souvent été opposée à la lourdeur massive du colosse égyptien. On doit gravir 635 degrés pour parvenir à son sommet. Une place entoure l'église, procurant le recul voulu pour jouir de l'effet monumental de l'édifice. Sa jumelle dont la base existe au côté Sud-Ouest, n'a pas été édifiée.

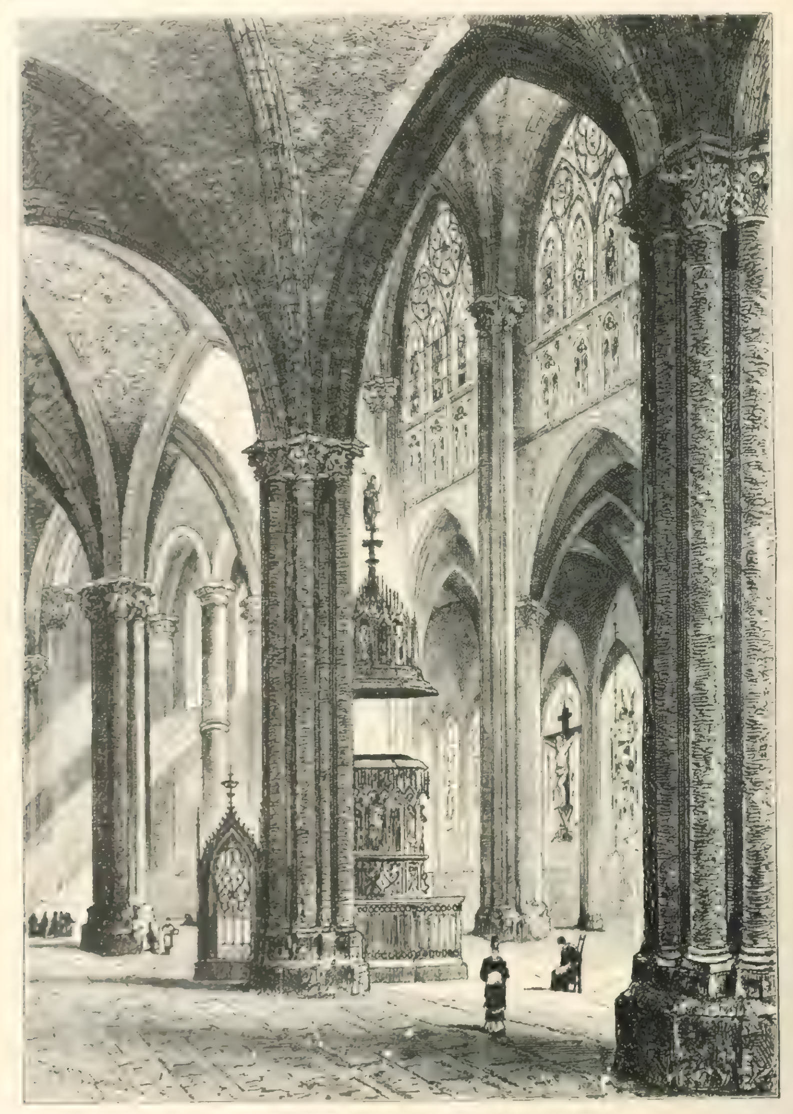
Commencée en 622, détruite plusieurs fois, reconstruite à l'époque romane, puis au milieu du XIIIe siècle, la cathédrale ne fut terminée qu'au milieu du XIVe siècle, par un constructeur qui rompit l'harmonie du plan primitif.

Fig. 289. — CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

L'évêque Werner édifia de 1015 à 1028 la basilique romane à 3 nefs sous plafond, terminées par une abside sur crypte. Brûlée en 1176, elle fut reconstruite à la fin du XIIe siècle. La nef fut réédifiée de 1252 à 1275 ; un siècle (1275 à 1365) fut consacré à l'édification de la façade. Les noms des architectes Erwin de Steinbach († 1318), de son fils Jean, d'Ulrich d'Ensingen, de Jean Hültz, qui termina la flèche en 1439, et de Jodoque Dotzinger sont du petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage du temps. La fille d'Erwin, l'habile Sabine, aurait sculpté

1. L. Bâcheux, *La cathédrale de Strasbourg*. in-fol., 60 pl. ; Knault, *La cathédrale de Strasbourg* ; G. Delahache, *La cathédrale de Strasbourg*. Paris, Longuet, 1910 ; D. et O. Winckelman et Dr M. Bendiner, *Strasbourg*. W. Seiffert, Stuttgart.

des statues du portail méridional (?). La tour du Nord fut terminée en 1439.



[illegible] DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Nos lecteurs aimeront à relire ici la poétique légende d'Erwin, dont la ville de Baden-Baden célébrait naguère le souvenir (1). Le grand Erwin, que le génie avait

1. Il parait toutefois que les Badois revendiquent à tort le célèbre artiste pour un des leurs. Du moins il paraît [illegible]

touché de son aile, était un vieillard quand il fut désigné pour ce grand œuvre ; il était aidé de Jean, son fils, qui était sa force, et de la belle Sabine, sa fille, qui était toute son âme. Pendant dix années, le vieux père et ses vaillants enfants travaillèrent au grand œuvre ; les pierres s'empilaient comme par enchantement, et déjà l'on pouvait apercevoir le commencement des flèches prêtes à lancer dans les airs leurs pointes altières et festonnées, quand Dieu rappela vers lui l'âme d'Erwin. Celui-ci fit jurer à Sabine, que les siens termineraient l'œuvre glorieusement commencée.

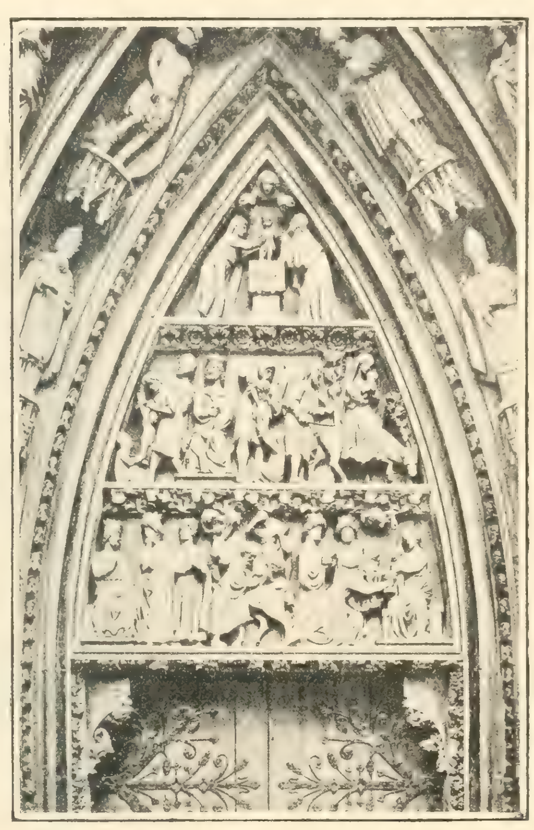


Fig. 291. — PORTE OCCIDENTALE DE DROITE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Mais les plans manquaient : un concurrent en produisit de superbes ; nul doute qu'ils ne soient accueillis. Sabine, désolée, s'efforce de traduire au trait sur le parchemin la conception paternelle ; exténuée, le sommeil la surprend sans qu'elle ait pu esquisser son œuvre. A son réveil, apparaît à ses yeux émerveillés un admirable tracé qu'une main mystérieuse y a dessiné à sa place.

« C'est l'œuvre du Diable, » prétendaient ses ennemis. Mais Sabine a foi dans l'inspiration divine. Son dessin est accepté, et les travaux reprennent sous sa direction ; la cathédrale s'élève si haut « que le dernier coup d'ailes des cigognes l'effleurait à peine et qu'elle dominait de plusieurs pieds le grand vol des hirondelles. »

Mais à mesure que montaient les tours, une main invisible détruisait chaque nuit l'œuvre du jour écoulé. Un soir, Bernard de Sunder, le fiancé de Sabine, faisant sa ronde sur les échafaudages, vit une double apparition. Au sommet de l'œuvre, Sabine, les yeux ouverts, mais la bouche muette, travaillait d'une manière inconsciente sous l'impulsion directe de Dieu, et plus bas, Polydore de Boulogne, le traître évincé du concours, martelait les fleurons, les roses et les statues, ciselés avec tant d'amour par Sabine et ses collaborateurs. Tout à coup, la blanche ouvrière aperçoit le noir destructeur de son œuvre ; elle avertit Bernard : une lutte suprême s'engage ; un corps tomba, ce n'était pas celui du fiancé de Sabine. La tour fut terminée, et les noms d'Erwin et de Sabine en sont inséparables.

Il existe une autre légende. L'empereur d'Allemagne avait déclaré que cet édifice devrait être la plus belle cathédrale du monde ; il promettait à l'architecte qui réaliserait son rêve une peau de mouton remplie d'or, mais ne lui donnait qu'une année pour l'achever ; si, le délai passé, l'œuvre n'était pas achevée, l'architecte sera coupé en quatre par le bourreau. Or maître Jean accepta le terrible marché ; au bout d'un an l'édifice était debout, mais les sculptures manquaient encore. L'architecte obtint un sursis d'un an pour les faire ; mais la veille du jour fatal, il restait encore pour une année de travail. C'est alors que l'architecte vendit son âme au diable. Le lendemain, quand le bourreau fourbissait son glaive, tout le monde put admirer la cathédrale achevée.

[illegible] DE LA SAINTE VIERGE.
([illegible] PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.)

En réalité l'on sait peu de choses sur les architectes de l'église. On a souvenir des épitaphes des maîtres Jean Hültz, cité plus haut, et de Jacques de Landshut, auteur de la chapelle Saint-Laurent (1495-1505). On a retrouvé celle de Erwin († 1318) et de sa femme Husa, dans laquelle est cité Jean, fils d'Erwin, maître de l'œuvre († 1339) ; on ne peut rien affirmer sur la part prise par E. de Steinbach à la conception de l'œuvre.

Des bruits ont couru, qui ont fait concevoir des craintes sur la solidité de ce magnifique monument. Le mal n'est pas si grand qu'on l'a dit (1) ; l'admirable édifice ne court, en réalité, aucun danger. Les fondations, construites il y a neuf cents ans, et auxquelles — selon une légende — plus de cent mille ouvriers pieux ont volontairement travaillé, sont robustes. L'air, la foudre, la pluie, les lichens rongeurs, l'ont plus dégradée que les hommes. L'usure des siècles y a marqué son empreinte plus profondément que n'ont pu le faire les projectiles de guerre ; mais les altérations qu'a subies le monument sont facilement réparables.

La façade antérieure est disproportionnée ; le successeur d'Erwin l'ayant remontée d'un étage, de même qu'il suréleva l'octogone de la tour. Cette façade alourdie, on l'enrichit de sculptures, et l'on étendit par devant comme un réseau de fenestrages, qui en sont distants de plus d'un mètre. La profusion des détails cache imparfaitement le défaut de la structure et nuit à la grandeur d'aspect. La flèche aussi est ajourée à l'excès et paraît faite en métal plutôt qu'en pierre. La façade méridionale est d'une grande majesté, et les boiseries de son portail, sont un chef-d'œuvre de la Renaissance.

On peut reprocher encore de la lourdeur aux arcs boutants qui soutiennent les

voûtes latérales. Les chapelles voisines du chœur ont été enserrées dans des galeries modernes d'un style ogival fantaisiste. Le chevet plat est fâcheusement engagé dans les locaux du Séminaire, élevés au XVIIe siècle. Si l'extérieur de la cathédrale est d'une ordonnance peu réussie, l'intérieur est d'une grande beauté.

Le portail du Sud offre une sculpture remarquable. Les statues de l'Église et de la Synagogue, sont des copies dont les originaux sont conservés au *Frauenhaus ;* ce sont des chefs-d'œuvre de la statuaire de Strasbourg avec les deux groupes de la *Mort* de la Vierge et son Assomption figurant dans le tympan demi-lune du portail Sud.

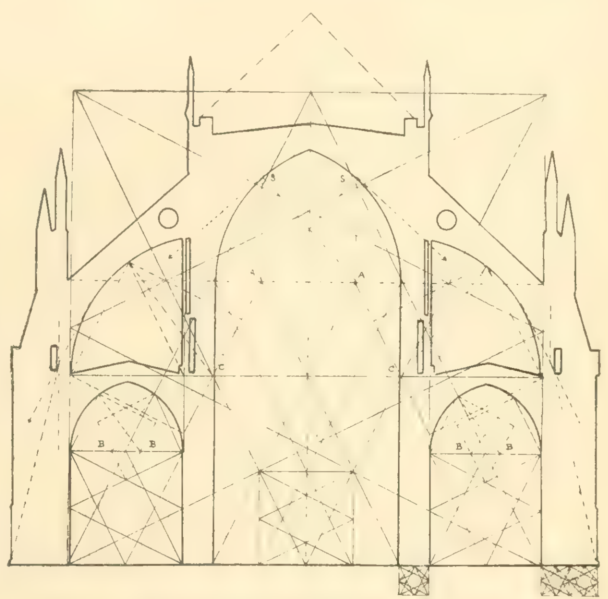
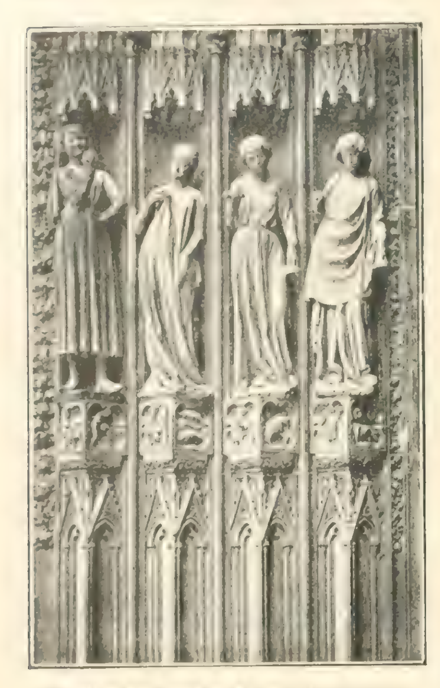


Fig. 298. COUPE TRANSVERSALE SCHÉMATIQUE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG (SCHÉMA EURYTHMIQUE DE M. KNAUT.)

La façade de l'église a cinq étages. Le premier comprend le triple portail, surmonté de pinacles efflanqués, couvert de sculptures et couronné de quatre statues équestres représentant Clovis, Dagobert, Rodolphe de Habsbourg et Louis XIV; les trois premières remontent à 1291. Ce somptueux portail raconte par sa statuaire la création et l'histoire d'Adam et d'Ève ; il figure les principaux personnages des deux Testaments, résumant les quarante siècles d'attente du Messie, l'avènement et la Passion du Christ. Les portails latéraux complètent son enseignement. Au Nord, on voit l'enfance du Sauveur, les Vertus et les Vices ; au Sud, le Jugement dernier, les Vierges Sages et les Vierges Folles. Cette statuaire fut en grande partie refaite au XIXe siècle. Le portail Saint-Laurent est célèbre par sa sculpture tourmentée, spécimen de la statuaire allemande du XVIe siècle. Le second étage de la grande façade est percé d'une grande rose et de deux galeries, ajourant les faces des tours ; au-dessus de la rose règne une rangée de niches, qui ont contenu jadis les statues du CHRIST, de la Vierge et des Apôtres. Les corniches de la galerie de droite sont décorées d'une foule de monstres, véritable *sabbat* diabolique ; à gauche, on voit une statue d'Hercule, ancienne idole trouvée, dit-on, dans les matériaux du temple antique sur l'emplacement duquel la cathédrale est bâtie. Le troisième étage est percé d'élégantes baies surmontées de gâbles. Plus haut se dressent les deux étages de la seule tour qui ait été achevée, offrant un prisme octogonal et une pyramide hérissée de pinacles et de clochetons. Cette tour, haute de 142 mètres, n'a été dépassée encore que par les tours de Cologne et la

flèche de Rouen ; véritable merveille de légèreté et d'élégance, elle est percée à jour de haut en bas et soutenue par la seule maçonnerie de ses angles. L'énorme fenêtre centrale de la façade latérale des tours est composée de huit grandes lumières, de deux vastes roses et de deux moindres. A la cime de la grande tour se trouve la lanterne surmontée de la couronne, sommée elle-même de la rose ; au-dessus se dresse la croix terminée par une pierre octogone qu'on nomme le *bouton*, d'un pied de haut sur 15 pouces de diamètre. Pour monter sur ce bouton, il faut, après avoir atteint la couronne, grimper au-dehors sur une armature de fer. On a vu des touristes boire à la prospérité de Strasbourg du haut de ce piédestal infime et aérien. Pour parvenir à cette altitude suprême, on escalade 635 degrés d'escalier. Dans toute la hauteur de son dernier étage, la tour est flanquée de quatre tourelles ajourées renfermant des escaliers en escargot ; la pyramide octogone qui constitue la flèche contient encore huit colimaçons. On est effrayé, rien qu'à suivre du regard le curieux qui se risque à cette laborieuse et hardie ascension ([1]). En 1912 ont été reprises en sous-œuvre les fondations de cette tour colossale de 142 mètres, qui dataient de 1277 ; elles ont été établies sur pilotis comme à Mayence ; le drainage du sol produit par les égouts, en abaissant la nappe d'eau naturelle, avait fait péricliter la tour. La tour centrale forme une coupole, reconstruite en 1875.



[illegible]. — STATUES DE LA PORTE OCCIDENTALE [illegible] DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Si l'extérieur de la cathédrale est d'une ordonnance peu réussie, l'intérieur du vaisseau, qui appartient à la seconde moitié du XIIIe siècle, est d'une grande beauté.

Une grande harmonie de proportions y a été réalisée, à ce qu'ont établi les études de M. Knault, à l'aide d'un canon eurythmique, consistant en un triangle ayant ses sommets aux extrémités de la base d'un carré et au milieu du côté supérieur *(fig. 293)*.

Signalons la souveraine élégance du triforium, la richesse des sculptures des chapiteaux, l'éclat harmonisé des anciennes et célèbres verrières, et l'intérêt de la crypte du XIe siècle aux chapiteaux sculptés.

Le transept est séparé en deux dans le sens de sa largeur, par deux piles, l'une

(1) V. [illegible], *Les [illegible] gentilshommes de Prague et la flèche de la cathédrale de Strasbourg*, dans *Zeit-*[illegible].

On raconte qu'au commencement du XVIIIe siècle, un Anglais, qui avait parié de faire trois fois le tour de la plateforme, monté sur la balustrade qui la borde, perdit pied au troisième tour, et vint s'abîmer sur le sol ; on ajoute que son chien, le voyant balancer et perdre l'équilibre, se jeta après lui et tomba mort à côté de son maître.

monocylindrique, l'autre, celle du Sud, en faisceau de colonnes ornées de trois rangs de statues ; c'est le célèbre « *pilier des anges* ».

Les nefs ont été habilement soudées à un chœur roman, qui surmonte une crypte.

La cathédrale fut ornée aux XIIe et XIIIe siècles de vitraux qui étaient renommés, et que détruisit en grande partie l'incendie de 1298. Ce fut, dit-on, Jean de Kircheim qui les rétablit au commencement du XIVe siècle, prenant pour point de départ ce qui restait de l'ancienne vitrerie, faisant même entrer dans son œuvre des fragments qui avaient échappé aux ravages du feu et peut-être aux atteintes des hommes [1]. Ces vitraux sont d'un grand charme et d'une qualité supérieure. Leur vaste ensemble comprend trois séries principales : celle des martyrs, des papes et des évêques canonisés ; celle des souverains, bienfaiteurs de l'église et celle de sujets bibliques. A l'étage supérieur de la nef, les Saints sont rangés, au nombre de 40, du côté de l'évangile, les Saintes du côté de l'épître, la Vierge marchant en tête de la théorie des saintes femmes. Leur font suite : le *Jugement de Salomon*, la *Lutte symbolique des Vertus et des Vices*, présidée par Ezéchiel et par Aristote. La série des *Empereurs* occupe quatre fenêtres du collatéral Nord. On y voit aussi la *Création du monde* et l'*Adoration des Mages*. A la petite nef du Sud, soixante-quatre compositions retracent, en quatre fenêtres, des scènes de la vie de la Vierge et de la vie du CHRIST. Au bas de la nef, est le Jugement dernier avec les œuvres de Miséricorde. Malheureusement, tous ces précieux vitraux ont été endommagés par le bombardement de 1870.

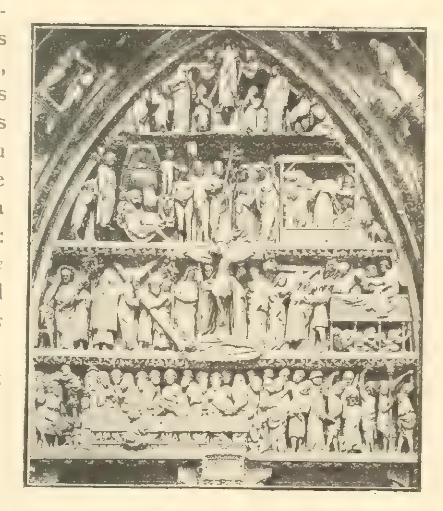


Fig. 205. — TYMPAN DE LA PORTE OCCIDENTALE CENTRALE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

La chaire de vérité fut exécutée en 1486 sur le plan de l'architecte Jean Hammerer, sauf l'abat-voix qui est moderne. La cuve baptismale est le chef-d'œuvre de Josse Dothinger de Worms (1453).

L'horloge de Strasbourg a figuré jadis comme la troisième des sept merveilles de l'Allemagne, dont la tour occupait le premier rang ; elle date de 1271. Il n'est guère, croyons-nous, d'horloge plus populaire. Une légende raconte que son constructeur eut les yeux crevés, de façon à ce qu'il ne pût créer un autre chef-d'œuvre semblable. Cette horloge, dont on voyait les restes à l'œuvre Notre-Dame, voisine de la cathédrale, a été, vers 1848, remplacée par une autre, mise au courant de la science par le célèbre ingénieur Schwilgué. C'est à propos de celle-ci que nous lisions naguère dans le *Journal d'Alsace :*

« Nous croyons intéresser le lecteur en indiquant les changements que fait subir le moteur central aux différents mécanismes de l'horloge, sur le coup de minuit.

1. Abbé Guerber, *Essai sur les vitraux de la cathédrale de Strasbourg.*

« Ces changements se rapportent au millésime, au cycle solaire, au nombre d'or, à l'indiction romaine, aux épactes, à la lettre dominicale et aux fêtes mobiles. A minuit, le comput ecclésiastique se trouve dégagé par l'horloge pour se mettre en mouvement et déterminer toutes les indications des cycles relatifs à la nouvelle année. Ces indications règlent d'elles-mêmes le mécanisme principal du comput, de manière à fixer le jour de Pâques pour cette même année.

« Cette fête, au lieu d'être représentée sur le comput, est immédiatement transmise au calendrier perpétuel qui se trouve derrière la sphère céleste placée devant l'horloge.

« Au coup de minuit, toutes les indications relatives à l'année qui finit disparaissent et sont remplacées par celles de l'année qui commence, et, par un mécanisme des plus ingénieux, les fêtes mobiles se placent d'elles-mêmes aux jours auxquels elles correspondent dans la nouvelle année ; ainsi fixées, elles conservent leur position jusqu'à l'arrivée de l'année suivante. »

IV. — CATHÉDRALE DE METZ.

LA cathédrale de Metz, qui est devenue française par adoption, et qui a cessé de l'être par annexion, se dresse fièrement sur son antique forteresse ; c'est un noble édifice, qui offre un beau spécimen du style rayonnant, greffé sur l'église



FIG. [illegible] — LE PONT DES GRILLES ET LA CATHÉDRALE DE METZ.

antérieure, œuvre imparfaite commencée au XIII[e] siècle et comprenant un chœur remarquable. Le vaisseau comporte une très large nef, des bas-côtés étroits, un transept aux bras saillants dont la croisée est envahie par les stalles du chœur, et une abside de forme étriquée, aux flancs obliques, entourée d'un large déambulatoire, avec

trois énormes chapelles absidales. Le rond-point est très élancé comme tout le vaisseau et étayé d'arcs-boutants à deux étages.

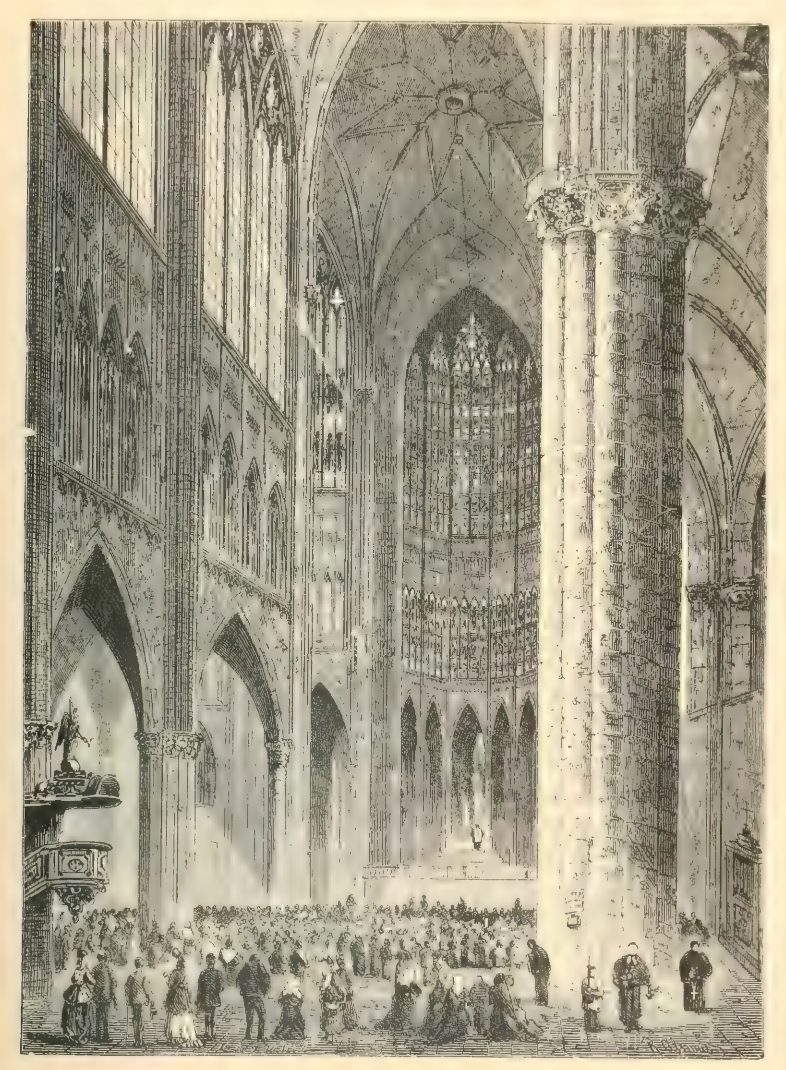


Fig. 297. — INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE METZ.

Par une exception assez rare, on connaît le nom du maître de cette belle œuvre ; il avait nom Pierre Perrat, mort en 1400 ; il l'enfanta dans la dernière année du XIVᵉ siècle, après avoir travaillé à Toul et à Verdun. Son tombeau, élevé par son élève Thierry de Sierck, existe encore. Après lui, l'on cite Roger Jacquemin (1116), fort

estimé de son temps et son fils Gérard, qui commença en 1160 la façade sur les dessins de Tristan de Hattonchel. L'œuvre ne fut terminée qu'en 1546.

Reconnaissons tout d'abord que cette cathédrale a un regrettable défaut : le transept est fâcheusement rapproché du chœur. Mais la grande nef peut être comptée au nombre des plus célèbres vaisseaux de France, avec ses sveltes verrières, comprenant 4000 mètres carrés de vitraux, qui abritent leurs triples lancettes sous des gâbles élégants garnis de rosaces. Nulle part le flamboiement des verrières ne remplit de plus vastes espaces ; ce sont, selon l'expression de M. Augé de Lassus, « comme des murailles scintillantes, fleuries, où le soleil aurait immobilisé ses rayons. » Dans peu de sanctuaires les colonnettes se groupent en faisceaux plus puissants et plus hardis : « Amiens et Beauvais à peu près seuls dépassent l'envolée de ces ogives aériennes parties à la conquête des cieux » (1).



FIG. [illegible] — CATHÉDRALE DE METZ

Le sol du chœur a été exhaussé au siècle dernier sur huit malheureux degrés semi-circulaires ; ses vitraux datent de 1530.

Le portail du Sud est surmonté d'une rose d'une délicatesse achevée et d'une dimension remarquable, garnie de magnifiques vitraux peints du XIVe siècle. Ce portail formait l'entrée principale de Notre-Dame la Ronde, église du XIIIe siècle, comprise dans le plan général de la cathédrale.

Aux flancs de la nef se dressent deux hautes tours; celle du Sud a seule sa flèche, percée à jours, qui renferme une cloche puissante.

Blondel le second (le neveu de l'auteur de la Porte Saint-Denis) avait masqué la façade principale par un portique néo dorique élevé en 1795, que l'Empereur d'Allemagne a fait naguère démolir. Ce portail était un présent royal, bien fâcheux d'ailleurs, et jurant avec le gothique du vieux Pierre Perrat. En 1744, l'Alsace était envahie, la France menacée ; Louis XV, jeune encore, accourt du fond de la Flandre ; un mal subit l'arréte et le terrasse à Metz. Aussitôt toute la France est en larmes et en prières ; l'année suivante le Roi gagnait la bataille de Fontenoy. Pour mériter

(1) [illegible]

du Ciel cette faveur, le Roi avait fait plusieurs promesses, plus graves les unes que les autres ; il eut du moins à cœur d'en tenir une, et ce portail élevé en 1764 fut le fastueux monument de son repentir. Il a été remplacé par le portail gothique, inauguré en 1903 par l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, qu'on y voit drapé dans le manteau du prophète Daniel. C'est une œuvre d'un grand mérite artistique, imparfaitement adaptée avec l'édifice ancien. Elle a coûté plus d'un million et demi. Au trumeau central figure le Christ Triomphant au-dessus de l'image du roi David. Les statues des Apôtres occupent les ébrasements ; au-dessous sont rangées les Vierges Sages et les Vierges Folles. Le jugement dernier est représenté dans le tympan, et la hiérarchie des anges, dans les archivoltes. La légende de la Vierge est retracée à la paroi intérieure. Des saints locaux figurent adossés aux piliers extérieurs du porche, et dans les arcades, des histoires bibliques et évangéliques ; aux sept niches doubles de l'extérieur sont les prophètes et les Sybilles et ses contreforts sont ornés de statues-colonnes. Bref, c'est tout un poème de pierre d'une haute valeur et conçu dans l'esprit du moyen âge (1).



Fig. 299. — NOUVEAU PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE METZ.



Fig. 300. — LE PROPHÈTE DANIEL SOUS LES TRAITS DE L'EMPEREUR GUILLAUME II. (PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE METZ.)

1. V. P. Tarnon, *Das neue Hauptpostal des Metzer Dome*, Metz, P. Even, 1903.

Cette œuvre remarquable est très riche, mais s'harmonise mal avec la vieille cathédrale malgré les efforts déployés dans ce but, notamment en greffant des pinacles nouveaux sur les anciens contreforts du pignon. Pourquoi donner les caractères du XIIIe siècle, au portail d'un monument du XIVe ? Il a été d'ailleurs ravalé sur le tas, d'après les détestables procédés de nos jours, ce qui détruit toute la saveur propre à l'appareil vivant des édifices anciens.

On conserve à la cathédrale de Metz des fonts antiques, en forme de margelle de puits, en porphyre rouge ; la chaire de St-Clément en marbre cipolin, taillée dans le fût d'une colonne antique ; de belles crosses et la chape d'été de Charlemagne.

V. — DOME DE MUNSTER.

LA cathédrale de Munster, un des monuments grandioses de l'Allemagne, garde encore le plan roman avec son double transept et ses deux chœurs ; ses murs inférieurs remontent à l'époque originelle ; tout le reste a été remanié à partir de 1225, en style de transition et en style gothique en pleine évolution. Les murs épais et austères sont percés de verrières flamboyantes.

Une large nef de quatre travées carrées, aux arches larges et puissantes sur des piliers trapus, communique avec les quatre travées oblongues des bas-côtés étroits et avec les quatre croisillons du transept. Les voûtes domicales, toutes en pierre, offrent de grêles nervures à liernes et rappellent les voûtes de St-Maurice d'Angers. Le chœur occidental, terminé par un mur plat, est flanqué de deux tours carrées. Le chœur, tracé en demi-décagone, est entouré d'un déambulatoire sans absidioles. Les fenêtres à triplet rappellent l'architecture anglaise. L'entrée est sous le vaste porche gothique adossé au pignon Sud du transept de l'Ouest.

A la croisée se dresse une très élégante tour octogonale, dont les étages successifs montrent par leur élégance progressive l'évolution du style : le bas est presque roman encore ; la partie intermédiaire, d'un gothique sévère, et la dernière est une gracieuse lanterne en gothique fleuri, toute ajourée.

Le narthex, d'allure rhénane, fortement rehaussé de feuillages gothiques, au-dessus d'un portail néo-roman, a été surmonté de deux tours de même style, carrées, curieusement couronnées de toitures basses en pavillon à côtes, à huit frontons à la base.

L'ancien mobilier, détruit par les Anabaptistes, a été refait en style Renaissance. On a épargné le jubé en gothique fleuri qui se dresse à l'entrée du chœur avec ses cinq arches festonnées et sa balustrade peuplée de personnages assis, représentant le chœur et le collège apostolique.

Le Dôme conserve encore un devant d'autel fort polychromé du XIIe siècle, fort connu, et des fonts baptismaux en bronze.

VI. — DOME DE PADERBORN.

PADERBORN possède un siège épiscopal depuis le temps de Charlemagne (804) ; c'était alors une simple basilique.

Pendant la dernière période romane s'introduisit en Westphalie le système, qui devait prévaloir à l'époque gothique, des églises à trois nefs d'égale hauteur, accolées, auxquelles on donne le nom de *Hallenkirchen.* Les premiers exemples de ce type resté presqu'exclusivement propre aux pays allemands furent les églises de St-Servais de Munster, de Derne près de Dortmund, de St-Jacques de Koesfeld, de St-Jean de Billerbeck, surtout le dôme de Paderborn.

Cette église, du style ogival primaire, appartient à la première moitié du XIIIe siècle ; elle s'inspire de Sainte-Élisabeth de Marbourg. Son plan est celui d'une basilique allongée, à trois nefs inégales accolées, voûtées d'arêtes, avec un transept saillant ; l'un des croisillons est carré, l'autre, plus récent, en abside à cinq pans ; le chœur est un long rectangle fermé ; il y a à l'Occident un autre chœur sous une tour carrée, flanquée de tourelles d'escaliers. Au Sud, s'étend un porche profond.

A l'intérieur la triple nef est imposante ; les voûtes, toutes d'égale hauteur et séparées par de simples et puissants doubleaux, portent sur de puissants piliers, allongés à la vue par huit colonnettes engagées. Les vastes fenêtres qui éclairent les collatéraux sont à quatre lumières, avec fenestrages rayonnants.

L'église renferme les tombeaux de plusieurs évêques et la châsse d'argent de saint Liboire.

Elle a gardé son cloître. La Pader jaillit de plusieurs sources, au-dessous de la cathédrale.

VII. — DOME DE MINDEN.

LA cathédrale de Minden est un édifice de style ogival primaire, érigé de 1260 à 1280, de la forme d'une hallenkirche à nefs inégales de quatre travées, dont l'une remaniée. Elle a un transept saillant et un chœur profond, clos, terminé en abside à cinq pans. Le transept remonte à 1210. La tour est romane (1160).

La nef mesure 37 m. de longueur, 12 m. de largeur entre les piliers et 27 m. de hauteur. Les travées ont l'énorme ouverture de 11 m. ; elles sont presque carrées; elles forment un vaisseau géant, posant sur des hauts piliers à huit colonnes engagées comme ceux de Padernborn, mais plus légers. Les hautes fenêtres sont, comme celles de Paderborn, garnies de résilles rayonnantes à cinq meneaux, mais d'un dessin plus riche et très original, avec la grande rose du tympan envahie par les lancettes ; les verrières, singulièrement décoratives, s'ouvrent sous des combles transversaux à pignons.

L'austère *Vorbau* roman qui masque la façade est précédé d'un porche néo-gothique, aveuglé dans le bas, et percé dans le haut de deux étages de fenêtres, géminées en rangées.

VIII. — CATHÉDRALE DE SCHLESWIG.

LE dôme de Saint-Pierre est une intéressante église gothique, bâtie en granit et en tuf rhénan, fort remaniée et défigurée surtout à l'extérieur. Le chœur remonte au XIII[e] siècle et la nef, en briques, au XIV[e]. Elle a été transformée postérieurement dans la forme de hallenkirche. Une série de chapelles ont été ajoutées à partir de 1468 et en 1501.

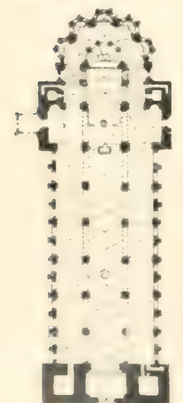
La tour est romane à sa base ; elle a été continuée de nos jours de manière incohérente, en suivant mal les projets conservés de 1544 ; elle a été portée en 1894 à la hauteur de 112 mètres.

Il reste un beau portail roman, orné des statues de S. Pierre, de S. Laurent et de royaux donateurs. Dans le tympan figure le Christ en Majesté entouré des symboles évangélistiques.

On voit à l'intérieur une croix triomphale, des chancels de 1560, un remarquable retable en bois sculpté par Hans Brüggemann (1514-1521) représentant la Passion du Sauveur, et le cénotaphe du roi de Danemarck, Fréderic I[er], monument pompeux, orné des figures allégoriques, attribué à Floris de Vriendt d'Anvers, ainsi que quantité de monuments funéraires du XVI[e] et du XVII[e] siècle, etc.

IX. — CATHÉDRALE DE MAGDEBOURG.

LE dôme de Magdebourg, dédié à saint Maurice et à sainte Catherine, est un des grands édifices de l'Allemagne du Nord. Commencé au XIII[e] siècle, il fut achevé au XVI[e]. La première pierre fut posée au 1209, l'édifice fut consacré en 1363 ; aux trente premières années suivantes appartient le chœur avec ses chapelles rayonnantes et son pourtour bas, interprétation allemande d'une construction française ; la nef centrale est du XIV[e] siècle. L'édifice a été restauré sous les règnes de Frédéric et de Guillaume III.


[illegible] DE LA CATHÉDRALE DE MAGDEBOURG.

C'est un vaisseau de belle venue, à trois nefs de six travées avec transept peu saillant, terminé par un beau chœur qu'enveloppent un déambulatoire et cinq chapelles en couronne. Deux grandes tours carrées assez empatées se dressent en tête, et deux tourelles occupent les angles entre les croisillons du transept et le chœur. La tour du Nord a 110 mètres de haut.

Les collatéraux sont bas, éclairés par des triplets. La claire-voie de la nef, très haute, naît au-dessus d'arches basses sans moulure, qui portent sur des piliers trapus, d'allure romane, à faisceaux de colonnes ; les voûtes hautes barlongues, très allongées, à croisées d'ogives, sont séparées alternativement par un mince et un puissant doubleau[1] ; deux travées de la voûte médiane correspondent à une travée des bas-

1. La vignette 301 représente incorrectement ces voûtes.

côtés, voûtés en étoile. Le rond-point du chœur, qui est arrondi, est également séparé du déambulatoire par des piliers bas à quatre colonnes engagées, à chapiteaux richement feuillagés. L'intérieur du chœur (XIIIe siècle) est d'une beauté remarquable. Il est séparé de la nef par un jubé élevé en 1445. Dans le sanctuaire une dalle de marbre indique l'endroit où l'empereur Othon le Grand mort en 973, dressa le maître-autel. On remarque entre les tours de l'Orient, le sarcophage en bronze de l'archevêque Ernest, chef-d'œuvre de P. Visscher de Nuremberg, achevé en 1497 ; on voit dans l'église le tombeau de l'archevêque Adalbert († 981) avec gisant en bronze, coulé au XIe siècle, le tombeau de l'impératrice Édith (XVe siècle), la figure en bronze qui recouvrait le tombeau de l'archevêque Frédéric (1142-1152), le tombeau de l'archevêque Othon († 1361), etc. Notons encore un chandelier à sept branches attribué à P. Visscher.

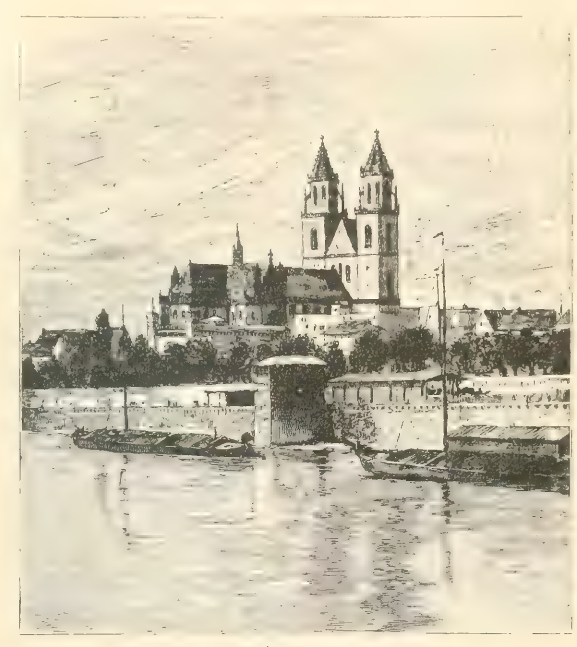


Fig. 302. — CATHÉDRALE DE MAGDEBOURG.

Le cloître est établi sur le flanc méridional et petit, sur plan en trapèze. Une partie remonte au règne de saint Norbert (1130).

X. — CATHÉDRALE DE BRÊME.

CET édifice offre un mélange des styles des XIe, XIIIe et XVIe siècles. L'extérieur, et surtout la façade avec ses deux tours atteignant près de cent mètres de hauteur, a été complètement restaurée de 1888 à 1898. Au-dessus de la croisée on a élevé en 1899 une tour-lanterne de 46 mètres de hauteur. Le chevet est plat.

L'intérieur, transformé en temple protestant, a beaucoup perdu de son caractère. On y voit un caveau, nommé le *Bleikeller*, qui conserve les cadavres à l'état de momies.

Le dôme possède le plus bel orgue (1500) de l'Allemagne, des fonts baptismaux en bronze du XIIe siècle, une chaire à prêcher donnée par Catherine de Suède, etc.

XI. — CATHÉDRALE DE BRANDEBOURG.

DANS l'île du Dôme (Domm'sel), entre la vieille ville et la ville neuve, s'élève le dôme, église cistercienne romane, reconstruite aux XIVe et XVe siècles, et restaurée en 1836. C'est une remarquable construction en briques moulurées. La chapelle de la Vierge à l'église de Sainte-Catherine offre un merveilleux spécimen de l'architecture en brique de la région.

La crypte remonte au XIIe siècle.

La cathédrale possède un beau retable de 1518, à fonds d'or, de vieilles tombes dressées contre les murs, et des vitraux modernes.

XII. — CATHÉDRALE DE RATZEBOURG.



Fig. [illegible]. — CATHÉDRALE DE RATZEBOURG.

CETTE cathédrale est un monument remontant à 1137, remanié aux XIIIe et XIVe siècles, encore tout roman d'allure, avec ses baies plein-cintre et ses arches de même portées sur des piliers carrés, alternant avec des piles cruciformes, qui supportent de grandes voûtes carrées d'arêtes simples. Toutefois celles-ci sont séparées par des doubleaux en tiers-point. Le chœur, terminé en conque, est exhaussé sur une crypte. L'édifice rappelle un peu le dôme du Munster.

XIII. — DOME DE LUBECK.

CET intéressant spécimen de l'architecture en briques qui fleurit dans le bassin de la Baltique, a été élevé au XIVe siècle à l'emplacement d'une église romane fondée en 1173. C'est un vaisseau à trois nefs, la centrale émergeante, dominée par une tour de 120 mètres de hauteur. Le chevet offre un développement intéressant. Aux flancs du déambulatoire sont quatre chapelles à trois pans analogues à celles des [illegible] du Pays Bas. La chapelle du chevet est profonde, et se termine en abside pentagonale accostée de deux autres, rectangulaires ; ce dispositif rappelle Notre-Dame de Bruges.

Le portail du Nord, du style de transition, est remarquable à l'extérieur, il a été restauré en 1890.

Les fonts sont de 1455, le jubé date également du XVe siècle.

L'intérieur contient une fort belle lame tumulaire en cuivre gravé de l'évêque J. Tiedeman († 1561), autre souvenir de l'art flamand, et la statue couchée en bronze de l'évêque Henri de Bocholt († 1341). La chapelle *Greverade* a pour retable d'autel le fameux triptyque de Memling représentant le Crucifiement, avec une série de figures de Saints et, au revers, l'Annonciation en grisaille.

XIV. — DOME DE MEISSEN.

CETTE petite cathédrale, commencée en 1270, n'a été achevée qu'au XVe siècle, comme l'atteste le caractère des fenêtres basses. Les dernières verrières et les magnifiques fenestrages aveugles qui rehaussent les murs ne sont pas antérieurs à l'année 1400.

Trois de ses tours ont été détruites de fond en comble en 1547 ; il en reste une, remarquable par son ornementation à jours.

La façade occidentale est des plus curieuses : elle forme comme une sorte de *Vorbau*, c'est-à-dire un de ces vastes édifices formant écran devant les nefs, qui caractérisent les églises romanes de la région rhénane, mais il est de pur style gothique flamboyant ; il se termine par une terrasse, que borde une balustrade percée de quatre-feuilles. Cet ouvrage gracieux s'apparente à l'architecture civile en briques, de style gothique, du Nord-Ouest.

Au levant se dresse un porche en forme d'abside à trois pans, qui remonte à 1425.

La chapelle des Princes est ornée d'une Descente de croix par Cranach. L'église renferme les tombeaux de la plupart des princes de Saxe des XVe et XVIe siècles. Le sarcophage de Fréderic le Belliqueux est très remarquable.

XV. — DOME D'ERFURT.

C'EST une belle hallenkirche à trois nefs égales, éclairées latéralement par de hautes fenêtres à quatre lumières, aux meneaux rayonnants. Elle fut commencée en 1134, continuée au cours du XIIIe siècle et reconstruite à la fin de l'époque gothique. Les voûtes des nefs, très surhaussées, sont de l'espèce qu'en termes techniques on nomme « à pendentifs à plafond ». Ces belles voûtes retombent sur des piliers ronds cantonnés de dix sveltes colonnettes qui rendent leurs masses élégantes. Un des piliers, élevé par Hans de Strasbourg en 1452, rappelle la seconde bénédiction de l'église.

L'extérieur est vraiment prestigieux, quand on aborde le monument par l'immense perron qui, en cinq larges volées, mène à son portail méridional en longeant la grande terrasse d'où émerge le svelte vaisseau d'un chœur allongé sans collatéraux, que percent de hautes fenêtres à quatre lumières. Il est établi sur une crypte gothique. Le portail est remarquable avec ses voussures en retraite retombant sur des niches garnies de statues, et avec sa double baie, dont les passages sont séparés par un meneau que décore l'image de saint Michel ; il est surmonté d'un énorme gâble à jours, à résille rayonnante.

Entre le chœur et les nefs, se dresse la masse imposante de trois tours, d'où émerge entre deux flèches, le clocher central, ajouré et terminant par un gracieux lanternon.

XVI. — CATHÉDRALE D'HALBERSTADT.

L'ÉGLISE, dédiée à S. Étienne et à S. Sexte, fut construite en plusieurs fois; le style du XIVe siècle y est la note dominante.

On croit que la première cathédrale fut élevée en 820 par l'évêque Hildegin Ier ; cette église s'écroula en 965, ce fut le sort de beaucoup des premiers édifices romans érigés avec peu de savoir technique, surtout de ceux que l'on voulut voûter avant d'avoir appris par l'expérience cet art difficile. L'église fut relevée à la fin du XIe siècle par l'évêque Hildewald, et incendiée en 1060, reconstruite encore par l'évêque Burchard II et consacrée en 1071 ; détruite encore par l'incendie que Henri le Lion alluma en 1079, reconstruite une quatrième fois en 1181, elle fut consacrée définitivement en 1220. Les parties les plus anciennes du monument actuel datent de cette époque, savoir le bas de la façade, le porche intérieur et la base des tours. La reconstruction définitive dura trois siècles ; on commença par la nef, vers 1235 ; le chœur fut élevé au milieu du XIVe siècle. La cathédrale fut achevée et consacrée en 1492 ; les tours ne furent toutefois complètes qu'au XVIe siècle.

Le plan est celui d'une basilique à trois nefs, la centrale émergeante.

C'est un très long vaisseau tout d'une venue jusqu'au fond du chœur, long de 112 mètres et de 20 mètres de largeur (10 mètres à la nef médiane) et coupé vers le milieu par un transept saillant. Le chevet est à trois pans comme le déambulatoire, qui est terminé par une chapelle absidale polygonale.

L'aspect extérieur, très remarquable, évoque l'idée d'une châsse brillante, magnifiquement ouvragée, dominée par deux flèches imposantes et gracieuses à la fois, dressées sur des tours carrées dénuées de contreforts. La tourelle du Saint-Sacrement couronne délicieusement l'édifice. Le porche remonte probablement à la construction du XIe siècle.

La façade principale s'ouvre par un portail roman à double entrée, à voussures en retraite, avec ébrasements garnis de colonnettes, et avec tympan orné de lancettes aveugles ; au-dessus s'ouvre un vaste oculus, surmonté du pignon obtus. Au-dessus du portail la façade est percée de trois baies ogivales à meneaux. La flèche du Sud monte droit, carrée, jusqu'à la base de sa flèche octogonale, qui atteint 90 mètres.

L'extérieur offre de belles lignes gothiques, avec des piliers butants à baldaquins

et pinacles. Le pignon du transept Nord est d'une richesse un peu confuse dans sa partie inférieure.

Le chevet, garni de vitraux, présente de belles proportions ; ses arches élégantes portent sur des groupes de colonnettes joliment proportionnées, auxquelles s'adossent de belles statuesa britées sous des baldaquins à pinacles ; le collatéral du chœur, qui en est séparé par une jolie claire-voie percée de quatre-feuilles, rappelle plutôt le style anglais.

Le chœur s'ouvre par un beau jubé du XIVe siècle avec une *trabes* du XIIIe siècle, portant la croix triomphale et quatre statues. Ce chœur mesure 38 mètres de profondeur et offre un déambulatoire. Le chevet est à trois pans, comme celui-ci que termine une chapelle polygonale.

Les bas-côtés sont très étroits. La nef, haute de 29 mètres, ne compte pas moins de huit travées, et le chœur, quatre. Le haut de la nef est porté sur des piles à noyau rond auquel se greffent quatre grosses et six fines colonnettes, dont plusieurs montent vers la retombée des voûtes. Il n'y a pas de triforium, et la claire-voie descend ses jours et ses meneaux jusqu'au cordon qui surmonte les arches. Les voûtes sont des croisées d'ogive.

L'édifice produit un effet puissant par ses dimensions grandioses, sa richesse et l'unité qui y règne malgré les nombreuses reprises de la construction.

La crypte remonte à l'an 1062.

La chapelle épiscopale, élevée en 1362 en hors-d'œuvre, à l'Est, est fort jolie.

Le vieux cloître, du pur style du XIIIe siècle, est garni de tombes armoriées. Le préau, tapissé de lierre, est d'une beauté pittoresque ; aux piliers sont adossées des statues de la Vierge, de S. Augustin, de S. Maurice et de S. Georges, auxquels les protestants ont ajouté Luther, Melanchton, etc.

L'église possède un trésor somptueux, des meubles du XIIe siècle, de précieuses tapisseries, de riches vêtements sacerdotaux conservés, des reliquaires de toutes formes, des vases sacrés précieux, des reliques insignes d'ailleurs conservées par les protestants avec sollicitude.

XVII. — CATHÉDRALE DE FREIBURG.

AU côté Nord de l'Obermarkt s'élève cette église en style ogival de la dernière époque. C'est une ancienne église conventuelle, rebâtie au XVe siècle pour devenir la cathédrale de la cité de l'Erzgebirge.

Elle garde au côté Sud un beau reste de l'église primitive ; c'est un remarquable porche roman, dont les sculptures accusent l'influence française. On y voit les figures de l'Église, des Prophètes, de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'Évangéliste, de la reine de Saba ; dans le tympan est représentée l'Adoration des Mages ; ces reliefs, jadis polychromés, datent du XIIIe siècle ; ils comptent parmi les plus belles œuvres de la plastique médiévale.

A l'intérieur de l'église, on conserve le tombeau de l'Électeur Maurice († 1553), une chaire à prêcher du XVe siècle et des orgues de 1774.

XVIII. CATHÉDRALE DE FRANCFORT-SUR-MEIN.

LA cathédrale catholique de Francfort-sur-Mein, est un monument du XIIIe siècle, restauré en 1855.

A partir de 1561, le dôme fut choisi comme lieu de réunion en Conclave des Sept Électeurs qui élisaient le roi et signaient le diplôme après le couronnement. C'est devant le maître-autel de cette église que furent sacrés les empereurs par l'archevêque de Mayence ; on voit encore à côté de l'autel la chapelle où se réunissaient les Électeurs.

C'est un large vaisseau, percé de très hautes fenêtres en lancettes.

On remarque à l'intérieur un retable votif ancien, et des pierres tombales intéressantes.

XIX. — CATHÉDRALE DE DANTZIG.

NOUS rangerons parmi les cathédrales l'église de Sainte-Marie de Dantzig, une des plus vastes de l'Europe, et une des plus belles parmi les églises en briques du bassin de la Baltique. Elle fut commencée en 1343 et terminée en 1503.

Elle offre trois hautes nefs égales, accolées, se poursuivant jusqu'au chevet plat, et précédées d'une tour austère. Ses hauts murs goutterots, crénelés, sont percés de baies élancées et simples, sévèrement partagées par des lancettes à triplet. On remarque surtout la largeur des croisillons du transept à triple nef, couverts par un triple comble ; ses façades couronnées de trois pignons, ornés chacun de sept légers pinacles terminés en gradins. Les voûtes sont en partie en croisées d'ogives, en partie en compartiments multiples, des plus compliqués.

L'intérieur est orné de cinquante chapelles, fondées par d'opulents bourgeois pour servir de sépultures à leur famille.

On y voit aussi une horloge merveilleuse, depuis longtemps muette. La légende dit que quand elle fut achevée, les habitants de la ville voulurent empêcher l'habile ouvrier qui l'avait exécutée d'en faire une semblable pour la ville rivale d'Hambourg et lui crevèrent les yeux. Pour se venger, il se fit conduire à la cathédrale sous prétexte de retoucher son travail, et en coupant un petit fil de cuivre, détruisit le mécanisme.

XX. — DOME DE BRESLAU.

L'ÉGLISE catholique de Saint-Jean de Breslau s'élève dans un quartier du faubourg appelé *Dominsel*. Elle fut élevée en 1148 sur les fondements d'une autre plus ancienne. C'est une basilique romane sans piliers, remaniée à l'époque ogivale (du XIIIe au XIVe siècle) et restaurée de nos jours.

On y remarque surtout la superbe chapelle de Sainte-Élisabeth, qui renferme le tombeau du Cardinal évêque Frédéric de Hesse, orné de sculptures et de peintures remarquables, et la statue colossale de sainte Élisabeth. La chapelle de la Vierge contient le somptueux tombeau en marbre de l'évêque Roth, œuvre de Pierre Visscher de Nurenberg, et divers autres mausolées de prélats, de chanoines, etc. Les stalles du chœur portent les noms et les armoiries de tous les évêques de Breslau.

A côté de la cathédrale s'élève le palais épiscopal.

XXI. — CATHÉDRALE D'OSNABRUCK.

NOUS aurions dû décrire au premier volume, et nous ne mentionnons ici que pour mémoire cette cathédrale, qui est un grand édifice de la fin de l'époque romane. La triple nef est précédée de deux tours, et un dôme octogonal s'élève de la croisée du transept. Les supports des nefs sont alternés. Par la forme des fenêtres de la nef centrale cet édifice se rapproche du style français du N.-O.

Le trésor est riche en orfèvreries très anciennes.

XXII. — ÉGLISES DE NURENBERG.

NOUS pouvons bien assimiler à des cathédrales les trois belles églises de Nurenberg et surtout la magnifique et gracieuse église de *Notre-Dame*, où se célèbre le culte catholique dans la cité protestante.

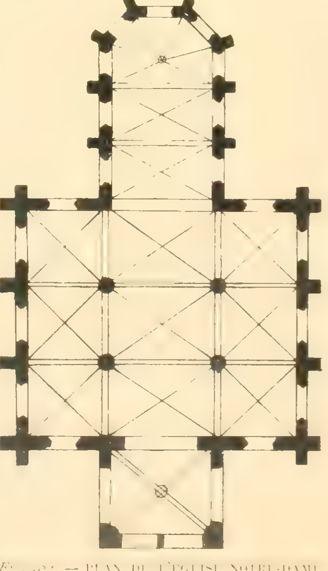


Fig. 362. — PLAN DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE NURENBERG.

Elle est remplie de chefs-d'œuvre de l'art médiéval, et peu d'églises au monde donnent une idée aussi complète de la magnificence du culte catholique entouré du prestige d'un art à la hauteur de la liturgie, tant dans le mobilier que dans le décor et dans les lignes architecturales.

L'église est parfaitement conservée, avec sa riche façade, au pignon hérissé de multiples et fins pinacles, son superbe mobilier médiéval et son décor de sculptures, de peintures et de vitraux. C'est comme Notre-Dame de Wurzburg, une Hallenkirche. Les trois nefs, qui n'ont que trois travées, et qui remontent au XIVe siècle (1355-1361), portent sur quatre beaux fûts cylindriques très élancés, dont le chapiteau (une frise feuillagée) est surmonté d'une couronne d'anges gracieux, hissant de nébules et portant sur

leurs ailes les nervures des voûtes, qui forment de simples croisées d'ogives. Le chœur constitue, selon le mode local, une belle lanterne profonde et isolée.



Fig. [illegible]. — TYMPAN DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE NURENBERG.

A l'intérieur on peut voir un Couronnement de la Vierge de A. Krafft (1441) et le célèbre triptyque Tucker, un des spécimens les plus remarquables de l'école de Nurenberg du XVᵉ siècle.

A l'Ouest s'ouvre le célèbre portail surmonté de la chapelle Saint-Michel, souvenir de la tradition romane, et de l'horloge mécanique si populaire (1510), œuvre de Jorg. Hans pour l'horlogerie et de Sébastien Lindenast pour les figures en cuivre. Celles-ci représentent Charles IV et les Sept Princes Électeurs. Ils sortent à midi de leurs loges et défilent devant l'empereur, pendant que des hérauts sonnent de la trompette. On a voulu rappeler par cette pantomime la proclamation de la *Bulle d'or*, faite en 1356, obligeant les empereurs à tenir leurs premières diètes dans la ville de Nurenberg.



Fig. [illegible]. — PORCHE DE L'ÉGLISE DE NURENBERG.

L'iconographie du beau portail est d'un vif intérêt. Les arcs diagonaux

de la voûte sont comme les archivoltes de certains porches, ornés d'une série de figurines des rois et des prophètes sous des baldaquins ; à la clef de voûte est représenté le Couronnement de la Vierge ; au tympan de la porte, la Nativité du Christ et l'Adoration des Mages ; dans les voussures, des personnages bibliques. C'est tout un poème en l'honneur de la Vierge.

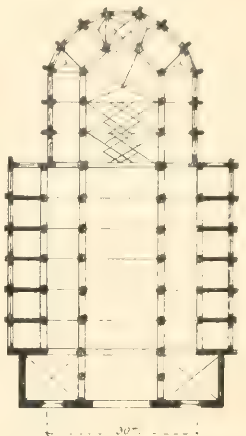


Fig. 307. — PLAN DE L'ÉGLISE ST-LAURENT DE NURENBERG.

A l'entrée du chœur se dresse une belle croix triomphale moderne portée sur un trabe en arc-en-ciel ; à l'angle vers l'épître est ménagée une remarquable chaire à prêcher ; dans le mur du chœur vers le Nord est ménagée une élégante armoire eucharistique. Notons des retombées de nervures sur les murs, qui sont faits dès le XIV[e] siècle, sans chapiteaux ni culs de lampe, par simples moulures noyées ; — remarquons aussi que les arcs diagonaux du beau porche sont, comme certaines voussures de portails, ornés d'une série de figurines de saints sous des baldaquins.

Devant toutes ces merveilles d'art, l'impression est complète quand, à l'office divin, on se trouve mêlé à une pieuse assemblée de fidèles chantant les hymnes sacrées à l'unisson comme on devrait le faire dans toutes nos églises.

***

Fig. 308. — ÉGLISE ST-LAURENT DE NURENBERG.

Si Notre-Dame, qu'on date de 1274, brille par sa richesse et sa grâce, *Saint-Laurent* l'emporte par sa grandeur massive au-dehors, et svelte à l'intérieur. Nous rencontrons ici une ordonnance grandiose particulière à la région, c'est le prolongement des nefs latérales au pourtour du chœur. Celui-ci, qui date du XV[e] siècle (1439), est terminé (c'est la règle constante ici), par trois pans très larges ; à chacun correspond dans le pourtour une travée carrée, et ces travées carrées sont séparées par des travées triangulaires ; l'ensemble donne un chevet à sept pans, d'une ampleur majestueuse, avec ses 22 fenêtres réparties en deux étages et séparées par une riche coursière en balcon. En réalité les huit sveltes piliers nervés, très espacés, qui supportent la super-

structure, ne séparent guère l'abside du collatéral, et celui-ci est comme incorporé au chœur ; l'ensemble forme comme un seul vaisseau de 30 mètres d'envergure, d'un effet grandiose. Ajoutons que dans le pourtour sont ménagées des pseudo-chapelles rayonnantes comprises entre les murs plats du polygone externe et les refends formés par les contreforts.

Élevée dès 1280, achevée au XIVe siècle la belle nef a huit travées ; elle émerge de bas-côtés relativement très hauts, flanqués eux-mêmes depuis 1403 de chapelles latérales. Il n'y a pas de triforium ; les piliers forment un faisceau de boudins, les voûtes sont barlongues, à croisées d'ogives. La façade du XIVe siècle, flanquée de deux belles tours, est percée d'un luxueux portail et d'une rose étoilée dont les rais dessinent des gâbles alternant avec des pinacles. C'est toute l'ordonnance qu'Ervin d'Echtenbacht avait conçue pour la façade de Strasbourg en place de la lourde construction que nous avons décrite. Comme Ervin, le maître de Saint-Laurent a voulu immatérialiser le pignon en jetant une dentelle de pierre devant le mur ; il a été imité en cela au transept de Ratisbonne.



INTÉRIEUR DE ST-LAURENT DE NURENBERG.

Telle est, dans son ensemble, cette vaste construction, qui par son riche mobilier constitue un vrai musée : citons la Salutation angélique, grande sculpture de Veit Stoss, pendue au milieu du chœur, et le tabernacle à tourelle d'Adam Krafft (1493-1500), la croix triomphale portée sur l'arc-en-ciel, enfin le fameux triptyque de la famille Imhof rappelant l'art de Fra Angelico.

*
* *

L'église de *St-Sébald* présente une nef de transition émergeant des bas-côtés, avec abside occidentale, et un chœur gothique orienté. Ce chœur est gigantesque et offre à l'extérieur une masse encore plus imposante que celui de St-Laurent, avec ses immenses fenêtres à quatre lumières d'une hauteur prodigieuse, raccordées à la haute balustrade des combles par des gâbles et séparées par des contreforts aussi riches que puissants. Le chœur, à trois pans, est entouré d'un déambulatoire à sept pans, analogue à celui de St Laurent, mais sans les renfoncements formant des chapelles absidales. Les piles offrent un noyau octogonal entouré de quatre colonnettes rondes. Les voûtes sont en pures croisées d'ogives, sans compartiments multiples. Saint-Sébald est en effet la plus ancienne des trois principales églises de Nurenberg ; bâtie vers

1256, elle fut consacrée en 1274. De cette époque datent le chœur oriental, les deux belles tours, la haute nef et le mur occidental du transept ; au XIV[e] siècle, les collatéraux des nefs furent élargis à partir du transept peu saillant ; de 1361 à 1377 fut

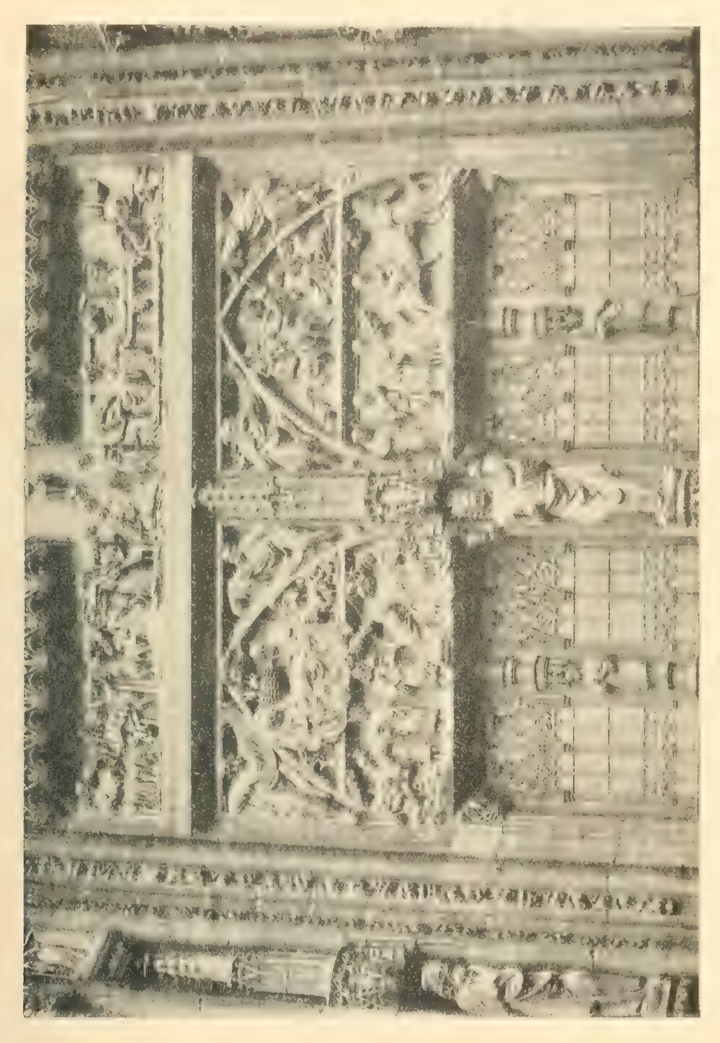


Fig. 370. — PORTAIL DE L'ÉGLISE ST-LAURENT DE NURENBERG. (PARTIE INFÉRIEURE DU TYMPAN.)

bâti le chœur et son déambulatoire, d'égale hauteur. Le chœur présente un axe sensiblement dévié.

La nef majeure comprend cinq travées avec un triforium bas ; les fenêtres hautes sont en plein cintre. Les piles sont rectangulaires oblongues, avec colonnettes engagées à chapiteaux cubiques. A signaler au portail S.-O. du XV[e] siècle, le

Jugement dernier de Veit Stoss, et au côté N.-O. du chœur, un monument funéraire d'Adam Krafft (1492), celui de la famille Schreyer (¹).

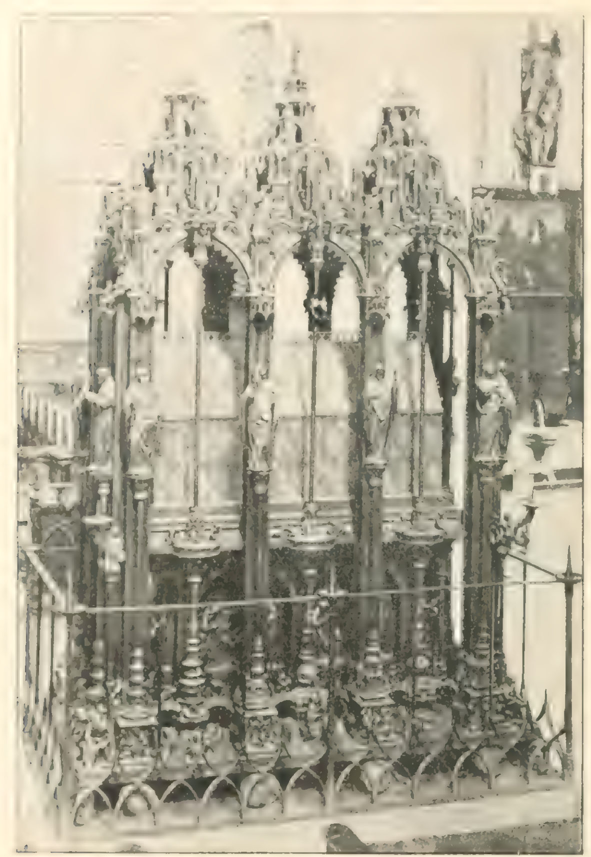


Fig. [illegible]. — TOMBEAU DE SAINT SÉBALD A NUREMBERG.

L'autel de St-Pierre est orné du fameux triptyque Tucher et des peintures de Michel Wohlgemut, où perce le réalisme du milieu du XVᵉ siècle.

Les vitraux de St-Sébald partagent avec ceux de St-Laurent la réputation d'être les plus beaux de l'Allemagne ; plusieurs furent dessinés par Hans Von Kulmbach et par Albert Dürer.

Des peintures murales ont été découvertes dans l'église en 1905 ; de nombreux ronds d'obits ornent les murs.

L'orgue est la plus ancienne de la région (1444).

Citons encore la fameuse châsse si connue de S. Sébald, à laquelle le célèbre fondeur Peter Visscher travailla 13 ans avec ses cinq fils

XXIII. — CATHÉDRALE DE RATISBONNE.

FONDÉE en 1275, la belle église de Saint-Pierre offre un plan imité de Saint-Urbain de Troyes : trois nefs de quatre travées avec transept non saillant, un chœur terminé comme ceux de la contrée par un chevet à trois pans, sans déambulatoire mais flanqué de deux chapelles latérales. Deux tours très fières, rappelant celles de Cologne, mais avec flèches moins dégagées, se dressent à la façade occidentale ; deux autres tours à flèches se dressent au flanc du chœur.

(1) V. les documents publiés par M. A. Gumbal dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, fasc. 3, 1906.

La grande façade date de 1390 ; elle s'ouvre par un curieux porche établi sur plan triangulaire et tout chargé de sculptures ; deux fenêtres éclairent la nef, au premier étage de la façade, couronnées d'une forte corniche ; au-dessus de celle-ci commence le pignon, très orné, sur lequel se greffe une tourelle culminante, et, à ses côtés, les tours continuent leur souche carrée, revêtues d'un système de montants grêles et serrés qui passent devant les fenêtres ; puis vient un étage octogonal très ajouré, couronné de huit fenêtres avec leurs gâbles ; de ceux-ci naissent les jolies flèches tout ajourées et fleuronnées.

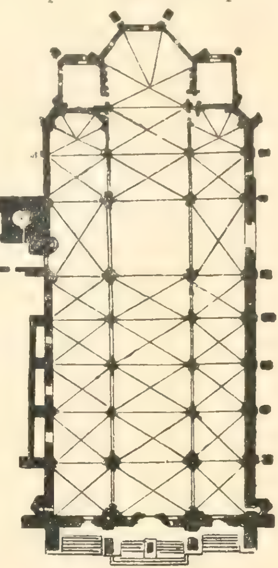


Fig. 312. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE RATISBONNE.

Le transept Sud ne prend jour que par deux baies latérales, son pignon étant aveuglé par une ancienne tour romane ; en face, par deux fenestrelles latérales et neuf grandes lancettes du pignon Nord, filtre une douce lumière.

L'aspect extérieur des nefs et surtout de l'abside est harmonieux, malgré l'inégalité des grands gâbles surmontant les verrières ; mais celles-ci, très larges, sont dépourvues d'ébrasements ; elles s'arasent presque à fleur des murs et donnent à l'ensemble une allure plate contraire à la physionomie ordinaire des façades gothiques.

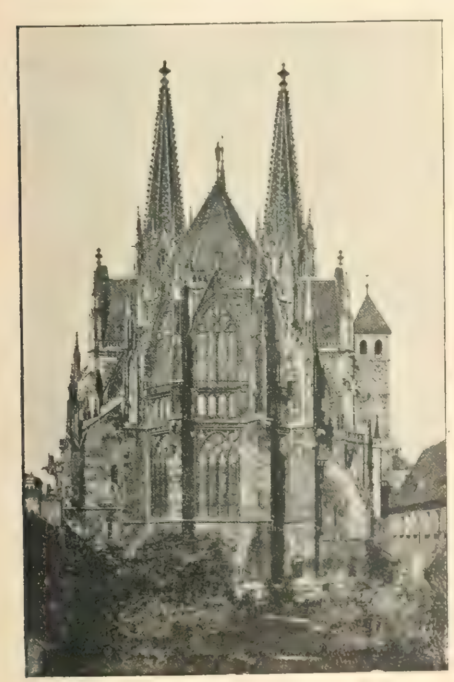


Fig. 313. — CATHÉDRALE DE RATISBONNE.

A l'intérieur des faisceaux de colonnettes supportent des arcades gigantesques, qui font paraître la nef trop courte ; elles sont élégies dans leurs tympans d'une manière peu heureuse et surmontées d'un triforium trop bas ; celui-ci est formé d'une simple rangée d'arcatures trilobées. La nef médiane est offusquée par la hauteur des appentis des collatéraux. Au-dessus d'une claire-voie un peu basse, règnent les voûtes en croisées d'ogives. Une coursière règne sur les bas-côtés, escaladant, au transept, la porte d'entrée, et se terminant à l'Ouest, par deux escaliers en tourelles ajourées.

Nous trouvons ici une interprétation allemande du vaisseau français, par un compromis entre celui-ci et la hallenkirche, compromis caractérisé par la grande

hauteur des collatéraux. Il en résulte que les arches des quatre seules travées, de taille gigantesque, introduisent une échelle exagérée et diminuent l'effet de grandeur de ce puissant vaisseau. Cette norme des arches aboutit à ne donner que trois pans au chevet, comme dans une petite église, ce qui complète l'effet décevant des proportions.



Fig. 314. — CATHÉDRALE DE RATISBONNE.

Ajoutons que les lignes générales de l'architecture gothique sont reproduites dans une structure peu comprise. Les grandes archivoltes comportent de fortes moulures en relief sur le plein des murs, et la pointe des arches semble porter, sous le triforium, une lourde platebande simulée par une frise moulurée soulignant ce dernier. Au chœur, le triforium rentre dans le plan vertical des verrières.

Signalons l'originalité des contreforts, percés au bas d'arches établissant la continuité d'un chemin de ronde interne. Au flanc du chœur s'élève une tourelle eucharistique, œuvre de Wolfgang Roritzer.

Les vitraux datent du XVe siècle et, en majeure partie du XIVe siècle. Ceux du chevet sont remarquables.

Le cloître n'est pas relié à la cathédrale, mais connexe à l'habitation des chanoines. Il est formé de deux quadriportiques réunis par une large galerie centrale s'étendant devant la porte d'entrée et donnant d'une part dans la chapelle Saint-Étienne, et d'autre part dans celle de Tous les Saints. La première, du XIe siècle, offre dans l'un de ses murs de curieux renfoncements en forme de niches, qui paraissent être des vestiges antiques. La mensa de l'autel, qu'on dit carolingienne, est un bloc taillé à fond de cuivre pour recevoir un corps entier et le devant est percé de huit fenestrelles.

La chapelle de Tous les Saints, avec baptistère, est une curieuse et jolie construc-

tion du XII[e] siècle, bâtie sur plan carré avec un hémicycle sur chaque face et, au centre, un dôme-lanterne posé sur des pseudo-pendentifs, le tout recouvert de polychromie romane.

XXIV. — CATHÉDRALE D'ULM.

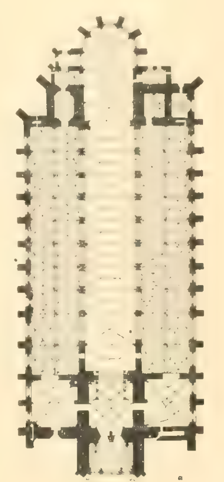


Fig. 315. — PLAN DE LA CATHÉDRALE D'ULM.

LA tradition a conservé le souvenir du dernier juin 1377, grande journée pour le peuple d'Ulm. L'aurore éclaira la foule en liesse, et à 9 heures (l'heure où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres, comme dit naïvement un écrit de l'époque), le Bourgmestre Ludwig Krafft descendit dans la tranchée où il devait poser la première pierre d'une église gigantesque. La musique remplit les airs, le clergé chanta, le peuple pria, et Ludwig Krafft posa les fondements au-dessus de cent *gulden* d'or. Bientôt de toutes parts affluèrent des dons généreux pour l'œuvre. Ainsi parle le chroniqueur Fahr.

La construction fut commencée par le chœur, dont une première consécration eut lieu en 1385. Il était relativement modeste. Mais 15 ans après son érection, survint le maître habile auquel on doit le reste du vaisseau avec sa riche architecture, ainsi que le plan de la superbe tour ; il avait nom Ulrich Ensinger ; son contrat d'entreprise date de 1392. Il fut intronisé comme maître de l'œuvre de Notre-Dame pour une période de cinq années. On sait qu'il présida dès 1399 à la direction des travaux de la cathédrale de Strasbourg, où il entreprit l'érection de la tour octogonale. La ressemblance de l'œuvre de Strasbourg avec celle d'Ulm confirme ce que l'on sait de lui comme architecte de la partie occidentale du chœur d'Ulm, en particulier de cette tour magnifique qui porte l'empreinte de son originalité artistique.

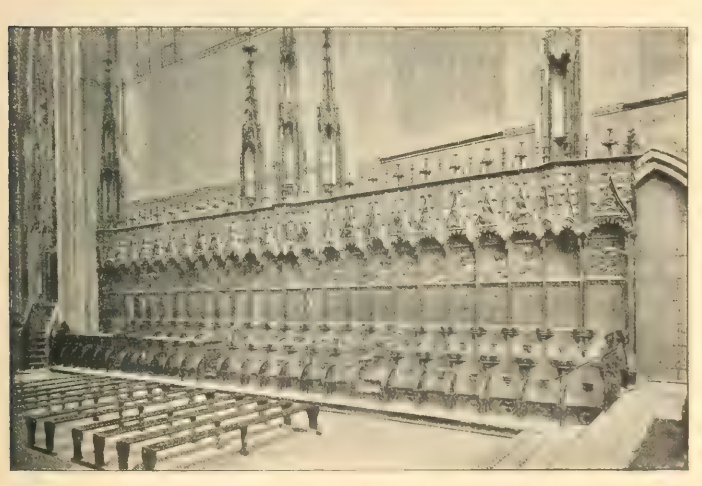


Fig. 316. — STALLES DU CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'ULM.

Ses successeurs ont suivi ses plans ; ce furent d'ailleurs d'abord ses fils, beau-fils et petits-fils; durant un siècle, la direction de l'œuvre ne sortit pas de la famille. On connaît les noms de Hans et Gaspard Ran, de Mathieu et Maurice Ensinger, comme maîtres d'œuvre de la cathédrale. La nef s'éleva sous leur direction.



... DE LA CATHÉDRALE D'ULM

Plus tard, de 1477 à 1480, paraît un maître de grand talent, qui avait affirmé sa valeur dans l'érection de l'église de N.-D. d'Eslingen, un des monuments les plus remarquables de Wurtemberg. Nous voulons parler de Mathieu Boeblinger, qui poursuivit l'œuvre de la tour. Boeblinger disparaît en 1494, dit la chronique, à la suite d'un accident : une pierre tombée de la voûte. Le portail fut élevé la même année, et la nef fut achevée par le successeur de Bollinger, Bukhard Engelberg de Hornberg ; elle fut voûtée de 1502 à 1507. A partir de ce moment les travaux furent suspendus.

Les ressources manquèrent pour mener à bien l'achèvement de l'œuvre. Un vieux parchemin nous apprend qu'en 1529, la cathédrale à demi construite, sans ses arcs-boutants, se présentait comme un géant accroupi sommeillant depuis un siècle. On connaît le nom de l'architecte qui poursuivit les travaux durant la première moitié du XVI[e] siècle; il se nommait Bernard Winkler. Mais en octobre 1530, Ulm entrait dans le mouvement de la Réforme, et ce fut le culte nouveau qui paracheva l'œuvre, qui plaça les grandes orgues en 1578 et, en 1620, qui fit les portes richement sculptées de la Renaissance, qui orna ces six portes de grilles en fer ouvragé au XVIII[e] siècle, et surtout qui se fit une gloire d'achever la tour d'après un ancien dessin conservé, grâce au concours de toute l'Allemagne ; malheureusement, la stabilité de cette tour inspire des inquiétudes.

De nos jours, l'œuvre de la restauration de la cathédrale fut entreprise, comme celle de la cathédrale de Cologne, sous l'impulsion d'un *Domverein*, constitué par la *Société d'art et d'archéologie de la Souabe* et sous les auspices de Charles II de Souabe. Ferdinand Thian fut le premier architecte de l'œuvre entreprise en 1844 ; il mourut en 1870 et fut remplacé par Ludwig Schen († 1880). Ses successeurs furent Hein et l'éminent prof. Aug. Beyer. La première pierre de l'octogone de la tour fut placée le 15 mai 1890, et la pierre terminale de la flèche fut posée à 161 mètres de hauteur, le 31 mai 1900, nouveau jour de joie pour la ville d'Ulm.

Ulm se flatte de posséder le plus beau portail du monde (?). Il est le plus riche de l'Allemagne, avec le nouveau portail de Metz. C'est un haut portique à trois arches élancées et festonnées, précédant la tour entre les puissants contreforts. Au fond s'ouvrent les portes.

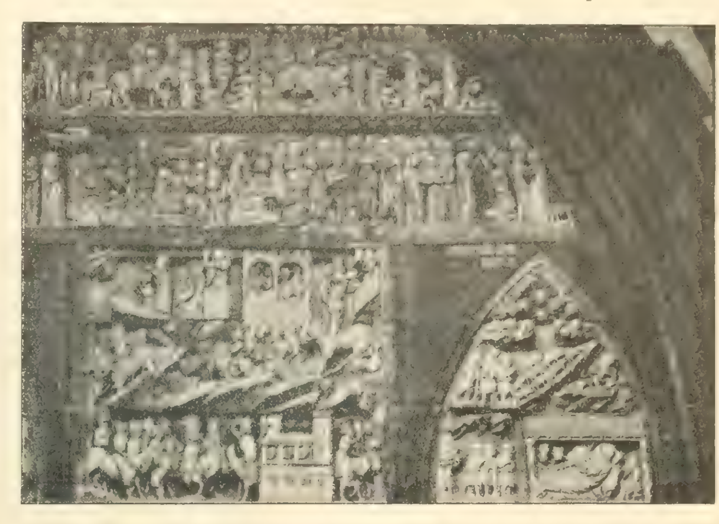


Fig. 318. — TYMPAN DE LA PORTE MÉRIDIONALE DE LA NEF DE LA CATHÉDRALE D'ULM.

La tour colossale masque entièrement la nef centrale.

Le vaisseau géant est à cinq nefs, de dix travées, sans compter les larges collatéraux de la tour. Les doubles nefs collatérales hautes de 22 mètres sont divisées par une épine de légères colonnes, et couvertes de voûtes à compartiments multiples à résille complexe, tandis que la nef centrale a des voûtes nervées à quatre compartiments. Le chœur, aux nervures entrecroisées sans doubleaux et sans clefs centrales, est clos, profond, terminé en demi-décagone. Il contient de riches stalles en chêne, sculptées au XVe siècle par Jörg Syrlin. Il est flanqué de deux belles tours aux flèches ajourées.



Fig. 319. — TYMPAN DE LA PORTE NORD DU CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'ULM.

Les tympans historiés des portails latéraux sont couverts d'un ensemble touffu de bas-reliefs trop détaillés, et mal répartis.

L'église mesure 77 m. de longueur, 15 de largeur, 41 de hauteur. Les hauts murs de la nef émergent au-dessus des bas-côtés, soutenus par des arcs boutants, qui s'appuient sur de hauts contreforts aux pinacles aigus et extrêmement ouvragés, comme tout l'intérieur de l'édifice.

TYMPAN … VANTAIL GAUCHE DE LA PORTE SUD DE LA … DE LA CATHÉDRALE D'ULM

Par contre, l'intérieur de la nef est d'un aspect froid et presque pauvre. Il y manque un triforium rompant la monotonie du grand mur aveugle, qui s'étend entre la claire-voie très élevée et les maîtresses arches. Celles-ci sont d'un cintre aigu ; elles reposent sur des piliers carrés garnis seulement d'une légère colonnette aux arêtes. Toute cette architecture est rude, et fait mesurer l'énorme distance qui sépare, au point de vue de l'élégance, le gothique allemand du français. Le vaisseau est couvert de croisées d'ogives.

Un arc triomphal, percé à travers un grand mur plat, plus bas que la nef, est orné de vitraux de 1480.

La tour occidentale, le géant de l'Allemagne, est carrée et large ; elle empiète sur les bas-côtés par ses contreforts, qui s'y amorcent de la manière la plus fâcheuse. Comme celle de Strasbourg, elle est copieusement garnie d'une mouluration montante et serrée, qui nuit à sa majesté, mais exalte sa richesse ornementale. Elle offre une première partie carrée, surmontée d'une souche octogonale, que coiffe une haute et belle flèche, aiguë, ajourée de fenestrages. Aux angles montent de grêles escaliers ajourés en tire-bouchon. La grande fenêtre du premier étage s'ouvre au fond d'une sorte de galerie à trois entre-colonnements efflanqués, sur trois gâbles, reproduisant l'ordonnance du porche.

XXV. — CATHÉDRALE DE MUNICH.

ON connait la splendeur des musées de Munich, où sont représentées notamment d'une manière si remarquable, les écoles primitives du Rhin, de la Souabe et de la Franconie. Malheureusement, les monuments, à part le superbe hôtel-de-

ville moderne, sont pour la plupart des répliques d'édifices antiques ou de la Renaissance, et le moyen âge n'y a laissé que de pauvres vestiges.

Nous nous bornerons à deux mots sur la gigantesque église de Notre-Dame qui date du XVe siècle. Cet immense vaisseau, à trois nefs d'égale hauteur, construit en briques sans contreforts externes, aux parois extérieures enduites d'un très prosaïque mortier gris, produit une impression plutôt pénible, que rachètent mal les sveltesses de deux tours jumelles coiffées de bizarres coupoles. A l'intérieur on est impressionné par les immenses proportions de cette grandiose halle, dont les trois vastes nefs ne mesurent pas moins de treize travées, et sont accostées de vingt-sept chapelles latérales établies entre les contreforts et de quatre portes latérales. Mais un effet pénible résulte de la masse énorme des vingt-six piliers octogonaux tout lisses et tout nus, qui montent comme des tours à une hauteur vertigineuse pour recevoir les grêles nervures de la voûte. La déception est complète, quand on considère le chevet, où l'on a réalisé gauchement une combinaison analogue à celle de la cathédrale d'Augsbourg, que nous avons expliquée plus haut. Seulement, ici, on n'a percé qu'un des trois pans terminaux du chœur, pour prolonger celui-ci sur la travée médiane du déambulatoire. La fenêtre du fond, qui appartient au mur externe, se dessine trop large entre deux pans fuyants et gauches. Bref, tout concourt ici à l'effet le plus décevant que puisse offrir une église gothique ; c'est la plus disgracieuse qu'on puisse voir. Des chapelles innombrables remplissent les espaces entre les contreforts. Les verrières sont garnies de fragments amalgamés d'anciens vitraux. L'église renferme quelques tableaux intéressants.

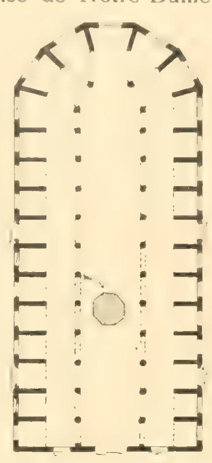


Fig. 321. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE MUNICH.

XXVI. — CATHÉDRALE DE FRIBOURG-EN-BRISGAU (1).

FRIBOURG, sur le Dreisam, est le siège d'un archevêché et d'une université catholique. Le Munster de Fribourg garde des vestiges romans remarquables, qui ne détruisent pas l'unité de son splendide vaisseau gothique en croix latine, dominé par la reine des flèches ajourées, qui se dresse devant la nef sur une des tours géantes des pays allemands. La nef a été élevée vers 1255. Le chœur fut recon-

1. *Das Freiburger Munster Einfuhrer fur Einheimische und Fremde*, par F. Kempter et Schuster. In-12, Fribourg, Herder, 1906.

F. Geiges, *Les anciens vitraux de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau*. Herder, libr. éditeur à Fribourg, 1902.

F. Geiges, *Études sur le Munster de Fribourg*, Fribourg, Herder.

D. F. X. Kraus, *La Restauration du Munster de Fribourg*. Fribourg, Herder.

Monographie de la cathédrale de Fribourg. Zeitschrift fur Architektur and Ingenier-Wesen, n° 41-42, 1898 (p. 690 à 706).

Fribourg en Brisgau, Herder, 1906.



struit par Jean de Gmund vers 1359. L'architecture de ce chœur est remarquable par sa sveltesse, et singulière par son abside à trois pans, et ses treize chapelles collatérales à deux pans en saillie, avec contrefort central, celles du rond-point en

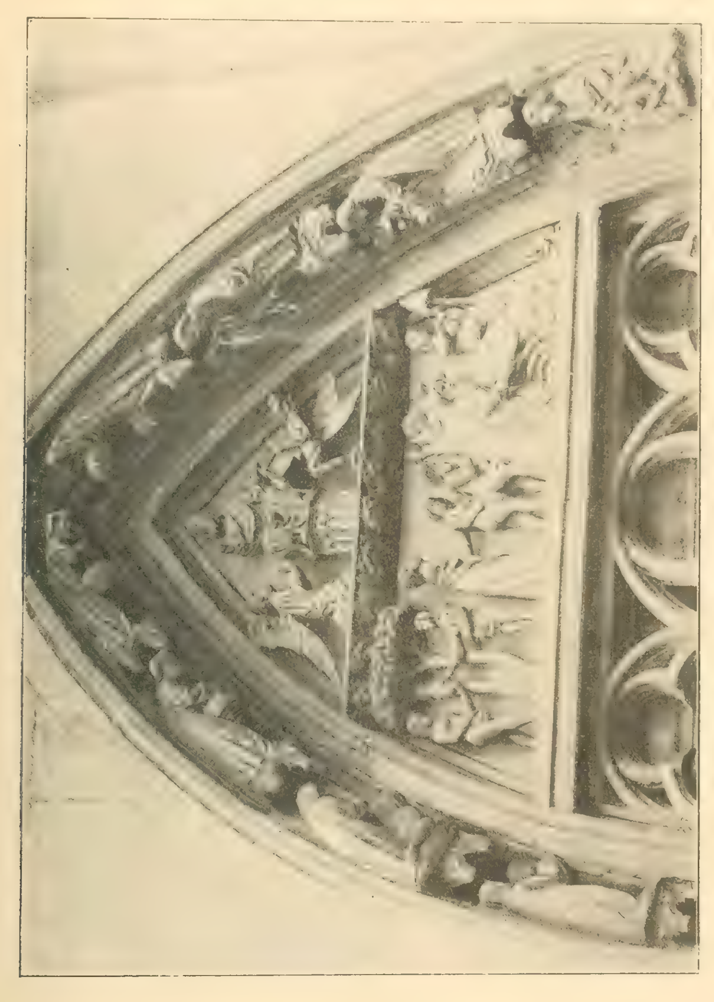


Fig. 323. — Porte de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau.

nombre pair. C'est un vaisseau de trois nefs, la centrale émergente, au transept peu saillant. Le chœur, plus élevé que celle-ci, est flanqué de deux tours rondes, romanes, surmontées de flèches gothiques ajourées. Une balustrade flamboyante ceinture le grand comble, appuyé en arrière sur un puissant bahut. Les arcs-boutants sont légers, ajourés et épaulés par des pinacles très riches, à l'instar de ceux de Guttenberg en Bohème. Les croisillons du transept appartiennent au style roman. Le chœur

avec ses chapelles rappelle celui de Prague. L'édifice est orné de ravissantes sculptures ; les figures assises du comte Conrad et du roi David, les statues de la Vierge, de l'Église et de la Synagogue, et quelques figures d'anges sont à classer parmi les chefs-d'œuvre d'art chrétien, et celles qui surmontent les arcatures du porche intérieur forment un ensemble des plus gracieux.

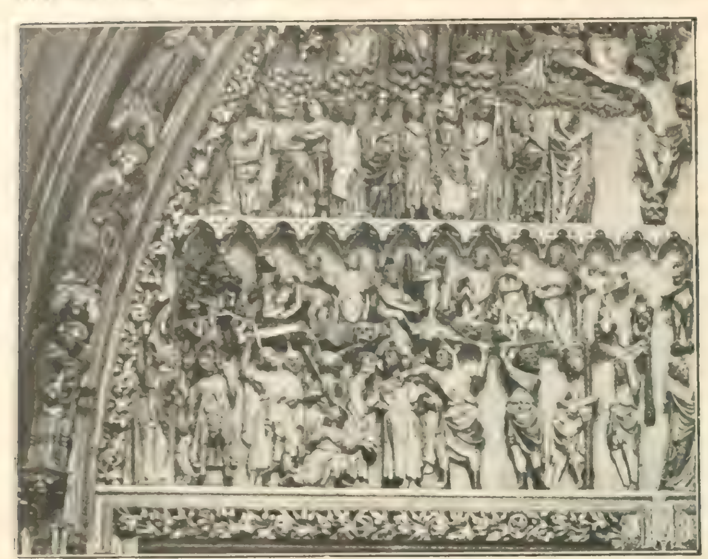


Fig. [illegible]. — TYMPAN DE LA PORTE PRINCIPALE DE LA CATHÉDRALE DE FRIBOURG-EN-BRISGAU.

Les portes sont également rehaussées de sculptures à l'intérieur.

La cathédrale de Fribourg renferme une très riche collection de retables, d'autels historiés et de vitraux de la Renaissance.

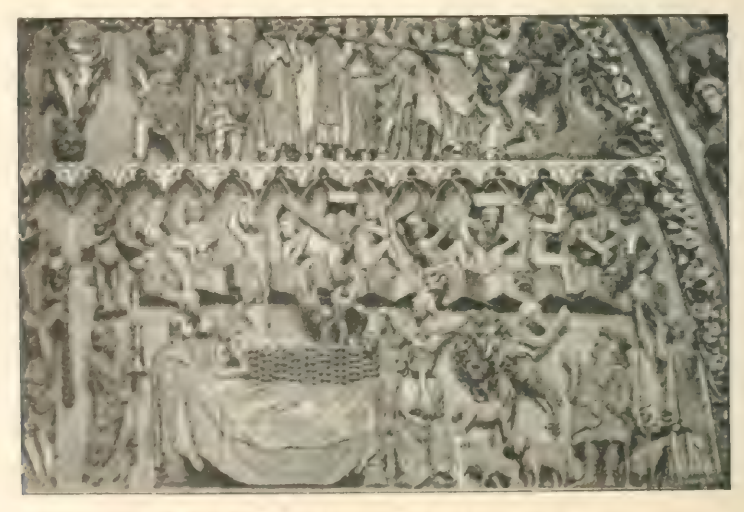


Fig. [illegible]. — TYMPAN DE LA CATHÉDRALE DE FRIBOURG-EN-BRISGAU.

XXVII. — CATHÉDRALE D'AUGSBOURG.

SI Augsbourg n'est plus ce qu'en disait Montaigne, la plus belle ville d'Allemagne, c'est encore une noble cité, qui fait penser à l'Italie par l'ampleur de ses palais et de ses églises, et par la beauté pittoresque de ses rues, surtout de la large Maximilianplatz, marquée à l'extrémité de sa courbe par deux belles tours. L'une est celle de la cathédrale.

Celle-ci est un immense vaisseau à cinq nefs, formé d'une église romane curieusement transformée en gothique au XVe siècle. La membrure des piles et des voûtes est un système de nervures légères et sveltes, tandis que la fenestration ne consiste, du moins dans la nef, qu'en de rares et petites fenêtres en plein-cintre percées dans les murs massifs ; cela produit un effet déconcertant.

Commencée en 994 sous les auspices de l'impératrice Adélaïde, veuve d'Othon Ier, la basilique primitive était formée d'une triple nef à claire-voie, de neuf travées, avec un transept à l'Ouest et un chœur en hémicycle entre deux tours. Le vaisseau était couvert d'un plafond. C'est au XIVe siècle qu'on l'agrandit, qu'on l'allongea de quatre travées et qu'aux piliers carrés on greffa des faisceaux de colonnettes pour soutenir les nervures des voûtes. Le chevet oriental, renversé, fut remplacé par les quatre travées du nouveau chœur, et les bas-côtés prolongés formèrent un déambulatoire flanqué de chapelles latérales et d'absidioles. Les bas-côtés de l'église basse furent doublés en largeur, et formèrent chacun deux nefs, que sépara une épine de colonnes rondes. A l'Orient fut reconstruit le chœur polygonal entre les deux belles tours lombardes. Ce chœur ne fut voûté que vers 1430.

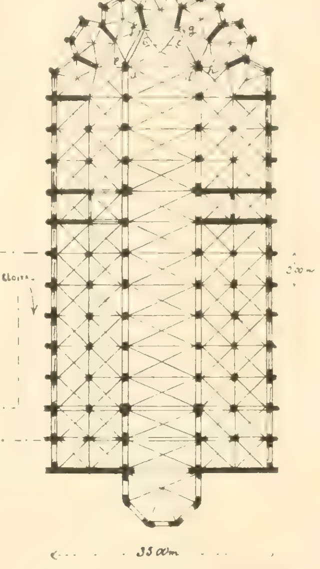


Fig. 326. — PLAN DE LA CATHÉDRALE D'AUGSBOURG.

Le portail latéral Nord date dès 1343, celui du Sud, de la seconde moitié du XIVe siècle.

Le chevet offre un curieux compromis entre l'église à nef haute et la Hallenkirche. En effet les voûtes relativement basses des collatéraux s'arrêtent devant l'abside du fond, et la travée médiane du déambulatoire est abritée par les voûtes du chœur prolongé. Les trois pans du rond-point du chœur proprement dit sont supprimés, et les deux piles extrêmes de ce rond-point sont reliées par des arches hautes avec les deux piles médianes du pourtour, ce qui se marque au-dehors par deux murs gauchement greffés sur le haut mur. Le chœur n'est séparé du fond du collatéral que par une clôture basse rappelant les trois pans extrêmes de la grande abside. La clôture en question est figurée sur notre vignette par la ligne a b c d, tandis que le

plan de la voûte du chevet suit la ligne e f g h. Le gros-œuvre du chœur est en briques ; à sa naissance s'ouvrent deux portails ; celui du Nord, en style du XIII[e] siècle, offre de belles sculptures consacrées à la Vierge. Les vantaux d'une porte latérale sont couverts de plaques de bronze fondues en 1072.



Fig. 327. — CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'AUGSBOURG.

La cathédrale d'Augsbourg est un musée de peinture où l'on peut étudier l'école de Souabe. Un très fin critique d'art, M. P. Verhaegen, a fait voir les caractères de cette école, dont Augsbourg fut le centre. « Autant les peintres franconiens sont rudes de facture, dit-il, préoccupés surtout du dessin et de la recherche du caractère, autant les artistes de Souabe, pris dans leur ensemble, se montrent fins coloristes, soucieux d'élégance et de douceur, habiles à marquer le fondu des contours. De Frédéric Herlen, le fondateur de l'école, jusqu'à Holbein, le glorieux rival de Dürer, les mêmes tendances persistent, et ces deux illustres maîtres ont, en quelque sorte, chacun personnifié dans leur art les qualités et les défauts de leur école. »

La cathédrale contient les chefs-d'œuvre d'Holbein le Vieux, savoir quatre grandes peintures de retables représentant les scènes de la *Vie de Marie.*

XXVIII. — CATHÉDRALE DE CONSTANCE.

NOUS avons mentionné déjà cet édifice parmi les églises romanes ([1]). Fondé en 1048, il fut reconstruit, après l'écroulement de 1052, par l'évêque Rumold ; il fut rebâti encore au XVI[e] siècle. Le grand duc de Bade l'a fait restaurer en 1845. Il avait autrefois trois tours, une grosse tour carrée et deux petites, octogonales ; mais un incendie les détruisit en 1561. C'est dans cette église que Jean Husis s'entendit condamner à la peine capitale.

Le transept, les collatéraux des nefs et le chœur sont gothiques. Un portail gothique s'ouvre au flanc du bas-côté Nord. Les croisillons du transept et leurs pignons sont

(1) T. I, [illegible] *[illegible] byzantines*, p. 33.

tapissés de fenestrages aveugles à lancettes élancées, élégantes, dans le genre de ce qui se voit à Notre-Dame de Nuremberg.

En avant des nefs se dresse le massif narthex ou *Vorbau*, de style allemand, qui forme comme un vaste écran devant l'église. Cette première construction romane se poursuit par un dernier étage gothique, au milieu duquel se dresse une tour gothique octogonale de deux étages, terminée par une belle flèche toute ajourée et fleuronnée, rappelant celle de Fribourg. Les fenêtres de la tour donnent sur des balconnets saillants. Un campanile se hisse en aiguille à l'intertransept.

La nef centrale romane émerge des bas-côtés en une rangée de baies plein-cintre et une corniche à arcatures. Ses murs portent sur seize colonnes monolithes de six mètres de hauteur et de un mètre de diamètre. Les triangles du pignon du transept sont ornés de fenestrages aveugles très déliés, à la manière allemande. Le munster possède de remarquables portes d'ébène sculpté, représentant des scènes de la Passion, et à l'intérieur des stalles du XV[e] siècle richement sculptées, « un sépulcre » (1) et une belle sculpture de la « Dormition de la Vierge ».

A côté de la cathédrale, au Nord se voit un reste du très beau cloître gothique, de deux travées de largeur, séparées par des piliers ronds dans lesquels descendent en faisceau les nervures des hautes voûtes en croisées d'ogives simples. Les fenêtres jumelles sont percées de deux lancettes et d'une rose, et un vaste oculus surmonte les deux baies, s'inscrivant sous le formeret.

Le trésor contient un grand nombre de reliques et d'objets précieux.

Du côté de l'Est se trouve une crypte où l'on voit une reproduction en miniature de la chapelle du Saint-Sépulcre.

XXIX. — PETITES CATHÉDRALES.

FRAUENBOURG. — Cette petite ville de la Prusse possède une ancienne et belle cathédrale construite en briques, en partie de la fin du XIV[e] siècle. Copernic, qui fut chanoine de cette église de 1510 à 1543, y a son tombeau.

Friesing. — Mentionnons pour mémoire la cathédrale de Friesing, que nous aurions dû donner au Tome I. Le siège épiscopal de Friesing remonte au VIII[e] siècle ; sa cathédrale, qui s'élève sur la rive gauche de l'Isar, est une église romane à deux tours, commencée en 1159, décorée en 1725 et parachevée de stucs par les frères Asan.

Goslar. — La célèbre cathédrale de Goslar a été démolie en 1820 ; il ne reste que le porche Nord, et le riche portail nommé actuellement le *Domkapelle*.

Schwerin. — Schwerin possède une importante cathédrale des XIV[e] et XV[e] siècles, flanquée d'une tour de 117 mètres de hauteur, élevée en 1890. On voit dans le transept

1. V. *Revue de l'Art chrétien*, 1901-334.

deux grandes lames en cuivre de 1347 et de 1375, reproduisant en traits gravés les effigies de deux évêques ; dans la chapelle du Saint-Sang est une épitaphe de Pierre Visscher (1527).

Stendal. — La cathédrale de Stendal comprend des parties du style de transition et d'autres du XVe siècle.

Le cloître a été transformé en musée d'antiquités.

Dôme de Wetzlar (1). — La cathédrale, bâtie dans un site pittoresque sur le bord de la Luban, dominée par les ruines du château de Kalsmont, est de deux périodes. La nef a des parties romanes (XIe s.), tandis que le chœur, avec ses absides, est du XIVe et du XVe siècle ; le portail date des XVe et XVIe siècles. Le Dr Meyenbauer a appliqué en 1858 au relevé de ce monument les procédés de la photogrammétrie.

1. V. E. Stiehl, *Construction du dôme de Wetzlar* dans le *Zentralblatt der Bauverwaldung*, 2 mai 1906, Berlin, Willemster.

POLOGNE

I. — CATHÉDRALE DE GNIESNO [1].

CET édifice imposant domine majestueusement la ville avec son long vaisseau et ses deux tours jumelles romanes malheureusement mal couronnées de lanternons classiques. Il fut fondé au XI[e] siècle et reconstruit au XIV[e] par l'archevêque Jaroslaw Bogorga de Skotniki, puis transformé en style Renaissance après l'incendie de 1760.

L'église a gardé son plan gothique, comportant une nef très élevée, de huit travées barlongues terminées par un hémicycle actuellement aveuglé et contourné par le collatéral prolongé. Des chapelles de construction récente enveloppent le vaisseau sur tout son pourtour, abritées avec le déambulatoire sous le même appentis. Toutes ces chapelles sont séparées du déambulatoire auquel elles communiquent par des portes. Tout le vaisseau est voûté d'arêtes. A la façade, les tours enserrent un pignon sinueux. L'entrée est ménagée par un porche latéral.

A l'intérieur toute l'ordonnance ogivale est cachée sous un déguisement corinthien. A l'avant du chœur se dresse un lourd ciborium, imité de celui de Saint-Pierre de Rome, qui abrite le tombeau de saint Albert.

La merveille de Gniesno est sa porte d'airain, remontant au XII[e] siècle, don de Boleslas, le monument le plus ancien de l'art polonais. C'est à tort que l'architecte Berlinois Berendt lui a attribué une autre origine [2]. Boleslas III fit en 1113 au tombeau de saint Albert un pèlerinage de pénitence en expiation du meurtre de son frère Zbigniew. C'est alors qu'il enrichit l'église de ce somptueux ouvrage, où l'on voit retracé en dix huit tableaux la vie de saint Albert. L'église possède une fort belle tombe avec l'effigie, taillée en demi-bosse, de l'archevêque Zbigeriewa Olesnickiego.

II. — CATHÉDRALE DE RIGA.

LA métropole de la Livonie possède une cathédrale élevée en briques en 1215, d'après le type de Braunschweig, de Ratsebourg et de Lubeck. Il en reste le chœur et le transept ; la nef est du gothique de la dernière période. Elle offre cinq travées carrées, séparées des bas côtés par des piliers octogonaux. La travée extrême forme un faux transept occupé par l'avant-chœur. Le chœur est clos, et terminé en abside.

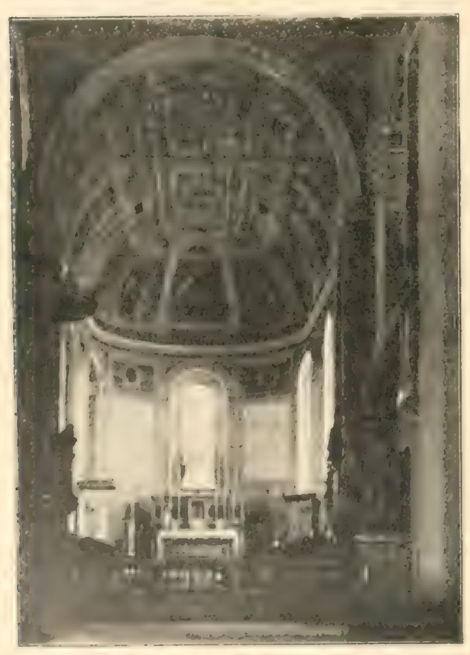
1. V. abbé Pollowski, *Cathédrale de Gniesno*, Cracovie N. Wlasny. [illegible]
2. V. Lad. Glinka, *Revue de l'Art chrétien*, année [illegible], p. 381.

III. — CATHÉDRALE DE PLOCK.



Fig. … — CATHÉDRALE DE PLOCK.

LA *Cathedra Plocka*, la plus ancienne église de l'ancien royaume de Pologne, aurait pu prendre place au tome I ; elle fut élevée en 1130 par l'évêque Alexandre « ex lapide quadrato ». C'était une église lombarde en croix latine, avec chœur fermé, terminé en abside, et deux hémicycles aux croisillons du transept. Les combles de la nef et des transepts s'aboutent à quatre pignons à gradins, aux curieux profils en quarts de cercle. La triple nef, portée alternativement sur piliers et colonnes, était d'abord couverte de voûtes carrées lombardes. Deux tours carrées dans le bas, octogonales plus haut, furent élevées à l'époque gothique en tête des nefs. Plus tard, l'édifice fut remanié en style Renaissance et sa croisée fut surmontée d'un immense dôme. En 1762, le prince Michel Poniatowski, frère du roi Stanislas, évêque de Plock, consolida les tours et érigea un porche de style ionique, aujourd'hui disparu. A la suite des remaniements des XVI[e] et XVIII[e] siècles l'édifice périclitait ; il a été restauré au XIX[e] siècle par l'architecte Kzyller. L'intérieur est décoré de peintures murales modernes, exécutées avec beaucoup du talent, par Smuglewiez. Aux retombées de la voûte du transept sont figurés les Docteurs de l'Église, et au fond du chœur, dans la conque, le Christ-Sauveur adoré par les anges ; dans le chœur, défilent, en théorie, les Vierges, les Martyrs, etc. L'église russe de Nowogorod-le-Grand



possède les anciennes portes de bronze de Plock, décrites par le Cte Tolstoï et par Mgr Brycszinski [1].





Fig. 330 et 331. — FRESQUES A LA CATHÉDRALE DE PLOCK.

IV. — CATHÉDRALE DE LEMBERG.

LEMBERG ou Lwow possède une cathédrale catholique. Une courte nef, de trois travées avec bas-côtés, complétée par un chœur profond comprenant trois travées et une abside à cinq pans, tel est le plan de cette modeste église gothique, élevée au XVe siècle et précédée de deux tours carrées, dont une seule a été achevée. Des annexes postérieures enserrent deux flancs du vaisseau ogival. L'abside est percée de hautes et étroites lancettes.

Le retable du maître-autel est une œuvre extrêmement touffue de la première renaissance.

1. Tolstoï, *Antiquités russes ;* Saint-Pétersbourg, 1099, t. VI. *Revue de l'Art chrétien*, 1903, p. 138.

V. — CATHEDRALE DE WILNO.

RIEN de plus curieux que cette église du XIVe siècle, élevée primitivement dans la forme exacte d'une des halles marchandes du Nord, et remaniée plus tard dans la forme d'un temple grec. L'église élevée en 1388 était un vaisseau rectangulaire de 53 sur 22 mètres, dont la triple nef à piliers rectangulaires, dépourvue d'abside, était abritée sous les deux versants d'un grand comble à deux pignons, ornés à la base et à leur sommet de hautes tourelles terminées en flèches aiguës. Les nombreuses baies ouvertes et aveugles des façades et le décor de celles-ci rappelaient de loin le style lombard.

Comme il est arrivé à la plupart des églises polonaises, les guerres et les incendies ont plusieurs fois détruit la cathédrale, qui a reçu au XVIIIe siècle sa forme classique de l'architecte Gucewiez. L'intérieur offre des péristyles à colonnades architravées, des façades à pilastres et entablement, deux pavillons d'angles postérieurs octogonaux à coupoles, une façade dorique à fronton de pur style roman, etc. Toutefois l'ordonnance intérieure a été respectée, surtout dans la chapelle Saint-Casimir, demeurée presqu'intacte.

Un campanile octogonal, à quatre étages en retrait, se dresse isolé à proximité de la cathédrale.

VI. — CATHÉDRALE DE VARSOVIE.

LA *Kathedra Varssazska* est un vaisseau d'une parfaite unité construit en 1390 sous le règne de Janutza I. Elle a été plusieurs fois remaniée, encore en 1836. On a malheureusement détruit alors le puissant comble aigu, incliné à 62°, par une toiture déprimée.

C'est une hallenkirche à trois nefs d'égale hauteur mais de largeurs inégales, dont les voûtes en étoile reportent leurs maigres nervures sur de grosses piles octogonales qui n'avaient originellement pour bases et chapiteaux qu'une simple moulure. Les chapiteaux et colonnettes actuelles sont des superfétations. Le chœur, clos et profond, terminé en trois pans, est flanqué d'œuvres récentes. La grosse tour qui s'élève en retrait de la façade et de son large portail, terminée par des tourelles en style pseudo-gothique puéril, est surmontée de la statue de S. Marc.

On voit à l'intérieur la dalle tumulaire à deux gisants sculptés, qui figurent Junutza II et Stanislas Wicke, lance en main, leurs haumes à leurs pieds.

VII. — CATHÉDRALE DE LÉOPOLD.

LA *cathedra Lwowska* est une intéressante construction du XIVe siècle, commencée en 1350, terminée en 1493, mais fort défigurée par des remaniements ultérieurs.

Son fondateur, Casimir le Grand, s'était proposé d'élever un monument grandiose, dont l'édifice actuel n'est qu'une partie ; celui-ci n'offre qu'un tronçon de nef plus court que le chœur. D'ailleurs il a été reconstruit à partir de 1765 ; c'est alors qu'il a été flanqué de la grosse tour qui domine la ville, entourée de nombreuses annexes hybrides, et affectée, dans sa silhouette, de lignes sinueuses qui profilent son haut pignon et le sommet du clocher.

L'intérieur offre encore une belle construction gothique, trois nefs voûtées de croisées d'ogives, ainsi que le chœur, qui est clos, et comporte trois travées presque carrées et une abside à cinq pans, percés de hautes fenêtres à deux lancettes sur laquelle chevauche une troisième pointe de lancette, selon le style spécial des fenestrages de la Vistule.

Près du chevet s'élève, selon un usage de la région, la petite chapelle du *Getsemani*, carrée, couverte en coupole. Elle s'ouvre par un portail renaissance, embrassant toute la façade et plantureusement décorée.

AUTRICHE (1)

Le style roman n'a pas, en Autriche, évolué vers le style gothique. Celui-ci s'y est implanté tout développé, importé de France, d'Allemagne, même d'Angleterre. Il s'est juxtaposé aux constructions romanes.

La Bohème prit l'avance au XIVe siècle, en copiant la cathédrale française. Guillaume d'Avignon bâtit le couvent de Baudnitz, dont le style fut imité à Koningraets et à Prague ; Mathieu d'Arras fut chargé de la construction du dôme de cette ville. Pierre Arler de Gmund lui succéda ; ce maître Westphalien fit le chœur de Ste-Barbe de Kuttenberg, la Feinkirche de Prague, l'église de Karlshoff et diverses constructions civiles ; il eut une influence prépondérante sur l'art en Bohème. Ses successeurs du XVe siècle, Maître Jean, Mathieu de Reisek, Benoît Riep, Stanko et Kreszchetz de Krumeau, subirent une influence anglaise. Le maître Benoît, qui commença Ste-Barbe de Kuttenberg, imprima un caractère spécial aux églises élevées à partir du XVIe siècle, qui, par leurs nefs raccourcies et bordées de galeries d'étage, semblent s'accommoder aux convenances du protestantisme.

En Basse-Autriche, le style gothique apparaît au XIVe siècle dans l'église cistercienne de Zwettl, imitée de Pontigny. Son chef-d'œuvre est le dôme de Vienne. L'école d'architecture de Vienne répandit le style flamboyant dans la Basse-Autriche, et rivalisa avec l'école de Wiener-Neerstadt.

Dans la Haute-Autriche les églises restent presque romanes jusqu'au XIVe siècle. Elles offrent deux tours en tête et trois nefs sans transept. Au XIVe siècle, les nefs sont égales, larges, courtes, terminées par un triple chevet à pans d'octaèdre. Elles ont un clocher latéral et des voûtes compliquées.

En Styrie apparaît la nef centrale émergente ; le monument principal est l'église cistercienne de Strassengel.

En Tyrol règne le type de la hallenkirche ; on y trouve aussi de nombreux vaisseaux à une nef.

La Transylvanie n'offre que de petites églises converties en forteresses, en vue des invasions des Tartares, des Mongols et des Turcs. Leurs nombreuses tours les rendent très pittoresques.

La Bohème, la Silésie, la Galicie et la Hongrie possèdent de nombreuses églises en bois.

I. — CATHÉDRALE DE VIENNE.

L'ÉGLISE métropolitaine de Saint-Étienne remonte au XIIe siècle (1144) ; mais elle a été en grande partie rebâtie en 1359 par le duc Rodolphe IV ; elle est alors devenue cathédrale. La tour a été terminée en 1400.

Sauf une réminiscence romane dans les deux tourelles accostant la façade occidentale, lesquelles sont ornées de petites arcatures sous les cordons et de frontons triangulaires à la base des flèches, c'est un monument de style gothique pur.

(1) *Interieurs von Kirchen und Kapellen in Österreich.* — *Intérieurs d'églises et de chapelles en Autriche*, depuis le XIIe jusqu'au XVIIIe siècle. Héliogravures d'après les photographies d'Otto Schmidt à Vienne. 100 planches in-folio avec texte illustré par Toni Grubhofer, Otto Hesse, etc. Prix : 150 fr.

Elle mesure 114 mètres de longueur sur 74 de largeur et 29 de hauteur.

Un comble immense abrite ses trois nefs à la façon des *hallenkirchen* allemandes, et l'ampleur excessive de ses versants, couverts de tuiles de couleurs à dessin chevronné, est atténuée par de grands gâbles élevés vers 1856 sur les différentes travées des nefs latérales. Le comble offre une croupe du côté occidental, de sorte que la façade de tête est dépourvue de pignon, par une particularité des plus rares. La tour altière qui se dresse, du côté méridional, sur le flanc du collatéral au droit de sa dernière travée, s'amortit en une flèche de pierre ajourée de la manière la plus élégante ; le regard est conduit du sol au pinacle par des transitions admirablement ménagées et à travers un ensemble harmonieux d'ornements délicats ; c'est un des triomphes de l'art gothique que cette merveilleuse pyramide, qui mesure 145 mètres de haut. Endommagée plusieurs fois par la foudre, et en 1809 par des boulets français, démolie en partie en 1839, reconstruite en 1842 et en 1860, elle a été restaurée en dernier lieu par Forster. Elle mesure 138 mètres de hauteur et occupe le second rang pour les plus hautes tours. La sonnerie se compose de 6 cloches, dont la plus grosse pèse 80 quintaux ; le grand bourdon, nommé *Pummerin*, logé dans la tour principale, a été fondu en 1711 du métal des canons enlevés aux Turcs, et pèse 354 quintaux.

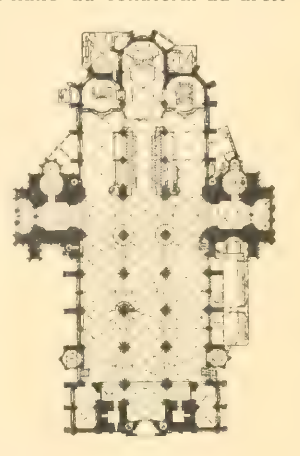


Fig. 332. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE VIENNE.

Sous la tour, entre les puissants contreforts, s'ouvre par trois hautes arcades ornées de statues dans leurs intervalles, un portail sous une terrasse bordée d'une riche balustrade. La *Porte des Géants*, qui décore la façade principale et date du XVIe siècle, ne s'ouvre qu'aux grands jours ; elle est ornée des statues de Rodolphe IV et de son épouse. A l'entrée de l'église on montre la *chaire de pierre* où le moine franciscain Jean Capistran prêcha en 1451 la croisade contre les Turcs [1].

Avant de pénétrer à l'intérieur de l'édifice, considérons ses formes en plan, ses trois nefs presque égales dépourvues de transept, accostées de deux spacieux portails, destinés tous deux à porter des tours, dont une seule a été exécutée ; et le chœur à trois nefs, terminé par des absides rangées polygonales : plan singulier et simple, tout allemand, et qui contraste avec le plan en croix latine à transept des églises françaises. Toute la construction est d'une légèreté vraiment idéale.

L'intérieur de la cathédrale est d'un effet aérien saisissant ; les piliers de la nef sont formés de faisceaux de légères colonnettes, agrémentés de statues dans des niches, qui s'élancent d'un jet pour former les nervures de la voûte, encore allégés par des niches greffées sur leur fût ; ces nervures s'entrecroisent en un réseau continu, à compartiments compliqués que ne sépare aucun arc-doubleau, et soutiennent des voûtains formés de dalles ; l'ensemble de l'intrados affecte l'allure d'un berceau à cintre brisé, relativement aigu. Les trois nefs, à peu près égales de hauteur et de largeur, sont élevées, élancées et vraiment prestigieuses. Il leur manque par contre la

1. V. *Munster de Fribourg-en-Brisgau*. V. *Das Freiburger Munster*, de F. Kempf et K. Schuster (m. bibl.).



Fig. 535. — CATHÉDRALE DE VIENNE.

majesté des formes, la noblesse des proportions, et la pureté de lignes des belles églises du XIII[e] siècle.

Le chœur, très allongé, garni de belles stalles, est flanqué de collatéraux, terminé par des absides à cinq pans.

La cathédrale possède une des plus anciennes chaires de vérité connues, sculptée par maître Pilgram, et dans le chœur, des stalles du XV[e] siècle. La chambre *des reliques* contient des trésors considérables. L'église renferme plusieurs tombeaux princiers anciens, et la sépulture d'une vingtaine de princes et princesses de la maison d'Autriche, contenue dans des catacombes en forme de galeries à trois étages.

Saint-Étienne fut épargné lors du siège de Vienne par les Turcs, en 1529, par Soliman IV le Magnifique, le digne contemporain de Léon X. En reconnaissance de sa générosité, un croissant et une étoile furent gravés sur la dernière assise de la tour jusqu'au siège de 1683 ; alors Cara-Mustapha n'eut pas les mêmes égards, et les armes de l'empire ottoman furent effacées. On a célébré longtemps à Saint-Étienne la délivrance de la ville par Sobieski. La famille impériale, accompagnée de la noblesse, se rendait en procession solennelle à la cathédrale pour y entendre une messe d'actions de grâces.

II. — CATHÉDRALE DE MARBOURG.

SAINTE-ÉLISABETH de Marbourg est, dit feu Jules Helbig, une des églises les plus intéressantes de l'Allemagne ; avec Notre-Dame de Trèves, elle compte au nombre des premiers monuments du style gothique qui ont été construits et l'on retrouve, dans l'ordonnance générale du plan et dans l'exécution des détails, l'expression de ce style dans toute sa pureté. Mais elle offre encore un intérêt tout particulier en rappelant, d'une manière singulièrement vivante, cette sainte vénérée et populaire qui est morte à vingt-quatre ans, après avoir épuisé la coupe de toutes les douleurs et laissé au monde l'exemple d'incomparables vertus. La plupart de nos lecteurs connaissent le beau livre que le comte de Montalembert a consacré à la princesse de Thuringe, et qui a répandu sur le sanctuaire consacré à cette sainte tant de charme poétique. On a retrouvé les substructions de la chapelle de l'hôpital Saint-François, fondé par elle, et où elle fut inhumée ; elles se trouvaient en grande partie sous le transept Nord de la nouvelle église, érigée par les soins et les ressources des chevaliers de l'Ordre Teutonique.

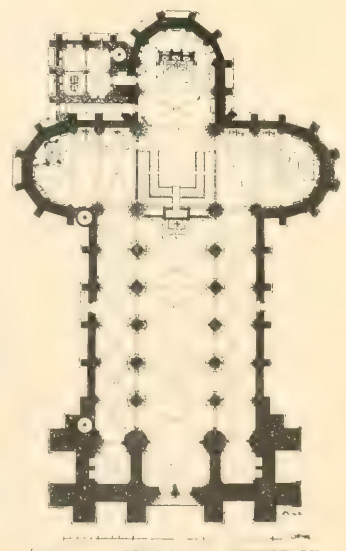


Fig. 334. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE MARBOURG.

L'auteur que nous venons de citer parle en ces termes de la belle église de Sainte-Élisabeth, d'après le Docteur Bickell (1) :

« On n'a malheureusement aucun renseignement sur l'architecte de l'église de Marbourg, mais il est très probable qu'il a connu et étudié les églises du Nord de la France. Toutefois c'est dans les églises du Rhin et de la Westphalie qu'il convient de chercher surtout le type dont il s'est inspiré en ce qui concerne les dispositions générales.

» En effet, la triple abside qui en caractérise si nettement le chevet se retrouve très clairement développée dans les églises romanes de Cologne : Sainte-Marie du Capitole, les Saints-Apôtres et Saint-Martin ; secondement les églises dont les trois nefs s'élèvent à la même hauteur, les « Hallenkirchen » allemandes dont Sainte-Élisabeth offre un si bel exemple, se rencontrent, à la vérité isolément, dans le Poitou ; mais on en voit surtout des types appartenant à la dernière période romane, particulièrement remarquables, en Westphalie ; les églises du Munster à Herford et le dôme de Paderborn en offrent des exemples. Les moines de l'Ordre de Cîteaux qui, en 1227, ont bâti la basilique de Marienstadt, non loin de Marbourg, paraissent avoir, quant au style, exercé une influence décisive sur le maître de l'œuvre de Marbourg.

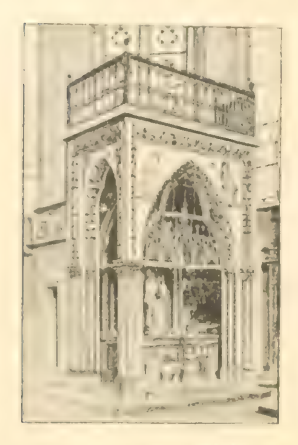


Fig. [illegible]. — AUTEL PRIMITIF DE LA CATHÉDRALE DE MARBOURG.

» L'Ordre Teutonique commença la construction de l'église le 27 mai 1233, *avant* la canonisation de la Sainte, et le 30 du même mois, le pape Grégoire IX accordait des indulgences à tous ceux qui, soit par des aumônes, soit autrement, donneraient leur concours à la construction. Les prodiges qui s'accomplissaient auprès du tombeau de la Sainte, morte le 19 novembre 1231, et l'affluence des pèlerins qui déjà venaient le visiter, rendaient la canonisation certaine. La solennité de la pose de la première pierre eut lieu le 14 août 1235 ; c'est seulement un an plus tard, sur les démarches du Landgraf Conrad de Thuringe et du P. Conrad de Marbourg, confesseur de la duchesse, que le pape Grégoire procéda à la canonisation de la duchesse Élisabeth. C'est alors qu'eut lieu l'élévation de son corps. Plus tard, les reliques de la Sainte furent placées par Henri, duc de Brabant, au-dessus de l'autel majeur, remplacé depuis lors par le somptueux autel que l'on y voit aujourd'hui. »

L'autel primitif est conservé dans le transept ; nous le reproduisons avec son important *ciborium (fig. 335)*. Il marque la place de la première sépulture. C'est devant cet ancien autel que le comte de Montalembert a vu cette « marche profondément creusée, trace des pèlerinages innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui depuis trois siècles n'y viennent plus. » La belle châsse de sainte Élisabeth, contenant une partie de ses reliques, est conservée dans la sacristie de Marbourg ; c'est un des plus précieux joyaux de la belle orfèvrerie du XIIIe siècle ; elle rappelle singulièrement celles de Cologne, d'Aix-la-Chapelle, d'Huy et de Tournai.

Le vaisseau en croix offre des combles juxtaposés ; dans le comble du milieu pénètre la toiture en demi-pyramide de transepts en hémicycle. Les collatéraux sont couverts par des combles transversaux à croupes. A la croisée se dresse un gracieux campanile. L'extérieur est d'une grande beauté.

(1) [illegible]

Le pignon occidental s'encadre entre deux fort belles tours, d'une grande pureté de style et d'un effet majestueux. Elles sont sagement percées des seuls ajours utiles, savoir des fenêtres à hauteur des nefs, de hautes ouïes et des lucarnes au niveau du beffroi des cloches. Des flèches octogonales en pierre flanquées de pyramidons et bordées de balustrades naissent de la plateforme carrée.

A l'intérieur on remarque deux étages de fenêtres géminées avec un oculus percé dans les hauts murs des collatéraux ; ceux-ci communiquent avec la nef médiane par de grandes arches portées par des colonnettes en faisceaux. Les voûtes sont en croisées d'ogives. Des piliers ronds cantonnent les colonnettes, le tout conçu dans un style très pur.

Le chœur est fermé par un jubé que surmonte une belle croix triomphale.

III. — CATHÉDRALE DE PRAGUE [1].

LA capitale de la Bohème, appelée la ville aux cent clochers, possède un des plus beaux ensembles de monuments des pays germaniques. L'église de Saint-Vit y occupe le centre d'un quartier de palais, que l'on nomme le *Hradschin* Elle est des plus imposantes, avec sa puissante tour carrée, précédant et dominant un vaste vaisseau en style gothique fleuri.

Elle est fille de l'art français. La première pierre en fut posée le 21 novembre 1344 par Charles IV, margrave de Moravie, et son premier architecte fut Mathieu d'Arras, que Charles avait appelé d'Avignon. Ce maître semble s'être inspiré de la cathédrale de Narbonne, dont il a imité le déambulatoire et les chapelles rayonnantes polygonales, et reproduit le style très pur, un peu sec et géométrique. En huit années, il avait mené sa construction du chœur jusqu'au niveau du triforium, quand il mourut en 1352 ; il eut pour successeur Pierre Parler de Gmunden, qui éleva le chœur en 1385 et la nef en 1392 ; cet architecte disparaît vers 1399, mais les travaux continuent par les soins de son fils Jean et de ses successeurs jusqu'en 1418, époque de la tourmente hussite. Ils furent repris sous Vladislav Jagellan (1474-1516).

Ravagée par le feu en 1541, la cathédrale fut restaurée par Ferdinand Ier, qui fit élever un clocher en style renaissance, remplacé depuis par la flèche grandiose, moderne de facture mais gothique de style, qui porte le lion de Bohème à 160 mètres de hauteur. L'empereur Léopold Ier tenta la reconstruction en 1673, mais fut arrêté par le manque de ressources. En 1859, se constitua la *Société pour l'achèvement de la cathédrale*, qui a dépensé près de 7 millions dans ce grand œuvre terminé en 1903.

La cathédrale de Prague, comme celles de Beauvais et de Narbonne, n'a gardé jusqu'à nos jours qu'un chœur énorme, long de 50 mètres, entouré de huit absidioles rayonnantes à cinq pans. Comme celle de Cologne elle demeura durant des siècles la tête d'un vaisseau inachevé et sans corps. L'église mesure 125 mètres de longueur.

1. V. *Encycl. d'art*, t. II, 110.

C'est en 1801, qu'on reprit l'œuvre interrompue ; les architectes se succédèrent ; c'est à Hibbert, qu'était réservé l'honneur d'achever Saint-Vit. La nef est debout ; à la croisée se dresse une haute flèche en charpente et en plomb, que dominent les aiguilles colossales de la façade occidentale, qui, tout ajourées, rappellent à la fois celle de Strasbourg et celle de Fribourg-en-Brisgau. La haute tour à couronnement compliqué imposée par Ferdinand Ier (1556-1564) et érigée au bras méridional du transept, a été remplacée de nos jours par une flèche de 160 mètres d'élévation.

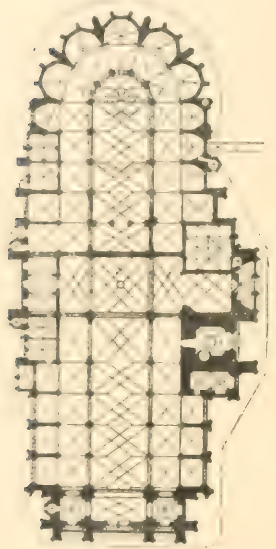


Fig. 336. — PLAN DE LA CATHÉDRALE DE PRAGUE.

Actuellement complète, la cathédrale offre un ensemble superbe et un des plans gothiques les mieux développés. La nef a onze travées, est terminée par un rond-point à cinq pans, et enveloppée de bas-côtés qui contournent le chœur ; celui-ci est lui-même bordé partout de collatéraux, qui, au chevet forment sept belles chapelles rayonnantes contiguës, à cinq côtés réguliers. Le transept recoupe le vaisseau en son milieu, surmonté de la belle tour centrale. Comme à Saint-Étienne de Vienne, le campanile se dresse au flanc Sud du vaisseau.

Le vieux chœur avec son déambulatoire offre des arcades aux moulures un peu sèches, se prolongeant jusqu'aux bases des piliers dénués de chapiteaux. La nef a les mêmes arcades puissantes, en tiers-point ; les murs largement fenestrés se réduisent en quelque sorte à une ossature garnie de cloisons à claire-voie. Le triforium très ajouré forme plutôt une galerie devant les verrières prolongées et se déviant devant les piles pour les englober. Les vastes jours sont garnis de résilles flamboyantes. Les bas-côtés sont très hauts, étant couverts de toits en pavillons. Les voûtes sont à compartiments multiples. A l'extérieur le chevet, étayé par des arcs-boutants à double étage, fait bel effet. Au-dessus de la claire-voie, au bord du grand comble couvert de tuiles émaillées polychromes, court une galerie aveugle hors d'échelle, rappelant une balustrade démesurée, qui rapetisse le vaisseau qu'elle couronne. Entre les piliers butants sont blotties, sous des toits en pavillon, les chapelles rayonnantes. Une puissante tourelle en colimaçon ajouré se greffe au flanc Sud de la nef.

L'église contient le mausolée, avec statues couchées, de l'empereur Ferdinand († 1564), de l'impératrice Anne († 1594), et de leur fils Maximilien II († 1576). Ce tombeau contient les restes de Charles IV, de Vaeslav IV, de Ladislas le Posthume, de Georges de Podiebrod, de Ferdinand Ier et de Rodolphe II, œuvre de Colin de Malines, l'auteur des monuments d'Innspruck bien connus. La chapelle est consacrée au duc saint Vaeslav ; ses murs, comme ceux du Karlstein, sont incrustés de pierres précieuses et ornés de fresques. A la porte de la chapelle est attaché un anneau de bronze passant dans le mufle d'un lion ; il vient, suivant la tradition, de la ville de Stara-Boleslav ; le Saint s'y tenait cramponné, lorsque son frère Boleslav lui donna le coup mortel. La statue en bronze du Saint est attribuée à Pierre Fischer ; la

corporation des Brasseurs l'offrit en 1532 pour remercier le ciel d'avoir protégé la cathédrale des ravages des Hussites. La chapelle de Saint-Vaeslav communique avec la Chambre de la Couronne, où sont gardés les insignes royaux sous sept clefs que détiennent sept dignitaires du royaume. Entre temps, elle repose perpétuellement sous le chef du saint Patron de la Bohème, que tous les ans, le 16 mars, les pèlerins viennent vénérer en grande foule.

Entre la chapelle de la Sainte-Croix et celle de Waldstein, se voit l'étage de l'oratoire royal s'ouvrant par un jubé d'un style fleuri très décadent. Sur l'autel de la chapelle de Saint-Erhard et de Sainte-Odile reposent les reliques de saint Adalbert. En face de la chapelle est le somptueux reliquaire de saint Jean Népomucène, le martyr du secret de la confession, si populaire en Hongrie ; on montre sur le vieux pont de pierre l'endroit d'où il fut jeté à la Moldau.

La chapelle épiscopale renferme les corps des archevêques depuis la fin du XVIII[e] siècle. Au cours de l'année 1911 on a mis au jour dans la cathédrale les reliques de saint Wenceslas, qui vivait au X[e] siècle. Ces reliques ont été transférées à l'archevêché pour être déposées dans un nouvel autel à la cathédrale.

Si la cathédrale de Prague est toute remplie de grands souvenirs historiques, son trésor est un des plus riches de l'Europe ; on y voit une épée de saint Étienne, roi d'Hongrie, la couronne de la princesse Ludmila, trois cents mitres, des chasubles, des reliquaires précieux et des reliques insignes. Saint-Vit est à la fois le Saint-Denis et le Panthéon de la Bohème. La société formée pour sa restauration a été fondée en 1851. Trois architectes ont successivement attaché leur nom à cette œuvre : Kramer (1801-1871), Mockert (1835 1899) et Hibbert.

IV.

CATHÉDRALE DE CRACOVIE.



Fig. 357. — CATHÉDRALE DE CRACOVIE.
(D'APRÈS UNE ANCIENNE GRAVURE.)

L'ANCIENNE capitale du royaume de Pologne, que baigne la Vistule, fut jadis le siège d'un archevêché ; elle possède encore un évêché, suffragant du diocèse de Gnesen.

C'est dans sa cathédrale qu'étaient couronnés les rois de Pologne. Le dôme fut fondé au XII[e] siècle (1) ;

1. A cette époque appartient la partie inférieure des tours et la crypte.



Fig. [illegible] — RETABLE DU MAÎTRE-AUTEL DE LA CATHÉDRALE DE CRACOVIE.

il garde encore sa belle crypte romane de Saint-Léonard où reposent les rois de Pologne ; les colonnes ont des chapiteaux sphérico-cubiques. L'édifice présente une grande analogie avec la cathédrale de Breslau. Le chœur fut reconstruit sous le roi Ladislas le Nain à partir de 1320 et consacré en 1359. Il est beaucoup plus long que la nef, en vue des cérémonies du couronnement. Il est entouré d'un collatéral qui contourne l'abside rectangulaire. La nef n'a que trois travées ; le transept n'est pas saillant. Des voûtes d'arêtes couvrent toutes les parties. C'est un monument grandiose, construit tout en briques. Ses arches sont très hautes et leurs maigres nervures se prolongent dans les massifs des piles. Des chapelles côtoyent les bas-côtés. Deux tours inégales, d'allure étrange, flanquent l'édifice. L'une contient le puissant bourdon *Sigismond*, qui ne peut être ébranlé que par l'effort de douze hommes. L'église est un incomparable musée ; elle contient, parmi les nombreuses œuvres d'art le mausolée en porphyre de Casimir W. Jagellan, œuvre de Witt Stoss et du Bavarois Jorges Huber.


Fig. 339. — VOLET D'UN RETABLE DE LA CATHÉDRALE DE CRACOVIE.

La chapelle royale est un bijou de la Renaissance, dû à Bartolomeo Berreccigiancini de Sienne et à Antonio de Fiesole. Elle est couverte d'une coupole remarquable.

L'autel est surmonté d'un triptyque en argent ciselé, exécuté sur les dessins d'Albert Dürer. Signalons encore les remarquables peintures modernes de Mehoffer.

A côté de la cathédrale, il faut citer comme une merveille le sanctuaire restauré de Notre-Dame, chef-d'œuvre de l'art gothique régional, perle enchâssée dans l'écrin des belles églises dont la ville de Cracovie est fière. Le vaisseau, débarrassé d'oripeaux du XVIIIe siècle, a été décoré de polychromie par Jean Mateiko. Aux voûtes des légions d'anges portent sur des phylactères les invocations des litanies de la Vierge. Autour du transept court une frise où se lit le *Salve Regina.* Les armes de la Pologne rehaussent le décor. L'ensemble est comme un hosanna de couleurs et d'harmonie.

C'est dans cette jolie église que l'on admire le merveilleux retable de Notre-Dame,

aux fins bas-reliefs polychromés, sculptés dans le bois par Witt Stoss, où se déroule la légende de Marie, dont nous donnons la reproduction.

Un monumental baldaquin classique à coupole surmonte l'autel de la croisée. La Renaissance a prodigué à l'intérieur ses plantureux décors. Les tombeaux des rois de Pologne sont placés dans une crypte funéraire, établie en 1788. On y conserve les cercueils de Jean Sobieski, du prince Poniatowski, du roi Ladislas IV, etc. Dans les 26 chapelles, aux autels somptueux, on voit la statue du roi Casimir Jagellan († 2492) sculptée par Witt Stoss de Nuremberg, le mausolée du roi Sigismond Jagellan († 1548) et de Sigismond-Auguste († 1572), la châsse de S. Stanislas, patron de la Pologne, assassiné en 1079 au pied de l'autel par le roi Boleslà, etc.

Le trésor est très riche.

V. — CATHEDRALE D'AGRAM.

LES monuments de la Croatie, de style tardif, portent l'empreinte de l'art allemand. C'est le cas pour la cathédrale d'Agram *(Zagreb)*, monument gothique reconstruit sur le plan d'une église encore romane, qui remontait à 1242, et dont on a conservé les deux tours de la façade, lesquelles, surmontées de belles flèches ajourées, rappellent celles du Calvados et de la Bretagne. Le chœur appartient à la fin du XIII[e] siècle. Les quatre travées occidentales des longues nefs sont de la fin de l'époque gothique.

Entre la Ville Haute, groupée autour de l'église Saint-Marc et du Palais du Banc de Croatie, et la Ville Basse moderne, qui longe la chaussée de l'Illica, se dresse la ville du Chapitre. Une enceinte quadrangulaire flanquée de grosses tours rondes forme une sorte de forteresse, occupée par les locaux capitulaires, et dont l'aile antérieure a été récemment démolie ; au milieu se dresse fièrement la cathédrale.

C'est une hallenkirche à trois nefs inégales sans transept, voûtées de croisées d'ogives, de sept travées. Leurs nervures s'accolent, à leur retombée, contre les colonnes cylindriques, et sont coupées en pointe ; les quatre travées des collatéraux les plus occidentales sont couvertes de combles transversaux à pignons. De petites tourelles d'escaliers sont logées entre les absides qui terminent les collatéraux, un peu en deçà de l'abside principale ; toutes trois sont à trois pans. Le jubé est porté sur une voûte entre les tours plus haute que celles de la nef. La façade est plate ; elle est précédée d'un riche portail, sous un gâble garni de statuettes, surmonté d'une rose, et plus haut de trois baies géminées avec rosaces. Entre les deux tours carrées s'accuse, par un gracieux pignon, la travée, plus haute que la nef, qui couvre le jubé. Les flèches reconstruites, richement ajourées, hérissées de pinacles, garnies toutes deux de cadrans d'horloge, sont d'allure toute française. Les fenêtres du chœur sont garnies de résilles flamboyantes.

VI. — DOME DE KASCHAU.

AU milieu des vignobles que baignent le Hernad et le Tschernel s'élève une des plus jolies villes de Hongrie, avec des remparts transformés en promenades. La vieille cité garde le souvenir de sainte Élisabeth, qui y fit bâtir en 1364 une gracieuse église cathédrale catholique, achevée sous Mathias Corvin et magnifiquement décorée à l'intérieur.

Le chœur de Saint-Yved en Soissonnais, si curieux avec ses absidioles ouvertes sur la diagonale des travées des collatéraux, a été copié plusieurs fois, notamment à Trèves, à St-Michel en Tierrache, et aussi à la cathédrale de Kaschau, élevée aux XIVe et XVe siècles. Celle-ci est un vaisseau large et court, dont la riche façade est flanquée de deux tours, l'une octogonale et l'autre carrée, et entrecoupée par de trop gros contreforts. Les trois nefs égales sont couvertes de voûtes en étoile portées sur des piliers cruciformes. Le chœur est d'une belle allure, dans son riche style rayonnant. Les portails sont élégants. Le pignon d'Ouest est repercé de jolis ajours.

VII. — PETITES CATHÉDRALES.

BRUNN. — Sur la colline de Petersberg, la plus élevée de Brunn, se dresse la cathédrale de Saint-Pierre, siège de l'archevêché de Moravie. C'est un vaisseau d'une grande hauteur, riche en tableaux et converti en musée.

Graz. — Cette cathédrale fut élevée en 1250 par Frédéric IV. Elle fut reconstruite en 1476. Sa tour centrale, terminée en coupole, a été élevée en 1663.

Elle renferme plusieurs mausolées remarquables, notamment celui de Ferdinand II établi sous une majestueuse arcade, ornée d'un retable de Beluzzi. La belle tour de Graz est celle de l'église paroissiale.

Pressbourg. — Le dôme de Saint-Martin est une hallenkirche gothique remontant à l'époque romane, fondée en 1090, mais reconstruite en 1452, et restaurée de 1845 à 1867. La chapelle de Sainte-Anne est un reste du XIVe siècle, en style « spägothique ». La flèche de la tour est surmontée d'une couronne royale dorée, qui rappelle que c'est l'ancienne église du couronnement des rois.

Sibenik. — Cette cathédrale dalmate fut commencée en 1443 et terminée en 1555 sous l'influence de la Renaissance, ce qui lui valut d'être surmontée d'une coupole. Le premier architecte fut Maître Mathieu Dalmaticus. La couverture de la coupole, incrustée de marbre, est considérée comme une œuvre remarquable, mais le chef-d'œuvre est le superbe portail gothique flanqué de deux fenêtres ogivales et surmonté d'une rosace, qui s'ouvre vers la grande place du côté de la « Maria ».

ARMÉNIE ET GÉORGIE

Le caractère local se substitue ou s'allie au caractère byzantin à partir du règne de la reine Thamar, et s'accentue à partir de celui d'Alexandre (1413).

L'édifice le plus remarquable est la petite cathédrale d'Axi, une jolie et fière lanterne en tour ronde, surmontée d'un toit conique, avec vaisseau en croix grecque à trois absides. L'intérieur est décoré d'arcades aveugles sur colonnettes. Les millésimes 1049, 1059 se lisent sur l'édifice, mais sont rapportés sur des remaniements du XIII[e] siècle.

La cathédrale de *Koutaïs*, d'origine romane, est une église à trois nefs, décorée dans le goût arménien.

Celle de *Mokuri*, relativement grande, surmontée d'une élégante lanterne, est divisée en cinq nefs bâties en marbre blanc.

Celle de *Caben* offre le type de la décoration caucasienne : corniche égyptienne, tores en relief parcourant les façades, encadrant les baies, formant des arcs, se prolongeant en colonnettes, se recourbant capricieusement, bordant les arches verticales, contournant des dessins en forme de croix, de losanges, d'entrelacs, se doublant autour des fenêtres ; chapiteaux sommairement réduits à une boule comme chez les Hindous, etc.

ILE DE CHYPRE

C'EST un chevalier de France qui a fondé la royauté de Chypre, dont la durée a été de trois siècles, alors que l'influence française était prépondérante en Orient. Le pays était riche à l'époque la plus brillante de l'architecture gothique. M. C. Enlart a fait connaître les analogies étroites existant entre les monuments de l'Ile et ceux de la France (1). C'est sous l'influence de ceux-ci que furent bâties les plus belles églises : l'abbatiale de Lapaïs, la cathédrale de Famagouste et Sainte-Sophie de Nicosie.

I. — CATHÉDRALE DE FAMAGOUSTE.

FAMAGOUSTE est une ville ruinée de l'Ile de Chypre, qui eut pour fondatrice Arsinoé, sœur du roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe. Guy Lusignan fut

(1) C. Enlart, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre*.

couronné roi de Jérusalem, en 1191, dans cette cathédrale rebâtie à l'époque gothique et achevée en 1350. Cet édifice important atteste en Orient l'influence de l'école champenoise ; elle est une réduction de la cathédrale de Reims avec moins de richesse, mais avec une grande pureté de style, d'exquises proportions et une exécution parfaite. M. C. Enlart assure qu'aucun monument français du XIVe siècle n'offre à la fois l'importance et l'unité de cette cathédrale étrangère. Le plan, très régulier, offre trois nefs de sept travées sans transept, terminées par un chœur en abside et deux absidioles ; les voûtes, en croisée d'ogives, reposent sur des colonnes. Le triple portail occupe toute la façade, flanquée de deux tourelles. Les terrasses sont bordées d'une rangée de pinacles. Les arcs-boutants sont surmontés d'une galerie ajourée avec quatre-feuilles.



Fig. 540. — CHAPELLE FUNÉRAIRE DANS LA CATHÉDRALE DE FAMAGOUSTE.

On y voit des fresques des XIVe et XVe siècles en style grotesque.

II. — CATHÉDRALE DE NICOSIE.

LA capitale cypriote a pour mosquée son ancienne cathédrale l'Aia Sophia, qui a été édifiée par l'École de l'Ile-de-France : son fondateur fut le frère d'un chanoine parisien. Elle fut commencée en 1209 et consacrée en 1328. Elle offre, malgré les étapes de sa construction, beaucoup d'unité et de grandeur de style. Un vaste portail à trois nefs précède la façade. La nef principale a six travées carrées ; l'avant-dernière s'élargit en forme de transept ; et la dernière forme le chœur, terminé par un rond-point sur quatre colonnes légères, et entouré d'un déambulatoire sans chapelles. Les voûtes, appuyées d'arcs-boutants, sont couvertes de terrasses.

SUISSE [1]

L'ART gothique, en Suisse, est en général d'importation française. L'ancienne cathédrale de Genève que nous avons décrite dans notre premier volume, est un édifice de transition bâti d'après les procédés gothiques de la Bourgogne, et il en est de même de celle de Lausanne.

D'un autre côté, l'influence allemande se fait sentir à Bâle et à Fribourg.

Le souvenir du moyen-âge catholique subsiste dans une foule d'églises, notamment à la cathédrale romane de Zurich, aux églises plus anciennes de Fayenne et de Neuchatel, à Saint-Pierre de Genève, à l'église romane de Schaffhouse, surtout aux cathédrales gothiques de Lausanne, de Berne et de Fribourg. Le style ogival résista longtemps à l'invasion de la Renaissance.

I. — CATHEDRALE DE LAUSANNE.

CET édifice est le plus beau monument de la Suisse. Alf. Ramé le proclame digne d'être français et le considère comme une fille de Laon. Tout dévasté qu'il est par le protestantisme, il est encore imposant. On monte du Marché à la cathédrale par un modeste escalier de 160 degrés.

Les parties les plus anciennes de ce bel édifice remontent au XIIe siècle et au delà [1] ; elles comprennent les murs de précinction du collatéral du chœur, y compris l'abside du chevet. Ce collatéral offre quatre pans plats, deux de chaque côté de la chapelle ronde terminale. D'après les profils de la sculpture, Viollet-le-Duc attribue cette partie aux années 1160 et 1170. Elles appartiennent au style du S. O. de la France. Les voûtes du déambulatoire sont de la même époque. Il y avait primitivement une crypte, ce qu'atteste l'abaissement, de cinq degrés, de l'ambulacre absidal, établi de manière à laisser des vues aux soupiraux de cette crypte. Toutes les autres parties de l'édifice appartiennent au XIIIe siècle, et ont été construites de 1216 à 1240, en dépit de l'incendie qui, d'après l'histoire, aurait entièrement détruit Notre-Dame. Ici l'archéologie infirme l'histoire ; seule la lanterne avec les curieux gâbles qui surmontent ses corniches et que coiffe la flèche aiguë peut être postérieure à 1250. Une partie de la nef peut avoir été reprise après 1270.

Le narthex présente un charmant exemple de tribunes rhénanes, plus élevées que celles du vestibule de la nef, qui devaient être d'un grand effet, quand elles n'étaient pas masquées par des boiseries. La nef, qui n'a que 20 mètres de hauteur, offre une très curieuse variété dans la forme différente de ses onze piliers. Les deux galeries superposées qui contournent la nef et le chœur sont ornées d'une infinité de gracieuses colonnettes, savoir le triforium et la claire-voie. Le transept devait être

(1) [illegible] Ann. archéol., t. XVI. [illegible] *Architecture pittoresque de la Suisse.*
[illegible] *Encyclopédie des Sciences et des Arts de la Suisse*, Paris, 1872.

[illegible] de l'évêque saint Amédée, mort en 11[illegible], et des pavements en mosaïques des trois basiliques superposées.

accompagné de deux tours orientales qui n'ont pas été achevées ; leur base forme à la hauteur du triforium de grandes salles s'ouvrant dans le transept, comme cela se voit dans quelques églises du Nord. L'ensemble charme par l'harmonie des proportions.

La nef a cinq travées, voûtées de croisées d'ogives barlongues, sauf une double travée, contiguë au transept, que couvre une voûte sur plan carré ; les piles alternent fortes et faibles. Les deux premières travées, plus larges, des collatéraux du chœur portant ces tribunes, sont intéressantes ; elles n'étaient pas fermées sur le dehors, au Nord et au Sud, mais formaient un passage libre ; elles n'ont été fermées qu'au XVIe siècle ; on accède aux tribunes par deux gracieux escaliers, dont les tours sont couronnées en style rhénan.

Toute la partie primitive de l'église, notamment les arcades du pourtour du chœur, se rapprochent singulièrement du style roman-bourguignon ; mais les premières travées du narthex et les tribunes accusent une influence rhénane.

La façade devait être flanquée de deux tours ; une seule a été achevée ; elle offre une masse carrée puissante à deux étages très ajourés.

La belle rosace et les portails de l'Ouest et du Sud méritent d'être signalés. La tour centrale est couverte d'un comble en fer.

L'ancien trésor était opulent, il comprenait de nombreux et riches calices, les statues des Douze Apôtres en argent, une statue du Christ en or, etc. Il devint la proie du vainqueur lors de la conquête du pays de Vaud en 1536 ; dix-huit chariots les transportèrent à Berne. En l'année 1912, on a retrouvé sous le sol de l'édifice les sépultures de l'évêque Amédée (1145-1159), de l'évêque Berthold de Neuchatel (1212-1220), et de l'évêque Henri Lensbourg (985-1069).

II. — CATHÉDRALE DE BALE.

C'EST d'un coup d'œil superbe qu'on jouit, quand, de la haute terrasse enveloppant le chevet de la cathédrale de Bâle, on contemple à ses pieds la ville encerclée par le Rhin, coulant sous trois beaux ponts qui unissent le grand et le petit Bâle. Au delà, le panorama s'étend jusqu'aux montagnes de la Forêt Noire. Cela fait penser au temps où Erasme philosophait sous les marronniers, à la place où viennent encore volontiers s'asseoir les étudiants de la plus vieille université de la Suisse.



Fig. 341. — SATAN ET LA VANITÉ MONDAINE. SCULPTURE DE LA CATHÉDRALE DE BALE.

Les puissants contreforts de l'abside, romane à sa base, gothique plus haut, s'élèvent par ressauts jusqu'à la partie supérieure du chevet, qui est percé de hautes fenêtres aux résilles gothiques à deux lancettes. De toutes parts on aperçoit les deux tours gothiques en grès rouge, qui se dressent en tête à 67 mètres de hauteur, traversées d'étage en étage par trois balcons, et amorties par de sveltes flèches en pierres ajourées et fleuronnées. Ces tours ont été terminées en 1500. La nef romane de Bâle est analogue à celle de Naumbourg ; elle a en plus sur ses flancs des galeries gothiques ; le vaisseau mesure 71 mètres de long sur 32 mètres de large. La nef a des bas-côtés, un transept et un chœur avec collatéral à quatre pans plats. Une impression froide envahit le visiteur depuis que le calvinisme a dépouillé l'église de ses plus beaux ornements et enlevé son sourire au vaisseau.



Fig. [illegible] — PORTAIL DE SAINT-GALL DANS LA CATHÉDRALE DE BÂLE.

Commencée par Henri II, de 1010 à 1019, l'église fut détruite par le feu en 1185 et reconstruite en grande partie au cours du XIIIe siècle ; quelques parties sont postérieures au tremblement de terre de 1356. De la construction romane reste le portail de Saint-Gall, orné des statues des Evangélistes, des figures des Vierges Sages et des Vierges Folles, des Œuvres de Miséricorde ; on y voit aussi les curieuses statues qui figurent Satan et la Vanité mondaine ; ces personnages et ces scènes sont groupés autour de la Statue du Juge Suprême qui se dresse au tympan. Au-dessus la façade est très ornée ; à son sommet se dresse l'image de la Vierge Marie, qui a à ses pieds les statues de l'empereur Henri et de l'Impératrice Cunégonde, ainsi que les statues équestres de S. Georges et de S. Martin. Les portails latéraux sont du XIVe siècle. Le beau jubé, de 1381, supporte un orgue excellent. La chaire est de 1486.

Le chœur et les nefs latérales contiennent de vieilles sculptures et des pierres tumulaires ; dans la nef se voit l'ancien trône épiscopal, puis un bas-relief très remarquable du XIe siècle (le martyre de S. Vincent) et un baptistère de 1465 ; en face, adossée à un pilier, la tombe du savant Erasme († 1536). Dans le chœur, le tombeau de l'impératrice Anne († 1281), femme de Rodolphe de Habsbourg et mère

d'Albert Ier, et celui de son fils cadet Charles. Les combles sont couverts de tuiles émaillées multicolores dessinant des losanges, couverture usitée dans l'Est de la France.

Le monument a été restauré de 1852 à 1856.

III. — CATHÉDRALE DE BERNE.

TOUT le monde connaît de réputation les rues pittoresques de Berne, ses fontaines gracieuses et fleuries, son horloge à personnages mécaniques et ses ours facétieux ; on connaît moins la vieille église Saint-Vincent et son beau portail.

Le Munster est un magnifique édifice gothique restauré et complété au XIXe siècle. Son vaisseau, long seulement de 45,60 m., large de 34 m. et haut de 23,60 m., est tout d'une venue sans transept, précédé d'une tour massive de 71.50 m. d'élévation, qui se dresse fièrement à côté de la belle esplanade dont les vieux arbres dominent toute la ville.

L'édifice fut commencé en 1421, et achevé seulement au XVIe siècle ; c'est en 1573 qu'on le couronna de la balustrade ajourée qui borde son comble et dont le remplage décoratif varie à chaque travée ; l'art gothique décadent s'abaissait à de telles virtuosités. La triple nef est bordée de chapelles ; les voûtes sont à compartiments multiples, soutenues par des arcs-boutants tout ajourés et festonnés, s'appuyant sur de puissants piliers, hérissés de pinacles.

Le fameux portail de Saint-Vincent abrite ses nombreuses statues dans l'ombre d'une voussure profonde. Il rappelle celui de Thann, élevé vers la même époque (1). Les deux portails se ressemblent par la multitude des petits personnages qui fourmillent dans leurs sculptures, et qui ont été décrits par M. Sanoner (2). Les deux baies sont amorties en une ligne brisée bizarre. Les statues des ébrasements représentent la Vierge, S. Jean-Baptiste, les Apôtres, les Prophètes, les Vierges Sages et les Vierges Folles, etc. Dans le tympan se déroule le Jugement dernier aussi pittoresque que le tableau de Breughel. Au pied des statues du trumeau se déroule une large banderole qui nous donne l'acte de naissance de l'édifice.

IN DEM JAR DER GEBURT
CHRISTI MCCCCXXI AN DEM XI
TAG MERCZEN WARD DER ERSTE
STEIN GELEIT AN DIESER KIRCHEN

L'édifice fondé en 1421 semble avoir été élevé d'un jet, et l'extérieur, y compris le portail, terminé dans la première moitié du XVe siècle. Négligé dans la suite, il fut restauré par l'architecte Muller de 1870 à 1893 (3).

Dans le chœur on voit des vitraux anciens, figurant la vie du Christ ; on y remarque

1. On peut aussi en rapprocher celui d'Ulm.
2. V. Müller et Haendeke, *Das Munster zu Bern*.
3. *Revue de l'Art chrétien*, 1904, p. 201.

la scène symbolique et eucharistique du *Pressoir divin*, que les guides appellent avec inintelligence le « Moulin à Hosties ». Les stalles exécutées en 1512, sont riches et

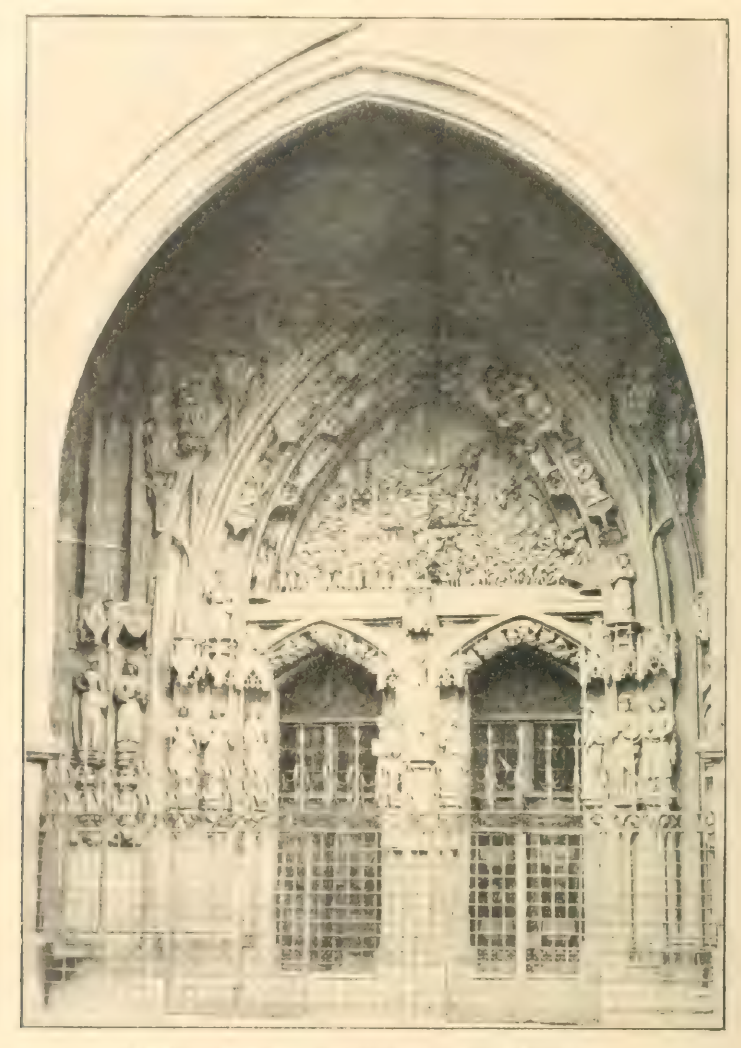


Fig. [illegible]. — PORTE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE DE BERNE.

historiées de sculptures, représentant les Apôtres et les Prophètes. L'orgue est un émule de celui de Fribourg.

La cathédrale renferme le tombeau de Berthold de Zaehringen, le fondateur de Berne, et celui de Frédéric de Steiger, entouré de la plaque de marbre portant le nom de 702, braves Bernois tués en défendant la patrie contre les Français en 1798.

IV. — CATHÉDRALE DE FRIBOURG.

LA jolie église de Saint-Nicolas, restaurée, sert de cathédrale. Elle a été construite de 1285 à 1500 ; sa tour, haute de 86 mètres, date de 1452. Le portail est orné de bas-reliefs remarquables. Les trois fenêtres du chœur sont ornées de vitraux modernes.

L'orgue est un des plus remarquables de l'Europe ; il a 67 registres et 7800 tuyaux; il ne le cède qu'à celui de la cathédrale de Valence. Le chœur possède d'anciennes stalles sculptées.

V. — CATHÉDRALE DE ZURICH.

LE Gross-Munster de Zurich remonte au XIe siècle ; il a été construit en partie au XIIIe siècle en style de transition. La partie supérieure des tours est de style gothique, avec des couronnements cupoliformes, aux ornements dorés, ajoutés en 1779. Sur la tour de l'Ouest, se dresse la statue de Charlemagne, qui passe pour avoir fondé le Chapitre. Le chœur est décoré de trois grands vitraux modernes.

Les cloîtres, du commencement du XIIIe siècle, ont été restaurés de nos jours ; on a placé au milieu du préau une fontaine ornée de la statue de Charlemagne.

VI. — CATHÉDRALE DE GENÈVE [1].

NOUS avons décrit cet édifice au tome I, à cause de son allure extérieure toute romane. L'intérieur offre un style aussi pur qu'élégant de l'époque style gothique primaire.

1. C. Martin, *Monographie de Saint-Pierre*, ancienne cathédrale de Genève.

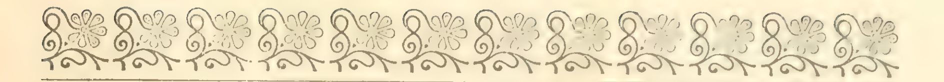


TABLE DES MATIÈRES

CATHÉDRALES GOTHIQUES

FRANCE.

NORD ET CENTRE.

RÉGION DU MIDI.

LE STYLE RAYONNANT.

NORMANDIE.

RÉGION DE L'OUEST.

LE STYLE FLAMBOYANT.

BRETAGNE.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

ITALIE.

ANGLETERRE

ESPAGNE

PORTUGAL.

SCANDINAVIE

ALLEMAGNE.

POLOGNE.

AUTRICHE.

ARMÉNIE ET GÉORGIE. 408

ILE DE CHYPRE

SUISSE.





